

HENRI CAVAILLÈS

Chargé de Cours à la Faculté des Lettres de Bordeaux

**LA VIE PASTORALE
ET AGRICOLE
DANS LES PYRÉNÉES**

des Gaves, de l'Adour et des Nestes

ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE HUMAINE

*Thèse pour le Doctorat
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

**21 cartes, plans et graphiques
13 planches photographiques hors texte**

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

103, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

1931



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LA VIE PASTORALE
ET AGRICOLE
DANS LES PYRÉNÉES

des Gaves, de l'Adour et des Nestes

HENRI CAVAILLÈS

Chargé de Cours à la Faculté des Lettres de Bordeaux

**LA VIE PASTORALE
ET AGRICOLE
DANS LES PYRÉNÉES**

des Gaves, de l'Adour et des Nestes

ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE HUMAINE

*Thèse pour le Doctorat
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

**21 cartes, plans et graphiques
13 planches photographiques hors texte**

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

103, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

1931



Monsieur Lucien GALLOIS

Monsieur Albert DEMANGEON

INTRODUCTION

La région des Pyrénées dont nous avons entrepris l'étude s'étend du pays de Barétous au Louron inclusivement. Elle correspond historiquement à la partie montagneuse du Béarn, de la Bigorre, des Quatre-Vallées et à une partie du Nébouzan. Nous avons à justifier, tout d'abord, le choix des limites que nous nous sommes tracées.

La région des Gaves, de l'Adour et des Nests s'étend dans la partie de la chaîne où la division en trois zones parallèles, zone primaire axiale, zone nord-pyrénéenne, zone sud-pyrénéenne se présente avec le plus de simplicité. A l'Est de la Neste, la structure se complique et l'on voit surgir, de la région nord-pyrénéenne, des massifs de roches anciennes, Barousse, Ariège, Monthoumet, qui ne sont représentés en deça que par de simples îlots sans intérêt géographique. A l'Ouest du Gave d'Aspe, la zone primaire disparaît sous les premiers plateaux de calcaires crétacés qui vont, plus loin, former une grande partie du Pays basque. D'autre part l'altitude générale diminue. Il y a donc une évidente unité de structure et de relief.

En matière de climat et de végétation, la même région est celle où s'affirment les influences océaniques. accusées et, pour ainsi dire, amplifiées par la position avancée et dominante du pic Long - Néouvieille - pic du Midi, massif culminant des Pyrénées françaises, pourvoyeurs des plus grands torrents de la chaîne.

C'est enfin le domaine où le régime d'exploitation des montagnes, celui de la vie pastorale, offrent le plus de réelle unité. Les communes y sont, dans le cadre de la vallée, maîtresses sans aucun partage de leurs biens. Aucune différence essentielle n'existe à cet égard entre le Béarn, la Bigorre et le pays d'Aure. Il y a beaucoup de variété dans les occupations et dans les genres de vie des habitants, — et ce sera un des objets de notre travail de les dégager. — Mais, du Vert de Barétous à la Neste du Louron, le régime d'exploitation est partout le même. Il n'en est pas ainsi en dehors des limites qui les encadrent. A l'Est, les communes sont obligées de partager avec les particuliers et avec l'Etat la propriété des montagnes et des forêts. Elles sont, isolées ou groupées en syndicats, plus souvent usagères que propriétaires.

A l'Ouest, c'est l'exploitation qui se modifie : le Pays basque, qui manque de pâturages d'été et qui a peu de prairies, ne peut élever son bétail comme le Béarn, à plus forte raison comme la Bigorre.

Nous avons aussi à dire quelles ont été nos sources d'information.

Il n'existe, pour la région dont nous venons de tracer les cadres, aucun travail d'ensemble traitant de la vie pastorale. Le seul auteur qui ait abordé le sujet est Roquette-Buisson. Son livre sur Les Vallées Pyrénéennes, paru il y a une dizaine d'années, est conçu comme une sorte de réhabilitation du montagnard pyrénéen, qu'il considère comme méconnu et injustement attaqué. On y trouve une abondante documentation, des observations exactes, voire des vues directes sur la Bigorre qu'il habitait et connaissait fort bien. Il nous a rendu service, surtout par les textes qu'il s'est donné la peine de rassembler. Mais Roquette-Buisson traite son sujet du seul point de vue historique et n'explique guère le présent que par le passé. Son étude n'a aucun caractère géographique... Pas davantage, il n'existe de monographies dans le cadre d'une vallée ou d'une commune. Le seul pays qui ait inspiré des travaux intéressant la vie pastorale est le pays d'Ossau. Encore ces travaux relèvent-ils du genre historique plutôt que de l'économique. Sur Barèges, il n'y a à peu près rien ; pas beaucoup plus sur la vallée d'Aure. Ainsi nous n'avons eu à notre disposition aucun travail antérieur. C'est à l'information directe seule qu'il nous a fallu recourir.

Pour l'étude du passé, notre tâche s'est trouvée, dans une assez large mesure, préparée. Nous avons à notre disposition, outre les recueils d'ordre général, — Mémoires des Intendants, Correspondance des mêmes intendants avec les Contrôleurs généraux des finances, texte des Fors, etc., — un ensemble respectable de travaux de caractère régional ou local, documents, livres, articles de revues, dont on trouvera l'indication dans la cinquième partie de notre bibliographie. Au nombre de ces documents nous comptons les dissertations, correspondances ou livres composés par des observateurs ou des économistes du passé sur la vie agricole ou industrielle de leur époque. Le Mémoire et les Lettres de Froidour ; le Journal de l'Agriculture de l'abbé Roubaud, la Statistique de Laboulinière ; les Observations de Ramond, la Description de Dralet sont des témoignages de premier ordre

dont nous avons largement usé... Mais il nous a fallu très souvent recourir aux documents écrits. Les Archives départementales des Hautes et surtout des Basses-Pyrénées, les fonds des Communes et des Syndicats, en particulier celui de la vallée d'Ossau, nous ont fourni nombre de pièces inédites dont on trouvera l'indication dans le corps de notre travail. Nous manquerions à notre devoir si nous ne remercions ici MM. Lorber et Cazenave, archiviste et sous-archiviste des Basses-Pyrénées ; M. Balencie, archiviste des Hautes-Pyrénées ; M. de Zangroniz, conservateur de la Bibliothèque municipale de Pau qui ont mis la plus grande obligeance à faciliter nos recherches et à nous communiquer les documents et les livres qu'il nous a été donné d'utiliser.

C'est pour l'étude du présent que notre travail d'information était le moins préparé. Sans doute, les Pyrénées ont inspiré, au cours du XIX^e siècle, une très abondante littérature. Mais c'est une littérature du genre purement descriptif, dont on peut se faire une idée fort exacte par l'étude qu'en a faite M. H. Beraldi dans ses vivantes et spirituelles publications. Très rares sont les découvreurs de paysages qui ont songé à observer l'œuvre de l'homme, ses occupations et ses mœurs. Quand, par hasard, ils s'y aventurent, ils se contentent le plus souvent de lieux communs et de considérations sans portée sur des pratiques qu'ils ne cherchent ni à comprendre ni à expliquer. Seul, après Ramond, Chausenque, ancien officier du Génie, narrateur abondant, mais bon observateur, a pris soin de noter et de retenir. Aussi son témoignage est-il particulièrement précieux. Mais Chausenque est une exception. Et il n'y a pas grand'chose à glaner, pour l'étude de la vie pastorale, dans la littérature « pyrénéiste ».

La documentation imprimée est représentée par deux sortes de publications : 1^o les documents statistiques cités au début de notre bibliographie, auxquels il convient de joindre les Dénombrements quinquennaux de la population, la Situation financière des Communes et les Statistiques agricoles par cantons et par communes (manuscrites) que les directeurs des Services départementaux des Hautes et des Basses-Pyrénées, MM. Boué et Guyonnet, ont bien voulu nous communiquer de la façon la plus libérale et la plus aimable ; 2^o des publications de caractère technique sur les forêts, sur les espèces animales, sur les cultures, dont plusieurs sont d'un très réel mérite.

Tous ces documents nous ont servi. Mais ils ne pouvaient

représenter, même les plus complets, que des contributions. C'est à la recherche directe que nous avons, avant tout, eu recours. A cette recherche, menée sur place au cours de plusieurs années, a été consacré le plus clair, le plus absorbant, le plus agréable aussi, de notre travail de préparation. Les livres n'ont été pour nous qu'un appoint et un moyen de contrôle. C'est dans la montagne même, en contact étroit avec des propriétaires du sol, des laboureurs et des bergers, des magistrats et des agents de communes et de cantons, maires, juges de paix, instituteurs, que nous avons préparé notre livre. Notre reconnaissance est très grande pour tous ceux qui ont bien voulu nous y aider. Qu'ils veuillent bien en trouver ici l'expression très sincère et très vive.

Deux mots en terminant sur la question de méthode. Notre ambition a été, avant tout, de faire œuvre objective. Observer les faits le plus exactement possible ; les interpréter en les plaçant dans leur cadre géographique ; chercher dans quelle mesure ils sont l'expression du milieu ou de quelle façon ils s'y sont adaptés ; les confronter, pour les mieux comprendre, les uns avec les autres ; comparer aussi le présent avec le passé, tel est, croyons-nous, le seul procédé légitime et efficace d'investigation et d'explication. Nous ne nous sommes pas interdit de recourir à des comparaisons avec des régions, montagneuses ou autres, extérieures aux Pyrénées. On en trouvera, au cours de cette étude, d'assez nombreuses. Mais nous n'avons pas voulu les multiplier et ne les avons présentées qu'avec quelques précautions. A en user ainsi il y a des raisons qui ne nous ont pas paru négligeables.

C'est un fait digne de méditation que les Pyrénées ont presque toujours été décrites par comparaison avec les Alpes. La première œuvre de caractère géographique qui leur ait été consacrée, les célèbres Observations de Ramond, si remarquables, à tant d'égards, si intuitives, a paru à la suite d'un ouvrage sur les Alpes et comme une annexe à cet ouvrage. Il y avait là un précédent dangereux. Il n'a été que trop suivi. Trop souvent il est arrivé qu'en étudiant les Pyrénées, en les décrivant, voyageurs ou géographes ont pensé aux Alpes. Fatalement, ils ont forcé les

1. Il va sans dire que des comparaisons fondées sur l'observation précise et sur la critique des termes sont, non seulement légitimes, mais indispensables (Voyez R. Blanchard, 36 ; G. Bonnier, 59). Mais il est si facile et si tentant de rapprocher, d'opposer et de conclure ! (Voyez les divagations de Picqué (n° 132,) et les singulières généralisations de A. Calvet (n° 150 et 151). C'est peut-être aussi parce qu'il n'a pas rencontré dans les Pyrénées de migrations comparables à celles des troupeaux provençaux, que Roquette-Buisson a conclu à la non existence de la transhumance pyrénéenne).

termes de comparaison, soit pour marquer des dissemblances, soit pour affirmer des faits d'identité. Et l'exactitude en a souffert⁽¹⁾. Le danger de cette méthode s'est trouvé aggravé du fait que, à peu près seules, les Alpes ont fourni ces termes de comparaison. Très rares sont les auteurs⁽¹⁾ qui se sont avisés que les Pyrénées pouvaient avoir, en matière de structure, de climat, d'exploitation du sol, des affinités avec d'autres régions françaises ou étrangères, avec certains domaines espagnols, par exemple.

Nous croyons qu'il y a mieux à faire, pour la connaissance des régions montagneuses, que de recourir à des comparaisons hâtives. Réservons-les pour l'avenir et attendons, pour en tirer des conclusions, que les enquêtes régionales soient plus avancées. Présentement, contentons-nous d'observations directes, de recherches critiques et, chaque fois qu'il est possible, d'explications. C'est la seule méthode susceptible de donner des résultats. C'est à celle-là que nous avons voulu nous tenir.

1. M. Sorre, en particulier, dans son beau livre sur les *Pyrénées Méditerranéennes*.

PREMIERE PARTIE

LE MILIEU

CHAPITRE PREMIER

LA MONTAGNE ET LA VALLÉE PYRÉNÉENNES

I. — Les éléments du relief et des paysages.

a) *La structure.*

En matière structurale, on distingue, dans les Pyrénées, trois domaines différents : au centre, la zone primaire axiale ; au Nord, la zone secondaire des plis et des barres qui borde la région ancienne ; au Sud, la zone sud-pyrénéenne. Les deux premières seules nous intéressent (voir fig. 1, p. 9).

La zone primaire axiale est formée d'une puissante masse de roches anciennes, schistes, grés, calcaires, conglomérats permotriasiques, de laquelle surgissent de larges noyaux granitiques (massifs du Néouvieille et de Cauterets) dont l'action métamorphique a rayonné en ondes décroissantes sur les formations voisines. Sa structure est caractérisée par l'existence de larges vours et de dépressions disposés en coulisse, avec une orientation générale E.S.E.-O.N.O.¹. Elle révèle que ce domaine n'est autre chose qu'une vieille chaîne hercynienne encore bien conservée, seulement rafraîchie par des mouvements verticaux contemporains des grandes dislocations tertiaires ou postérieurs à ces mêmes dislocations².

La zone primaire ne constitue pas, à elle seule, toute la haute région montagneuse. Très haute et large encore dans le domaine de la Neste et du Gave de Pau, elle se rétrécit progressivement et

1. E. de Margerie et F. Schrader, **48** et **52**.

2. " Les Pyrénées... sont pour l'essentiel un paquet de plis-de-fonds à matériel hercynien. » (E. Argand. *La tectonique de l'Asie*. Congrès géologique international, Bruxelles, 1922. Premier fasc, p. 265).

en même temps s'abaisse dans sa partie occidentale. Au delà de la vallée d'Aspe elle disparaît finalement sous un puissant revêtement de roches calcaires, transgressives sur le massif ancien. Ces calcaires, qui appartiennent au crétacé supérieur, ont été désignés sous le nom de calcaires des canyons³. Ils surmontent la zone primaire, du pic de Ger à l'Anie et au pic d'Aspe, sous la forme d'une muraille continue dressée en falaise au-dessus des formations anciennes et des grès rouges permo-triasiques qui recouvrent celles-ci par endroits. Au delà et à l'Est du pic d'Aspe, les mêmes calcaires se poursuivent, passant au Sud des massifs d'Urdos et de Cauterets pour atteindre Gavarnie. Les calcaires du Ger, de l'Anie et du pic d'Aspe ont ainsi leur prolongement dans la zone sud-pyrénéenne. On peut admettre avec M. Carez qu'ils ont été portés à leur place actuelle par un vaste charriage du Sud au Nord⁴.

Au Nord de la zone primaire axiale s'allonge un monde entièrement différent, celui des plis d'âge tertiaire étendu jusqu'aux limites des plaines aquitaniques : les « montagnes secondaires » des anciens géographes, la région « nord-pyrénéenne » ou « pré-pyrénéenne » des géographes modernes.

C'est un domaine d'une singulière complexité sur la genèse duquel les géologues sont encore assez loin de s'être mis d'accord. Il est sans intérêt direct, pour l'étude de la vie pastorale, de savoir si les chaînes et les barres qui le parcourent dans le sens de sa longueur sont des rebords, des lambeaux de nappes de charriage déversés vers le Nord⁵, ou des plis de style normal enracinés sur place⁶. Mais il est très utile d'en définir l'allure générale et les caractères.

La région pré-pyrénéenne ne présente avec celle des Préalpes, auxquelles on est assez naturellement porté à l'assimiler, qu'une analogie très relative. D'abord, à l'inverse des Préalpes, elle est assez rarement formée de plis simples, alternativement en relief et en creux. Comprimés latéralement, serrés les uns contre les autres, ces plis sont souvent rompus, crevés à leur charnière, cheveu-

3. C'est en effet dans leur masse que sont creusées les belles gorges de Cacuetta et d'Holcarté.

4. L. Carez, **39**, 677-678, 1150.

5. L. Bertrand, **35**, P. Viennot, **53**.

6. E. Fournier, **41**. L. Carez, **39**, Ch. Jacob, **43-46**.

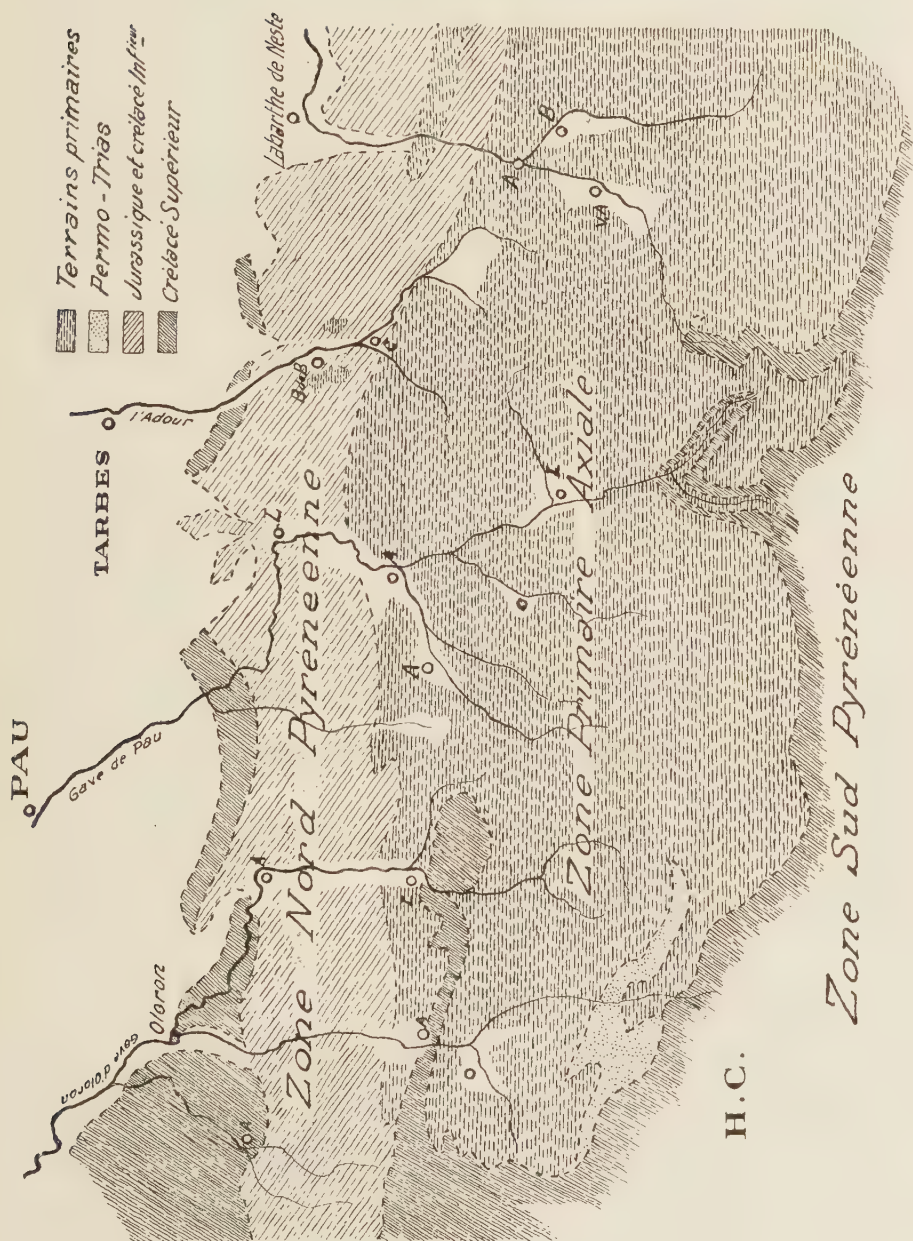


FIG. 1. - Esquisse géologique des Pyrénées

chant parfois les uns sur les autres. D'autre part, l'ensemble de la région se distingue malaisément des grands massifs. Les bandes d'âge secondaire, calcaires ou gréseuses, dont elle est formée, pressent la zone primaire axiale, l'accolent, et, en maint endroit, l'envahissent. Aucune dépression régulière, que l'on puisse comparer au large fossé de la Combe de Savoie et du Graisivaudan, ne l'en sépare⁷. Bien plus, il y a comme une interpénétration des massifs anciens dans la zone pré-pyrénéenne. De la masse des terrains secondaires, surgissent, de distance en distance, des massifs de roches anciennes, disposés en groupes isolés et distincts. Formés des mêmes éléments qui constituent la zone primaire, alignés dans le même sens, ces massifs ont la même origine qu'elle et la même structure⁸. Ils révèlent de la façon la plus claire l'unité profonde qui rassemble les diverses parties de la chaîne.

Cette zone nord-pyrénéenne présente, de l'Est à l'Ouest, de très sensibles différences. Dans le domaine qui s'étend de la Neste au Gave d'Aspe et au delà, les affleurements hercyniens, si importants dans l'Ariège et en Barousse, ne sont représentés que par les granites de Sarrancolin, extrémité du massif de la Barousse, et par les petits îlots de roches anciennes qui surgissent à l'Est et à l'Ouest de Bagnères-de-Bigorre. Au delà ils disparaissent entièrement. La région est donc réduite à ses éléments secondaires. Elle est, comme conséquence, plus étroite et, au moins en apparence, plus simple. Les vallées longitudinales y sont, de plus en plus, l'exception. De même les chaînes se réduisent le plus souvent à de simples tronçons. La large et profonde dépression suivie par l'Ariège entre Ax-les-Thermes et Tarascon, n'a pas d'équivalent dans les Pyrénées des Gaves, de l'Adour et des Nestes, non plus que la longue et rectiligne muraille du Plautauvel.

b) *La disposition des vallées et les formes du relief.*

C'est à leur structure profonde que les Pyrénées doivent leur direction générale et leur disposition en zones différentes. C'est à l'érosion des eaux courantes et des glaciers qu'elles doivent la direction de leurs vallées et la plupart des formes de leur relief.

7. R. Blanchard, **36**, p. 310.

8. Les formations plus jeunes obéissent aux mêmes influences structurales. Définissant les rapports qui unissent les accidents de la surface à ceux du substratum, M. Jacob déclare : " Le régime de la surface est étroitement commandé par celui du tréfonds. Ce tréfonds est souvent à fleur de sol ". Et il ajoute : « Ce tréfonds est hercynien. » (Ch. Jacob, **45**, p. 319; **46**, II, p. 398 et 402-404).

Les vallées pyrénéennes sont des vallées transversales, très variées d'aspects et d'aptitudes, mais aménagées sur un plan presque unique. Dans leur longueur, qui n'est jamais très considérable, 30, 40, 50 kilomètres tout au plus, se succèdent bassins et défilés. Parmi ces bassins, il en est, pour chacune d'elles, au moins un, qui est plus étendu, plus ouvert que les autres et qui constitue comme la cellule essentielle de la vallée. Tels sont le bassin de Bedous en Aspe ; la plaine d'Arudy à Laruns, en Ossau ; en Lavedan, celle d'Argelès ; en Aure, celle d'Arreau à Saint-Lary. Assez différents par leurs dimensions, leurs formes, leur altitude, ils ont tous un air de famille qui les rapproche.

Or si l'on cherche à fixer la position de ce bassin intérieur sur une carte structurale de la chaîne, par exemple sur celle de M. Léon Bertrand⁹, on s'aperçoit que cette position n'est, en aucune manière, fixée par avance sur telle ou telle des zones longitudinales, mais qu'elle se trouve n'importe où. En Aspe, le bassin de Bedous est entièrement compris dans la région des plis calcaires, tandis que, à partir de la cluse du pont d'Esquit, le reste de la vallée, très rétréci, se développe dans la zone primaire. En Ossau, la basse vallée, d'Arudy à Laruns, est creusée dans les deux domaines, sans que nul accident notable révèle que l'on passe de l'un à l'autre. Il en est de même dans le bas Lavedan : le contraste est évident entre la partie basse, formée aux dépens des barres et des plis calcaires dressés de Lourdes à Argelès, et les formes lourdes des schistes primaires où s'adossent les communes du Dabantaygue. Et ce n'est que plus au Sud, en pleine zone primaire, que le bassin se ferme et que l'on voit s'amorcer les défilés étroits qui mènent en Azun, à Cauterets et à Barèges. Que si l'on passe au domaine de la Neste, on constate que la plaine d'Arreau à Saint-Lary, qui constitue la partie essentielle du pays d'Aure, se développe toute entière dans la zone primaire axiale, tandis qu'il n'y a, dans celle des chaînes bordières, que de longs et étroits défilés interrompus de minuscules bassins... Ainsi la structure n'a même pas, sur la genèse de la vallée, cette action de lui imposer uniformément son profil et ses divisions essentielles. C'est l'action des agents d'érosion qu'il faut faire intervenir. Nous ignorons encore quelles circonstances et quelles lois ont dessiné le plan de leur travail. Mais nous savons très bien que c'est à eux, aux eaux courantes et aux glaciers, que la vallée doit l'essentiel de sa disposition et de ses aspects.

9. L. Bertrand, 35.

Il en est de même des autres formes du relief. Il existe, dans les Pyrénées, comme dans toutes les montagnes, et à des niveaux très différents, des surfaces dont la faible déclivité et les formes adoucies contrastent avec la raideur et l'âpre variété des pentes qui les dominent ou qui se creusent au-dessous d'elles. On sait depuis longtemps que leur faible pente, voisine parfois de l'horizontale, s'explique par l'action de l'érosion, fluviale ou glaciaire, et leur superposition par celle de mouvements de surrection qui sont venus, après la fin du plissement et jusqu'à une époque probablement assez voisine de la nôtre, raviver cette même action des agents atmosphériques. Ces formes mûres paraissent beaucoup mieux développées dans la partie orientale que dans le reste de la chaîne¹⁰. Faut-il en chercher la cause dans une moins grande ancienneté de la région occidentale, comme le propose M. Sorre ; dans la plus faible étendue des roches cristallines, particulièrement aptes à recevoir et à conserver ce type de profil ; dans l'élévation croissante de la chaîne, plus haute et plus étroite sous le méridien de Lourdes que sous celui de Foix ; ou encore dans la puissance, accrue d'Est en Ouest, des agents d'érosion, affouillant les massifs, les amenuisant, pour ainsi dire, en crêtes et en cloisons étroites ? Il n'entre pas dans le cadre de notre étude de choisir entre ces diverses explications. Nous n'essaierons pas davantage de tenter un classement de ces surfaces, d'en chercher l'âge et l'origine. Il nous paraît difficile de n'en pas signaler quelques unes et de n'en pas marquer la fonction dans la vie de la montagne.

Il faut d'abord noter l'uniformité d'altitude des sommets supérieurs. Entre le Posets, le Vignemale, le pic d'Enfer, le Balaïtous qui se succèdent de l'E.S.E. à l'O.N.O. sur le plus méridional des grands voussoirs de la zone primaire, la différence de niveau n'atteint pas deux cents mètres. Entre le Néthou, le Néouvieille, le pic Long, l'Ardiden, elle dépasse à peine 400 mètres. Cette uniformité des hauts sommets est rendue plus frappante par la faible différence de niveau qui les sépare des cols voisins, très faiblement échancrés dans la masse. Elle représente le trait le plus caractéristique des panoramas pyrénéens observés d'un sommet de la bordure.

Au-dessous de ces niveaux supérieurs et dominées par eux, s'étendent des surfaces adoucies et tranquilles, faiblement inclinées, parfois presque horizontales, qui révèlent à l'œil le moins

10. M. Sorre, **17**, p. 14. — cf. Gaussen, **75**, p. 481. H. Cavaillès, **154**, p. 32-33.

averti l'action prolongée des agents atmosphériques. Ces surfaces mûres, aussi entamées qu'elles soient actuellement, apparaissent un peu partout : dans l'intérieur, suspendues sous forme de terrasses au-dessus des thalwegs ; en avant des hauts massifs, dans la région bordière où diminue l'altitude générale, sur les croupes séparatives des vallées.

Au premier groupe appartiennent, par exemple, les hautes surfaces, dressées à 2.200 mètres et au-delà, que l'on aperçoit du sommet du Néouvicille, vastes étendues granitiques auxquelles l'attaque des ravins n'a pas réussi encore à enlever leur monotone uniformité : bassins d'Aygue-Cluse et de Port-Bieil, troués de cuvettes lacustres et semés de pins rabougris. Au même niveau paraissent se rattacher les pentes peu mouvementées qui occupent le fond du cirque de Troumouse, peut-être aussi celles qui dominent au Sud le vallon d'Aussoue. Plus bas, d'autres surfaces, également adoucies et régulières, se présentent sous forme de hautes terrasses, d'épaulements et de vallées suspendues entre 1.800 et 1.500 mètres au-dessus du thalweg du Gave de Pau, à Saugué, à Saussa, à Coumélie. C'est peut-être à la même surface d'érosion, abaissée de l'amont vers l'aval, qu'appartiennent les terrasses qui portent vers 1.200 mètres les prairies de Sazos et de Grust... Bien d'autres formes mûres et adoucies se perçoivent sur diverses parties. On peut citer, entre Ossau et Aspe, celles qui s'étendent sur le pourtour du pic du Midi, particulièrement bien conservées sur les deux versants de la baig de Sencours, aux abords d'Urdos.

En avant des hauts massifs, dans la région bordière où diminue l'altitude générale, ces niveaux occupent le sommet des chaînons transversaux dressés entre les vallées. Dans ces domaines, ils règnent d'une vallée à l'autre, et par endroits se présentent sous les aspects de véritables plateaux. Ce sont des hauteurs de ce type qui dominent à l'Est la moyenne vallée d'Aure et la séparent du Louron : elles y sont désignées sous le nom fort précis de *plas* et ne dépassent pas 1.693 mètres. En face, des croupes du même ordre séparent Aure de Campan. Elles sont si loin de représenter un obstacle que les communes des Quatre-Véziaux d'Aure en exploitent les pâturages sur le versant opposé... D'autres espaces également nivelés s'étalent entre le Lavedan, l'Ouzon et la vallée d'Ossau, entre Ossau et Aspe.

Ces surfaces, étalées sur les pentes mêmes ou dans les parties hautes des vallées, sont d'un intérêt essentiel pour l'exploitation de la région montagnaise. Les plus élevées qui sont aussi les plus

vastes, étalées sur le pourtour des grands massifs, communiquant très souvent d'un versant à l'autre, fournissent aux troupeaux ces « ports » largement ouverts, ces « plàs » aérés et spacieux, ces régions « plainières » étendues en plein soleil, où l'herbe pousse abondante, où la circulation est facile pour les bêtes et pour les gens. C'est le domaine des pâturages d'été, des *estibes* ou *estives*, dont tant de quartiers et de sommets pyrénéens portent le nom, celui de toutes les grandes « montagnes », recherchées par les troupeaux indigènes ou transhumants : la Gêla, Troumouse, Camp-long, Aussou, Anéou, Peyrenère et tant d'autres... Les autres, celles des moyennes altitudes, sont moins libéralement distribuées. Dans les Pyrénées, les larges replats, les spacieux épaulement disposés latéralement de chaque côté des vallées, sont chose assez rare. Les surfaces d'ablation y sont très souvent représentées par de simples rebords en corniche. Cette exiguité des niveaux intermédiaires contribue à donner à la plupart des vallées pyrénéennes une étroitesse dans les formes, une raideur des escarpements inférieurs qui sont un trait spécifique de leur physionomie. Ils n'en sont que plus utiles à l'industrie pastorale et recherchés par elle. Ils offrent encore des terrains de parcours, surtout aux saisons intermédiaires. Enfin ils fournissent leur assiette à des prairies et à des granges, à des cultures, à des établissements humains, permanents ou temporaires. Les plus recherchés sont ceux qui ont retenu les produits de l'érosion glaciaire.

c) *Les roches et les terrains.*

La nature des roches a, sur le modelé des surfaces, sur la circulation des eaux, sur la couverture végétale, sur tout ce qui compose le domaine pastoral, une action directe ou indirecte, toujours profonde. Il est nécessaire que nous disions ce qu'elles sont dans la région qui nous intéresse.

Les terrains granitiques sont très largement représentés dans la zone primaire axiale, où ils forment les massifs dominants du pic Long-Néouvielle et de Cauterets ; à peu près négligeables dans la région pré-pyrénéenne. Formés de roches compactes et dures très fortement relevées, entaillés de gorges profondes, troués de lacs innombrables et portant partout les traces du travail des glaces, ils offrent les plus beaux paysages. Mais la vie pastorale y trouve peu de ressources. Les chaos de gros blocs, les pierres roulantes, les éboulis et les « raillères » y sont plus fréquents qu'ailleurs. A

Barèges et à Cauterets, il a fallu les fixer par de véritables travaux de maçonnerie et par des boisements. Ce sont de mauvaises conditions pour les parcours des troupeaux. D'autre part, les pascages y sont maigres. Le sol, formé d'éléments siliceux, couvert tout au plus d'une mince couche d'arène ou d'humus acide, porte des Bruyères, des fourrés de Rhododendrons, le Sapin ou le Pin à crochets, mais rarement de beaux herbages. Les massifs granitiques, surtout dans leurs parties hautes, sont, pour la vie pastorale, des régions répulsives.

Les schistes donnent des formes plus amples, des profils adoucis, des surfaces régulières largement excavées, où les troupeaux peuvent vaquer à l'aise. Mais ils n'ont pas tous les mêmes aptitudes à porter de bons herbages. Les schistes siluriens n'en fournissent d'ordinaire que de très médiocres. En revanche, ceux qui contiennent des éléments calcaires, même en quantité limitée, sont plus favorisés. C'est le cas des schistes noirs du Carboniférien, par ailleurs favorisés par leur structure feuilletée et friable qui facilite la pénétration des racines. Ils portent des herbages dont un grand nombre, quand ils sont aux expositions favorables, sont excellents : en Aspe, Peyrenère, Sencours et tout l'Ouest du bassin de Lescun ; en Ossau, Brousset ; dans le voisinage de Cauterets, le Lis et Cambasque ; dans le pays de Barèges, les Espécières, voisins de Gavarnie, le Bastan, le Tourmalet ; en Aure, le haut des Quatre-Véziaux et beaucoup d'autres montagnes.

Mais parmi les formations anciennes, ce sont les calcaires et les dolomies du Dévonien qui fournissent les pâturages les plus variés et les plus riches. M. Gaussen en a fait la remarque pour la partie orientale des Pyrénées. Il n'en est pas autrement dans la région occidentale, où leur extension est considérable. C'est presque invariablement en terrain dévonien que s'étendent les plus belles montagnes des vallées béarnaises, bigourdanes et auroises, celles qui ont une histoire, parce qu'on en connaît le prix et parce qu'on se les disputait jadis, parfois les armes à la main : Anéou et Bious, entre la frontière espagnole et la pyramide du pic du Midi d'Ossau ; les pâturages d'Aussoue, entre le Vignemale et Gavarnie ; les pelouses d'Arizes à l'Est du pic du Midi de Bigorre ; la plus grande partie de la montagne du Transport, inclinée vers la vallée de Campan, mais exploitée par les Quatre-Véziaux d'Aure ; tout le bas du Rioumajou et du Moudang. Domaines d'élection de la vie pastorale, distingués par l'homme du premier jour où il a pris possession des régions hautes, soigneusement défendus contre la forêt dans les parties où elle menace de l'envahir, ils portent un

tapis continu et serré de plantes nourricières où voisinent les Graminées, les Légumineuses, le Plantain, la Réglisse de montagne.

Les calcaires des régions hautes, ces calcaires du crétacé supérieur auxquels appartiennent le Ger, l'Anie et les masses qui les unissent, sont le domaine des oules (dont certaines sont de véritables dolines), des hautes surfaces trouées de puits et d'excavations en forme de marmites (pla Segouné) où les eaux s'enfouissent pour reparaître plus bas en sources abondantes. Ils se dressent en falaises, en escarpements, en corniches dénudées. Mais ils sont parfaitement capables de porter, ainsi que la plupart des calcaires d'excellents herbages. Ceux du pas d'Azuns et de l'Ouillarisse, en Aspe ; ceux d'Anouillas, voisins du Ger, en Ossau, sont fort appréciés des troupeaux, surtout des troupeaux de bêtes à laine.

Dans la région des montagnes moyennes et basses, le Dévonien et le Carboniférien sont assez largement représentés (notamment entre Argelès et Campan). Mais ce sont les calcaires d'âge secondaire qui l'emportent. Les dolomies jurassiques, les calcaires fortement métamorphisés et d'allure marmoréenne de l'Aptien (Urgonien) donnent des roches de teinte gris-bleuâtre, rudes au toucher, creusées de stries et comme vermiculées de lapiaz. Disposés en plis et en barres de forme allongée, redressés en raides murailles, en falaises verticales, ils sont souvent secs, fissurés et dénudés, couverts de taillis de chênes, de buis, de genévriers, mais il leur arrive aussi de porter des pacages d'excellente qualité dont le seul défaut est d'être assez vite desséchés. Ce sont heureusement des « montagnes » de médiocre altitude, utilisées au printemps et à l'automne, et que le bétail ne fréquente guère au fort de l'été.

Fort différents sont les paysages et les aptitudes des schistes calcaires et des marnes de l'Albien qui constituent presque toute la région des avant-monts. Disposés en larges croupes, en forts coteaux, entaillés de vallons étroits et ombreux, ils portent sur leurs sols peu perméables, souvent inconsistants et délités par les eaux d'infiltration, beaucoup de bois et de taillis où voisinent le chêne, le bouleau, le sorbier, le châtaignier. Dépouillés, aux expositions favorables, de ce revêtement forestier, ils donnent, dans les bas-fonds humides, de vertes et épaisses prairies ; sur les pentes moyennes, des champs de maïs et de blé ; sur les croupes supérieures, des landes de fougères et d'ajoncs, le touyà, qui annonce déjà la lande des plateaux inférieurs.

d) *L'apport de l'érosion glaciaire.*

Parmi les agents de l'érosion, il n'est pas sûr que les glaciers aient été le plus puissant et le plus efficace, ni surtout celui dont le travail a laissé les traces les plus durables sur les formes du relief et sur la préparation des sols utilisables par l'homme. Le ruissellement, l'action torrentielle ont très largement détruit ou dispersé l'œuvre qu'ils avaient laissée après eux. Cependant les vestiges de cette œuvre sont restés, dans le domaine dont nous avons entrepris l'étude, trop considérables ; ils ont trop visiblement contribué à aménager les cadres où s'exerce l'activité humaine, pour que l'on puisse hésiter à leur donner une attention particulière.

C'est, en effet, dans les Pyrénées des Gaves, de l'Adour et des Nestes, que les glaciers tertiaires et quaternaires semblent avoir présenté leur plus grande extension. Les deux plus importants, celui du Gave de Pau ou de Lourdes et celui de la Neste, s'avançaient jusqu'au débouché de leurs vallées respectives et venaient souder leurs moraines sur les vastes cônes de déjections, Ger et Lannemezan, édifiés aux temps tertiaires. Leurs dépôts accumulés étaient assez puissants pour que les grands torrents issus de leur front se trouvassent rejetés latéralement sur le front de la chaîne, le Gave vers l'Ouest de Lourdes, la Neste à l'Est de Labarthe. Un troisième glacier, celui de la vallée d'Ossau, s'avancait jusqu'à Arudy et ses eaux se trouvaient pareillement rejetées sur leur gauche par la masse des dépôts qu'elles ne pouvaient réussir à déblayer... Les autres s'avançaient moins loin vers les plaines aquitaines. Celui de l'Adour, alimenté par les versants septentrionaux de l'Arbizon, du pic du Midi et surtout du Néouvielle (haute vallée lacustre de Caderolles), avait encore une certaine puissance, à en juger par l'abondance des dépôts qu'il a accumulés dans la vallée de Campan. Cependant il ne semble pas qu'il ait jamais dépassé, dans sa plus grande extension, le site du bourg de Campan, tout au plus celui de Bagnères-de-Bigorre. Quant au glacier de la vallée d'Aspe, il s'arrêtait, selon toute apparence, à Bedous.

L'histoire de ces glaciers est encore fort mal connue. On n'est pas d'accord sur le nombre et sur l'époque de leurs grandes crues. On ne sait pas dans quelle mesure leur action érosive, le surcreusement, dont ils ont été au moins l'un des agents, se sont trouvés favorisés par les mouvements de surrection¹¹ dont on soupçonne.

11. La persistance de certains niveaux particulièrement riches en dépôts morainiques nous paraît être un argument en faveur de la réalité de ces mouvements. C'est aux

plus qu'on ne la connaît, l'intervention. Tout au moins est-on d'accord pour constater la puissance de leur œuvre et pour en apprécier les effets.

Ce sont les glaciers qui, par l'effet de leur poids, par celui de leur masse répartie sur de larges espaces, par leur action patiente et continue ont façonné les plus caractéristiques de ces reliefs et de ces surfaces dont nous avons essayé de donner un aperçu. On leur doit, dans les régions hautes, ces plans étendus, ces plâs à pente douce, ces fonds de cirques herbeux si propices au parcours des troupeaux ; à mi-pente, ces terrasses et ces épaulements où l'homme s'établit à l'aise au-dessus des vallées.

C'est eux aussi qui ont ameubli les sols rocheux, en ont mélangé et confondu les éléments, les ont étalés, beaucoup plus également et à des niveaux plus variés que les eaux courantes n'auraient su le faire. On leur doit ces boues morainiques, ces dépôts étalés sur les pentes ou accumulés sur les fonds qui sont, pour l'industrie humaine, les meilleurs et les plus riches des terrains.

Ils ne sont pas partout également aménagés. Au-dessus de 1.400 ou 1.500 mètres, ils ne sont guère représentés (exception faite pour les matériaux accumulés aux abords des glaciers actuels), que par des éléments démantelés, dispersés, réduits à l'état de lambeaux. Leur forte altitude les rend, en outre, plus difficilement utilisables par la culture. Mais au-dessous de cette limite, ils deviennent beaucoup plus intéressants pour elle, à la fois parce qu'ils sont mieux conservés, plus étendus et plus aisément accessibles. C'est de ceux-là que l'homme a su tirer le meilleur parti. En maint endroit, il les a aménagés en terrains de culture, dont il obtient de l'orge, du seigle, du blé ou des pommes de terre. Surtout il y a installé des

environs de la côte 1.000 mètres, plus haut en Aure, à Campan et à Barèges, plus bas en Ossau et en Aspe, que se trouvent la plupart des grands placages morainiques. De même la position des grands amas de boues glaciaires, au Sud-Ouest de Lourdes, dans le petit bassin de Ségus et d'Omex (ancien pays de Batsouriguière); celle des puissants dépôts du Nistos et de l'Ourse (Barousse), au-dessus de la moraine frontale de la Garonne, la presque identité de leurs niveaux supérieurs (800 mètres environ), admettent, si elles ne la sollicitent, une explication du même ordre. Une étude d'ensemble du front glaciaire pyrénéen, des niveaux morainiques et de leur raccordement avec les terrasses fluviales est éminemment désirable. Certaines parties de ce front sont particulièrement riches en vestiges et en témoins bien conservés. Le Gave de Pau, après avoir suivi et abandonné successivement trois parcours, celui de Lézignan, Bénac et Julian par l'Echez; celui d'Adé et d'Ossun, aboutissant l'un et l'autre à l'Adour; celui de Pontacq et du Pont-Long, s'est engagé dans le défilé étroit qui le mène de Lourdes à Saint-Pé et à la plaine de Nay. Ce défilé est visiblement fait d'une série de vallées emboîtées, dont chacune indique une des positions occupées par le Gave. C'est la partie du front pyrénéen la plus aisément accessible, puisqu'elle est suivie par la voie ferrée de Toulouse à Bayonne. Cependant elle n'a encore été étudiée par personne. On peut en dire autant du bassin glaciaire d'Arudy, terme de l'ancien glacier d'Ossau : il offrirait un beau sujet de monographie à celui qui voudrait étudier son vallum si bien conservé, semé de buttes rocheuses, et le pittoresque défilé dans lequel il s'engage au-dessous du pont Germé. (Voir planches I, A et B; et XI, B).

prairies. Les dépôts glaciaires, où se confondent graviers, argiles et limons, ont, en effet, cette double propriété, dont les effets, d'ordinaire, s'excluent, d'absorber les eaux atmosphériques et de les conserver sans les enfouir. Il en résulte qu'ils sont capables de conserver, au cours des étés les plus secs, et sans aucun arrosage, leur humidité et leur fraîcheur. C'est pourquoi ils sont si aptes à porter des prairies.

C'est bien sous cet aspect-là, presque sans exception, qu'ils se présentent à nous. Nous les trouvons dans la vallée d'Aure, où les placages morainiques sont particulièrement étendus et fréquents autour d'Azet et d'Estensan, à Aulon, à Gouaux ; dans le bas Lavedan (Extrême de Salles, Batsouriguère), en Ossau (Goust, ports d'Aste et de Béon, le Benou), en Aspe (Lescun). C'est encore sous l'aspect de prairies qu'ils se révèlent dans le vallon du Bastan, au-dessous des bains de Barèges, au débouché des gorges de Luz, de Cauterets et d'Arrens, où ils se sont accumulés en masses énormes ; enfin dans la vallée de Campan. Aucun de ces dépôts n'a été mieux utilisé que celui-ci. Le glacier dont il est l'œuvre n'avait qu'une assez médiocre puissance. Mais il a pu aisément développer sa moraine de fond dans le bassin largement creusé, en terrain de schistes carbonifériens, entre les grands massifs cristallins du Sud et les crêtes calcaires de la bordure. Sur leur nappe profonde et doucement inclinée de Gripp et de Payole à Sainte-Marie-de-Campan, s'étalent des prairies qui sont probablement les plus amples et les mieux aménagées de toutes les Pyrénées. (Voir fig. 5, p. 213).

C'est enfin le travail des glaces qui, préparant celui des eaux courantes, a fourni à l'homme la plupart des alluvions qu'il a aménagées en cultures dans le fond des vallées. Alluvions fluviales, anciennes ou récentes, éboulis des pentes, accumulés en cônes de déjections et découpés en terrasses au-dessus des thalwegs, leur doivent plus ou moins leur existence et leurs qualités. Naturellement désignés par leurs aptitudes et leur facilité d'accès à la production agricole, ils ont fixé les sites de la plupart des établissements permanents des populations montagnardes.

II. — Les étages de la montagne.

L'action combinée de la structure et de l'érosion a édifié la montagne pyrénéenne telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui. Dans la partie de la chaîne qui s'étend de la Neste au plus occidental

des Gaves béarnais, on y distingue aisément ¹² trois régions longitudinales d'altitude décroissante.

a) *La haute montagne.*

La région des hautes montagnes correspond à la zone primaire axiale et au revêtement du crétacé supérieur qui la recouvre dans sa partie occidentale. La première conserve, de sa structure primitive, une disposition générale en coulisse suivant laquelle les grands massifs cristallins et primaires, allongés de l'E.S.E. à l'O.N.O., se relaient au-dessus des plaines aquitaniques : massif de Cauterets, du Vignemale et du Balaïtous, prolongeant le groupe espagnol du Posets ; massif plus septentrional du pic Long et du Néouvieille, prolongeant celui des Monts-Maudits. C'est une masse compacte aux formes robustes, où les sommets, mal dégagés les uns des autres, ne s'enlèvent qu'à une faible hauteur au-dessus de l'ensemble... La seconde, fort différente, est une formation de plateaux d'allures tabulaires, de causses et de canyons, tantôt étendue en monotones et grises surfaces, tantôt découpée par les eaux et les neiges en escarpements et en aiguilles. Elle s'annonce, dès la rive droite du Gave d'Ossau, par la puissante masse du Pic de Ger-Anouillas-Cézy, où le calcaire, épais d'un millier de mètres et, par endroits, davantage, repose directement transgressif sur le primaire. De là, vers l'Ouest, elle se prolonge sans interruption sur toute la bordure de la zone axiale qu'elle ceinture d'une véritable muraille : crêtes du Bouerzy et du Permayou (2.371 mètres), murailles de l'Arapoup et de l'Ouillarisse (1.993 mètres) coupées par la cluse d'Esquit qu'emprunte le Gave d'Aspe pour pénétrer dans le bassin de Bedous. Au-delà du pas d'Azuns, haute combe abandonnée par les eaux, les formations anciennes (Lescun) disparaissent définitivement sous les calcaires. Le contact est fait d'un haut rempart de roches grises et blanches, coupé de ravins et de brèches, hérissé d'aiguilles et sculpté de lapiaz. Les sommets dominants sont l'Anie (2.504 mètres) et, tout au Sud de ce vaste demi-cercle dont le Gave d'Aspe forme la corde, le groupe des pics d'Aspe (2.693 mètres), très belle réplique du massif calcaire de Gavarnie auquel il se rattache, au Sud de la région primaire, sans interruption.

La région des hautes montagnes est celle où apparaît avec le

12. Abstraction faite de la zone sud-pyrénéenne.

plus d'évidence le travail de l'érosion glaciaire. Elle se révèle, surtout aux abords des grands massifs granitiques, par les formes caractéristiques des oules et des cirques, l'abondance des lacs, l'alternance, le long des vallées, des replats et des verrous, la fréquence des roches moutonnées et striées, des moraines accrochées aux flancs des vallées ou établies transversalement aux thalwegs... C'est celle, aussi, où apparaissent les contrastes les plus vifs entre les régions basses et les régions hautes, la variété des sites, des climats et des aptitudes que l'homme subit et qu'il utilise, — la haute montagne, domaine d'élection de la vie pastorale.

b) *Les moyennes et les basses montagnes.*

La région des moyennes et des basses montagnes qui correspond à la zone des plis d'âge tertiaire, a conservé, plus manifestement que les régions anciennes de l'intérieur, la marque des accidents structuraux qui l'ont affectée. Un mouvement général entraîne vers l'Ouest ou, plus exactement, vers l'Ouest-Nord-Ouest, les chaînes et les dépressions qui les séparent. Mais l'érosion a profondément modifié la disposition primitive. Les anticlinaux ont été rabotés, souvent réduits à leurs racines. Les inversions de relief, les passages des lignes de faite d'un pli à un autre sont extrêmement fréquents. Le désaccord est, en beaucoup d'endroits, manifeste entre la structure et le relief... Deux régions se distinguent dans ce domaine, très nettement différenciées l'une de l'autre : celle des plis et des barres calcaires au Sud ; celle des avant-monts ou de la bordure au Nord.

La première s'annonce, dans l'Est de notre domaine, par une bande de grès rouge du Permo-trias dont les éléments ont été fournis par les débris de l'ancienne chaîne hercynienne. Ils affleurent, entre Arreau et Sarrancolin, des deux côtés de la Neste. Beaucoup plus étendus sont les grés et les marnes du Trias avec leur accompagnement de roches intrusives vertes (ophites) ; les dolomies jurassiques, les calcaires de l'Aptien, les schistes et les marnes de l'Albien. Une grande partie de ces formations est métamorphisée. Les calcaires de l'Aptien, notamment, y sont généralement de facies marmoréen (urgonien) et en maint endroit exploités en carrières (Arudy). Tous ces éléments sont disposés en plis, serrés et comprimés contre la zone primaire, dressés en mu-

raillies et en falaises. C'est, notamment, à la série des calcaires durs de l'Aptien qu'appartiennent les chaînes de forme régulière et les longues crêtes (Ourdinse, Rey, Moulé de Jaout, Estibette, Pibeste, crêtes d'Haboura), que l'on aperçoit de Pau et d'ailleurs, dominant les premiers coteaux, fermant au Sud l'horizon et ne laissant apercevoir, de la zone axiale, que les plus hauts sommets.

L'intérieur de ce domaine est parcouru de dépressions plus ou moins allongées, vestiges d'anciennes vallées structurales. Elles règnent d'un bout à l'autre de la région. Mais il faut se garder d'en exagérer la régularité et l'importance. Ce sont, pour la plupart, de simples tronçons, parfois de véritables cirques, sectionnés et vidés de leurs eaux par l'appel des vallées transversales. A l'Est, il est vrai, se maintient, avec la vallée de Campan, une apparence de vallée structurale, assez largement ouverte, dans les schistes carbonifériens, entre le front extérieur et les massifs anciens. Mais, à l'Ouest, le contact se fait de plus en plus étroit. Dans le bas Lavedan, en Aspe, en Ossau, il n'existe plus, entre les chaînes calcaires, que de courts vallons, « extrêmes » ou « baigs », unis par des cols de faible hauteur, réduits au rôle de simples dépendances des grandes vallées transversales. Le plus isolé de ces petits pays est celui de l'Ouzon supérieur, étroite et profonde cuvette enfouie entre le massif ancien et la haute muraille du Jaout. Arbéost et Ferrières, qui l'occupent, y sont comme emprisonnés. (Voir fig. 17, p. 339).

Toutefois, le domaine des plis et des barres calcaires, est celui qui offre à l'activité humaine les ressources les plus variées. A le traverser, la plupart des grandes vallées s'y épanouissent en bassins tapissés de dépôts et d'alluvions où la culture trouve ses meilleures positions. Sur les versants des chaînes voisines, les troupeaux disposent, au printemps et à l'automne, sinon au cours de l'été, de tous les pâturages nécessaires. Aussi y sont-ils plus nombreux que dans les régions hautes de la chaîne. Dans ce domaine, enfin, se sont groupées les populations les plus serrées et les marchés les plus actifs.

c) *La bordure pyrénéenne.*

La région des barres et des chaînes calcaires se termine vers le Nord par un abrupt que l'on aperçoit de partout en plaine. De la terrasse de Pau, il se présente sous les espèces d'une véritable muraille dans laquelle s'ouvre la brèche de la vallée d'Ossau. De

Tarbes et de Saint-Gaudens, ce front pyrénéen apparaît moins simple, parce qu'il est plus démantelé, moins continu et qu'il domine la plaine de moins haut¹³. Il n'en est pas moins présent tout le long de la chaîne et formé des mêmes éléments. Ce front marque la limite de la région montagneuse.

Celle qui se creuse à sa base n'est, toutefois, pas encore la plaine. C'est une bordure, une sorte de marche, remarquable, en dépit d'une certaine variété d'aspects, par son unité. Nous l'appellerons la région des avant-monts ou, si l'on préfère, la bordure pyrénéenne.

Géologiquement, elle est entièrement constituée de terrains secondaires plissés, ce qui suffit à la rattacher à la région montagneuse. Deux formations y sont particulièrement représentées : les marnes et les schistes de l'Albien ; les grès, les calcaires, les dalles siliceuses du Crétacé supérieur (Cénomanién-turonien). Au Nord, règnent l'argile miocène à cailloux roulés et les dépôts plus récents qui la recouvrent par endroits. Avec ces formations commence un domaine entièrement différent, celui des grands cônes de déjections, Lannemezan, Ger, Orignac, Buzy, et des collines de la Gascogne et du Béarn.

La bordure pyrénéenne se présente comme une région de forts coteaux et de croupes largement arrondies, semée de bassins déprimés et parcourue de fossés profonds allongés dans le même sens que la chaîne. C'est, à l'Est, le sillon suivi par la Garonne et, dans son prolongement, par la Neste. Au-delà, vers l'Ouest, se poursuit, sur une vingtaine de kilomètres, un véritable chenal d'une remarquable continuité, occupé par la profonde et large cuvette que les eaux du Gave empruntaient aux temps quaternaires pour s'écouler, le long de l'Echez actuel, vers l'Adour ; plus loin, entre Lourdes et Saint-Pé, par le cours actuel de ce même Gave, devenu le Gave de Pau. Et, toujours dans l'axe de la bordure, la carte révèle la même continuité de dépressions et de fossés suivis d'abord par le ruisseau de Mifaget ; plus loin, par le Gave d'Ossau dans sa course entre Arudy et Oloron ; plus loin encore, aux limites du domaine qui nous intéresse, par le cours inférieur du Lourdios et par la vallée moyenne des deux Vert coulant à la rencontre l'un de l'autre.

C'est donc un véritable fossé qui s'étend, au pied de la chaîne, de Labarthe-de-Neste à Lanne en Barétous, dominé au Sud par le front montagneux, au Nord par des croupes dont l'altitude se tient

13. La terrasse de Pau est à 200 mètres d'altitude ; celle de Saint-Gaudens à 400 mètres.

presque partout entre 800 et 500 mètres, le sol ne s'abaissant que plus au Nord par une pente aménagée en glacis. Mais ce fossé n'est pas une dépression fermée. De distance en distance, il s'ouvre, vers la plaine et surtout vers la montagne au débouché des vallées transversales. Certaines ne sont que de courts ravins creusés sur le front des barres calcaires, au travers des plis les plus proches, tels le cours inférieur de l'Arros, celui de l'Echez, le ruisseau de la Génie-Braque (au Sud de Saint-Pé), le ruisseau de Capbis. Ils se terminent invariablement vers l'amont en vallons intérieurs et en cirques. Ils ne mènent à rien, qu'à des cantons perdus, la plupart fortement boisés, car ils occupent l'ubac. L'Ouzon, beaucoup plus allongé dans l'intérieur, ne dépasse pas les abords de la région primaire...

Mais il y a aussi les vallées des grands torrents : Neste, Adour, Gave de Pau, Gave d'Ossau, Gave d'Aspe. Avec celles-là l'aspect est tout autre. Au point où elles atteignent la bordure, le sol a été affouillé, élargi et creusé en forme de cuvettes, puis comblé par la masse des dépôts, glaciaires ou fluviaux, venus de l'intérieur. C'est pourquoi le sol de ces bassins se trouve uniformément à un niveau supérieur à celui du reste de la dépression marginale. La Neste, à Labarthe, l'Adour, à Bagnères-de-Bigorre sont respectivement à plus de 100 mètres au-dessus d'Esparros, sur l'Arros ; Arudy, à 75 mètres plus haut que Mifaget. Mais, au-dessous des dépôts accumulés, les mêmes formations subsistent. Par endroits, elles surgissent sous forme d'îlots, de crêtes isolées. L'aspect du bassin de Lourdes est, à ce point de vue, tout à fait typique. Celui d'Arudy ne l'est pas moins. Ce sont, en petit, de véritables aires d'ennoyage.

La bordure pyrénéenne a donc une remarquable unité de structure et de relief. Nous aurons l'occasion de montrer que, en matière de climat et de végétation, son unité n'est pas moins nette. Toutes les conditions se réunissent pour faire d'elle une région distincte, une sorte de marche, mi-pastorale, mi-agricole entre la montagne et la plaine.

III. — La Vallée pyrénéenne. - Conclusion.

La vallée, cadre de la vie pastorale que nous nous proposons d'étudier, est, dans les Pyrénées, une vallée transversale, allongée normalement à la direction de trois domaines étagés, différents par



FIG. 2. - Les sept pays du Lavedan.

leur hauteur, par les formes de leur relief, par les aptitudes particulières des terrains qui les composent.

Il existe il est vrai, dans les Pyrénées comme dans toutes les autres montagnes, des éléments de vallées longitudinales, d'origine structurale. Dans la zone primaire axiale, ce sont les sillons hercyniens : au pays de Barèges, le profond bassin du Bastan ; en Aure, la vallée supérieure de la Neste, de sa source au coude de Saint-Lary, encadrant le massif granitique du pic Long et du Néouvieille. Dans la région plus jeune des moyennes et des basses montagnes, des vallons de forme plus ou moins allongée s'ouvrent à droite et à gauche de la vallée actuelle, tels les « baigs » d'Aspe et d'Ossau, les « extrêmes » du bas Lavedan (voir fig. 2, p. 25).

Mais ce sont pour la plupart de très petits mondes qui se suffisent difficilement à eux-mêmes. Les plus amples, l'Extrême de Salles, l'Extrême de Castelloubon, n'eurent jamais d'existence indépendante. Dans la famille des sept vallées du Lavedan, dont elles faisaient partie, elles n'avaient qu'un rôle assez effacé. A plus forte raison, les autres cantons du même type sont-ils subordonnés à des ensembles. Leurs cultures, leurs prairies et leurs granges sont le plus souvent la propriété des villages de la vallée sur laquelle ils s'ouvrent. Sur leurs versants, que l'orientation générale de la chaîne expose l'un au Sud, l'autre au Nord, règnent d'un côté des herbages ; à l'opposite, des forêts : ce sont encore les habitants des mêmes villages inférieurs qui les exploitent. Ils y trouvent notamment leurs pâturages d'automne et de printemps. Quand il arrive que ces vallons groupent les éléments d'une commune, celle-ci dépend à son tour de la vallée principale. Par elle ses habitants se rattachent, d'une part, à la plaine où ils s'approvisionnent et où ils écoulent le produit de leur travail ; de l'autre, aux grandes montagnes où ils envoient leurs troupeaux pacager sur les estives... Ainsi les vallées longitudinales, même dans leur plus grande extension, ne sont que de simples dépendances des vallées transversales plus amples, plus profondes et plus ouvertes.

Et ce fait est de très grande conséquence. Il explique, à lui seul, maintes conditions dont la vie pastorale pyrénéenne a dû s'accommoder. D'abord une évidente exiguité du domaine agricole, réduit aux étroites plaines du fond et aux pentes inférieures des vallées, contrastant avec la vaste étendue des pacages supérieurs. Il explique aussi la progression des altitudes, étagées de la plaine aux plus hauts sommets, génératrice de variété, chaque vallée ayant à sa portée les sols d'alluvions, propices à la culture des graines nourricières ; les dépôts morainiques favorables aux herbages ; les

montagnes de faible altitude, aptes à la dépaissance du printemps et de l'automne ; les montagnes supérieures, domaine des parcours en été.

Or cette inégale répartition, tout au long de la vallée, du domaine pastoral, avantage certains groupes d'habitants au détriment de certains autres. Par exemple, il y aura des communes riches en montagnes estivales, et d'autres qui en seront dépourvues. Parer à cette inégalité de traitement, assurer à tous les habitants leur part des richesses communes, voilà le problème à résoudre, et la disposition de la vallée veut qu'il se pose partout. Le montagnard saura le résoudre par tout un ensemble d'accords permanents et par une organisation de la propriété communale qui seront un des caractères spécifiques de son droit public... Ses relations avec ses voisins, le régime de ses échanges subiront, eux aussi, les effets de cet agencement de son domaine. Ouvertes en bas sur la plaine, communiquant par des cols avec les versants opposés, les vallées pyrénéennes ne souffriront pas d'un véritable isolement. Toutes participent à une certaine activité de la vie générale. Certaines ont été et sont restées des voies de passage très fréquentées.

L'exploitation du domaine pastoral, l'organisation intérieure et les rapports des groupes distincts d'usagers, les relations et les échanges avec le dehors, les formes et les aspects de la vie en montagne seront, avant toute autre cause, déterminés par cette condition première : la disposition transversale de la vallée.

CHAPITRE II

LE CLIMAT

I. — La Température.

Les conditions thermiques du climat sont celles du Midi océanique, la position méridionale de la région se manifestant par une moyenne assez élevée ; l'influence de l'Atlantique, par l'amplitude décroissante d'Est à Ouest, de l'écart entre les moyennes saisonnières.

En plaine, la moyenne de l'année, qui atteint 12 à 13 degrés, est à peu près uniforme pour tous les lieux situés à égale distance de la chaîne et à même altitude. En revanche, l'écart entre le mois le plus froid et le mois le plus chaud s'accroît régulièrement de l'intérieur au littoral : 16°,5 à Toulouse ; 15° à Tarbes ; 13°,5 à Pau ; 11° à Bayonne.

En montagne, où la variété est presque infinie par le fait de l'altitude et de l'exposition, où, d'autre part, les renseignements sont moins abondants, il est plus difficile de discerner et de définir en données numériques ce que l'on pourrait appeler des provinces thermiques. Mais les observations dont nous pouvons disposer nous autorisent à conclure que, là aussi, l'amplitude des mouvements du thermomètre va en décroissant de l'intérieur à la mer. Nous feraient-elles défaut, les phases du développement des plantes cultivées (pour ne rien dire des autres) nous renseigneraient de façon déjà très suffisante. De l'Est à l'Ouest, on voit, toutes conditions d'altitudes étant égales, se placer de plus en plus tard au cours de l'été, le moment de la récolte du blé. A Siradan, sur la Garonne (alt. 482 mètres), on moissonne entre le 15 et le 20 juillet ; à Argelès (457 mètres) entre le 15 juillet et le 1^{er} août ; à Osse en Aspe, entre le 20 juillet et le 5 août ; deux ou trois jours plus tard à Accous, qui est à même hauteur mais jouit d'une exposition moins favorable. Sainte-Marie-de-Campan (900 mètres) moissonne vers le 8 août ; Gèdre (1.000 mètres), le 15 du même mois ; Lescun (902 mètres) est parfois obligé d'attendre jusqu'au 1^{er} septembre

La diminution des températures estivales d'Est en Ouest et le retard qui en résulte dans l'enlèvement des récoltes nous donne peut-être la raison de certains faits difficilement explicables. Pourquoi, par exemple, le sarrasin n'est-il plus cultivé à l'Ouest de la vallée d'Azun (où il est d'ailleurs assez rare)? Il est très possible que son absence tienne tout simplement à la plus faible durée de la période de culture. En effet, le long de la Garonne, de la Neste, du Gave de Pau, l'enlèvement du blé est, en moyenne, suffisamment précoce et l'automne suffisamment chaud pour que cette petite et utile céréale fournisse une récolte intercalaire¹. En Ossau, en Aspe, il n'en est plus de même : le froment enlevé, le sol n'a plus le temps de suffire à une seconde culture de grains, et on préfère le livrer au pacage des bêtes ou l'ensemencer, avant même la récolte du blé ou du maïs, en farouch ou en trèfle. Par la même raison, sans doute, s'explique la faveur dont bénéficie, dans les mêmes vallées, l'orge aux dépens du seigle, dont l'évolution est moins rapide.

La diminution des températures estivales, le retour plus hâtif des intempéries ont d'autres conséquences encore. Ils expliquent que la culture des arbres à fruits (pour ne rien dire de la vigne) soit plus active et plus répandue dans les vallées les plus orientales que dans les autres. Ils donnent enfin la raison de l'abaissement, en altitude, de la limite supérieure de l'habitation permanente, qui se manifeste dans le même sens.

II. — Les pluies et les neiges.

En matière de précipitations, il existe dans nos connaissances, de très nombreuses lacunes. Nous sommes fort mal renseignés sur l'enneigement, les moments et le mécanisme de la fusion, le rôle des vents chauds venus du Sud, l'importance de l'évaporation. Même sur les pluies, nous sommes très inégalement informés : si nous connaissons assez bien celles des régions basses, en haute montagne notre ignorance est, en nombre de cas, à peu près complète. Angot constate que « les observations sont particulièrement insuffisantes dans les Hautes-Pyrénées et les Basses-Pyrénées² ». Les données recueillies dans ces dernières années par les Services

1. Dans les parties hautes, le sarrasin est semé au printemps : il n'y a qu'une seule récolte de grains, dans l'année, sur le même terrain.

2. A. Angot. 54, p. 3.

des Forces hydrauliques et par l'Administration forestière, aussi intéressantes qu'elles soient, sont encore trop peu nombreuses et surtout trop courtes pour satisfaire entièrement notre curiosité. Nous sommes donc tenus à une prudente réserve. Il est, du moins, un certain nombre de notions que l'on peut considérer comme désormais acquises.

Les Pyrénées des Gaves et de l'Adour, même celles des Nestes, appartiennent à cette partie de la chaîne qui reçoit de l'Atlantique les pluies et les neiges les plus abondantes. A l'exception de quelques domaines que nous indiquerons le moment venu, elles se trouvent presque entièrement comprises à l'intérieur de la courbe pluviométrique de 1.200 millimètres, telle qu'elle figure sur la carte établie par Angot (voir fig. 3, p. 31).

Dans l'ensemble de cette région de fortes chutes, on observe des différences importantes.

Les plus générales, sinon les plus considérables, proviennent de la distance plus ou moins grande qui sépare de l'Océan les diverses parties de la région montagneuse. Les vallées les plus favorisées sont naturellement les plus voisines de la côte : Barétous, Aspe et Ossau. Vers l'Est, la somme des précipitations diminue et la sécheresse augmente.

Second élément de variété : l'exposition des versants. Les vallées pyrénéennes étant des vallées transversales orientées du Sud au Nord, les versants qui les encadrent sont respectivement opposés à l'Ouest à l'Est. La disposition des hauts massifs de l'intérieur, en retrait les uns par rapport aux autres, favorise en outre certains versants plus directement avancés dans la direction des vents océaniques (Néouvielle et pic du Midi, Vignemale et Balaïtous). Ainsi s'expliquent la plus grande pluviosité de Bedous (1.752 mm.) et de Laruns (1.620 mm.) que dominant, à l'opposite de l'Océan, les escarpements du Sesque-Escarpuru (2.605 mètres) et du Ger (2.612 mètres); et, inversement, la faiblesse des précipitations de Luz (881 mm.) masqué à l'Ouest par le Viscos et l'Ardiden, et la sécheresse manifeste de la vallée d'Aure, enfoncée en arrière du puissant condensateur du Néouvielle.

Reste l'altitude. Sur cette question, quelques doutes subsistent. On n'ignore pas que la somme annuelle des pluies et des neiges s'accroît régulièrement le long des pentes jusqu'à un certain niveau, au-dessus duquel elle diminue progressivement. Aucune région n'échappe à cette règle, même les plus sèches. Mais à quelle hauteur se place cet optimum ? Grosse question sur laquelle l'accord n'a pu se faire encore. Dans les Pyrénées, sur la foi des

observations faites au pic du Midi et des travaux de Bouget et de Marchand³, on le situait aux abords de 2.000 mètres. Mais cette localisation n'est pas acceptée par tout le monde. Les observations effectuées, au moyen d'appareils totalisateurs du type Mougin en Savoie et en Suisse, avaient déjà provoqué quelques doutes sur son exactitude et suggéré qu'il y aurait probablement lieu de la relever.

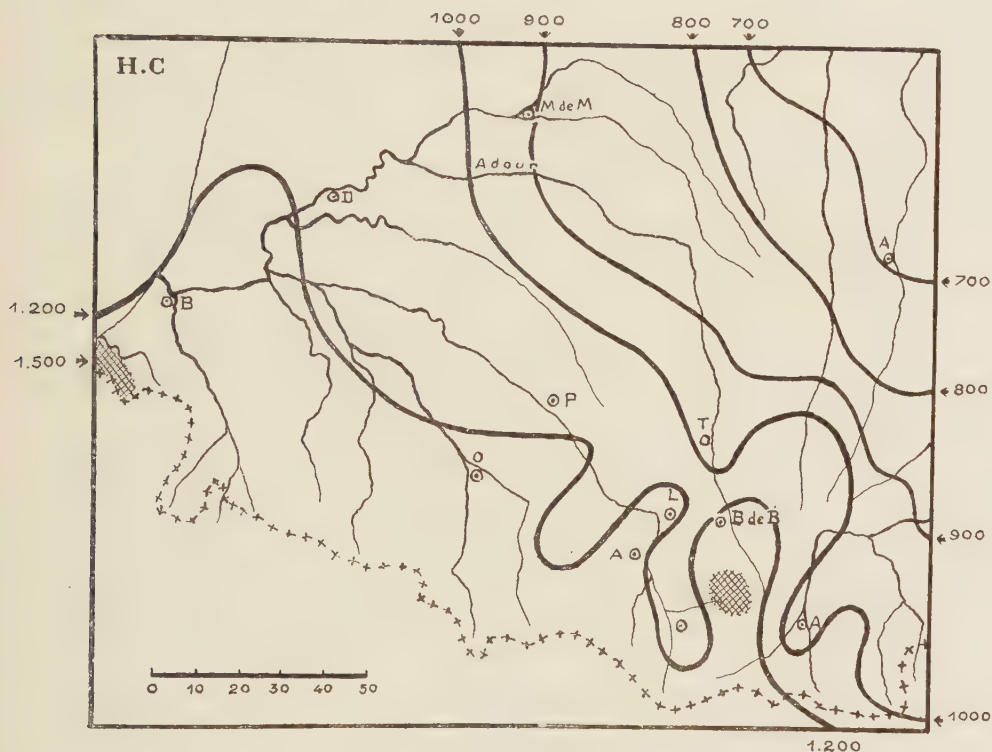


FIG. 3. - Carte des pluies (d'après A. Angot.)

D'autre part, les renseignements fournis par les postes de jaugeage des Forces hydrauliques révélaient, pour les hauts bassins des torrents pyrénéens, une très abondante alimentation, supérieure à celle que l'on attendait. Il était évidemment nécessaire de résoudre ce problème de météorologie. Ce sont jusqu'ici les Services forestiers qui s'en sont chargés, en installant des appareils totalisateurs à de fortes altitudes, sur divers points de la chaîne, dans l'Ariège, entre 1.250 mètres et 2.600 mètres ; dans la région luchonnaise

3. E. Marchand, 80. E. Marchand et J. Bouget, 81.

entre 1.000 mètres et 2.670 mètres ; dans la vallée du Bastan entre 1.186 mètres et 2.286 mètres. Les observations recueillies dans l'Ariège et la Haute-Garonne ont confirmé que les précipitations les plus abondantes se produisent dans les régions les plus hautes, nettement au-dessus de 2.000 mètres. Celles que l'on a obtenues dans le domaine du Bastan sont beaucoup moins probantes. L'inspecteur Harlé, qui les a dirigées, place l'optimum entre 1.600 et 1.900 mètres, c'est-à-dire sensiblement plus bas qu'on ne l'avait admis jusqu'ici.

Dans ce débat, dont l'intérêt est considérable, il est encore trop tôt pour se prononcer. Il faut attendre les résultats d'observations nouvelles et répétées, obtenues des totalisateurs déjà installés, et celles que l'on pourra recueillir prochainement d'autres appareils récemment placés, entre 2.000 et 3.000 mètres, aux environs de Cauterets et de Gavarnie. Dès à présent, toutefois, on peut prévoir que trois faits sont à peu près acquis :

1° La plus grande abondance des précipitations en haute montagne se produit en hiver et sous forme de neige. Ce sont les vents du Nord-Ouest qui les apportent.

2° Il y a lieu de relever la position moyenne de l'optimum annuel en haute montagne.

3° La position de cet optimum varie vraisemblablement avec l'altitude des massifs. Elle doit être plus basse en bordure de la chaîne, plus haute à l'intérieur. Sur les pentes, on doit la trouver au-dessus des niveaux masqués par les chaînons disposés au-devant des massifs dans le sens du vent. Il est vraisemblable que si, au pic du Midi, le maximum des précipitations doit être cherché aux alentours de 1.800 mètres, il faudra le placer vers 2.500 mètres, probablement plus haut encore, au Néouvieille, au Vignemale et dans le massif de Gavarnie⁴.

Cette constatation du déplacement en hauteur du maximum des précipitations est, à première vue, contredite par le fait bien connu, partout vérifié, que, dans les hautes régions des montagnes, les végétaux présentent le caractère d'organismes adaptés à la sécheresse. M. Gaussen remarque que cette contradiction est toute apparente. Les observations faites au moyen des appareils totalisateurs prouvent, de façon à peu près certaine, que la plus grande abon-

4. Peut-être conviendra-t-il de tenir compte de la nature des précipitations. Quand il s'agit de pluies, il n'y a aucun doute que les versants les plus favorisés sont ceux qui s'opposent aux vents porteurs d'humidité. Quand il s'agit de neige, il peut arriver que la neige, entraînée par le vent, se dépose au delà des crêtes au-dessous des remous du vent.

dance des précipitations en haute montagne se manifeste principalement pendant l'hiver et qu'elles se produisent sous forme de neige. En été, la différence semble beaucoup moins sensible entre les régions hautes et les moyennes, et c'est l'humidité de l'air qui semble jouer le rôle essentiel dans la vie des plantes. Ainsi, pendant cette période, les plantes de haute montagne vivent, comme on l'a toujours constaté, dans un air sec et lumineux. « La loi d'augmentation de pluviosité en altitude n'est nullement en désaccord avec le caractère d'adaptation à la sécheresse des végétaux en haute montagne. »⁵

III. — Les zones climatiques.

Sous l'influence de ces conditions générales, se dessinent un certain nombre de zones climatiques très sensiblement différenciées.

La bordure extérieure est celle qui présente le plus d'uniformité. Les températures n'y sont guère plus variables qu'elles ne le sont dans les parties les plus voisines de la plaine. En matière de précipitations, la neige n'y est pas beaucoup plus abondante. En revanche, les pluies y sont très copieuses. Oloron reçoit 1.266 millimètres d'eau annuellement ; Arudy, 1.416 millimètres ; Lourdes, 1.306 millimètres ; Bagnères-de-Bigorre, 1.283 millimètres. Certaines parties des versants qui la dominent au Sud en reçoivent vraisemblablement davantage. Les vents du Nord-Ouest en hiver, les orages qui, en été, viennent crever sur leurs parois extérieures y déversent des pluies d'une extrême abondance. C'est à cette abondance d'humidité que les futaies du Bager et de Subercarrère doivent leur magnifique puissance de végétation.

La région des barres calcaires a déjà les températures des climats montagnards. Les hivers y sont plus froids, les étés plus frais avec des écarts plus sensibles qu'en plaine. Les pluies y sont, à peu près partout, abondantes, l'orientation N.O.-S.E. des chaînes favorisant le cheminement des vents humides. Les versants les plus avantagés sont naturellement ceux que leur exposition au Nord et au Nord-Ouest présente à l'action des vents humides, surtout ceux qui marquent le contact avec la région des hautes montagnes. C'est ainsi que Bedous et Laruns reçoivent respectivement 1.752 millimètres et 1.620 millimètres d'eau. La végétation confirme les renseignements fournis par le pluviomètre. Il suffit d'avoir parcouru, au voisinage des Eaux-Bonnes, les vallons du Valentin et

5. H. Gaussen, **76**, p. 20-22.

de la Sourde, d'avoir vu leurs Hêtres énormes, leurs Fougères magnifiques, leurs Mousses gorgées d'eau, leurs Scolopendres d'un vert luisant, pour être convaincu (si on ne l'a, par malheur, éprouvé autrement) de l'abondance et de la durée des averses. D'autres paysages révèlent pareillement la richesse de la pluviosité. Dans la vallée de Lesponne, la sapinière de Mourgoueilh, qui couvre de son manteau serré des pentes franchement opposées aux vents pluvieux, est envahie de Mousses et d'Epiphytes. Un pluviomètre installé au bon endroit donnerait certainement une quantité d'eau considérable...

Reste la région des hautes montagnes, celle qui correspond à la zone primaire axiale. Celle-là a été jusqu'ici la plus négligée par les météorologistes : les observations y sont rares, les appareils enregistreurs placés pour la plupart dans les parties basses. On en sait, cependant, assez pour affirmer qu'il n'y manque aucun des caractères coutumiers des climats de montagne : températures moyennes plus basses, abondance des pluies et des neiges, sécheresse et luminosité de l'air, avec toutes les variantes que comportent l'altitude, l'orientation, l'enfoncement au cœur des massifs ou la libre exposition sur les sommets. Le plus vif de ces contrastes est celui qui oppose les massifs dominants et les vallées profondes.

Sur les premiers, les températures moyennes sont basses, avec des écarts d'une grande amplitude entre les heures du jour et celles de la nuit, entre l'ombre et le soleil. L'air est sec. Les pluies sont abondantes. Les neiges couvrent le sol pendant plus de la moitié de l'année. Nous ne savons pas encore très bien à quelles hauteurs il faut placer les lieux qui en sont le plus abondamment pourvus. Nul doute qu'il ne convienne, dès à présent, de les placer plus haut qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Ainsi les régions hautes sont les grands pourvoyeurs des régions inférieures.

Les vallées profondes sont souvent chaudes et sèches. Elles sont chaudes parce qu'elles sont abritées, qu'elles bénéficient de l'inso-lation emmagasinée et concentrée sur les pentes dominantes et qu'elles reçoivent, à divers moments de l'année, des vents venus du Sud et réchauffés par leur course descendante. Enfin, certaines de leurs parties, élevées au-dessus des fonds, bénéficient des effets de l'exposition méridienne et de ces curieuses inversions de températures qui sont l'un des traits distinctifs des bassins fermés à affinités continentales. Nulle part ces inversions ne sont aussi sensibles que dans la vallée d'Aure : Campanan, Gouaux, élevés au-dessus du fond, ont plus chaud que Guchan et que Bazus qu'ils dominent de 200 mètres. L'herbe y verdoie avant celle des champs

inférieurs, et la moisson du blé y est plus précoce de deux ou trois jours.

Les vallées sont sèches pour des raisons du même ordre. Urdos, en Aspe, ne reçoit que 1.465 millimètres de pluie et de neige, moins que Bedous ; Luz 881 millimètres et Gavarnie 1.221 millimètres, c'est-à-dire moins que Lourdes et qu'Argelès. Arreau est un peu plus mouillé que Luz, sans doute parce qu'il se trouve sur le parcours d'une longue dépression (Campan-Aspin-Peyresourde-Larboust) orientée dans le même sens que les vents humides. Mais ses 900 millimètres sont un faible tribut pour son altitude et, dans l'ensemble, tout le reste de la vallée d'Aure est peu arrosé... Cette sécheresse des fonds est rendue plus sensible par l'abondance des eaux qui les parcourent. Au cours de l'été, quand l'ardent soleil du Midi a flétri les verdure des pentes et roussi les frondaisons, les fraîches prairies de Luz et de Gèdre, leurs hauts peupliers, leurs eaux murmurantes évoquent des visions d'oasis.

L'alternance des beaux et des mauvais jours dépend, dans les vallées, des courants atmosphériques, dont le régime est fort simple. Ce sont naturellement les vents du Nord (assez rares) et les vents d'Est qui portent avec eux le beau temps. C'est aussi le vent du Sud, l'*autan* de la vallée d'Aure, la *balaquère* du pays de Barèges. Le vent du Sud, qui bleuit le ciel, illumine et rapproche les horizons, en hiver, réchauffe et fait reverdir les gazons flétris ; en été, soufflant en brûlantes raffales, fait claquer portes et volets, disperse le foin des germs, roussit les bois et les pacages. Mais le vent du Sud est précurseur du mauvais temps. Il cède la place aux courants du Sud-Ouest, qui durent peu, et que le Nord-Ouest remplace, portant avec lui, suivant les saisons, la neige ou la pluie. C'est de la plaine que vient le mauvais temps, ainsi que l'exprime ce dicton bien connu des Béarnais :

Mountagne clare, Bourdeù escu

Plouye de segu :

Mountagne escure, Bourdeù cla,

Plouye que nou-y a.

Le cycle est le même dans toutes les vallées. Seules diffèrent la durée de chacune des phases et surtout leurs effets. Le même courant de Nord-Ouest qui dispense d'abondantes averses sur les Eaux-Bonnes, Lourdes ou Campan, peut très bien ne donner à Luz et à Arreau qu'un ciel nuageux et des brumes... Quant aux brises, ce sont des accidents purement locaux : la plus sensible et la plus régulière est celle qui, aux beaux jours de l'été, s'élève chaque matin dans la vallée d'Aure, pour tomber au coucher du soleil.

CHAPITRE II

LA VÉGÉTATION

I. — Le milieu végétal et ses aspects.

Les Pyrénées des Gaves, de l'Adour, même celles des Nestes, appartiennent par leur végétation au domaine océanique.

Les espèces méditerranéennes, qui sont encore si fréquemment représentées à l'Est de la Garonne, surtout dans la région des calcaires du Plantaurel et des Petites Pyrénées, disparaissent ou ne figurent qu'à l'état d'individus rares et aventurés. Les derniers Chênes verts se trouvent à Ourde, en Barousse, sur le versant méridional du Mont Sacon ; les dernières Lavandes, tout à côté sur les mêmes pentes ensoleillées ⁶.

Les espèces continentales, elles aussi, cèdent la place à d'autres, mieux adaptées à l'humidité de l'air et du sol. En plaine, le Chêne rouvre disparaît au profit du Chêne pédonculé. Le Genêt, la Bruyère à balais, l'Ajonc d'Europe reculent devant la Bruyère commune, la grande Fougère aigle, l'Ajonc nain, hôte des landes océaniques, devant les buissons de Chêne tauzin, familier des terres ibériques. C'est à l'Ouest de Lannemezan que s'annonce la lande atlantique, le touya ⁷, comme on l'appelle en Béarn.

En montagne, le changement n'est pas moins sensible. Le Mélèze, le Pin Cembro, l'Épicéa sont inconnus dans les Pyrénées. Le Pin sylvestre y est rare, dès que l'on quitte la région orientale. Le Pin à crochets s'étend plus loin, mais il se raréfie à son tour à partir de la vallée d'Ossau. Ce qui domine, ce sont les essences d'ombre et d'humidité : le Sapin qui se plaît sur les sols frais ; le Hêtre, plus sensible à l'humidité de l'air ⁸. Il n'est pas de plus belles sapinières que celles du Rioumajou, en Aure ; de Gabas, en Ossau ;

6. H. Gaussen, **75**, p. 328 et 342.

7. Association de l'Ajonc, de la Fougère aigle et de la Bruyère commune ; du mot Touye ou Touge, nom béarnais de l'Ajonc.

8. H. Gaussen, p. 462.

de Campan ; de plus vertes hêtraies que celles de Bellonce et du Baralet, en Aspe... Ce n'est pas seulement par les espèces arborescentes que s'exprime l'influence des conditions climatiques. Les Fougères et les Bruyères s'élèvent dans les Pyrénées, beaucoup plus haut que dans les Alpes, souvent aux dépens du Rhododendron. Elles forment, dans la partie supérieure de la région subalpine, surtout à l'Ouest, de véritables landes. La Bruyère en est l'élément essentiel, partout où elle trouve les sols acides qui lui conviennent. En revanche, les espèces amies du soleil et de la sécheresse reculent. Ainsi en est-il du Gispét (*Festuca Eskia*), graminée dure et piquante, véritable plante de steppe. Très abondante dans les hautes régions de l'Ariège, elle n'occupe, dans les vallées occidentales, que les parties les plus sèches et les pentes au soleil.

Ces modifications du manteau végétal ne se manifestent pas, de l'Est à l'Ouest, sous une forme régulière et insensible. Elles subissent, comme le climat, l'effet de l'altitude, de l'exposition, des accidents locaux du relief. Elles subissent aussi l'effet de certaines conditions de voisinage. Les vallées pyrénéennes ne sont pas des mondes fermés. Ouvertes plus ou moins largement sur les plaines, elles en reçoivent des influences qui varient suivant les lieux et qui viennent renforcer les contrastes. Ainsi les éléments de variété ne manquent pas entre elles. Essayons de les définir sommairement.

La vallée d'Aure a la végétation la plus riche et la plus variée. Sèche, lumineuse, médiocrement enneigée, elle abrite un certain nombre d'espèces méridionales. L'Ajonc d'Europe y figure à côté de l'Ajonc nain. Les Genêts y sont nombreux. Sur les pentes ardemment ensoleillées, par exemple au-dessus de Guchen et d'Ancizan, on voit se mêler, en une sorte de brousse vigoureuse, le Buis, le Genévrier, des Pruniers sauvages, des Rosiers aux longues épines et aux fleurs délicates, des touffes de Genêts énormes et les larges frondaisons de la Fougère aigle. Les mêmes groupements se retrouvent un peu partout jusqu'à 1.000 mètres et au-delà... Le Chêne rouvre figure à côté du Pédonculé. Le Tilleul, le Robinier faux acacia, le Cytise ne sont pas rares. Dans les forêts, il y a plus de Sapins que de Hêtres. Le Pin sylvestre forme de beaux peuplements autour des lacs du Néouvieille. Sur les pentes qui les dominent, le long des crêtes rocheuses, le Pin à crochets s'élève jusqu'à des hauteurs inaccoutumées, 2.200 mètres et même 2.500 mètres. Dans les pâturages, le Thym abonde et, par sa

pénétrante senteur, confirme les affinités méridionales de la végétation.

D'autres traits sont à noter, en particulier l'abondance des espèces venues de la plaine. Dans les parties basses et dans les champs cultivés foisonnent le Coquelicot et le Bleuet que l'on ne voit presque jamais dans la vallée, toute voisine, de Campan. Les plantes cultivées, elles aussi, sont plus variées que dans n'importe quelle autre vallée. Le Blé, le Seigle, la Pomme de terre, le Sarrasin, dominant. On produit aussi de l'Orge, du Maïs, un peu d'Avoine, et même, placés aux bons endroits, quelques champs de Lentilles. Cette richesse en espèces contribue, avec des conditions topographiques particulièrement favorables, à expliquer les aptitudes agricoles de la vallée d'Aure.

Le domaine du Gave de Pau est d'allure moins méridionale, au moins dans son ensemble. Les influences océaniques y sont déjà plus sensibles, surtout dans la région de Cauterets où la position avancée et la forte altitude du massif granitique provoquent d'abondantes précipitations et une plus grande durée de l'enneigement, où la prédominance des éléments siliceux et l'imperméabilité du sol excluent certaines espèces, comme le buis, qui fait presque entièrement défaut.

Toutefois certains quartiers ont une allure franchement méridionale. Dans la région basse du Lavedan, aux environs de Lourdes et d'Argelès, sur les versants exposés au Midi, au pied des murailles calcaires, on voit réapparaître des espèces que l'on avait cessé de rencontrer, même dans la vallée d'Aure : l'Immortelle, quelques Lavandes, des Genêts. Dans le haut des vallées, les mêmes contrastes s'observent. Au voisinage de Luz et de Gèdre prospèrent des espèces méridionales, comme le Genêt d'Espagne, le Peuplier d'Italie. La vallée de Cauterets, elle aussi, est riche en espèces xérophiles et même nettement méridionales. On y trouve le Thym, la Rose des Alpes, de grandes Bruyères ; sur les pentes sèches et ensoleillées du Viscos et de l'Ardiden, les touffes luisantes du Gispet ; au Marcadau, le Pin sylvestre et le Pin à crochets.

C'est dans les vallées béarnaises que la végétation se présente avec tous les caractères de la région atlantique. Il y a sans doute, dans les parties les plus sèches, quelques survivances d'espèces orientales. On a signalé le Genêt scorpion⁹ à Gabas et même à Bedous, qui n'est guère sec. Mais ce sont des incidents locaux.

9. H. Gaussen, p. 342.

Dans l'ensemble, la végétation est bien celle des régions humides de l'Ouest. Dans la prairie alpine, le Gispet est rare, le Thym moins abondant. Dans la forêt, le Pin à crochets est encore représenté en Ossau par de très beaux groupements, particulièrement à Herrana, au débouché de la vallée de Soussouéou. Mais il devient rare, plus rare encore en Aspe. Le Sapin et le Hêtre règnent presque sans partage, le Sapin dominant en Ossau, le Hêtre en Aspe¹⁰. Au-dessous, le Chêne pédonculé occupe la plupart des vallons. Le Tauzin lui-même est assez fréquent. Quant aux arbres fruitiers, ils sont, dans les jardins, peu nombreux, à l'exception du Pommier que l'on trouve partout. Enfin le Maïs aux feuilles largement étalées complète le paysage végétal. Il y a, dans les Pyrénées occidentales, moins de variété, moins de couleurs et de parfums que dans les autres parties de la chaîne. Mais les verdure y sont magnifiques.

Tout aussi expressives sont la composition et l'aspect des landes, qui s'y trouvent, parfois, très haut sur les pentes. C'est la lande océanique des coteaux béarnais du Nord, le touyà, Ajonc nain, Bruyère commune, grande Fougère aigle, modifiée par l'altitude, l'exposition et la nature des sols. A Buzy, sur le cône morainique de l'ancien glacier d'Ossau, le touyà est à peu près intact. Plus haut, quand on s'élève dans la vallée, il se produit une véritable dissociation, l'Ajonc devient plus rare, puis disparaît. Avec lui disparaît le nom qu'il donne à la formation dont il est l'élément essentiel. Le terme de touyà n'est guère usité en montagne. Il ne reste que la Fougère et la Bruyère qui se séparent à leur tour, chacune choisissant son exposition et son terrain. L'une et l'autre abondent. La fougeraie (*heugà*), notamment, est, dans la montagne béarnaise, un élément essentiel du paysage, comme le touyà sur les coteaux des régions basses. En Aspe, elle couvre de ses frondaisons des pentes d'une grande étendue, particulièrement aux alentours de Bedous, d'Osse, de Léas-Athas. A Lescun, elle occupe, à 1.000 mètres et bien au delà, tous les talus caillouteux que la prairie n'a pu conquérir. Il en est de même en Barétous, où elle est extrêmement abondante. En Ossau, elle s'éclaircit, mais elle est encore très répandue. Dans les trois vallées, la Fougère est activement utilisée pour la litière des étables et exploitée en coupes régulières.

La vallée de Campan, directement ouverte, du fait de son orien-

10. D'après la *Statistique forestière de la France*, la proportion est, dans le canton de Laruns, de 60 p. 100 pour le Sapin, 30 p. 100 pour le Hêtre ; dans le canton d'Accous ; Sapin 10 p. 100 ; Hêtre 90 p. 100.

tation, aux souffles océaniques, a plus d'affinités avec les vallées occidentales qu'avec Aure ou Barèges, dont elle est cependant plus voisine. Si l'on en excepte les fonds de Gripp et de Capadur, masqués par le pic du Midi, et les pentes de la rive droite, auxquelles leur exposition et la nature calcaire de leur sol valent une végétation sensiblement différente, l'aspect général est bien celui d'un pays au climat doux et humide, mieux doué pour la production herbagère que pour la culture. L'arbre y est représenté par le Sapin, le Hêtre, le Chêne pédonculé. Le Frêne dans les prairies, le Pommier dans les jardins, y sont extrêmement abondants. La vallée de Campan produit, à la fois, le beurre et le cidre, comme la Normandie.

Les mêmes affinités se retrouvent, avec plus de richesse et de variété, dans les régions en bordure de la chaîne. Les landes n'y font pas défaut, représentées, suivant les lieux et les terrains, par le Buis, le Genévrier, le Prunier sauvage (il en est beaucoup à l'Est, dans les Baronnies) ou par l'association de l'Ajonc et de la Fougère (autour de Buzy notamment). D'humides et vertes prairies occupent le fond ombreux des vallons. Les cultures, plus étendues qu'en montagne, rappellent que l'on est en contact avec la plaine. Mais l'arbre surtout attire l'attention par son abondance et sa variété. Le Hêtre forme à Subercarrère, en aval de Lourdes, au Bager, entre Arudy et Oloron, des futaies magnifiques, vestiges de forêts jadis plus étendues. Le Chêne, qui l'a remplacé, est partout. Aux abords de l'Arros, il se présente en peuplements serrés et profonds dans les bois de Kersant¹¹. A côté de ces essences, figurent d'autres feuillus, les uns amis de l'ombre et de l'humidité, les autres du soleil et d'une atmosphère plus sèche.

Il est un arbre qui donne à l'ensemble de ce domaine une physionomie à part et le distingue entre tous : c'est le Châtaignier. Aucune région ne lui convient aussi bien. Par son altitude, d'abord, qui s'étage entre 300 et 600 mètres ; par son climat, point trop froid, point trop humide, encore que richement pourvu de pluies ; par la nature de ses terrains, schistes, marnes et grès, plus siliceux que calcaires. Malheureusement fort menacé aujourd'hui, il est encore très abondant sur les croupes au sol bien drainé. Le Châtaignier est l'élément végétal le plus expressif de ce domaine si riche d'espèces et si varié... Par sa végétation, comme par son altitude, sa structure et sa position même, la bordure est bien une région de contact entre la montagne et la plaine, déjà très diffé-

11. Quercus ?

rente des vallées intérieures, bien plus différente encore des cotteaux d'au delà les Rivières, avec lesquels on pourrait être tenté de la confondre.

II. — L'action de l'homme. - Le déboisement.

Que sait-on de l'histoire des forêts pyrénéennes, de leur extension ancienne, de leur état actuel et de leur avenir probable ? Question délicate entre toutes et qu'il a été longtemps impossible d'aborder librement sans risquer le scandale. Car il y a une mystique de la forêt, de la forêt pyrénéenne en particulier. Le recul continu, actuel et rapide de l'arbre, sa disparition imminente sous l'action dévastatrice du berger et de son complice, le mouton, c'était là un fait d'évidence qu'il était impossible et pour ainsi dire, malséant, de mettre en doute, non plus que la terrible gravité de ses conséquences prochaines¹²... Fort heureusement, le temps semble passé de ces affirmations sans preuves. On a écrit, depuis une trentaine d'années, de fort bonnes choses sur les forêts pyrénéennes¹³. Et l'on peut aujourd'hui, à l'aide de ces recherches et par l'observation directe des faits, se faire une idée plus juste de cette grande question de la forêt. Nous n'en dirons que ce qui intéresse l'exploitation pastorale.

Les Pyrénées ont été, comme les autres parties de notre pays, montagnes ou plaines, dépouillées, au cours des âges et pour les besoins de la culture ou du troupeau, de leur couverture forestière. Le déboisement des Pyrénées n'est donc pas une légende, ainsi qu'on l'a récemment soutenu pour les Alpes¹⁴. C'est un fait parfaitement réel et d'observation très facile. Mais ce déboisement ne s'est effectué, ni pour des raisons aussi simples, ni d'une façon aussi uniforme et aussi prolongée qu'on l'a cru. Il a une histoire, qui est, comme celle de toutes les choses humaines, variée et mouvante, faite de bons et de mauvais jours, et que nous commençons à connaître.

Le moyen âge a eu, dans une assez large mesure, le respect des forêts. Dans le domaine dont nous avons entrepris l'étude, en

12. On se fera une idée de ces outrances en parcourant les nombreuses publications de L. A. Fabre, celles de P. Descombes, ainsi qu'une partie des articles parus dans les comptes rendus des Congrès du Sud-Ouest navigable et de l'Association pour l'Aménagement des montagnes, 66-67.

13. Voir les travaux de A. Campagne, du comte de Roquette-Buisson, de Sailly, P. Buffault, de Coincy, etc.

14. F. Lenoble — *La légende du déboisement des Alpes* (Revue de géographie alpine t. XI, 1923 p. 7-116).

Béarn, dans la Bigorre, dans le pays des Nestes, elles appartenait, presque sans exception, aux communautés. Et les communautés avaient le souci de les défendre contre les convoitises ou simplement la négligence des habitants. Des moyens qu'elles employaient avec plus ou moins de persévérance suivant les lieux et les circonstances, le plus simple et le plus universel, c'était la mise en défens permanente, le *bédal*, dont tant de montagnes pyrénéennes portent encore le nom. Elles en employaient beaucoup d'autres : elles réglementaient les coupes de bois, subordonnées à l'autorisation des magistrats municipaux¹⁵, appointaient des surveillants et des gardes (*bedallers*). En Béarn, le For général obligeait ceux qui avaient coupé des arbres dans les bois publics à les remplacer¹⁶. Enfin c'est le souci de conserver les bois sans nuire aux troupeaux qui inspira l'usage, si caractéristique de l'ancienne économie forestière en Béarn, de l'*étêtement* ou de la *futaie-plantée*. Dans les bois de chênes de la plaine, des coteaux et des montagnes inférieures, on élaguait, tous les dix ans environ, les arbres laissés debout, à deux ou trois mètres au-dessus de terre. On avait ainsi un *haut-taillis* sous lequel le bétail pouvait pacager, en hiver surtout. Et la forêt était conservée¹⁷.

Ainsi, au temps des anciennes libertés montagnardes, les communautés défendaient leurs forêts contre leurs propres usagers¹⁸. Quant aux gens du dehors, ils ne les menaçaient guère, certainement beaucoup moins qu'ils ne menaçaient à la même époque, les estives, où se rendaient les transhumants de la plaine. Nous sommes assez bien renseignés sur le commerce pyrénéen au moyen âge. Il est remarquable que le bois ne figure pas parmi les objets d'échange. Il n'en est jamais question. La forêt était protégée par la difficulté qu'on avait alors d'assurer le transport de ses produits. Le seul danger venait donc de l'abus que les habitants eux-mêmes pouvaient en faire. Sans doute, on ne parvint pas à en éviter complètement les effets et il y eut plus d'une atteinte portée à la forêt par le troupeau et le berger. Toutefois, le moyen âge semble avoir réalisé un certain équilibre entre le pâturage et la forêt.

Il en fut tout autrement à partir du XVII^e siècle. A ce moment,

15. Voir, entre autres exemples, les *Statuts de la Rivière de Saint-Savin*, Rubr. XV.

16. For général, Rubr. 7) et 81.

17. P. Buffault, 60.

18. Gaussen remarque que, même au temps des grandes dévastations (XVIII^e siècle), le montagnard préférait s'attaquer aux forêts royales qu'aux siennes. Il s'agit ici du Capcir où es forêts domaniales étaient fort étendues.

les vallées venaient d'être définitivement réunies au royaume, c'est-à-dire à un grand marché dont les besoins étaient considérables. Dès lors, elles se révélèrent comme des domaines bons à exploiter. Les agents du roi, en quête de matières premières pour la marine, les hommes d'affaires, à l'affût d'entreprises fructueuses, firent leur apparition dans les montagnes. On voit très bien, dans la *Correspondance* de Foidour, se manifester ces innovations. Ce fut le début de « la mise en valeur » des montagnes par les gens du dehors. La forêt devait en faire tous les frais.

Les forges ne semblent pas, dans la région qui nous intéresse, leur avoir fait beaucoup de mal. Les mines de fer étaient rares. La seule qui ait eu quelque importance était celle de Ferrières ¹⁹ (on disait aussi de Baburet), en Lavedan, que l'on atteint, de Nay, par l'Ouzon. Les forêts d'Asson et de Louvie suffisaient largement aux besoins des forges qu'elle alimentait ²⁰.

Faut-il croire, en revanche, que le développement des manufactures, au temps de Colbert, en provoquant une forte demande de laines, poussa à l'accroissement des troupeaux, au grand dommage des forêts ? C'est ce que soutient Roquette-Buisson. Mais ce n'est là qu'une hypothèse. Personnellement nous ne croyons pas que, même dans ce cas, la forêt en ait souffert autant qu'il le dit.

Il en fut tout autrement de leur exploitation pour les besoins de la marine, et, d'une façon générale, pour la production des bois d'œuvre. Ici le mal fut certainement beaucoup plus grand. Et nous en avons maintes preuves. Les plus connues et les plus émouvantes nous sont fournies par le témoignage de Foidour ²¹, premier en date des Grands maîtres pyrénéens des forêts, chargé par Colbert d'une vaste enquête sur les titres des propriétaires de bois. Ce ne sont pas les seules. Nous disposons aussi des procès-verbaux et autres documents émanés des Maîtrises de Comminges, de Tarbes et de Pau ²²; des plaintes et requêtes des Etats de Béarn : de la célèbre *Description* de Dralet, qui fut, au temps de Napoléon I^{er}, le successeur des officiers de l'ancienne Maîtrise. La dévastation des forêts pyrénéennes est un fait qu'il est impossible de mettre en doute. Elle fut particulièrement active au temps du grand

19. Elle appartient successivement à la famille des seigneurs de Louvie et au marquis d'Angosse. On trouvera sur la mine de Baburet une intéressante étude de J.-B. L[aborde] dans le *Patriote des Pyrénées* (Pau, 27-28 juillet 1930) (Voir ci-dessous, 4^e partie, chap. II.)

20. Picamilh, **131**, p. 195 et 197.

21. De Froidour, **111** et **112**.

22. Les deux premières furent fondées en 1671, la troisième en 1738.

relèvement de la marine française, entrepris par Choiseul. C'est notamment à cette époque que furent intensivement exploitées les forêts de la vallée d'Aspe, Issaux, le Pacq et le Benou, entreprise considérable qui exigea des travaux énormes : construction de chemins en montagne, les « chemins de la mâturation » dont on utilise encore maints tronçons, installation de scieries, aménagement d'un véritable port de flottage à Athas²³, sur le Gave.

Contre ces dévastations, les forêts, étaient alors très mal défendues. La grande Ordonnance de 1669 était à peu près inappliquée. Les sages mesures proposées par Froidour restaient sans effet durable. D'autre part les marchés passés avec les entrepreneurs chargés des coupes étaient toujours conçus au détriment de l'intérêt général²⁴. Enfin les officiers des forêts, au lieu de surveiller les spéculateurs, s'entendaient avec eux et se livraient à toutes sortes de malversations. Les Etats de Béarn ne se faisaient pas faute de les dénoncer ; mais les abus se renouvelaient. Il est visible que les déboiseurs trouvaient des complices parmi les populations. Les Jurats et les Syndics des communautés montagnardes avaient alors des pouvoirs trop étendus et trop peu de désintéressement pour résister aux tentations qui s'offraient à eux. Au fond, tout le monde s'entendait.

Après la période révolutionnaire, où les dévastations se multiplièrent, l'Empire fit un effort louable en faveur des forêts. Il en réorganisa l'administration par la loi du 16 Nivôse an IX (6 janvier 1801), renouvela le personnel de surveillance, plaça à la tête de la 13^e division, à Toulouse, Dralet. Dralet fut un administrateur de premier ordre. Défenseur passionné de la forêt, économiste éclairé, très bien renseigné sur les questions pastorales, nullement hostile au montagnard²⁵, il entreprit d'arrêter les dévastations et de préparer une exploitation rationnelle des bois et des pâturages. Mais il ne put guère faire autre chose que de dresser le bilan de la situation et de proposer un plan d'action. Le mal était trop grand, les abus trop enracinés, pour qu'une action de quelques années suffît à les réparer. D'autre part, le gouvernement était absorbé par de multiples soucis. Le moment n'était pas encore venu où la forêt pyrénéenne pourrait se reconstituer. Dralet ne put être qu'un précurseur.

23. On trouvera un exposé très précis de cette exploitation dans P. Buffault, 61.

24. Voir la lettre de Froidour à Héricourt (1667) 112, 1898, t. XXXIX, p. 89, relatant la dévastation du bois de Melles, en Comminges.

25. Voir, en particulier, t. II, p. 87.

Il n'en fut guère autrement au temps de la Restauration et sous les régimes qui suivirent. Evidemment, la création de l'Ecole forestière (1824), la promulgation du Code forestier (1827) annonçaient un ordre nouveau. Désormais l'Etat assumait la défense et l'exploitation de la plus grande partie des forêts communales, c'est-à-dire des forêts publiques, puisqu'il n'y a pour ainsi dire pas de forêts domaniales dans la région. Mais, dans les bois non soumis au régime forestier²⁶, la situation restait précaire. De ce côté, les dévastations, les gaspillages, les abus de parcours se poursuivirent, aggravés par l'accroissement du nombre de bêtes à laine qui se manifesta entre 1815 et 1870. Ils n'ont pas complètement cessé.

Toutefois la situation tend visiblement à s'améliorer. La cause en est surtout la diminution des chèvres et des bêtes à laine, indigènes ou transhumantes. Ce n'est pas la seule. Il faut aussi tenir compte de l'action persévérante de l'administration forestière, de plus en plus intéressée par les questions pastorales, et d'une amélioration appréciable dans les dispositions du montagnard. La résistance qu'il oppose à la restauration forestière n'est plus aussi obstinée qu'elle l'était autrefois. Les exemples de communes demandant la soumission de leurs bois au régime forestier, entreprenant de menus travaux de repeuplement, sans être très nombreux ne sont pas exceptionnels. Peu à peu la forêt gagne du terrain, surtout vers sa lisière inférieure. Nous pourrions citer maints exemples de pentes couvertes, il y a trente ans, de broussailles ou d'éboulis, qui se revêtent aujourd'hui de noisetiers, de buis et d'autres essences. Ailleurs c'est le Hêtre ou le Sapin dont la limite s'abaisse peu à peu vers les thalwegs des ravins, surtout le long des ubacs. Lentement les Pyrénées se repeuplent. « Le bois y croît malgré les hommes », écrivait Dralet, il y a un peu plus d'un siècle. Cette vue prophétique se vérifie chaque jour. Et l'on s'achemine de nouveau vers cet état d'équilibre, qu'avait peut-être connu le moyen âge, de la forêt et du pâturage.

Mais, si le montagnard est capable de laisser la forêt reprendre, en totalité ou en partie, ses anciennes positions, il ne peut songer à la reconstituer, telle qu'elle a dû être dans son état primitif. Car

26. Leur étendue est considérable en Béarn : 40 p. 100 du total des surfaces forestières en Aspe; 31 p. 100 dans Barétous; 22 p. 100 en Ossau. Dans la partie montagneuse des Hautes-Pyrénées, la proportion est beaucoup plus faible : un sixième environ du total. Cependant elle est d'un peu plus d'un tiers dans la vallée d'Aure.

son action n'a pas été seulement de la détruire, mais aussi d'en provoquer la transformation.

Cette action a été parfois voulue et concertée. Il est bien évident qu'un grand nombre des arbres que l'on trouve dans le fond des vallées, noyers, arbres fruitiers, peupliers, y ont été introduits de propos délibéré par l'homme. De même il est très possible que l'abondance du châtaignier le long de la bordure pyrénéenne soit un fait de culture. Dans ce domaine, les ordres religieux, les Bénédictins surtout, ont été, au moyen âge, particulièrement actifs. Les Bénédictins, qui étaient des défricheurs de forêts, peuvent très bien avoir favorisé la diffusion de cette essence si utile tout autour de leurs exploitations.

Plus souvent, c'est sans le vouloir que l'homme a modifié le manteau forestier. A la place des essences d'ombre, disparues sous l'action du feu ou de la hache, se sont développées les essences de lumière. Le Sapin a été remplacé par le Hêtre. Ailleurs, au lieu du Hêtre, c'est le Chêne qui est venu. A défaut d'autres preuves, la toponymie suffirait à nous en convaincre. La présence ancienne du Hêtre en des lieux où il est aujourd'hui très rare ou même complètement inexistant nous est révélée par les noms d'un grand nombre de localités, villages, hameaux, ou lieux-dits. Hagetmau, en Chalosse, Hagetaubin, en Béarn, en fournissent des exemples excellents, car les coteaux qui les entourent ne se trouvent guère, aujourd'hui peuplés que de Chênes... Le long de la bordure, le Hêtre a mieux résisté. Nous avons déjà signalé les vigoureux peuplements qu'il forme au Bager et à Subercarrère. En revanche, il est complètement absent de Mifaget dont le nom ne laisse cependant aucun doute sur la nature des bois qui l'entouraient jadis. En montagne, il est frappant que les domaines où le Hêtre est aujourd'hui le plus abondant sont ceux où l'homme pénètre le plus difficilement. En Aspe, les hêtraies de Bellonce et du Baralet, comme celles d'Iraty au Pays basque, donnent bien l'impression de très vieilles forêts, héritières des forêts primitives. Le Hêtre est plus rare dans les domaines d'accès facile. On est fondé à croire que beaucoup de ces domaines, occupés aujourd'hui par le Chêne, ont été longtemps couverts de forêts de Hêtres.

Il nous reste à nous demander comment se répartit, le long de la chaîne et dans les vallées, cette forêt pyrénéenne, si longtemps éprouvée, aujourd'hui en voie manifeste de reconstitution.

Les régions les plus favorisées semblent bien être celle de la

bordure et certaines parties de celle des barres. Le taux de boisement y atteint 39 % dans le canton de Labarthe-de-Neste, 32 % à Arreau, 31 % à Saint-Pé. Dans ce domaine, presque tous les ubacs sont occupés par la forêt, parfois assez dégradée, très souvent en fort bon état... A l'intérieur, la situation est très inégale. Dans le canton de Laruns (Haut-Ossau), 30 % du sol est boisé. A Vielle-Aure, le taux s'abaisse à 23 %, ce qui est encore fort appréciable si l'on songe au pourcentage considérable des surfaces supérieures à celles où la forêt peut vivre. La partie haute d'Argelès (vallée de Cauterets) possède également de belles étendues forestières. En revanche, le taux de boisement est faible à Aucun (12 %), plus faible encore dans le canton de Luz (7 % seulement du territoire). Même si l'on tient compte du fait que 47 % des surfaces s'élèvent au-dessus de 2.000 mètres, c'est un taux extrêmement bas. La vallée de Barèges est, à l'heure actuelle, la moins boisée de toutes celles qui entrent dans le cadre de notre étude.

Nous aurons l'occasion de dire dans quelle mesure et de quelle façon l'inégalité des ressources forestières agit sur l'exploitation pastorale et sur les occupations des populations montagnardes.

III. — Le domaine de la vie pastorale.

Le domaine de cultures et de prairies où s'alimentent l'homme et les animaux a été conquis et aménagé sur les diverses zones végétales étagées de la base au sommet des montagnes. Dans une assez large mesure, il est fixé et, pour ainsi dire, désigné par elles. Par exemple, les pâturages d'été, les estives comme on dit dans les Pyrénées, s'étendent pour leur plus grande partie au-dessus de la forêt et coïncident avec la zone alpine inférieure. Mais le plus souvent les limites altitudinales des pacages sont indépendantes des frontières floristiques. L'homme a défriché le sol au gré de ses convenances. Il a respecté la forêt sur les versants à l'ombre, sur les pentes exposées à la pluie et à la neige, sur les parties rocheuses trop escarpées et d'accès difficile. Il a défriché les versants au soleil, les bons terrains, les surfaces adoucies où le bétail est en sécurité, sans se préoccuper de leur altitude ni de leur vocation botanique. En matière de cultures et de terrains de parcours, la nature n'a offert à l'homme que des possibilités. Elle lui a laissé le soin de choisir et d'aménager ceux qui lui convenaient.

Ce sont ces diverses parties du domaine agricole et pastoral qu'il

convient de définir dans leurs aspects et dans leurs fonctions respectives.

1° Les régions inférieures prolongent au cœur des montagnes celles de la bordure et des plaines sub-pyrénéennes. C'est naturellement le domaine où la nature a été le plus profondément modifiée par l'homme.

La forêt n'en est pas tout à fait absente. Il en subsiste un peu partout des lambeaux : sur les rocailles et les éboulis des pentes, sur les mauvais terrains, dans les vallons ombreux. Mais elle a rarement l'aspect de futaie. Taillis d'Aulnes et de Noisetiers, Saules et Peupliers le long des ruisseaux, Frênes des prairies se disputent le sol où s'aventurent quelques Noyers et de rares Châtaigniers... Les quartiers de dépaissance à usage commun y sont représentés par des terrains vagues, des landes de Fougères, de Bruyères et d'Ajoncs ; des friches confuses de Buis, de Genévriers, de Graminées diverses, plutôt que par de véritables herbages. Bouget observe qu'on y rencontre des espèces alpines plus fréquemment que dans la zone moyenne, trop embrumée et trop humide. Ces groupements disparates ne restent pas sans emploi. En hiver, par les journées ensoleillées, on y mène pacager le bétail, ce qui permet de ménager les réserves de fourrage. En toutes saisons, on y laisse vaguer les chèvres et les quelques animaux qui n'ont pas gagné les hauteurs.

Mais la forêt et la montagne ne figurent dans ce domaine qu'à titre d'exceptions. Ces régions inférieures, celles que l'on peut appeler avec Bonnier la zone des vallées profondes, ont une fonction différente. C'est le domaine des cultures et des prairies aménagées. A elles sont réservés les meilleurs sols, les expositions les plus favorables, les surfaces dont l'accès est le plus facile : plaines alluviales des fonds, cônes de déjections, dépôts morainiques. Là se trouvent les villages, les habitations permanentes de l'homme, les étables où le troupeau passe la mauvaise saison.

2° L'étage moyen correspond à la zone subalpine. Il occupe, dans la région des barres et des chaînes, à peu près toutes les parties élevées, et, dans la zone des grands massifs, les versants dressés au-dessus des thalwegs. C'est le domaine où la forêt occupe les plus étendues de ses positions actuelles. Et c'est pourquoi il est souvent désigné sous le nom d'étage forestier ou sylvatique.

En réalité la forêt n'occupe, dans la plupart des vallées, que les espaces que l'homme n'a pas pu utiliser autrement. (Encore a-t-elle, en maint endroit, par exemple au pays de Barèges, disparu de

beaucoup de versants où rien d'utile ne l'a remplacée). Partout ailleurs elle a été défrichée. Les espaces ainsi débarrassés de leur couverture forestière sont utilisés de deux façons différentes. Suivant leur altitude, leur exposition, l'eau dont on dispose, surtout les facilités d'accès, ils portent des cultures et des prairies aménagées ou simplement des pâtures communes.

Les cultures y sont aujourd'hui beaucoup moins étendues qu'elles ne l'étaient autrefois. En revanche les prairies, les *germs* comme on dit en Barèges, y ont gardé toute leur importance. Elles l'ont même accrue de tout ce que la culture a perdu. Elles occupent généralement la plus grande partie des versants inférieurs. Quand la disposition des pentes, la nature du sol ou l'abondance des eaux s'y prêtent, elles peuvent s'élever très haut. Dans le pays de Barèges, les prairies et les granges de Campbieil se trouvent à 1.800 mètres d'altitude, tout à fait à la limite de la zone subalpine. On a eu grand peine à y transplanter et faire vivre quelques frênes.

Les espaces praticables qui ne sont pas occupés par la forêt ou aménagés en cultures et en prairies sont tous livrés au parcours des animaux. Ce sont, comme les pâturages supérieurs, des montagnes. Seulement les services qu'elles rendent sont sensiblement différents. Leur avantage propre, c'est d'être des montagnes de faible ou de moyenne altitude, proches des villages et d'accès facile et, d'autre part, moins longtemps occupées par la neige. De là, la fonction particulière qu'elles remplissent : c'est elles qui fournissent aux troupeaux leurs pâturages de printemps et d'automne, sans compter, bien entendu, les services qu'elles rendent à ceux qui ne gagnent pas, au cours de l'été, les pâturages supérieurs.

Mais cette situation même les expose à un double danger.

Elles sont d'abord plus menacées que les estives d'être envahies par des végétations étrangères ou nuisibles aux plantes fourragères. Ce n'est pas tant l'arbre qui les menace (encore qu'il gagne très aisément sur elles quand le troupeau cesse d'y pacager). Ce sont d'autres espèces, tout aussi contraires à la croissance des herbes nourricières. L'étage où se développent ces pâturages inférieurs et moyens, — l'étage subalpin, — correspond en effet, pour sa plus grande partie, à celui où les nuages et les brumes sont les plus fréquents et les plus denses. Cette couverture, dont l'épaisseur moyenne serait, suivant les recherches de Marchand et de Bouget, de 800 à 900 mètres²⁷, imprègne le sol et l'atmosphère d'une

27. E. Marchand et J. Bouget. **81**, p. 6-7. E. Marchand, **80**, p. 9.

abondante humidité qui exclue un certain nombre de plantes et développe la puissance végétale de celles qui subsistent. Il en résulte que les espèces y sont à la fois moins nombreuses, mais plus vigoureuses et plus envahissantes que celles des régions supérieures. Frœdin, confirmant ces observations, remarque que les pâturages de cette altitude sont fréquemment envahis par certaines plantes telles que la Bruyère commune (*Calluna vulgaris*) et le Nard (*Nardus stricta*) qui appartiennent à la série des associations des landes et que l'on trouve très fréquemment dans les formations analogues du Nord-Ouest de l'Europe²⁸. On y retrouve aussi des tapis de Myrtilles, où d'autres botanistes, M. Flahault en particulier, voient des témoins de l'ancien état forestier, la Myrtille faisant partie de l'association du Hêtre²⁹. Ces plantes, sous l'action de l'humidité, végètent très vigoureusement et forment, surtout dans la partie supérieure de la zone subalpine, de véritables landes de montagne dont les espèces inutiles ou même nuisibles menacent, de façon constante, d'envahir le tapis de plantes fourragères. Le danger risque de s'aggraver si le bétail admis à y pacager est trop nombreux, car il s'attaque naturellement aux bonnes espèces, les empêche de se refaire et les met, pour ainsi dire, en état de moindre résistance dans leur lutte contre les mauvaises. Et c'est ici le second péril dont la montagne de cet étage risque de souffrir : le danger de surcharge, conséquence de sa faible altitude, de sa facilité d'accès, de la courte distance qui la sépare du village ou des granges hautes.

Contre l'invasion des plantes inutiles, le montagnard se défend comme il peut, le plus souvent par le feu. On voit, au début de chaque automne, s'allumer un peu partout sur les montagnes, des incendies, parfois très étendus. Ces brûlis, cet écobuage, comme disent les techniciens, ont été dénoncés comme de dangereuses pratiques et de véritables attentats contre le domaine public, en l'espèce contre la forêt qui est, fort souvent, toute proche. En réalité ils ne font pas autant de mal qu'on l'a dit. Et ils rendent des services appréciables au berger, qu'ils débarrassent, au moins pour quelque temps, de la Bruyère, au grand avantage des plantes fourragères qui se développent plus rapidement qu'elle. Sans doute, le brûlis est une méthode d'une médiocre efficacité, un pis-aller, qu'il serait facile de remplacer par des procédés moins primitifs et d'effet

28. Frœdin **74**, p. 22-24.

29. Ch. Flahault. **73**, p. LVI à XCIV.

plus durable. Mais le montagnard pyrénéen n'en connaît, pour le moment, pas d'autres, et il s'en contente.

Il sait, en revanche, se prémunir fort bien contre la surcharge. On aura, plus loin, l'occasion d'exposer les moyens auxquels il a recours. Disons seulement que la défense de ces pacages de prime et d'arrière-saison a été dans le passé et est restée aujourd'hui, au moins dans la plupart des vallées, le principal souci des communautés et l'objet de leurs plus ingénieuses interventions.

3° Restent les régions hautes, celles des pacages supérieurs, *estibes*, *estibères* et *estives*. Ceux-là occupent assez souvent une partie, la plus élevée, de la région subalpine. Mais leur domaine de prédilection est la zone alpine, entre 1.800 mètres et 2.400 mètres. Elle n'est entièrement débarrassée des neiges hivernales que pendant cinq mois environ. Mais elle a l'avantage de se développer au-dessus de la couche des nuages les plus épais et les plus durables. C'est la plus sèche, la plus ensoleillée, la plus lumineuse. Aussi est-elle la plus riche en espèces fourragères³⁰. Les espèces inutiles n'y manquent pas : Myrtilles, Rhododendrons, Saules rampants, Primevères et Gentianes, Bruyères et même Fougères aigle, que l'on trouverait rarement à cette altitude dans les Alpes. Par place, sur les gradins ensoleillés et les sols sans acidité, le Gispet... Mais les plantes nourricières qui font les bons pâturages y foisonnent : les Graminées, le Paturin (*poa*), les Légumineuses, comme ce *Trifolium alpinum* aux racines ligneuses et sucrées que le berger connaît sous le nom de réglisse de montagne, le Plantain (*Plantago*). Le Thym, quoique plus rare que dans les régions orientales, n'y fait pas défaut... C'est le domaine des hautes prairies alpines, des estives abondantes et parfumées qui, chaque année, appellent le troupeau, le domaine par excellence de la vie pastorale.

30 J. Bouget, 56, p. 7.

CHAPITRE IV

LES ÉTABLISSEMENTS HUMAINS.

Nous savons par les découvertes des préhistoriens et par l'histoire écrite que le peuplement des Pyrénées est une chose extrêmement ancienne. Des mêmes sources, nous savons aussi que les Pyrénées subirent, comme les autres parties de notre pays, des influences étrangères, guerrières ou pacifiques. De ces éléments, apportés et renouvelés au cours de très longues périodes, s'est formée une population probablement très diverse, mais au fond très homogène et d'une remarquable stabilité.

I. — Le peuplement.

C'est après le retrait des glaces, à l'âge du Renne, que les Pyrénées commencèrent à se peupler. Elles offraient à l'homme de cette époque, de climat froid et sec, de grandes ressources : des abris dans leurs grottes, très nombreuses le long de la bordure calcaire ; des forêts et du combustible ; des lacs et des rivières poissonneuses ; des terrains de chasse. Délaissant les régions basses et découvertes que le marais disputait à la steppe, où le climat était rude et le bois rare, il s'établit au débouché des vallées³¹. Les grottes du Mas d'Azil, sur l'Arize ; de Gourdan, sur la Garonne ; de Gargas et de Lortet, sur la Neste ; des Espéluques, à Lourdes ; d'Arudy, comme celles de la Madeleine et des Eyzies, sur la Vézère, nous ont révélé l'existence et les travaux d'une humanité active, industrieuse, magnifiquement douée pour les arts. Les habitants de ces cavernes du Sud-Ouest de la France, dont la civilisation a rayonné si loin, étaient des pêcheurs et des chasseurs. La grotte de Gourdan nous a conservé, gravées sur un morceau de bois de renne, des têtes d'isards d'une remarquable exécution :

31. Dans le pays de l'Ariège, grâce à l'étendue plus grande des calcaires, il put pénétrer beaucoup plus avant dans l'intérieur. On le trouve, à Niaux, à Massat.

celle de Lortet, des truites et des cerfs³². Ils commençaient à domestiquer des animaux. Sur les os qu'ils sculptent figurent, non seulement des bêtes sauvages, mais des bœufs à l'allure domestique, des vaches suivies de leurs veaux, preuve lointaine de l'apparition du troupeau pyrénéen. L'homme du Mas d'Azil connaissait probablement et cultivait le blé et les arbres fruitiers³³.

Au temps de la pierre polie, puis à l'âge du fer, les vestiges du peuplement offrent plus d'extension. Les anciennes stations continuent à être occupées, comme l'ont montré les célèbres fouilles de Piette au Mas d'Azil. Mais d'autres domaines retiennent et fixent les hommes. En avant de la chaîne, sur le vaste cône de déjections du plateau de Ger, nombreuses sont les traces de l'occupation humaine. Le plateau est semé de tertres³⁴ qui furent les sépultures des morts ou les abris des vivants, peut-être à la fois l'un et l'autre³⁵. Les vestiges qu'ils ont livrés appartiennent à deux époques différentes et séparées par un long intervalle : la fin du néolithique et la fin du premier âge du fer (époque d'Hallstatt). L'âge du bronze n'y est pas représenté. D'autres tertres se rencontrent vers l'Ouest, sur les coteaux d'argile à cailloux roulés, sur le plateau du Pont-Long, ancienne vallée abandonnée par les eaux du Gave, jusqu'aux abords de Dax et jusqu'à l'Océan ; vers l'Est, jusqu'aux approches du versant méditerranéen.

Vers le Sud, c'est encore la lisière montagneuse qui semble, de préférence, attirer les hommes, ainsi qu'en témoignent (outre les vestiges trouvés dans les cavernes), les dolmens de Goès, d'Escout et de Buzy. Mais la présence de l'homme se révèle aussi dans les régions hautes. La vallée d'Ossau est particulièrement riche en monuments mégalithiques. Au Benou, au-dessus de Bielle, dans les hauts bassins de Bious et de Brousset, qui encadrent à l'Ouest et à l'Est, le pic du Midi, des cromlechs, dont les blocs ont été fournis par les moraines voisines, témoignent d'une occupation qui dut, étant donné l'altitude, être saisonnière. Peut-être ont-ils été l'œuvre des premiers transhumants de la chaîne.

En revanche, la région qui s'étend entre les coteaux du Nord et la bordure des montagnes, celle qui correspond au domaine actuel des Rivières, semble avoir été délaissée par l'homme. Parcourue par les grands courants descendus des montagnes, ancêtres

32. Coll. Piette, au Musée de Saint-Germain. Reproduit dans Boule. *Les hommes fossiles*, p. 259.

33. Piette, *L'Anthropologie*, VII, 1.

34. Explorés par le général Pothier et par Ed. Piette. (V. Déchelette, I, p. 408.)

35. C. Jullian, *Revue des Etudes anciennes*, 1926, p. 388.

de l'Adour et des Gaves, probablement mal asséchée, elle éloignait l'homme plus qu'elle ne l'attirait. Il en sera longtemps ainsi. En Béarn, c'est sur les coteaux du Nord, à Lescar d'abord, au temps de Rome ; à Morlaàs ensuite, dans le Vic-bilh ou Vic-vieux, au temps des premiers vicomtes, que se fixeront les premiers organismes politiques. C'est sur les crêtes des coteaux, bien plus que dans les vallées, que s'allongeront, de l'Est à l'Ouest, les chemins et les routes suivis par les transhumants, le commerce du sel, les pèlerins de Saint-Jacques. Il est remarquable que les mêmes nécessités géographiques et les mêmes conditions qui présidèrent à l'organisation des premiers Etats pyrénéens se soient, aux temps de l'occupation préhistorique, imposées aux choix de l'homme.

Les fouilles pratiquées dans les grottes et dans les tumuli ne nous ont pas seulement apporté les preuves de l'ancienneté du peuplement dans la région pyrénéenne. Elles nous renseignent aussi sur quelques-unes des origines de ce peuplement. Celles de Piette, dans les grottes du Mas d'Azil, ont prouvé que la civilisation de la Madeleine s'est prolongée dans les Pyrénées plus longtemps que dans le reste du Sud-Ouest. On pensait en trouver la raison dans des conditions climatiques favorables qui auraient maintenu le Renne dans les Pyrénées plus longtemps que dans le reste du Midi. On préfère aujourd'hui une autre explication. L'abbé Breuil a montré que la fin du Magdalénien a vu se produire l'arrivée graduelle d'éléments venus du Sud, puis de véritables invasions de peuples étrangers. Ces nouveaux venus seraient les Aziliens, ayant pour point de départ l'Europe méridionale et l'Afrique³⁶... Des influences de même origine nous sont révélées par les tumuli du plateau de Ger et des stations voisines. Tandis que les plus anciens appartiennent à la fin du néolithique³⁷ et ont sans doute été l'œuvre d'une population depuis longtemps installée dans notre pays et pourvue d'une civilisation commune, celle que l'on embrasse sous le nom de Ligures³⁸, les autres, les plus récents, ont livré un outillage plus perfectionné, en particulier l'épée de fer à lame courte et large dite d'Hallstatt. Cette épée était celle dont se servaient les peuples de l'Ebre³⁹. Ainsi apparaît, dans un lointain passé, le premier peuplement pyrénéen, œuvre commune de populations sans aucun doute très diverses d'origine, mais très anciennement fixées au sol, et d'envahisseurs venus du Sud.

36. H. Breuil, **21**, p. 216 et suiv.

37. L'âge du bronze n'y est pas représenté.

38. C. Jullian, I, p. 117 et sq., p. 171.

39. C. Jullian, I, p. 260.

Les témoignages de l'histoire qui, à partir du VI^e siècle avant notre ère, viennent s'ajouter à ceux de l'archéologie préhistorique, ceux qui nous sont fournis par la toponymie et la langue ne font que confirmer les mêmes faits et la persistance des mêmes influences.

Il y a, dans les Pyrénées, un fond très ancien, le même que l'on trouve dans l'ensemble de la Gaule, le fond ligure, dont M. Jullian a montré l'unité, faite, non d'une communauté d'origines, mais de tous les liens que constituent les habitudes sociales, les genres de vie, la langue, en un mot un état commun de civilisation⁴⁰. Ce sont ces Ligures qui nous ont laissé les pierres levées et les mégalithes du Benou, les dolmens de Buzy et d'ailleurs... Ils ont laissé, de leur passage, d'autres traces. Nous leur devons une très grande partie des désignations sous lesquelles nous connaissons aujourd'hui les sites qu'ils ont occupés. La plupart des cours d'eau, notamment, Garonne⁴¹, Nestes, Nives ; beaucoup de rivières à radical *ar*⁴² ; probablement aussi l'Adour⁴³ et les Gaves ont reçu leurs noms des Ligures. Ligures aussi sont des noms de lacs⁴⁴, de montagnes⁴⁵, de formes du relief⁴⁶...

Sur ce fond très ancien, l'invasion celtique ne fit que passer. Sauf dans la région de Luchon et dans le Comminges, qui eurent avec les Volques Tectosages, peuple celtique de Toulouse⁴⁷, des relations faciles et prolongées⁴⁸, elle ne laissa rien dans les Pyrénées, très peu d'hommes probablement, en tout cas peu de noms... En revanche, les Ibères, venus peu d'années avant dans les Pyrénées, occupèrent le pays. La langue basque, que l'on considère, ainsi que le peuple lui-même, comme un mélange d'éléments ligures et ibères⁴⁹, n'est aujourd'hui parlée que dans l'extrême Ouest, au delà des hauteurs qui séparent le pays de Barétous de la Soule. C'est le domaine où l'élément ibère fut le plus activement renforcé par les apports venus du Sud, groupes armés, marchands ou bergers de troupeaux transhumants, plus tard par les invasions vasconnes du VI^e siècle de notre ère, celui où il se conserva le mieux.

40. C. Jullian, I, p. 110 et sq.

41. C. Jullian, I, p. 124 et 112.

42. C. Jullian, I, p. 113, n. 7.

43. C. Jullian, I, p. 270, n. 4.

44. Oo, Ilhéou, etc... (A. Dauzat, *Les noms de lieux*, p. 205).

45. Pic de Gar (Jullian I, p. 137, n. 3), Vénasque, Vignemale.

46. Penna (Bourciez, *Bull. hispanique*, 1901, p. 326 et sq.).

47. A. Luchaire, *Etudes sur les idiomes pyrénéens*, p. 27.

48. Rappelons que la vallée de la Garonne était au pouvoir des Celtes : Bordeaux et Toulouse étaient Celtes.

49. C. Jullian, I, p. 275-277.

Mais, en dehors de ce Pays basque, nombreuses sont les preuves toponymiques et linguistiques de la présence des Ibères, jusques et y compris la vallée du Salat (le Couserans actuel), « où abondent, dit Luchaire, les noms de physionomie euskarienne ».⁵⁰

Ces preuves, nous les trouvons d'abord dans la nomenclature géographique, qui est très fréquemment ibère⁵¹, quand elle n'est pas ligure ou latine. Plus encore, peut-être, elles apparaissent dans le vocabulaire appliqué à la végétation, à l'entretien et à l'exploitation du bétail : la Fougère⁵², la lande d'Ajoncs épineux⁵³, le pâturage⁵⁴, certains quartiers occupés par des prairies à foin et peuplés de cabanes ou de granges⁵⁵ sont, en beaucoup d'endroits, désignés par des noms d'origine ibérique. De même, le *cujalà* est une déformation du *caïolar* basque : on le trouve partout dans les montagnes béarnaises, dans divers endroits de la Bigorre et dans les landes gasconnes, où l'ont transporté avec eux les bergers transhumants. En Aspe, on continue à nommer *icherre* ou *écherra* le plateau de bois sur lequel on place le moule à fromage... Ce sont autant de preuves en faveur d'une longue occupation du sol⁵⁶. M. Jullian admet que les Osquidates montani et Campestres de Pline peuvent avoir été ibériques⁵⁷. Sans doute en fut-il de même des Bigerri et d'autres encore.

A l'époque de l'arrivée des Romains, les Pyrénées avaient reçu tous les éléments de leur population. Rome n'y introduisit aucun nouvel apport. Même en matière d'organisation et d'exploitation, son influence fut très limitée. « Les Pyrénées, dit M. Jullian, se décidèrent plus lentement que les Alpes à oublier leur passé. » Les Germains passèrent sans laisser de traces. Et après les invasions gasconnes du VI^e siècle, la stabilité fut définitive. Sans doute, il y eut des conflits, peut-être des déplacements⁵⁸ : aucun ne semble avoir apporté d'élément nouveau. Ce furent des mouvements purement locaux, de simples remous.

50. A. Luchaire, p. 27.

51. Oloron, Urdos, Arudy, Bigorre, Aran, etc...

52. Le vallon de Bernère ou Irhaxe (*d'iratze*, fougère), au voisinage de Lescun.

53. Le touya béarnais (de *toju*, *toja*, Bourciez, art. cité).

54. La Rhune, Larrau en pays basque, Laruns en Béarn (de *larre*, pâturage). Luchaire, p. 181.

55. Artigues.

56. D'autres interprétations sont plus douteuses. On hésite à dire si le radical *bar*, qui figure si fréquemment dans le nom des vallées (Barétous, Barlanès, Baralet, Barèges, Bareilles, Barousse, etc.), procède d'*ibar*, nom basque de la vallée, ou est une déformation de la *bat*, venue elle-même du *val* latin. (Voyez le nom ancien de Barèges, *Valletica*).

57. C. Jullian, II, p. 452, n. 6.

58. J. Passy, se fondant sur des considérations dialectales, a soutenu que la vallée d'Ossau, a été peuplée, à l'exception des trois villages d'Arudy, d'Izeste et de Castet, par une émigration pacifique des habitants de Lescar et de ses environs, qui auraient

Il faut donc conclure à la très grande ancienneté des populations pyrénéennes et à celle des influences méridionales.

II. — Les établissements humains.

Ce n'est pas seulement par ses origines que la population pyrénéenne présente les caractères d'une très ancienne stabilité. C'est aussi par sa répartition, par l'organisation qu'elle s'est donnée, par la façon dont elle a compris et assuré l'exploitation de son domaine de cultures, de bois et de montagnes. Ce sera l'objet d'une autre partie de ce travail que d'exposer cette organisation dans le passé, avant de la suivre dans le présent. Il nous paraît indispensable de dire, au préalable, comment les hommes se sont établis et groupés et à quelles nécessités géographiques ils ont obéi dans le choix de leurs installations.

Le cadre général de la société pyrénéenne, c'est la vallée, la vallée transversale, que nous avons décrite en débutant.

Dans ce cadre, le site des établissements s'explique, tout d'abord, par certaines nécessités d'ordre général auxquelles ont obéi, en montagne comme en plaine, les choix de l'homme. De ceux-là, la facilité des échanges et de la circulation est certainement un des plus agissants. Arudy, au croisement du chemin qui suivait le fond de la vallée d'Ossau avec la voie établie le long de la bordure montagnaise, en fournit un exemple excellent. Il en est de même d'Arreau, placé au carrefour de la grande route d'Aure et d'une voie très anciennement suivie qui unissait Bagnères-de-Bigorre à Bagnères-de-Luchon; d'Argelès, situé au débouché de la vallée d'Azun sur le bas Lavedan; de Luz, de Sainte-Marie-de-Campan. Ces villages de confluence sont très nombreux. Ailleurs ce sont les facilités de la défense qui ont déterminé le choix du site, comme il est arrivé à Castet, à l'entrée du haut Ossau, ou à Tramezaygues, en Aure. Ailleurs encore ce sont des sources, chaudes ou froides, dont la réputation attirait, souvent de fort loin, les malades, les dévots ou simplement les curieux. On aura l'occasion de dire, dans une autre partie de ce livre, qu'elles ont eu, sur l'ancienne vie de relations pyrénéennes et indirectement sur la vie pastorale, une influence qui n'a pas été négligeable. Mais ce sont là des causes qui ne sont pas spé-

été chassés par l'invasion des Normands. Ainsi s'expliquerait la possession du Pont-Long par les Ossalois, immédiatement et sans titre.

ciales aux montagnes et dont il suffit, pour le moment, de rappeler l'influence sur le groupement des hommes. Il en est d'autres qui intéressent plus directement l'activité du montagnard et qu'il est nécessaire de dégager.

Ce sont d'abord les aptitudes à la production agricole, elles-mêmes dépendant à la fois de la qualité du sol et de l'exposition. Les terres alluviales des fonds, les cônes de déjections accumulés au débouché des gorges et des vallons latéraux, les terrasses d'éboulis sont, dans les Pyrénées comme dans tous les pays de montagnes, des sites d'élection pour les agglomérations rurales. Là se sont établis : Accous, en Aspe ; Aste et Béon, en Ossau ; Luz, en Barèges ; le hameau de la Séoube et son annexe de la Laurence, à Campan ; Ancizan, Bazus et Guchan en Aure, et la généralité des villages inférieurs. Dans les vallons latéraux (baigs ou extrêmes), les mêmes causes ont agi sur l'activité humaine et conduit aux mêmes résultats. Toutefois, dans ces domaines, où s'opposent presque toujours un versant à l'ombre et un versant au soleil, ce sont les conditions climatiques qui l'emportent sur les autres. L'abondance de la chaleur et de la lumière, la durée de l'insolation quotidienne ont fixé sur leurs terrasses exposées au Midi Aydius et Lescun, en Aspe ; Salles et Ouzous, en Lavedan ; Aulon et Soulan, en Aure. Les mêmes conditions déterminent la limite en altitude des régions où l'homme peut établir sa demeure permanente. C'est (nous avons dit pour quelles raisons) dans les vallées les plus éloignées de la mer que cette limite est la plus élevée. Elle atteint 1.400 mètres au plan d'Aragnouet, en Aure ; à Saussa, en Barèges. Elle ne dépasse guère 1.000 mètres en Ossau (Gabas, 1.030 mètres) et 900 mètres en Aspe (Lescun, 902 mètres).

Les sols d'alluvions glaciaires et les dépôts morainiques sont particulièrement aptes à la production herbagère. Ils se trouvent, pour la plupart, situés à une certaine hauteur au-dessus des fonds, mais le plus souvent à distance assez faible. Dans les vallons latéraux (Lescun, le Bastan, Aulon), ils descendent jusqu'aux abords des thalwegs. Presque toujours, ils sont d'accès facile. Aussi ont-ils contribué, presque autant que les alluvions des parties basses, à attirer les agglomérations. Il y a un rapport évident entre les placages de boues morainiques des ports d'Aste et de Béon, en Ossau, et la position de ces deux villages. De même, Bilhères et Bielle s'étalent à la retombée des vastes dépôts du Benou ; Lescun, en Aspe, en face et au niveau de formations de même origine. Parfois, c'est à leur surface même que le montagnard a établi, non seulement sa grange, mais sa demeure elle-même, utilisant, pour

la construire et pour enclore son champ, les matériaux dont ils sont formés. Hardiesse qui n'est pas sans inconvénient, comme il apparaît à Betpouey et à Viella (Bastan) où des lézardes dans les murs, des maisons abandonnées, des déchirures dans le tapis des herbages témoignent du peu de stabilité du sol superficiel. A Grust et à Sazos, il arrive que les boues, détrempées par les eaux d'irrigation, s'écoulent comme une lave sur les cultures, obstruent les chemins et menacent les habitations. Mais ces dommages sont vite réparés... Nulle part, l'attraction de ces dépôts n'apparaît aussi évidente que dans la haute vallée de Campan. Le cône morainique étendu, en amont de Sainte-Marie, entre les deux branches de l'Adour est investi de tous côtés par les habitations et les granges.

Une dernière influence reste à dégager et qui n'est pas la moindre, celle des pâturages communs, des montagnes. Non pas, si l'on veut, celle des estives, dont l'éloignement est toujours assez considérable et que l'on sait bien ne pouvoir atteindre qu'au prix de plusieurs heures de marche, mais celle des pâturages inférieurs, d'accès plus facile, et fréquentés par le troupeau au cours du printemps et de l'automne. Rien n'est, pour le montagnard, plus précieux que d'avoir à sa portée une montagne voisine du village et des granges hautes, où il peut envoyer son bétail, le surveiller, d'où il peut, au besoin, le ramener le soir à l'étable. L'usage de ces montagnes-là a contribué à fixer le site de beaucoup de villages. Ce sont les pelouses du Layens en Aspe qui ont, tout autant que les aptitudes agricoles des terrasses inférieures, désigné aux habitants d'Osse et de Lourdios, l'assiette de leurs deux villages. En Aure, Ancizan, Guchen, Cadéac, Grézian sont à moins de deux heures de marche de la montagne du Transport qui les domine. Il n'est guère de village de la région montagneuse dont l'établissement ne soit, dans une mesure plus ou moins large, déterminé par la présence de pâturages de ce type.

Telles sont les conditions qui ont fixé les hommes dans le choix de leurs établissements. Il serait d'un très grand intérêt de savoir par quelles étapes ils ont pris possession des lieux où nous les trouvons aujourd'hui installés. Cela nous l'ignorons et nous l'ignorons toujours d'une façon précise. Toutefois on peut admettre certaines explications. La plus vraisemblable, c'est que les populations restèrent au début, — parce qu'elles étaient probablement peu nombreuses et aussi pour des raisons de sécurité, — concentrées dans les parties centrales des vallées, les plus riches en sols

agricoles et les plus faciles à défendre. De là, elles se seraient répandues, par une sorte d'essaimage, vers l'aval, vers l'amont et dans les vallons latéraux. Nous avons, pour le croire, plus que des présomptions. En Ossau, il est à peu près certain que les communautés les plus anciennement constituées furent celles de Bielle (où subsistent des vestiges de l'occupation romaine) et de Laruns. Dans le Lavedan, nous savons que Cauterets a été une sorte de colonie du monastère et de la république de Saint-Savin. En Barèges, la population est restée longtemps concentrée dans le bassin ouvert à la jonction de la vallée du Gave avec celle du Bastan. Le hameau de Barèges n'est encore qu'un établissement saisonnier de Betpouey et de deux ou trois autres communes voisines ; Trimbareilles, un groupe de familles de Sazos ; Héas, un quartier de Gèdre. Il est fort possible qu'il en ait été de même de Gavarnie, qui n'est devenu une commune qu'au XIX^e siècle, et même de Gèdre qui n'a été érigée à la dignité de paroisse qu'au XVIII^e siècle. Le régime de l'indivision des montagnes, si longtemps maintenu entre les communes de la plupart des vallées, leur répartition ultérieure entre ces mêmes communes sous forme de sectionnements ou de partages de jouissance, marqueraient les étapes successives de la dispersion des habitants et de l'occupation du sol.

Une chose est, en tout cas, certaine, c'est que, leur choix fait, les montagnards restèrent fidèles aux lieux où ils s'étaient établis. Nous le savons par des documents en très grand nombre, dont beaucoup sont antérieurs au XIII^e et au XIV^e siècle. Ce sont toujours les mêmes villages et les mêmes groupements qui reparaissent dans les chartes seigneuriales, les dénombrements et aveux, les actes d'arbitrage, les traités de paix. Par eux, nous avons la preuve de la fixité des établissements humains. Sans doute, il y eut, au cours de l'histoire, des modifications dans le nombre des habitants et dans l'importance relative des diverses unités, même quelques créations (Cauterets, beaucoup plus tard les Eaux-Bonnes). Il y eut des remaniements administratifs. Il n'y eut ni disparition⁵⁹, ni déplacement de villages. Telles étaient les agglomérations montagnardes au début du moyen âge, telles nous les retrouvons aujourd'hui.

59. A l'exception de Saint-Martin, dans le vallon du Bastan, détruit en 1601 par une avalanche.

DEUXIEME PARTIE

L'EXPLOITATION ANCIENNE

CHAPITRE PREMIER

LES SEIGNEURIES LAIQUES

Les chefs des Etats féodaux établis à la lisière des plaines et dans les vallées pyrénéennes, barons de Labarthe, comtes de Bigorre, vicomtes de Béarn, n'exploitèrent pas directement les montagnes de leurs domaines. Moyennant la reconnaissance de leur droit souverain et l'acquit d'un certain nombre de redevances, en argent ou, plus souvent, en nature, ils en concédèrent la jouissance à des seigneuries vassales, à des monastères, surtout aux communautés. Mais ils ne renoncèrent jamais à s'occuper de cette partie de leurs domaines. Nous avons donc à nous demander dans quelle mesure ils participèrent à son exploitation.

I. — Les Vicomtes de Lavedan

En Bigorre, les vicomtes de Lavedan régnaient, à la lisière des hautes montagnes, sur le pays de Castelloubon, c'est-à-dire sur la vallée du Néez et sur les forts coteaux qui se succèdent de l'Adour au Gave de Pau. D'autres seigneuries dépendant, les unes du vicomte, les autres, directement, du comte de Bigorre, exerçaient leur juridiction sur les petits cantons du voisinage : Dabantaygue, Extrême de Salles, Batsouriguère, dont l'ensemble formait le bas Lavedan.

Nous connaissons l'administration des vicomtes de Lavedan par leur Cartulaire, connu sous le nom de *Livre vert de Bénac*. Les documents rassemblés dans ce précieux recueil ¹, compilés et transcrits en 1406, montrent que les vicomtes, vassaux des comtes de

1. *Cartulaire des Vicomtes de Lavedan*, 97.

Bigorre, avaient affiévé les montagnes de leur domaine aux communautés et aux habitants et que, par leur intermédiaire, ils exploitaient ces montagnes. Mais ils prouvent aussi qu'ils avaient conservé la plupart des droits utiles et qu'ils en exerçaient directement une partie.

Sur les produits agricoles, le vicomte prélevait, soit en argent, soit en nature, les redevances du blé, de l'avoine, des poules. Sur les troupeaux, il prélevait des agneaux et des brebis. Il exerçait le droit de *casadure*, un des plus essentiels et, sans doute, des plus rémunérateurs. En vertu de ce droit, le *coch*, chef de ses cuisines, prélevait un, deux ou trois fromages, suivant les montagnes et l'importance des fromageries. Le même document prouve que le vicomte fixait lui-même le nombre des *bacades* ou *pegulhades*² à admettre sur les montagnes ; qu'il exerçait, tantôt de sa propre autorité, tantôt après entente avec les communautés, le droit de *carnau*, saisie du bétail aventuré sur la montagne ou sur les champs moissonnés, quand ce bétail n'avait pas droit au parcours. Le vicomte de Castelloubon ne s'était donc pas dessaisi de tous ses droits en faveur des communautés. Il participait dans une assez large mesure à l'exploitation des montagnes³.

II. — Les Vicomtes de Béarn

En Béarn, il y eut peut-être, au temps où le vicomte tenait sa capitale à Morlàas et n'avait guère d'autorité dans les vallées, des seigneurs particuliers en Aspe et en Ossau⁴. Mais nous ne savons d'eux absolument rien. En revanche, il paraît bien que la maison de Moncade, qui succéda en 1173 à la dynastie des Centulle, s'intéressa, beaucoup plus que ceux-ci, aux choses de la montagne. Elle confirma, probablement en 1221 et en 1247, les Fors des vallées d'Ossau et d'Aspe. Elle fit, en même temps, reconnaître son autorité par les populations des deux vallées. Elle semble même être intervenue directement dans l'exploitation de la montagne et dans l'élevage du bétail. Il y a, dans le Cartulaire d'Ossau, une pièce⁵, malheureusement isolée, mais fort explicite, qui nous autorise à le croire.

2. Chaque bacade ou pegulhade représentait une tête de gros bétail, une jument ou dix brebis.

3. *Libre vert de Bénac*, p. 105-115 ; p. 121-134.

4. Marca, **124** p. 549 ; de Jaurgain, **116** t. II, p. 43 ; *For d'Aspe*, art. XXVIII.

5. Archives de la Vallée d'Ossau (aux Archives départementales, à Pau). Registre A A 1. (*Libre Rouge*), f° XLI.

C'est une sentence d'arbitrage, rendue en 1345 par Gaston, comte de Foix et vicomte de Béarn, à l'occasion d'un différend survenu entre les gens d'Ossau et ceux d'Aspe. Les Aspois refusaient de reconnaître aux Ossalois le droit d'avoir des majoraux à eux, prétendaient avoir autorité sur les troupeaux de leurs voisins, et réclamaient de ce chef le paiement d'une redevance de deux deniers par tête de gros bétail. Les gens d'Ossau opposaient à ces prétentions des titres de privilèges à eux octroyés par les seigneurs de Béarn, titres en vertu desquels ils pouvaient, eux aussi, posséder des majoraux. La sentence de Gaston, les titres examinés, donna raison aux Ossalois et conclut que ceux-ci pouvaient et devaient avoir des majoraux : ces personnages recevraient les émoluments de leur charge, toutes les fois qu'il plairait au seigneur de les nommer. Le vicomte profita de la circonstance pour rappeler que la majoralie est un office dont les détenteurs sont nommés par lettre du seigneur et sous des formes fixées à l'avance.

Ce document est d'un grand intérêt. Il semble bien établir qu'il y a eu en Béarn, antérieurement au XIV^e siècle, une organisation de l'élevage suivant laquelle le seigneur aurait exercé, par le moyen de bergers en chef, pourvus d'un office et percevant des émoluments, une sorte de direction sur les troupeaux, sédentaires ou transhumants⁶, des vallées d'Aspe et d'Ossau, quelque chose comme une régie seigneuriale de l'élevage. Il y a là un trait de ressemblance avec l'organisation de l'élevage espagnol à la même époque. Aussi obscure que soit l'histoire des origines de la Mesta, il apparaît bien que les rois de Castille ont de tout temps prétendu, par le moyen de la Cabana real d'abord, de la Mesta ensuite, assumer la direction de l'élevage du bétail à laine. L'Alcalde entregador finit par être nommé par le roi, fit partie du Conseil des Castilles et fut une sorte de ministre du troupeau⁷.

Les choses n'allèrent jamais jusque là en Béarn. Déjà, au XIV^e siècle, à l'époque où fut rendue la sentence, le souvenir de l'ancienne fonction s'était effacé et l'on n'était plus très au courant de la nature des pouvoirs des majoraux. Il est vraisemblable que les libertés des communautés n'avaient jamais été sérieusement menacées en matière d'exploitation des troupeaux. En tout cas, elles avaient, à cette époque, cessé de l'être. Les communautés

6. Sur la transhumance et son organisation ancienne, voir H. Cavaillès, *La Transhumance pyrénéenne*.

7. J. Klein. *The Mesta*. Cambridge, Harvard University Press, 1920

avaient la libre disposition de leurs montagnes et de leurs troupeaux.

Toutefois le seigneur de Béarn ne renonçait pas à s'intéresser à l'élevage. Sur les transhumants, il percevait le droit de guitt ou de guidonnage⁸. Il avait des troupeaux à lui. Parmi les biens dont Marguerite de Foix disposa en 1319 par son testament figurent des troupeaux seigneuriaux⁹. Ses successeurs en eurent aussi. Le For révisé d'Henri II, promulgué en 1551, fait allusion aux bergers et aux majoraux du Seigneur souverain¹⁰.

Le Béarn, surtout au temps de la maison de Foix (1290-1485) fut un Etat essentiellement montagnard et pastoral. Quittant Morlaàs, trop éloigné de la montagne, le vicomte établit sa capitale d'abord à Orthez, puis à Pau, d'où il commandait les passages du Gave, les abords des vallées et les routes de transhumance¹¹. Ayant confirmé les Fors de Barétous, d'Aspe et d'Ossau, il y consolide son autorité. Il accroît les libertés d'Oloron, clef de la vallée d'Aspe et de la route d'Espagne. D'autre part, il est maître du pays de Foix, des Quatre-Vallées et de la Bigorre. Vers la plaine, nous le verrons¹² réunir à ses domaines le Tursan, le Marsan et le Gabardan qui, aux confins de la Grande lande, mènent vers Bazas, Bordeaux et la Garonne, c'est-à-dire les pays que parcourent chaque année, à l'aller et au retour, les troupeaux de brebis transhumantes. En Gascogne, terre étrangère, il traite avec le duc d'Aquitaine, roi d'Angleterre, pour assurer aux troupeaux de vaches, venus également de la montagne, la sécurité et la liberté de leurs parcours, en attendant que leurs successeurs de la maison d'Albret y dominent directement.

Les seigneurs de Béarn tenaient ainsi la plus grande partie de la montagne pyrénéenne et, en plaine, les pays avec lesquels elle était en relations d'échanges. De la montagne, ils tiraient leur force et une partie de leurs revenus. Et c'est pourquoi ils protégeaient la vie pastorale et l'élevage des troupeaux, fonction dont ils ne se cachaient pas et qu'ils affirmaient par des actes officiels. Leurs armes portaient, affrontées et clarinées d'azur, les deux vaches d'Ossau devenues le symbole du Béarn tout entier. Leurs monnaies étaient frappées de la même empreinte¹³. On les appe-

8. Sentence d'arbitrage de 1345 (Arch. de la Vallée d'Ossau A A 1 (*Livre Rouge*) f° XLI.

9. Communication de M. Lorber, archiviste des Basses Pyrénées. Cf. B.S. Pau, 1925, p. 233-234.

10. Rubr. des *Herbages et Carnaus*, art. 1, 2, et 3.

11. Voir ci-dessous, ch. VI.

12. Voir *La Transhumance pyrénéenne*.

13. Voir Schlumberger et Blanchet, 137.

lait, pour cette raison, les *baquettes*, monnaie fort appréciée dans tout le Midi de la France et dans une partie de l'Espagne. Les comtes de Foix, vicomtes de Béarn, se faisaient, de cette fonction pastorale, une sorte de point d'honneur. En 1389, raconte Juvénal des Ursins dans son *Histoire de Charles VI*¹⁴, le Roi ayant été faire visite à Gaston Phœbus dans son domaine de Foix, le comte « qui estoit alors bien vieil », le reçut avec cette courtoisie et ce faste qui ont fait de lui le type le plus accompli de la brillante noblesse de ce temps. Le cérémonial qu'il adopta ce jour-là ne manqua ni d'originalité ni de couleur locale. « Au devant du Roi, dit Juvénal, envoya cent chevaliers et de gras moutons sans nombre et cent bœufs gras et après douze beaux destriers ou coursiers, lesquels avaient au col sonnettes d'argent, comme celles qui estoient au col des bœufs... Et ceux qui conduisoient ledit bestail et aussi chevauchèrent lesdits destriers, estoient vestus en habits de vachers et bouviers, encore que ce fussent des plus nobles gentilshommes qui fussent au pays de Foix. »

C'est bien sous cet aspect d'un Etat montagnard et pastoral que le Béarn et les provinces qui en dépendaient alors apparaissaient aux contemporains. Aux yeux des Espagnols, les Béarnais étaient un peuple de pasteurs auxquels ils ne ménageaient pas les sarcasmes et les sobriquets. Un frère d'Henri II d'Albret, Charles, prince de Navarre, qui mourut en 1528 prisonnier à Naples, avait été, par eux, surnommé le « vachier de Béarn »¹⁵. Et l'on sait de quelle irrévérencieuse façon les novellistes de leur pays annoncèrent la naissance de Jeanne d'Albret¹⁶. Il y avait quelque envie dans ces railleries : nous aurons l'occasion de montrer que les Espagnols avaient, alors, grand besoin des « vachers » béarnais.

14. Jean Juvénal des Ursins. *Histoire de Charles VI*, éd. Michaud et Poujoulat, p. 382.

15. Nicolas de Bordenave. *Histoire de Béarn et Navarre* (1517 à 1572) Société de l'Histoire de France, p. 31.

16. « La Vache a accouché d'une brebis. »

CHAPITRE II

LES ORDRES RELIGIEUX

Tandis que l'activité des seigneuries laïques s'exerçait dans les plaines et les plus basses montagnes, les Ordres religieux exploitaient les régions hautes et les grandes vallées intérieures. Dans ce domaine, le suzerain, comte de Bigorre ou vicomte de Béarn, ne se montrait guère. Les communications étaient malaisées, les populations peu soumises, les droits de la seigneurie mal définis, les profits médiocres. Il préférait en confier la surveillance à des vassaux. Ce sont les grandes abbayes qui en reçurent la charge et qui l'exercèrent jusqu'au jour où les communautés se furent rendues, pour plusieurs siècles, quasi-indépendantes. Fort libres vis-à-vis du pouvoir souverain, il apparaît cependant que les Ordres religieux furent ses mandataires ; qu'en son nom, ils rendirent la justice, assurèrent l'ordre, défendirent les frontières. Augustins, Bénédictins, Hospitaliers, en même temps qu'ils furent les représentants de l'Eglise, furent les agents du seigneur laïc.

En compensation des services qu'elles rendaient, les abbayes reçurent d'importants avantages : immunités et franchises, donations de terres en toute propriété, concession de redevances en argent ou en nature, affièvement de montagnes avec les droits qui en dérivent, jouissance des herbes, des eaux, des bois, de la chasse et de la pêche, exploitation des carrières et des mines. L'abbé fut le chef d'un groupe de fidèles qu'il instruisit, d'un peuple qu'il administra et jugea, et aussi d'un domaine qu'il fit valoir. Et, de même que les grandes maisons religieuses de la plaine furent des centres d'exploitation agricole, de même celles de la montagne furent des centres d'exploitation pastorale.

I. — Sainte-Christine et les abbayes béarnaises

En Béarn, la plus remarquable de ces abbayes montagnardes fut celle de Sainte-Christine. Fondée par les moines bénédictins, Sainte-Christine fut réorganisée et confiée aux chanoines réguliers de Saint-Augustin, par le vicomte Gaston IV le Croisé, au début

du XII^e siècle ¹⁷, à une époque où Canfranc et la haute vallée de l'Aragon dépendaient encore du Béarn. Très richement dotée par Gaston et par ses successeurs, Sainte-Christine fut un hôpital général et eut de nombreuses succursales en Espagne, en Béarn, en Gascogne, en Hongrie, en Bohême. Sur les montagnes béarnaises, aux confins des vallées d'Aspe et d'Ossau, elle reçut des droits de parcours et de dépaissance qui semblent avoir été fort étendus. Elle avait des troupeaux que les moines menaient pacager sur les ports et les estives. Toute proche de Sainte-Christine, la maison bénédictine de Gabas, en Ossau, lui était rattachée par les liens de la vassalité. D'un titre de l'hôpital de Gabas en date de 1147, il ressort qu'un accord fut passé entre les deux couvents, celui de Gabas promettant, « de tribut et de reconnaissance annuelle », huit moutons et quatre bœufs à la maison de Sainte-Christine afin d'être maintenu par elle « en liberté et droit de pasquage dont il jouissait aux monts Pyrénées pour son bétail » ¹⁸.

Ces chanoines augustins de Sainte-Christine, dont l'activité s'exerça jusqu'à l'époque des guerres de religion ¹⁹, ne cessèrent, durant tout ce temps, de s'intéresser à l'élevage des troupeaux. La grande passerie béarnaise de 1514 stipule que le bétail, gros et menu, des moines pourra en toute sécurité pacager sur les montagnes. Elle met le couvent et ses dépendances, Peyrenère, Segoter et Gabas, leurs troupeaux et leurs biens, sous la garantie et la protection des contractants ²⁰.

D'autres maisons béarnaises, établies sur les montagnes plus basses et sur les coteaux, se livrèrent, semblablement, à l'élevage. Tels l'hôpital de Mifaget ²¹ et l'hôpital d'Aubertin, qui étaient des dépendances de Sainte-Christine. Ce dernier donnait, en 1126, en échange d'une terre, un troupeau de quatre-vingt dix brebis ²². Tel était aussi le monastère bénédictin de Sauvelade ²³.

II. — Les Bénédictins. - L'abbaye de Saint-Savin en Lavedan.

Plus remarquable encore et surtout mieux connue, fut, en ma-

17. Marca, **124** p. 425-429.

18. Marca, p. 444, cf. p. 426-427.

19. L'Hôpital de Sainte-Christine fut abandonné en 1569 à la suite de l'expédition de Montgomery en Espagne (Marca p. 425-26).

20. Art. 6 (Arch. des Basses-Pyrénées E. 331).

21. Marca, p. 103.

22. Marca, p. 420.

23. Marca, pp. 419 et 499.

tière pastorale, l'activité des ordres religieux installés dans le Lavedan et en Bigorre. L'abbé bénédictin de Saint-Orens, dont le domaine s'étendait dans le charmant vallon qui descend du lac d'Isaby sur Villelongue et le Gave de Pau, se livrait assidûment à l'exploitation des montagnes. Il ne se contentait pas de prélever le droit de casadure et une certaine quantité de beurre sur les troupeaux du voisinage ; il avait son propre bétail qui pacageait sur les herbages du vallon et sur les ports environnants ²⁴. Le monastère de Saint-Orens n'eut jamais l'importance territoriale ni les ressources de son riche voisin l'abbé de Saint-Savin, mais son histoire fut moins troublée. Il avait encore une partie de ses possessions et de ses privilèges à la veille de la Révolution.

L'ordre bénédictin de Saint-Savin fut fondé par les Carolingiens, à une date et dans des circonstances restées obscures, sur l'emplacement d'un ancien village du nom de Bencus où, suivant la tradition, l'ermite Savin, fils d'un comte de Barcelone, aurait vécu et serait mort en odeur de sainteté. Les premiers moines de Bencus, dont l'église s'élevait sur une large terrasse dressée au-dessus du Gave, tenaient sous leur autorité spirituelle un groupe de hameaux tout proches répartis sur les mêmes pentes entre les deux torrents descendus de Cauterets et d'Azun. Ces pentes, prolongées jusqu'au bord même du Gave, forment la Rivière de Darréayga ou de Saint-Savin. Les huit villages qui s'en partageaient les terres, les prairies et les bois avaient pour centre religieux la paroisse de Bencus. Ils y recevaient le baptême et la communion, d'où le nom de Pascal de Bencus ou de Saint-Savin qui leur fut donné. La dotation du monastère comprenait alors des fermes, des champs et des bois, situés dans le voisinage immédiat.

Ruiné, suivant la tradition, par les Normands au IX^e siècle, plus vraisemblablement victime de l'incurie des moines, le couvent fut relevé, aux environs de 945, par le comte Raymond de Bigorre et rétabli par lui dans ses anciens droits. C'est dans le cours du siècle suivant qu'il étendit ses domaines en dehors de leurs limites primitives. L'abbé Arnaud I, fils, frère et cousin des vicomtes de Lavedan, obtint d'eux une large extension du territoire dépendant du couvent, non seulement le long de la Rivière, entre les débouchés des deux Gaves de Cauterets et d'Azun, mais, en arrière de ce domaine, sur le vaste territoire de montagnes, de forêts et

24. *Cartulaire des Vicomtes de Lavedan (Livre vert de Bénac)*, pp. 171-176. — Bourdette, **93**, I, pp. 91-97.

de lacs que l'on appelait la vallée de Cauterets. Son successeur, Bernard III, qui semble avoir été un administrateur avisé et énergique, comprit tout le parti que l'on pouvait tirer des eaux de la vallée. Avec l'assentiment et l'appui du comte de Bigorre, de l'évêque de Tarbes, de l'archevêque métropolitain d'Auch, il y construisit une église consacrée à Saint-Martin, premier patron de Bencus, et y aménagea des cabanes à l'usage des baigneurs. Il fut le premier organisateur de la Vallée et des bains de Cauterets (1059-1078).

D'autres donations vinrent successivement grossir le domaine de l'abbé, dont les limites se trouvèrent définitivement fixées par l'effet d'une sentence d'arbitrage intervenue en 1290 entre les représentants de l'abbé et ceux des communautés limitrophes d'Azun et de Barèges. Cette période (XI^e-XIII^e siècle) fut celle de la grande activité des moines. Ils rendaient la justice, assuraient l'ordre public, administraient leur domaine au profit des communautés et du couvent. Dans la vallée de Cauterets, avant eux inculte et déserte, ils ouvraient des chemins et jetaient des ponts. Pour attirer les habitants et peupler le pays, ils concédaient, à fief et à cens, des terres et des *herms* (prairies avec granges). Ils développaient les cultures, défrichaient les forêts, aménageaient et colonisaient la vallée. Une nouvelle communauté s'organisait auprès des sources chaudes et recevait d'elles son nom : Cauterets.

En retour des services qu'ils rendaient, les moines jouissaient de nombreux avantages. Ils prélevaient sur les troupeaux des communautés pacageant sur les estives la redevance du beurre et du fromage (*casadura*), dont ils partageaient le produit avec le comte de Bigorre. Ils avaient droit à une part du gibier et du poisson que l'on prenait dans les bois et les montagnes ou que l'on pêchait dans le lac de Gaube. Ils percevaient des amendes pour les coups, les plaids et les duels. A ces profits, ils en ajoutaient d'autres, certainement plus considérables. Ils avaient, en toute propriété, des terres et des prés qu'ils cultivaient ou faisaient cultiver par leurs questaux. Et ils avaient aussi des troupeaux qui pacageaient sur les montagnes. Les documents ne laissent, sur ce point, subsister aucun doute. La sentence arbitrale de 1317, notamment, dont il sera parlé plus loin, fait, à plusieurs reprises, et dans les termes les plus explicites, mention des troupeaux de Monseigneur l'Abbé et des *cujalas* où ils gisent. En fait, l'abbaye bénédictine de Saint-Savin fut, au cours de ces trois siècles, une sorte d'Etat pastoral.

Cette activité provoqua de très bonne heure des résistances de la part des populations. Précisément parce qu'elle se livrait à l'éle-

vage du bétail, l'abbaye exploitait les hautes régions de la vallée de Cauterets, riches en forêts et en pâturages. Mais elle ne se contentait pas d'envoyer ses troupeaux sur les pacages à l'exemple des habitants de la vésiau de Saint-Savin. Elle prétendait imposer à ceux-ci son autorité et contrôler leur exploitation. Elle prétendait, notamment, se réserver le droit d'introduire le bétail étranger sur les montagnes de la vallée et celui de *véter* (c'est-à-dire de mettre en défens) les bois et les herbages. La question était essentielle, non seulement par son intérêt immédiat et pratique, mais par les effets juridiques ou, si l'on veut, politiques, qu'elle entraînait, le droit d'admettre le bétail étranger et celui de *véter* ayant toujours été considérés comme des prérogatives du pouvoir seigneurial.

Or les communautés d'en bas, qui n'avaient dans leur voisinage que des bois peu étendus et des pâturages de printemps et d'automne, avaient besoin des forêts et des estives de Cauterets. Elles en avaient toujours eu la jouissance et s'en considéraient comme les libres et légitimes propriétaires. Aux prétentions des moines, elles firent l'opposition la plus tenace. Ce fut l'origine d'un conflit qui, peu violent au temps des premiers abbés, éclata en révolte ouverte au XII^e siècle, après que les moines du pays eurent été remplacés par des étrangers venus de Saint-Victor de Marseille (1080).

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'entreprendre le récit de ce conflit. Disons seulement que, pour soutenir leurs prétentions, les moines en vinrent à rédiger des chroniques où ils affirmaient sans preuves que la propriété seigneuriale de la vallée entière avait été concédée au couvent par un ancien comte de Bigorre, et même à fabriquer de toute pièce une donation de Raymond de Bigorre, en date de 945. De cet acte, la fausseté a été récemment démontrée par l'historien de la vallée de Cauterets, A. Meillon. Mais nul n'avait, jusqu'ici, mis en doute son authenticité. Pendant plusieurs siècles, les moines s'en servirent pour étendre leur autorité sur les villages de la Rivière et sur la plus grande partie de la vallée de Cauterets.

Toutefois les moines ne réussirent à s'assurer ni la pleine autorité politique, ni l'exploitation privilégiée des montagnes. Ils durent consentir à un partage. Une transaction intervint au début du XIV^e siècle (1317). L'abbé conserva le droit d'introduire ses troupeaux, avant ceux des communautés, sur les montagnes et dans les cujalas de Cambasque et de Lis. Il maintient l'interdiction faite aux habitants d'introduire dans la vallée des animaux

étrangers, sous peine de *pignore* (saisie). Mais il se vit obligé de prendre, de son côté, le même engagement. Ainsi les troupeaux venus du dehors ne pourraient être désormais admis dans les montagnes par l'abbé qu'avec l'assentiment du peuple des vésiaux de la Rivière et de Cauterets (*de licentia et de voluntat del poble de lasd. besiaux de la Ribere et de Cautares*).

En fait, le compromis de 1317 aboutissait à un véritable partage des droits de la seigneurie. A partir de cette date, l'administration des affaires publiques et l'exploitation du domaine pastoral dépendirent de l'accord des deux parties. C'est l'esprit du compromis de 1317 qui anime les *Statuts de la Rivière de Saint-Savin*, règlement rédigé d'un commun accord par l'abbé et les consuls des huit communautés, en 1534, remanié en 1606, 1647 et 1660. De l'entente nécessaire de l'abbé et des habitants de la « République de Saint-Savin », représentés par leurs consuls ou convoqués en assemblée générale, dépendent toutes les mesures touchant l'entretien et la jouissance des montagnes, ainsi que le partage des profits communs : mise en défens des pâturages et des forêts ; introduction du bétail ; fixation des amendes à répartir par moitié entre les deux parties ; interdiction à tout habitant d'acheter les herbes, regains et vacants pour les revendre à son profit aux Espagnols ou autres étrangers, ce droit étant réservé à l'abbé et aux gardes de la Rivière, et le prix de la vente partagé ; interdiction à tout particulier et à toute communauté distincte d'entreprendre individuellement sur les terres, montagnes ou forêts indivises ; réglementation et usage des cujalas en haute montagne ; entretien, par les habitants des villages, des chemins et des ponts ; exploitation des forêts et autorisation de couper hêtres, sapins ou chênes ; administration des bains et ferme des cabanes de Cauterets ; police des boucheries et des tavernes, toutes mesures et tous profits également réservés à l'abbé et à la communauté des vésiaux²⁵.

Le compromis de 1317 et les actes qui en découlèrent assuraient la victoire de la communauté sur les moines. Ceux-ci conservèrent leurs biens et une partie de leurs revenus, notamment les cens sur les terres et le droit de casadure sur les troupeaux. Mais ils durent renoncer progressivement à la plupart des autres. Surtout ils cessèrent d'assurer, comme ils l'avaient fait si longtemps, l'exploitation du domaine pastoral. C'est le peuple de la vésiau qui allait désormais s'en charger.

25. Pour ce chapitre, voir Ch. Durier, **105** ; — A. Meillon, **127** ; — du même, **175**, p. 45-52 ; — Roquette-Buisson, **135**, p. 263 ; — *Souvenir de la Bigorre*, t. III, 1883 (Règlement de la Rivière de Saint-Savin). Pour la légende et l'histoire anecdotique, Bascle de Lagrèze, **88**.

III. — Les Hospitaliers.

Les Hospitaliers jouèrent le même rôle et remplirent les mêmes fonctions que les moines bénédictins dans d'autres parties des montagnes. Ils s'étaient établis, à une date que nous ignorons, mais qui paraît antérieure à 1144, dans la haute vallée du Gave de Pau, sur le territoire de Gavarnie, au pied du port qui mène à Torla, à Broto et à Barbastro, qui est au débouché des plaines aragonaises. Ils y demeurèrent jusque vers le milieu du XV^e siècle. De très bonne heure, les Hospitaliers de Gavarnie furent riches et prospères. Ils avaient à Luz la propriété d'une église et d'un château fortifié où le prieur résidait quand il séjournait dans la vallée. Ils avaient des domaines à Gèdre et dans la plupart des vallons du pays de Barèges, où maintes prairies sont, encore aujourd'hui, désignées sous le nom de « prades de Saint-Jean » qui rappelle le souvenir de leur ancien patronage. Ils percevaient, à Luz et dans plusieurs autres villages, la dîme des grains, du lin, du foin, des agneaux, du beurre et du fromage. Dans la vallée d'Aure, les Hospitaliers avaient, au pied des cols, dans une situation qui rappelle exactement celle de Gavarnie, la seigneurie du village d'Aragnouet. Ils percevaient sur plusieurs villages la dîme des grains et des fromages. L'Ordre avait encore d'autres domaines, épars sur les deux versants des Pyrénées. Il était établi à Lourdes et en divers lieux de l'Aragon ²⁶.

Les Hospitaliers veillaient surtout à la sécurité des pèlerins et des voyageurs qui, de France, se rendaient en Espagne ou en revenaient. Ordre militaire, ils tâchaient de maintenir la paix publique dans les vallées et la libre fréquentation des ports de la montagne. C'était là leur fonction essentielle. Mais leur activité se manifestait sous d'autres formes. Il apparaît par de nombreux témoignages qu'ils élevaient de grands troupeaux. Un passage du Cartulaire des vicomtes de Lavedan parle du droit qu'avaient les maisons d'Ordre d'exploiter des fromageries où se trouvaient mêlés le bétail de leurs propres troupeaux avec le bétail étranger ²⁷. Un acte du roi Jayme d'Aragon, daté de 1268, leur reconnaît le privilège *d'exhiber* 1.500 têtes de brebis sur les montagnes du royaume. Même faveur leur est, en 1284, accordée par l'évêque de Huesca, dans toute l'étendue de sa juridiction. En 1325 encore, le

26. A. du Bourg, **94**, p. 232-235. — cf. Bourdette, **93**, I, p. 331-332.

27. *Livre Vert*, p. 144.

gouverneur d'Aragon, au nom du roi, permet à la maison de Gavarnie de mettre 1.500 brebis avec leurs agneaux sur les pâturages communs entre le val de Broto et celui de Barèges. Les moines hospitaliers de la vallée d'Aure, eux aussi, entretenaient des troupeaux sur les vastes pâturages des montagnes ²⁸.

Ce sont déjà des preuves suffisantes de l'activité déployée par les Hospitaliers en matière d'industrie pastorale. Il en est une autre qui n'est pas moins intéressante et que nous trouvons dans le souvenir des conflits qui mirent aux prises les moines avec les populations montagnardes. En 1356, les syndics de la vallée de Barèges, appelés alors « decani » ou « degaas », firent saisir, aux dépens des Hospitaliers, une vingtaine de brebis qui pacageaient sur les montagnes et les firent conduire à Luz. Le commandeur protesta et l'affaire fut portée devant le sénéchal de Tarbes. Le dossier de ce curieux procès, ignoré de l'historien de l'Ordre, A. du Bourg, a été récemment retrouvé dans les archives du syndicat de la vallée ²⁹. Il prouve fort clairement deux choses : d'abord que le conflit porta, non sur l'usage que les Hospitaliers faisaient des pâturages pour leurs propres troupeaux, mais sur le droit qu'ils prétendaient s'arroger d'y introduire à leur profit du bétail étranger, question qui mettait aux prises, à la même époque, les moines de Saint-Savin et les habitants de la « république » et sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir. Il prouve aussi, et non moins clairement, l'importance des intérêts en conflit et la grande activité de l'Ordre en matière d'industrie pastorale.

Nous aurons l'occasion de montrer ailleurs les services rendus par les Ordres religieux et leur fonction dans la vie générale de la montagne.

28. A. du Bourg, **94**, p. 213-216.

29. Voir J. Laporte. *Les Templiers ou les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem à Gavarnie et à Luz ?* (R. des Hautes-Pyrénées. 23^e année, 1928, p. 178-188, 201-209). Cet intéressant travail démontre de la façon la plus claire, qu'il n'existe aucune preuve de la présence des Templiers dans la vallée de Barèges. Les Templiers ont bénéficié d'une simple confusion sur laquelle s'est édifiée toute une légende.

CHAPITRE III

LES COMMUNAUTÉS

I. — Les domaines et les droits des communautés.

C'étaient les communautés qui possédaient et qui exploitaient la plus grande partie, — on pourrait dire, pour certains lieux, la presque totalité, — du domaine pastoral. Quelle était la provenance de leurs richesses ?

Sur cette question si obscure des origines de la propriété communale, deux opinions, on le sait, sont en présence. L'une, c'est que les communaux sont d'anciennes propriétés collectives, aussi anciennes que la société elle-même, et que l'administration romaine aurait laissées à la disposition des populations rurales. Elle a été notamment soutenue par Dareste de la Chavanne et par Glasse. L'autre, qui est celle des anciens feudistes, veut que tous les biens communaux, soumis, comme les autres biens, à l'adage « nulle terre sans seigneur », proviennent de libéralités faites aux communes par les seigneurs ecclésiastiques et laïques. A laquelle de ces deux origines convient-il d'attribuer l'existence des biens communaux dans la montagne pyrénéenne ?

Les communautés pyrénéennes ont toujours soutenu, au moins dans la région qui nous occupe, qu'elles avaient eu, de tout temps, la libre jouissance et même la propriété des domaines qu'elles exploitaient. Leurs droits de propriété étaient aussi anciens qu'elles-mêmes³⁰.

Cette opinion a été acceptée par la plupart de ceux qui se sont occupés de l'histoire des populations montagnardes, de leurs droits, de leurs franchises et de leurs biens, qu'ils aient cru ou non à la persistance de l'action de Rome. Les habitants des vallées, disent-ils, ont eu de tout temps la libre jouissance de leurs montagnes, de leurs forêts et de leurs eaux, le droit de chasser et de pêcher

30. Cette idée inspire sans exception toutes les déclarations rédigées, à diverses époques, par les vallées, Barèges, Azun, Ossau, Aspe, Barétous.

librement, de posséder en toute propriété la terre et de la cultiver, d'exploiter les herbages communs et d'y mener leurs troupeaux. Les actes de concession et d'affièvement, quand il y en a eu, ont été très rarement des actes spontanés et libres impliquant de la part du pouvoir seigneurial la renonciation à exploiter une certaine étendue du domaine, à charge de service ou de redevances pour le concessionnaire. Elles ont été, presque toujours, la reconnaissance d'un état de fait auquel il a dû se soumettre ; tout au plus un moyen de faire reconnaître par des populations peu dociles le lien de vassalité qui les unissait à lui. C'est ce qu'exprime très bien Brutails ³¹ parlant des montagnards roussillonnais, propriétaires de leurs communaux : « La population, dit-il, conduisait les bestiaux sur les terres vagues en vertu de coutumes tellement anciennes que leur origine se confond avec les origines mêmes de la société. » Les historiens de la Bigorre et du Béarn ne pensent pas autrement.

Est-il nécessaire de croire, pour admettre cette explication, à une action de l'administration romaine dans l'attribution des biens aux anciennes tribus ? On semble l'avoir cru. « Au X^e siècle, disent Mazure et Hatoulet dans leur *Introduction aux Fors de Béarn*, les villages avaient de vastes territoires qu'ils exploitaient en commun... Le système romain de la propriété libre et de l'exploitation de vastes terres en commun... n'avait pas cessé d'exister dans les pays de droit écrit ³². » On retrouve cette opinion dans d'autres ouvrages, dans l'*Histoire du Droit français* de J. Laferrière ³³, dans les *Forêts pyrénéennes* de A. Campagne ³⁴, pour ne parler que des livres consacrés aux Pyrénées.

Dans la région des coteaux et des plaines, cette explication peut être vraie, le Béarn ayant été pays de droit écrit. Mais, en pays de montagnes, il paraît bien inutile de faire intervenir l'influence de la loi romaine. C'est en effet dans la partie occidentale de la chaîne, surtout dans le domaine qui fait l'objet de cette étude, que la propriété communale a présenté de tout temps et a conservé ses plus fortes positions ³⁵. Or ce domaine de la grande propriété com-

31. Brutails, 95, p. 250.

32. Introduction, p. XXX. — cf. Marca, p. 343.

33. « ... Cette liberté des terres et des hommes, venant des traditions de la loi romaine... » J. Laferrière, *Histoire du Droit français*, t. V p. 443-444.

34. A. Campagne, 63, p. 21 et 22.

35. Une statistique établie avec grand soin par Roquette-Buisson évalue l'étendue du domaine communal à 80 p. 100 de la superficie totale dans la vallée d'Aspe et dans celle de l'Adour supérieur ; à 79 p. 100 dans la vallée d'Aure ; 77 p. 100 en Azun, Saint-Savin et Cauterets ; 76 p. 100 en Ossau ; 75 p. 100 à Barèges, (vallée supérieure du Gave de Pau et vallon du Bastan) ; 69 p. 100 dans la vallée du Vert (Barétous). Dans le Louron, la propriété com-

munale correspond précisément à celui où l'action de la domination romaine avait été la moins profonde. Rome avait, on le sait, groupé en cités, dont chacune avait sa capitale, et en provinces, les petits peuples des Pyrénées. Ceux de l'Ouest faisaient partie de la Novempopulanie³⁶, laquelle s'étendait à l'Est jusques et y compris le pays des *Conсорani*, le Couserans actuel (vallée du Salat). Mais ce n'étaient là que des cadres. M. Jullian remarque que les Pyrénées se décidèrent beaucoup plus lentement que les Alpes à oublier leur passé. Il observe que les traces de l'occupation romaine, monuments et inscriptions, sont particulièrement rares en Béarn et dans le Pays basque³⁷. Elles ne sont pas beaucoup plus nombreuses dans les autres vallées³⁸. A peu près partout les populations restèrent fidèles à leurs habitudes, conservèrent leurs coutumes particulières, leur organisation sociale et, très certainement, leurs biens. Si donc les communautés eurent par la suite la libre disposition de leurs montagnes, ce n'est pas à Rome qu'elles le durent. Leur domaine était celui qu'avaient occupé et organisé les premiers groupements humains dont elles étaient les héritières³⁹.

Faut-il conclure de cette très grande ancienneté de leur possession que les communautés pyrénéennes ne devaient rien à personne et qu'il n'y eut aucune limitation aux droits qu'elles exercèrent sur leurs domaines de montagnes et de forêts ? En d'autres termes, faut-il admettre avec elles et avec les historiens qui ont adopté leurs prétentions que la propriété montagnarde a complètement échappé à toute espèce d'inféodation ? Nous ne le croyons pas. A notre avis, le régime féodal a eu plus d'emprise sur les communautés pyrénéennes, ou, si l'on préfère, elles ont dû se

munale s'abaisse à 41 p. 100. En dehors des Gaves, de l'Adour et des Nestes, c'est seulement dans les vallées les plus voisines que la proportion des terres communales se maintient égale ou supérieure à 50 p. 100 du total (Pique, 69 p. 100 ; Garonne, en amont de Montréjeau 59 ; Saison, 55 ; Nives, 50). Dans la partie orientale de la chaîne, elle est beaucoup plus faible : un tiers environ de la superficie totale des vallées du Salat, de l'Ariège, de l'Aude et de la Têt (Roquette-Buisson, 135 p. 258 et suiv.).

36. Inscription d'Hasparren, C. I. L. XVII, 412 — cf. *Not. dignit.* éd. Seek, p. 271 ; — Jullian, 25, IV, p. 71-72.

37. C. Jullian, 25, VI, 368-369 ; 510-514.

38. Il convient de faire une réserve pour le Comminges et pour la vallée d'Aure, où l'abondance des sources minérales, la facilité des communications avec l'Espagne et le voisinage de Toulouse provoquèrent un plus actif développement de l'influence romaine. Voir C. Jullian, V, p. 98, n. 1 ; 369, 372, n. 9 ; VI, 513, n. 2.

39. Il a pu en être autrement dans la partie orientale de la chaîne. Dans ce domaine, qui relevait de Toulouse et de la Narbonnaise Première, la domination romaine eut plus de durée. Il est vraisemblable qu'elle laissa plus de traces. Rien n'empêche de croire qu'il se forma, aux dépens du sol des tribus et au profit de propriétaires indigènes ou romains, de grands domaines, qui auraient plus tard servi de cadres à la propriété féodale. Ce qui est certain, c'est que les terres féodales y furent nombreuses et les propriétés communales peu étendues. Aujourd'hui la plus grande partie du sol pastoral ou forestier est entre les mains des particuliers et de l'Etat, non des communes.

défendre contre lui plus qu'on ne l'a dit. Les vallées béarnaises elles-mêmes, qui passent pour avoir été les plus libres de toutes, n'échappèrent pas à sa menace.

Laissons de côté les vallées les plus voisines de la plaine où nous avons vu le pouvoir seigneurial diriger lui-même l'exploitation du sol, agricole ou pastoral, pour nous en tenir aux régions hautes, Aspe et Ossau, Azun, Saint-Savin et Barèges, Aure. Aussi obscure que soit leur histoire dans la période qui précède le XIV^e ou le XIII^e siècle, nous en savons assez pour être assurés que leurs habitants ont eu à se défendre contre les entreprises des gouvernements féodaux et que leurs droits n'ont pas toujours été aussi pleinement incontestés, ni aussi intégralement exercés par eux qu'ils l'ont par la suite prétendu.

D'abord il y eut des portions du domaine pastoral dont ils durent, au moins à certains moments, partager l'exploitation avec les mandataires du pouvoir seigneurial. Il est, en particulier, certain que les Ordres religieux, Bénédictins et Hospitaliers, exercèrent dans les vallées, entre le X^e et le XIII^e siècles surtout, une action qui, sans avoir été aussi considérable, il s'en faut, ni aussi prolongée qu'elle le fut dans certaines parties des Alpes, ne laisse pas d'avoir été importante. Il paraît bien que les Ordres religieux firent assez longtemps figure de délégués du pouvoir seigneurial chargés d'assurer la police des ports et des passages, de surveiller des populations lointaines, isolées et peu dociles. Or leur activité ne pouvait être entièrement désintéressée : nous avons vu qu'ils prélevaient des dîmes, qu'ils exerçaient des droits de casadure et autres, qu'ils avaient des biens et des troupeaux.

Dans les domaines qu'ils exploitaient eux-mêmes, avec ou sans actes d'affrèvement, les montagnards subirent d'autres atteintes à leur entière activité. Sans doute le seigneur ne leur contestait guère le droit de pêcher la truite des lacs, de chasser l'ours, le loup ou l'isard, de mener leurs troupeaux sur les estives, de ramasser ou même de couper du bois dans les forêts, — tous droits qu'il était le plus souvent fort empêché d'exercer lui-même. Mais il en était d'autres qu'il lui refusa pendant longtemps et presque partout, à la fois parce qu'ils lui étaient pécuniairement utiles et parce qu'il les considérait comme étant des attributs de la seigneurie elle-même. De ce nombre étaient le droit d'autoriser ou de refuser l'introduction, sur les montagnes communes, du bétail étranger, et celui, non moins essentiel, de prononcer la mise en défens des pâturages et des forêts, ce que l'on appelait dans les vallées le *bédât* ou *vète*, avec sa contre-partie la réouverture (*dévète*) des

mêmes pâturages et forêts. A l'un et à l'autre de ces droits, le montagnard tenait tout autant que le seigneur. « Le seigneur comte, disent les Privilèges de Barèges, n'y doit apporter ni empêchement ni retard ⁴⁰. » A leur sujet, les luttes furent, par endroits, très vives. Les montagnards finirent par l'emporter. Mais ce ne fut pas aussi aisément qu'on le pourrait croire. Il leur fallut beaucoup de temps et beaucoup de persévérance. Une vue rapide de leur histoire montrera que les mêmes questions se sont posées, avec plus ou moins d'acuité, dans toutes les vallées.

Dans les montagnes béarnaises, on ne connaît aucun acte d'affranchissement. Ni Barétous, ni Aspe, ni Ossau n'ont eu de titres écrits, pas plus pour leurs estives que, en dépit des affirmations répétées des Ossalois, pour la lande du Pont-Long. On en peut conclure que, si les Fors ⁴¹ sont muets sur la question de la propriété et de l'usage des montagnes, c'est que les droits des habitants n'étaient ni contestables ni contestés. Mais on en pourrait tout aussi bien tirer la conclusion contraire ⁴². D'autre part, il est admis que la vallée avait, jusqu'au XII^e siècle, formé une seigneurie particulière avec ses vicomtes ou viguiers héréditaires ⁴³. Il paraît difficile de croire que ces seigneurs ne jouissaient d'aucuns droits utiles et n'exerçaient aucune autorité. A la même époque et de connaissance plus certaine, il y avait en Ossau des moines, bénédictins et augustins de Sainte-Christine, établis à Gabas : ils exploitaient la montagne par leurs troupeaux et jouissaient de certains revenus. Enfin il n'est pas sûr que, après la réunion définitive des vallées à la vicomté ⁴⁴, le vicomte n'ait pas conservé, dans l'administration du domaine pastoral, au moins quelque participation. L'institution de la majoralie, aussi obscure que soit son histoire et sa fonction ⁴⁵, prouve qu'il a au moins essayé.

Il paraît donc probable que, en Ossau, les montagnards n'ont pas été aussi complètement maîtres de leur domaine qu'ils l'ont soutenu par la suite. Ce n'est qu'à partir du XIII^e siècle que leurs

40. Texte dans Bourdette, **93**, II, p. 171.

41. La charte originale est de 1221. Nous ne la connaissons pas. Celle que nous avons est de 1267 ; encore n'est-il pas certain que ce soit la charte exacte de confirmation de Gaston VII (Rogé, **134**, p. 325-326).

42. Ce que n'ont pas manqué de faire les communautés riveraines du Pont-Long, rivales des Ossalois.

43. Marca, p. 549 ; de Jaurgain, **116**, t. II, p. 43 ; Rogé, **134**, p. 324.

44. On n'en connaît pas exactement la date, non plus que celle de la réunion de la vallée d'Aspe. Mais elle est définitive pour les deux vallées, à l'avènement de la maison de Foix (1290).

45. Voir ci-dessus, chapitre I. — Il y avait, en Ossau, quelques seigneurs de villages. On en trouve à Béon, à Louvie-Soubiron, à Gère, à Sainte-Colome, etc.. Mais leurs droits étaient extrêmement limités. Ils ne rendaient pas la justice et n'avaient aucune part à l'exploitation des biens de la vallée.

rapports avec le pouvoir seigneurial se trouvent définitivement établis par les termes du For. Ce n'est peut-être aussi qu'à partir de cette époque qu'ils obtiennent la pleine et entière jouissance de leurs montagnes⁴⁶. C'est alors que le vicomte cesse d'exercer le droit de majoralie ; qu'il admet les gens des vallées à signer avec lui le traité qu'il conclut en 1279 avec le roi d'Angleterre, fixant les conditions du parcours des troupeaux en terre gasconne. Plus tard, à une date que nous ne connaissons pas très bien, mais qui doit se placer dans le courant du XIV^e siècle, il renonce à percevoir des droits de passage (*guiit*) sur les animaux transhumant de montagne en plaine. Au début du XV^e siècle, les Ossalois procèdent au partage de jouissance entre les communautés suivant le système des *toques*, sans aucune intervention du pouvoir seigneurial (1401) Ils sont décidément maîtres chez eux.

Les mêmes remarques s'appliquent à la vallée d'Aspe, qui eut les mêmes destinées que sa voisine. Elle aussi eut ses seigneurs particuliers dont il est parlé au For⁴⁷, ses moines augustins établis à Sainte-Christine, son majoral nommé par le vicomte. Enfin la *Déclaration générale* de 1692 prouve clairement que le vicomte contesta longtemps aux Aspois ce droit, auquel les vallées tenaient si fort, d'introduire sur leurs domaines des animaux étrangers, d'en recueillir les profits et de carnaler le bétail, et que la vallée, en dépit de ses Fors et de ses libertés, ne réussit à faire reconnaître ce droit que par une sentence de la Cour Major en date du 18 novembre 1477⁴⁸.

Dans les vallées de la Bigorre, les mêmes débats se poursuivirent entre le pouvoir seigneurial et les montagnards. En Azun, pas plus que dans les vallées béarnaises toutes proches, les habitants n'avaient de titres positifs. Mais ils prétendaient avoir toujours eu la libre disposition de leurs montagnes. Ils défendirent leurs droits par la force quand ils les sentirent menacés, ainsi qu'en témoigne la tradition fameuse du « saut » de ce procureur que les habitants précipitèrent un jour dans le Gave pour avoir voulu entreprendre sur leurs franchises. Et ils finirent pas en faire reconnaître l'ensemble par une sentence du juge-mage de Bigorre en date de 1427⁴⁹.

46. Réserve faite des droits de quelques maisons nobles de la vallée.

47. Art. XXVIII. — cf. Marca, p. 549 ; de Jaurgain, t. II, p. 43 ; Rogé, p. 329 — Le For d'Aspe, daté de 1247, fut précédé d'un autre beaucoup plus ancien, dont nous ne savons rien (L. Cadier, 96, p. 5, n. 1).

48. *Sequense lous privilegedges...*, 138.

49. Bourdetté II, p. 201 et 224. Texte dans Bascle de Lagrèze, 87, p. 428.

A Barèges, les habitants avaient des titres mieux établis. Si les Fors de Bigorre⁵⁰ sont muets sur les droits des montagnards en matière de pacages et de forêts, les habitants de la vallée de Barèges pouvaient exciper d'un privilège à eux concédé en 1180 par le comte Centot ou Centulle III, en vertu duquel ils avaient, dès cette époque, le droit de *véter* les communaux et de carnaler eux-mêmes le bétail étranger, c'est-à-dire la libre exploitation de leurs montagnes⁵¹. Ces droits leur furent visiblement contestés par les représentants du comte, car nous les voyons, en 1319, en appeler contre eux à l'autorité du comte lui-même, qui était alors Charles le Bel, roi de France. Ils obtinrent satisfaction⁵². Mais ils durent s'engager à acquitter un droit d'entrée de 750 livres tournois et un fief annuel de 5 livres de la même monnaie. C'est sur le paiement de cette somme que les communautés de la vallée eurent à s'entendre, ce qui les amena à conclure un arrangement général et un partage de jouissance entre les divers groupes d'habitants, arrangement qui fut renouvelé et complété en 1414⁵³. Ainsi, à Barèges comme ailleurs, les montagnards eurent à se défendre. Ils eurent aussi, dans une certaine mesure, à partager avec les Hospitaliers les profits de l'exploitation pastorale. Il est vrai que les actes précédemment cités ne font aucune réserve en faveur des moines. Mais ce silence n'implique pas nécessairement que leurs droits furent méconnus.

Beaucoup plus vives et plus longues furent les contestations entre les habitants de la vallée de Saint-Savin et les moines bénédictins. Elles portèrent sur l'ensemble des rapports des vassaux avec le seigneur abbé et plus particulièrement sur le droit de *véter* et sur la faculté d'introduire le bétail étranger. L'accord de 1317 auquel elles aboutirent, en établissant une sorte de partage de la seigneurie entre l'abbé et la république des habitants, marqua en réalité un recul de l'autorité de l'abbé et prépara de nouveaux empiètements de la communauté. Mais il prouve aussi que les droits de celle-ci avaient été longtemps contestés.

Dans la vallée d'Aure, les montagnes furent affiévées aux habitants par les comtes d'Aure et, après eux, par leurs successeurs, les barons de Labarthe et les comtes d'Armagnac. En 1294, les quatre vèziaux d'Ancizan, Cadéac, Grézian et Guchen étaient déjà

50. 1097, d'après Davezac-Macaya, **110**, I, p. 190.

51. Bourdette, I, p. 364 ; II, 164 : Art. XXI et XXVI.

52. Ibid II, p. 48. Arch. de Luz DDI, f° 44 et suiv.

53. Ibid II, p. 42 et 177. Voir ci-dessous. ch. IV, § 3.

en possession de la montagne du Transport. Au début du siècle suivant, Azet, Bourisp, Campan, Estensan et Grailhen entraient en jouissance de la montagne de la Serre, mais le Rioumajou ne fut concédé à Sailhen et à Saint-Lary, par Jean V d'Armagnac, qu'en 1454, et d'autres pâturages plus tard encore, dans le courant du XVI^e et du XVII^e siècle⁵⁴. Il est vraisemblable que ces actes de concession ne firent que consacrer des droits que les montagnards exerçaient de longue date. Toutefois les habitants étaient soumis à diverses charges. Vignee et Cadeilhan-Trachères, pour le Badet et Saux, dont elles avaient la jouissance, devaient entretenir le chemin d'Espagne entre Aragnouet et le port de Bielsa. Tramezaygues, pour le Moudang, devait assurer la garde du château construit sur son domaine ; Sailhen et Saint-Lary étaient tenus d'entretenir les chemins et les ponts qui, par le Rioumajou, menaient à Gistain, ainsi que l'hospice construit au pied du port.

Ce n'est donc pas sans efforts que les montagnards pyrénéens sont restés ou sont devenus les maîtres d'exploiter à leur guise leur domaine. Ils ont eu, sinon à le conquérir, du moins à le défendre. Et ce n'est que grâce à leur vigilance et à leur obstination qu'ils y sont arrivés. Mais, ces réserves faites, il faut reconnaître que, dans la plupart des vallées occidentales, leurs droits ne furent pas très sérieusement menacés et qu'en tout cas leur victoire fut complète. A partir du XIII^e siècle, du XIV^e siècle au plus tard, ces droits leur furent garantis par tout un ensemble de constitutions et de chartes écrites, de caractère transactionnel, qui, en retour d'un acte de reconnaissance et de quelques obligations politiques ou militaires peu gênantes, les laissaient entièrement libres de gérer à leur guise leurs bois, leurs estives et leurs eaux. Nous verrons, d'autre part, que c'est à la même époque qu'ils réussirent, par l'effet de franchises fiscales obtenues du pouvoir seigneurial et de traités conclus avec leurs voisins, à organiser leur vie de relations de la façon la plus ingénieuse et la plus utile.

Ce furent désormais les communautés qui exploitèrent le domaine pastoral. Elle ne cessèrent jamais de le faire. La Révolution elle-même, aussi hostile qu'elle fût au régime de la propriété indivise, n'y put rien changer. Aujourd'hui comme par le passé, les communes sont, isolément ou groupées en syndicats, propriétaires de la presque totalité des forêts et des pacages, au pays des Gaves,

54. Les libertés et les droits de la Vallée d'Aure furent confirmés, après la réunion de l'Armagnac à la couronne, par *Lettres patentes* de Louis XI (Montlezun, **133**, VI, p. 53).

de l'Adour et des Nestes. Les particuliers (sauf dans le Louron) n'ont presque rien. Quant à l'Etat il y est plus pauvre encore. A l'exception de quelques hectares qu'il a acquis ici et là pour y exécuter des travaux de reboisement ou de défense, il n'est en aucune mesure propriétaire de la terre montagnarde.

II. 1 — L'indivision.

Le domaine de montagnes et de forêts administré par les habitants d'une vallée se trouvait entièrement compris dans les limites mêmes de cette vallée. Il n'en débordait pas les frontières. On pourrait citer des dérogations à cette règle. Ainsi les Aspois d'Accous exploitaient la montagne d'Izeye sur le territoire de la vallée d'Ossau ; de même les Aurois des Quatre-Véziaux la montagne du Transport (au-delà du port) sur le territoire de Campan⁵⁵. Mais c'étaient là des domaines de faible étendue et des cas exceptionnels. L'habituel, c'était que le montagnard faisait vivre son troupeau sans avoir à sortir de la vallée⁵⁶. Il devait donc y trouver tout ce dont il avait besoin pour son bétail : non seulement les champs et les prés qui lui fournissaient les réserves hivernales, mais, dans le domaine indivis, des montagnes pour toutes les saisons, des basses et des moyennes pour le printemps et pour l'automne, des hautes pour l'été.

Or ces montagnes étaient fort inégalement réparties. La vallée pyrénéenne étant une vallée transversale, creusée en travers de zones d'altitude croissante, les communes les plus rapprochées de la plaine disposaient en suffisance ou même en excédant de terrains de parcours pour le printemps et pour l'arrière-saison, tandis qu'elles manquaient de pâturages d'été. Inversement, les communes des régions hautes avaient à leur portée d'immenses domaines d'estives, très supérieurs à leurs besoins. Pour assurer à chaque groupe d'habitants une part de hautes et de basses montagnes, de hautes surtout puisqu'elles étaient plus inégalement distribuées, les montagnards conservèrent le régime de l'indivision probablement établi par la tribu primitive. Ce régime n'eut pas partout la même durée, ni les mêmes formes. Mais on en observe partout au moins des traces. Et il reste un des aspects les plus

55. On pourrait y ajouter la lande du Pont-Long, près de Pau, domaine de parcours des bergers d'Ossau.

56. Sauf, naturellement, dans le cas de transhumance.

caractéristiques de l'ancienne exploitation du domaine pastoral dans les vallées dont nous avons entrepris l'étude.

Dans la vallée de Barèges, l'indivision était complète. L'ensemble des communautés était, en corps, propriétaire de la totalité des montagnes, ports et forêts, qui formaient un vaste domaine collectif administré par les Consuls. On ne pouvait, sans leur consentement, ni louer, ni aliéner la moindre parcelle du territoire commun. C'est de l'assemblée des consuls, également, que dépendaient l'admission du bétail étranger, les parcours des troupeaux indigènes, les règlements relatifs à la jouissance des montagnes et à l'exploitation des forêts. On reviendra plus loin sur cette organisation.

Dans la vallée d'Ossau, l'indivision était partielle. Chaque commune avait ses montagnes, situées à des altitudes variables et étagées à proximité de l'agglomération. Mais elle avait en outre la jouissance d'un domaine commun, situé dans la partie supérieure de la vallée sur le territoire de la communauté de Laruns. Ce domaine, que l'on appelait les *Montagnes générales*, n'était pas très étendu⁵⁷. Mais il rendait de grands services aux communes les plus basses de la vallée qui avaient suffisamment de moyennes et de basses montagnes mais manquaient d'estives. L'indivision primitive se survivait par elles. Et il y en avait d'autres restes : des portions de domaine communal enclavées dans les Montagnes générales ou sur le territoire de Laruns ou encore des droits de parcours et d'usage : Bazy avait Chérué ; Castet, Gabardère ; Assouste, la montagne et le lac d'Artouste. (Voir fig. 6, p. 235.)

Dans la vallée de Saint-Savin⁵⁸, la situation était la même qu'en Ossau : les hautes montagnes seules (avec les sources chaudes de Cauterets) étaient et sont restées indivises. Elles étaient toutes situées dans le haut de la vallée, sur le territoire de la commune actuelle de Cauterets. Le long conflit entre les « voisins » de Saint-Savin et l'abbé naquit précisément de ce que les moines voulaient mettre obstacle à cet accord nécessaire entre les communes basses, pauvres en estives, et la vallée de Cauterets, qui en était très riche. — accord qui est à la base de toute l'économie pyrénéenne.

Dans la haute vallée de l'Adour, l'indivision était (et est restée) partielle, quoique d'une façon assez différente. Bagnères-de-Bigorre avait un vaste domaine de montagnes qui s'étendaient sur la vallée

57. Il comprenait aussi la lande du Pont-Long, près de Pau.

58. Le Syndicat de Saint-Savin comprend actuellement sept communes : Saint-Savin, Pierrefitte-Nestalas, Cauterets, Soulom, Lau-Balagnas, Uz et Adast.

de Lesponne et sur les abords orientaux du pic du Midi, avec Arizes et le Tourmalet. Trois autres communes, Gerde, Asté et Baudéan, avaient aussi leurs domaines particuliers, de faible étendue. Tout le reste appartenait à Campan : les trois agglomérations du Bourg, de Sainte-Marie et de la Séoubé formaient (et forment encore aujourd'hui) une seule commune, très vaste, qui avait tous les caractères d'une communauté de vallée. C'est le bourg de Campan qui en était le chef-lieu.

Partout ailleurs, le domaine de la propriété avait été partagé entre les communes.

Dans la vallée d'Aspe, l'ancienne indivision, avec les organismes qu'elle comportait, disparut à une époque que nous ignorons mais qui est certainement très ancienne. La *Déclaration générale* des biens de la vallée⁵⁹ faite en 1692 prouve qu'à cette date le partage était fait depuis longtemps. Mais des traces de l'ancienne indivision subsistaient encore. Les jurats de la vallée conservèrent presque jusqu'à notre époque l'habitude de se réunir. Ils formaient une assemblée appelée le Tilhabé qui tenait ses séances à peu près au centre du pays, au-dessus du défilé d'Esquit. Le lieu était planté de tilleuls, d'où le nom qu'elle portait. Nous savons par des documents précis que cette assemblée se réunissait encore en 1765⁶⁰. Le *Vic-dessus* conserva la sienne jusqu'en 1787⁶¹. Enfin, dans la haute vallée, toutes les montagnes qui s'élèvent depuis le thalweg du Gave jusqu'aux crêtes séparatives de la vallée d'Ossau ont formé jusqu'au milieu du XIX^e siècle un domaine de vaste étendue commun à Urdos, Etsaut et Cette-Eygun.

En Barétous, l'indivision semble avoir subsisté jusqu'à la fin du XVI^e siècle : ce n'est qu'après 1582 que le territoire aurait été partagé et réparti entre les diverses communautés⁶². Très ancien, aussi, est le partage dans la vallée d'Azun, ainsi qu'en témoigne un accord de 1409 entre Arcizan-Dessus, Bun et Gailhagos, arrêtant la conduite à suivre en cas de contestations sur les pascages⁶³. Le Dénombrement de 1612 affirme que ce partage a été fait « de temps immémorial » et qu'il était déjà réalisé en 945⁶⁴. Dans la vallée d'Aure, dans le Louron, c'étaient également les

59. *Segurñse lous privileges....* 138.

60. Archives d'Accous. *Registre*.

61. Archives des Basses-Pyrénées : Vic-Dessus de la Vallée d'Aspe BB 8 (*Registre* 1693-1787).

62. Elles sont au nombre de six : Aramits, Ance, Arette, Lanne, Féas, Issor. — V. *Déclaration* de 1682 (Roquette-Buisson, 135, p. 80).

63. J. Bourdette, 93, II, p. 171.

64. J. Bourdette, III, p. 48.

communautés qui avaient la propriété ou la jouissance des montagnes. C'est, notamment, aux communautés d'Aure, non à la vallée en corps, que les pâturages, les forêts et les montagnes avaient été affiévées par les seigneurs de Labarthe et les comtes d'Armagnac, entre 1294 et 1454 pour la plupart.

Ainsi, la propriété communautaire du domaine pastoral entre l'ensemble des habitants de la vallée n'existait pas partout. Mais il en subsistait partout des traces : indivisions partielles, droits d'usage ou de parcours d'une commune sur le territoire d'une autre, domaines enclavés et enchevêtrés, etc... Or, qu'il s'agisse d'indivision totale comme à Barèges, partielle comme en Ossau, Saint-Savin et Campan ; qu'il s'agisse d'enclaves et de droits d'usage d'une commune sur le territoire d'une autre, tous ces arrangements, à peu près sans exception, ont pour objet d'assurer aux groupes d'habitants installés dans la partie basse ou moyenne de la vallée, un moyen de jouir des estives de la partie haute. Ainsi les Montagnes générales d'Ossau sont toutes en haute montagne. De même à Saint-Savin. En haute montagne aussi sont les enclaves de Chérué et de Gabardère (Ossau), de Lacuarde (Aspe), les domaines de Bourisp et de Saint-Lary dans le Rioumajou, de Guchan et de Bazus-Aure à la Gêla et à Saux. Au contraire, les basses montagnes sont d'ordinaire divisées. Il n'y en a aucune dans les Montagnes générales d'Ossau⁶⁵, dans les domaines indivis de Saint-Savin. Bien plus, dans la vallée de Barèges, où l'indivision est complète, la jouissance en commun ne s'exerce effectivement qu'en haute montagne : là seulement viennent se réunir les troupeaux venus des différentes communes ; là seulement se trouvent les estives que la vallée afferme à des étrangers. Quant aux basses et moyennes montagnes, si elles sont, elles aussi, partie intégrante du domaine commun, elles sont exploitées exclusivement par les communes établies sur leur sol, ou à proximité. Et cela, non seulement par l'effet d'un simple usage, mais en vertu d'arrangements formels. Les sentences arbitrales de 1319 et de 1414 entre les quatre vicqs de la vallée ne sont autre chose qu'un partage de jouissance entre les diverses agglomérations de la vallée de Barèges. Ils continuent, en fait, à être en vigueur. Et, en somme, chaque commune a son domaine de basses et de moyennes montagnes. Les hautes seules sont exploitées en commun.

Ainsi, sous quelque forme et en quelque état qu'elle se pré-

65. Nous ne parlons pas du Pont-Long.

sente, l'indivision, imposée et maintenue par la disposition même de la vallée, assurait à l'ensemble des habitants un traitement plus équitable que n'aurait pu le faire le partage du domaine pastoral entre les diverses communautés. Grâce à l'indivision, chacune d'elles avait sa part des estives. Nous aurons l'occasion de montrer qu'un autre usage pyrénéen, le *bédal* ou défens saisonnier, lui assurait en même temps le moyen de ménager ses basses montagnes et d'en éviter la surcharge. Indivision des hautes montagnes, mise en défens des basses sont deux termes étroitement associés d'un même régime d'exploitation.

III. — Les usagers. La société montagnarde.

Qu'il fût indivis ou qu'il fût partagé, le domaine pastoral était exploité par les habitants de la vallée. Nous aurons à exposer plus loin le mécanisme de cette exploitation dans le cadre de la commune ou dans celui, plus élargi, de la vallée. Il faut d'abord nous demander ce qu'étaient les usagers. Connaissant le champ de travail, il est nécessaire que nous connaissions l'ouvrier.

On se méprend assez ordinairement sur l'état de l'ancienne société pastorale. Parce que la *vésiau*, comme nous le montrerons plus loin, a été une seigneurie roturière ; parce qu'elle a su défendre victorieusement ses droits ; parce qu'elle a été formée d'hommes libres et qu'elle a eu une forme républicaine, on se la représente tout naturellement comme une démocratie rurale, composée d'associés vivant en plein accord et exploitant, dans des conditions de stricte égalité, un domaine, commune propriété de tous. Il s'en faut cependant que ce domaine fût également ouvert à tous les habitants.

D'abord il fallait, pour être admis à en avoir la jouissance, appartenir à la communauté ou *vésiau*. Or la *vésiau* (*vesiau*, *besiau*) était un groupement fermé. On ne pouvait, d'ordinaire, en faire partie si l'on n'était né sur son territoire ou si l'on n'y possédait un bien-fonds. A tout le moins fallait-il, si l'on venait du dehors, obtenir le consentement des *vesiis*. Certaines communautés imposaient aux nouveaux habitants un stage et le paiement d'une indemnité avant de leur accorder la qualité de « voisin ⁶⁶ ».

Ce n'est pas tout. Entre ceux-là même qui faisaient partie de

66. Bascle de Lagrèze, **87**, p. 55-58.

la vésiau, le droit à la jouissance du domaine pastoral n'était pas également partagé. En fait, l'exploitation des montagnes et des forêts était réservée à un nombre assez limité de personnes, à la fois par l'effet du régime de la propriété privée et des modes de jouissance de la propriété collective.

La propriété de la terre cultivable était, dans toutes les vallées, la source première de la richesse, du rang social, de l'influence et du pouvoir. Il n'y avait, à cet égard, aucune différence entre la montagne et la plaine. Tout au contraire, le montagnard avait, plus encore que le paysan des régions basses, des raisons d'être étroitement attaché à son domaine, non seulement parce qu'il lui fournissait les grains et les autres produits qu'il obtenait malaisément du dehors, mais parce qu'il lui était très difficile, sinon impossible, d'en accroître l'étendue par des défrichements nouveaux. Il en résultait que le nombre des propriétés était dans les vallées très limité. Suivant l'*Enquête* ⁶⁷ faite, en 1300, dans la Bigorre, on comptait, à cette date, pour la baylie ou viguerie de Bagnères, 1.167 feux ; pour la vallée de Barèges, 500 ; pour le reste du Lavedan, 5.000. En Béarn, d'après le dénombrement de 1549 ⁶⁸, Ossau avait 744 feux ; Aspe, 449 ; Barétous, 148. Or chaque feu correspondait à un domaine foncier directement exploité. Le nombre de ces domaines était donc des plus restreints. Et il ne pouvait s'accroître, parce que la législation et les mœurs s'attachaient à en empêcher le morcellement.

A cet objet, — le maintien de l'intégrité du domaine, — tendait, en effet, tout le droit privé réglant l'organisation de la famille et la transmission des biens. C'est pour mettre obstacle au partage de la terre que la législation en imposait la transmission intégrale à l'aîné des enfants. Pour la même raison, elle affirmait l'égalité des sexes en matière successorale, la femme étant considérée comme aussi capable que l'homme (elle le fut souvent beaucoup plus) de maintenir les traditions et de défendre l'intégrité des biens de la maison ⁶⁹. Pour la même raison encore, elle subordonnait à l'aîné, homme ou femme, les cadets, qui lui restaient attachés, vivaient sous son toit, travaillaient pour lui, s'occupaient de la terre et du bétail. D'ordinaire, le cadet avait son troupeau à lui, qui était son capital et dont il vivait (avec un troupeau d'une

67. *Enquête sur la Bigorre*, 106.

68. Archives des Basses-Pyrénées, C. 1228.

69. Avec la terre et la maison, la femme conservait aussi le nom, usage qui se traduisait dans le langage courant par cette formule : « Le seuil ne change jamais de nom ».

centaine de brebis, le cadet pouvait s'entretenir et même amasser un petit pécule). Mais il n'avait aucun droit sur le domaine. Tout appartenait à l'aîné : la terre, le nom, l'exploitation du bien. C'était le chef, celui que l'on désignait, suivant les lieux, du titre de *cap d'oustau*, de *capsaler*, *feu-allumant*, *bientenant*⁷⁰.

Par l'effet de ces dispositions, l'*oustau*, c'est-à-dire la terre et la maison, — car les deux choses se confondaient, — se transmettaient sans se diviser, de génération en génération, dans la même famille. Aucun changement n'était possible. La vallée d'Ossau comptait 744 feux au XIV^e siècle, à l'époque où fut fixée la répartition des montagnes entre les familles usagères. C'est le même nombre que l'on retrouve au XVI^e siècle, au temps où Henri II de Navarre faisait faire le dénombrement de 1549.

Non seulement ces domaines ne pouvaient se morceler, mais il pouvait leur arriver de se concentrer davantage. Sans doute, l'usage voulait que l'« héritière » s'unît avec un cadet sans fortune. Celui-ci devenait le « gendre » de la maison et occupait dans la famille la position d'une sorte de prince consort. Mais il n'en était pas toujours ainsi. Souvent, deux héritages s'unissaient. Il se formait alors un domaine de terres cultivables qui excédait les dimensions ordinaires. Rien n'était changé en apparence : le nombre des feux restait le même. Seulement il y avait deux feux dans la même famille, quelquefois davantage.

Ainsi la propriété de la terre restait entre les mains d'une minorité de familles qui ne pouvaient s'accroître, mais qui tendaient à se restreindre. Ces maisons formaient dans chaque vallée une véritable aristocratie, celle des maisons casalières, jalouse de ses droits et fort bien défendue par une législation respectée de tous. Il nous reste à montrer que ce patriciat rural ne disposait pas seulement du sol cultivable, mais que, sur les pacages communs aussi, il était dans la situation d'un usager privilégié.

D'abord parce qu'il y envoyait plus de bétail que les autres. En principe, tous les habitants avaient le droit d'envoyer sur la montagne leurs vaches et leurs moutons. Mais la montagne ne fai-

70. Ce régime successoral pyrénéen a suscité de très nombreux travaux. Outre le commentaire de Noguès, **129**, on citera les études de E. Cordier, **102**, P. Maurel, **126**, J. Bonnecaze, **92**, p. 88-131 ; G. Bascle de Lagrèze, **87**. — Rappelons que F. Le Play voit dans la famille, telle qu'elle est constituée sous le régime de la législation pyrénéenne, un type caractérisé de ce qu'il appelle la famille souche (voir l'histoire de la famille Mélouga, **123**). Un de ses disciples, F. Butel, a décrit l'organisation et la vie d'une famille ossaloise, **148**.



A. - LE GAVE DE PAU A SAINT-FÉ.



B. - LE GAVE D'OSSAU EN AVAL D'ARUDY.

Clichés H. Cavaillès

PLANCHE I. — La bordure pyrénéenne.

sait vivre ces animaux que pendant la belle saison. En hiver, il fallait les entretenir, dans les germs ou dans les villages, avec du fourrage sec. Or ce n'était pas la montagne qui fournissait le foin, sinon en quantités fort limitées. C'était la prairie de fauche, c'est-à-dire la propriété. Et ainsi, celui-là seul qui avait de la terre à lui pouvait, pendant l'hiver, nourrir un troupeau nombreux. Il en résultait que les propriétaires de bien-fonds menaient sur le communal beaucoup plus de bétail que les habitants sans domaines.

Aussi s'arrangeaient-ils pour n'admettre aucune limitation à l'usage qu'ils en faisaient. Les règlements en assuraient, à tous les habitants de la vésiau, la jouissance gratuite ou quasi-gratuite. A Barèges, la jurade ne percevait sur eux aucune taxe de pacage. Il en était de même à Campan. En Ossau, la taxe existait dans plusieurs communes et dans les Montagnes générales⁷¹. En Aspe, elle était à peu près universelle. En Aure, certaines communes la percevaient ; d'autres n'exigeaient aucune redevance. Mais cette taxe, quand elle existait, était toujours très faible pour les usagers du lieu. Il est évident que cette gratuité ou quasi-gratuité était beaucoup plus avantageuse pour les riches, qui envoyaient sur la montagne beaucoup de bétail, que pour les pauvres qui en envoyaient peu ou pas du tout.

Mais il y a plus. Dans beaucoup de communes, la coutume accordait aux riches un traitement de faveur. Un règlement d'Azet, rédigé en 1784 et remanié en 1792, réservait le droit d'introduire du bétail (quelle que fût sa provenance, indigène ou transhumant) sur la montagne, aux seuls « bientenants », et proportionnellement au nombre d'arpents de terre possédés par eux. Il en était de même à Campan (1770)⁷², à Aste-Béon (1553). Dans cette commune, les casalers pouvaient introduire à Lers et à Peyrelu dix bacades ; les botoyers, cinq seulement⁷³. Ainsi ces mêmes maisons casalères qui possédaient la terre cultivable avaient aussi, sur le communal, comme un privilège, une sorte de droit de préemption.

Au-dessous des casalers, les cadets, restés attachés au foyer, avaient leurs troupeaux qu'ils menaient sur la montagne pendant

71. On en trouvera la preuve dans maints documents. Entre beaucoup d'autres, citons : Archives de la Vallée d'Ossau. *Registre de la Jurade*. BB7, p. 22. (Fait allusion aux charges qui incombait à chaque communauté) ; — Archives de Laruns (à Pau) CC 120 ; — Archives d'Izeste CC2 (1668) ; CC3 (1669). Actuellement la bacade s'est maintenue dans les Montagnes générales du bas Ossau. Elle a disparu de celles du haut Ossau.

72. Archives de Campan. *Registre des Délibérations*, (29 mai 1770).

73 J. Lacoste, 120, p. 78. — cf. Arbos, 1, p. 70.

l'été, et qu'ils entretenaient comme ils pouvaient pendant l'hiver, soit au village, soit, pour les Béarnais, en plaine. Au-dessous d'eux venaient les gens de condition moyenne, ceux qui n'avaient qu'une maison, un petit champ ou un jardin. Il y avait aussi, ceux-là, peu nombreux en montagne, qui cultivaient la terre des autres. A Aste-Béon, on distinguait les *casalers naturels*, considérés comme les descendants directs des fondateurs de la besiau ; les *casalers ceysaus*, qui payaient une redevance en nature ou en argent pour des terres qui ne leur appartenaient pas ; les *botoyers* (tenanciers) et les *nouveaux poubplants*, ces derniers n'ayant aucun droit à la jouissance des biens communaux ⁷⁴.

Cette société montagnarde était, au fond, très hiérarchisée. Il y avait des riches et des gens sans biens, tout un menu peuple, plus nombreux qu'aujourd'hui, de bergers et de domestiques, de bûcherons, de charbonniers, de muletiers, de tâcherons divers. Il y avait aussi des pauvres, des miséreux, et cette curieuse classe des cagots, lépreux ou descendants de lépreux, relégués tout en bas de la société. C'est dans ce menu peuple des vallées que se recrutait la main-d'œuvre ouvrière. A Barèges, à Campan, en Aure, ils tissaient la laine et fabriquaient le drap. En Aspe, en Ossau, beaucoup émigraient, à temps ou sans esprit de retour, vers l'Espagne ou vers la France, comme travailleurs agricoles, bergers ou vachers. Bilhères, en Ossau, avait la curieuse spécialité de fournir des *crestadous*, châtreurs et hongreurs de bétail. Un peu partout, les cagots travaillaient le bois, édifiaient les charpentes des maisons. Tout ce petit monde demandait fort peu au pacage communal. Les plus aisés avaient une ou deux vaches, un petit troupeau de brebis. D'autres se contentaient de quelques chèvres qu'ils menaient pacager autour du village. A Laruns ⁷⁵, ils avaient le droit de prendre en gazaille ⁷⁶ du bétail qu'ils menaient sur la montagne. Mais, tous réunis, leurs animaux ne représentaient que de fort modestes effectifs. La montagne restait, à peu près entièrement, le bien des familles casalères.

L'exploitation des vallées appartenait donc et profitait à une classe privilégiée, propriétaire du sol cultivable et principale usagère des biens communs. Mais les membres de cette classe privilégiée étaient soumis, les uns vis-à-vis des autres, à de strictes

74. J. Lacoste, **120**, p. 14.

75. Coutumier de Laruns (1587) *Rubr. de Gasailhas*. Arch. de Laruns AAT).

76. Bail à cheptel.

obligations. Dans la famille, c'est l'aîné qui commandait. Dans la commune, il y avait aussi une discipline. La communauté montagnarde devait se soumettre aux décisions des assemblées, aux ordres des jurats qu'elle avait élus, des agents et des gardes (*bedallers*) qu'elle appointait. L'assistance aux assemblées de la vesiau était obligatoire. Enfin chacun était tenu d'observer les règlements et les coutumes, souvent très rigoureux, qui assuraient l'exploitation des biens communs ou privés. Sur la montagne l'usager ne pouvait introduire son bétail qu'aux jours et dans les quartiers qui étaient fixés par la jurade. Toute infraction à la loi du *bédât* était punie d'une forte amende. La propriété elle-même était grevée d'une sorte de servitude. Le *Coutumier* d'Izeste⁷⁷ fait défense de faucher les prés après la Notre-Dame d'août. Et il en est de même à Laruns : après l'enlèvement de la moisson, champs et prairies de fauche étaient ouverts aux troupeaux de tous et de chacun. Ce régime s'est perpétué jusqu'à nos jours, au moins dans certaines vallées. Il y a trente ans à peine, on le pratiquait encore à Laruns, à Bielle, à Izeste. A Bielle, beaucoup de clôtures sont de date très récente. Au XVIII^e siècle, les ordonnances des intendants prescrivant la clôture des héritages, celles de l'intendant d'Etigny notamment, eurent peu de succès dans la région montagneuse. La plupart des propriétés restèrent ouvertes.

Tous ces traits, — jouissance du domaine pastoral ouvert à tous, réglementation stricte des parcours, limitation des droits du propriétaire sur sa terre, — sont ceux d'une organisation à tendances communistes⁷⁸, mais d'un communisme qui s'exerçait au profit d'une minorité et qui n'était possible que par l'effet d'un droit successoral particulier, par l'existence d'une classe de cadets, d'auxiliaires et de travailleurs.

IV. — La Communauté ou Vésiau.

La communauté montagnarde a été parfaitement définie par Brutails. « La commune, dit-il, était une société de propriétaires. » Et plus loin : « Elle était aussi et surtout... usagère. »⁷⁹ Les deux termes expriment très exactement la qualité des membres de la communauté pyrénéenne. Il conviendrait seulement de préciser que

77. *Coutumier d'Izeste* (Archives d'Izeste) p. 116.

78. J. Costa, **160**, définit ce régime *Comunidad pecuaria ó ganadera*, p. 365. Nous venons de dire quel correctif il convient d'apporter à cette définition.

79. Brutails **95**, p. 243 et 247.

propriétaires et usagers étaient les mêmes personnes ou, si l'on préfère, que seuls ou presque seuls étaient usagers de la montagne commune ceux qui étaient détenteurs d'une parcelle plus ou moins étendue du sol approprié. Ainsi les chefs des maisons casalères étaient l'élément dominant de la *vésiau*, et cela sans distinction de sexe. La femme, quand elle était héritière, participait comme l'homme à la vie publique. Elle votait. Elle pouvait exercer les fonctions de consul ou de jurat.

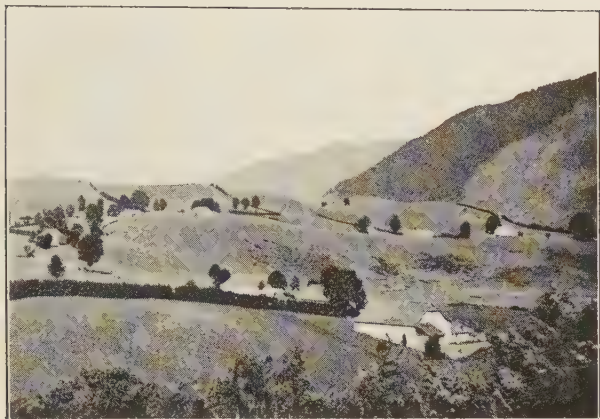
Organisation de la Vésiau.

La *Vésiau* est organisée dans le cadre de la vallée, parce que la vallée est une unité géographique avec des limites précises formées par les crêtes séparatives des vallées voisines, et, d'autre part, parce que le maintien de l'unité a, pour les habitants, usagers de la montagne, cet avantage de leur assurer à tous, à ceux des communes inférieures comme aux autres, des pacages à toutes les altitudes et pour toutes les saisons.

Toutefois il y a, dans l'application de cette sorte de règle, des modalités assez différentes. De même qu'on observe, en certaines vallées, indivision complète du communal, et, dans certaines autres, morcellement ; de même, il y a des vallées dont les habitants sont organisés en une seule communauté, et d'autres où ils sont groupés en communautés différentes.

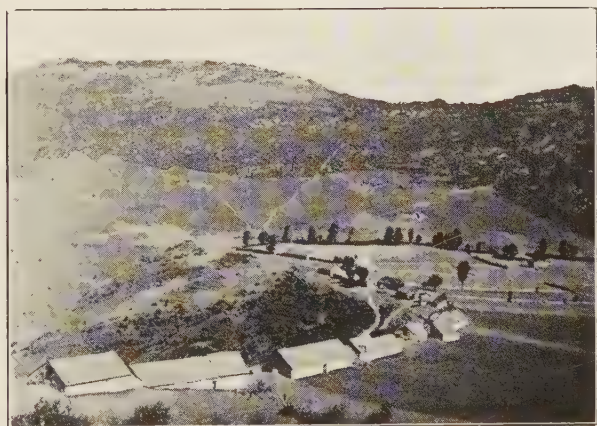
L'exemple le plus complet des communautés du premier type semble bien avoir été celui de la vallée de Barèges. Malheureusement nous connaissons assez mal son histoire. Nous savons seulement qu'elle était une sorte de fédération formée de dix-sept communautés⁸⁰ particulières ou *locqs*, groupées en trois, puis, à partir de 1414, en quatre *vicqs*. La réunion de ces quatre *vicqs* formait la *Vallée*, terme qui désignait, comme dans toutes les Pyrénées, non seulement le pays, mais la communauté des habitants. Nous savons aussi qu'il y avait dans chaque *locq*, dans chaque *vicq*, et dans l'ensemble du pays, des assemblées générales des habitants qui se réunissaient en plein air sur la place publique ou devant le porche de l'église, et des magistrats élus, les *cossous* ou consuls. Enfin nous savons que les délégués des dix-sept com-

80. Ce nombre se trouve aujourd'hui réduit à seize. Une des communes, Saint-Martin, sise dans le bassin du Bastan, tout près de Chèze, disparut en 1601, enlevée par une avalanche.



A. - LE BENOÛ.

(Vallée d'Ossau)



B. - GRANGES D'ASTE.

(Vallée d'Ossau)



C. - AU-DESSUS DE GRUST.

(Vallée de Barèges)

Clichés H. Cavaillès

PLANCHE II. — Prairies et granges sur dépôts morainiques.

munautés se réunissaient à Luz où ils formaient sous le même nom de consuls le gouvernement de la Vallée ⁸¹.

La vallée de Saint-Savin avait, elle aussi, son gouvernement commun superposé aux communautés particulières. Ce fut, au début, celui de l'abbé, plus tard celui du peuple des voisins réunis en assemblée générale ou représentés par leurs consuls. Enfin la vallée d'Ossau, sur laquelle nous sommes fort bien renseignés par des archives bien conservées et par toute une collection de registres des délibérations, était gouvernée par la jurade, formée des délégués de dix-huit villages et siégeant à Bielle.

Dans les autres vallées, le morcellement du domaine communal avait entraîné celui de l'autorité commune. Chaque communauté administrait, par ses assemblées générales et par ses magistrats élus, consuls ou jurats, ses propres affaires. Mais l'unité subsistait. Entre les divers groupes, il y avait des intérêts communs, des affaires de compascuité à régler, le bon ordre à assurer, les impôts à acquitter entre les mains des agents du roi, des traités à conclure avec les vallées voisines, françaises ou espagnoles, des dénombremments et des déclarations à rédiger. Tout cela se faisait en commun. Cette solidarité d'intérêts et de droits trouvait son expression dans les Fors et les chartes de libertés. Aspe et Barétous, bien qu'ayant en apparence renoncé à leur unité, avaient leurs Fors comme Ossau qui avait conservé la sienne. Azun avait sa charte ⁸², tout comme Barèges. C'est pourquoi des assemblées subsistaient qui réunissaient, plus ou moins régulièrement, les représentants des vicqs, ou même ceux de la vallée entière. Aspe conserva les siennes jusqu'à la fin du XVIII^e siècle ⁸³. Aure avait, outre l'assemblée des Quatre-Vallées où elle était représentée, ses assemblées particulières qui se réunissaient à Arreau ⁸⁴.

Quelle que fût l'organisation adoptée par les habitants des vallées, chacune d'elles formait corps et se gouvernait elle-même. L'autorité suprême appartenait au peuple des habitants, aux « voi-

81. J. Bourdette, II, p. 43 et 177; III, p. 61; IV, p. 97. L'histoire de la communauté de Barèges est mal connue, ses archives s'étant dispersées ou ayant partiellement disparu.

82. Texte (1497) dans Bascle de Lagrèze, p. 428.

83. Voir précédemment, § 2.

84. On s'écarterait de l'objet de cette étude en abordant l'organisation intérieure des communautés pyrénéennes, de leurs assemblées et de leurs magistratures. Nous n'avons ici à nous y intéresser que dans la mesure où ces organismes s'occupaient de l'exploitation du domaine pastoral. On trouvera des précisions ou, au moins, des indications (leur histoire étant fort inégalement connue) dans diverses monographies consacrées à l'histoire particulière des vallées (Bascle de Lagrèze, Durier et Meillon pour Saint-Savin; Capdevielle, Lacoste, Sarrailh pour Ossau; Cadier pour Aspe; Marsan pour Aure, etc.) et dans les ouvrages plus généraux de Bascle de Lagrèze, livre I, ch. V; J. Bourdette, *passim*; Roquette-Buisson, I, II, ch. III.

sins », investis d'une sorte de bourgeoisie rustique. Sous la direction de ses magistrats, consuls ou jurats, c'est le peuple entier qui formait l'assemblée souveraine ou, comme on disait à Azun, « la Cort de parlement ». Il y avait là une véritable organisation républicaine.

Champ d'activité de la Vésiau.

Ces petites républiques montagnardes formaient, chacune, une seigneurie, liée au monde féodal par les devoirs de la vassalité, c'est-à-dire par des obligations contractuelles. Elles devaient au seigneur suzerain, comte, vicomte ou roi, le serment de fidélité, l'hommage, le service militaire, (*ost, cabangada*). Elles étaient soumises aux formalités de l'aveu et du dénombrement... Mais, ces devoirs étant remplis, elles étaient libres. Comme les autres seigneuries, elles avaient les signes extérieurs de l'autorité : la cloche, le pilori, le sceau⁸⁵. Leurs obligations militaires étaient limitées et entourées de garanties, comme aussi l'exercice de la justice⁸⁶. Enfin, nous l'avons dit, elles se gouvernaient elles-mêmes... Il nous reste à les suivre dans l'exercice de leurs libertés. Deux champs d'activité s'offraient à elles.

Vis-à-vis de l'étranger (vallées voisines, françaises ou espagnoles, pouvoir central), elles avaient à défendre le patrimoine commun de terres, de montagnes et de forêts. Elles le défendirent, surtout aux premiers temps de leur histoire, par la force. Ce fut l'ère des conflits, des batailles et des représailles sans fin. On se battait pour un pacage, pour une source, pour une bête saisie (*pignore*). Le souvenir de ces âges de violence survit dans d'innombrables traditions et dans des récits plus ou moins légendaires que l'on se transmettait de génération en génération. Il survit aussi dans la toponymie : plusieurs montagnes de la Bigorre et du Béarn ont conservé le vieux nom de *countente* ou *contende* qui rappelle le souvenir des contestations anciennes... Plus tard les communautés eurent recours à des arbitrages, à des ententes directes avec leurs voisins. On conclut des accords pour l'abornement des montagnes; pour l'usage des sources, des herbes et des bois ; pour la saisie du bétail (*pignore, carnau*); pour la surveillance des voleurs de

⁸⁵. Voir la *Déclaration* de la vallée d'Ossau en 1760 (texte dans Roquette-Buisson, **135**, p. 89-109), art. 22 et 23.

⁸⁶. H. Cavaillès, **100**, p. 7 et 8.

bétail ; pour la répression des violences contre les personnes, qui furent protégées par de minutieux tarifs de composition ; pour le maintien de la paix, que l'on plaça sous la garantie de la foi jurée et des châtiments que Dieu réserve aux traîtres. Nous avons, dans un travail précédent⁸⁷, étudié ces curieux traités de *Lies* et de *Passeries*. Ils ne furent, au début, que de simples conventions pastorales, avant de devenir des instruments plus complets de caractère politique, commercial et militaire. Mais, sous ces deux formes, ils furent librement conclus par les communautés, sans aucune intervention de l'autorité seigneuriale.

Aux relations extérieures se rattachaient aussi les rapports avec le pouvoir suzerain : abbé de Saint-Savin, seigneur de Comminges ou de Lavedan, comte de Bigorre, vicomte de Béarn, vis-à-vis desquels il importait de défendre l'intégrité du domaine pastoral et les droits de la seigneurie montagnarde. Parmi ces droits, il en était auxquels les communautés attachaient une importance particulière : le droit de traiter avec l'étranger ; celui d'autoriser ou d'interdire l'introduction du bétail transhumant ; et celui, non moins essentiel, de mettre en défens les montagnes, tous droits considérés comme des attributs de la seigneurie... Plus tard, quand l'unité sera faite et que nul ne songera à contester l'autorité souveraine, les rapports des montagnards avec le roi conserveront encore quelque chose de leur ancien caractère contractuel. Les communautés, réunies en corps de vallées, discuteront avec les intendants, rédigeront leurs déclarations, acquitteront les charges publiques.

Vis-à-vis de ses propres membres et dans le champ de ses attributions intérieures, la Vésiau n'était pas moins active. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir quelques-uns des documents que nous avons conservés du passé, par exemple les *Statutz de la Rivière de Saint-Savin*⁸⁸ ou les énormes registres de la Jurade d'Ossau⁸⁹. Maintenir l'ordre public ; juger en simple police ou en seconde instance au civil et au criminel ; surveiller les cabarets ; taxer le pain et le vin ; prendre les mesures propres à défendre la santé des hommes et la sécurité des troupeaux ; détruire les loups et les ours ; assurer l'entretien des écoles et la rémunération des régents ; tenir en bon état les chemins, les sources

87. H. Cavaillès, **100**. Cf. ci-dessous, ch. VI.

88. Publiés par Durier, *Souvenir de la Bigorre*, t. III, Tarbes 1883.

89. Archives de la Vallée d'Ossau BB1 à 9 (1625-1793) ; *Déclaration* de 1760, *ibid* (texte dans Roquette-Buisson, p. 89-109). — Cf. Sarrailh, p. 28 et suiv.

et les cabanes des baigneurs ; répartir entre les habitants et recueillir les deniers royaux, telles étaient les attributions les plus ordinaires des assemblées et des magistrats, en matière judiciaire et administrative.

De ces fonctions, nous n'avons pas à nous occuper autrement que pour en indiquer la variété. En revanche, il en est d'autres qui retiendront plus longtemps notre attention : nous voulons parler de celles qui touchaient à l'exploitation du domaine pastoral. Celles-là étaient les plus essentielles des tâches qui incombaient à la Vésiau, celles qui étaient, pour ainsi dire, sa raison d'être. Nous pouvons, dès maintenant, dire comment elle s'en acquittait.

CHAPITRE IV

L'EXPLOITATION

Le montagnard exploitait sa vallée dans deux domaines et sous deux formes distinctes. Sur les terres cultivées, il récoltait, à titre de propriétaire, des céréales, des légumes, des fruits pour lui-même et pour les siens ; des fourrages d'hiver pour son bétail. Sur les montagnes communes, dont il était usager, il entretenait, au cours de la belle saison, son troupeau en fourrage vert.

I. — Les champs.

A la production agricole étaient réservées les meilleures terres, les plus faciles à travailler, les plus accessibles. Les champs, établis à portée du village dans le fond même de la vallée, s'élevaient sur les versants et dans les vallons latéraux, beaucoup plus haut qu'aujourd'hui, ne cédant la place aux herbages communs qu'aux altitudes et aux expositions où les conditions climatiques rendaient impossible ou, tout au moins, aléatoire, la réussite des récoltes.

La terre cultivable était en montagne très peu étendue. Aussi le paysan cherchait-il à en tirer tout le parti possible. Il en retournait le sol à force de bras ou au moyen d'élémentaires charries de bois dont on trouve encore, ici et là, quelques survivantes attardées. Il lui laissait peu de repos, le système des jachères étant trop dispendieux. Surtout il s'efforçait d'en accroître les rendements par l'emploi des engrais animaux.

La production du fumier de ferme était alors, en montagne comme en plaine, l'objet essentiel de l'élevage. Pour avoir de bonnes récoltes, il était indispensable d'avoir d'abondantes fumures. De là la nécessité d'élever beaucoup de bétail et de ne rien laisser perdre de ce qu'il laissait après lui. Au temps de l'exploitation seigneuriale, l'abandon d'une partie du fumier de ses bêtes, était une des principales redevances auxquelles le pay-

san se trouvait soumis. *Le Livre vert de Bénac* nous apprend que les communautés étaient tenues de mettre, pendant un nombre déterminé de nuits, leurs troupeaux à la disposition du seigneur de Castelloubon. Le nombre de ces nuits était assez élevé pour que leur réduction fût considérée comme une sérieuse concession faite par le seigneur¹. De même, l'abbé de Saint-Savin obligeait ses questaux à faire parquer leurs bêtes à laine pendant quinze nuits, entre la Saint-Michel de septembre et la Saint-Martin, sur les terres et les prés du couvent². On sait que cette période (29 septembre au 11 novembre) est précisément celle qui précède les labours et les premiers travaux saisonniers de la terre. Les communautés s'affranchirent, dès qu'elles le purent, de cette redevance qui appauvissait leurs champs au profit de ceux du seigneur. Il n'est d'ailleurs pas douteux que le plus grand nombre d'entre elles n'y avaient jamais été soumises.

Le montagnard conservait donc pour ses champs tout le fumier qu'il pouvait recueillir dans les étables du village, dans les germs, même dans les cujalas des montagnes. Le nettoyage des étables, le transport du fumier, son épandage sur les surfaces cultivées, le parbage des bêtes à laine sur les prés à certaines époques de l'année ont toujours été en usage dans l'ancienne économie pyrénéenne. « Une des principales occupations des pasteurs et des paysans, dit Froidour, est d'aller avec des paniers dans tous leurs pacages, parmi les montagnes et les précipices, d'y ramasser avec soin la fiente des bestiaux et de la rapporter à leurs granges, où ils en font amas, pour ensuite la répandre sur leurs terres³. »

II. — Les prés.

Quelque pressante que fût la nécessité d'obtenir des grains panifiables, le montagnard réservait une partie de son domaine de culture à la production des fourrages d'hiver dans des prairies fauchables. Ces prairies étaient alors moins étendues qu'aujourd'hui sur les fonds et sur les pentes inférieures, où la culture régnait en maîtresse. Assez nombreuses dans le bas Lavedan, à Campan (comme le prouve l'extension des anciens réseaux d'arrosage), elles étaient beaucoup plus réduites en Ossau, en Aspe, en Azun où la place

1. *Livre Vert*, 97, p. 122, 143.

2. J. Bourdette, 93, II, p. 247.

3. Froidour, 111, p. 41-42.

manquait. Ce n'étaient d'ordinaire que des prairies temporaires, alternant, suivant les années, avec le champ cultivé, ainsi que le remarque Froidour ⁴.

Sur les terrasses et sur les pentes, elles étaient beaucoup plus nombreuses. Là était leur véritable domaine. On en trouvait partout, groupées ou dispersées, jusqu'à la limite inférieure de la basse montagne et souvent beaucoup plus haut. Un grand nombre, conquises sur la forêt ou sur le pacage commun, y étaient encloses comme de véritables îlots. D'autres s'étendaient dans les vallons latéraux. Chaque famille avait ainsi, au-dessus de ses champs de blé, d'orge ou de seigle, une ou plusieurs prairies, souvent étagées à différentes hauteurs. Les choses n'ont pas changé, avec cette différence toutefois que les cultures, qui accompagnaient, par endroits, les herbages, ont à peu près disparu et que la prairie est aujourd'hui presque seule à occuper le sol. Mais déjà elle l'emportait sur les champs cultivés, ainsi qu'en témoigne la fréquence des appellations sous lesquelles sont désignés certains quartiers : *féas*, *féars*, *héas*, qui étaient des terres à foin. A Barèges, les *germs* ; en Aure, les granges *foraines* étaient aussi des quartiers de prairies étagées sur les pentes

Ces quartiers étaient formés de prairies naturelles. Les légumineuses cultivées n'étaient pas inconnues. On semait et on fauchait en Roussillon le farouch ou trèfle incarnat ⁵. Mais cette légumineuse ne semble avoir été employée dans les vallées du centre que très tardivement. Froidour n'en parle pas. Laboulinière, cent cinquante ans plus tard, la mentionne comme une culture en voie d'extension ⁶. Les prairies étaient donc toutes de même origine et pareillement composées. En revanche, il s'en fallait qu'elles fussent toutes pareillement entretenues. Il y avait des prairies sèches et des prairies irriguées, dont la répartition et l'étendue relative variaient beaucoup avec les vallées.

Dans les vallées occidentales, l'irrigation était peu pratiquée. Ici ou là, en Aspe, on détournait quelque ruisseau ou bien on utilisait une source. Mais on n'observe pas qu'il y ait eu des réseaux assez étendus pour imposer aux herbagers une organisation de quelque importance. En Ossau, les archives des communes, non plus que celles de la Jurade, ne nous ont fourni des textes de statuts d'arrosage. Le *Règlement de pacage* de Laruns (1587) prévoit,

4. Froidour, III, p. 41-42.

5. A. de Candolle, *Origine des Plantes cultivées*.

6. Laboulinière, II, III, p. 285.

il est vrai, des sanctions contre ceux qui détournent les eaux « où elles ne doivent pas aller ». ⁷ Mais l'ensemble du texte prouve qu'il s'agit des contrevenants qui débarrassent leurs domaines des pierres et des eaux en excès aux dépens des propriétés voisines. Il ne s'agit aucunement d'irrigation. La vallée d'Ossau a toujours été très peu portée à aménager ses eaux en vue de l'arrosage des prairies. Nous en chercherons ailleurs les raisons.

Il en était tout autrement en Bigorre. Ici l'arrosage était de règle. Dans la vallée de Barèges, dans le bas Lavedan, de Soulom à Lourdes, prairies basses ou étagées avaient leurs canaux (*gaus*) et leurs rigoles, tous très anciens, ainsi qu'en témoignent de fort nombreux documents ⁸. Ceux de la plaine d'Argelès étaient alimentés par les eaux dérivées du Gave d'Azun dont le thalweg est plus élevé que celui du Gave de Pau. De même, c'est au Bastan que le bassin de Luz empruntait ses eaux d'irrigation. A Campan, toutes les pentes étagées sur la rive gauche de l'Adour en aval de Sainte-Marie, ainsi que beaucoup d'autres domaines, étaient parcourues de canaux. Des règlements minutieux fixaient l'usage des eaux, les tours d'arrosage, les conditions d'entretien des réseaux. Plusieurs de ces règlements remontent au XVI^e siècle, d'autres au XVII^e et au XVIII^e siècle. Mais la plupart sont vraisemblablement la reproduction de documents beaucoup plus anciens dont les originaux ont été perdus ou de conventions verbales remontant au moyen âge ⁹.

Le rôle des arrosages, l'abondance des prairies et du fourrage en Bigorre ont été notés par tous les bons observateurs, par Guillaume Mauran, dans sa *Description* du pays de Bigorre ; par Froïdour dans son *Mémoire* ; plus tard par Laboulinière, Ramond ¹⁰, Chausenque ¹¹.

« Les foins abondent partout, dit Mauran, mais principalement aux montagnes où les habitants fument et arrosent les prés et vacquent particulièrement à la culture d'iceux parce qu'ils s'adonnent totalement au nourrissage du bétail... » ¹²

Froidour note avec insistance l'importance des arrosages dans les vallées de la Bigorre : « Pour voir tous les usages qu'on peut

7. Rubr. de la *assooda de las montanhes*, art. 4.

8. Bourdette, **93**, II, p. 209.

9. H. Cavaillès, **158**, p. 54.

10. Ramond, **14**, p. 27-28.

11. Chausenque, **8**, t. I, p. 312.

12. G. Mauran, **125**, p. 4.



Cliché H. Cavaillès

A. - PRAIRIES ET GRANGES DE COUMÉLIE (1750 m),
(Vallée de Barèges)



(Cliché Levavasseur)

B. - COL DE LURDÉ (VALLÉE D'OSSAU) (1951 m).

PLANCHE III. — La prairie et la montagne.

faire de l'eau, il faut voir la Bigorre¹³. Les prés sont le long des coteaux, sur les penchans des montagnes, et même en des lieux qui ne paraissent que des précipices. Ils se font par le moyen de l'eau que l'on conduit par de petites rigoles que l'on fait le long des montagnes, lesquelles, répandant l'eau en bas, humectent la terre et la rendent fertile et abondante en herbe. Toutes ces conduites d'eau sont ordinairement abandonnées pendant l'automne et pendant l'hiver jusqu'à la Notre-Dame de mars ; mais pour lors, il est expressément défendu de faire entrer aucun bétail dans les prés, et chacun travaille à rétablir ses canaux, pour les arroser jusques aux environs de la Saint-Jean, auquel temps on ferme les ouvertures des rigoles, pour en tirer l'eau et les sécher et pour laisser mûrir les foins pendant douze ou quinze jours. Ces premières herbes n'ont pas plus tôt été fauchées, qu'on remet l'eau dans les prés pour y faire venir de nouveaux herbages, et on l'y retient jusqu'aux environs de la Saint-Michel. Pour lors, on les dessèche pour la seconde fois, on en laisse mûrir le foin et on le coupe ensuite. C'est dans ces prairies et ces pacages que consiste la plus grande richesse de ces contrées montagneuses, où il se fait un très grand nourrissage de bœufs, vaches, chevaux, brebis, moutons et chèvres, et, en un mot, de toutes sortes de bestiaux. »¹⁴

Dans la vallée de Campan, où « les montagnes sont pleines de sources et de ruisseaux jusques aux extrémités », dit encore Froйдour, les habitants « font mille petits canaux le long des coteaux, par le moyen desquels les arrosant et les tenant toujours humides, ils les gardent si fertiles et si abondans en herbe qu'ils surpassent les meilleurs prés que j'aie vus jusqu'ici ». ¹⁵

Il y avait ainsi des différences considérables, d'une vallée à l'autre en matière de ressources herbagères. Les unes étaient (et sont restées) riches en fourrages d'hiver ; les autres beaucoup moins favorisées. Or c'est la quantité de fourrage sec amassé dans les granges et dans les fenils qui détermine le nombre des animaux hivernants. L'insuffisance de ces réserves posait donc pour les vallées mal approvisionnées, particulièrement pour les vallées béarnaises, un difficile problème. Nous aurons à dire comment elles arrivèrent à le résoudre.

13. *Mémoire*, III, p. 21.

14. *Mémoire*, III, p. 30-32.

15. *Ibid.* p. 81.

III. — La montagne.

La montagne, domaine commun du village, du vicq ou de la vallée, libre de toute clôture et, sauf de rares privilèges dont jouissaient exceptionnellement quelques familles nobles¹⁶, franche de toute emprise particulière, était exploitée par l'ensemble des habitants. Pour quelles fins et sous quelle forme se pratiquait cette exploitation ?

Exceptionnellement, la montagne fournissait des récoltes de grains. Il est impossible de l'affirmer d'une façon certaine. Mais c'est extrêmement vraisemblable. Le *Règlement* de Laruns, en date de 1587, cite, à côté des *féars* et des *bédats* interdits au parcours des animaux, les terrains en culture (*affrutats*)¹⁷. Il n'est pas sûr que cette qualification ne s'applique pas à des propriétés, mais il est très possible qu'elle désigne certains quartiers du domaine commun, temporairement aménagés pour fournir quelques céréales. Le sens général de l'article autorise cette interprétation. Toutefois soyons assurés que, si ce mode d'exploitation de la montagne a été appliqué, il ne l'a été que dans des cas exceptionnels.

Beaucoup plus fréquemment, la montagne fournissait des foin. Sur ce point, les textes ne manquent pas, et le doute n'est pas permis. Dans toutes les vallées existaient, sur les montagnes communes, des quartiers où la fauchaison était autorisée et régulièrement pratiquée. C'est un des objets les plus fréquents des règlements que de désigner et de délimiter les quartiers, de fixer l'époque des coupes, d'en désigner les bénéficiaires, de répartir la part ou le tour de chacun. Voici, par exemple, dans la vallée de Barèges, la sentence de 1319 intervenue entre les trois vicqs. L'article premier établit que le port de Camplong sera ouvert, pour faucher, aux hommes d'Esterre, de Luz, de Viellenave, d'Esquièze et de Sers, chaque année jusqu'au lendemain de la fête de la Saint-Etienne d'août, et, ce jour passé, aux hommes de Vizos. Il est interdit de se faire aider par des gens étrangers au village des ayant-droits. Pendant tout le temps de la fauchaison et jusqu'à la Toussaint, il est défendu d'introduire du bétail sur ladite montagne. L'article 2 reconnaît le droit de couper l'herbe aux habitants des mêmes villages sur la montagne de Coumélie¹⁸. Mêmes

16. Barèges. Acte de partage de 1319, art. XI (Bourdette, **93**, II, p. 181). — Il subsiste, de ces droits, un curieux vestige à Louvie-Soubiron (haut Ossau) où les héritiers du seigneur ont conservé le droit d'introduire 100 bacades sur le communal (voir 4^e partie, chap. II).

17. Rubr. *des bedallers*, art. VI.

18. Bourdette, II, p. 178.

usages dans la vallée d'Aure. Une charte d'Aulon (1347) ¹⁹ fait allusion à ceux qui, n'ayant pas de prés, s'en vont faucher sur la montagne. En Ossau, le *Règlement de Laruns* (1587) énumère les féars mis en défens, fixe les dates entre lesquelles l'entrée du bétail est interdite (du 20 mai à la fin de septembre), établit le tarif des amendes. D'autres articles indiquent le moment où la fauchaison sera autorisée et le nombre des faucheurs (deux par famille). ²⁰

Au témoignage des règlements vient s'ajouter celui des observateurs. Le fauchage des herbes de Coumélie était encore en usage au temps de Ramond. « Une foule de granges sont répandues sur ces riches herbages, dit-il. Elles forment trois hameaux dépendant de Héas, Gèdre et Gavarnie. Telle est la fertilité du sol que, sans arrosage et sans culture, il fournit une fauchée de foin avant qu'on livre le pâturage au parcours du bétail. » ²¹

Le foin ainsi récolté était transporté, soit dans les étables du village, si la distance le permettait, soit, plus communément, dans les granges des germs, où il était amassé pour servir, pendant l'hiver, à l'entretien du bétail. La montagne venait ainsi en aide à la prairie de fauche. Dans certaines vallées, — presque exclusivement les vallées béarnaises, — elle fournissait aussi la litière. Une partie des plus basses montagnes y était, en effet, occupée par de vastes fougères. L'exploitation en était très régulièrement organisée. Chaque famille avait droit à son tour de coupe, chaque année, généralement en octobre.

Mais la vraie fonction de la montagne n'était ni de fournir à l'homme des aliments, ni de procurer aux animaux le fourrage sec ou la litière. C'était de lui assurer les fourrages verts et les terrains de parcours où le troupeau vivait pendant la belle saison. Comment les usagers assuraient-ils l'exploitation de ces herbages?

La jouissance des herbes de la montagne était, pour les habitants de la commune, du vicq ou de la vallée, un droit qui s'exerçait gratuitement ou contre paiement d'une légère redevance payée à la communauté, la bacade. Mais ce droit, s'il était gratuit ou quasi-gratuit, n'était pas sans limite. Il était soumis à des restrictions et à des réserves, souvent fort rigoureuses, par des usages

19. Publiée par Fr. Marsan (R. de Comminges, 1927, p. 120-133) ; art. III.

20. Rubrique des *bedallers*, art. 5, 6, 22, 23, 24 ; rubr. de *las Assoodas*, art. 1 et 2.

21. L. Ramond, **15**, p. 45-46.

et des conventions qui restèrent longtemps verbales, mais qui finirent en beaucoup d'endroits par être fixés dans des règlements écrits. Un grand nombre de ces règlements se sont conservés dans des registres de délibérations, des livres coutumiers, dans les déclarations, aveux et dénombrements des anciennes communautés. Quelques-uns ont été publiés. La plupart sont restés inédits. Nous avons tout particulièrement utilisé le *Règlement de Barèges*, rédigé, à la suite d'un accord entre les trois vicqs de la vallée, en 1319 et en 1414²² ; les *Statutz de la Rivière de Saint-Savin*, rédigés en 1534, remaniés et complétés en 1606 et 1660²³ ; le *Règlement de Laruns* de 1587²⁴ ; la *Déclaration de la Vallée d'Ossau*, de 1760²⁵ et les *Registres* de la Jurade²⁶ ; la *Déclaration* de Villelongue en Lavedan²⁷, ainsi qu'un certain nombre d'autres documents qui seront indiqués par la suite. Ces vieux textes, pour la plupart très longs, pleins de redites et de minuties, ne laissent pas d'être fort clairs. Ils nous permettent de nous faire une idée à peu près complète de la façon dont les anciennes communautés exploitaient leurs pacages.

Les règlements de pacage s'inspiraient de deux préoccupations essentielles. Une partie des dispositions dont ils étaient formés tendait à réserver les pâturages aux seuls usagers de la communauté, en interdisant ou, tout au moins, en limitant par divers moyens l'introduction du bétail étranger. D'autres s'appliquaient à régler la circulation et les parcours des troupeaux indigènes. Nous négligerons provisoirement le premier groupe de ces dispositions dont nous aurons à nous occuper à propos de la transhumance, et nous examinerons ici celles qui avaient trait à l'exploitation des herbages par les troupeaux des usagers directs.

Les communautés s'attachaient d'abord à fixer, dans les limites des domaines qu'elles administraient (commune, vicq ou vallée), les quartiers où chaque groupe d'habitants exerceraient leurs droits d'usage, mesure indispensable, destinée à prévenir les conflits et en même temps à éviter la surcharge de certains pacages. C'est

22. Reproduit en majeure partie par J. Bourdette (t. II, p. 177-186) d'après les archives de Luz et le cartulaire de Noalis, notaire en Azun, cartulaire conservé à Marsous.

23. Publié par C. Durier, *Souvenir de la Bigorre*, t. III, (1883), p. 460, 494, 539. — cf. Bourdette II, p. 363.

24. Archives de Laruns (1587) AA1.

25. Dans Roquette-Buisson, **135**, p. 89.

26. Archives de la Vallée d'Ossau BB7.

27. Dans Roquette-Buisson, **135**, p. 115.

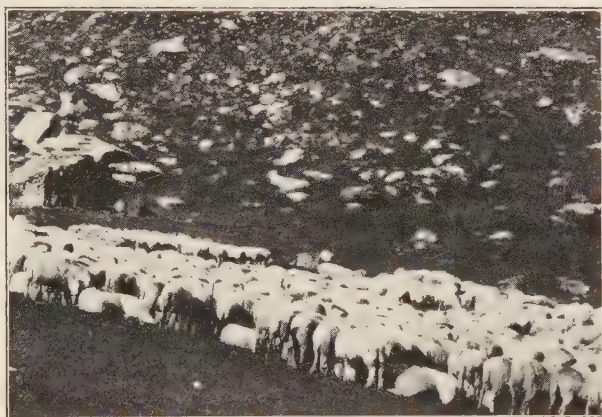


A. - COUEYLAS DE TOUCOUETS.

(Bastan)

B. - TROUPEAU ESPAGNOL
SUR LA MONTAGNE D'AUSOUE.

(Vallée de Barèges)



C. - ARAGNOUET

(Haute vallée d'Aure)

Clichés H. Cavaillès

ainsi que les habitants de la vallée de Barèges s'entendirent en 1319 et, de nouveau, en 1414, pour partager les ports et les montagnes entre les trois vicqs ou cantons ; les mêmes accords reconnaissaient et délimitaient les droits de certaines maisons nobles sur les montagnes, et fixaient le nombre de bacades qu'elles pouvaient y envoyer²⁸.

En Ossau, on distinguait les montagnes particulières, propres à chaque commune et généralement situées à leur portée, et les Montagnes générales, toutes situées dans le haut de la vallée et administrées par la Jurade. Pour assurer une complète égalité entre les usagers des Montagnes générales, la Jurade décida, le 1^{er} août 1401, de diviser la vallée en trois vicqs et de répartir entre ces vicqs les 745 feux ou maisons casalères de la vallée, les communes étant mêlées de façon à fournir des groupes égaux de feux. A chaque vicq fut attribuée une part (*toque*) des Montagnes générales. Il y eut ainsi trois toques dont chacune fut désignée sous le nom de la principale des montagnes dont elle était formée, Anéou, Pombie et Bious, et fut à son tour divisée en *cujalas*, à raison de quatorze par toque, soit, au total, quarante-deux *cujalas*. Tous les trois ans chaque vicq changeait de toque. Ce partage de jouissance assurait à chaque groupe de voisins l'usage égal de toutes les montagnes, pour leurs troupeaux respectifs, ainsi qu'une part égale des bénéfices qu'ils tiraient de la vente des secondes herbes (*retrouix*) après le départ de leurs bêtes. Il donna satisfaction aux Ossalois et fonctionna à peu près sans changement jusqu'en 1855²⁹.

La commune de Laruns, pour ses montagnes particulières, avait adopté une disposition analogue : les troupeaux étaient groupés en deux parts égales, et, de même, les pacages divisés, en amont et en aval d'un certain pont qui séparait les plus hauts des plus bas. Chaque année, l'un ou l'autre des deux groupes changeait de montagne³⁰.

Les règlements décidaient de bien d'autres choses encore. Ils désignaient les quartiers réservés à la fauchaison³¹, ceux qui étaient attribués au pacage des bœufs de travail et des vaches (*boalas*, *boa-*

28. Sentences arbitrales entre les vicqs de Barèges (1319 et 1414), Bourdette, **93**, II, p. 177 et 181.

29. *Registre de la Jurade*, BB7, p. 22, (séance du 8 nov 1756), cf. *Rapport pour le partage des hautes montagnes indivises entre les communes de la vallée d'Ossau formant le Syndicat du bas-Ossau*, (E. Boura, P. Loumit, F. Bourdenne) (Autogr. de Véronèse, Pau). Consulté à la mairie de Louvie-Juzon. — *Déclaration* de 1760, art. 18 (dans Roquette-Buisson, **135**, p. 97). — H. Sarrailh, **180**, p. 41 et 55.

30. Archives de Laruns. AA1. *Règlement* de 1587. Rubr. de *las partilhes de las Montanhas*.

31. *Sentences arbitrales entre les vicqs de Barèges* (1319 et 1414), dans Bourdette, **93**, II, p. 178 et 179. — *Règlement* de Laruns (1587), passim.

lers, *bugalas*);³² les chemins que devaient suivre les animaux de la vallée et les étrangers, notamment les troupeaux espagnols³³. Ils se préoccupaient d'assurer le maintien et le bon état du troupeau, organisaient la surveillance des animaux malades, obligeaient leurs propriétaires à les abattre, à les déclarer aux jurats et consuls, à les isoler en certains lieux désignés, à leur faire suivre certains chemins³⁴. Ils prenaient des mesures de défense contre les ours et les loups³⁵. Ils fixaient les devoirs, les fonctions et les droits particuliers des gardiens (*boers*) préposés par la commune à la surveillance et à la conduite du gros bétail³⁶.

Mais l'objet le plus ordinaire et le plus pressant des règlements était (avec les mesures concernant le bétail étranger) de préserver les montagnes, surtout certaines montagnes particulièrement convoitées, contre l'avidité des usagers et contre la surcharge. On avait recours, pour les protéger, à la mise en défens, au *bédât*.

Le *bédât*³⁷ est une des pratiques les plus caractéristiques de l'ancienne économie pyrénéenne, probablement la plus remarquable de toutes. Le droit de le prononcer avait, de très bonne heure, été revendiqué par les communautés contre l'autorité seigneuriale, parce qu'il était comme le signe de leur propre seigneurie sur les montagnes. L'ayant conquis, elles y étaient, dans toutes les vallées, très attachées et l'appliquaient avec la plus persévérante sévérité. On distinguait deux sortes de bédats, que l'on peut désigner sous le nom de *bédât permanent* et de *bédât saisonnier*.

Par l'effet du *bédât permanent*, certains quartiers étaient interdits aux troupeaux en toute saison. Ceux-là étaient très souvent en nature de forêts, l'absence de bétail suffisant à assurer le maintien de la couverture forestière. C'est, sans conteste possible, à ces bédats permanents que beaucoup de quartiers et même des montagnes entières doivent le nom de *Bédât* qu'elles portent actuellement.

Le *bédât saisonnier* était destiné à fermer certaines montagnes ou certains quartiers au bétail pendant une période déterminée de

32. *Règlement de Laruns* (1587).

33. *Sentence de 1414* (Bourdette, II, p. 185).

34. *Règlement de Laruns* (1587) (Rubr. des *bedallers*). — *Règlement de Villelongue* (texte dans Roquette-Buisson) art. X.

35. *Règlement de Saint-Savin*. art 14.

36. *Règlement de Laruns* (1587) ; rubr. des *Boers*.

37. En Lavedan (Barèges, Saint-Savin) le terme de *broilh*, *broueil*, est souvent employé comme synonyme de *bédât*.

l'année. Les dates de fermeture (*bède, vète*) et d'ouverture (*débède, dévète, assoode*) étaient tantôt fixées une fois pour toutes par le règlement de pacage ; ailleurs, variables, et prescrites chaque année par l'assemblée communale suivant l'état des neiges, l'avance ou le retard de la végétation. Naturellement, il y avait, suivant les vallées et les lieux, des variantes³⁸. Mais le mécanisme était partout le même : ouvrir la basse montagne et fermer la haute au début de la saison des parcours (d'ordinaire mai-juin) ; ouvrir la haute et fermer la basse pendant l'été (presque toujours à partir de la Saint-Jean jusqu'à une date très variable, au-delà de laquelle la basse montagne s'ouvrait de nouveau, la haute restant ouverte sans autre limitation que le retour de la mauvaise saison). Pendant les mois d'automne, septembre, octobre et au-delà, les parcours étaient libres, les propriétaires pouvant, à leur guise, maintenir leurs troupeaux sur les estives, sur la basse montagne voisine des germs, ou encore dans les germs et dans les propriétés du fond, libres ou parqués dans des claies... Le moment des changements de pacage n'était, naturellement, pas le même pour le gros et pour le petit bétail. Suivant les lieux, les moutons et les brebis partaient pour les estives avant ou après les vaches, occupaient les mêmes quartiers ou des quartiers différents et redescendaient à des dates variables.

La mise en défens saisonnière entraînait pour l'usager l'*obligation* d'envoyer son bétail, suivant tel ou tel mois de l'année, sur telle ou telle montagne. Il était, bien entendu, libre de prolonger la période de la stabulation (ce qu'il n'avait aucun intérêt à faire), mais il ne l'était pas de choisir son pacage. L'application des dispositions prescrites par les règlements était strictement obligatoire. « Le gros bétail descendra de la montagne sur l'avis des jurats et quand bon leur semblera », dit formellement le règlement de Laruns³⁹. Les propriétaires n'avaient même pas le droit de faire un choix dans leur bétail et de n'en envoyer qu'une partie sur les estives. Ils étaient tenus de faire partir tous leurs animaux. Les règlements fixaient le nombre des vaches que chacun était autorisé à conserver pour les besoins du ménage et pour le travail des champs⁴⁰. De même, ils autorisaient les bêtes malades à quitter la montagne avant les autres⁴¹ : encore fallait-il avoir licence des

38. Nous en donnerons quelques exemples dans les chapitres consacrés à l'exploitation actuelle.

39. Rubr. *deus Boers*.

40. Villelongue (1760) XV. (Texte dans Roquette-Buisson, p. 120)

41. Sazos, 1825 (Texte dans Roquette-Buisson, p. 170).

consuls ou des jurats. La communauté tenait strictement la main à l'application des règles. Elle appointait à cet effet des gardiens chargés de surveiller les troupeaux et de noter les infractions. En Ossau, ces gardiens portaient un nom qui définissait bien leur fonction essentielle. On les appelait les *bedallers*, les mainteneurs du bédât. De fortes amendes étaient infligées aux contrevenants. « Tout homme, disent les *Statuts* de la Rivière de Saint-Savin, qui sera entré dans l'intérieur des bédats de Cauterets avant la fête de Saint-Michel de septembre, sera pignoré et paiera un écu petit pour chaque bacade qui aura enfreint ladite ordonnance. »⁴² A Laruns, une amende spéciale était prévue pour ceux qui appelleraient inutilement les *bedallers* pour se moquer d'eux (*sen truffar*).⁴³

La mise en défens saisonnière appelait donc une stricte discipline. Son objet était très clair : imposer à tous les mêmes parcours ; s'opposer à l'avidité de ceux qui pouvaient être tentés de maintenir leur bétail sur les pacages les plus aisément accessibles, afin d'en éviter l'épuisement. Or quels étaient ces pâturages particulièrement menacés ? Evidemment les plus bas ; les quartiers voisins des germs ; les premiers débarrassés, les derniers couverts par les neiges. Occupés au printemps, alors que l'herbe est haute et abondante, destinés à être réoccupés à l'automne avant la rentrée aux germs ou au village, ils risquaient, si on ne les ménageait, de ne pouvoir, dans l'intervalle, se reconstituer, danger très grave pour les troupeaux de la communauté. Le bédât saisonnier était destiné à parer à ce danger... Il protégeait aussi les estives, que l'on interdisait au parcours jusqu'à la Saint-Jean ou le début de juillet, afin de donner aux herbages le temps de se développer avant l'apparition du bétail. Mais c'est pour les basses montagnes surtout que fonctionnait le système du bédât, parce qu'elles étaient plus exposées que les autres, plus longtemps occupées et que leur bon état était l'élément essentiel de la vie du troupeau.

De toute évidence le système ne pouvait fonctionner qu'à une condition : c'est que les communautés qui l'appliquaient étaient en mesure d'envoyer, à l'époque de la fermeture des pacages que l'on voulait laisser se refaire, leur bétail sur d'autres montagnes, en l'espèce les montagnes d'été, celles que l'habitant désigne plus spécialement sous ce nom : la montagne. La pratique pyrénéenne du défens saisonnier ou bédât reposait donc sur cette autre pratique, non moins essentielle : l'indivision des montagnes hautes

42. Texte dans *Souvenir de la Bigorre*, t. III p. 467, (art. VII).

43. *Règlement* de 1587 : Rubr. *deus bedallers*.

entre toutes les communautés d'une même vallée. Ainsi le double régime de la mise en défens ou bédât et de l'exploitation en commun des pâturages de toute la vallée se tiennent étroitement et s'expliquent l'un par l'autre. Et ils ont été imposés, en même temps que rendus possibles, par la disposition transversale et de proche en proche étagée, de la vallée pyrénéenne.

CHAPITRE V

LA PRODUCTION

I. — Les plantes cultivées.

Dans l'ancienne économie montagnarde, comme en plaine, la production des plantes nourricières était la première préoccupation du paysan. On lui consacrait les meilleures terres et l'on s'efforçait d'en accroître les rendements par l'emploi du fumier des étables, seul moyen que l'on connût alors d'amender la terre. Produire sur place le plus d'aliments possible, tel était le principe qui dirigeait tout le travail du montagnard. Il en résultait que la production agricole était à la fois plus abondante et plus variée qu'elle ne l'est de nos jours. Sur cette production nous sommes fort bien renseignés par les documents. Censiers, aveux et dénombrements, cartulaires et registres de délibérations, en nous donnant les listes des redevances et des dîmes payées au seigneur ou au clergé, nous permettent de nous faire une idée de ce qu'était la vie agricole dans la montagne pyrénéenne.

Les céréales étaient cultivées partout où il se pouvait trouver de la terre arable. C'était essentiellement le blé-froment, le millet, l'avoine, cultures des terres basses, du fond des vallées et des premières pentes. Le seigle, plus robuste, l'orge, d'une croissance plus rapide, étaient réservés aux terres plus élevées¹. Toutes ces graines figurent, ainsi que le lin, dans l'*Enquête* faite en 1300 sur l'ordre de Philippe-le-Bel, parmi les redevances dues au comte de Bigorre² et dans la plupart des documents intéressant les vallées de Barèges, d'Azun et les autres pays du Lavedan. Ce sont les mêmes que cite le censier du vicomte de Castelloubon (1403), à l'exception de l'orge, probablement peu appréciée dans le domaine par-

1. Dralet, II, I, p. 215-219.

2. *Enquête sur la Bigorre de 1300*, 106.

ticulier³ du vicomte, moins montagneux que le reste du pays ; les mêmes encore qui figurent dans le grand *Dénombrement* fait en Bigorre en 1612⁴, dans la *Description* de Guillaume Mauran⁵ et dans le *Mémoire* de Froidour où paraît aussi le sarrasin : « Il croît (en Bigorre), dit-il, du seigle, de l'avoine, du blé sarrasin, du gros et du petit millet et de la mouzène, qui est une espèce de grain que nous ne connaissons pas dans les grasses provinces de France, mais autant seulement qu'il en faut pour nourrir sept à huit mois les habitants... »⁶ Ce sont encore les mêmes que l'on cultive en Béarn ainsi qu'en témoignent nombre de documents ossalois. Marca, en 1639, cite les « bleds, froments, seigle et millet. »⁷ Et, en 1703, c'est toujours le froment, le seigle, l'avoine, le millet, que l'intendant Lebrét désigne comme les plus répandues dans les plaines et les vallées béarnaises⁸.

La vigne était cultivée dans toutes les vallées, ainsi que le prouvent les mêmes textes. Elle est citée, avec le matériel vinaire, dans l'acte de donation fait à Saint-Orens vers 860 par la comtesse de Bigorre, Faquile⁹, dans d'autres actes de donation faits en faveur de l'abbaye de Saint-Savin en 1065, 1093, 1100¹⁰. L'enquête de 1300 cite à plusieurs reprises le vin parmi les revenus des vallées du Lavedan¹¹, et il en est de même du *Cartulaire* du vicomte¹². En 1763, le prieur de Saint-Orens percevait encore la dîme des vins¹³. La vigne était généralement cultivée en hautains ou vignes-vergers, au témoignage de Marca¹⁴. Cette façon, que l'on peut observer encore dans quelques cantons des avant-monts et en Barousse, où la vigne s'est partiellement maintenue, fournissait à la plante et à son fruit une meilleure exposition... Nombreux sont les documents qui mentionnent la culture de la vigne et témoignent de son importance.

Mais on buvait aussi du cidre, car il y avait des pommiers partout. Le Livre vert de Bénac cite les pommes parmi les fruits ven-

3. *Livre vert de Bénac* 97, p. 62.

4. Bourdette, 93, III, 83, 91.

5. Guillaume Mauran, 125 p. 3.

6. Froidour, III, p. 27-28. La Mouzène, que l'on cultivait encore, il y a quelques années, autour du plateau de Lannemezan, est une variété du millet (ibid, p. 27, n. 1).

7. Marca p. 256.

8. B. S. Pau, XXXIII, 1905, p. 121.

9. *Livre Vert*, 97, p. 171-173.

10. Bourdette, I, p. 189, 217, 344, 484.

11. *Enquête* 106.

12. *Cartulaire*, 97, p. 218.

13. Bourdette, I, p. 95-96.

14. Marca, p. 801.

duc au seigneur par les habitants du village d'Andrest (1303).¹⁵ Les Fors de Bagnères-de-Bigorre (concédés en 1171) autorisent les habitants à vendre du vin et du cidre de Pâques à la Pentecôte¹⁶. Et parmi les redevances concédées à l'abbaye de Sauvelade, en Béarn, par le vicomte Gaston en 1110, figurent, avec le sel et le bois, soixante barriques de cidre ou pomade¹⁷.

II. — Le bétail.

La production agricole était une inéluctable nécessité en un temps où les communications étaient rares et mal commodes et où chacun s'efforçait de trouver sur place les produits alimentaires, les grains surtout, nécessaires à l'homme. Elle s'imposait à toutes les populations rurales, sans exception, mais surtout à celles qui vivaient plus isolées, même quand les conditions, sol ou climat, étaient défavorables. C'est ainsi que de hautes vallées alpestres, éloignées de tout centre d'approvisionnement, parvenaient, à force de travail et de patience, à se procurer sur place la plupart des produits indispensables.

Cette nécessité s'imposait au montagnard pyrénéen comme au paysan des Alpes. Toutefois il ne semble pas que le souci de se procurer sur place les produits alimentaires végétaux ait entraîné des conséquences aussi complètes que dans certains cantons reculés du Dauphiné ou de la Provence que nous décrivit M. Arbos¹⁸, ni que l'élevage y ait tenu une place aussi étroitement subordonnée. Il y avait à cela diverses raisons.

D'abord des raisons d'ordre général. Le bétail avait, à côté de sa fonction agricole, une valeur qui lui était propre. Il contribuait à nourrir l'homme et à le vêtir. Ces services auraient pu suffire à lui assurer la faveur du montagnard. Mais le troupeau avait d'autres fonctions que l'on sut de très bonne heure discerner. Il était une chose qu'il était facile de déplacer et d'échanger, qualité particulièrement précieuse dans un domaine où les chemins sont rares et les transports difficiles. Il était une valeur négociable. Et nous aurons plus loin l'occasion de montrer qu'il fut un élément essentiel des relations pyrénéennes sous leur double forme : com-

15. Cartulaire, 97, p. 218.

16. *Fors et coutumes de Bagnères de Bigorre*, art 15. (Publiés par Soutras et Déjeanne, dans B. S. Ramond, 4^e trimestre, 1882).

17. Marca, p. 403.

18. Arbos, I, p. 104-107, 142.

merce et transhumance. Ainsi on éleva du bétail, non seulement parce qu'il était nécessaire à la culture et qu'il fournissait au montagnard des produits utiles (lait, beurre, fromage, laine, etc...), mais encore parce qu'on était assuré de le vendre et d'en tirer un profit pécuniaire.

Il y avait aussi des raisons particulières, propres au milieu pyrénéen, et tout d'abord un effet des communications plus faciles. Les vallées pyrénéennes, même dans leurs parties les plus hautes, ne sont jamais très éloignées de la plaine. De bonne heure, elles ont fait venir du dehors une importante partie de leur approvisionnement. Les vallées béarnaises produisaient fort peu de blé. Suivant l'abbé Roubaud qui écrit en 1774, Barétous produisait, en grains, au-delà de sa consommation. Mais la vallée d'Aspe était beaucoup plus pauvre : ses champs ne la pouvaient nourrir que pendant deux mois¹⁹. La vallée d'Ossau était dans la même situation : elle n'avait de grains que pour un tiers de l'année²⁰. Il fallait demander le supplément aux plaines de la Chalosse. Les vallées de la Bigorre, de leur côté, s'adressaient à la Gascogne... En revanche, le montagnard vendait son bétail à beaux deniers sur le versant espagnol où les herbages étaient maigres et le gros bétail médiocrement abondant. De là une activité très particulière de la vie de relations et une forme d'échanges qui poussait à la spécialisation.

Enfin le troupeau avait une fonction sociale. Dans cette société pyrénéenne qui maintenait si jalousement le privilège de l'héritier, le cadet n'avait aucun droit à la terre. Mais il était d'usage de lui donner une compensation. C'est le troupeau qui la lui fournissait. Avec le bétail de la famille, dont la garde lui était généralement confiée, il pouvait avoir son bétail à lui, qui était son bien, une sorte de capital mobilier, distinct du capital foncier, et dont il vivait. L'élevage était ainsi un élément d'équilibre et de concorde dans la vie de la famille et de la société pastorale. Il n'est pas douteux que cette fonction du troupeau a très puissamment contribué à en accroître le nombre et qu'elle a été une des causes initiales de l'importance de l'élevage pyrénéen. Il est très remarquable que c'est précisément dans les vallées où la famille était le plus fortement constituée, en Aspe, en Ossau surtout, que les troupeaux étaient (et sont restés) les plus nombreux.

Pour toutes ces raisons et probablement pour d'autres encore

19. Roubaud. 136 p. 217-218.

20. *Registre des Délibérations de la Jurade* (27 janvier 1759) BB 7, p. 55.

qui tiennent au passé même des hommes qui les ont peuplées, les vallées pyrénéennes ont toujours fait une très grande place à l'élevage du bétail. Aussi loin que nous remontions dans leur histoire, nous constatons qu'il est une occupation essentielle, une source d'échanges et de profits. Comme ailleurs, il rendait à la culture des services. Mais ces services n'étaient pas dans toutes les vallées d'égale importance. En Aspe, en Ossau surtout, où l'on pratiquait la transhumance hivernale, même celle du gros bétail, une grande partie des troupeaux était toujours absente du village. Il est bien évident que ceux-là n'étaient d'aucune utilité pour les labours et pour la fumure. Il fallait donc qu'ils eussent leur valeur propre, indépendante de celle qu'ils auraient pu tirer de leur association avec la culture. Il en était à peu près de même dans celles où les troupeaux étaient plus sédentaires.

Il n'est donc aucunement exagéré de dire que, dans les Pyrénées, l'élevage fut de très bonne heure l'objet d'une véritable spécialisation. C'était vrai, tout particulièrement, des vallées béarnaises. Mais c'était à peu près aussi vrai des autres vallées. A Campan, la production agricole passait après l'élevage. « Figurez-vous, écrit Froidour, que cette vallée contient au moins huit cens feux, qu'il ne s'y despouille pas un grain de bled, pas un grain de raisin, ni fruit quelconques, que toute la richesse ne consiste qu'en bestiaux... »²¹

Que savons-nous de l'ancien troupeau pyrénéen ? Deux questions se posent naturellement. A-t-il été, dans le passé, plus nombreux qu'il ne l'est aujourd'hui ? Quelle a été sa composition ? Les espèces, en gros et en petit bétail, ont-elles été dans les mêmes rapports où elles se présentent à notre époque ? Les deux questions sont étroitement liées.

Sur la première, nous sommes très mal renseignés. De ce fait qu'il y a eu, entre le milieu et la fin du XIX^e siècle, diminution du bétail, on a assez généralement conclu qu'il y a toujours eu dans le passé plus de bétail qu'il n'y en a aujourd'hui. Cette opinion a été soutenue par des historiens de tendances traditionnalistes, fervents admirateurs du passé, comme Bourdette²², et vulgarisée par des écrivains bien intentionnés, défenseurs de la politique forestière, convaincus que le déboisement a eu pour cause première et essentielle la multiplication du petit bétail. A la même

21. Froidour, **II2**, Lettres, V.

22. Bourdette, **93**, III, p. 552.

conclusion aboutit, de son côté, Roquette-Buisson. Soucieux de disculper le montagnard des méfaits dont on l'a rendu coupable, il incrimine la politique de Colbert, et il avance, comme un fait bien établi, que le développement des manufactures, en éveillant chez les montagnards l'appétit du gain, provoqua un accroissement du troupeau à laine et « lança (sur les herbages) des animaux de plus en plus nombreux ». ²³

Nous savons bien que Colbert, préoccupé de fournir aux manufactures de drap des matières premières abondantes, chercha à encourager, par tous les moyens possibles, l'élevage du bétail à laine, qu'à mainte reprise, et de la façon la plus expresse, il interdit de saisir les bestiaux, « même pour les impôts de Sa Majesté » ²⁴; que, sur son ordre, l'intendant Foucauld fit défense aux habitants du Béarn de labourer les prairies et leur enjoignit de remettre en nature d'herbages les terres labourées, sous peine de cent écus d'amende ²⁵. Il n'est pas défendu de croire que ces encouragements et ces ordres, la certitude de trouver un débouché pour la laine dans les manufactures, en Béarn, en Bigorre, à Saint-Gaudens, dans le Languedoc, ont pu provoquer un certain accroissement du troupeau. Mais ce n'est qu'une simple supposition. Et les objurgations répétées de Colbert peuvent tout aussi bien être interprétées comme une preuve de l'insuffisance du bétail : on sait que la manufacture française ne put jamais arriver à se passer des laines étrangères, surtout des espagnoles. Il ne paraît guère possible de conclure, de la politique manufacturière de Colbert, à un accroissement du troupeau pyrénéen au cours du XVII^e siècle.

Il faut donc recourir au témoignage direct des contemporains. Or ces témoignages sont rares ou manifestement insuffisants. Il y a, dans le recueil de Clément, un document que Roquette-Buisson ne cite pas et qui, à la rigueur, aurait pu lui servir à confirmer sa thèse. C'est une lettre de Colbert à Feydeau de Brau, intendant à Montauban, par laquelle le Contrôleur général se félicite d'apprendre que la Gascogne commence à se remplir de bestiaux ²⁶. Mais que vaut cette affirmation ? L'intendant a très bien pu grossir ses effectifs pour faire sa cour au ministre. Son témoignage est d'ailleurs isolé. Il y a encore le *Mémoire* et les *Lettres*

23. Roquette-Buisson, **135**, p. 182.

24. Clément, *Correspondance de Colbert*, t. II (6 janvier 1679 ; 3 oct. 1681 ; 8 mai 1682). cf. II, p. 838, art. 40-41 ; IV, p. 576-578 et XLVII.

25. *Mémoires de Foucauld*, p. 485, 510, 511.

26. Clément. IV, p. 263 (1673)

de Froidour, la Correspondance des intendants avec les Contrôleurs généraux des finances, qui tous attribuent une grande importance à l'élevage du bétail et à son commerce. Froidour, notamment, y revient à plusieurs reprises²⁷. On peut encore citer un *Mémoire* des Ossalois adressé, en 1748, à Tourny, intendant à Bordeaux, donnant, sur l'ancien élevage béarnais, des chiffres impressionnants²⁸. Mais la plupart de ces témoignages sont sans précision aucune. Celui des Ossalois est suspect, ayant tous les caractères d'un plaidoyer.

Il nous faudrait des précisions et des chiffres. Il n'y en pas, ou très peu, dans les dénombrements, les aveux, les déclarations des communautés. La seule évaluation numérique portant sur un domaine de quelque étendue, dont nous disposons, est celle de la Houssaye, intendant à Montauban en 1699. Elle donne, pour l'ensemble des Quatre-Vallées, 4.000 têtes de gros bétail et 10.000 têtes de petit bétail²⁹. Or la vallée d'Aure, qui en fait partie, en a aujourd'hui, à elle seule, davantage. Les chiffres de la Houssaye sont très inférieurs aux effectifs actuels. Il en est de même des effectifs indiqués par Dralet. Il parle de 910.000 bêtes à laine pour l'ensemble des Pyrénées françaises³⁰, ce qui représente, dit-il, une proportion de deux têtes par hectare de culture et de prairie, manifestement inférieure à celle que l'on observe dans les régions de l'intérieur, beaucoup moins riches en pâturages. Dralet conclut que les Pyrénées n'ont pas assez de bêtes à laine. Pour le gros bétail, il ne donne aucun chiffre. Ayant observé que les bêtes à cornes sont de petite taille et mauvaises laitières³¹, il ajoute seulement que le nombre de ces animaux s'élève à peine au dixième de celui des brebis et des moutons. Si les évaluations de Dralet sont exactes, le troupeau pyrénéen, de son temps, aurait été très inférieur à celui de notre époque³².

Il n'est pas beaucoup plus facile de savoir quelle était la répartition du bétail entre les diverses vallées, les dénombrements étant muets, le plus souvent, en ces matières, et les descriptions laissées

27. *Mémoire*, III, p. 30-32. Voir ci-dessous, ch. VI.

28. Archives de la Gironde C 3221.

29. Boulainvilliers. *Etat de la France*, t. V, p. 238-240. - cf. III5.

30. Dralet, I, p. 235-236.

31. Ibid I, p. 249.

32. La *Statistique décennale* de 1892 relève 1.928.000 ovins pour l'ensemble des six départements pyrénéens, y compris, il est vrai, les parties basses.

par les contemporains, fragmentaires. Froidour, Laboulinière sont d'ordinaire très précis sur la Bigorre qu'ils connaissent fort bien. Ils ne disent que peu de choses des vallées béarnaises. L'abbé Roubaud, bien renseigné sur le Béarn, ne parle pas de la Bigorre. Ainsi les termes de comparaison font défaut.

Il est cependant un fait qui paraît bien établi, c'est la prédominance du troupeau béarnais. Aspe et Ossau avaient certainement plus de bétail que Barèges, Campan et Aure. La vallée d'Aspe avait d'énormes troupeaux, surtout des brebis, qui s'en allaient très loin transhummer en plaine. Ossau n'avait guère moins de bêtes à laine. Mais elle possédait en outre un nombre exceptionnel de vaches qui faisaient sa richesse et sa réputation. La vache figurait, bataillant contre un ours, dans les armes de la vallée. Et le Béarnais passait aux yeux de tous ses voisins, Bigourdans, Gascons, Espagnols, pour un éleveur de bétail. Nous le verrons se répandant partout comme berger, châteur, bouvier ou marchand, de même que nous verrons ses troupeaux se dispersant dans les plaines gasconnes, au cours de l'hivernage, ou gagnant les estives bigourdanes pendant la belle saison. Il y a cent ans, on les signalait à peu près partout dans le Lavedan, à Barèges et jusque dans la vallée d'Aure. Et aujourd'hui encore, dans ces domaines, on désigne sous le nom de *béarnais* un grand nombre d'animaux venus de la Bigorre occidentale et dont la provenance n'est aucunement béarnaise, — témoignage évident de l'activité de l'ancien élevage béarnais.

L'importance du troupeau béarnais est de nature, au premier abord, à surprendre. Aspe et Ossau sont de très étroites vallées, moins riches que leurs voisines en basses montagnes et en prairies à foin. Leurs réserves fourragères ont toujours été médiocres. Elles ont, cependant, toujours eu beaucoup de bétail, plus qu'elles n'en pouvaient nourrir, en hiver, avec les ressources dont elles disposaient... Les raisons sont faciles à discerner. La plus essentielle, c'est la pratique de la transhumance, qui permettait aux gens d'Aspe et d'Ossau d'entretenir leur bétail à laine pendant la moitié de l'année, et parfois davantage, dans les Rivières et les plaines gasconnes. C'est également parce qu'ils avaient la jouissance (ils disaient la propriété) de la lande du Pont-Long et parce qu'ils menaient leurs vaches pacager jusqu'aux approches de Bordeaux, que les Ossalois ont eu le plus grand troupeau de bêtes à cornes de toutes les Pyrénées... Et il faut peut-être tenir compte d'autres influences, moins faciles à discerner, la survivance de vieilles traditions, venues du plus lointain passé, et transmises de génération en génération...

On voudrait, enfin, savoir quel bétail avait autrefois la préférence du montagnard, du bétail à laine ou du bétail à cornes, et si le rapport était le même qu'aujourd'hui. Il faut reconnaître qu'ici encore nous sommes dans la plus complète ignorance. Nous avons bien, ici et là, avec les rôles de pacage, quelques évaluations relativement anciennes. Mais les animaux y sont toujours comptés en *bacades* ou en *pegulhades*. Et malheureusement ces appellations désignent indifféremment une vache, une jument ou dix brebis. Il est impossible d'en tirer des conclusions sur la nature du troupeau. Peut-on, d'autre part, interpréter en faveur d'une plus forte proportion du petit bétail en Bigorre, le fait qu'on y produisait, au cours du moyen âge et même au XVIII^e siècle, plus de fromage qu'on n'en produit aujourd'hui ; que les droits de casadure étaient partout prélevés dans le Lavedan, même dans les parties basses³³, et que le commerce de ces fromages a eu jusqu'au temps de Laboulinière une importance qu'il n'a plus aujourd'hui ? Rien n'est moins sûr. Il faudrait, pour cela, admettre que les troupeaux de brebis ont été, non seulement plus nombreux, mais différents, puisque les bêtes qui occupent actuellement la Bigorre sont de mauvaises laitières et ne donnent pas de fromage. Il est beaucoup plus vraisemblable qu'une partie au moins de ces fromages étaient fabriqués avec du lait de vaches. C'est ce qui paraît ressortir d'un acte de concession, cité par Bourdette³⁴, d'une fromagère de 75 têtes de gros bétail consenti en 1533, sur la montagne du Housseau, par le vicomte de Lavedan, ainsi que de divers autres textes.

Il y a deux faits dont nous sommes certains. Le premier, c'est que l'élevage pyrénéen était mixte : les vallées avaient, toutes sans exception, des vaches, des brebis, des chèvres. Le second, c'est que la vallée d'Ossau avait une plus forte proportion de bêtes à cornes que n'en avait n'importe quelle autre vallée et qu'elle n'en a elle-même aujourd'hui. On peut ajouter, comme un fait à peu près sûr, que le nombre des transhumants d'été, hôtes étrangers des montagnes, était autrefois plus considérable qu'il ne l'est actuellement. Pour tout le reste, il faut nous contenter de vraisemblances. Celle qui nous paraît la plus voisine de la certitude, c'est qu'il y a eu, suivant les époques et suivant les lieux, des variations dans le nombre des animaux, variations déterminées par les

33. Bourdette III, p. 55-56 et passim.

34. Bourdette II, p. 540-541.

besoins du marché. Rien n'empêche, par exemple, d'admettre qu'il y a eu, au temps de Colbert, accroissement du petit bétail. On peut également supposer que le XVIII^e siècle a vu se produire une diminution du nombre des bêtes à laine. Les plaintes des manufacturiers qui déplorent la cherté de la matière première³⁵, la campagne menée à la fin du siècle en faveur du petit bétail sous l'influence des économistes et de Daubenton, permettent au moins de l'admettre. L'histoire des fluctuations du troupeau au cours du XIX^e siècle, sur lesquelles nous sommes naturellement mieux renseignés, rend tout à fait vraisemblable cette interprétation. Mais il serait imprudent d'être autrement affirmatif

35. En 1753, 1765, 1768, 1782. Voir Dutil, *L'Etat économique du Languedoc à la fin de l'ancien régime (1750-1789)*. Paris, 1911.

CHAPITRE VI

L'ANCIENNE VIE DE RELATIONS ET LE COMMERCE

I. — Les conditions géographiques.

Les vallées pyrénéennes, distribuées tout le long de la chaîne en compartiments distincts, séparées les unes des autres par des hauteurs d'accès souvent difficile, subissaient les effets ordinaires du morcellement : la variété, l'esprit particulariste. Mais elles ne souffrirent jamais du mal d'isolement. Il y avait bien, comme dans tous les pays de montagnes, un certain nombre de cantons écartés, étrangers à la circulation générale. Mais, chose remarquable, c'étaient, d'ordinaire, des pays de coteaux, tout voisins des plaines, refoulés et comme perdus à l'ombre des premières murailles montagneuses : tel ce district des Baronnies, sur l'Arros supérieur, qui conserve, aujourd'hui encore, une réputation de silence et de rusticité. Il n'en était pas de même des hautes vallées.

C'est qu'elles sont toutes, à peu près sans exception, des vallées transversales. Ouvertes directement sur la plaine, elles mènent, par des transitions ménagées, de l'économie agricole à l'économie pastorale, du genre de vie du paysan de la plaine au genre de vie du montagnard. Ainsi elles sont liées aux régions basses par des liens étroits et participent à leur activité. Toutes, de même, s'élèvent jusqu'à la ligne de faite, confinent avec les vallées du versant opposé et communiquent avec elles par des cols, plus élevés, il est vrai, que ceux des Alpes, mais d'accès plus direct. De versant à versant, les échanges sont possibles partout. Pour ces deux raisons, la vallée pyrénéenne se prête à la circulation.

D'autre part, les domaines, français et espagnol, que sépare la longue chaîne, avaient besoin l'un de l'autre. Très différents de climat et d'aptitudes, ils se complétaient. Celui de France, riche en eaux et en herbages, fournissait en abondance le bétail, les salaisons, le lin, les tissus. Celui d'Espagne donnait l'huile, le vin,

la laine, du sel, des fruits. Chacun avait besoin de l'autre pour compléter ses approvisionnements ou pour écouler le trop plein de sa production. Car il leur fut longtemps difficile de s'adresser à d'autres marchés. Avec la Castille, l'Aragon ne communiquait guère. Vers le royaume de France, la Bigorre, le Béarn surtout étaient comme enfermés derrière le vaste désert des landes gasconnes, où n'existaient que de misérables pistes, redoutées des pèlerins¹ et des rares voyageurs. Même après que la formation définitive des royaumes de France et d'Espagne aura fait des Pyrénées une frontière politique, les provinces en bordure de la chaîne continueront à échanger leurs produits, par delà les ports, avec leurs voisins d'outre-monts. Et ce sont les vallées qui seront, entre elles, le lien nécessaire.

Toutes ont participé à cette activité de la vie de relations. Mais, parmi elles, trois ont été particulièrement fréquentées par le commerce général : Aspe, Aure et, dans une moindre mesure, Barèges.

La vallée d'Aspe conduisait au Somport ou col de Peyrenère et à d'autres ports plus occidentaux, Anso, Echo notamment. De ces passages et de ceux, tout voisins, qui s'ouvraient sur Ossau, on atteignait le rio Aragon que jouxtait tout un faisceau de vallées convergentes. Au-delà de Jaca s'ouvraient sans obstacle les terrasses et bientôt les plaines aragonaises. Du côté Béarn, la route d'Aspe atteignait Oloron d'où elle bifurquait vers Orthez, la Chalosse et les landes de Gascogne ; vers Pau, le Vicbilh et l'Armagnac²... La vallée de Barèges était moins favorisée, ses cols étant plus élevés vers l'Espagne et son débouché sur le bas Lavedan assez malaisé : longtemps elle ne communiqua avec lui que par un étroit sentier, une « échelle », suspendue au-dessus des abîmes du Gave, entre Luz et Soulom, qui fut jusqu'aux travaux des intendants, au XVIII^e siècle, le seul lien avec la plaine. Toutefois, de la Bigorre, elle fut toujours fréquentée... Quant à la vallée comme elle ouvrait une voie directe entre l'Aragon et les vallées d'Aure, elle était particulièrement favorisée. Elle disposait de nombreux passages : le Port-Vieux de Bielsa, Ourdisseto, le port du Rioumajou. L'enneigement y étant moindre que dans le reste de la chaîne, on y pouvait passer à peu près en toutes saisons. Enfin la vallée s'ouvrait directement et, pour ainsi dire, de plain-pied, sur Lannemezan et les plateaux gascons. Pour toutes ces raisons,

1. Voyez le *Codex de Compostelle*. Livre IV publié... par le P. F. Fita avec le concours de J. Vinson (Paris, Maisonneuve, 1882).

2. Rappelons que la vallée d'Aspe livra passage à la route romaine de Saragosse à Lescar (Benetharnum).

elle fournissait la voie la plus commode et la plus directe qui s'ouvrait dans les Pyrénées centrales³.

Ainsi les conditions géographiques étaient favorables à la circulation et aux échanges. De leur côté, les conditions de la vie politique assurèrent, jusqu'à une époque très voisine de la nôtre, de remarquables facilités aux transactions entre les versants opposés.

II. — Les conditions politiques.

Aux premiers temps de la féodalité, aucune barrière politique ne séparait les vallées de versants opposés. Aussi profonde que soit l'obscurité qui règne sur l'histoire des premiers Etats pyrénéens, nous savons qu'ils s'étendaient des deux côtés de la chaîne et s'enchevêtraient sans aucun souci de la géographie. Les comtes de Toulouse régnaient sur la Catalogne et le roi de Navarre sur une partie des vallées tributaires de l'Adour (Nive et Bidouze). Au centre, le roi d'Aragon se prétendait suzerain des comtes de Foix, des seigneurs des Quatre-Vallées et des vicomtes de Béarn. Ce souverain d'Aragon n'était alors, en dépit du titre de roi que porta, à partir de 1045, le comte Ramire, qu'un assez petit personnage. Ses domaines se limitaient au cours supérieur des trois vallées de l'Aragon (Jaca et San Juan de la Peña), du Gallego et du Cinca (Sobrarbe). Au Sud, ils ne dépassaient pas la muraille des sierras calcaires, au-delà desquelles régnait l'Infidèle. Ce n'est qu'à partir des dernières années du XI^e siècle, et grâce à l'appui des croisés français, qu'il commença à déboucher dans les plaines de l'Ebre (prise d'Huesca en 1096, de Barbastro en 1101). Son royaume ne fut jusqu'alors que montagnard et pyrénéen, et ses ambitions regardaient vers le Nord tout autant que vers le Sud... De leur côté, les vicomtes de Béarn étendaient leur juridiction sur une partie des cantons aragonais. Nous savons par Marca⁴ que Centulle IV tenait en fief la vallée de Teña, que l'on atteint par Ossau ; Canfranc et Jaca, où l'on accède par Aspe et par le Somport. Son fils Gaston percevait des droits sur les produits vendus aux foires de Jaca. Et c'est sur cette partie de ses terres, entre le Somport et Canfranc, qu'il organisa cet hôpital de Sainte-Christine dont nous avons précédemment parlé.

3. Elle fut vraisemblablement utilisée par une route romaine (Jullian, V, p. 98, n. 1), peut-être même par une voie plus ancienne, cette légendaire Ténarèse sur laquelle nous sommes si mal renseignés (Voir Curie-Seimbres, B. S. Ramond, III, 1878, p. 57-73 ; Breuils, R. de Gascogne, XXI, 1891, p. 548 ; P. Labrousse, B. C. Tr. Hist. 1897, p. 113-129).

4. Marca, p. 264, 316, 325-326, 812. cf. Boissonnade, 90, p. 116.

Ainsi les frontières suivaient le pied des montagnes plutôt que les crêtes dominantes, et les mêmes Etats régnaient sur des versants opposés. Des deux côtés, on retrouvait les mêmes maisons seigneuriales, les mêmes intérêts, presque la même langue. On y retrouvait aussi la même politique : la lutte contre l'Infidèle, dans laquelle, d'un élan commun, tous les Etats pyrénéens s'étaient alors engagés. La circulation fut, pendant plus de deux siècles, incessante, entraînant vers le Sud pèlerins, croisés, émigrants.

Les pèlerins se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle. Un grand nombre, il est vrai, notamment ceux qui venaient des provinces du Nord, d'Angleterre et des Pays-Bas, empruntaient, au-delà de Blaye et de Bordeaux, le chemin du littoral, vers Bayonne et la Biscaye ; celui de Dax, vers Saint-Jean-de-Sorde, Saint-Palais, Ostabat, Saint-Jean-le-Vieux et Roncevaux, c'est-à-dire vers la Navarre, où affluaient aussi les pèlerins venus du Centre, par le Nord du Béarn, par Orthez, l'Hôpital d'Orion, Sauveterre et Saint-Palais. Mais beaucoup passaient à l'Est, par la vallée d'Aspe, où les accueillaient les moines de Sarrance et de Sainte-Christine ; par le Lavedan, où ils trouvaient les Bénédictins à Saint-Savin et les Hospitaliers à Luz ; par Sarrancolin et par la vallée d'Aure, où ils savaient rencontrer d'autres refuges⁵. Il n'était guère de vallée qui ne livrât passage à des pèlerins, isolés ou en troupes... Cette histoire n'intéresse pas seulement les Pyrénées. On sait, depuis les travaux de Gaston Paris et de M. Bédier, la prodigieuse influence que ces mouvements d'hommes eurent sur la poésie et les arts de notre pays. Il est d'un puissant et émouvant intérêt que, précisément en ces lointaines provinces du Midi, si longtemps réfractaires à l'idée de l'unité française, se soient élaborées des légendes, des pensées, des formes de sensibilité, qui devaient si largement contribuer à l'unité morale de notre pays... Le passage des pèlerins dura tout le moyen âge et ne commença à se ralentir qu'au XVI^e siècle.

Par les mêmes vallées et par les mêmes ports accoururent, au secours de l'Espagne chrétienne, les Croisés français. C'est une histoire encore fort mal connue, sur laquelle un livre récent vient de jeter quelque lumière⁶. Pendant 250 ans, du début du XI^e siècle

5. Sur les chemins de Saint-Jacques, voir A. Lavergne. *Etude sur les chemins de Compostelle* (R. de Gascogne 1886).

6. P. Boissonnade, 90.

au milieu du XIII^e, ce fut un passage presque incessant de gens de guerre venus de toutes les provinces d'en deçà les Pyrénées. Béarnais, Gascons, Languedociens, mais aussi des Poitevins, des Français, des Normands, des Bourguignons gagnaient l'Espagne pour combattre l'Infidèle, pour courir les aventures ou chercher fortune.

L'émigration accompagna la guerre et lui survécut. Elle fut très active au temps de la croisade espagnole et de la Reconquista. Pour repeupler les pays dévastés par la guerre, pour tenir ceux que l'on enlevait aux Infidèles, les provinces françaises envoyèrent des barons et des soldats, des clercs et des moines, des bourgeois, des marchands, des laboureurs. C'est la France, surtout celle du Midi, qui fournit aux campagnes et aux villes espagnoles, les colons dont elles avaient besoin. On leur donnait, suivant leurs conditions, des terres, des bénéfices ecclésiastiques, des franchises. En certains endroits du Nord, ils furent assez nombreux pour qu'on leur accordât une part dans les administrations locales. Ce fut une véritable colonisation française en Espagne, qui hâta le relèvement des royaumes chrétiens, surtout ceux du Nord, la Navarre et l'Aragon ⁷.

Ce sont les vallées béarnaises qui livraient passage au flot le plus puissant des pèlerins, des croisés et des émigrants, et, entre toutes, la vallée d'Aspe. Pour assurer la libre circulation, pour en retenir dans ses domaines les plus forts profits, Centulle IV décida de relever la ville d'Oloron, ruinée au temps de l'invasion arabe et dévastée par les Normands. Il lui concéda la célèbre charte de *poblation* de 1080. On était alors au plus fort de la Croisade. Les passages d'hommes, de matériel et de marchandises étaient incessants. Oloron en était la clef. Pourvue désormais de franchises étendues, au premier rang desquelles figurait la liberté absolue des transactions commerciales, Oloron redevint le centre des échanges entre les deux versants des montagnes ⁸.

Toutefois, en ces débuts du moyen-âge, ce sont les ordres religieux, bien plus que les pouvoirs laïques, qui présidèrent à l'activité commerciale.

Les ordres religieux veillaient alors sur les routes, sur les marchandises et sur les hommes. On les trouvait dans toutes les val-

7. Boissonnade, p. 53-68

8. Voir M. Marque, **98**. For d'Oloron, **108**. Menjoulet, **128**.

lées, au pied des cols les plus fréquentés, au carrefour des chemins. A la descente du Somport, sur le versant d'Aragon, pèlerins et marchands trouvaient le monastère de Sainte-Christine. Chaque année, le 25 juillet, qui était la fête de Saint-Jacques, de longues files d'animaux, des troupeaux, des pâtres, des marchands s'y rendaient, venus d'Espagne ou de Béarn, assurés d'y trouver des franchises étendues et la liberté des transactions. Sainte-Christine fut pendant des siècles un des marchés les plus actifs du commerce pyrénéen. Au temps de l'intendant Lebret (1703), des denrées et des produits de toutes sortes s'y échangeaient encore⁹. Mais sa prospérité ne fut jamais si grande qu'elle le fut sous l'administration des moines... Dans la vallée d'Ossau, l'hôpital bénédictin de Gabas, ancienne dépendance de Sainte-Christine, desservait le chemin qui, par le col du Portalet, menait vers Salhent et la vallée de Teña. Il communiquait avec la maison mère par un passage ouvert au pied du pic du Midi et qui porte encore le nom de col des Moines.

En Bigorre, nous avons trouvé les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem établis à Gavarnie, au pied du port qui mène à Torla, à Broto et, plus bas, à Barbastro¹⁰. Dans la vallée d'Aure, le même ordre veillait au pied des cols. Il avait deux hôpitaux, l'un à portée du Port-Vieux de Bielsa, à Aragnouet, où les moines étaient seigneurs d'une partie du village. On y voit encore les restes, assez bien conservés, de leur chapelle. Un autre, dont l'existence est moins certaine, s'élevait au plan de Rioumajou, à la bifurcation de deux chemins très fréquentés menant respectivement à Bielsa par le col d'Ourdisseto et à Gistain, par le col du plan de Rioumajou¹¹. Les communes de Saint-Lary et de Sailhan continuent à entretenir sur ce point une hôtellerie pour les voyageurs.

D'autres établissements hospitaliers étaient installés aux débouchés des vallées, du côté de la plaine, le long des chemins qui, à travers la forêt de hêtres et de chênes, suivaient le pied des montagnes : le Bager (Saint-Christau), Aubertin, Mifaget et Nay, succursales des maisons de Sainte-Christine et de Gabas ; Saint-Pé-de-Genères, Saint-Savin, Lescaledieu, Sarrancolin, les grandes abbayes bénédictines de la Bigorre et des Quatre-Vallées. Le long de cette voie, parallèle à la chaîne, plus fréquentée, semble-t-il,

9. Lebret, **II**3, p. 144.

10. A. du Bourg, **94**, p. 232-235. J. Bourdette, **93** I, p. 331-332.

11. A. du Bourg, p. 213-216.

qu'à notre époque, elles accueillaien^t les pèlerins, facilitaie^{nt} la circulation des voyageurs et des marchandises.

Les religieux assuraie^{nt} la sécurité des relations. Ils ne se contentaie^{nt} pas d'accueillir les pèlerins, d'héberger les passants. Ils remplissaie^{nt} des fonctions plus difficiles. L'ordre des Hospitaliers, organisé militairement, exerçait une véritable police dans les domaines où il était établi. Ses châteaux, même ses églises, étaient des forteresses à l'abri desquelles il surveillait les passages et assurait la sécurité des chemins. Il tenait des marchés où se faisaie^{nt} les transactions. Pendant les premiers siècles, ce sont les ordres religieux qui assurèrent la liberté du commerce et présidèrent à la vie économique des vallées pyrénéennes.

Un jour vint où se produisit, dans la situation politique des vallées, un grand changement. En 1173, les Béarnais refusèrent de reconnaître l'acte d'hommage par lequel la vicomtesse Marie avait placé ses domaines sous la suzeraineté de l'Aragon, et l'avènement de la maison de Moncade consacra l'état de souveraineté de leur pays. C'est probablement à la même époque qu'ils renoncèrent à leurs possessions aragonaises. D'autre part, le royaume d'Aragon, maître de Saragosse par la victoire franco-espagnole de 1118, uni à la Catalogne par le traité de Barbastro (1137), portait ses ambitions vers la Péninsule et abandonnait toute idée de domination en terre française : en 1258, il concluait avec Saint-Louis le traité de Corbeil par lequel l'un renonçait à ses droits de suzeraineté sur la Catalogne, l'autre sur le comté de Foix. Quelques années plus tard, la Bigorre était placée, par ordre de Philippe IV le Bel, sous le séquestre royal. Les Pyrénées formaie^{nt} désormais, sauf en Navarre, une frontière entre les Etats des deux versants.

Il sembla^{it} que cet ensemble d'événements dû^t porter atteinte aux libres relations des populations frontalières. Il n'en fut rien, parce que, à la même époque, les Etats féodaux, développant leur autorité et leurs moyens d'action, s'attachèrent à maintenir et même à faciliter les échanges. Il est, en effet, remarquable que les premiers actes par lesquels, au sortir de la confusion féodale, s'affirma l'autorité renaissante du pouvoir seigneurial, furent inspirés par le souci de maintenir intacts et de développer les transactions, et que ce fut, par la suite, sa préoccupation dominante. Il en est ainsi, tout particulièrement, de l'Etat béarnais, dont on pourrait écrire presque toute l'histoire en s'attachant uniquement à suivre

celle des rapports du vicomte avec les régions montagneuses de sa juridiction et avec ses voisins d'au delà les nouvelles frontières.

C'est, tout d'abord, la nécessité d'assurer ces rapports qui explique les déplacements successifs de la capitale béarnaise. Au temps des premiers vicomtes, elle se trouvait à Morlaàs, sur les coteaux qui dominent au Nord et assez loin d'elle, la vallée du Gave moyen. Elle fut, de là, transportée à Orthez, bien placée sur le Gave, en un point où il est facile à franchir et à défendre, puis, au temps de Gaston Phœbus (fin du XIV^e siècle), à Pau. Le choix de Pau est un acte tout à fait significatif. Il exprime de la façon la plus claire la volonté du vicomte de se rapprocher de la Bigorre (où il règnera à partir de 1430), d'assurer définitivement son action sur les grandes vallées d'Aspe et d'Ossau et de surveiller la route du commerce espagnol. Le seigneur de Béarn commandait, dès cette époque, tous les passages de la montagne.

III. — Les marchés.

Ce sont les mêmes nécessités politiques et le même souci d'assurer à l'Etat béarnais tous les avantages de sa situation géographique, qui expliquent la sollicitude dont les marchés et les villes bénéficièrent constamment auprès des vicomtes.

Déjà, en 1080, Centulle IV avait accordé à la ville d'Oloron la charte célèbre dont nous avons précédemment rappelé le souvenir. Oloron était devenue, à partir de ce moment, le centre des échanges entre les deux versants de la montagne. La séparation politique qui survint en 1173 ne semble avoir porté aucun préjudice à son activité. D'abord parce que cette même maison de Moncade, qui s'affranchissait de la suzeraineté aragonaise, s'attacha à affermir sa domination sur les vallées d'Aspe et d'Ossau dont Oloron fut, plus que jamais, le marché. D'autre part, parce qu'elle bénéficia, sous les vicomtes de la maison de Foix, de nouvelles et avantageuses concessions¹². Le premier en date, Roger Bernard, concéda aux Oloronais, l'année même de son avènement (1290), le droit de circuler, de séjourner, de vendre et d'acheter dans toute l'étendue de ses domaines toutes sortes de marchandises sans avoir à acquitter de droits quelconques. En 1398, Archambault de Grailly, à la demande des jurats d'Oloron, créa deux foires qui devaient se tenir

12. M. Marque 98.

l'une en mai, l'autre en septembre, au début et à la fin de la belle saison, quand s'ouvrent puis se ferment la plupart des passages de la montagne. D'autres avantages étaient concédés aux marchands oloronais, qui eurent licence de trafiquer dans toutes les villes des comtés de Foix et de Bigorre et dans les pays soumis à la suzeraineté des seigneurs de Béarn.

L'activité commerciale d'Oloron se trouva, vers la fin de la guerre de Cent ans, gravement compromise. L'insécurité des routes, le brigandage des routiers et des gens de guerre avaient réduit à rien les transactions commerciales. De plus, les échanges avec l'Espagne se trouvèrent menacés par les exigences des gens de Canfranc qui prétendirent établir un droit de péage permanent, à l'entrée de leur ville, sur les marchandises françaises. Les Oloronais demandèrent à Gaston XI l'autorisation de lever, par représailles, une taxe sur les produits espagnols introduits par Canfranc. Ils l'obtinrent sans peine (1471). Il en résulta une crise qui se prolongea jusqu'au début du XVI^e siècle. Mais les Etats de Béarn intervinrent et s'adressèrent aux Cortès aragonaises. En 1514, la même année où se conclut la grande passerie entre Aragon et Béarn¹³, Canfranc renonça à percevoir sa taxe¹⁴. Désormais il n'y eut d'autres charges sur les transactions que les droits, fort minimes, perçus à la porte d'Etsaut, et destinés à l'entretien de la route de la vallée d'Aspe. Les foires d'Oloron recouvrèrent toute leur activité. Elle ne fut jamais aussi grande que dans le cours du XVI^e siècle.

Par la suite, les foires de la montagne perdirent la plus grande partie de la leur. Au temps de d'Etigny, un marchand de Jaca ayant obtenu, pour des raisons d'intérêt personnel, le transfert de la foire de Sainte-Christine à Villanua, plus éloignée de la frontière, les habitants des trois vallées béarnaises s'adressèrent à l'intendant pour qu'il obtînt la restauration de l'ancien marché ou tout au moins l'ouverture d'un marché nouveau en territoire béarnais, à Peyrenère. C'est à ce dernier projet que s'arrêta d'Etigny. Il en saisit le Contrôleur général (1756 et 1757).¹⁵ Peu satisfaits de cette solution, les deux vallées d'Aspe et d'Ossau firent, quatre ans plus tard, une nouvelle démarche en vue du rétablissement de l'ancienne foire¹⁶. Elles ne réussirent pas à lui rendre son an-

13. Voir ci-dessous, p. 143.

14. Marque 98. L. Cadier, 96 p. 309-310.

15. B. S. Pau, XXXVII, p. 94.

16. Archives de la Vallée d'Ossau. *Registre des Délibérations de la Jurade*, (BB7, p. 85), 15 mars 1761.

cienne activité. Mais la vallée d'Aspe resta la voie la plus fréquentée des échanges avec l'Espagne. Et naturellement c'est Oloron qui en profita. Au temps de Lebreton (1703), les transactions y étaient considérables avec l'Espagne¹⁷. Elles se maintinrent fort actives pendant tout le cours du XVIII^e siècle. « Oloron, dit l'abbé Roubaud, a une grande correspondance avec l'Espagne. Ses bourgeois ont dans le royaume des associés, des commis, des fonds. Ils font, soit par commission, soit pour leur compte, le commerce des laines fines qu'ils fournissent aux fabriques du Languedoc, d'Elbeuf, d'Abbeville, de Sedan. Le change de la monnaie d'Espagne leur vaut un bénéfice considérable. »¹⁸

Oloron n'était pas seul à se livrer au commerce. D'autres marchés fonctionnaient dans la plaine et dans la montagne. Plusieurs furent créés, en Béarn, par les vicomtes de la maison de Foix, au cours de ce XV^e siècle qui vit se développer de si remarquable façon les libertés et la prospérité publiques. En Bigorre, Lourdes était le centre d'importantes transactions. Froidour, qui la visita au XVII^e siècle, témoigne que son activité était considérable « parce que toutes les vallées y aboutissent et qu'on y vient aussi du Béarn. C'est le passage de toutes les vallées pour descendre dans la plaine ». ¹⁹ Argelès, Luz et Gèdre avaient aussi les leurs. Dans la vallée d'Aure, Arreau et Ancizan faisaient avec l'Aragon un commerce fort actif de laines et de produits agricoles et manufacturés. Laboulinière constate que plusieurs familles des deux vallées avaient acquis d' « immenses fortunes » par ce commerce²⁰. Son témoignage est confirmé, quelques années plus tard, par celui de Chausenque qui, ayant visité (en 1836) la vallée d'Aure, parle de la généreuse hospitalité qu'il a reçue dans une de ces maisons et vante l'opulence qu'elle a su acquérir par le commerce d'outremonts²¹.

IV. — Les transactions.

Quelle était la nature des échanges ?

Il y avait naturellement un commerce local. On peut croire qu'il

17. Lebreton, **II**, p. 129.

18. Roubaud. B. S. Pau, XXXIX, 1911, p. 225.

19. Froidour, **III**, p. 75.

20. Laboulinière, **II**, p. 408. — cf. **II**, I, p. 248.

21. Chausenque, **8**, I, p. 511 et 520.

était assez restreint, en dehors des transactions saisonnières dont le bétail était l'objet. Chaque famille produisait sur son domaine le plus possible de ce qui était nécessaires à sa subsistance, et, dans chaque maison, on filait et l'on tissait le lin et la laine. Toutefois il y avait des objets indispensables que l'atelier familial ne pouvait produire. Il fallait donc recourir à des gens de métier, tisserands, sabotiers, cordonniers, forgerons, sans compter les ouvriers du bâtiment, maçons ou charpentiers. Il existait ainsi des transactions intérieures, de voisin à voisin, de village à village.

Mais il y avait aussi des transactions étendues. D'abord des échanges permanents avec les plaines françaises et les provinces espagnoles les plus voisines, et même, assez longtemps, un commerce de transit de caractère international.

Le commerce proprement pyrénéen se pratiquait avec les plaines françaises et avec l'Espagne, plaine ou montagne.

Du côté français, les échanges étaient ceux qui se produisent à l'ordinaire entre les plaines et les montagnes. Nos vallées, quelle que fût alors l'activité de la culture et les soins qu'on lui donnait, étaient fort éloignées de produire tous les grains nécessaires à la consommation. Les vallées béarnaises, en particulier, étroites, de climat plus océanique que les autres, étaient pauvres en blé. L'intendant Lebreton écrivait en 1703 : « Toute la récolte de Béarn n'est pas suffisante pour la nourriture des habitants, qui ont recours à l'Armagnac et à la Chalosse pour ce qui leur manque ; ces deux provinces nourrissent le Béarn environ quatre mois de l'année ». ²² Si l'ensemble de la province souffrait d'un déficit de production d'un tiers de ses grains, on peut juger que, dans la partie montagnarde de cette même province, l'insuffisance était beaucoup plus grave. Les autres vallées étaient certainement plus riches en grains. Mais elles étaient également obligées de s'adresser au dehors. Il y avait ainsi un courant continu, et plus ou moins actif suivant les régions, d'importation des blés vers les montagnes. Les mêmes plaines qui les leur fournissaient, leur envoyaient également du vin. Enfin elles leurs procuraient les fers, les outils, faux, haches, etc... que réclamait la culture des champs et des prairies, l'exploitation des forêts.

A l'inverse, les montagnes envoyaient vers les plaines les pro-

22. Lebreton, **II**3, p. 121.

duits de leur élevage. Les cuirs et les peaux étaient utilisés par les tanneries, les mégisseries et les corroieries, très nombreuses en Bigorre (Tarbes, Bagnères, Vic, Maubourguet) et en Béarn (Pau, Orthez, Nay, Arudy). Laboulinière constate que ces fabrications étaient beaucoup plus considérables en Béarn que dans la Bigorre²³. Il n'en pouvait être autrement, le Béarn étant plus riche en bétail que sa voisine et disposant d'une grande abondance de tauzins dont l'écorce fournissait la matière du tannage. Le *Mémoire* adressé en 1748 par les Ossalois au marquis de Tourny place les pelleteries aux premiers rangs des produits de vente²⁴.

La laine en était un autre, non moins important. Suivant l'abbé Roubaud²⁵, elle assurait aux montagnards de la vallée d'Aspe la dépense du ménage et l'acquit des impôts. La qualité de ces laines restait extrêmement variable. « Il n'existe pas de troupeaux de race à laine superfine dans les Hautes-Pyrénées. Deux propriétaires seulement possèdent quelques béliers d'Espagne, comme objet d'essai et d'expérience. Ils se proposent d'étendre leur spéculation et de former des troupeaux entiers de mérinos... C'est la vallée de Campan qui fournit (actuellement) les plus belles laines, et toute la partie de l'arrondissement comprise entre Bagnères et Lomné. »²⁶ Aussi l'industrie était-elle prospère à Bagnères, ainsi que dans la vallée d'Aure... En Béarn, les laines étaient moins fines qu'en Bigorre²⁷. Mais elles étaient plus abondantes. Une partie était utilisée sur place, dans les ateliers du pays (Oloron, Bruges, Nay, Pontacq), soit seules, soit en concurrence avec les laines de Navarre. La plus grande partie était transportée à Oloron et à Nay où les marchands du Languedoc et de Saint-Gaudens venaient l'acheter²⁸.

Les montagnes utilisaient le lait des troupeaux pour la production du beurre et du fromage, que l'on consommait sur place ou que l'on vendait au dehors, dans les villes de la bordure pyrénéenne et même dans les provinces voisines jusqu'à Toulouse et Bordeaux.

Le beurre était fabriqué à peu près partout. « Ce sont les vallées, dit Laboulinière, qui approvisionnent en beurre salé les plaines

23. Laboulinière, **II**8, III, p. 355 et n. 2 ; p. 356 ; I, p. 161.

24. 1748. Archives de la Gironde C 3221.

25. Roubaud. *Journal de l'Agriculture* (B. S. Pau, XXXIX, 1911, p. 217).

26. Laboulinière. **II**7, p. 347 et 393. Sur les essais d'introduction du mérinos, voir ci-dessous, III^e partie, ch. IV.

27. Mémoire de Carget, inspecteur des Manufactures (1770). (B. S. Pau, XXXVII, 1909, p. 231).

28. Lebreton (1703), **II**3, p. 126 et 128 ; Roubaud (1774) **II**36, p. 218.

et les coteaux et il en passe dans les départements voisins. »²⁹ Les montagnes béarnaises ne faisaient pas exception à la règle. Elles vendaient leurs beurres, en même temps que du fromage et du caillé, à Oloron, à Pau et dans les campagnes voisines. Toutefois elles donnaient plus d'importance à l'élevage des veaux³⁰. En Bigorre, la production était beaucoup plus importante. C'étaient Barèges et Azun qui en fournissaient les quantités les plus considérables³¹, la vallée de Campan qui produisait les meilleurs. Guillaume Mauran, syndic des Etats de Bigorre, écrivait en 1614³² : Dans « cette communauté de Campan..., le beurre est beaucoup meilleur qu'en aucun autre endroit des montagnes de Bigorre, lequel est soigneusement recherché par les marchands de Cieutat qui le transportent et le revendent à Toulouse. » Froidour, qui écrivait soixante ans plus tard, insiste à son tour sur l'importance de ce commerce. Comme Mauran, il remarque³³ qu'il se fait « dans le lieu même où les marchands et pourvoyeurs viennent faire leurs achaptz sans qu'aucun habitant de la vallée s'entremette ou d'en transporter ou d'en aller vendre en quelque lieu que ce soit. » Le montagnard, faute d'aptitudes commerciales, n'avait pas l'idée de chercher des débouchés pour ses produits. Il attendait qu'on vint les lui demander. Et c'est ainsi que le beurre des vallées était transporté et concentré à Cieutat sur la route de Bagnères à Toulouse. Au temps de Laboulinière, ce commerce était passé aux mains des « beurrères » ou rouliers d'Ossun, grosse commune de la plaine entre Lourdes et Tarbes³⁴.

La production du fromage était beaucoup plus importante. Il s'en fabriquait une énorme quantité pour la consommation de tout le pays, et l'on en envoyait dans les contrées voisines, en concurrence avec les fromages de l'Ariège, dits de Saint-Girons³⁵. Ce n'était pas un produit très soigné. « Les fromages des Pyrénées, dit Laboulinière, ne sauraient être comparés avec ceux des Alpes. Le lait qu'on emploie à leur fabrication est trop dépouillé de sa crème... Ils sont maigres et cassants... Les fromages de certains cantons des vallées d'Aure, du Louron et de la Barousse sont meilleurs et se rapprochent parfois de la qualité de celui de Roquefort. »

29. Laboulinière, **118**, I, p. 253.

30. Qu'on laisse nourrir fort longtemps, dit le *Mémoire* de Lebret, **113**, p. 125.

31. 60.000 kilogrammes pour le seul arrondissement d'Argelès, dont 16.000 étaient exportés, au témoignage de Laboulinière (**118**, I, p. 253).

32. G. Mauran, **126**, p. 5.

33. Froidour, **112**, Lettre 5.

34. Laboulinière, **118**, III, p. 367.

35. Ibid, **118**, I, p. 254-256.

Les fromages n'étaient pas partout de composition identique. En Bigorre, où la brebis était, alors comme aujourd'hui, fort médiocre laitière³⁶, on employait, avec son lait, celui des vaches. En Ossau, Aspe et Barétous, le fromage était exclusivement de brebis. A l'inverse des bergers de la Bigorre, les Béarnais vendaient leurs agneaux et fabriquaient des fromages. Lebret (qui parle d'ailleurs assez dédaigneusement des fromages béarnais³⁷), le *Mémoire* des Ossalois en 1748, le *Journal* de l'abbé Roubaud³⁸, Laboulinière sont tous d'accord pour affirmer l'importance de l'élevage de la brebis et l'abondance de la production fromagère dans les montagnes béarnaises.

Mais la principale source de richesse des vallées, c'était la vente du bétail sur pied. C'est là le véritable commerce du montagnard parce qu'il n'exige pas d'aptitudes spéciales et pas d'outillage. Les animaux se transportent eux-mêmes : il suffit de les conduire et de les surveiller. Aucune route n'est nécessaire : une simple piste suffit, d'autant plus praticable au bétail qu'elle est plus incertaine, moins définie au milieu des herbes et des champs. Les premiers marchands de bétail furent, n'en doutons pas, des bergers transhumants. Ainsi le commerce du bétail était entre les mains des gens de la montagne.

Il fut toujours très actif dans l'ancienne économie pyrénéenne. Froidour écrit dans son *Mémoire* : « Les bœufs, vaches, moutons, brebis et chèvres (de la Bigorre) se vendent dans toutes les plaines d'alentour, c'est-à-dire dans la Basse-Bigorre, dans Rivière-Basse, dans le Bas-Armagnac, en Chalosse et en Gascogne. »³⁹ Laboulinière n'en parle pas autrement. Il remarque que la Bigorre fournissait des moutons, parfois engraisés avec du regain avant d'être livrés à la boucherie⁴⁰... De leur côté, les bergers d'Ossau et d'Aspe qui transhumaient vers la Garonne vendaient une partie des agneaux et des veaux qui naissaient au cours des migrations hivernales⁴¹.

Le commerce régional ne se limitait pas aux plaines françaises. Il s'étendait, sur l'autre versant de la chaîne, aux vallées espa-

36. **118**, I, p. 254.

37. Lebret, **113**, p. 125.

38. Roubaud, **136**, p. 217.

39. Froidour, **111**, p. 45.

40. Laboulinière, **118**, I, p. 246 ; **117**, p. 408.

41. *Mémoire* des Ossalois (1748). Archives de la Gironde C 3221 — Roubaud, **136**, p. 217.

gnoles, aux sierras de la Navarre et de l'Aragon, à la plaine de l'Ebre. Très différentes des montagnes françaises par leur climat et leurs aptitudes, les Pyrénées espagnoles se trouvaient privées de certains produits que fournissaient en abondance le Béarn, la Bigorre et les cantons voisins. Inversement elles pouvaient leur procurer une partie de ce qui manquait à celles-ci. Les deux domaines se complétaient naturellement et les transactions étaient fort actives.

D'Espagne en France, le commerce était représenté, en première ligne, par les laines fines. Les troupeaux français, même ceux de la Bigorre dont la toison était préférée à celle des Béarnais, ne fournissaient qu'une laine commune. L'industrie réclamait une matière première plus apte à la production des draps fins. C'est à l'Espagne que les ateliers du pays achetaient ces laines. Oloron se fournissait en Aragon. Nay travaillait, non seulement les toisons du pays, mais encore celles qu'elle recevait de la Basse et de la Haute-Navarre et dont elle revendait une partie aux marchands de Saint-Gaudens ⁴². La vallée d'Aure, elle aussi, achetait en Aragon une partie des laines qu'elle transformait dans ses nombreux ateliers ⁴³. La laine n'était pas le seul objet des importations espagnoles. Elles fournissaient encore des produits alimentaires, des huiles, du vin, des fruits, des matières premières et même quelques produits fabriqués, comme le savon.

De France en Espagne, les ventes étaient, sinon plus considérables (aucune statistique ne nous autorise à le dire), tout au moins beaucoup plus variées. Aux pays espagnols, les montagnes françaises fournissaient les produits de leurs industries : Oloron, des bas, des jupes, des draps ⁴⁴; Nay, des bonnets, des cadis et des cordelhats ⁴⁵, — retournant ainsi à leurs voisins sous la forme d'objets fabriqués ce qu'elles avaient reçu sous forme de matières premières. Elles vendaient des draps de lin et des toiles ⁴⁶, du papier, des porcs, des salaisons.

Mais du côté de l'Espagne comme du côté des plaines françaises, les transactions les plus considérables étaient alimentées par la

42. Lebret, p. 126, 128, 129.

43. *Uo biélho endustrio dera Bat d'Auro (era des draps)*, par Fr. Marsan (*Era bouts dera mountanho*, 8^{me} annado, 1912, p. 92-94, 123-127).

44. Marque, *le Glaneur d'Oloron* (20 août 1904); *les Industries et le commerce oloronais avant la Révolution*.

45. Lebret, p. 128.

46. Marca, p. 256-257.

vente du bétail sur pied. Tous les documents sont d'accord pour affirmer l'importance de ce commerce.

C'est d'abord le témoignage de Marca qui parle du bétail vendu par les Béarnais aux Espagnols, et qui va jusqu'à Saragosse⁴⁷. C'est, plus tard, celui de l'intendant Lebret qui écrit en 1703 : « Le commerce d'Ossau se réduit aux vaches et autres bestiaux qu'ils envoient en Espagne; ils y apportent aussi quelques cuirs. »⁴⁸ En Bigorre, Froidour fait les mêmes constatations : « Les bœufs, vaches, moutons, brebis... se vendent même en Espagne. Les chevaux descendent rarement dans les plaines : le débit le plus considérable qu'ils en font est du côté d'Espagne. Il n'est point de paysan qui n'ait quelques jumens dont ils tirent des poulains, et leur coutume est de les nourrir huit à neuf mois et de les vendre à cet âge aux Espagnols. »⁴⁹ Même constatation dans le pays des Quatre-Vallées : « Ce commerce regarde particulièrement les Espagnols, dit en 1699 l'intendant de La Houssaye. Ceux-ci, ayant moins de pâturages sont obligés de prendre dans ce canton les bestiaux dont ils ont besoin pour leur nourriture. »⁵⁰ Un siècle plus tard, Laboulinière fera les mêmes constatations⁵¹.

L'importance de ces envois est affirmée de façon plus explicite encore par la correspondance des intendants avec le Contrôleur général des finances. « C'est le principal commerce des Pyrénées, écrit le 22 août 1711, de Courson, intendant à Bordeaux. Il n'a pu être interrompu, même dans les guerres les plus vives avec l'Espagne... » Le 10 mai 1712, Barrillon, intendant en Béarn, demandait que l'on permit la sortie des bestiaux pour la foire de Sainte-Christine, en Aragon. « On prétend, dit-il, que cela n'iroit pas à plus de 3 ou 400 têtes de bœufs, et il est certain que ces montagnards, accoutumés à ce commerce, ne se résoudroient jamais à amener leurs bestiaux dans la plaine pour les y vendre. »⁵² Quelques années auparavant, le 5 juillet 1695, de Bezons, intendant à Bordeaux, écrivait au Contrôleur général que « les habitants de la Bigorre demandent avec grande instance que l'on permette le passage des bestiaux, parce qu'ils disent que c'est le seul moyen qu'ils ont pour avoir de l'argent... » Et il propose

47. Marca, p. 256-257.

48. Lebret, p. 124.

49. Froidour, **111**, p. 45.

50. Boulainvilliers. *Etat de la France*, t. V, p. 238-240.

51. Laboulinière, **117**, p. 408.

52. A. de Boislisle, *Correspondance*, **89**, t. III, n. 1121.

l'expédient « de laisser passer ce qui seroit absolument nécessaire pour la consommation des lieux voisins des vallées de Bigorre. »⁵³

Ces divers témoignages des intendants marquent parfaitement, en même temps que l'ancienneté et l'importance du commerce du bétail, le genre de services qu'il rendait aux gens des vallées françaises. Il leur fournissait du numéraire. L'Espagne était alors riche en métaux précieux. Les monnaies d'or et d'argent, ducats et doublons, avec lesquels elle effectuait ses paiements, étaient fort appréciés par ses voisins, tout particulièrement par les Français, chez lesquels les idées mercantilistes, fort en honneur à cette époque, donnaient à ces « retours » une valeur considérable. Le montagnard pyrénéen s'intéressait fort peu à la balance du commerce, mais il savait qu'il pouvait assez aisément trouver en Espagne les espèces métalliques dont il avait besoin pour satisfaire aux exigences du fisc et pour acheter les produits indispensables. Le commerce du bétail lui assurait précisément l'acquisition de ces espèces.

C'est pourquoi il conserva, jusqu'à la fin de l'ancien régime, toute son activité. Au temps de l'intendant d'Etigny, c'est vers l'Espagne que le Béarn dirigeait une grande partie, peut-être la principale, du bétail qu'il vendait. Et c'est pour faciliter ce commerce, non moins que celui du maïs de la province, du blé de la Chalosse et de l'Armagnac, que l'intendant était si préoccupé d'achever la route de la vallée d'Aspe⁵⁴. « Nous tirons du Poitou et de la Gascogne, écrit quelques années plus tard l'abbé Roubaud, des mulets que nos marchands font passer par troupes, ainsi que de petits chevaux du pays, dans les royaumes d'Arragon et de Valence, d'où nous recevons en échange des vins de liqueur, du safran, des huiles et de l'alun. Il se fait aussi un commerce considérable de cochons qu'on va acheter le long de la Garonne, dans le Périgord et le Quercy », de toiles, de mouchoirs, de linge de table, tissés dans la province⁵⁵.

V. — L'émigration.

Ce ne sont pas seulement les produits et les marchandises qui circulaient à travers la montagne pyrénéenne. Elle continua à être une région de passage pour les hommes.

53. A. de Boislisle, t. III, n. 965 (1711).

54. J. Lafond, **121**, cf. Roubaud, **136**, p. 226.

55. Roubaud, p. 215, 221.

Le mouvement des gens de guerre se ralentit au cours du XIII^e siècle. Le front de bataille où se heurtaient Infidèles et Chrétiens s'éloignait vers le Sud. Et l'Etat aragonais, délivré par les victoires de l'âge précédent, se trouvait désormais à l'abri de tout retour de l'Islam. A partir de 1250, la Croisade française est à peu près terminée ; le passage des armées se fait plus rare. Celui des pèlerins dura plus longtemps. Mais il se restreignit à son tour, surtout à partir du XV^e siècle. Il n'en fut pas de même des travailleurs et des émigrants.

Ralentie probablement au temps de la guerre de Cent ans, l'émigration française en Espagne ne s'arrêta jamais complètement sous l'ancien régime. Elle connut même un regain d'activité aux époques difficiles que l'Espagne traversa dans la seconde moitié du XVI^e siècle et pendant la plus grande partie du XVII^e. Les grandes guerres européennes, la mauvaise administration, l'expulsion des Juifs et des Maures, accessoirement les départs vers le nouveau monde, la privèrent d'une partie de ses habitants. Pour combler les vides, de nouveau les immigrants affluèrent, attirés par les salaires, acquittés en or et en argent, par la certitude de trouver du travail et des terres. L'Italie fournit des artisans et des marchands; la France, des travailleurs agricoles ⁵⁶.

Cette émigration, qui se maintint pendant toute la durée de l'ancien régime, intéressait l'ensemble des provinces pyrénéennes. Au début du XVII^e siècle, Marca la note expressément pour le Béarn : « Il passe en Espagne chaque année, dit-il, une grande quantité de faucheurs de foins et de bleds, des chastreurs de bétail et autres travailleurs qui deschargent leurs maisons de la nourriture de leurs personnes pour trois mois et rapportent quelques gains à leurs familles. » ⁵⁷ « Tous les hommes des vallées (d'Ossau, d'Aspe et de Barétous), écrit un siècle plus tard l'intendant Lebreton, vont travailler en Espagne à faucher les prés, couper les blés et à tous les autres travaux que les Espagnols ne veulent point se donner la peine de faire. Il y en passe aussi une grande quantité dont le métier est de châtrer les bestiaux. Les femmes cultivent les terres de la vallée pendant que leurs maris sont en Espagne. Les hommes en rapportent quelque argent l'hiver, et, s'il leur reste quelque somme considérable de leur gain, après avoir payé la taille et la dépense de leur famille pendant leur absence, ils en emploient

56. Voir R. Altamira. *Historia de España*, t. III, p. 452-454 ; 481-482.

57. Marca, p. 256-257.

une partie à l'acquisition de quelques fonds et mangent le reste. »⁵⁸
« Pendant que les Espagnols viennent ici chercher de l'ouvrage, écrira de son côté l'abbé Roubaud, nos laboureurs vont en Espagne chercher fortune... L'Espagne est, depuis longtemps, regardée comme un Pérou. »⁵⁹ Il en était à peu près de même en Bigorre : « Les Français, écrit Froidour, vont en Espagne faire la moisson, les vendanges, la récolte de l'huile, puis ils reviennent en France. Certains passent l'hiver en Espagne. »⁶⁰ D'une enquête agricole dirigée en 1804 dans les deux vallées d'Aure et du Louron, il ressort que ces deux petits pays envoyaient chaque hiver trois mille personnes en Espagne et que la vallée d'Argelès en fournissait tout autant⁶¹.

Ainsi, à l'inverse de ce qui se passe aujourd'hui, ce sont les Français qui émigraient en Espagne, y cherchant du travail et de l'argent. La plupart revenaient, une fois la moisson faite ; mais beaucoup s'établissaient dans le pays, y achetaient de la terre ou des troupeaux, y faisaient du commerce. Le même abbé Roubaud, dont nous avons à plusieurs reprises invoqué le témoignage, note avec beaucoup de finesse et non sans malice la nature des profits que le Béarnais installé en Espagne attendait de ses opérations. « Nos négocians, dit-il, sont très loin d'avoir des vues de commerce... Leur éducation marchande, quant au plus grand nombre, consiste à avoir passé une grande partie de leur vie en Espagne, dans quelque magasin ou quelque boutique de détailleur merveilleusement propre à rétrécir l'esprit, mais aussi à apprendre la valeur des petits profits et de l'économie. Dès qu'ils ont amassé dans ce pays-là quelque fortune, ils reviennent dans leur patrie prendre rang parmi les bourgeois, et donner un prix excessif à tous les biens fonds et surtout aux biens nobles. Ceux qui restent en Espagne ne cessent d'envoyer de l'argent. Ces colonies béarnaises s'entretiennent par l'attention qu'ont les parens d'envoyer leurs enfants dans ce Royaume dès l'âge de huit à neuf ans... »⁶²

58. Lebret, **113**, p. 124-125.

59. Roubaud. **136**, p. 207-226, 213-218.

60. Froidour, **112**, 1898, p. 356.

61. Marsan (Fr.) *Enquête agricole du 9 Fructidor an XII (27 août 1804)*. B. S. Ac. H.—P. 1927, p. 87-89.

62. Roubaud, p. 226.

VI. — Les eaux minérales.

La fréquentation des sources minérales et leur exploitation sont un autre élément d'activité dont une étude sur la vie pastorale pyrénéenne ne saurait se désintéresser entièrement. Il y a, dans ces montagnes, trop de sources minérales, chaudes ou froides ; elles sont connues et pratiquées depuis trop longtemps, pour que leur usage n'ait pas exercé une influence sensible sur les occupations et sur les genres de vie des habitants.

C'est par les inscriptions romaines que nous avons les premiers témoignages de l'utilisation des eaux pyrénéennes. Mais il n'y a aucun doute qu'elles avaient eu leurs fidèles bien avant la conquête. Ceux qui les découvrirent et, les premiers, en firent usage, ce furent les montagnards eux-mêmes, adorateurs des sources et des divinités topiques. Et ce furent aussi ces montagnards ou leurs voisins des plaines les plus proches qui en restèrent longtemps les usagers les plus fidèles. Aujourd'hui encore les sources de la montagne attirent chaque année auprès d'elles une clientèle qui n'est aucunement d'origine étrangère.

Cette clientèle-là, on la trouve dans toutes les stations connues du public, à Ax-les-Thermes, à Luchon, à Bagnères-de-Bigorre, à Cauterets, aux Eaux-Bonnes, surtout en fin de saison. Toutefois on ne l'y aperçoit guère, confondue dans la masse des baigneurs ou des touristes. C'est ailleurs qu'il faut la chercher si l'on veut la voir chez elle. Il existe, dans les Pyrénées, en dehors des centres classés et exploités industriellement, un nombre considérable de stations obscures, ignorées du public, des Compagnies de chemins de fer et de la réclame, où se groupe chaque été une clientèle toute locale. Dans le Pays basque, c'est Ahusquy, perdu sur un causse presque désert aux confins de la Soule et de la Basse-Navarre, et que l'on n'atteint que par des sentiers de mules. En Aspe, c'est Escot et Suberlaché ; dans le Bas-Ossau, Cap-de-Hourat ; en Aure, outre Cadéac, c'est Tramezaygues, enfouie dans une gorge de la Neste, et, beaucoup plus haut, au-delà des dernières granges, la source ferrugineuse du Moudang. Et combien d'autres ! La réputation de chacune d'elles se limite à deux ou trois vallées, parfois à quelques communes. Mais ceux qui les fréquentent ont conservé pour elles la pieuse confiance des vieux âges. Ce sont des paysans venus des villages tout proches, de petits propriétaires de la plaine, quelques citadins aux ressources modestes, gens paisibles qui viennent, sans médecin, soigner des maux imaginaires ou réels et chercher la fraîcheur des montagnes. Ils s'installent à

l'auberge ou chez l'habitant, munis de leurs provisions, que l'hôte, moyennant une modique rétribution, leur apprête. Ils dépensent peu, mais reviennent fidèlement chaque année. C'est leur confiante clientèle qui a fondé, au début, et longtemps maintenu la réputation des sources pyrénéennes avant qu'elles fussent connues du grand public. L'histoire de Cauterets, de ses bains et de ses cabanes qu'entretenait l'abbé de Saint-Savin, en est la meilleure preuve.

A cette clientèle locale s'ajouta une autre clientèle venue du dehors. Il est probable qu'elle apparut de fort bonne heure. Toutefois la grande vogue ne commença qu'au XVI^e siècle. C'est Marguerite de Navarre, ainsi que nous l'apprend l'Heptaméron, qui vient à Cauterets où elle est retenue par des « pluies merveilleuses »; après elle, ce sera Catherine de Médicis. Montaigne se rend à Bagnères-de-Bigorre. Les capitaines et les gens de guerre s'en vont aux eaux de Barèges soigner leurs blessures. Au temps de Louis XIV, autre époque guerrière, Barèges fut très fréquenté. M^{me} de Maintenon y conduisit le duc du Maine qui avait cinq ans. Louvois y vint et aussi Vauban. Bagnères-de-Bigorre était le rendez-vous d'une foule de baigneurs, de curieux et d'oisifs. Nobles, prêtres et bourgeois, venus des villes voisines ou des provinces plus lointaines, y menaient une vie fort libre dont la *Correspondance* de Froidour nous fait un plaisant tableau. Enfin le XVIII^e siècle devait plus tard, avec Théophile de Bordeu, pyrénéen lui-même, mais établi à Paris, fonder définitivement leur réputation thérapeutique.

La fréquentation des sources et des bains contribua largement à développer, dans les Pyrénées, la vie de relations. De bonne heure elle fournit au montagnard, par la vente du lait, du beurre et des autres produits de l'élevage ou de la culture, des profits qui n'étaient pas négligeables. Elle procura une occupation et des salaires à tout un menu monde de gardiens et de servantes, à des loueurs de chevaux, à des guides, à des hôteliers. Les eaux minérales attirèrent aux Pyrénées les Français des provinces les plus lointaines, malades, simples curieux ou faiseurs d'affaires, dont la curiosité prépara la reconnaissance scientifique de la chaîne. C'est de Barèges que devait partir un jour le plus illustre des découvreurs des Pyrénées, Ramond de Carbonnières. Et aujourd'hui encore, c'est autour des villes d'eaux et, pour ainsi dire, en fonction de leur exploitation, que s'est organisé le tourisme pyrénéen.

VII. — Les Pyrénées et le commerce international.

A ces échanges permanents, de caractère régional et de portée limitée, s'ajouta, un moment, un commerce, beaucoup plus étendu, de transit international. Entre les dernières années du XV^e siècle et le milieu du XVII^e, les vallées pyrénéennes servirent de voies de passage à une notable partie du commerce européen. Cet élargissement de la vie de relations a des causes d'ordre très général et d'autres qui sont purement locales.

Causes générales : la découverte de la route maritime des Indes orientales, l'établissement des Espagnols dans le nouveau monde, avec toutes les suites qu'ils entraînèrent : diffusion de produits anciennement connus comme les épices ou de produits nouveaux, comme le sucre, le cacao, le café ; accroissement des métaux précieux et du numéraire, et, surtout, déplacement des routes du commerce.

Pendant deux cents ans, le commerce des Indes avait été aux mains des Vénitiens qui s'étaient chargés d'assurer la distribution des épices dans les diverses parties de l'Europe par la voie des mers et par les cols des Alpes. Après les voyages de Gama et les conquêtes espagnoles, les épices de l'Inde et les produits de provenance américaine furent débarqués à Lisbonne et à Séville. Et c'est de là qu'ils gagnèrent le Nord de l'Europe, soit par mer, soit par les routes de l'intérieur. Les Pyrénées se trouvaient sur cette route continentale : elles prirent un moment la place des Alpes dans le commerce européen. Or il se trouva, par une rencontre singulièrement favorable, que les conditions de la politique générale travaillaient, au même moment, à intensifier les transactions entre Espagne et France, ou en sens inverse, à travers la montagne pyrénéenne : ce fut l'effet de l'état de guerre qui, pendant près de cent cinquante ans, mit aux prises les deux royaumes. Cet interminable conflit provoqua comme un renouveau et un épanouissement de la vie de relations à travers les Pyrénées. Il est nécessaire d'en indiquer brièvement les raisons.

Sous le régime ancien des relations internationales, la guerre n'interrompait jamais entièrement les échanges commerciaux. L'idée que les belligérants doivent se refuser à toute transaction et se priver respectivement des avantages qui en découlent est une idée toute moderne. On sait, au reste, combien il est difficile, même à notre époque, de supprimer entièrement les échanges. Dans le passé, on continuait, en pleine guerre, à trafiquer. Seulement le commerce ne se faisait pas tout à fait de la même façon et ne sui-

vait pas exactement les mêmes voies. Par exemple, il pouvait avoir intérêt à se détourner partiellement de la voie de mer, où la pratique de la course lui enlevait une partie de sa sécurité, pour se porter sur les routes de terre et sur les frontières continentales. De ce côté, les transports se divisaient en convois plus nombreux ; la vigilance de l'ennemi était souvent en défaut, les profits certains et considérables.

C'est ce qui se produisit à l'époque de la guerre espagnole. Au cours de l'interminable conflit, on se battit surtout en Italie et dans les Pays-Bas, tout au plus vers Bayonne et vers Perpignan, presque jamais dans les montagnes. L'état de guerre ne se rappelait aux habitants des vallées que par les incursions, violentes mais courtes, des miquelets qui faisaient, semble-t-il, plus de bruit que de mal. Les gens de guerre, si redoutés du commerce, étaient rares, et nous aurons à dire que l'on sut se précautionner contre eux. Il en fut de même des troubles religieux. Les bandes protestantes et catholiques ne pénétrèrent qu'exceptionnellement dans la région montagnaise. En Bigorre, celles de Montgomery ne dépassèrent pas Lourdes, terme de leurs incursions vers le Sud. De tout cela il résulta que les vallées furent en général paisibles. Le commerce de France en Espagne et *vice versa* reflua sur la frontière pyrénéenne.

Il s'y développa d'autant plus aisément qu'il bénéficia de garanties exceptionnelles par l'effet d'un régime de remarquables libertés.

C'était d'abord des garanties générales, élaborées au cours de l'époque précédente, maintenues, confirmées et développées au XVI^e siècle par les Etats et par le pouvoir seigneurial. Henri II d'Albret⁶³, qui fut un souverain très actif, très préoccupé d'assurer la prospérité économique de ses domaines, ne se contenta pas de soutenir l'agriculture et de donner une vive impulsion à l'industrie⁶⁴ ; il voulut aussi faciliter les transactions. A la requête des Etats de Béarn, il accorda, par des Lettres patentes du 20 novembre 1552, la franchise de toute nouvelle taxe aux marchandises passant de Béarn dans les pays étrangers et des pays étrangers en Béarn, et ceci, dit la patente, « afin de donner meilleure occasion aux sujets du Roi d'entretenir le trafic et le commerce avec lesdits étrangers ». Ces importantes concessions furent confirmées, l'an-

63. Mari de Marguerite de Navarre et beau-frère de François I.

64. Il fit venir des laboureurs de Saintonge pour enseigner aux paysans béarnais de meilleurs procédés de culture. Il appela des régions du Nord des ouvriers, tisserands et foulons. C'est alors que s'organisa la Confrérie oloronaise du *lanéficé*.

née même de la mort d'Henri II, par la reine Jeanne d'Albret et le roi Antoine. Par d'autres lettres, Jeanne d'Albret (en 1557), Antoine de Bourbon et Henri de Navarre (en 1558) confirmèrent les habitants du Béarn, du Marsan, Tursan et Gabardan dans le privilège dont ils jouissaient de ne payer ni leudes, ni gabelles, ni tributs pour les marchandises transportées sur les terres de la seigneurie. Enfin une patente de la reine Jeanne, du 19 janvier 1563, fixa avec précision les droits à percevoir sur les marchandises passant en transit d'Espagne en France et de France en Espagne, à travers le territoire béarnais, et interdit aux fermiers de la Fo-raine, sous les peines les plus sévères, d'en exiger d'autres⁶⁵. L'insistance que les Etats mettaient à défendre les privilèges du pays, le libéralisme du pouvoir seigneurial révèlent tout une politique. Placé entre les deux grands Etats en guerre, la France et l'Espagne, bénéficiant d'une sorte de neutralité par sa qualité d'Etat souverain, le Béarn, maître des passages les plus fréquentés de la montagne, devenait la grande route du commerce de France en Espagne. La Bigorre, alors soumise aux princes béarnais, participait de la même activité. Quant à la vallée d'Aure, réunie au domaine royal, avec l'ensemble des Quatre-Vallées, à la mort du dernier comte d'Armagnac, elle avait obtenu de Louis XI la confirmation de ses anciens privilèges, particulièrement l'exemption des droits de fo-raine. Elle aussi ouvrait aux marchandises un libre passage⁶⁶.

A ces garanties générales, s'ajoutèrent celles, non moins efficaces, que les « frontaliers » s'assurèrent par les traités de *lies et de passeries*. Nous avons, dans une précédente étude⁶⁷, exposé l'histoire de ces curieuses conventions. De simples accords de bon voisinage qu'elles avaient été à l'origine, destinées à régler l'usage des herbes et des eaux, à assurer la police des pâturages, à prévenir ou à résoudre les conflits entre les personnes, nous avons montré comment elles s'élevèrent un jour à la dignité de véritables traités, d'une portée beaucoup plus générale, destinés à préserver les contractants des risques de la guerre et à maintenir l'activité des échanges. C'est précisément à l'époque du grand conflit européen du XVI^e siècle que s'acheva cette évolution. Alors furent conclues les deux passeries générales de 1513 et de 1514, l'une au Plan

65 *Compilation d'auguns privileges et reglamens deu pays de Bearn*. A Orthès, chez Jacques Rouyer, 1676, p. 48, 52, 55, 58-61.

66. F. Marsan, **172**, p. 397.

67. H. Cavaillès. *Une fédération pyrénéenne sous l'ancien régime. Les traités de Lies et de passeries* Revue historique t. CV, 1910, p. 1-34 ; 241-276. Voir précédemment, ch. III, § 4.

d'Arrem, pour les Pyrénées centrales; l'autre à Pau, pour les vallées béarnaises.

Par ces deux actes, les habitants des vallées frontalières s'engageaient à observer la paix dans le conflit qui mettait alors aux prises les deux Etats dont elles dépendaient et à se prévenir mutuellement de l'approche des gens de guerre. Elles se garantissaient, de part et d'autre, la liberté des transactions. « Que les voisins et habitants des dites vallées et autres personnes quelles qu'elles soient du royaume d'Aragon puissent envoyer, enlever et transporter leurs marchandises, choses et biens par toute la seigneurie de Béarn, par voituriers, serviteurs et commissionnaires, voisins et habitants de la seigneurie de Béarn. Et que les voisins et habitants de la seigneurie de Béarn puissent (en user de même) dans tout le royaume d'Aragon... Que (ces marchandises) puissent circuler, celles de Béarn en Aragon et celles d'Aragon en Béarn, sauves, sûres, libres de toute entrave et de toute contrainte, à condition qu'elles acquittent les péages et les autres droits légitimes », et qu'elles ne soient pas contrebande de guerre⁶⁸. Ainsi s'exprime la passerie béarnaise. Pour compléter ces dispositions, le même accord plaçait les hôpitaux et les autres maisons religieuses sous la garantie des traités, reconnaissant ainsi les grands services rendus aux voyageurs par « le monastère de Sainte-Christine, les maisons de Peyrenère et de Segoter, de la vallée de Teña, et celle de Gabas, de la vallée d'Ossau ». En termes à peu près identiques s'exprimait (1513) la passerie du Plan d'Arrem.

Durant tout le conflit, ces stipulations furent maintenues, renouvelées périodiquement par des accords moins généraux, mais tout aussi formels. Conclues librement, en dehors de toute intervention du pouvoir seigneurial, les traités de passeries furent implicitement acceptés par lui. Sur eux se fonda une sorte de droit public qui compléta et garantit contre toute atteinte les libertés générales dont jouissaient l'ensemble des vallées pyrénéennes. Ils furent, presque jusqu'à la fin de l'ancien régime, une condition essentielle de la vie de relations.

Un pareil concours de circonstances, — développement des relations internationales, état de guerre prolongé entre France et Espagne, libre passage assuré aux marchandises par l'affermissement

68. *Ibid.*, p. 33-34.

des libertés pyrénéennes en matière économique, — ne pouvait manquer d'avoir les plus heureux effets. En fait, les vallées pyrénéennes furent, pendant un siècle et demi et davantage, parcourues par un actif courant de circulation. Aux objets traditionnels des échanges locaux vint s'ajouter tout un commerce de transit en provenance non seulement des plus lointaines provinces françaises ou espagnoles, mais de l'étranger même et des colonies. Nous en avons le témoignage précis et complet par plusieurs documents d'origine béarnaise et notamment par la Déclaration de Jeanne d'Albret du 19 janvier 1563 qui règle les droits de foraine sur les marchandises passant de France en Espagne et d'Espagne en France, et donne la liste des produits soumis au paiement de ces taxes ⁶⁹.

L'Espagne recevait de nous, outre les produits béarnais (toiles de lin, droguets et autres tissus de laine, bœufs et vaches, salaisons d'oies et de porcs, lard, fromages, papier), les mules d'Auvergne et de Saintonge, les draps du Languedoc, les toiles de Laval, de Rouen, de Bretagne et de Châtellerault, la mercerie de Lyon, du Bourbonnais, du Forez et des Flandres, des harengs, des sardines, de la morue, des anguilles et autres poissons frais ou salés. Elle nous envoyait de la laine, des cuirs et des peaux ; de l'huile ; des fruits : raisins, figues, citrons et oranges ; des métaux : étain, plomb, cuivre, alun ; des chevaux et des mules ; des chapeaux ; du coton ; des bois du Brésil ; des épices : girofle, cannelle, poivre, gingembre, muscade, sucre. Elle nous vendait aussi du cacao « qui est, dit Savary, un fruit qui sert à faire le chocolat, dont les Français usent à présent aussi bien que les Espagnols ». Le commerce en dut être assez actif car des fabriques de chocolat s'établirent à Oloron et dans le Pays basque, où cette industrie s'est conservée jusqu'à nos jours.

Cette activité assura aux populations frontalières, aux derniers temps des libertés anciennes, une période de remarquable prospérité. C'est probablement à cette époque, entre 1500 et 1650, que les vallées furent le plus peuplées ⁷⁰, et que l'aisance fut le plus également répandue. On construisit beaucoup alors, et l'on n'en peut douter à observer le style des vieilles demeures respectées par le temps, à lire les dates inscrites au linteau des portes, ou sur la pierre maîtresse qui sert de clef aux grandes ouvertures cintrées

69. *Compilation d'auguns privileges et reglamens deu pays de Bearn*, p. 61-65.—cf. Jacques Savary. *Le Parfait négociant*.

70. Dénombrement de 1549.

des demeures ossaloises et aspoises. Un peu partout ces vestiges subsistent : à Borce, dans la vallée d'Aspe ; à Bielle, en Ossau ; à Oloron ; dans le Lavedan et les autres parties de la Bigorre ; en Aure. De simples villages reconstruisirent ou réparèrent leurs églises dans le goût du jour. Placées à l'issue ou à l'entrée même des vallées, Oloron, Lourdes, Luz, Bagnères-de-Bigorre, Arreau faisaient alors figure de marchés et de capitales des montagnes. Ce fut l'âge d'or des vallées pyrénéennes.

Cette activité exceptionnelle ne survécut pas aux causes accidentelles qui l'avaient fait naître ou se développer. Le rétablissement de la paix fut défavorable au transit pyrénéen. Jacques Savary note que le commerce de France en Espagne commença à décliner à partir de 1648 ⁷¹, c'est-à-dire le jour où les relations se rétablirent entre l'Espagne et les Provinces-Unies. Il est remarquable que le témoignage de Savary est strictement confirmé par tout ce que nous savons du commerce pyrénéen. Les produits en transit prennent d'autres voies, surtout les voies maritimes. Comme conséquence, l'activité industrielle se ralentit, décadence particulièrement sensible à Oloron, principal centre des transactions avec l'Espagne. C'est le déclin du grand commerce pyrénéen. Désormais, les échanges se réduisent aux objets traditionnels : les huiles, le vin, la laine, le bétail. Mais, ainsi ramené à des termes plus modestes, redevenu régional, ce commerce ne laisse pas d'être actif, surtout avec les provinces espagnoles : les vallées pyrénéennes, après comme avant la grande période d'activité du XVI^e siècle, restaient tournées vers le marché espagnol plus que vers le marché français

Conclusion.

L'activité de la vie de relations fournit aux populations pyrénéennes un supplément considérable de ressources. Tout un monde vivait d'elle. Le transport des produits fournissait des salaires aux habitants les moins favorisés des vallées, à ceux qui n'avaient ni champs, ni troupeaux : porteurs, muletiers, charretiers ou aubergistes. Les facilités que l'on avait de s'approvisionner en matières premières, surtout en laine, et d'écouler les produits de fabrication, encourageaient le travail industriel, qui fut très actif en Aure, à Campan, à Bagnères. Enfin, pour diriger les échanges, pour entre-

71. J. Savary. *Le Parfait négociant*, éd. de 1713, t. 1, p. 482-489.

poser la laine, le blé, le vin, l'huile ; pour commanditer les petits ateliers de la montagne, leur fournir des avances et écouler leurs produits, une classe se forma de bonne heure, d'intermédiaires et de commerçants, peu nombreuse, mais déjà influente et riche. Ainsi se constituèrent des fortunes nouvelles dont les possesseurs rivalisaient d'influence avec les chefs des maisons casalères, propriétaires de terres et de troupeaux.... Mais il y a plus. Fixée, dans ses formes et ses directions, par les ressources mêmes et par les besoins de l'activité pastorale, la vie de relations, à son tour, réagit sur celle-ci. Pour répondre à la demande de bétail et des autres produits de l'élevage, le montagnard s'efforça d'accroître son troupeau bien au delà de ce qui était nécessaire aux besoins de la culture. Et ainsi l'activité des échanges favorisa le développement de l'élevage et lui donna définitivement le pas sur les labours et sur la production agricole.

CHAPITRE VII

LE XVIII^e SIÈCLE

I. - Le maintien de l'économie traditionnelle.

Pendant la plus grande partie du XVIII^e siècle, la culture conserva ses caractères traditionnels. C'est toujours le millet, le blé, l'orge, le seigle, l'avoine qui fournissaient au montagnard l'essentiel des graines alimentaires. Le lin restait une culture très répandue¹. La vallée d'Aure fournissait du chanvre et des lentilles². La vigne se maintenait « aux environs des villages les plus élevés de la montagne, mariée au cerisier, au pommier, au prunier ou à l'érable ».³

L'élevage, lui aussi, restait fidèle aux vieux usages. Son domaine restait le même, au moins dans la région des montagnes. La politique qui s'attachait alors à transformer en cultures et à morceler les terres communes n'avait aucune chance d'aboutir à un résultat dans les vallées, où ces terres étaient des pâturages de moyenne ou de forte altitude, des « montagnes », inaptes à la production agricole. Le domaine pastoral resta intact, aussi bien sous le régime des assemblées révolutionnaires que sous la monarchie⁴. Le grand décret rendu par la Convention le 10 juin 1793, prescrivant le partage des biens communaux n'apporta aucune espèce de changement dans la répartition des terrains d'exploitation : les troupeaux ne perdirent pas un pouce de leurs parcours⁵. En plaine, il devait en être autrement. On verra plus loin que, de ce côté, le domaine pastoral où, chaque hiver, les transhumants s'en allaient pacager, se trouva sérieusement atteint.

1. Roubaud, **136**, p. 215. Dralet, **11**, I, p. 219.

2. Dralet, I, p. 224.

3. Ibid, I, p. 227-228.

4. J. Bourdette, IV, p. 147 et 220.

5. G. Bourgin, *Le partage des biens Communaux* (Col. de documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution française). Paris, Imp. Nationale, 1908, p. 91, 196, 198, 199.

Ce n'était pas seulement la production qui restait fidèle aux usages traditionnels, c'était aussi le commerce. Il continuait à être très actif avec l'Espagne. Et c'est peut-être par cette persistance des relations avec le royaume voisin que l'économie pyrénéenne du XVIII^e siècle se rattache le plus clairement à celle du passé. Tous les documents, sans exception, démontrent l'activité et l'importance des rapports qui unissaient encore, à cette époque, les provinces des deux versants. Le plus facile à consulter et le dernier en date, c'est la *Statistique du département des Basses-Pyrénées*, par le général Serviez, préfet⁶. C'est, à la vérité, un fort médiocre tableau de l'activité béarnaise et basque, très inférieur au livre de Laboulinière. Mais les chiffres qu'il nous donne sur le mouvement commercial, tout en n'étant que de simples et insuffisantes approximations, n'en sont pas moins expressifs.

Au temps où le préfet Serviez administrait les Basses-Pyrénées, c'est-à-dire sous le Consulat, le département vendait à l'étranger pour 3.190.000 francs, soit, à l'Espagne, 2.290.000 francs (cochons et salaisons, 600.000 francs ; bœufs et vaches, 100.000 francs ; moutons, 120.000 francs ; mulets, 200.000 francs ; cadis et draps de Nay, 100.000 francs ; cuirs, 300.000 francs ; papiers, 400.000 francs ; toiles et mouchoirs, 200.000 francs ; bas, 150.000 francs, etc...) ; au Portugal, 100.000 francs ; dans le Levant, 100.000 francs (bonnets) ; dans le Nord de l'Europe, 700.000 francs (vins, pelleteries).⁷ Aux départements environnants, le département vendait pour 1.540.000 francs (laines, 200.000 francs ; cordeillats, 130.000 francs ; capes de Béarn, 120.000 francs ; couvertures de laine, 300.000 francs ; cadis et draps de Nay, 100.000 francs ; sel, 40.000 francs, etc...) ; vers Bayonne et Bordeaux, il dirigeait pour 700.000 francs de marchandises (mouchoirs, salaisons, pelleteries), soit, au total, pour l'intérieur, 2.240.000 francs, dont une partie gagnait l'étranger par les deux ports.

Ces chiffres sont, de l'aveu de l'auteur, tout approximatifs. On peut admettre aussi qu'ils ne donnent pas une idée exacte de l'activité moyenne des transactions, la vie économique étant encore, à cette date, passablement troublée ; remarquer enfin que le mouvement des marchandises en provenance ou à destination des régions de l'intérieur échappe plus facilement aux évaluations que

6. Paris, Impr. des Sourds-Muets, an X, 140 pages.

7. Serviez note d'autre part (p. 67 et 68) l'accroissement du commerce des mulets avec l'Espagne. Les propriétaires préférèrent ce commerce à celui des chevaux. Il signale l'importance de la vente des cochons, en vie ou en salaisons. Les jambons, notamment, s'expédiaient par Bordeaux et surtout par Bayonne qui leur a donné son nom.

celui des objets franchissant les frontières. Telles qu'elles se présentent, les données fournies par la *Statistique* du préfet Serviez ne laissent pas d'être fort intéressantes. Elles révèlent clairement que le département des Basses-Pyrénées exportait encore, à cette époque si proche de la nôtre, sensiblement plus vers l'Espagne que vers la France. Les provinces françaises des Pyrénées étaient alors tournées vers le marché espagnol bien plus que vers le marché français, ou, si l'on veut, la frontière économique était encore loin de coïncider avec la frontière politique. Nous nous proposons de montrer que cette situation n'allait pas tarder à se modifier et que des changements importants se préparaient.

II. — Les premières atteintes à l'économie traditionnelle. Les cultures nouvelles.

Ainsi l'ancienne économie des régions montagnardes restait, en apparence, intacte. En réalité, elle subissait l'action du temps et de l'âge, dont les effets se faisaient sentir peu à peu ; celle des influences extérieures, beaucoup plus rapide. En matière agricole et pastorale, en matière commerciale, d'importantes innovations s'imposaient à elle. La structure même et l'organisation de la société subissaient de sérieuses atteintes, annonciatrices de changements plus profonds.

C'est l'agriculture qui, la première, se plia à ces changements. La fin du XVII^e siècle vit, en effet, se répandre dans les vallées deux plantes nouvelles : le maïs et le haricot ; le XVIII^e siècle vit apparaître la pomme de terre.

L'introduction du maïs, plante américaine, dans les plaines et les vallées pyrénéennes, a été un fait d'une importance considérable. Elle se place dans la seconde moitié du XVII^e siècle. La mention la plus ancienne concerne le Béarn. Elle nous est fournie par un passage de Léon Godefroy⁸ qui fit, de 1644 à 1646, un voyage dans les Pyrénées : « J'ai vu entre autres de gros millet d'Espagne ou de Bayonne, haut de dix ou douze pieds, dont l'on tire ces utilités de servir au bestail tant pour le pasturage que la litière, du grain pour faire du pain de millet et milliasse, la tige pour des eschalats. »

8. Léon Godefroy. *Voyages en Gascogne, Bigorre et Béarn 1644-46* (publié par L. Batcave. Etudes hist. et religieuses du diocèse de Bayonne, t. VIII, 1899, p. 297).

Le Mémoire de l'intendant Lebret, qui est de 1703, parle aussi « du maïs ou blé de Turquie qui sert pour la nourriture des paysans »⁹, et que l'on cultive « très souvent » dans les champs de la plaine de Pau, de la vallée du Josbaigt, des plaines de Navarrenx et de Sauveterre, à côté du froment, du seigle, de l'avoine, du lin et du millet. Ni l'un ni l'autre de ces deux auteurs ne spécifie qu'il ait été, de leur temps, cultivé dans la région montagneuse, mais rien ne nous empêche de l'admettre. On peut seulement supposer qu'il fut connu en plaine avant de l'être en montagne.

Il semble bien qu'il ne parut en Bigorre que plus tard, venant des plaines béarnaises et gasconnes. La tradition veut qu'il ait été introduit en Bigorre par Mgr. de Poudenx, évêque de Tarbes, originaire de la Chalosse où, peut-être, il l'avait vu cultiver. La première mention de la nouvelle céréale dans la plaine de Bigorre se trouve dans un arrêt du Parlement de Toulouse, en date du 11 juin 1711, réglant un différend entre le chapitre de la cathédrale de Tarbes et des habitants de Jullian et d'Azérech, au sujet de la dîme du foin, du millet et du millocq (maïs), prélevée par le chapitre. Ces habitants se refusaient à payer la dîme sur le millocq parce que c'était une plante nouvelle. On en trouve une seconde mention dans le *Mémoire sur la Généralité de Bordeaux* rédigé par Lamoignon de Courson sur l'ordre du duc du Maine. Elle est postérieure de quelques années (1715), mais semble prouver que la culture du maïs était alors chose courante. « Il y a (dans la plaine de Bigorre), dit-il, beaucoup de froment, de blé d'Espagne, des fruits, des légumes et des vins en quantité. »¹⁰ De la plaine de Bigorre, le maïs gagna les vallées. Un dénombrement fourni le 27 octobre 1723 par l'abbé lay d'Ousté, en Castelloubon, cite le millocq parmi les fruits dont il prélève la dîme. Nouvelle mention du maïs dans une lettre du 16 août 1725 des consuls d'Ayzac au subdélégué de l'intendant donnant un état des dîmes payées par leur communauté¹¹.

La culture du maïs progressa très rapidement. Laboulinière écrit qu'elle s'étendit « prodigieusement » dans la période de soixante ans antérieure à la date où il écrit son livre (1825).¹² « Ses produits, dit-il, assurent la subsistance de la majeure partie des habi-

9. Lebret, **113**, p. 121.

10. *Mémoire sur la généralité de Bordeaux en 1715* par M. de Lamoignon de Courson, fait sur l'ordre du duc du Maine. (Deux vol. in-folio. ms. Archives Nationales MM 988-89), t. II, p. 811.

11. Bourdette, III, p. 356, 423, 478, 479.

12. Laboulinière, **118**, III, p. 286.

tants, surtout dans les montagnes, où le seigle et le froment sont peu abondants ; mais partout ils suppléent à l'insuffisance manifeste des céréales ; le maïs sert aussi à l'engrais des volailles et des porcs, et c'est en outre un objet considérable d'exportation, tandis que les sommités du plant, coupées après la floraison, servent à la nourriture des bestiaux dans l'été, comme les feuilles sèches de fourrages en hiver. » En Béarn, le progrès fut au moins aussi rapide, comme en témoigne une lettre de d'Etigny au Contrôleur général, le 8 octobre 1754¹³. La production y était déjà suffisante pour alimenter une appréciable exportation vers l'Espagne. D'Etigny se préoccupait d'en faciliter le transport, avec les blés de l'Armagnac et de la Chalosse, par la route de la vallée d'Aspe. Quelques années plus tard (1774), l'abbé Roubaud parlait dans son *Journal* de « l'immense quantité d'argent » versé dans le pays par la Galice et le Portugal en échange de son bled d'Inde¹⁴.

Vers la même époque que le maïs, le haricot fait son apparition. Le *Mémoire* de Froidour ne le nomme pas parmi les cultures de la Bigorre, pas plus que le maïs. Mais il est signalé en 1723 dans la province par le même dénombrement que nous avons précédemment cité¹⁵. Sa culture ne cessera, par la suite, de se développer avec celle du maïs auquel il est aujourd'hui très étroitement associé dans toute la région.

Pour ce qui est de l'introduction de la pomme de terre, on est très mal renseigné. L'*Itinéraire* de Laboulinière, paru en 1825, n'en fait aucune mention. Son *Manuel statistique*, qui est de 1813, indique, comme nourriture habituelle des montagnards des Hautes-Pyrénées, la pâte de maïs, les choux, le pain (de seigle, de méteil ou de millet), les oignons crus ou l'ail, les laitages. Il ajoute seulement : « On fait aussi du pain de millet, avec ou sans pomme de terre. »¹⁶ En revanche, il cite la pomme de terre parmi les produits agricoles servant à l'alimentation des porcs¹⁷. Dralet mentionne qu'elle est cultivée depuis un demi-siècle ; qu'elle est, dans les montagnes, d'excellente qualité, légère et savoureuse, et qu'elle constitue un des éléments de la nourriture du montagnard pendant

13. J. Lafond, **121**, p. 92.

14. Roubaud, **136**, p. 212.

15. Bourdette, **111**, p. 478. — cf. de Candolle. *L'origine des plantes cultivées*.

16. **117**, p. 360.

17. *Id.*, p. 349.

l'hiver¹⁸. Mais les pauvres seuls s'en nourrissent. Visiblement la pomme de terre n'était pas encore entrée dans les mœurs des populations pyrénéennes.

En même temps que paraissent et se répandent les cultures nouvelles, d'autres sont délaissées et reculent. Celle qui semble bien avoir été la première atteinte, c'est le millet, si répandu au moyen âge. Au temps de l'abbé Roubaud, il n'y a presque plus de millet en Béarn¹⁹. La vigne résiste un peu mieux. Mais ses produits sont moins estimés. Le vin qu'elle donne, dit Dralet, est « sans force et sans agrément. Les habitants le réservent pour abreuver les ouvriers au temps des travaux ». ²⁰ Déjà les communications plus faciles, les routes, que les intendants poussent jusqu'au fond des vallées, permettent aux gens aisés d'aller s'approvisionner de meilleurs crus dans le Nord du Béarn et de la Bigorre, dans le Vic-Bilh, le Rustan et l'Armagnac. Le temps n'est plus très éloigné où la vigne aura disparu de la région montagneuse.

III. — L'élevage.

L'élevage resta, au XVIII^e siècle, bien plus fidèle que la culture aux usages du passé. Cependant on perçoit un certain nombre d'innovations dont les effets sont encore peu sensibles, mais qui annoncent les transformations plus profondes de notre époque. Elles ont trait à l'alimentation du bétail et à ses parcours.

Les animaux avaient, jusqu'alors, vécu exclusivement du fourrage vert ou sec que leur fournissaient la montagne et la prairie fauchée. Accessoirement, dans les années de disette, on leur donnait la feuille séchée du frêne ou d'autres arbres. Mais, à l'exception d'un peu d'orge, la culture ne leur fournissait rien. Au XVIII^e siècle, la situation tend à se modifier. C'est alors que paraissent les premières prairies artificielles. On connaissait déjà le trèfle incarnat, ou trèfle rouge du Roussillon, connu dans le pays sous le nom de farouch. Il semble s'être répandu dans les Pyrénées pen-

18. Dralet, **11**, I, p. 213, 219, 223.

19. Roubaud, p. 211.

20. Dralet, I, p. 227-28.

dant la seconde moitié du siècle. Laboulinière constate qu'il prend alors une grande extension, « non seulement dans les plaines, mais encore dans tous les territoires ». ²¹ D'Etigny, au cours de son administration, s'était efforcé de faire ensemençer dans la province de Béarn le cinq foin (*sic*) et la luzerne ²².

L'apparition du maïs fut aussi, pour l'élevage pyrénéen, un événement d'importance. Très vite naturalisé, surtout dans les plaines et les vallées béarnaises, dont le climat chaud et humide lui convenait particulièrement ²³, il accrut, partout où il se joignit ou se substitua aux anciennes cultures, les réserves disponibles en fourrage sec. Il facilita, aussi, et développa l'emploi des farineux dans l'alimentation des animaux, non seulement des animaux de basse-cour, mais des veaux et des moutons de boucherie. Sans aller jusqu'à dire que la culture du maïs amena une révolution dans les modes de l'élevage pyrénéen, il n'est pas douteux qu'elle lui rendit les plus grands services.

L'élevage ancien subit aussi des changements appréciables dans le domaine de parcours dont il disposait, non pas en montagne, nous avons dit que rien n'y fut modifié, mais en plaine. Le XVII^e siècle, au temps de Colbert, avait voulu, pour multiplier les troupeaux, étendre les prairies. Nous avons vu Foucauld faire défense aux habitants du Béarn de labourer leurs prés et leur adjoindre de remettre en herbages les terres labourées. Au XVIII^e siècle, tout est changé. Préoccupé d'assurer l'approvisionnement en céréales, influencé par les doctrines physiocratiques, le gouvernement s'efforce d'étendre les emblavures. Partout on entreprend des défrichements. On s'attaque aux communaux et aux terres vagues. On interdit ou on limite la vaine pâture. Ainsi se trouvèrent menacés les parcours des troupeaux transhumants. Dans la lande du Pont-Long, que l'intendant d'Etigny projetait de défricher, les Ossalois purent, pour quelque temps, maintenir leurs positions. Partout ailleurs le domaine pastoral recula devant les cultures. Depuis longtemps, les défrichements se multipliaient. En Béarn, spontanément, les particuliers s'affranchissaient de la « servitude de paître », plantaient des vignes et des hautains, établissaient des fermetures dans ceux

21. Laboulinière, **III** III, p. 285. — cf. Dralet, I, p. 224.

22. Archives de la Vallée d'Ossau. *Registres des Delibérations de la Jurade*, BB 7, 26 mai 1760, p. 69.

23. Le département des Basses-Pyrénées vient actuellement en tête des départements français pour la production du maïs.

de leurs biens restés soumis au pacage commun. De son côté, le Parlement de Navarre rendait des arrêts autorisant la clôture ou « emparement » des prés (1741). Et les Etats de Béarn réclamaient des mesures analogues. D'Etigny donna un vigoureux appui à ces entreprises ²⁴, accordant satisfaction à ceux qui réclamaient l'affièvement des terres incultes. Ses efforts, s'ajoutant aux réclamations des Etats, réussirent sans peine à obtenir un édit (décembre 1767) qui donnait « à tous propriétaires, cultivateurs, fermiers et autres de Béarn » permission de clôturer leurs héritages, sous condition d'en informer les jurats. Cette mesure, d'une importance capitale, devait être, dix ans plus tard, complétée par un autre édit (février 1777) interdisant le libre parcours dans la province ²⁵. Des mesures analogues furent adoptées dans les autres parties du ressort de l'intendance, notamment en Bigorre, et dans les landes gasconnes qui dépendaient alors de la généralité de Bordeaux.

La clôture des héritages, les défrichements de landes, les mesures contre la vaine pâture qui se multiplièrent au cours du XVIII^e siècle dans les plaines sous-pyrénéennes eurent pour les montagnards les plus graves conséquences. Elles rendirent très difficile la pratique de la transhumance, non pas celle du petit bétail que l'on continua à admettre, en hiver, dans les cultures de la plaine, mais celle du gros bétail, hôte des landes et des terres communes ²⁶. Un événement, assez ordinaire dans les vallées, mais qui revêtit cette fois une exceptionnelle gravité, accéléra la décadence et prépara la ruine de la transhumance hivernale du gros bétail. Ce fut la grande épizootie de 1774-1776, qui atteignit tout le Sud-Ouest et anéantit presque entièrement le troupeau si nombreux des vallées béarnaises.

Le fléau s'était déclaré dans les environs de Bayonne, apporté, disait-on, par une cargaison de cuirs de Hollande. Il se propagea rapidement dans la Basse-Navarre, la Soule, une partie de la Gascogne et du Béarn. Dès le début, les Ossalois s'émurent. La Jurade, convoquée d'urgence, décida de solliciter du Parlement de Bordeaux qu'il ne fit pas opposition au parcours des animaux sur le territoire de son ressort. (On était alors en septembre, moment où les troupeaux se préparent à descendre des montagnes et à gagner la plaine). Elle se heurta à un refus catégorique. Elle prit alors le parti de les envoyer, divisés en petits groupes ou *ligots*, dans

24 D'Etigny fut intendant de Pau et d'Auch de 1751 à 1767.

25 J. Lafond. **121**, p. 84-87.

26. Voir H. Cavaillès. *La Transhumance pyrénéenne*.

les landes béarnaises voisines de la Bigorre, se portant caution auprès des communautés de la plaine, des frais occasionnés par la fourniture des fourrages, promettant, d'autre part, que tout animal atteint par la maladie serait immédiatement abattu. On n'eut pas le temps d'appliquer ces mesures. Dès le mois d'octobre, la peste faisait son apparition. De janvier à juin 1775, elle gagnait toutes les parties de la vallée.

Rien ne fut épargné pour enrayer le fléau : suppression des marchés et des foires ; application de plus de cinquante recettes envoyées par des « vétérinaires de Paris » et par l'Académie des Sciences de Bordeaux ; abattage des bêtes malades ; prières publiques et processions ; tout fut inutile. Les ravages se poursuivirent jusqu'au mois de mai 1776. A ce moment, il ne restait à peu près rien du grand troupeau ossalois. Suivant l'évaluation d'un contemporain, la vallée, à elle seule, avait perdu 8.609 bêtes ; elle n'en conservait que 1.410. Encore ces chiffres avaient-ils été recueillis avant la fin de l'épizootie. Il y eut d'autres pertes par la suite.

Ce n'est pas seulement la vallée d'Ossau qui fut éprouvée. Aspe, Barétous, Azun furent également atteintes, quoique moins cruellement. Barétous conserva une partie de son troupeau qui servit, croit-on, à remonter par la suite celui de ses voisines. Les dégâts furent très considérables dans la plaine béarnaise, dans les parties basses de la Bigorre, en Armagnac et en d'autres parties de la Gascogne. En revanche les parties hautes de la Bigorre et la vallée d'Aure furent indemnes. Nulle part, le mal ne fut aussi grand qu'en Ossau ²⁷.

IV. — Les libertés locales et la société.

C'est aussi le XVIII^e siècle, dans sa seconde moitié, qui vit se désorganiser et partiellement disparaître les anciennes administrations des vallées, cadres de la vie pastorale. Événement qui nous intéresse directement, non qu'il ait eu des conséquences immédiates, mais parce qu'il fut l'effet et, en même temps, le signe des changements plus profonds qui se produisaient alors dans la société elle-même.

27. Archives de la Vallée d'Ossau (à Pau). *Registres de la Jurade* BB 8. — Arch. de Laruns (à Pau). *Petit Registre*, CC 120. — Abbé Bonnacaze, 91. — cf. Lacoste. *Souvenir des temps calamiteux en Ossau*. (R. hist. Béarn et Pays basque, 1910, p. 265-273). Bourdette, IV, p. 152

La royauté, à mesure qu'elle avait réuni à la couronne les provinces pyrénéennes, avait entrepris de réduire les anciennes libertés. Engagée sous le gouvernement de Louis XIII, cette politique, dont les intendants furent les instruments actifs, se développa et se poursuivit, avec beaucoup de ménagements²⁸, mais sans défaillance, pendant les règnes suivants. Elle aboutit, au temps de Louis XV, à une véritable confiscation des libertés publiques au profit des gens du roi.

Dès 1733, le roi, ayant décidé d'enlever aux communautés la nomination des officiers municipaux, pourvut, par lettres patentes, aux charges de premier, deuxième et troisième consuls de la ville de Luz. En 1760, il nomme un commandant des sept vallées du Lavedan. En 1764, un arrêt du Parlement de Toulouse enlève aux consuls du pays de Barèges l'exercice de la justice civile, sauf pour les très petites causes. Enfin, en 1771, une ordonnance royale remplaça les trente-cinq jurats du corps de la vallée par un conseil de vingt-cinq membres nommés par le roi et chargés de pourvoir eux-mêmes aux vacances. Les quatre consuls et le trésorier de la vallée devaient être désormais nommés par lui. Le trésorier rendrait compte de sa gestion à l'intendant. Défense était faite aux consuls de mettre aucune imposition sur les habitants sans y être autorisés par lui²⁹. En Ossau, les anciennes formes furent, en apparence, mieux respectées. Mais la Jurade passa sous le contrôle des agents du pouvoir central. En 1764, le roi nomma un gouverneur de la vallée d'Ossau³⁰. En 1782, l'intendant de Vergennes ordonna que les comptes du trésorier, des collecteurs ou greffiers de Laruns fussent présentés à l'assemblée générale trois mois après la fin de l'exercice courant³¹. Il en fut de même, sous des formes diverses, dans les autres vallées. Ce n'est pas la Révolution qui a détruit les anciens cadres ; c'est la monarchie centralisée.

Pour justifier ces changements, la royauté prenait argument du désordre qui régnait dans les administrations locales. Les historiens défenseurs des libertés anciennes, Bourdette en particulier, lui ont reproché d'avoir, sinon inventé, du moins délibérément exagéré ces désordres pour les besoins de la cause. Il n'est pas douteux que les gens du roi étaient fort mal disposés pour les admi-

28. Voir notamment l'attitude des intendants dans la question des traités de *Lies et de passeries* (H. Cavaillès. R. H., 100).

29. J. Bourdette, III, p. 518 ; IV, p. 97, 109, 140, 141.

30. Archives de la Vallée d'Ossau. *Registres de la Jurade*, BB 7, f° 153.

31. Archives des Basses-Pyrénées C 112.

nistrations élues. Mais il est non moins certain que les abus n'étaient que trop réels. Les preuves n'en manquent pas. Il y avait eu dans la vallée de Barèges, au cours des mois qui précédèrent l'ordonnance de 1771, une sorte de scandale provoqué par les dénonciations de Salaré, assesseur du maire, qui accusait le dit maire et un des consuls de Luz de dilapider les deniers de la vallée. Le maire se défendit, naturellement. Et la population, suivant ses sympathies ou ses intérêts, prit parti pour l'un ou pour l'autre. Ce fut un beau tapage. Il faut croire que Salaré n'avait pas tout à fait tort puisque le roi, après enquête, interdit au maire et aux consuls de faire aucune imposition ni levée de deniers sans l'autorisation de l'intendant, et prit les autres mesures que nous avons dites ³².

A Laruns, ce fut la même histoire. L'ordonnance de Vergennes, dont nous avons indiqué les conclusions, présente, sous forme de défenses faites aux jurats, un véritable réquisitoire contre leur gestion. Il leur est interdit de faire des présents à quelque personne que ce soit ; d'engager des dépenses ayant pour objet des repas ; de porter en compte les sommes qu'ils se permettent journellement de dépenser sous le prétexte de consulter des avocats. C'est désormais le receveur de la communauté qui encaissera les fonds recueillis par les gardes bourgeois ³³.

Il y a bien d'autres faits, qu'il serait facile de présenter, et qui prouvent que les intérêts des populations étaient alors fort mal défendus par ceux qui en avaient la garde. Nous avons déjà fait allusion à la responsabilité qui leur incombe dans les exploitations abusives de forêts ³⁴. Les magistrats municipaux appartenaient tous à la classe des casalers. C'étaient des privilégiés auxquels allaient les plus gros profits de l'exploitation des montagnes. Longtemps ils s'en étaient contentés. Mais ces profits, admis par la coutume, ne leur suffisaient plus. Ils en voulaient avoir d'autres. Et comme ils avaient des pouvoirs fort étendus, beaucoup d'occasions d'utiliser leurs mandats à des fins personnelles, ils en abusaient. La simplicité patriarcale des anciennes administrations s'était altérée. Et il est certain que les griefs des fonctionnaires du roi n'étaient pas de vains prétextes.

Il semble bien qu'ils n'étaient pas les seuls à le croire, et qu'il

32. Le dossier de l'affaire Salaré, assez volumineux, est conservé aux archives des Basses-Pyrénées (C 24).

33. Archives des Basses-Pyrénées C 112.

34. Voir 1^{re} partie, ch. III, § 2.

y eut, en cette fin de l'ancien régime, une sorte de réaction contre l'ordre de choses traditionnel. En 1760, un Barégeois, Noguès, avocat au Parlement de Toulouse, publiait une rédaction de la Coutume de Barèges, accompagnée d'un commentaire³⁵, et la présentait à l'assemblée des Etats de Bigorre en vue d'en obtenir une récompense. L'ouvrage suscita une vive polémique, provoquée par les députés de la noblesse qui prétendaient que ceux de leur ordre n'étaient pas soumis à la Coutume. Le roi évoqua l'affaire et la soumit au Parlement de Toulouse aux fins d'une révision générale. Une assemblée des trois ordres, convoquée à Tarbes en 1768, remania profondément la Coutume et en fit une nouvelle rédaction...

Le détail de cette affaire ne nous intéresse pas directement. La conclusion seule importe. La Coutume révisée modifiait le régime successoral, s'attaquait au principe même de la conservation du bien de famille, reconnaissait au père (chez les non-nobles comme chez les nobles) le droit de choisir et d'instituer héritier telle personne qui bon lui semblait, limitait les droits de l'héritier en faveur des cadets, des gendres et des brus. C'était, trente-cinq ans avant le Code civil, une véritable révolution dans la société montagnarde. Il est bien entendu que les nouvelles dispositions ne furent pas acceptées par tout le monde, et que beaucoup de Barégeois restèrent fidèles, longtemps encore, aux vieux usages. Mais le fait qu'il y avait eu une majorité de représentants pour les soutenir et les faire adopter prouve l'importance des changements qui s'accomplissaient alors. Leur sens est le même que celui des attaques dirigées contre les administrations des jurades ou corps consulaires. Il y faut voir une réaction contre les privilèges et la gestion des anciennes familles casalières.

V. — Le commerce et les routes.

La transformation des cultures, la restriction de la transhumance hivernale, les atteintes portées au pouvoir des autorités traditionnelles étaient des faits considérables. Mais, sauf en ce qui concerne le maïs, qui paraît avoir progressé fort vite, le XVIII^e siècle n'en vit que les débuts et, pour ainsi dire, l'annonce. Considérée du

35. *La coutume de Barèges conférée avec les usages ou coutume non écrite du pays de Lavedan...*, etc. Toulouse, Imp. Desclassan (1760). — Voir P. Maurel, **126**. cf. Bourdette, IV, p. 72, 96, 122-126.

dedans, la vie montagnarde reste à peu près ce qu'elle était dans le passé. Il n'en est pas de même si on l'aborde par le dehors, dans ses rapports avec les gens de la plaine et avec l'Espagne. Ici les changements sont plus rapides et déjà décisifs : la vie de relations se modifie et, dans une large mesure, se prépare à changer de sens.

D'une part, le commerce avec l'Espagne tend à devenir plus difficile par l'effet des progrès de la centralisation et du régime protecteur. Le fisc multiplie ses exigences. Il conteste aux habitants d'Ossau et d'Aspe le droit de percevoir des droits de passage³⁶ (qu'il reconnaît pourtant fort modérés) sur le bétail acheminé vers l'Espagne et prétend intervenir dans la perception. Il prélève des droits de traite et de foraine sur les marchandises introduites en France. De son côté, le roi d'Espagne en use de même. En 1779, il interdit par un édit l'entrée des bas de laine dans ses Etats, au grand dommage de l'industrie oronaise³⁷. Les montagnards réclament le maintien des anciens usages : c'est ainsi qu'ils réussissent à faire établir une foire à Peyrenère, pour remplacer celle de Sainte-Christine que les Espagnols ont transportée trop loin de la frontière (1757).³⁸ Mais il est visible que les anciennes franchises ont fait leur temps. Les traités de lies et de passeries, qui, pendant trois cents ans, avaient assuré la liberté des transactions entre les vallées frontalières, sont, au XVIII^e siècle, en pleine décadence. Le gouvernement cherche à en entraver le fonctionnement ou affecte de les ignorer. Les populations renoncent peu à peu à s'en servir. Et ces vieux pactes, perdant leur valeur militaire et commerciale, retournent à leur objet primitif de simples conventions de compascuité³⁹. Les transactions avec l'Espagne deviennent plus difficiles et moins fructueuses.

Aussi use-t-on de procédés illicites. Tout le monde fraude. A cela, nulle réprobation ne s'attache. Le commerce de contrebande s'autorise, pour ainsi dire, des anciennes franchises. Frauder, paraissait être un témoignage de fidélité aux usages et aux privilèges du passé ; une protestation légitime contre l'arbitraire du fisc ; une survivance du particularisme traditionnel. Et c'est pourquoi la contrebande fut, alors et par la suite, si fructueuse, pourquoi aussi,

36. *Mémoire* du subdélégué Sallenave (14 mars 1758). J. Lafond, **121**, Pièces justificatives p. 197-98).

37. Serviez, p. 71. cf. H. Sée. *L'évolution commerciale et industrielle de la France sous l'ancien régime*, p. 226. A. Girard. *Une négociation commerciale entre l'Espagne et la France en 1782*. (R. H. 1912, t. CXI, p. 292 et suiv.).

38. J. Lafond, **121**, p. 94.

39. H. Cavaillès, **100** p. 267-68.

elle fut longtemps si facile. Très souvent, on laissait faire. Il y a, là-dessus, des pages fort curieuses dans le livre de Chausenque ⁴⁰.

Pourtant, en dépit de ces résistances, il y avait quelque chose de changé. Très longtemps, la frontière avait été une ligne de démarcation purement politique. Voici que s'édifiait, sur les mêmes lieux, une frontière commerciale, encore facile à franchir, mais chaque jour plus haute et plus fermée. Il devait arriver que, tôt ou tard, il y eût, à passer outre, trop de risque et trop peu de profit. Il fallait chercher, pour les produits de la montagne, d'autres débouchés et d'autres voies. Or il se trouva que la même époque et les mêmes agents du roi qui travaillaient à en entraver l'écoulement vers l'étranger, s'employaient avec ardeur à le rendre désormais facile du côté de l'intérieur. Fait tout nouveau et, sans doute, le plus considérable de l'histoire du XVIII^e siècle.

Jusqu'au XVIII^e siècle, le Béarn, la Bigorre et les autres provinces pyrénéennes ne disposaient que de fort mauvais chemins, étroits, mal entretenus par les communautés qui en avaient la charge. Beaucoup de ponts menaçaient ruine, ainsi que le constate l'intendant Lebret dans son Mémoire de 1703. Et d'Etigny pouvait dire, au temps de son arrivée, que le Béarn formait un cul de sac qui ne menait à rien et où il était impossible d'arriver.

Entre les vallées et les plaines, les communications étaient plus mal assurées encore. Pour aller de Pau, capitale de la province, en Ossau, il fallait tout d'abord franchir le Gave. Or, le pont chargé d'assurer le passage était, au témoignage de Lebret, plus souvent renversé qu'en état de servir. Encore les vallées béarnaises étaient-elles d'accès relativement facile. Mais que dire de celles du Lavedan ? Pour atteindre Luz et le pays de Barèges, on ne disposait que d'un sentier en corniche, suspendu au-dessus des abîmes où le Gave est enfoui entre Luz et Pierrefitte. On l'appelait l'*Echelle de Barèges*. Il existait, à vrai dire, une autre voie d'accès : le chemin de Campan au Tourmalet, construit, entre 1680 et 1688, à la suite d'un voyage de Vauban et de Louvois qui en avaient, semble-t-il, étudié le tracé. Mais, outre que cette voie ne menait qu'aux bains, elle atteignait une forte altitude (2.122 mètres) et n'était pratiquement utilisable qu'en été. Ainsi Luz et l'ensemble de la vallée formaient un petit monde fermé d'accès fort malaisé...

40. Chausenque, **8**, 1, p. 84, 134.

Il n'en était guère autrement du pays d'Azun. Quant à Cauterets, il suffit, pour se rendre compte des difficultés qu'on trouvait à l'atteindre, de lire l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre : c'était tout une aventure. En hiver, Cauterets était à peu près bloqué.

Ce sont les intendants du XVIII^e siècle qui entreprirent de donner aux provinces pyrénéennes les voies de communication qui leur manquaient. Les travaux commencèrent en Bigorre, où, les Etats étant plus dociles et plus maniables qu'en Béarn, les fonctionnaires du roi étaient plus libres d'agir. Sous les intendants de Lasseville, de Pomereu et Mégret de Sérilly, on construisit la route de Tarbes à Barèges, par Adé, Lourdes, où elle franchissait le Gave, et Pierrefitte. Au-delà de Pierrefitte, elle suivait à peu près le tracé de l'Echelle de Barèges, c'est-à-dire la rive droite du Gave, à plus faible hauteur seulement au-dessus du thalweg, et, bien entendu, avec un tracé moins accidenté. Le chemin muletier faisait place à la route. Les travaux, commencés en 1730, étaient achevés en 1744, au témoignage de Bordeu qui fit le voyage en 1746. Mégret d'Etigny paracheva l'œuvre de son frère, relia Luz aux Bains, améliora les communications vers Gèdre et Gavarnie et construisit la route de Cauterets, terminée vers 1767. La fin du XVIII^e siècle vit s'exécuter la route d'Argelès à Arrens, praticable d'abord aux seules voitures légères, améliorée, plus tard, après son classement (1837). C'est encore d'Etigny qui fit construire (à partir de 1750) la route de la vallée d'Aure.

En Béarn, les choses allèrent moins vite. Dès 1740, Mégret de Sérilly proposait la construction de trois routes allant de Bayonne à Toulouse par Pau : de Pau à Mont-de-Marsan, et de Pau au fond de la vallée d'Aspe. Les travaux furent assez activement poussés, pour la seconde de ces routes, sous l'administration de Sérilly et de ses successeurs, Labove et d'Aligre. Trudaine, placé en 1743 à la tête du service des Ponts et Chaussées, y poussait énergiquement. La chaussée était presque achevée lorsque d'Etigny succéda à d'Aligre en 1751.

Mais on n'avait presque rien fait pour les deux autres, surtout pour celle de la vallée d'Aspe. De ce côté, il y avait des obstacles à franchir, des pentes à escalader, des ponts et des ouvrages d'art à construire. Il fallait aussi compter avec les susceptibilités des Etats de Béarn, fort jaloux de leur autorité, avec la mauvaise volonté du « Maître des Chemins », grand voyer de la province, qui défendait sa prérogative et les revenus qu'elle lui assurait. Enfin il fallait résoudre la question de la corvée, contre laquelle les populations regimbaient. D'Etigny, qui succéda à d'Aligre en 1751,

parvint à vaincre tous les obstacles. Il réussit à inspirer confiance aux Etats, qui le soutinrent contre le Maître des Chemins, de Laas, et à prendre l'entière direction du service de la voirie. Il eut plus de peine à résoudre le problème de la main-d'œuvre. Les communautés s'arrangeaient pour éluder ses demandes, négligeaient de lui fournir les états de la population et des bêtes de somme. Les corvéables résistaient aux ordres de convocation, et les jurats les soutenaient plus ou moins ouvertement. D'Etigny montra la fermeté nécessaire, mais il sut aussi user de modération. Il représenta à Trudaine que la corvée était d'une application particulièrement difficile dans un pays où les habitants, presque tous pasteurs, « sont cinq mois de l'année dans leurs montagnes et en passent six dans les landes de Bordeaux et dans le Pont-Long ». ⁴¹ Trudaine finit, après d'assez vives résistances, par se laisser convaincre. Et d'Etigny reçut l'autorisation de recourir à des adjudications, dont les communautés furent chargées. La ténacité et l'habile modération de l'intendant furent récompensées. En dix ans, la route de la vallée d'Aspe était poussée jusqu'aux abords de la frontière (1764)... Dans la vallée d'Ossau, un autre chemin réclamé par les Etats fut construit en quatre ans (1763-1767), reliant Pau aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes. A la mort de d'Etigny, il était presque complètement achevé (1767).

Ainsi toutes les vallées se trouvaient désormais pourvues de routes carrossables, rattachées d'une part au réseau de la plaine, progressant d'autre part vers les ports de la frontière. En même temps, l'intendant s'occupait de les relier les unes aux autres par une route intérieure, passant, par-dessus des crêtes, d'une vallée à l'autre. L'idée de cette voie, qui porte aujourd'hui le nom de route thermale, appartient en propre à d'Etigny. Elle fut amorcée sous son administration, par la construction d'un premier tronçon unissant Luchon à la vallée du Louron et à Arreau par le col de Peyresourde, et continuée après lui (vers 1780) par le jalonnage de celui qui unit Arreau, par le col d'Aspin, à la vallée de Campan, d'où l'on atteignait Bagnères-de-Bigorre. Les autres sections (y compris celle de Gripp à Barèges, à peu près délaissée depuis le temps de Louvois) devaient être, par la suite, classées comme chemins de grande communication et plus ou moins améliorées

41. D'Etigny à Trudaine 25 nov. 1754. On trouvera une partie de cette correspondance, avec d'autres documents relatifs à la construction des routes, publiée comme pièces justificatives, à la suite du travail de J. Lafond, **121**, p. 141-242. Le passage cité ci-dessus se trouve à la page 173.

(1837), enfin définitivement réunies entre elles à la suite du décret du 8 août 1860 qui en fit la route thermale.

Les vallées et la région montagneuse toute entière se trouvaient désormais étroitement unies à la plaine ⁴².

⁴². Pour les routes, voir Archives des Basses-Pyrénées, série C. — J. Lafond, *Essai sur d'Etigny*, et *Pièces justificatives*, **121**. J. Bourdette, **93** t. III (en particulier 487-511) et IV.

TROISIEME PARTIE

LE PRÉSENT

CHAPITRE PREMIER

LES CONDITIONS NOUVELLES DE L'EXPLOITATION

L'exploitation de la montagne pyrénéenne a subi, au cours des cent dernières années, de profondes modifications dont nous avons, au préalable, à rechercher les causes. Les unes sont d'ordre extérieur ; les autres, d'ordre intérieur.

I. — Les causes extérieures.

Les causes d'ordre extérieur ont été particulièrement actives.

C'est d'abord l'accroissement de valeur acquis, sur l'ensemble du marché, par les produits de l'élevage, à la fois par l'effet des besoins grandissants de l'industrie lainière et sous l'action du progrès général et du bien-être qui développent la consommation des viandes et des produits de laiterie. Et, inversement, c'est, au cours des deux dernières décades du siècle, l'avitaillement des produits de la culture, conséquence de l'invasion des blés du nouveau monde sur le marché national.

C'est aussi l'apparition du rail, assurant le transport de ces mêmes produits agricoles au cœur des montagnes, facilitant l'évacuation de ceux de l'élevage et l'exode des travailleurs. Le développement du réseau ferré s'est fait, pour la région pyrénéenne, en deux étapes. Sous le second Empire, rattachement au réseau général par la construction de la ligne de Lamothe à Bayonne (1855) et de la voie de Bayonne à Toulouse (1861-1867), établie à faible distance de la montagne et reliant les uns aux autres les marchés et les villes de la plaine bordière, Orthez, Pau, Lourdes,

Tarbes, Saint-Gaudens. La ligne est complètement installée en 1867. A cette époque, les vallées ne sont encore rattachées au chemin de fer que par le roulage et la diligence. Mais cette situation ne tarde pas à se modifier. Dès 1862, est inaugurée la voie de Tarbes à Bagnères-de-Bigorre. Et, successivement, on aménage la ligne de Lourdes à Pierrefitte (1871)¹; celles de Pau à Laruns (1884) et de Pau à Oloron (1883), celle-ci prolongée en 1916 jusqu'à Bedous et en 1928 jusqu'aux Forges d'Abel et en Espagne : celle de Lannemezan à Arreau (1897). Désormais chaque canton de la montagne a sa voie ferrée qui le relie au réseau général. Fait de très graves conséquences, cette pénétration du rail dans la région montagneuse coïncide avec la grande crise agricole qui sévit alors sur la France et sur la plus grande partie de l'Europe. Elle facilite l'arrivée des blés étrangers, provoque l'abaissement des cours et l'abandon des cultures, accélère l'exode des travailleurs de la terre...

Aujourd'hui c'est l'entrée en scène de l'automobile, dont le succès en montagne est, depuis la guerre, magnifique. Voitures légères et lourds camions pénètrent dans le fond des vallées, portant, jusqu'à l'extrême limite des plus médiocres routes, le pain du boulanger et les marchandises de l'épicier ; enlevant de l'étable, même du pâturage, veaux et agneaux ; assurant le transport du lourd matériel et des produits de fabrication des usines hydro-électriques. L'action de l'automobile s'annonce, en montagne, particulièrement féconde, riche de conséquences dont beaucoup seront très certainement heureuses.

C'est enfin l'application du régime de protection douanière, côté étranger et côté français, qui ferme la frontière, détourne le commerce pyrénéen de l'Espagne et le refoule vers la France. La contrebande, devenue de plus en plus difficile, réduite à un très petit nombre d'objets transportables, n'est plus que l'ombre d'elle-même. Et la montagne pyrénéenne, si longtemps unie à l'Espagne par les liens de l'intérêt commercial, se rattache définitivement au marché national.

II. — Causes intérieures.

Au premier rang des causes d'ordre intérieur, il faut placer la diminution de la main-d'œuvre par l'effet de la **dépopulation**, conséquence, non d'une insuffisance de la natalité, qui reste, par en-

1. Prolongée sur Cauterets et sur Luz, en 1895, par deux lignes de tramway électrique.

droits, fort élevée, mais de l'émigration vers les villes et, pour certaines communes, vers l'étranger.

La population des régions montagneuses s'était régulièrement accrue entre le début et le milieu du XIX^e siècle. Le recensement de 1846 marque le sommet de la courbe. Celui de 1851 révèle, dans toutes les vallées sans exception, et dans la plus grande partie des cantons de la bordure, un déficit sur le nombre des habitants. Depuis cette année, le mouvement n'a fait que s'aggraver. Mais il est très loin de se manifester partout de la même façon.

Ce sont les cantons de la bordure qui ont le moins perdu : 20 % de leur population entre 1846 et 1926². Mais la chute présente, suivant les lieux, des différences considérables. Les cantons traversés par la grande voie de circulation de Bayonne à Pau et Toulouse, ceux qui ont conservé ou acquis une certaine activité industrielle, ont peu perdu (Bagnères-de-Bigorre, — 18 %; Lannemezan, — 23) ou ont gagné (Lourdes, + 5 %; Oloron-Est et Oloron-Ouest, ensemble, + 21 %). En revanche, certains cantons écartés des voies de circulation, restés ou devenus purement agricoles, sont durement éprouvés : Labarthe-de-Neste perd 48 % des siens ; Nay-Ouest, 52 %. Ce sont les déficits les plus considérables dans tout l'ensemble de notre domaine d'étude.

Dans les cantons montagneux, la perte totale a été plus grave : 35 %³. Mais les écarts sont moins considérables entre les diverses parties de la région. Le canton d'Arreau perd 47 % de ses habitants ; ceux d'Accous et de Campan, 44 % ; Aucun, 42 % ; Aramits 40 %. En revanche, Luz ne perd que le tiers des siens (31 %) ; Argelès, 22 % ; Laruns, 15 % seulement. Les causes de ces contrastes sont les mêmes que pour la bordure. Les vallées qui n'ont pour vivre que leur activité agricole ou pastorale, même les mieux douées, diminuent : c'est le cas d'Aucun, de Campan, d'Aramits. C'est aussi le cas, très expressif, de la vallée d'Aspe (Accous). Elle était en 1846 la plus peuplée de toutes les vallées de notre domaine, avec 12.422 habitants. Elle tombe, en 1926, à 6.929, soit une diminution de 44 %. C'est que, dans l'intervalle, elle a perdu la plus grande partie de l'activité commerciale qu'elle tenait de sa situation de voie de passage : le trafic s'est détourné vers la voie ferrée de Bayonne en Espagne... En revanche, les cantons qui ajoutent à leurs ressources agricoles et pastorales l'ac-

2. Oloron-Ouest et Oloron-Est, Nay-Ouest, Saint-Pé, Lourdes, Bagnères, Labarthe-de-Neste, Lannemezan, 93.240 habitants en 1846 ; 74.675 en 1926 (Densité 58).

3. Aramits, Accous, Arudy, Laruns, Aucun, Argelès, Luz, Campan, Arreau, Vielle-Aure, Bordères-Louron, 82.803 habitants en 1846 ; 53.598 en 1926 (Densité 17).

tivité qu'ils tirent des stations thermales, du tourisme ou de l'industrie (Barèges, Argelès, Arudy) sont beaucoup moins éprouvés. Pour le haut Ossau (Laruns), dont la diminution est remarquablement faible, il faut vraisemblablement chercher une autre explication. C'est un domaine d'une grande stabilité, fidèlement attaché aux usages du passé, aux anciens modes de l'exploitation pastorale. La famille y reste fortement constituée ; l'émigration sans esprit de retour assez réduite. La stabilité du peuplement ossalois peut être interprétée comme étant l'expression d'un état social particulièrement solide. Elle s'explique aussi par le développement de la population ouvrière rassemblée sur les chantiers des usines de la haute vallée.

La comparaison des recensements d'avant et d'après la guerre, 1911 et 1926, ne dément pas ces conclusions, tout au contraire. Les domaines de pure activité pastorale continuent à s'appauvrir. Ceux qui sont en voie de s'industrialiser voient s'enrayer leur décadence démographique : en quinze ans, le canton d'Arreau, si éprouvé au cours de la période précédente, n'a perdu que 418 habitants ; celui de Lannemezan, 732. Le haut Ossau en a gagné 116.

Ainsi, dans la région montagneuse, dépeuplement général et assez uniforme ; le long de la bordure, appauvrissement très prononcé des cantons les plus isolés, maintien ou enrichissement des autres, surtout de ceux que favorise leur situation au débouché des vallées : Oloron, Arudy, Nay, Lourdes, Argelès, Bagnères, Lannemezan ; telle est, en quelques mots, l'histoire démographique des Pyrénées au cours des cent dernières années.

La diminution du nombre des habitants s'est trouvée, dans le même temps, aggravée par une **transformation progressive du milieu social**. Sous l'influence du Code civil, de l'exemple, des rapports grandissants avec les villes du bas pays où le montagnard émigre et s'établit, la famille pyrénéenne tend à se modifier. Sans doute, l'ancien droit se défend vigoureusement. Le montagnard, attaché obstinément à son bien, veille à en empêcher le partage. Le privilège de l'aîné, fille ou garçon, la transmission intégrale du domaine sont, aujourd'hui encore, en beaucoup d'endroits, de pratique courante⁴. Toutefois, ces vieux usages sont menacés. Les cadets réclament le bénéfice du droit nouveau. Ils de-

4. J. Bonneau, **92**, p. 162-183 ; Maurel, **126** p. 131 ; Roquette-Buisson, **135**, p. 77.

mandent leur part de la terre. Plus souvent, ils se contentent d'une compensation en argent. Mais alors, ils ont brisé les liens qui les attachaient à la montagne. Ils sont, inévitablement, des recrues pour l'émigration. Un certain nombre entrent dans les administrations publiques, deviennent douaniers, gendarmes, instituteurs, prêtres.

Il nous reste à indiquer une dernière cause de transformation : **les changements introduits dans le travail industriel.** Ils se sont manifestés en deux étapes et sous deux formes successives.

D'abord, au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, on assiste à un recul général de l'activité industrielle. L'atelier familial est peu à peu délaissé, puis disparaît. Très rares sont aujourd'hui les maisons où l'on tisse le lin ou la laine. Seules quelques vieilles gens, en des hameaux isolés, savent se servir du métier et lancer la navette. La jeunesse ignore ce travail ou le dédaigne. De même aussi le façonnage des ustensiles de bois, au cours de la morte saison, était abandonné⁵. En même temps que l'atelier familial, se fermaient, les uns après les autres, les petits ouvroirs où des artisans plus ou moins spécialisés apprêtaient, pour la clientèle locale ou pour la vente au dehors, les toiles de lin en Béarn, les draps de laine à Campan et dans la vallée d'Aure. Au temps de Laboulinière⁶, le travail de la laine occupait, dans les trois villages de Cadéac, d'Ancizan et de Guchen, environ 150 métiers. Arreau en comptait aussi quelques-uns. Aujourd'hui on en trouverait difficilement une demi-douzaine dans toute la vallée... Ainsi la production industrielle s'anémiait, tuée par la concurrence des grandes usines du Nord et de l'Est. Ce qui en restait se concentrait à la lisière de la région montagneuse, dans les petites villes où survivaient quelques tissages de lin ou de coton, la bonneterie de laine, des fabriques de draps et de bérêts. Dans les dernières années du siècle, la décadence industrielle était complète. La région montagneuse limitait son activité aux seules occupations agricoles ou pastorales et à l'exploitation des ressources thermales.

Nous assistons aujourd'hui à la renaissance de l'activité industrielle. De ce renouveau, il y a deux causes essentielles. D'abord l'abondance de la force motrice, aujourd'hui aménagée en puis-

5. Voir H. Cavailès. *Les industries du bois dans le Sud-Ouest pyrénéen*. (Revue politique et parlementaire, t. XXXVIII, 23^e année 1916, p. 79-89.

6. Laboulinière, 117, p. 591.

santes usines le long des grands torrents des vallées. Et aussi les facilités de recrutement de la main-d'œuvre, moins exigeante, plus maniable, surtout plus facile à entretenir et à loger que dans les grandes agglomérations ouvrières. Déjà, avant la guerre, ces avantages agissaient en faveur d'une reprise du travail, provoquant le réveil des anciens ateliers et la création de fabrications nouvelles. Depuis cette époque, l'accroissement général des salaires et l'élévation du coût de la vie en ont décuplé les effets. Ainsi s'explique la reprise d'activité des centres anciens, longtemps engourdis, aujourd'hui en plein renouveau. Oloron développe sa production de bérets et de couvertures. Nay et Coarraze travaillent le coton, la laine et le bois; Arudy et Louvie-Juzon tissent la toile à sandale et exploitent le marbre de leurs carrières; Bagnères-de-Bigorre apprête les lainages chauds et légers connus sous le noms de « tissus des Pyrénées », construit des tramways et des wagons de chemins de fer ; façonne du matériel pour l'éclairage électrique. Sur les grands torrents des vallées, les usines de houille blanche travaillent surtout pour la production et la vente du courant, mais plusieurs s'adonnent à des fabrications, sur place ou à faible distance, comme il arrive dans les grands ateliers de Lannemezan.

Ainsi, après une longue période de désorganisation et de somnolence, l'industrie pyrénéenne se réveille. Renouvelée et rajeunie, elle apporte dès à présent un précieux élément d'activité aux populations de la région montagneuse. Le paysan des vallées ne reviendra plus aux petits ateliers d'autrefois que nous décrivait Laboulinière ou Dralet. Ceux-là ont disparu et ne se rouvriront pas. Mais il prend le chemin des usines nouvelles. La multiplicité des moyens de transport lui permet d'y trouver chaque jour du travail sans avoir à quitter son village. De Campan, une partie des habitants, hommes ou femmes, descend chaque matin à bicyclette ou en tramway vers les manufactures de Bagnères et remonte le soir, le travail achevé. Inversement, certaines maisons distribuent autour d'elles du travail pour le finissage de leurs fabrications. Autour d'Oloron, dans un rayon de 20 à 30 kilomètres, femmes et jeunes filles, s'occupent au remmaillage des bérets que leur fournissent les fabriques de la ville. Il en est de même autour de Nay.

De ce renouveau, les effets se font déjà sentir. Les salaires distribués améliorent l'état matériel de ceux qui n'ont ni terres ni troupeaux. La population pastorale, de son côté, bénéficie de l'accroissement de valeur de ses produits. En maint endroit, on

constate une tendance manifeste à chercher sur place à s'employer. Les jeunes filles, notamment, émigrent moins volontiers vers les villes. Les mêmes effets se manifestent partout où se réveille l'activité industrielle. Ce sont d'heureux présages pour l'avenir.

Mais ces transformations posent de nouveaux problèmes. Ceux qui restent au pays parce qu'ils trouvent aujourd'hui du travail, à plus forte raison ceux qui viennent du dehors, ayant d'autres occupations, ont d'autres intérêts que le montagnard, propriétaire de champs et de troupeaux. Il en résulte, dans les communes où l'élément ouvrier est suffisamment nombreux, des conflits d'opinion et de tendance. Le désaccord se manifeste, en particulier, sur la question de l'exploitation du communal. Tandis que les propriétaires de troupeaux défendent la gratuité ou quasi-gratuité des parcours, les autres réclament le relèvement ou la création des taxes de bacade... Ainsi la renaissance de l'industrie est, pour les vallées, à la fois la condition d'un renouveau économique et, en même temps, une cause de transformations sociales plus profondes que celles du passé.

CHAPITRE II

L'AGRICULTURE

I. — Le recul de la culture. Ses positions actuelles.

Pendant la plus grande partie du XIX^e siècle, l'agriculture se maintient dans les voies où elle s'était engagée au siècle précédent. Elle abandonne sans retour le millet et renonce à la vigne. Elle adopte définitivement le maïs et la pomme de terre. Mais elle n'innove pas autrement. En particulier, elle conserve ses positions vis-à-vis de l'élevage, qu'elle maintient dans ses fonctions d'auxiliaire. Des hommes qui ne sont pas encore des vieillards se souviennent du temps où l'une des occupations les plus essentielles du montagnard était d'assurer, à dos d'âne ou de mulet, le transport du fumier des étables supérieures, des germs et des granges foraines, vers les champs des parties basses et du fond de la vallée.

Dans le dernier quart du XIX^e siècle, un grand changement se produit dans l'exploitation. Le champ recule devant la prairie. Le montagnard abandonne ou restreint la production du blé et des autres graines panifiables ; il développe la production fourragère et consacre tous ses soins au bétail, qu'il considère de plus en plus comme l'élément essentiel du profit et de la richesse. Cette importance donnée au troupeau n'était pas chose entièrement nouvelle. Nous avons montré précédemment que les habitants des vallées pyrénéennes avaient, de très bonne heure, compris la valeur commerciale du bétail. Et, de l'étude de leur passé, nous avons pu conclure que leur activité avait été moins étroitement soumise à la production agricole qu'elle ne l'avait été, à la même époque, en beaucoup d'autres régions de plaines et de montagnes. Toutefois, même dans les domaines où l'élevage était le plus en faveur, on n'avait jamais songé à ne pas consacrer aux labours le plus de terres possible, et, naturellement, les meilleures. Et il en était encore ainsi, à peu près partout, il y a une cinquantaine d'années.

La situation est, aujourd'hui, entièrement renversée. Les champs de blé, de seigle, d'orge et de sarrasin ont, partout, diminué d'étendue. A la place du champ cultivé, la prairie s'est installée,

de plus en plus envahissante. Cette restriction des surfaces cultivées n'est pas spéciale aux pays de montagnes. Elle s'est aussi manifestée dans les plaines. Mais les conséquences n'ont pas été, de part et d'autre, les mêmes. Tandis qu'en plaine, la diminution des emblavures a coïncidé avec un accroissement des récoltes et une augmentation régulière des rendements agricoles, en montagne la production des céréales a reculé en même temps que l'étendue des terres cultivées. Plus que jamais, les vallées, incapables de suffire à leurs besoins en grains et en farines, sont obligées de s'approvisionner au dehors... En revanche, la provende du bétail s'est accrue. L'élevage a pris le pas, définitivement, sur la culture. Il est devenu la principale occupation du montagnard.

La diminution des surfaces cultivées s'est manifestée, dans chaque vallée, sur le fond, mais, beaucoup plus clairement, sur les pentes. L'abaissement de la limite supérieure des terrains de labour au profit des herbages est le fait le plus évident de la transformation qui s'est produite à notre époque dans l'aménagement du domaine montagnard.

Ce déplacement ne s'est pas produit au détriment de la partie amont des vallées. En général, la courbe rentrante qui marque la limite des cultures pénètre toujours aussi profondément, de ce côté, que par le passé. On trouve encore du blé, de l'orge ou du seigle à Urdos, à Gavarnie, à Aragnouet, en Aure, à Loudenvielle dans le Louron. Et cela se conçoit si l'on songe que ce sont précisément ces parties lointaines qui entretiennent avec les plaines agricoles les relations les plus difficiles et qui ont le plus d'intérêt à maintenir leur production... C'est dans toute la longueur des vallées que la culture a reculé. Et c'est au détriment des surfaces étalées sur les pentes latérales que le recul s'est produit le plus clairement.

Le champ cultivé n'a pas complètement disparu des versants ; il s'en faut. En maint endroit, il a conservé ses positions anciennes, produisant, suivant l'altitude, le terrain et l'exposition, du blé, de l'orge, du seigle ou du sarrasin. Dans la vallée d'Aure, surtout en sa partie moyenne où les inversions de température sont de règle à peu près constante, les labours ont une tendance manifeste à se maintenir sur les terrasses et sur les pentes, tandis que les étendues plates qui bordent le lit de la Neste, plus froides et plus humides, sont, pour la plupart, occupées par la prairie. Le ressaut qui s'étale au-dessus de Bazus et de Guchan ; les terrasses qui

portent, à l'orée des sapinières, le gracieux village de Campanan, ont, de ce fait, conservé une apparence très caractérisée de quartiers agricoles. Plus loin, dans le haut de la vallée, au-dessus d'Azet, de Fabian, d'Aragnouet, la culture occupe encore, jusqu'aux environs de 1.400 et de 1.500 mètres, des surfaces très appréciables. Dans le Louron, il en est de même. De même encore au pays de Barèges : sur tout le pourtour du bassin de Luz, tandis que la prairie occupe, presque sans interruption, la surface du vaste cône de déjections très aplati par lequel le vallon du Bastan se raccorde avec le thalweg du Gave, les emblavures se maintiennent sur les terrasses de Sazos, de Chèze, de Vizos et des autres communes dominantes.

Dans la région des avant-monts, cette répartition est, pour ainsi dire, une règle sans exception. Les vallons, creusés dans les marnes et les schistes de l'albien, y sont, pour la plupart, étroits et profonds, leurs versants dressés en profils convexes et largement exhaussés. Dans le domaine de l'Arros, autour de Fréchendets ; dans l'ancien pays de Castelloubon, autour de Neuilh et de Juncalas ; en Béarn, vers Bruges et Caphis, la partie creuse des vallées, ombreuse et fraîche, est entièrement en herbages. Les champs de maïs et de blé sont partout sur les pentes, tandis que la fougère et le pâturage commun occupent les plus hautes croupes.

Mais, le plus souvent, la culture s'est retirée des pentes plus que des fonds parce que ceux-ci ont sur elles l'avantage d'être voisins des agglomérations et plus faciles d'accès. Dans la vallée d'Ossau, où les versants sont raides, rares et étroits les épaulements, les champs étagés n'ont jamais été très étendus. Les hautes terrasses des ports d'Aste et de Béon, celles de Gère et de Bélesten qui leur font face n'ont probablement jamais porté de cultures. Mais il n'en était pas partout de même. Les pentes adoucies qui s'élèvent au Nord et à l'Ouest de Bielle se prêtaient aux labours et aux ensemencements. Aujourd'hui encore, la retombée de la plaine du Benou sur le fond de la vallée a conservé une partie de ses champs de maïs et de blé, au milieu desquels s'étagent les trois quartiers de Bilhères. Il s'en faut qu'ils aient conservé leur ancienne importance. En beaucoup d'endroits ils ont cédé la place aux herbages. On s'en aperçoit à maints détails d'aménagement : terrasses horizontales, surfaces étagées et murs en pierre sèche. De même les pentes de la Montagne verte qui dominent au Sud Aas et les Eaux-Bonnes ont conservé, grâce à leur exposition, des terrains de culture. Mais ils ne représentent qu'une partie des anciennes surfaces agricoles. A plus forte raison, les versants moins

favorisés, — et ce sont les plus nombreux, — ont-ils été complètement délaissés. Il n'y a guère plus, en Ossau, de cultures, que sur les fonds. Les pentes latérales sont dévolues aux herbages.

Il en est de même à peu près partout. En Aspe, au-dessus de Sarance, autour du bassin de Bedous, plus loin encore dans la partie haute de la vallée, le champ a fait place à la prairie... En Azun, les Artigues, charmantes prairies semées de granges et ombragées de frênes au travers desquelles se développent les lacets de la route thermale à la descente du col de Soulor, occupent, elles aussi, l'emplacement d'anciennes cultures : un peu partout on y distingue les rebords des terrasses (*cabessaus*) dessinées par la charrue, aujourd'hui abandonnées... Dans la vallée de Barèges, en beaucoup d'endroits sur les pentes et à des niveaux très différents, on distingue des prairies au sol plat et régulièrement nivelé que les habitants désignent sous le nom de *camparis*. Au-dessus de Sazos, elles s'étagent jusqu'aux environs de 1.400 et 1.500 mètres. Ce sont d'anciennes cultures abandonnées et remplacées par des herbages... A Campan, l'extension très ancienne des réseaux d'irrigation, le témoignage des visiteurs qui l'ont si souvent décrite prouvent jusqu'à l'évidence qu'il y a toujours eu prédominance de la prairie sur la culture. Toutefois, le champ labouré y occupait une place⁷ qu'il n'occupe plus aujourd'hui. Ici encore le maïs et le blé se sont retirés vers les surfaces inférieures.

Ces surfaces elles-mêmes ont vu se restreindre les champs cultivés au profit des herbages. Et ce n'est pas la seule forme des conquêtes de la prairie. Même les terrains restés dévolus à leur fonction ancienne de producteurs de grains participent à la fourniture des fourrages : dans l'intervalle des récoltes et des ensemencements, ils se transforment en prairies artificielles, donnant, pendant quelques mois ou quelques années, le trèfle incarnat, le trèfle ordinaire, le lotier ou la luzerne.

II. — Les plantes cultivées.

La diminution des produits de culture est manifeste dans toutes les vallées. Il s'en faut cependant qu'elle se soit produite uniformément pour toutes les espèces et pour toutes les vallées.

Dans le recul général de l'activité agricole, ce sont les plantes à destination industrielle qui ont été sacrifiées les premières. Le

7. Voir, par exemple, le témoignage d'Arthur Young.

lin était, il y a cinquante ans, à peu près partout. En Béarn, dans le Lavedan et dans la plupart des autres vallées, nombreux étaient les propriétaires qui entretenaient le petit champ destiné à leur fournir le fil nécessaire à la famille. La récolte à la fin de l'été, le tissage pendant l'hiver faisaient partie du cycle des occupations ordinaires. Le lin a disparu à peu près complètement. De même en est-il pour le chanvre que l'on cultivait en Aure et dans le Louron et qui est aujourd'hui à peu près introuvable. Disparue aussi la culture de la vigne. Quelques communes du bas Lavedan, particulièrement bien exposées, ont conservé un certain nombre de pieds dont les ceps s'enroulent comme des câbles dans les ramures des châtaigniers et des chênes. Mais, dans les villages de la montagne, la vigne, retournée à la vie sauvage, n'est plus qu'un souvenir du passé, tout au plus un décor sur la façade des demeures.

La culture des céréales a mieux résisté, particulièrement dans les vallons écartés d'accès difficile où ne peut s'aventurer la voiture du boulanger. L'orge, qui se contente du cycle le plus court, se maintient dans les régions hautes. Elle se rencontre plus fréquemment en Béarn qu'en Bigorre ou en Aure, mais elle est représentée un peu partout. Semée au printemps, après la fonte des neiges, elle se moissonne en septembre. Le seigle est une céréale d'hiver. Sa robustesse, sa rusticité lui permettent de supporter les longs enneigements, de s'accommoder des terrains pierreux et des régions les plus accidentées. De plus, il fournit une paille excellente que le montagnard utilise pour couvrir ses toitures⁸, confectionner nattes et paillasons. Rare aujourd'hui dans les vallées béarnaises, il occupe la première place dans la vallée de Barèges et dans les parties les plus hautes de la vallée d'Aure. En somme, les deux céréales conservent une partie de leurs positions. Toutefois leur recul est manifeste. Et il en est de même du sarrasin que l'on ne cultive plus nulle part ni en Barétous, ni en Aspe, ni en Ossau (où il est possible qu'on ne l'ait jamais cultivé), de moins en moins en Azun et à Campan. Il ne se maintient plus aujourd'hui que dans l'étroite et froide vallée d'Estaing (en Azun), dans le pays de Barèges, dans la vallée d'Aure et dans le Louron, où il est en été culture centrale, tandis qu'il est, dans le voisinage d'Argelès et dans les meilleures parties de la vallée d'Aure, cultivé en dérobé quand les circonstances atmosphériques s'y prêtent.

8. La durée d'une toiture de chaume faite avec soin et bien entretenue peut aller jusqu'à trente et quarante ans.

Le froment a mieux résisté, surtout dans les parties basses des vallées. Il a conservé son prestige de producteur de pain blanc. Il reste la culture riche qui assure l'aisance à celui qui la peut pratiquer. Et, dans le cours saisonnier des opérations agricoles, sa moisson reste, comme par le passé, le moment essentiel de l'année. C'est dans la vallée d'Aure et dans le Louron, cantons de climat sec, d'enneigement très modéré, d'étés lumineux et chauds, qu'il réussit le mieux. Sur les fonds plats où s'allonge la Neste, mieux encore sur les terrasses et les épaulements de la rive droite, il pousse dru et serré et fournit un grain excellent. Il contribue, plus que tout autre culture, à donner à la vallée d'Aure ce caractère de domaine agricole tout autant que pastoral qui la distingue entre toutes. Ailleurs, ses positions sont moins importantes. Dans les montagnes béarnaises, il cède la première place au maïs ; à Barèges, au seigle et au sarrasin. Partout il subit les effets de la loi générale qui chasse peu à peu les cultures et les remplace par les prairies. Des familles qui produisaient, il y a trente ans, assez de blé pour en vendre, chaque année, presque autant qu'elles en gardaient, n'en récoltent plus aujourd'hui qu'exactlyment ce qu'elles consomment. Encore sont-elles privilégiées. Le recul du blé est l'expression la plus claire de l'évolution qui se poursuit.

Le maïs se défend beaucoup mieux, surtout dans les vallées béarnaises, sans doute parce qu'il est dans une large mesure une plante fourragère. Ses feuilles, larges et charnues, sa tige légèrement sucrée fournissent au bétail (au gros bétail presque exclusivement) une provende qui s'ajoute fort à propos aux produits de la prairie et permet de les ménager. Le maïs, il est vrai, a le défaut de ne pas fournir de litière, sinon de très médiocre qualité. Mais le paysan y supplée par l'emploi de la paille, quand il en a, ou d'autres éléments végétaux. Dans les vallées de l'Ouest, il utilise la fougère que l'on trouve partout et dont les règlements municipaux assurent à chacun sa part. Le paysan se procure, avec la fougère, une litière et une fumure qui, sans avoir les propriétés nitrifiantes de celles qui provient du *touyà*, vaut toujours mieux que celle du maïs. Et ainsi l'abondance des fougeraies contribue à maintenir la culture du maïs dans les vallées chaudes et humides de l'Ouest. Dans les vallées plus orientales, où le climat se fait plus sec, les fougeraies s'éclaircissent et le maïs occupe, de son côté, moins de place. Toutefois il conserve encore un rôle considérable. Dans toute la montagne pyrénéenne, de même qu'il est un des traits familiers du paysage, de même il est un des élé-

ments essentiels de l'économie et de la vie rurale. Il y est, pour ainsi dire, naturalisé.

La pomme de terre, dont on connaît la faculté d'adaptation, est cultivée partout et à toutes les altitudes. Elle réussit surtout dans les terres légères et meubles accumulées au pied des pentes et sur les terrasses alluviales. Elle est, pour le montagnard, une ressource inappréciable. D'autres plantes nourricières sont de culture courante, choux, haricots, venus dans les jardins ou dans les champs. La vallée d'Aure consacre quelques terrains bien exposés à la production des lentilles.

La vie agricole a conservé un caractère de grande simplicité. L'assolement est toujours le même : le blé, l'orge ou le seigle font place aux plantes sarclées : maïs ou pommes de terre, ou encore au sarrasin. De deux ans en deux ans, ce sont les mêmes espèces qui reparaissent. La technique agricole ne se complique que là où l'on utilise les légumineuses, c'est-à-dire dans les vallées béarnaises et en Aure, et le long de la lisière des avant-monts. Le trèfle incarnat, connu dans tout le Sud-Ouest sous le nom de farouch, est cultivé entre blé et maïs. Semé aussitôt après l'enlèvement du blé, il fournit, en une seule coupe, une partie du fourrage d'hiver, sert ensuite au pacage des brebis et laisse le sol libre au printemps pour l'ensemencement en maïs. Le trèfle ordinaire, semé en mélange dans les blés au printemps, dans le maïs en été, survit à leur récolte et fournit deux ou trois coupes avant les semailles suivantes. Dans les mêmes régions, le trèfle est parfois remplacé par la luzerne ; seule ou associée à une graminée, elle occupe le sol pendant trois ou quatre ans. Le lotier, d'introduction plus récente, réussit parfaitement et participe à la production du fourrage.

III. Les régimes agricoles.

C'est donc d'une façon assez inégale et sous des formes fortement nuancées que s'est manifesté le recul des cultures. Il est nécessaire de marquer cette diversité dans le cadre des diverses vallées et d'indiquer les caractéristiques de chacune d'elles en matière agricole.

Dans la région montagneuse, deux types s'opposent nettement : le béarnais et l'aurois. En Ossau, en Aspe, en Barétous, les surfaces cultivées sont aux prairies dans le rapport de 20 à 30 % du total

(Accous, 21; Laruns, 24; Arudy et Aramits, 32) ⁹. L'abondance des pluies, la faculté qu'ont les habitants de se pourvoir de litières par l'exploitation du touyà favorise la culture du maïs. Le maïs règne sans conteste, occupant plus de 50 % des surfaces cultivées. Le froment ne vient qu'en seconde ligne ; l'orge, enfin, dans les très hautes parties du pays (à Laruns, il précède le blé dans les statistiques). Très peu de seigle ou pas du tout. Le sarrasin à peu près jamais. Les légumineuses, trèfle incarnat, trèfle, luzerne sont, en proportions variables, mais sans exception, associées à la culture du maïs, du blé et de la pomme de terre.

La vallée d'Aure (Arreau, Vielle-Aure) et le Louron sont des pays secs et ensoleillés. Les conditions topographiques (largeur des épaulements et des terrasses des pentes) favorisent l'établissement des terrains de labour. Aussi la proportion des terres cultivées est-elle sensiblement plus élevée (34 % du total des sols aménagés à Arreau, 35 à Vielle-Aure, 38 à Bordères-Louron). Le pourcentage atteint à Bordères-Louron mérite d'être commenté. C'est le plus élevé que l'on rencontre dans la région montagneuse. Il s'explique à la fois par les conditions d'ordre physique qui viennent d'être relevées, mais aussi par une autre circonstance d'un ordre tout différent : le Louron est, de tous les cantons pyrénéens qui entrent dans le cadre de notre étude, un des rares qui ne soient pas directement pourvus d'une voie ferrée, le plus profondément enfoui et le plus isolé au cœur des montagnes. Il est resté, plus que tout autre, intéressé à se pourvoir sur place de ressources vivrières... Dans les deux vallées, la culture du froment vient en tête, suivie de près par celle du seigle. Le sarrasin occupe des surfaces importantes ; le maïs et l'orge, de très restreintes. Les prairies artificielles sont étroitement associées à la culture du blé.

En Azun (canton d'Aucun), à Saint-Savin et à Cauterets (canton d'Argelès), à Campan, les surfaces cultivées sont de faible étendue (Aucun 19 % du total ; Campan, 22 ; proportion plus faible encore dans la partie montagneuse du syndicat de Saint-Savin). Le froment et le maïs se partagent le sol cultivé en proportions presque égales. Le seigle vient ensuite. Le sarrasin (sauf dans la vallée d'Estaing où il est de culture courante, occupant le sol au cours de l'été) est semé en dérobé dans les années où

9. Nous ne présentons ces données qu'à titre de simples indications. Les qualifications de "près naturels" et "d'herbages", employées par les documents émanés des services agricoles sont très imprécises et changent de sens suivant l'origine des statistiques. Il est à peu près impossible, dans ces conditions, de donner un pourcentage qui ait un caractère de réelle sincérité.

les conditions atmosphériques s'y prêtent. Les légumineuses sont, en général, peu cultivées. Azun produit, en outre, comme les vallées béarnaises, un peu d'orge ; Campan, un peu d'orge, pas de sarrasin, ni de seigle, se rapprochant, elle aussi, du type béarnais.

Reste la vallée de Barèges (canton de Luz). Celle-là réalise le type le plus complet du régime agricole de haute montagne. L'étendue des terres cultivées y est plus faible que partout ailleurs (16 % du total). Le seigle et le sarrasin y dominent, étant, l'un et l'autre, cultures centrales de l'année, jamais en dérobé. C'est ensuite l'orge, dans les parties hautes. Le maïs et enfin le blé occupent les dernières places ; on ne les trouve guère que dans les communes les plus basses, autour de Luz. Quant aux légumineuses, elles sont, jusqu'ici, à peine connues, à l'exception du trèfle incarnat que l'on cultive en assolement dans quelques champs de céréales. Ainsi la vallée de Barèges ne connaît, sauf sur les terrasses bien ensoleillées de Sazos, de Sassis, d'Esquièze, etc., que les cultures peu exigeantes en matière de terrain et de climat, comme le seigle, ou capables d'évoluer rapidement dans le cours d'une seule saison, comme le sarrasin et l'orge. Encore la moisson se fait-elle toujours très tard. Luz, Esterre, Esquièze, Sassis fauchent le blé dans les premiers jours d'août ; Sazos, Saligos, Betpouey, vers le 5 ou le 7 ; Gèdre, Grust, Chèze, vers le 15 ; le haut de la vallée, Héas et Gavarnie, jamais avant le 20 août, — quand ils le cultivent, ce qui est très rare, surtout à Héas.

Cependant, et en dépit de conditions climatiques peu favorables à la culture, le Barégeois lui reste fidèle quand le sol s'y prête et quand il croit avoir intérêt à s'approvisionner sur place. Seulement il s'adapte en se déplaçant au cours des saisons suivant les nécessités des travaux agricoles. Il y a, en Barèges, deux villages d'été qui sont de véritables hameaux agricoles. Dans le vallon du Bastan, au-dessus de la station thermale de Barèges, s'étend une rangée de terrasses morainiques, hautes de 1.300 à 1.400 mètres, que le torrent a respectées. Appuyées aux versants qui dominent au Nord le vallon, tournées au Sud et bien ensoleillées, arrosées par plusieurs ruisseaux, ces hautes terrasses¹⁰ portent des prairies généralement irriguées, des bouquets de hêtres et de frênes. Elles portent aussi des cultures. Chaque année leurs propriétaires, gens de Betpouey (dont la station de Barèges n'est qu'un hameau d'été) et des autres communes du Bastan, viennent s'installer, dès que la

10. Courratge, Aygat, Sourriche, Transarrious, Pieds.

neige a disparu, dans leurs maisons aux murs épais et bas, aux toits de chaume ou d'ardoise. Ils y retrouvent les seigles qu'ils ont semés en octobre. Ils y sèment l'orge, le sarrasin, la pomme de terre. La récolte se fait à la fin d'août ou au début de septembre pour l'orge ; un peu plus tard pour le sarrasin et la pomme de terre. La moisson faite, les foin engrangés, le sol ensemencé (généralement en octobre), chaque famille s'en va retrouver sa demeure d'hiver.

A Héas, dont l'altitude est plus forte (1547 mètres à la chapelle de Héas), ce sont les gens de Gèdre, de Pragnères et de Luz qui viennent s'installer. Ils y récoltent surtout le foin, qui a donné son nom au quartier. Mais ils y cultivent aussi le seigle semé à l'automne, l'orge, le sarrasin, la pomme de terre, semés en avril et en mai. La récolte se fait en août et septembre. En octobre, novembre au plus tard, on ferme maisons et granges et tout le monde descend, à l'exception des bergers chargés de soigner les quelques animaux demeurés dans les granges.

Dans la région des avant-monts, les surfaces labourées occupent naturellement plus d'espace que dans les vallées. La proportion dépasse partout 40 % des surfaces aménagées, sauf dans le canton de Lourdes, en partie montagneux, où elle tombe à 39 %. De l'Ouest à l'Est, le rapport s'accroît en faveur de la culture (44 % à Oloron-Ouest et Oloron-Est ; 46 % à Nay-Ouest¹¹ ; 50 à 52 % à Saint-Pé et à Bagnères-de-Bigorre ; 57 % à Labarthe-de-Neste). Dans le même sens se modifient les genres de culture. Dans les trois cantons d'Oloron-Ouest, Oloron-Est et Nay-Ouest, c'est le maïs qui domine sans conteste (moitié ou deux tiers des surfaces), puis le froment, un peu d'avoine. Le sarrasin est inconnu. Les haricots (cultivés avec le maïs), la pomme de terre fournissent un appoint important à la production. La vigne, disposée en hautes, occupe les croupes les mieux ensoleillées, à Lys, à Mifaget, à Bruges, à Asson. Elle fournit un vin qui n'est pas sans mérite, mais qui se consomme sur place.

Dans les cantons plus orientaux de ce même domaine, le maïs s'efface devant le froment. A Saint-Pé, à Lourdes, ils sont à peu près à égalité. A Bagnères-de-Bigorre, à Labarthe-de-Neste, le blé occupe les deux tiers des surfaces cultivées, plus répandu sur les coteaux que dans les vallées, où le maïs domine. Le seigle, l'orge

11. Le canton de Nay-Est (plaine du Gave en amont de Pau) est en dehors de notre cadre.

et l'avoine se partagent le reste. Et l'on voit apparaître le sarra-sin (qui occupe, plus à l'Est, dans la Barousse, dans le canton de Saint-Laurent-de-Neste et en Comminges, la seconde place après le froment). Le haricot, la pomme de terre y rendent les mêmes services que dans les cantons béarnais. Mais la vigne y est plus rare du fait de l'altitude.

De cet ensemble de faits, la conclusion se dégage : il y a, partout, recul de la culture devant la prairie. Ce recul est plus marqué dans la région montagneuse que dans celle des avant-monts; sur les pentes des vallées que sur les parties basses. L'abaissement de la limite supérieure des terres labourées, notamment, est un fait d'évidence. Faut-il en conclure à un recul général de l'occupation du sol dans les vallées pyrénéennes, à une sorte de diminution de l'activité humaine, à un appauvrissement du pays ? Rien ne nous autorise à le croire. Sans doute la population a diminué, mais pas plus, et souvent moins, que dans la plus grande partie des plaines du Sud-Ouest. Nulle part la dépopulation ne s'est manifestée par l'exode caractérisé de groupes nombreux et organisés. Il n'y a, dans les vallées qui nous occupent, aucun exemple de hameaux abandonnés par leurs habitants émigrant vers des régions plus basses, même pas de villages permanents réduits à la condition de simples résidences d'été. Les établissements humains ont tous conservé, sinon leur ancienne importance, du moins leur assiette et leur fonction. Leur stabilité, dont nous avons montré la grande ancienneté, reste entière.

L'abaissement des cultures n'est nullement le signe d'une sorte d'anémie de l'organisme pastoral, qui reste aussi vigoureux que par le passé. Il est la manifestation la plus claire de la transformation qui s'est produite et qui se poursuit sous nos yeux dans l'économie montagnarde. De cette transformation, nous venons d'exposer l'un des termes. Nous pouvons aborder l'autre : le progrès de l'élevage.

CHAPITRE III

L'ÉLEVAGE : LE TROUPEAU

I. Les tendances nouvelles

Les mêmes causes qui ont provoqué le recul des cultures et assuré la première place à l'élevage du bétail ont, simultanément, introduit, dans les pratiques et les fins de l'élevage lui-même, un certain nombre de changements dont il est nécessaire d'indiquer, dès maintenant, la nature et le sens.

Dans ses effectifs et dans sa composition, le troupeau a varié. Il s'est produit, d'abord, un accroissement régulier du nombre des animaux dans le courant du XIX^e siècle jusqu'aux environs de 1875-1880. A partir de cette date la diminution est manifeste. Elle est compensée, au moins partiellement, par un accroissement du gros bétail par rapport au petit bétail et par une amélioration certaine de l'ensemble du troupeau, qui gagne en poids et en valeur. L'organisation des concours cantonaux, la distribution de primes aux propriétaires d'animaux reproducteurs, l'institution de livres généalogiques, bien qu'ils n'atteignent pas le bétail des montagnes aussi efficacement que celui des plaines, n'ont pas laissé de produire leurs effets habituels. Il y a une différence entre la vache qu'on élève aujourd'hui en Ossau et les animaux de petite taille et d'aspect rustique que les bergers de la vallée conduisaient autrefois jusqu'aux portes de Bordeaux.

Dans ses modes aussi l'élevage a sensiblement évolué. Il n'est pas douteux que le bétail est aujourd'hui, sinon mieux logé, — de ce côté la routine n'a guère désarmé, — du moins mieux traité et mieux nourri. Sur la montagne, il trouve, comme par le passé, sa provende de l'été, au moins aussi abondamment. Le communal tend plutôt à s'améliorer par la diminution même du troupeau hivernant et par celle de la transhumance d'été. L'approvisionnement en fourrage d'hiver, principale préoccupation du montagnard, est mieux assuré que par le passé, grâce au maintien de la culture du maïs, à l'accroissement considérable des prairies naturelles, irriguées ou non, à l'extension de la prairie artificielle

et des plantes fourragères, trèfle, luzerne, lotier, etc., très sensible dans certaines vallées, à l'emploi des graines et des farineux dans l'alimentation du bétail. Ces progrès permettent de maintenir un plus grand nombre d'animaux à l'étable. La transhumance hivernale du gros bétail a complètement disparu. Celle du petit bétail, d'ailleurs contrariée par l'évolution du milieu social et par le manque de bergers expérimentés, est abandonnée par certaines communes, menacée dans la plupart des autres. Dans la vallée d'Aspe elle-même, à Accous et ailleurs, le nombre des troupeaux hivernant sur place est en voie d'accroissement manifeste, surtout depuis la guerre.

Enfin le montagnard n'utilise plus les produits de l'élevage tout à fait de la même façon que dans le passé. Jusqu'ici, il livrait au commerce des produits susceptibles, pour la plupart, d'être directement consommés ou utilisés, sur place ou au dehors : veaux et agneaux, beurres et fromages, laines et cuirs. C'est encore sous cette forme traditionnelle qu'il continue, le plus souvent, à se défaire des produits de son troupeau. Mais il adopte, peu à peu et surtout depuis la guerre, quelques habitudes nouvelles. Il avait déjà renoncé à transformer sur place les cuirs et la laine. Voici qu'il se met à vendre le lait de ses brebis à des industriels qui le transportent au loin pour le transformer en fromage. Plus récemment encore, surtout depuis la diffusion des transports automobiles, il a commencé à vendre des animaux de plus en plus jeunes, laissant à d'autres le soin de les « pousser » à l'engraissement ou de les dresser au travail. Dans ces divers cas, le montagnard cesse d'être un éleveur de bétail. Il est producteur de matières premières, vendeur d'animaux jeunes, « naisseur » suivant le terme convenu. Ce faisant, il ne fait que se soumettre, à son tour, à la loi moderne de la division du travail.

II. Les variations du troupeau

Nous ne disposons, pour apprécier les variations du troupeau pyrénéen au cours du XIX^e siècle, que de statistiques très incomplètes. Les *Statistiques agricoles*, annuelles ou décennales, ne nous renseignent que sur les effectifs par départements, exceptionnellement par arrondissements. Encore ne sont-elles pas très sûres. Pour le détail par cantons et par communes, nous devons nous contenter de données fragmentaires. Il est possible, cependant, de dégager de ces indications des conclusions intéressantes.

Le gros bétail

En ce qui concerne le gros bétail, il ne s'est pas produit de dépecoration dans l'ensemble de la région qui nous occupe. Dans les Hautes-Pyrénées, le troupeau a d'abord augmenté régulièrement, passant de 50.106 têtes en 1806 à 149.590 en 1867. Après cette date, il a diminué. Mais cette diminution a été fort modérée (115.470 en 1912, 107.220 en 1928). Le département des Hautes-Pyrénées a aujourd'hui deux fois plus de bêtes aumailles qu'il n'en avait au début du XIX^e siècle. Et le léger déficit qui semble s'être produit depuis 1867 est certainement compensé par l'accroissement de valeur du troupeau. Dans les Basses-Pyrénées, le mouvement ascendant s'est prolongé jusqu'à la veille de la guerre, le troupeau passant de 140.597 individus en 1841 à 243.720 en 1912 (231.830 en 1928). Dans l'ensemble des deux départements il y a donc un accroissement considérable. Pour la région montagneuse considérée isolément, il y a lieu de distinguer.

En Bigorre, le troupeau s'accroît régulièrement jusqu'en 1867, puis il diminue, mais dans des proportions très modérées, si bien qu'il est aujourd'hui plus nombreux qu'il ne l'était il y a cent ans. L'arrondissement de Bagnères passe de 20.546 têtes en 1806, à 43.600 en 1852, à 40.864 en 1925 ; l'arrondissement d'Argelès, de 10.145 (1806, à 20.660 en 1852, à 20.386 en 1925. Les renseignements que nous avons pu recueillir dans les registres de diverses communes ou des syndicats de communes confirment parfaitement ces données. Ainsi Saint-Savin et les autres communes du syndicat ont 1.280 têtes de gros bétail en 1844, 1.565 en 1912, 1.330 en 1924. Cependant la vallée de Campan semble avoir subi une certaine diminution. Dans les vallées béarnaises, comme dans l'ensemble des vallées bigourdanes, il y a accroissement du nombre des bêtes aumailles. L'arrondissement d'Oloron, qui comprend Barétous, Aspe, Ossau (avec une partie de coteaux et de vallées), passe de 30.342 têtes en 1841, à 34.263 en 1852, à 36.026 en 1924.

Ainsi, d'une manière générale, le gros bétail s'est accru en nombre, au cours du XIX^e siècle, dans la région montagneuse. Il y a cependant des exceptions à cette règle. La plus intéressante, c'est celle que nous offre la vallée d'Ossau.

La vallée d'Ossau comptait autrefois et jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, un très grand nombre de bêtes à cornes : 12.000 têtes environ à la veille de la grande épizootie de 1774-1775. Ce troupeau s'est trouvé, cent ans plus tard (1876), réduit à 9.722 ; en 1914, à 9.515 ; en 1924, à 8.482. Pour la commune de Laruns,

la plus importante du haut Ossau, commune sur laquelle nous sommes assez bien renseignés par des documents d'archives, les effectifs passaient, dans le même temps, de 1.714 têtes en 1761, à 1.180 en 1876, à 900 en 1914, à 850 en 1924. Cette diminution est d'autant plus remarquable que le troupeau de bêtes à laine suivait dans la même commune une courbe inverse, passant de 3.712 en 1761, à 9.414 en 1876, 9.100 en 1914, pour tomber, il est vrai, à 4.400 en 1924, mais avec tendance à un nouvel accroissement. Ainsi on constate, dans le haut Ossau, une diminution continue des effectifs du gros bétail et, simultanément, une augmentation du petit.

Il y a, de cette transformation du troupeau ossalois, une raison toute locale. Jusqu'aux dernières années du XVIII^e siècle, — et spécialement jusqu'à l'épizootie de 1774-1775, — la vallée d'Ossau pratiquait la transhumance hivernale du gros bétail. Les droits d'usage qu'elle exerçait sur la lande béarnaise du Pont-Long et, dans les landes gasconnes, jusqu'aux approches de Bordeaux, lui permettaient d'entretenir un très grand nombre d'animaux à cornes, supérieur à ses propres possibilités. Nous avons montré ailleurs que c'est cette circonstance particulière qui avait donné à la vallée un troupeau beaucoup plus considérable que celui de ses voisines ; Ossau était, par excellence, le pays de la vache. Or il arriva que la vallée fut un jour amenée à délaisser, puis à abandonner complètement les grands parcours en plaine. Nous en avons indiqué les raisons¹². Ce jour-là, la vallée se trouva du même coup dans l'impossibilité d'entretenir son troupeau avec ses réserves hivernales. Elle dut prendre le parti d'en diminuer l'effectif : la disparition de la transhumance du gros bétail en amena la réduction. Mais le petit bétail, qui suivait d'autres routes et fréquentait d'autres domaines, continua à se rendre chaque hiver dans le bas pays. Ses effectifs purent se maintenir et même ils s'accrurent dans la mesure même où celui des bêtes aumailles se réduisait... Ainsi les variations du troupeau ossalois s'expliquent par des raisons particulières dont il faudrait se garder de tirer une conclusion applicable à la totalité du troupeau pyrénéen. Dans l'ensemble des vallées il y a eu accroissement du gros bétail, moins considérable, semble-t-il, qu'en plaine, mais réel.

Le petit bétail

Pour le petit bétail, la situation est fort différente. Dans l'ensemble du département des Hautes-Pyrénées, le troupeau, si l'on

12. II^e partie, ch. VII.

en croit les statistiques, augmente dans d'énormes proportions entre le début du siècle et 1870, passant de 194.530 en 1806, à 502.531 en 1867. Puis il tombe à 208.210 en 1912, à 162.070 en 1928. Les Hautes-Pyrénées auraient donc aujourd'hui moins de bêtes à laine qu'il y a cent ans. Dans les Basses-Pyrénées, même constatation : en 1841, 431.211 têtes ; en 1852, 562.791 ; en 1912, 328.380 ; en 1928, 307.110. Les statistiques par arrondissements confirment ces données : à Bagnères, le petit bétail passe de 67.471 (1806) à 107.366 (1841), à 142.330 (1852) et retombe à 63.644 en 1925. A Argelès, on a pour les mêmes dates 67.073, 89.671, 104.563 et 61.363. A Oloron, 121.561 en 1841 ; 158.684 en 1852 ; 76.595 en 1924.

La comparaison de ces données numériques n'est pas sans intérêt. Elle permet de constater : 1° que la diminution du petit bétail a été beaucoup moins considérable en montagne qu'en plaine, au cours du XIX^e siècle ; 2° que son accroissement jusqu'aux environs de 1870 a été plus rapide et plus considérable dans la région montagneuse des Hautes-Pyrénées que dans la région correspondante des Basses, et, surtout, que la chute a été plus soudaine et plus profonde. Les quelques renseignements par commune et par canton que nous possédons confirment cette constatation. Les communes du syndicat de Saint-Savin avaient, en 1844, 10.673 bêtes à laine. Elles n'en ont plus que 6.372 en 1875, 5.611 en 1912, 3.827 en 1924. Le canton de Campan passe de 11.572 têtes en 1811 à 6.400 (y compris Lesponne, qui est de Bagnères) en 1895, à 4.112 en 1912. Arreau passe de 8.152 (1811) à 6.573 (1925) ; Vielle-Aure, de 11.110 à 5.558 (aux mêmes dates) ; Luz, de 20.000 (1811), à 18.738 (1912), 16.385 en 1928. Dans les vallées béarnaises, les effectifs du petit bétail restent en général beaucoup plus stables. Celui du haut Ossau augmente : la commune de Laruns passe de 3.712 brebis en 1761, à 9.414 en 1876, 9.100 en 1914 ; celle de Béost, de 2.400 (1840), à 2.900 (1914). Le troupeau d'Aspe ne diminue que très modérément. Le canton d'Aucun (Azun), dont les affinités avec les vallées béarnaises sont nombreuses, voit son troupeau de bêtes à laine augmenter. Manifestement, il y a eu moins de variations dans les effectifs du petit bétail dans les montagnes béarnaises que dans celles de la Bigorre et qu'en Aure.

Quelle en est la cause ? Elle est, croyons-nous, facile à discerner. En Bigorre, on élève les ovins pour la viande et pour la laine. Le troupeau, croisé ou non de mérinos, donne une laine plus fine que la brebis béarnaise. Elle s'est toujours vendue un quart

ou un tiers plus cher¹³. Il n'est pas surprenant que le bétail se soit multiplié dans la période de 1840 à 1860, qui a été pour notre industrie lainière une époque de grande prospérité, et qu'il ait diminué par la suite lorsque cette même industrie a commencé à s'approvisionner en Australie et en Argentine. Il convient d'ajouter que la race lourdaise et celle de Campan sont plus prolifiques que la béarnaise (trois agneaux en deux ans, au lieu d'un par an). Ce troupeau peut ainsi se renouveler plus rapidement. En Aspe, en Ossau, en Barétous, il en est tout autrement. Les propriétaires sont moins tentés d'acroître ou de réduire leurs troupeaux. La laine, pour eux, n'est qu'un produit accessoire. Le produit essentiel est, avec l'agneau, le lait, que l'on transforme en fromage, lequel se consomme surtout dans la région. Le petit bétail béarnais a donc été, au cours du précédent siècle, beaucoup moins influencé que celui des vallées voisines par les fluctuations du marché. Il est resté plus stable. Ajoutons que la pratique de la transhumance hivernale a facilité le maintien d'un nombreux troupeau et limité la dépecoration.

Au cours de la guerre, les effectifs du bétail ont diminué partout dans des proportions assez variables. Ils tendent aujourd'hui à se relever. Il est encore trop tôt pour qu'il soit possible de dire si l'on reviendra aux effectifs de 1914. Toutefois, on entrevoit déjà un fait intéressant : les anciennes positions ne semblent pas devoir subir de changement sensible. Dans les cantons où le gros bétail avait, avant la guerre, tendance à s'accroître au détriment du petit bétail, c'est actuellement en sa faveur que le troupeau se reconstitue. C'est ce qui semble bien se produire à Campan et à Bagnères-de-Bigorre. Les vallées où dominait le petit bétail semblent bien diriger leur effort de restauration dans un sens favorable à ce même petit bétail. Le canton de Laruns, il est vrai, ne semble pas avoir retrouvé ses effectifs d'avant-guerre. Mais ceux d'Accous et surtout d'Aramits les ont fortement dépassés.

La chèvre et l'âne

Dans la diminution générale du troupeau pyrénéen, deux espèces ont été particulièrement atteintes : la chèvre et l'âne.

Les chèvres étaient, il y a cinquante ans encore, nombreuses en

13. Prix moyen d'un quintal de laine commune lavée à dos : Basses-Pyrénées 149 francs Hautes-Pyrénées 207 francs (Statistique de 1852).

pays pyrénéen. Il n'était guère de village qui n'eût son troupeau, que l'on menait pacager aux alentours des habitations, sur les terrains délaissés, les rocailles, les bords des chemins et que, chaque soir, on ramenait à l'étable. En été, elles partaient avec les brebis pour la montagne, sauf un certain nombre que l'on gardait pour en avoir le lait. En hiver, les troupeaux transhumants qui gagnaient la plaine comptaient presque toujours quelques chèvres. Et il y avait aussi une transhumance particulière de ces animaux, qui avaient leurs parcours à eux, des saisons qui n'étaient pas les mêmes que celles des bêtes à laine¹⁴. La chèvre rendait de grands services. Elle est robuste, facile à nourrir et à loger. Elle donne un lait excellent et un chevreau dont la viande vaut celle de l'agneau. C'était l'animal du pauvre. Et c'est pourquoi chacun avait la sienne, que le berger communal emmenait chaque matin, et rendait le soir à son maître.

Mais c'est un animal de faible profit. Ni sa chair (sauf celle du chevreau), ni sa toison n'ont de réelle valeur marchande. D'autre part, elle est dangereuse pour les cultures, pour les haies, pour les arbustes. Peu à peu elle est devenue indésirable. Elle a d'abord disparu des troupeaux transhumants, les propriétaires de terres cultivées et surtout de vignobles refusant de l'admettre dans les propriétés. Dans les vallées aussi on l'a délaissée, surtout dans les pays à herbages et à gros bétail de la Bigorre, où il ne semble pas qu'elle ait jadis été fort nombreuse. Au temps de Laboulinière, il y avait 1.973 chèvres dans l'arrondissement d'Argelès. Il y en a à peine 1.100 aujourd'hui ; dans celui de Bagnères, le troupeau tombe de 2.831 à 1.373. La vallée de Campan n'en a presque plus. Dans les vallées béarnaises, la diminution a été moins marquée. On en trouve encore un millier dans l'ensemble des deux cantons de Laruns et d'Arudy ; 800 à 900 dans celui d'Accous. Presque tous les villages ossalois et aspois (sauf Lescun, d'où elle a presque disparu) ont les leurs. C'est qu'elles rendent des services fort appréciables à l'industrie fromagère : la période de lactation de la chèvre est plus prolongée que celle de la brebis. En été, quand le lait de brebis devient moins abondant, celui de la chèvre fournit un appoint précieux à la préparation du fromage.

Mais, même en Ossau et en Aspe, la chèvre devient plus rare. La défaveur où elle tombe est un fait général, qui a des causes sociales, la diminution du nombre des indigents dans une popu-

14. Voir la transhumance pyrénéenne.

lation de jour en jour plus aisée, et des causes économiques : le montagnard cherchant des modes d'élevage plus rémunérateurs.

Le recul de l'espèce asine est tout aussi marqué, et plus expressif encore que celui de la chèvre, des transformations qui se sont produites dans l'économie montagnarde. Il est en rapport étroit avec la diminution des cultures et l'amélioration des moyens de transport. Au temps où l'habitant des vallées s'efforçait de produire sur place la plus grande somme possible de céréales et d'autres aliments, l'âne était un auxiliaire indispensable. Dans les labours d'accès incommode, on l'attelait à la charrue, qui n'était jamais très lourde. Sur les pentes, entre les étables des germs et les champs cultivés, il transportait, à l'automne, le fumier que l'on étalait avant de retourner le sol. Il évacuait la litière coupée dans les fougères ou empruntée à la forêt voisine, le bois de chauffage, le charbon. Il portait le blé au moulin, le lait, le beurre, le fromage ou les œufs au marché. Patient, robuste, de pied très sûr, il passait partout. C'était l'animal de transport le mieux adapté aux mauvais chemins, aux sentiers de la montagne, le lien indispensable entre les exploitations étagées au flanc des vallées. A certaines époques de l'année, c'était, sur les pentes, un va-et-vient incessant d'animaux et d'hommes.

Cette activité n'a pas complètement disparu. L'âne continue à rendre au montagnard de très appréciables services. Il transporte encore, en maint endroit, le fumier des étables, sinon dans les champs, dont l'étendue n'a cessé de se restreindre, du moins sur les prés qui les ont remplacés. Dans les vallées qui s'adonnent à l'élevage de la brebis laitière, il accompagne les troupeaux vers les estives, porte le matériel à l'arrivée et au départ, évacue quotidiennement les fromages fraîchement fabriqués vers les saloirs inférieurs. Il va toujours chercher le bois à la forêt et le charbon quand on en fabrique. Mais à ces fonctions se bornent à peu près ses services. Il ne va plus au moulin, parce que le moulin a cessé de battre et qu'on ne cuit plus le pain dans les maisons, sauf dans les hameaux très écartés. Le villageois a éteint son four et s'adresse au boulanger du bourg le plus voisin qui se charge de l'approvisionnement, chaque jour, de pain frais, avec sa voiture ou son auto... La voirie s'est améliorée. Maints sentiers se sont transformés en chemins ; beaucoup de chemins en routes carrossables. La voiture a remplacé le bât. Et l'auto tend à remplacer la voiture. Il n'est pas jusqu'au berger qui ne délaisse son ancien compagnon de route et ne le remplace, quand il le peut, au moins par une carriole.

III. La composition du troupeau

Les Pyrénées sont aujourd'hui, comme elles l'ont toujours été, un pays d'élevage mixte.

La région¹⁵ dont nous poursuivons ici l'étude, étendue sur 4.259 kilomètres carrés dans la région montagneuse et le long de la bordure pyrénéenne, du Vert de Barétous à la Neste de Louron, nourrissait, en 1912-1914, un troupeau ainsi composé :

Taureaux, bœufs, vaches, veaux 77.000

Béliers, brebis, moutons, agneaux 223.000¹⁶

Ramenées à l'unité de surface, ces quantités donnent, par kilomètre carré, 18 têtes de gros bétail, 52 têtes de petit bétail, chiffres nettement supérieurs à ceux qui représentent la densité du bétail nourri dans la plupart des régions alpestres. Deux départements dépassent ces chiffres : la Haute-Savoie, avec 32 têtes de gros bétail et 4 têtes de petit bétail par kilomètre carré¹⁷, et la Savoie avec 23 et 9 pour la même unité de surface. Encore ce département

15. L'ensemble de cette région correspond aux cantons d'Aramits, Accous, Laruns, Arudy, la partie méridionale d'Oloron-Ouest, d'Oloron-Est et de Nay-Ouest, une commune de Pau-Ouest et deux de Nay-Est pour les Basses-Pyrénées; et aux cantons d'Aucun, Argelès, Luz, Campan, Arreau, Vielle-Aure, Bordères-Louron, Saint-Pé, Lourdes, Bagnères-de-Bigorre, Labarthe-de-Neste, et le Sud de Lannemezan, pour les Hautes-Pyrénées. Ces cantons correspondent généralement aux différentes unités géographiques. Ainsi Accous comprend toute la vallée d'Aspe; Laruns, tout le haut Ossau; Luz, toute la vallée de Barèges; Bordères-Louron, tout le pays de Louron. Mais la correspondance n'est pas parfaite. Ainsi Argelès comprend la vallée de Cauteerets et un certain nombre de communes du bas Lavedan; Bagnères associe la vallée de Lesponne, qui est en montagnes, et un groupe de communes de la bordure; Lannemezan appartient à la bordure par ses communes méridionales, aux plateaux sous-pyrénéens (extérieurs au domaine de nos recherches) par celles du Nord, etc. Nous ne nous sommes pas fait faute de sortir, quand il nous a paru nécessaire, du cadre du canton. C'est ainsi que nous avons rattaché Bagnères-de-Bigorre au canton de Campan, pour grouper tout le haut Adour; partagé les cantons d'Oloron-Ouest, Oloron-Est, Lannemezan. De même nous avons rattaché les communes méridionales du canton d'Arreau (y compris Arreau) à celles du canton de Vielle-Aure, détachant celles du Nord, qui sont de type et d'habitudes fort différentes, de la plus grande partie de la vallée d'Aure.

16. Les données fournies dans le présent chapitre ont été puisées dans les états qui nous ont été communiqués avec la plus grande obligeance par les Services agricoles des Basses et des Hautes-Pyrénées. Il va sans dire que leur exactitude ne peut être acceptée que sous bénéfice d'inventaire. Nous avons pris, chaque fois qu'il nous a été possible de le faire, la précaution de contrôler ces relevés par des enquêtes sur place, par des recoupements et par des comparaisons entre communes et entre vallées. Et nous avons pu nous convaincre que les déclarations faites par les administrations communales, aussi imparfaites qu'elles soient, fournissent presque toujours des approximations suffisamment expressives de la réalité. De l'avis de la plupart de ceux que leurs fonctions ou leur situation met en mesure d'être exactement renseignés, il conviendrait de majorer les données numériques officielles, les déclarations étant généralement inférieures au nombre exact des existences.

Nos statistiques se rapportent aux années d'avant-guerre, 1912 pour les Hautes-Pyrénées, 1914 pour les Basses-Pyrénées. Entre ces deux années, il n'y a que de négligeables différences de détail. On fournira, dans d'autres parties de ce travail, des données sur les effectifs d'après la guerre.

17. L'ensemble du département des Basses-Pyrénées dépasse légèrement cette densité (32 bovins, 43 ovins). Mais il comprend une étendue de plaine supérieure à celle de la région montagneuse. On ne peut le comparer à la Haute-Savoie qui est tout entière en montagnes. La comparaison entre les régions montagneuses reste donc à l'avantage de ce département. Pour l'ensemble des Hautes-Pyrénées on a respectivement 25 et 45; pour l'Ariège, 23 et 58; les Pyrénées-Orientales, 5 et 47.

comprend-il une certaine étendue de plaine. En revanche, les autres départements montagneux des Alpes sont tous, sans exception, moins riches en bétail que la partie montagneuse des départements pyrénéens. Dans les Hautes-Alpes, les densités tombent à 4,4 bovins et 35 ovins par kilomètre carré de surface ; pour les Basses-Alpes, à 0,9 bovins et 42 ovins. Si l'on adopte, comme terme de comparaison le poids vif de bétail par hectare de terre cultivée (labours, prés, herbages), la région pyrénéenne se classe, si l'on en croit la *Statistique décennale* de 1892, en très bon rang. D'après ce document, le département des Basses-Pyrénées aurait été, à cette date, placé au second rang des départements français, immédiatement après le Nord, à la fois pour le gros bétail et pour l'ensemble de son troupeau ; les Hautes-Pyrénées au 5^e rang pour l'ensemble de son troupeau, au 13^e pour le gros bétail, la Haute-Savoie ne venant qu'au 20^e rang et la Savoie au 25^e. On peut penser ce que l'on voudra de la valeur de ces chiffres, observer qu'ils s'étendent à la fois sur la plaine et sur la montagne (ce qui avantage les départements pyrénéens par rapport aux alpins), qu'ils se rapportent à une date déjà ancienne, — il reste vrai que les Pyrénées occidentales sont une des régions françaises les plus riches en bétail, gros ou petit.

Si, de l'ensemble de la région montagneuse, nous passons au détail des diverses régions, nous trouvons les effectifs suivants :

	BOVINS	OVINS
Barétous (Aramits)	4.538	14.830
Aspe (Accous)	4.310	30.838
Haut Ossau (Laruns)	3.761	25.182
Bas Ossau (Arudy)	5.754	7.483
Azun (Aucun)	4.021	20.857
Argelès (y compris Caunterets)	5.372	16.754
Barèges (Luz)	4.870	18.738
Adour supérieur (Campan et Bagnères)	4.112	12.520
Aure (amont d'Arreau)	5.817	9.602
Aure (aval d'Arreau)	947	3.480
Louron (Bordères)	2.481	5.907
Oloron Est et Ouest (Sud)	4.035	5.395
Nay-Ouest	4.260	2.087
Saint-Pé	1.712	2.527
Lourdes	7.137	21.520
Bagnères (moins Bagnères)	4.445	12.578
Labarthe-de-Neste	5.850	9.667
Lannemezan (Sud)	2.031	2.549

Le calcul des densités kilométriques prouve, comme il fallait s'y attendre, que la bordure pyrénéenne a plus de bétail, surtout plus de gros bétail, que la région montagneuse. Mais il ne faut pas songer à pousser plus loin la comparaison. L'énorme étendue des montagnes dont disposent certaines vallées abaisse pour chacune d'elles le quotient, sans qu'on soit en droit d'en conclure qu'elles ont, en moyenne, moins de bétail. Le seul terme de comparaison vraiment expressif serait celui que fournit la densité (en nombre d'animaux) par 100 hectares de terre cultivée (labours, prés, herbages enclos). Malheureusement le calcul en est impossible, parce que les statistiques officielles n'ont, en ce qui concerne les « prés naturels » et les « herbages », aucune précision. Ces deux termes, surtout le second, changent de sens avec les documents. Il n'y a donc aucune base fixe sur laquelle le calcul puisse s'établir.

Cependant la lecture du tableau ci-joint, éclairée de renseignements recueillis sur place, de comparaisons entre quelques communes choisies parmi les plus représentatives des ensembles auxquels elles se rattachent respectivement, permet de se faire une idée très suffisante de la réalité. Les vallées les plus riches en bétail, en région montagneuse, sont, à n'en pas douter, les vallées béarnaises, Barétous, Aspe, Ossau, auxquelles on peut joindre Azun, toute voisine, et Campan. La vallée d'Aure en a manifestement beaucoup moins : elle est, en revanche, plus riche en produits agricoles et forestiers. Barèges et Cauterets occupent une position intermédiaire.

Comment se répartit ce troupeau, en espèces ?

A la veille de la guerre, la situation était la suivante. Dans l'ensemble de la région montagneuse, on comptait, pour 100 bêtes bovines, 289 bêtes ovines. Cette moyenne se modifie considérablement suivant les lieux. Pour chacun des cantons d'Accous, de Laruns et d'Aucun, on comptait, en 1912-1914, respectivement, 715, 670 et 518 ovins pour 100 bovins. Le bétail à laine domine nettement le bétail à grosses cornes, pourtant fort nombreux, en Aspe, dans le haut Ossau et dans la vallée d'Azun qui a, avec les vallées béarnaises, tant de traits de ressemblance¹⁸. A l'autre extré-

18. Le plus fort contingent de bêtes à laine est fourni, pour le canton d'Aucun, par les deux communes de Ferrières et d'Arbéost, qui sont bien du Lavedan, mais non d'Azun. La proportion y atteint, à Ferrières, 1.300 ovins pour 100 bovins. Mais Marsous et les autres communes d'Azun élèvent aussi beaucoup de bétail à laine.

mité de la région qui nous occupe, la proportion tombe à 238 dans le Louron et à 165 dans la vallée d'Aure en amont d'Arreau. Les vallées de la Bigorre occupent une position intermédiaire : Luz-Barèges, 386 ; Argelès et bas Lavedan (non compris Lourdes), 311 ; Campan et Lesponne, 230. La vallée d'Aure, en aval d'Arreau, est à peu près du même type : 367 %. Dans la région de la bordure, elle s'abaisse considérablement. Lourdes et Bagnères ont encore 301 et 283 %. Mais Arudy tombe à 130 ; Saint-Pé à 147 ; Labarthe-de-Neste, 165 ; le Sud de Lannemezan, 125. Aramits, qui est en montagne et sur la bordure, a 327 ovins pour 100 bêtes bovines... (Voir fig. 4.)

La vache et la brebis ne sont pas seules à occuper l'activité du montagnard. D'autres formes d'élevage s'offrent à l'attention. Le plus important est celui du mulet, déjà ancien mais redevenu très prospère depuis une dizaine d'années. Il est à peu près entièrement concentré dans les vallées béarnaises. Nous le décrirons avec les produits de l'élevage.

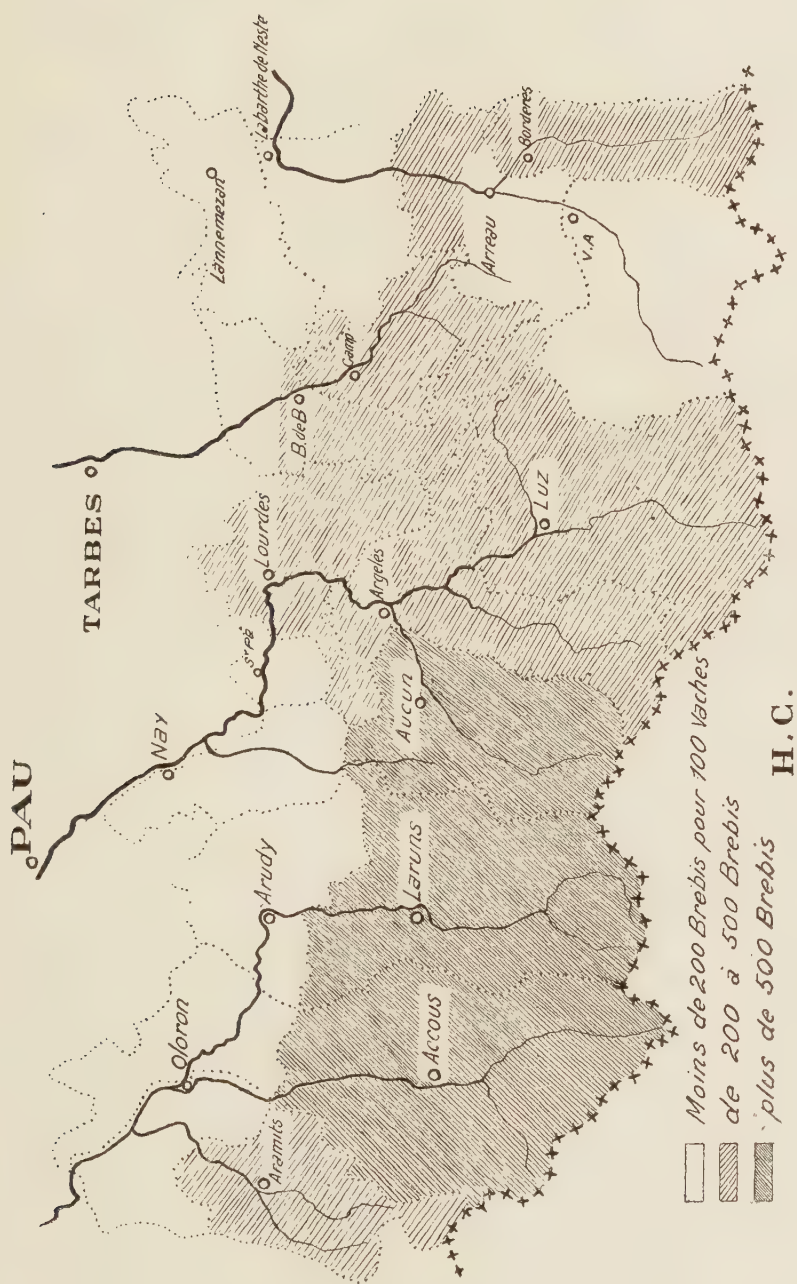


FIG. 4. — Répartition du troupeau par espèces et par cantons.

CHAPITRE IV

LES ESPÈCES ANIMALES

I. Le gros bétail.

La population bovine des Pyrénées des Gaves, de l'Adour et des Nestes appartient à quatre races différentes : la race pyrénéenne du Sud-Ouest, la lourdaise, la race d'Aure, la gasconne.

La *race pyrénéenne du Sud-Ouest* peuple entièrement les trois vallées de Barétous, d'Aspe et d'Ossau. Mais elle déborde très largement ce cadre. A l'Ouest, elle occupe, sous le nom de basquaise, la Soule et la Basse-Navarre. Dans les cantons maritimes de l'arrondissement de Bayonne, dans la Chalosse jusqu'au Nord de Dax, elle est représentée par la vache d'Urt, plus ample de forme et de pelage presque blanc. Dans les Landes, c'est encore la race pyrénéenne que l'on trouve jusqu'à une ligne que jalonnent Parentis, Pissos, Sabres, Labrit et Villeneuve-de-Marsan. Elle s'y présente souvent en mélange avec la race marine. Celle-ci a pour habitat quelques quartiers lointains et isolés du littoral¹ ou de la grande lande où elle mène à l'air libre une existence à demi sauvage. Plus petite que les bêtes du Béarn ou de la Chalosse, de robe plus sombre, gris noir ou enfumé, la marine se rattache par tous ses caractères somatiques, par sa vivacité, sa hardiesse, à la race pyrénéenne². Au Nord-Est, vivent les bazadais, tantôt pyrénéens purs, tantôt métissés de garonnais³. A l'Est, enfin, la race est représentée par un certain nombre d'animaux de la vallée d'Azun, du Lavedan et de la Bigorre occidentale, où elle se trouve en contact avec la lourdaise et la gasconne. La race pyrénéenne du Sud-Ouest français appartient à la même famille que le bétail qui peuple la Navarre et le Nord-Ouest de l'Espagne.

Dans le vaste domaine qu'elle occupe, la race pyrénéenne comprend un certain nombre de groupes entre lesquels apparaissent,

1. Notamment dans la forêt usagère de La Teste.

2. Sur la vache marine, voir H. de Lapparent, **169**.

3. La race bazadaise, métissée de races garonnaise et béarnaise. (Sanson **179**, IV, 196).

suivant les lieux, des différences très appréciables. Elles étaient autrefois beaucoup plus marquées parce que les éleveurs les entretenaient avec soin par l'effet d'une sorte de patriotisme de clocher. Dans le seul Béarn, on distinguait la barétone, estimée entre toutes. On l'a décrite comme une des meilleures races du Midi de la France. « Elle se fait remarquer par l'élégance de ses formes, par la vigueur de ses membres et par la vivacité de son allure... Sa complexion ferme et nerveuse, ses muscles durs, ses cornes robustes..., ses jambes grêles et sèches, ses articulations élastiques comme l'acier, son œil ouvert et saillant..., son poil rouge et luisant, tout en elle indique la race, un noble animal né pour les rudes travaux. C'est le cheval arabe de l'espèce bovine. »⁴ La race d'Aspe ou de Bedous ressemble beaucoup à la barétone, un peu plus grande et plus claire, d'aptitudes laitières plus développées, qualité qui la rapproche de la lourdaise. Les vaches de la variété d'Ossau étaient « des barétones de haute montagne », caractérisées par la grossièreté relative du poil, du cuir et des tissus, par un cornage très développé, des formes petites et sèches, une livrée rouge foncé. C'était l'animal des grands parcours au temps de la vieille transhumance.

En dépit de ces différences locales, la race avait des caractères communs qui la distinguaient des espèces voisines. Ces caractères, les éleveurs de la région ont réussi, de nos jours, après beaucoup de tâtonnements, à les dégager et à les fixer en un type durable, bien adapté au sol, aux conditions alimentaires et aux besoins du travail agricole.

L'histoire de cette transformation commença avec la grande épizootie de 1774-1775 qui décima presque complètement le troupeau bovin du Béarn, de la Soule et du Labourd. Pour reconstituer le bétail disparu, les Etats de Béarn, après maintes délibérations, refusèrent de recourir à l'introduction d'animaux étrangers et décidèrent très sagement de chercher dans le pays même les éléments de cette restauration. C'est à la vallée de Barétous, à peu près respectée par l'épizootie, qu'ils s'adressèrent. Ainsi fut sauvée et maintenue l'intégrité de la race.

Toutefois, pendant tout le siècle qui suivit, le troupeau de la région resta formé d'un assez médiocre bétail. Le poids était faible, les aptitudes mal déterminées. Le trop grand nombre d'animaux, l'insuffisance de l'alimentation et de l'hygiène, l'habitude suivie par la plupart des éleveurs de se servir de taureaux trop jeunes

4. M. Barthe, *Le Mémorial des Pyrénées* (17 Novembre 1855), cf. Girard, **167**.

n'ayant pas acquis les formes et les qualités que développe l'état adulte, empêchaient toute amélioration durable. Beaucoup d'animaux étaient malingres, rabougris ou même complètement dégénérés. Sur les moyens de relever la qualité du troupeau, les éleveurs, comme partout ailleurs, étaient divisés. Le plus grand nombre, suivant les usages traditionnels, continuaient à prendre leurs reproducteurs dans le bétail indigène, mais sans aucun discernement. Les autres, croyant mieux faire, s'adressaient à des espèces étrangères. Des essais de croisement eurent lieu, à diverses époques, avec des gascons, des limousins, des charolais, voire des taureaux Durham et des vaches suisses. Ils ne donnèrent que des mécomptes, et ne firent qu'accroître la confusion.

Fort heureusement, les partisans du maintien de l'intégrité de la race indigène ne désarmèrent pas. « Lorsqu'un pays a le bonheur de posséder une précieuse race d'animaux indigènes, déclarait, en 1844, un éleveur des Basses-Pyrénées, il faut se garder d'en vouloir changer la nature. » Ces défenseurs de l'espèce, soutenus instinctivement par la masse des propriétaires paysans, réussirent à convaincre les techniciens et les pouvoirs publics. Le Conseil général des Basses-Pyrénées s'efforça d'améliorer et de diriger le choix des animaux reproducteurs. Dès 1832, il recommandait aux éleveurs de ne pas employer de taureaux trop jeunes et accordait des primes aux meilleurs producteurs de chaque canton. La Société d'agriculture des Basses-Pyrénées secondait ces efforts. Et l'idée finit par s'imposer de la nécessité d'une organisation destinée à fixer définitivement le type et les aptitudes de la race pyrénéenne. Ainsi fut fondée en 1902 le herd-book de la race bovine pyrénéenne du Sud-Ouest.

La race est aujourd'hui classée et décrite sous le nom de race bovine des Pyrénées à muqueuses roses et poil froment. En voici les caractères, tels qu'ils sont fixés par le règlement du herd-book : tête courte, à front large, carré, plutôt concave ; chignon peu développé et mufle large ; cornes blanches à extrémités blondes, relevées en forme de lyre ; taille d'un mètre vingt-cinq en moyenne pour les vaches, d'un mètre quarante-cinq pour les bœufs ; robe uniforme, variant du froment clair au froment rouge ; muqueuses roses, sabots fins.

La race du Sud-Ouest est élevée pour toutes fins. C'est surtout un animal de travail. En Béarn, dans le Pays basque, en Chalosse, elle accomplit à peu près tous les travaux agricoles, les labours et les charrois. Mais elle est parfaitement apte à l'engraissement et fournit de bons produits de boucherie, surtout en plaine. Les

fonctions laitières sont médiocres, par l'effet du travail qu'on impose aux mères et des autres fins qu'on se propose : la vente des veaux constitue, en effet, le profit essentiel. Mais la sélection développe parfaitement l'aptitude à la lactation, qui est réelle, comme le prouve l'exemple d'un certain nombre d'animaux choisis. Au total, la race pyrénéenne du Sud-Ouest fournit, non seulement le troupeau numériquement le plus important de la région montagnaise, mais un de ceux dont il est permis d'attendre le plus pour l'avenir ⁵.

La *lourdaise* a pour domaine les vallées du Lavedan : Luz, Barèges et la vallée supérieure du Gave de Pau, Saint-Savin et Cauterets, le bas Lavedan entre Argelès et Lourdes. Elle domine encore dans la vallée d'Azun, où elle se trouve fréquemment en contact avec des béarnaises. Dans le reste de la Bigorre, elle occupe les cantons de Bagnères et de Campan, souvent mélangée d'auroises à Campan, de gasconnes à Bagnères. Vers le Nord, elle ne dépasse guère Lourdes, Ossun et le Sud de Tarbes.

La vache de Lourdes est un animal de taille moyenne, de tête assez fine, d'aspect général lourd, avec des côtes déprimées, des membres grossiers, un dos fréquemment incurvé. Sa robe varie du froment blond au froment clair. Quelques-unes, surtout en montagne, sont de teinte presque blanche ⁶. Telles sont les caractéristiques fixées par le règlement du herd-book de 1896. Roquette-Buisson ⁷, s'appuyant sur des documents tirés de plusieurs fonds d'archives notariales, a soutenu que le type ancien de la lourdaise était de pelage rouge fauve, ou rouge brun, ou gris un peu sombre, — ces dernières étant les meilleures laitières. La prédominance de la robe blonde serait le résultat d'une erreur des éleveurs, à partir de 1867, erreur aggravée par les effets du règlement du herd-book de 1896. Ainsi une race blonde aurait remplacé une race brune. Cette opinion, bien qu'elle soit partagée par un certain nombre d'éleveurs, ne semble pas avoir grande chance de prévaloir et de diriger le choix des reproducteurs. On continue à admettre que l'ancien type de la lourdaise était blond. S'il y a eu des animaux plus foncés avec front plus carré et cornes plus fines, ces animaux étaient des produits de croisements avec la race d'Aure ou avec des variétés espagnoles ⁸. De fait, l'espèce actuelle, peu nombreuse, est fréquemment mélangée ou métissée, à l'Est,

5. Pour la race des Pyrénées, voir Darracq, **162**.

6. Sanson, **179**, IV; Boué, **146**, p. 19; du même **147**, p. 158.

7. Comte de Roquette-Buisson **177**.

8. Boué **147**.

avec des auroises, à l'Ouest, avec des béarnaises. En somme, le type de la race est visiblement altéré dans ce groupe d'animaux.

Ses aptitudes ne paraissent pas beaucoup mieux établies. La lourdaise est un médiocre animal de travail. Les vaches sont peu robustes. Pour les travaux des champs, pour les charrois, on leur préfère de plus en plus les gascons, bœufs ou vaches. Et l'on n'élève guère de bœufs de race lourdaise. Pour la boucherie, la vache seule, ou le veau sont utilisés. Ils ne donnent le plus souvent qu'une viande de seconde qualité.

Les aptitudes laitières sont meilleures. Et l'on considère généralement la lourdaise comme une race de laiterie. Les domaines où elle vit : Luz et Barèges, Aucun et la vallée d'Azun, Bagnères et la vallée de Campan, sont ceux qui fournissent les plus grandes quantités de beurre de toute la région. Nous aurons à nous demander si cette activité de la lactation est l'effet d'une alimentation particulièrement abondante et facile ou celui d'une aptitude physiologique inhérente à l'espèce.

La *race d'Aure* et de Saint-Girons, souvent désignée du nom de race bovine des Pyrénées centrales, occupe deux centres distincts d'élevage. Le plus oriental, qui est aussi le plus étendu, comprend la moyenne et la haute vallée du Salat (Oust, Massat, Aulus), la Garonne et ses abords (Saint-Béat, Aspet), la Pique (Luchon). Le plus occidental s'étend de Labarthe-de-Neste à la frontière, dans les vallées d'Aure et du Louron. Entre les deux, la race de Sost ou de la Barousse est un croisement de gascons.

La race d'Aure qui paraît étroitement apparentée à la gasconne s'en distingue toutefois par son aspect, son genre de vie et ses aptitudes. C'est un animal court, assez haut sur pattes, d'allure élégante et rapide, d'aspect vif et énergique, cependant d'humeur rarement ombrageuse. Sa robe est d'une belle couleur marron, plus ou moins foncée. Dans la vallée d'Aure, elle est fréquemment de teinte acajou, d'un gris fauve ou brûlé. Il est peu d'animaux qui soient aussi complètement adaptés au milieu. De race montagnarde s'il en fût, elle vit sur tous les terrains et à toutes les altitudes où l'on peut vivre ; elle pacage sur les mêmes montagnes que les ovins et y demeure, chaque année, très longtemps, ce qui permet à son propriétaire de ménager les réserves de fourrage et d'élever plus d'animaux que son voisin de Campan, une vingtaine pour les propriétaires aisés, au lieu de douze. Il est rare qu'elle soit tuberculeuse. Très robuste, il lui arrive de mettre bas son produit pendant le séjour en montagne, où on ne la soigne guère, et sans qu'il en résulte d'accidents. Elle est très prolifique,

donnant un veau tous les ans, certaines tous les dix mois. En quatre ou cinq ans, l'éleveur peut ainsi gagner un veau en supplément.

La race d'Aure est un animal à toutes fins : lait, travail et viande. Son lait est riche et aromatique, très supérieur à celui de la lourdaise. Dans le Saint-Gironnais, où l'on a développé ses aptitudes laitières, elle alimente à Oust et à Massat, une active industrie fromagère. C'est elle encore qui approvisionne les établissements de Saint-Béat et de la Garonne. Dans la vallée d'Aure, elle fournit moins de lait et, parfois, n'en donne plus après le sevrage. Aussi la production du beurre, d'ailleurs excellent, est-elle limitée. La vache y est élevée pour son veau et pour le travail qu'elle fournit. Elle rend de précieux services pour les labours dans les parties planes, pour les charrois le long des chemins difficiles, pour l'évacuation des troncs d'arbres dans les vastes forêts de la vallée.

La race *gasconne*, à peu près égale en nombre à la race du Sud-Ouest, apparaît moins homogène. Dans le haut pays de Foix, le Roussillon et la Cerdagne règne la variété « carolaise ». C'est le gascon ancien, resté petit, modifié dans sa conformation et son pelage par la vie des régions hautes, d'aptitudes laitières assez développées. Dans la plaine, où l'on recherche des animaux plus précoces et plus faciles à engraisser, s'est créée la sous-race gasconne à muqueuse auréolée. Elle règne dans les vallées du Gers, dans le Toulousain, le Lauragais, le bas pays de Foix. La gasconne pure, dite gasconne à muqueuse noire, a pour habitat la région des « rivières » où convergent la Neste, la Garonne et le Salat, autour de Montréjeau, de Saint-Gaudens, de Salies-du-Salat, et, plus au Nord, le plateau de Lannemezan, avec Lannemezan, Trie, Castelnau-Magnoac.

La gasconne à muqueuse noire, telle qu'elle a été définie par les règlements de son herd-book (1902), est un animal de taille moyenne, de couleur brune ou grise, d'aspect trapu, d'encolure courte, armé de cornes dirigées en avant, noires à leur extrémité et légèrement relevées. Le signe distinctif est la couleur noire des muqueuses apparentes, de la voûte du palais et du plancher de la langue. C'est une race à « double effet », bonne travailleuse et bonne productrice de viande. Ses aptitudes laitières sont médiocres. Le lait, très riche, est peu abondant et entièrement réservé au veau⁹.

La gasconne à muqueuses noires est l'animal des plateaux et

9. Pour la race gasconne, voir Girard 142.

des coteaux molassiques sous-pyrénéens, apte aux travaux agricoles, robuste, bien adapté au sol et au climat. Mais elle étend de jour en jour son domaine vers le Sud et vers l'Ouest. Du plateau de Lannemezan, elle a déjà conquis les cantons de Saint-Laurent et de Labarthe-de-Neste, de Tournay, de Tarbes Nord et Sud, les abords de Bagnères-de-Bigorre où elle se mélange d'auréolés. Ceux-ci, de leur côté, ont gagné les cantons de Vic-de-Bigorre et d'Ossun. La race gasconne est aujourd'hui maîtresse des « rivières » et des plaines sous-pyrénéennes. Elle occupe la région des avant-monts entre Neste et Adour jusques et y compris le petit pays des Baronnies. Vers l'Ouest, elle dépasse l'Adour. Elle n'a pu conquérir encore les avant-monts qui séparent cette vallée de celle du Gave de Pau, mais elle s'y installe ici et là. Dans cette partie de la Bigorre et dans les communes du bas Lavedan, domaine de la lourdaise, il est chaque jour plus fréquent que le cultivateur ait dans son étable une paire de vaches gasconnes pour le travail des champs.

Cette poussée se manifeste aux dépens des animaux de race auroise et de race lourdaise, de plus en plus refoulés dans les montagnes. C'est la race lourdaise surtout qui subit les effets de cette invasion. Elle est aujourd'hui cantonnée dans le Lavedan, surtout dans sa partie montagnieuse, et dans le canton de Campan, en contact souvent étroit avec les béarnaises, les gasconnes et les auroises. Dans le bas Lavedan, ses positions sont menacées. L'auroise, elle aussi, a reculé de la plaine à la montagne. Mais elle se défend avec succès dans les régions hautes, où son domaine est plus étendu que celui de la lourdaise.

II. Le petit bétail.

Le bétail ovin, moins varié que les bovins, appartient en presque totalité à la race « pyrénéenne », qui occupe la plus grande partie de la chaîne, depuis l'Atlantique jusqu'aux limites orientales du pays de Foix et jusqu'aux Corbières, au-delà desquelles vivent les races méditerranéennes du type mérinos. Quelle est son origine ? L'opinion courante¹⁰, c'est qu'elle est un rameau de l'ancienne race ibérique. Remplacée, au cours du moyen âge, dans la Péninsule, par les mérinos, qui sont des africains, elle se serait maintenue dans les vallées du versant français et dans certains

10. Sanson, V. p. 69-71.

cantons montagneux du Nord de l'Espagne, notamment dans les Provinces basques.

Quelle que soit son origine, la race offre un certain nombre de traits spécifiques qui assurent à la plus grande partie du troupeau pyrénéen une homogénéité que l'on ne retrouve pas dans celui des Alpes françaises, beaucoup plus composite. Partout, elle a le front étroit, le profil busqué saillant entre les orbites, la face tranchante et allongée, des cornes grosses et fortes, développées en spirales, allongées autour des oreilles qui sont longues et pendantes, des membres secs, bien musclés, faits pour les longues marches. La toison, peu tassée, est formée de mèches longues et pointues, à fibres grossières, de deuxième ou troisième qualité commerciale. La chair est presque toujours bonne, souvent savoureuse ; la lactation, surtout chez la béarnaise, abondante, aptitude que l'on retrouve dans le bétail du Larzac et dans celui de la Corse, considérés par Sanson comme des variétés de la famille pyrénéenne.

Mais sur ce fonds commun, il y a des différences qui distinguent, dans l'ensemble du troupeau, le groupe occidental du groupe oriental. Ces différences s'expliquent d'abord par les conditions particulières des milieux, de l'alimentation et surtout du genre de vie, qui ont entraîné une certaine sélection, plus empirique que raisonnée, et développé telles ou telles aptitudes. Elles s'expliquent aussi par des croisements : un certain nombre d'animaux révèlent une infusion de sang mérinos dans le troupeau pyrénéen.

Comment s'est produit ce métissage ? A quelle époque a-t-il commencé ? Il est vraisemblable qu'il s'est produit de bonne heure des croisements avec les transhumants espagnols. Mais qu'étaient ces transhumants ? Était-ce des mérinos ? Nous n'en savons rien. Il est impossible de savoir dans quelle mesure l'ancien troupeau pyrénéen a été modifié sous l'influence des troupeaux de la Péninsule.

Nous sommes mieux renseignés sur l'époque moderne. C'est à l'intendant d'Etigny que l'on doit la première tentative connue faite dans les Pyrénées occidentales pour introduire des reproducteurs mérinos¹¹. D'Etigny, au cours d'un voyage en Espagne, en 1763, avait acheté un troupeau de quatre-vingts brebis et de trente-neuf béliers destinés à son domaine de Teil, près de Sens. Ce troupeau séjourna pendant quelques mois au Seillan, près d'Auch, où résidait l'intendant, et, pendant l'été de 1764, dans les mon-

11. *Mémoire de d'Etigny sur le troupeau de mérinos amené de Portugal en France, par ses soins, dans l'année 1763*, 121, p. 218-224.

tagnes de Luchon. C'est à l'occasion de cet estivage en montagne que d'Etigny donna aux communautés deux de ses béliers et qu'il leur confia une vingtaine d'autres bêtes, mâles et femelles, dont il leur abandonna par la suite tous les béliers, existants ou à naître. Le troupeau, mal soigné, dépérit rapidement. De cet essai, il ne resta vraisemblablement aucune trace. En tout cas, les vallées béarnaises et bigourdanés qui faisaient partie du ressort administratif d'Auch, ne semblent avoir en aucune manière participé aux libéralités de l'intendant.

Une tentative plus étendue et plus méthodique fut faite à l'époque impériale. Les Conseils généraux des Hautes et des Basses-Pyrénées émirent des vœux en faveur de l'introduction de béliers mérinos. Mais on devine ce qu'était alors l'indépendance des assemblées départementales. En réalité, leurs vœux avaient été inspirés et c'est du gouvernement que vint l'initiative. C'est ainsi que, le 10 juin 1806, le Conseil général des Basses-Pyrénées, voulant être agréable aux pouvoirs publics en travaillant au succès de la tentative, proposa une méthode qui est visiblement empruntée à Laboulinière, secrétaire général du département voisin, auteur d'un *Mémoire* sur la matière qui fut présenté à l'Empereur deux ans plus tard (1808). De leur côté, un certain nombre de propriétaires adressaient aux divers agents du pouvoir central résidant dans la région des requêtes et des offres de service en faveur de l'achat et de la diffusion du mérinos. Leurs lettres révèlent le même souci de plaire au gouvernement.

Quel fut le sort de cette tentative ?

Dans les Hautes-Pyrénées, il semble qu'il y ait eu quelques résultats. En 1811, le département reçut un troupeau de mérinos enlevé aux « insurgés » espagnols, que l'on répartit dans les trois arrondissements. Ils y furent assez mal accueillis. Dans l'arrondissement d'Argelès, ils étaient constamment menacés au cours de leurs déplacements. Les maires des villages où ils passaient prenaient des délibérations et les faisaient expulser. Les pasteurs étaient insultés... Beaucoup d'animaux périrent de maladie. Cependant l'administration assura la distribution des béliers et des brebis entre divers propriétaires et fournit les instructions nécessaires sur les soins à leur donner, sur leur utilisation dans les troupeaux, etc... En 1813, on comptait dans le canton d'Arreau 117 sorianes et 199 métisses ; dans le canton de Luz, 680 sorianes (il n'y en avait aucune en 1806). A la même époque, un industriel de Bagnères-de-Bigorre, Costallat, fabriquait, avec la laine des

mérinos et des métisses, des draps « d'une grande beauté », dit un rapport officiel.

Dans les Basses-Pyrénées, en dépit des vœux du Conseil général et de ses libéralités (2.500 francs distribués en primes aux propriétaires des plus beaux mérinos de chaque arrondissement), le succès semble avoir été encore plus limité. Les vallées béarnaises élevaient leur bétail pour le lait et considéraient la laine comme un profit accessoire. Il apparaît (bien que nous soyons moins renseignés sur le sort de la tentative que l'on y fit) que les populations restèrent réfractaires à tout changement : le troupeau conserva son intégrité¹².

Quelle qu'ait été l'importance de ces essais, on peut admettre qu'ils modifièrent dans une certaine mesure une partie du troupeau pyrénéen. Mais il n'apparaît pas que ces changements aient été très considérables : le troupeau conserva à peu près tous ses caractères spécifiques. L'infusion d'un peu de sang mérinos contribua seulement à lui donner cette variété que les genres de vie et la domestication avaient introduite dans l'ensemble. Il nous reste à caractériser rapidement ces variétés.

La vallée de Barétous est peuplée de brebis du *type basque* plutôt que béarnais. A l'Est, s'étend le domaine de la *brebis béarnaise*. Haute sur pattes, souvent de forte taille, elle a un profil fortement busqué qui la fait reconnaître entre toutes. La laine, blanche ou brune, formée de brins longs faiblement ondulés, est rassemblée en mèches pointues. C'est une excellente laitière. Son lait, assez abondant et surtout très riche, est utilisé pour la fabrication du fromage, principale source de profit du troupeau avec la vente des agneaux. Sa rusticité, sa résistance à la marche en font la bête transhumante par excellence. La brebis béarnaise est restée pure de tout mélange, surtout dans la montagne, où le paysan, très attaché à ses habitudes, a résisté aux innovations et à la vogue. Il n'y a ni mérinos, ni métis dans les vallées béarnaises. Barétous, Aspe, Ossau sont restés fidèles au type ancien. Il en est de même dans les communes du Lavedan qui avoisinent le Béarn. Ferrières et Arbéost ont le même troupeau à laine que le Béarn. On en trouve des spécimens en Azun.

12. Les détails que nous donnons ici nous ont été fournis, pour les Hautes-Pyrénées, par un dossier conservé aux archives départementales de Tarbes (M. 405). Pour les Basses-Pyrénées, il est vraisemblable qu'il a dû exister aux archives de Pau un dossier correspondant. Malheureusement, les documents de cette série ont disparu, il y a près de vingt ans, dans un incendie. Les Archives nationales (F10 616-617) ne nous ont à peu près rien donné. Nous ne savons que ce que nous font connaître les procès verbaux des séances du Conseil général (publiés par Orcurto-Joany, Pau, 1867).

Dans le Lavedan, en Azun, à Barèges, à Cauterets et dans le canton de Lourdes, vit la *brebis lourdaise*, autre variété de la race pyrénéenne. Peu différente de la béarnaise à première vue, elle s'en distingue cependant par un certain nombre de traits qu'elle tient peut-être du mérinos. Elle est moins haute sur pattes, d'aspect plus gracieux, de front moins busqué. Sa laine est plus fine, et elle offre plus d'aptitude à l'engraissement. Plus prolifique, elle donne deux agneaux par an ; en moyenne, trois en deux ans. En revanche, elle est moins bonne laitière.

Les ovins qui vivent dans les autres vallées sont le produit de croisements de la race indigène avec des mérinos plus ou moins purs. Des variétés qui en sont issues, les plus répandues sont la *race de Campan* et la *race de Lannemezan*. La première occupe la vallée de Campan, le canton de Bagnères et une partie de la vallée d'Aure. Elle est plus petite que la race pyrénéenne pure. Les femelles sont généralement dépourvues de cornes. Le mouton de Lannemezan, très petit et sans cornes, a une laine très tassée. Il représente bien ce que l'on appelle dans le pays la race mérine. Son domaine, c'est la région sous-pyrénéenne de l'Arros et de la Neste, et une partie de la vallée d'Aure.

III. Conclusions

Quelques conclusions se dégagent de ce rapide tableau du troupeau pyrénéen.

En matière de gros bétail, c'est un troupeau très composite, formé d'un groupe nombreux, la race du Sud-Ouest, établie dans les hautes vallées, les rivières sous-pyrénéennes et la région des plaines jusqu'aux abords de la basse Garonne, et de deux petites familles de montagne : la lourdaise et l'auroise. Quant à la gasconne, c'est une nouvelle venue. Elle a gagné beaucoup de terrain en région de coteaux et dans les avant-monts, mais il n'y a aucune vraisemblance qu'elle réussisse à s'installer en haute montagne.

On est mal renseigné sur l'origine des diverses parties de ce troupeau. La race du Sud-Ouest a été jusqu'ici considérée comme une famille de la race ibérique. La lourdaise serait de race aquitanique, comme les limousins et les garonnais ; la gasconne et l'auroise, des variétés de la race des Alpes¹³. Mais ces assertions sont aujourd'hui contestées. M. Girard admet que la gasconne et

13. Sanson, **179**, t. IV, p. 139 et 145, Boué **146**.

l'auroise, qui est une variété de la gasconne, peuvent être le résultat d'une combinaison par mélange de plusieurs types primitifs dans lesquels figurent des animaux de races différentes (alpins, aquitains, ibériques) aboutissant à la formation de variétés nombreuses desquelles se dégagent aujourd'hui, par l'intervention de l'homme et par la sélection, des types mieux définis, tels que ceux que l'on désigne sous ces deux vocables¹⁴. Pour M. Dechambre, la race de Lourdes, la race du Sud-Ouest et la landaise, la race des Pyrénées centrales sont des rameaux du même type (busqué) venu du Massif Central et du bassin de la Garonne, différencié par le milieu montagnard et des mélanges très anciens. Il constate d'ailleurs que les Pyrénées espagnoles, le Pays basque, la Navarre, les Asturies, la Galice ont un bétail du même type que les Pyrénées françaises. Pour ce qui est du petit bétail, on n'est guère mieux fixé. Il paraît, cependant, admis qu'il y a un fond commun, la race pyrénéenne, d'origine probablement ibérique, mais on ne sait pas grand chose sur les métissages qu'elle a subis.

Il n'est guère plus facile de classer ces groupes d'animaux en fonction de leurs aptitudes. Béarnaises, auroises, lourdaises même, sont utilisées, suivant les besoins et dans des mesures variables, comme animaux de travail, de boucherie et comme bêtes laitières. Seules les lourdaises et la variété de Saint-Girons de la race d'Aure peuvent être qualifiées de bêtes spécialisées. L'espèce lourdaise fournit des animaux capables de donner, quotidiennement, douze ou quatorze litres de lait, quelquefois davantage ; la saint-gironnaise, quatorze et seize. Mais elles donnent souvent beaucoup moins. D'autre part, elles sont constamment utilisées pour le travail et pour la viande. Et inversement la race du Sud-Ouest, qui passe pour être une race de travail, est parfaitement capable d'être une bonne laitière¹⁵. Même remarque intéresse le petit bétail. Il existe, dans les Pyrénées, une variété d'excellentes brebis laitières. C'est la brebis béarnaise. L'ariégeoise, elle aussi, est bonne laitière, cependant que la brebis lourdaise, qui est d'origine aussi authentiquement pyrénéenne que la béarnaise et l'ariégeoise, est une fort médiocre laitière. Il en faut bien conclure que l'aptitude à la lactation et, pas davantage, l'aptitude au travail ou à la production de la viande, ne constituent une qualité physiologique, un caractère spécifique attachés exclusivement à telle ou telle famille.

En réalité, les aptitudes de chaque groupe d'animaux dépendent

14. Girard, **142**, p. 66 ; — Dechambre, **163**, III, p. 342 et suivantes.

15. Darracq, p. 35.

beaucoup moins de leur origine et de leur descendance que du milieu dans lequel ils vivent. La variété qui donne le plus de lait, la vache lourdaise, a pour domaine, en montagne, une région particulièrement riche en herbages, celle des dépôts morainiques les plus étendus, des prairies humides, des irrigations faciles. De même, l'auroise, dont la lactation est peu développée dans le pays de la Neste, où le climat est sec, donne un lait abondant dans la vallée du Salat, où les pluies sont copieuses et l'approvisionnement en fourrage très facile.

Mais ce qu'il importe de bien établir, c'est que l'influence du milieu n'agit pas directement sur le troupeau. On rencontre sur les plus beaux herbages, à Campan ou en Barèges, des animaux qui donnent fort peu de lait. Le milieu agit sur l'animal, non pas exclusivement mais surtout, par l'intermédiaire de l'homme. C'est l'homme qui, trouvant dans certains domaines des facilités et des conditions favorables, les utilise pour certaines fins et au mieux de ses intérêts. Le milieu fournit des possibilités : l'homme dirige son activité dans le sens que ces possibilités lui suggèrent. Par exemple, si la vache lourdaise est devenue une bonne laitière, c'est surtout parce que l'abondance de fourrages récoltés dans le domaine où elle vit a permis au montagnard de prolonger la période de stabulation, de garder le bétail plus près de lui, de traire le lait chaque jour. De même, l'abondance des eaux froides a facilité le traitement de ce même lait, la récolte de la crème et la préparation du beurre. Ainsi, par l'intervention de l'homme, par ses soins, par une sélection instinctive ou raisonnée, s'est développée, dans un milieu favorable, l'aptitude à la production laitière de l'espèce lourdaise et de la saint-gironnaise.

Même remarque peut être faite pour les aptitudes diverses des autres groupes du troupeau pyrénéen. Si la vache d'Ossau a été moins bonne laitière que la vache d'Aspe, ce n'est pas l'effet d'un simple hasard, mais la conséquence de la vie que l'homme lui imposait. Pendant des siècles, elle est descendue, chaque hiver, dans la lande du Pont-Long et bien plus loin vers le Nord. Dans ces longs parcours à travers les bruyères et les ajoncs, pendant les bourrasques et les intempéries hivernales, elle a acquis des qualités de sobriété et de résistance, mais au détriment de sa richesse en chair et en lait, que sa voisine d'Aspe, plus sédentaire, a pu conserver et développer. De même, parmi les ovins, le nomadisme a développé l'aptitude à la marche de la brebis béarnaise¹⁶, tandis

16. Sans nuire à la lactation, les parcours de brebis étant très différents de ceux des vaches.

qu'une existence différente faisait des animaux de Lourdes une variété plus réduite et plus sédentaire.

Ces détails ont leur importance qui intéresse directement le géographe. Ils montrent qu'il n'existe pas une loi du sang et de l'espèce qui voue tel ou tel groupe d'animaux à la production du lait, tel autre au travail ou à la boucherie. La même race peut avoir, suivant les lieux, des aptitudes différentes. Cela dépend de l'alimentation, des travaux imposés à l'animal, de l'existence qu'il mène. Cela dépend du genre de vie du groupe humain auquel il est associé. C'est l'homme qui a façonné l'animal suivant les besoins auxquels il se trouve assujetti, suivant les ressources dont il dispose, parfois suivant de simples survivances de très anciennes habitudes.

Ainsi, le troupeau est à l'image de la société montagnarde. Dans le passé, plus différencié qu'il n'est aujourd'hui, adapté aux besoins et aux habitudes de chaque communauté, il était l'expression du particularisme pyrénéen. Il tend aujourd'hui à se simplifier, à se grouper en un petit nombre de types de caractères mieux définis et d'aptitudes plus spécialisées.

CHAPITRE V

LES PRAIRIES ET LES GRANGES

Le troupeau est entretenu par le montagnard sur deux domaines différents. La prairie, qui est une propriété cultivée, lui fournit sa provende hivernale. La montagne, qui est de jouissance commune, lui fournit en été ses terrains de parcours et de pacage. On se propose de dire ce qu'est la vie du troupeau sur ces deux domaines, et de le suivre, de l'un à l'autre, dans ses déplacements saisonniers.

I. La prairie

a) - La prairie naturelle.

La prairie fournit au troupeau le foin et le regain, c'est-à-dire la provende sèche qu'il consomme, au cours de l'hiver surtout. Elle n'est pas seule à fournir des réserves à l'étable. La culture en fournit sa part : cimes et feuilles de maïs, pommes de terre et autres farineux, châtaignes ; et, de même, la forêt : la feuille du frêne, en particulier, recueillie au cours de l'été, séchée et engrangée, est utilisée, dans les années de disette, à peu près partout. Mais ce sont là produits accessoires. L'essentiel des réserves hivernales est fourni par la prairie.

La prairie qui a partout, quoique en proportions variables, bénéficié du recul des cultures, s'étend dans les fonds et sur les pentes. Suivant les vallées, l'aire qu'elle occupe varie. En Aspe, en Ossau surtout, l'étroitesse du bassin cultivable et la raideur des pentes ne laissent aux champs que des espaces restreints qui contrastent avec l'étendue des hautes surfaces occupées par le pacage commun. A Campan, en Aure, surtout en Barèges et dans le bas Lavedan, les surfaces occupées à titre permanent, appropriées et cultivées par l'homme, sont, nous l'avons précédemment montré, beaucoup plus considérables.

Des mêmes conditions topographiques dépendent les sites que la prairie occupe et les limites supérieures qu'elle atteint. Laissant aux cultures les régions d'accès facile des cônes de déjections et des premières terrasses, les versants inférieurs et les épaulements,

elle s'installe de préférence dans les parties plates des fonds et au voisinage des thalwegs. Elle règne surtout sur les pentes, tantôt coupée de bois et de cultures, jusqu'à la limite de la forêt ou du pâturage, tantôt disposée comme un îlot au milieu du communal. Dans les vallons ouverts latéralement sur les vallées principales, la prairie a presque complètement chassé le champ cultivé. L'assiette du terrain, les facilités d'accès depuis les lieux habités en permanence ont, avant tout autre cause, fixé la position des prairies à foin.

Ce ne sont pas les seules raisons déterminantes. Il y a aussi l'exposition. En général, la prairie recherche, comme le champ cultivé, les sites ensoleillés. Dans les vallons latéraux, ordinairement orientés d'Est en Ouest, le contraste est toujours très vif entre l'*ubac* occupé par la forêt, et le *soulan*, où la prairie cultivée s'élève jusqu'à la limite du pâturage commun. Elle s'accommode aussi des versants bien pourvus de pluie. Dans le vallon du Cauceigt, en Ossau, les prairies et les granges de Béost s'élèvent jusqu'au sommet de la Montagne verte, tandis qu'elles s'arrêtent, sur le versant opposé (Aas), 200 mètres plus bas. Elles ont moins de soleil et l'on n'y peut guère pratiquer qu'une seule coupe. Mais elles reçoivent sans obstacle les vents du Nord-Ouest qui leur portent la pluie... On en pourrait citer d'autres exemples.

Enfin la localisation de la prairie est influencée par la nature du terrain. Il est des sols qui lui sont nettement défavorables. Les calcaires semi-cristallins de l'Aptien, très durs, mais fissurés, fendus de joints et de diaclases, troués de lapiaz, absorbent les eaux pluviales et laissent se dessécher les terres qui les recouvrent. En revanche, les granites, les schistes surtout, fournissent une excellente assiette à la prairie. Il suffit d'une mince couche argileuse, formée sur place ou transportée, de quelques débris descendus des pentes, pour que le montagnard y aménage les herbages les plus opulents. La prairie occupe ainsi les terrains les plus variés.

Toutefois elle a ses préférences. Entre tous les sols qu'elle occupe, il en est un dont l'aptitude à porter des herbages est particulièrement remarquable : ce sont les sols glaciaires. Leur répartition agit directement sur celle de la prairie de fauche. Partout où ils se trouvent, même dans des conditions défavorables d'accès, même à des altitudes considérables (jusqu'à 1.600 et 1.800 mètres dans certaines parties de la vallée de Barèges), l'homme a su les distinguer. Choissant les meilleurs, les dépôts meubles et légers, il les a aménagés à son usage. La culture en a jadis occupé une partie. Aujourd'hui c'est la prairie qui les recouvre. Il n'en est

guère de perdu, à moins que l'accès n'en soit trop malaisé. Et ce sont, sans exception, les vallées où ils sont les plus répandus qui disposent des herbages les plus abondants. Tels sont, pour ne citer que les plus remaquables, en Aspe, les verdoyants herbages du bassin de Lescun ; en Ossau, le Benou ; dans la haute vallée du Gave de Pau, les magnifiques pelouses de Luz, de Barèges et du Campbieil ; à Campan, les prairies si souvent décrites qui s'inclinent sur la rive gauche de l'Adour et, plus en amont, couvrent le vaste cône de déjections circonscrit par les deux branches du torrent, celui de Gripp et celui de Payolle ; en Aure, celles du Moudang, et tant d'autres... (Voir fig. 5, p. 213).

Ces sols glaciaires tiennent leur vocation à porter des herbages tout à la fois de la riche variété des éléments qui les composent, et de leur aptitude à retenir les eaux. L'arrosage peut faciliter cette vocation, mais il ne la crée pas. En Ossau, les prairies qui portent, à 1.000 mètres d'altitude, les granges des ports d'Aste et de Béon, conservent au cours des étés les plus secs, des verdure magnifiques. Elles ne reçoivent cependant les eaux d'aucun ruisseau. Mais elles ont pour assiette des placages morainiques dont les éléments, meubles ou argileux, emmagasinent et conservent les eaux pluviales. Les vastes dépôts, tout voisins, du Benou, ne sont pas mieux pourvus d'eaux superficielles : leurs herbages n'en sont pas moins fournis et persistants. Et il en est de même des dépôts morainiques accumulés sur d'énormes épaisseurs dans les fonds d'Azun : sans arrosage, ils portent, beaucoup plus fréquemment aujourd'hui que du blé ou même du maïs, d'abondantes prairies naturelles, surtout le long de la rive droite.

b) - L'irrigation.

Ces diverses conditions, — site et assiette des prairies, exposition, nature et composition des sols, — s'agencent et se combinent différemment suivant les lieux, mais elles interviennent dans tous les domaines. En revanche, il en est une dernière qui n'apparaît que très inégalement : c'est celle qui a trait à l'utilisation des eaux en vue de l'arrosage.

L'irrigation des prairies est, dans les Pyrénées, d'usage très répandu, mais non général. C'est qu'elle n'est pas partout également utile, ni également facile. Elle n'est vraiment utile que dans les domaines exposés à souffrir, au moins temporairement, de la sécheresse. Elle n'est possible que si les ressources hydrauliques sont suffisamment abondantes et les conditions topographiques fa-

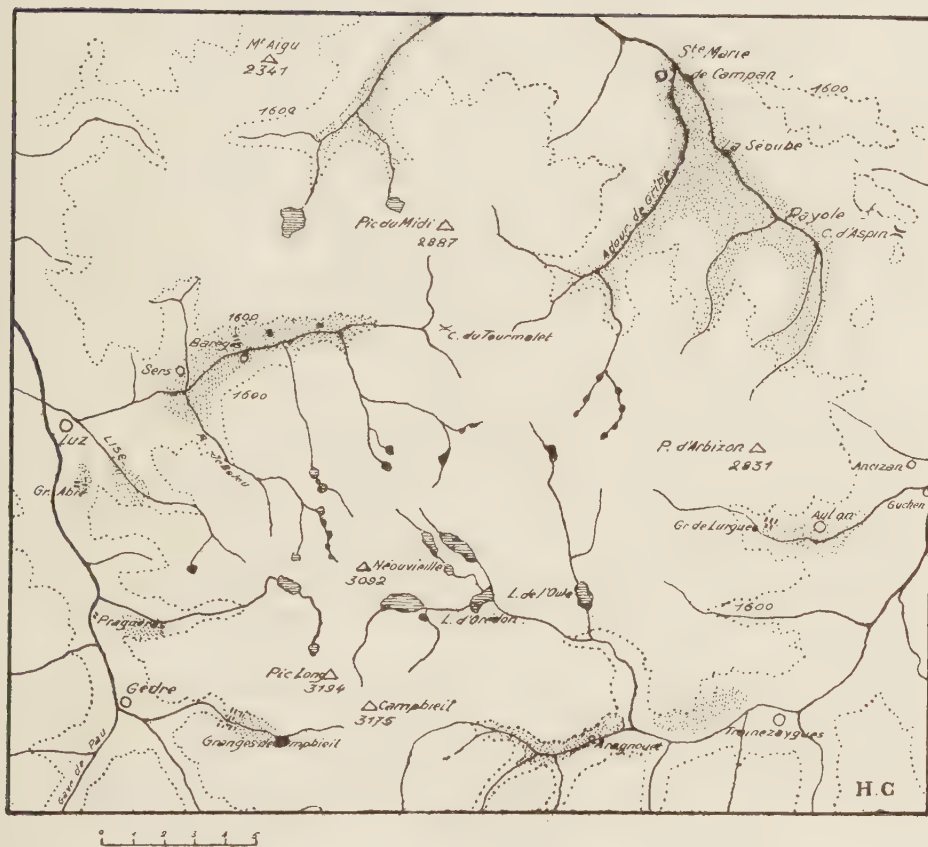


FIG. 5. — Dépôts glaciaires aménagés sur le pourtour du massif du pic Long, Néouvielle et pic du Midi.

vorables. Mais, partout où on la pratique, elle rend des services considérables. Elle permet au montagnard d'utiliser des terrains qui seraient, sans elle, perdus pour la prairie. Elle transforme en verdoyants herbages des pentes brûlées de soleil. Elle relève la limite altitudinale des domaines aménagés par l'homme. Elle accroît les ressources en fourrage, permet au montagnard de garder plus longtemps son bétail à l'étable ou d'éviter l'envoi des troupeaux, en hiver, dans la plaine. Elle agit ainsi très puissamment sur les conditions de l'élevage et sur les genres de la vie pastorale. Son intérêt géographique est évident.

En matière d'arrosage, on distingue, dans la partie des Pyrénées qui s'étend du Vert de Barétous à la Neste, deux régions différentes.

La Bigorre, dans ses parties montagneuses, pratique presque partout l'irrigation. La raison est surtout d'ordre climatique. La sécheresse sévit souvent dans le fond des vallées. Le long du Gave de Pau, le bassin de Luz, Gèdre, Gavarnie, dominés à l'Ouest par la haute masse de l'Ardiden et de ses abords, n'admettent que d'assez parcimonieuses précipitations. Et le soleil d'été a vite fait de griller les herbages qui, dès la fin d'août, parfois plus tôt, revêtent déjà leur parure d'automne, alors que les vallées béarnaises sont encore verdoyantes. La haute vallée de l'Adour, elle-même, est très inégalement pourvue de pluies. Nous sommes particulièrement mal renseignés sur elle. Mais il semble bien que certaines parties, le vallon de Gripp notamment, sont assez mal partagées.

Fort heureusement, les sommets dominants reçoivent en grande abondance la pluie et surtout la neige. Le haut massif du pic Long-Néouvielle, avec son prolongement septentrional du pic du Midi, est un condensateur de premier ordre. Ses glaciers, ses neiges hivernales, ses lacs nombreux et profonds retiennent des réserves énormes dont le tribut soutient, au cours des étés les plus secs, le débit des torrents et des sources. De même qu'il a été le grand dispensateur des dépôts et des boues morainiques, il est le généreux pourvoyeur des eaux d'arrosage. Et c'est pourquoi nous le voyons entouré d'une véritable ceinture de terrains irrigués. C'est sur ses abords que se trouvent étalées les plus belles prairies des Pyrénées. (Voir fig. 5, p. 213).

Au Nord et à l'Est, le long de l'Adour, ce sont les pentes douces et régulières de la rive gauche, qu'arrosent les canaux de Binarros et du Rimoula ; le vaste talus morainique étalé de Gripp à la Séoube

et à Payolle, dont un réseau compliqué et délicat de canaux et de rigoles, adapté aux inégalités du sol, arrose les plus petites parcelles ; c'est la vallée de l'Adour de Gripp, creusée en forme de conque dans la masse de ces mêmes dépôts. Sur les versants ad-verses, à l'Ouest, toute la conque du Bastan est arrosée : le fond et les pentes ; les terrasses morainiques dressées en talus au-dessus des bains de Barèges, de l'autre côté du torrent ; le vallon du Bolou, avec ses deux canaux dont l'un, celui de droite, arrose le plateau de Lumière, dont l'autre répand ses eaux sur les prairies de Betpouey, de Viella et d'Esterre.

Vers l'amont du Gave, au-delà de Luz et de son bassin, partout sillonné de canaux, d'autres herbages se succèdent, sur les dépôts glaciaires surtout : les granges d'Abié (alt. 1.350 mètres) ; les fonds du Barada ; les prairies du Campbieil, qui sont les plus hautes de toutes ; celles de Héas et de Gèdre. Il n'en est presque pas qui ne soient arrosées. Et c'est toujours le même massif dominant qui alimente les canaux.

De l'autre côté du Gave, même spectacle, bien que les eaux y soient moins abondantes. Au-dessus de Gèdre, les terrasses supérieures de Saugué et de Saussa, le vallon de Cestrède, les lambeaux morainiques de Sia et de Saint-Sauveur, les placages, beaucoup plus épais, sur lesquels sont assis Grust et Sazos, sont tous parcourus de canaux alimentés par les neiges et les lacs des sommets... La prairie arrosée, avec ses pentes bien ménagées, ses verdures magnifiques, ses frênes, ses sentiers sinueux, ses maisons et ses granges aux toits de chaume ou d'ardoise, est l'un des traits les plus expressifs des paysages bigourdans, en montagne.

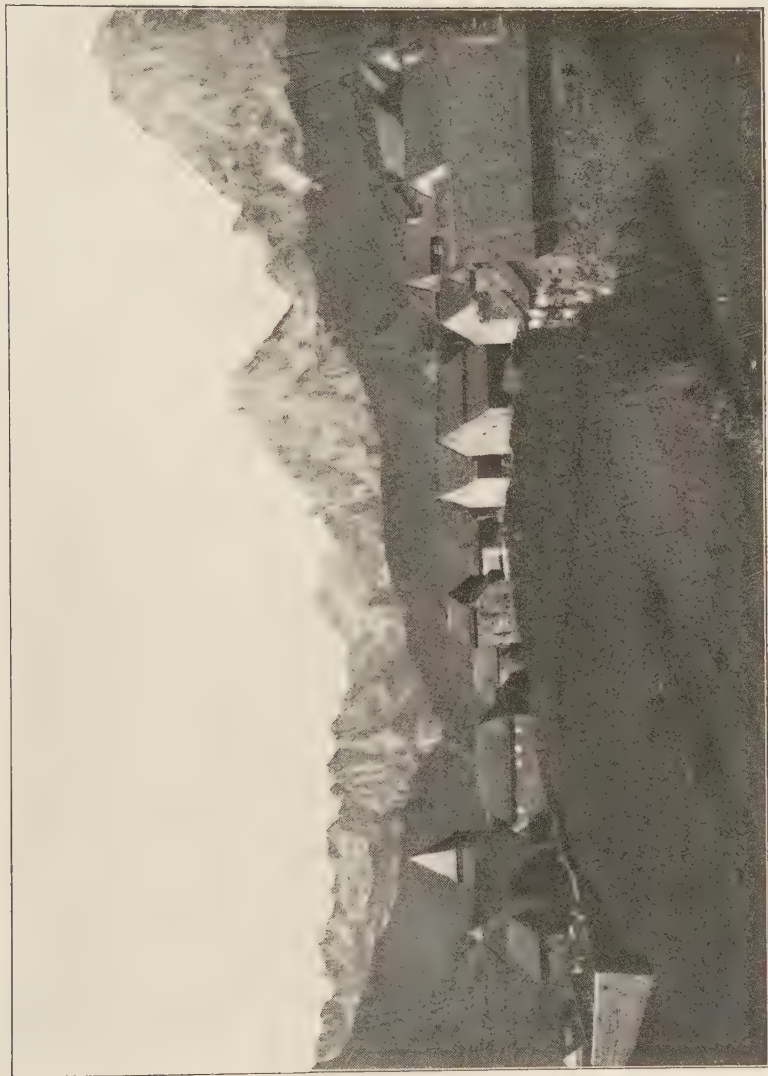
Les régions basses en usent de même. Entre Pierrefitte et les abords de Lourdes, la plupart des prairies sont arrosées, soit par les eaux du Gave, soit par celles de ses affluents, qu'il est naturellement plus facile d'amener sur les fonds. Une grande partie des herbages qui entourent Argelès sont parcourus de canaux, de *gaus*, alimentés par le torrent descendu de la vallée d'Azun. En revanche, l'irrigation est peu pratiquée dans la vallée même de ce cours d'eau. Mais Azun, dans la Bigorre, est une exception. Il en est de même de Ferrières et d'Arbéost, qui en dépendent.

Dans la vallée d'Aure, plus sèche encore que sa voisine de Barèges, les propriétaires de prairies arrosent à peu près partout où ils peuvent le faire : dans les parties basses, en juillet et en août, en vue de la seconde coupe ; dans les parties hautes, au printemps, quand les eaux sont abondantes, plus rarement en été, quand les réserves s'épuisent. Les prairies plates qui entourent Vielle-Aure,

la plaine de Guchan à Bourisp reçoivent par des canaux et des rigoles le tribut des eaux de la Neste et de la Mousquère. Celles qui s'évalent au débouché des vallons latéraux en utilisent les ruisseaux : Ancizan, celui du Val ; Gûchen, celui du Lavedan, venu d'Aulon. Les mêmes vallons ont aussi leurs réseaux : tel, au-dessus d'Aulon, le quartier des granges de Lurgues... Toutefois, il y a moins d'arrosages en Aure qu'en Barèges ou à Campan. Ils n'y sont pas moins nécessaires. Mais la culture y tient plus de place et le bétail, adapté à des besoins différents, habitué à vivre sur les estives, y passe beaucoup moins de temps à l'étable : les réserves de foin y sont moins indispensables.

Les vallées béarnaises pratiquent fort peu l'irrigation des prairies. Question de climat, sans aucun doute : Barétous, Aspe, Ossau, même dans leurs parties les plus abritées, ont des pluies plus abondantes que les vallées bigourdanes ou auroises. Mais il y a certainement d'autres raisons. Dans la vallée d'Ossau, où les arrosages sont à peu près complètement inconnus (quelques prairies, à peine, dans le voisinage de Bielle), les conditions topographiques sont visiblement défavorables. L'étroitesse des fonds, la rareté et la raideur des épaulement sont peu favorables à l'établissement des réseaux. Les sources sont abondantes ; certaines, magnifiques. Le massif du pic de Ger, formé de calcaire poreux reposant sur les roches imperméables du massif ancien, absorbe dans ses fissures, ses diaclases et ses dolines (Anouillas, Pla Ségouné), des masses considérables d'eaux pluviales ou neigeuses qui reparaissent un peu partout sur son pourtour. Dans le bas de la vallée, les calcaires de l'Aptien remplissent la même fonction. Aucune des sources qu'ils alimentent, pas même celles si abondantes de Béon, n'est utilisée, sans doute parce qu'elles jaillissent trop bas. D'autre part, les réserves neigeuses sont plus vite épuisées que dans les hautes vallées de la Bigorre, et les ruisseaux, affluents du Gave, sont, dans la basse et la moyenne vallée, généralement peu abondants en été.

La vallée de Barétous n'est guère plus riche en canaux d'arrosage. Largement étalée en avant des premiers escarpements calcaires, elle reçoit sans obstacle les pluies abondantes que lui apportent les vents d'Ouest. D'autre part, les schistes, les marnes et les argiles de l'Albien qui occupent la plus grande partie de son bassin, retiennent à leur surface une abondante humidité. Aussi a-t-elle de magnifiques prairies. L'une de ses communes, Féas, doit son nom au foin qu'elle récolte en abondance. Au printemps, les arrosages sont absolument inutiles. En été, en vue de la récolte



Cliche Levassieur

PLANCHE V. — Lescun (vallée d'Aspe).

du regain, on irrigue quelques prairies, les plus voisines du Vert et les plus basses. Il n'y a pas de canaux sur les pentes. Même régime à Lourdios, qui est aspois, mais qui a les mêmes sols que Barétous.

Dans la vallée d'Aspe, l'absence de canaux d'arrosage est loin d'être aussi complète. On en trouve en plusieurs endroits : dans les fonds (Lées-Athas, Borce) et dans les vallons latéraux (la baig d'Osse). Le bassin de Lescun, les herbages de Lhers, annexe d'Accous, voisine de Lescun, sont admirablement aménagés. (Voir fig. 11, p. 313).

A Lescun, le domaine d'arrosage, formé d'un sol d'alluvions glaciaires, est disposé en deux terrasses distinctes, emboîtées l'une dans l'autre et se faisant face au Nord et au Sud du Gave. La terrasse inférieure est arrosée par cinq canaux amorcés à Sanchez sur le torrent du même nom, et par deux autres ouverts à Trésarricq sur le torrent d'Ansabe : l'un des deux est alimenté par une abondante résurgence jaillie de la base des calcaires dominants. La terrasse supérieure (alt. 1.000 mètres) est arrosée au Nord par les eaux, peu nombreuses, descendues de l'Ouillarisse ; au Sud par les affluents de la rive droite, Barbotte et Irhaxe. Toute cette partie de la terrasse supérieure, appelée par les habitants plateau des *prats*, est particulièrement bien pourvue. L'eau, distribuée par des rigoles nombreuses, allongées à flanc de coteaux, circule partout, distribuant la fraîcheur et la richesse, avivant les verdure qui, en fin de saison surtout, contrastent avec les teintes roussies des croupes que l'eau n'atteint pas. Des aulnes, des frênes, des noisetiers se groupent ici et là. Des chemins circulent à travers les prés, unissant les granges et les lieux habités...

Les prairies de Lhers s'étalent au niveau de la terrasse supérieure dans un vallon tout voisin que domine au Sud le cirque de Lacuarde. Le ruisseau de Labadie, qui le parcourt dans sa longueur, alimente cinq canaux d'arrosage, deux à gauche, trois à droite. Il n'y a pas de plus beaux herbages dans la vallée que ceux qu'ils entretiennent. Si la culture est pauvre dans le quartier de Lhers, si l'orge y remplace d'ordinaire le blé, si le maïs y mûrit difficilement, les prairies fournissent des coupes abondantes, et le bétail, vaches, brebis et juments, y prospère. Le hameau de Lhers, annexe de la commune d'Accous a, dans toute la vallée, une réputation très justifiée d'aisance solide, qui se révèle à l'aspect des maisons, construites avec soin et en partie couvertes d'ardoises apportées du bas de la vallée, à dos de mulet.

Telle est la répartition des prairies naturelles. Sèches ou irriguées, leur valeur varie avec les sols, l'exposition, les soins qu'on leur donne. Les meilleures sont celles qui portent, mêlées aux graminées, une certaine proportion de légumineuses venues spontanément, de trèfle sauvage, ou d'autres plantes nourricières : la chicorée, le plantain, propres à développer la production de la viande et du lait. Les plus productives sont les prairies irriguées : certaines d'entre elles, dans les années favorables, fournissent aisément une troisième coupe, à l'arrière saison... La prairie naturelle est le principal pourvoyeur de fourrage sec. Elle fournit, en outre, dans les parties basses et après la récolte du regain, un précieux pacage aux animaux descendus de la montagne.

c. — La prairie artificielle.

La prairie naturelle n'est pas seule à fournir le fourrage sec. La prairie artificielle en donne aujourd'hui une appréciable quantité.

D'une manière générale, les vallées riches en herbages irrigués sont pauvres en prairies artificielles. Il y en a un certain nombre dans le bas Lavedan (entre Lourdes et Argelès), très peu à Campan et à Barèges. En Aure, les deux régimes sont représentés : les légumineuses y sont en visible progrès, surtout dans les plaines du fond, où elles sont l'accompagnement de plus en plus fréquent des cultures. C'est dans les vallées béarnaises que la prairie artificielle est le plus répandue. En Ossau, surtout dans la partie basse (canton d'Arudy), mais aussi dans la partie haute (Laruns), l'usage des légumineuses est de pratique courante. Le trèfle incarnat (farouch), semé après l'enlèvement du blé ou du maïs, donne une seule coupe, mais fournit jusqu'aux semailles suivantes un excellent pacage d'hiver. Le trèfle ordinaire, semé en dérobé avec le blé ou, pour le maïs, au moment du dernier hersage, survit à la récolte de ces plantes, occupe le sol toute l'année suivante et quelquefois davantage et fournit plusieurs coupes. Ailleurs on sème la luzerne, dont la durée est, on le sait, plus longue. En Aspe, en Barétous, le progrès des prairies artificielles est tout aussi remarquable. Dans les trois vallées, c'est sur les fonds et sur les pentes inférieures que prospère la prairie artificielle. Dans le domaine des hautes terrasses on la rencontre rarement : c'est le domaine de la prairie naturelle, avec ou (plus souvent) sans arrosage.

La région des avant-monts appartient, dans son ensemble, au domaine des prairies artificielles : Oloron (Est et Ouest), Nay (Est et Ouest), Bagnères et Lourdes (sauf dans la plaine d'Argelès),

Lannemezan (qui appartient aux avant-monts par ses communes méridionales), Labarthe-de-Neste, Saint-Laurent-de-Neste sèment le farouch, le trèfle, la luzerne, le lotier. Tous ces cantons sont région de basses montagnes ou de forts coteaux. Les ruisseaux y ont très profondément creusé leurs vallées (Nez, Arros). L'irrigation y est difficile, sinon impossible. Dès que l'on quitte les fonds, l'eau fait défaut. Ici encore, c'est la prairie artificielle qui dispute le sol à la culture... Partout l'existence des prairies artificielles est en étroite corrélation avec l'absence ou la pauvreté des réseaux d'arrosage.

d. - L'entretien de la prairie

La richesse de la prairie ne dépend pas seulement de la nature du sol, de son exposition et de l'eau dont elle dispose. Elle dépend aussi des soins qu'on lui donne, et, en particulier, de la fumure. A cet égard, il n'y a aucune différence entre les prairies irriguées et celles qui ne le sont pas.

La fumure des prairies s'effectue au début du printemps et surtout au cours de l'automne. Elle se pratique de deux façons : par le parage des bêtes à laine et par l'épandage du fumier accumulé dans les étables.

Le parage est plus ou moins strict. Parfois on se contente d'introduire les brebis ou moutons dans les prés, où on les laisse pacager à leur guise ; parfois on les enferme à l'intérieur d'un bercail (*clédat*) que l'on déplace à la surface de l'enclos, jusqu'à ce que toutes les parties aient reçu leur part de déjections du troupeau. Quel que soit le procédé employé, le montagnard fait descendre les bêtes à laine dès la fin d'août ou le début de septembre, après la récolte du regain, tandis qu'il laisse encore le gros bétail sur les estives. Il en est ainsi un peu partout. Mais la durée du parage varie avec les modes d'élevage. En Bigorre, où le troupeau est sédentaire, il est pratiqué avec le plus grand soin et se prolonge tard. En Aspe et en Ossau, où le troupeau quitte la vallée pour la plaine dès octobre, il est beaucoup plus court, parfois assez négligé.

L'épandage du fumier appelle aussi quelques différences.

Il en est une, tout d'abord, qui provient de l'altitude et du site. Dans le fond des vallées, le paysan transporte le fumier des étables, comme il le ferait en plaine : il se sert de son char et de ses vaches. Dans les prairies hautes, il le distribue sur les herbages au moyen de traîneaux plats traînés à force de bras ou par des animaux.

Plus souvent il le transporte à dos d'animaux. Dans la plupart des vallées, les propriétaires de granges foraines ont des ânes ou des mules. Le fumier est entassé, de chaque côté de la bête, dans un bât en bois ou en osier tressé, que l'on appelle, en Barèges, l'*aubarde*, et répandu dans les prés. Beaucoup de montagnards vont recueillir le fumier, surtout celui des brebis, qui est particulièrement riche en matières fertilisantes, jusque dans les *cujalàs* et les *courtaus* des estives, pour en faire bénéficier les prés fauchables. Ces transports ne peuvent, évidemment, se faire qu'au moyen d'animaux de bât.

Il est une autre différence qui provient de la litière. Les vallées occidentales, qui cultivent plus de maïs que de blé, se servent de la fougère qu'elles ont, nous l'avons dit, en abondance, et que le paysan se procure par des coupes affouagères. Or, comme la fougère atteint de fortes altitudes, les granges, même les plus élevées, manquent rarement de litière. C'est le cas de Barétous, d'Aspe et d'Ossau. Dans les autres, l'emploi de la fougère est beaucoup moins répandu, limité à quelques quartiers (la vallée de Campan exploite des fougeraies entre Payolle et le col d'Aspin). On se sert de la paille du blé, quand on en a, c'est-à-dire dans les parties basses ; des feuilles de chênes, de noisetiers, de frênes dans les granges de moyenne altitude. Dans les plus hautes, situées à la limite de la forêt et quelquefois au-dessus, on se passe de litière. Les granges de Campbieil situées, au-dessus de Gèdre, à 1.800 mètres d'altitude, en fournissent un exemple. Les déjections des animaux s'accumulent à même le sol de l'étable. De temps en temps, on nettoie l'étable et l'on accumule le fumier à l'extérieur en un tas que l'on laisse sécher au cours de l'été. A l'automne, il est étendu sur la prairie voisine. Pour rendre plus aisément utilisable le crotin des brebis, durci par la sécheresse, le berger se sert d'une sorte de moulin qui le pulvérise. L'épandage se faisant à l'automne, le fumier de ces hautes prairies est bientôt recouvert par la neige. Au printemps, il a abandonné tous ses principes fertilisants. Mais il en subsiste des éléments fibreux : le montagnard n'a garde de les laisser perdre. Il les recueille et les porte sur le sol des étables : c'est la seule litière dont il dispose.

II. Les granges.

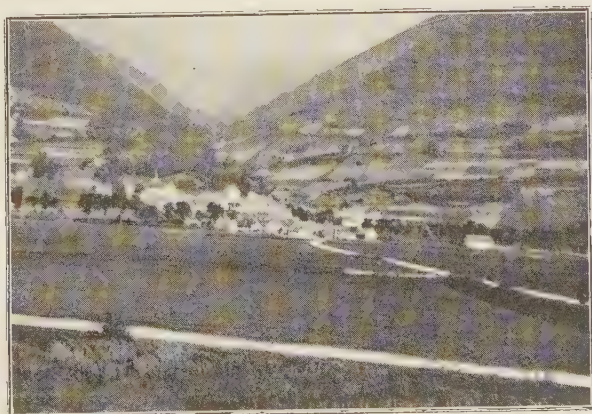
Le fourrage récolté dans les prairies est, pour une partie, transporté au village où il sert à l'entretien du troupeau pendant l'hivernage. La plus grande partie reste sur place dans les granges

A. - GRUST
(Vallée de Barèges)



B. BILHÈRES (VALLÉE D'OSSAU).

C. - ANCIZAN
(Vallée d'Aure) *



Clichés H. Cavaillès

PLANCHE VI. — Types de villages.

des prairies et des germs, où le bétail le consomme. Nous aurons l'occasion de dire comment le bétail se déplace de l'un à l'autre des domaines étagés où il vit, et de préciser la fonction de la prairie et de la grange. Il nous faut, au préalable, dire ce qu'est l'outillage de la prairie ou, si l'on veut, ce qu'est l'aménagement des granges et des étables qu'elle porte. Cet aménagement dépend surtout de l'altitude et de la distance qui la sépare des lieux habités à titre permanent. On y peut distinguer trois types assez différents d'installations :

a) Le premier correspond à l'étage inférieur : c'est celui où les granges sont d'accès facile. Le village est tout proche, les distances réduites, les déclivités faibles, les chemins faciles. L'homme peut aisément circuler, se rendre matin ou soir dans les étables pour remplir les rateliers, faire sortir les animaux, si la saison s'y prête, renouveler la litière, traire les brebis ou les vaches. Il transporte sans peine la fougère, la paille ou le lait. Dans ce domaine, les granges sont, pour ainsi dire, le prolongement du village. C'est pourquoi elles sont, comme lui, occupées toute l'année, sauf, au cours de l'été, pendant les quelques semaines où le bétail s'élève sur les montagnes. C'est pourquoi aussi elles sont le plus ordinairement dispersées, réparties au hasard des domaines et des héritages, parfois voisines des habitations humaines et faisant corps avec elles, parfois séparées d'elles.

Ce type d'agencements s'observe dans les parties basses de toutes les vallées. Il n'est nulle part aussi apparent que dans la vallée de Campan, autour du bourg ; plus haut, le long de l'Adour de Gripp et dans le quartier des Artigues, où granges, étables et maisons d'habitation s'égaillent partout dans les herbages. L'ampleur des fenils révèle l'importance de la récolte et des réserves hivernales. (Voir planche XII).

b) A l'étage moyen, les prairies, plus éloignées du village, sont à la fois plus isolées et plus groupées. Etalées sur les épaulements et sur les terrasses, elles se présentent, en beaucoup d'endroits, comme des îlots sur le communal. Avec elles, par l'accroissement de la distance verticale, les communications deviennent plus difficiles et plus longues. Enfin les conditions climatiques se modifient : la température s'abaisse ; la neige, plus abondante, demeure plus longtemps.

Ce sont autant d'exigences auxquelles il a bien fallu s'adapter. A chaque domaine correspond sa grange et son étable, parfois

isolées. Mais, plus souvent, le groupement plus serré des prairies provoque un dispositif ramassé des constructions, assemblées en manière de petits hameaux. Autre trait distinctif : ces granges de l'étage moyen ne sont occupées que durant une partie de l'année. En hiver, pendant trois mois au moins, de décembre à mars, tout est vide ; les étables fermées, le bétail absent. En été, quand le bétail gagne les plus hautes montagnes, de nouveau règne la solitude. Le reste de l'année, la vie renaît. Mais l'occupation reste incomplète. Le maître ne paraît que par intervalle. Il vient surveiller les herbages, vider les étables et étaler le fumier, réparer les clôtures et les bâtiments. Si l'enclos est en terrain irrigué, il s'y rend, à la fin de la mauvaise saison, pour curer les canaux, réparer les brèches et les autres dégâts causés par le gel et les grosses eaux. A l'époque de la fenaison, il y fait, d'ordinaire, un séjour plus prolongé, souvent accompagné des membres de la famille. C'est le moment où les hautes prairies se peuplent et s'animent.

Le reste de l'année, il se contente de déléguer dans les herbages un serviteur ou l'un de ses proches. Pour lui, il installe une demeure sommaire dont l'exiguïté contraste avec l'ampleur des granges et des étables et qui s'en distingue par la cheminée dépassant le toit et, à certaines heures, par la fumée qui s'en dégage. Elle contient un mobilier rudimentaire, quelques vivres et, le cas échéant, le matériel nécessaire à la fabrication du beurre ou du fromage.

La simplicité de cette installation a sa raison d'être : les granges de l'étage moyen conservent avec le village des relations fréquentes. On y accède, en une heure ou deux, rarement davantage, par de raides chemins. On y monte des vivres. Chaque jour, dans certaines vallées (Barèges, Campan), on y va traire les vaches dont on descend le lait pour le livrer à la consommation ou pour en faire du beurre. Souvent aussi, si la distance n'est pas trop grande et si la récolte a été bonne, on en rapporte du fourrage pour les étables du bas. Dans un cadre de bois porté à dos d'homme (*sau-mète*¹⁷ (Barèges), au moyen d'un traîneau (*satèt*) glissant sur le rude pavé du chemin (Ossau), ou encore dans un drap noué aux quatre coins, le montagnard transporte le foin qui servira à l'hivernage. Dur labeur que ne connaît pas l'habitant des plaines et qui reste, comme par le passé, une des occupations essentielles des populations pastorales.

Ce type moyen de la prairie de fauche est, de tous, le plus ré-

17. Etymologie : *Saume*, ânesse.

pandu dans les Pyrénées. Il n'est pas une vallée qui n'ait, ainsi, ses granges, disposées en ordre serré ou dispersé, séparées du village par des distances variables que l'on franchit en une heure, deux heures ou trois heures, suivant l'altitude générale du pays, ou suivant les conditions topographiques. (Voir planches II ; VIII, A et B ; IX).

En Aspe, où les distances sont d'ordinaire assez aisément franchissables, on trouve des granges un peu partout, principalement sur les pentes de la rive gauche, à l'exposition orientale. On ne peut citer qu'un seul groupe disposé en ordre serré, celui de Lhers, au voisinage de Lescun.

En Ossau, les groupes de granges se distinguent déjà mieux des agglomérations dont elles dépendent. Il n'en est pas de meilleure preuve que les granges et les *cabanots* du port d'Aste (1.000 mètres) disposés en demi-cercle sur le bord de l'escarpement qui limite les prairies du même nom, à cinq cents mètres au-dessus du fond de la vallée. Celles du port de Béon, de Castet, de Gère et de Bélesten sont exactement du même type, un peu plus dispersées seulement. Le plus considérable de ces groupes est celui du Benou (800 à 900 mètres) dont les granges, au nombre d'une trentaine, sont la propriété des gens de Bielle et de Bilhères. En Azun, ce sont les *artigaus* d'Arrens. A Barèges, les *germs* ou *herms* (le nom s'appliquant à la prairie et par extension aux constructions qu'elle porte) de Sazos, de Grust et de Luz ; ceux de Betspouey et du Bolou, dans le vallon du Bastan ; ceux d'Agnouède, au-dessus de Sia ; ceux de Pragnères, de Gèdre et de Coumèlie, pour ne citer que les plus importants et les mieux groupés. En Aure, on les appelle d'un mot qui les définit, les *granges foraines*. Elles se présentent en essaims très distincts à Lurgues, au-dessus d'Aulon, au pied du pic d'Arbizon ; à Espiaube, au-dessus de Soulan ; d'autres se groupent, dans le val de Camparan, à la lisière de la forêt de sapins. Le Rioumajou, le Moudang ont aussi leurs granges foraines. Celles du Moudang (alt. 1.556) sont, à l'extrême limite des prairies fauchables, à trois ou quatre heures de marche du village de Tramezaygues où vivent leurs propriétaires. Aussi restent-elles assez isolées. Chaque année, au mois d'août, le maître s'y transporte avec sa famille, y fauche et y sèche le foin, qui ne donne qu'une seule coupe, d'une qualité excellente, puis, après un séjour d'une ou deux semaines, regagne le village. La récolte est en partie transportée aux granges du bas, en partie consommée sur place par le bétail sous la surveillance de quelques pâtres. L'occupation dure huit mois. L'hiver, les granges sont vides.

c) Reste l'étage supérieur. Les granges qui s'y trouvent établies sont celles dont l'occupation est, d'ordinaire, la plus courte, l'enneigement y étant plus durable. Mais, comme ce sont aussi celles dont l'accès est le plus long et le plus difficile, l'occupation par l'homme y est plus complète. Ici le propriétaire ne peut s'astreindre à des déplacements quotidiens. Il préfère s'installer auprès de ses herbages et de son bétail pour toute la durée de la belle saison. Dans ce cas, il emmène avec lui sa famille. Il lui faut alors mieux qu'un simple abri, tel que se présente, par exemple, le cabanot de la vallée d'Ossau. Il aménage une construction qui, aussi simple qu'elle soit, est une maison. Et l'on a ainsi, sur les hautes prairies de certaines vallées, de véritables hameaux d'été où se transportent une partie des habitants du village d'en bas. Entre les deux, s'effectue une émigration saisonnière qui se rapproche de celles que M. Sorre a étudiées dans l'Andorre et M. Arbos dans les Alpes françaises.

Dans notre domaine, le type le plus complet est représenté dans la vallée du Bastan, où le travail agricole et la culture des céréales s'associent à l'exploitation de la prairie, et dans le haut vallon de Héas, que nous avons précédemment signalés. Ce sont, à notre connaissance, les seuls. Dans les autres cas, les déplacements ont pour unique objet l'exploitation de la prairie de fauche. Les hameaux de Saugué, de Houeçgabarde et de Saussa, établis sur les hautes terrasses qui dominent la rive gauche du Gave de Pau, entre Gavarnie et Gèdre, n'exploitent que des prairies. Placées aux meilleures expositions, reliées par des chemins et des sentiers, ombragées de quelques frênes, les maisons et les granges dont ils sont formés offrent, au cours de la belle saison, le tableau le plus animé. Les herbages, entretenus avec soin, arrosés par les canaux et les rigoles amorcés au torrent d'Aspé, fournissent deux coupes de foin et sont pacagés, la dernière récolte une fois rentrée, par le bétail jusqu'à l'extrême limite de la belle saison. A Saugué (alt. 1650-1580) les étables et les maisons sont occupées d'une façon continue d'avril à décembre par un grand nombre de familles de Gavarnie et surtout de Gèdre. Pendant six mois de l'année, l'école de Gèdre est à moitié vide, et l'instituteur du village est obligé de monter, par intervalles, dans les germs où il réunit ses élèves dispersés dans les pâtures. Saussa, qui est un peu plus bas (alt. 1500-1400 mètres), bien exposée sur sa terrasse ensoleillée et abritée du Nord, est occupée toute l'année. C'est un hameau de Gèdre qu'il domine de 400 à 500 mètres¹⁸... A quelques kilomètres de

18. Voir H. Cavaillès 156.

ces terrasses, les habitants de Gèdre entretiennent encore sur les dépôts morainiques de la haute vallée de Campbieil, au pied du pic Long, de très beaux herbages et un groupe de granges et d'habitations. Là aussi l'occupation est complète et continue, d'avril à novembre ou décembre. On y est, au-dessus des hêtres et des sapins, à l'extrême limite de la prairie cultivée (1.700 mètres).

A ce type d'exploitation des prairies se rattache encore, quoique un peu différentes, celles de Lescun et de Lhers en Aspe. A Lescun (alt. 902 mètres), une partie des habitants quitte, au cours de l'été, les maisons du village, étroitement serrées et étagées sur leur terrasse au soleil, et se transportent dans des habitations d'été situées, au milieu des prés, les unes à même altitude, mais de l'autre côté du Gave et à une exposition moins favorable, les autres sur le même versant, mais un peu plus haut. L'hiver, la plupart de ces granges sont fermées. Les propriétaires ne les visitent que par intervalle pour les soins à donner aux animaux qu'on y a laissés. L'été, tout s'anime. De Lescun reviennent les maîtres de céans. Les maisons s'ouvrent ; les foyers, rallumés, donnent leur mince filet de fumée. Les prairies, reverdies, se repeuplent. Certains quartiers sont alors particulièrement vivants, telle la jolie plaine ouverte à l'issue du vallon de Bernère (ou d'Irhaxe)... Lhers est occupé toute l'année. Il a une école et un adjoint délégué du maire de la commune (Accous) pour les actes de l'état-civil.

Les agglomérations de ce troisième type sont de véritables villages d'été. La maison d'habitation, avec son foyer et son matériel, s'y élève à côté de la grange et de l'étable. Avec leurs bâtiments plus amples, leurs chemins unissant les demeures, leurs bouquets de hêtres ou de frênes, elles représentent un établissement plus durable et plus complet que les groupes des cabanots, des germs et des granges qui occupent la plus grande partie des prairies d'altitude moyenne. La famille s'y transporte tout entière. Elle s'y installe avec ses compagnons ordinaires : non seulement le chien de la maison, mais le cochon et les poules. Seulement ce genre d'établissement est assez rare. Et sa rareté est d'un grand intérêt : elle témoigne de la plus faible altitude de la montagne pyrénéenne comparée à celle des régions alpestres.

Conclusion

Telle est la prairie pyrénéenne, productrice de fourrage d'hiver. La place qu'elle occupe dans les différentes vallées, la part qu'elle fournit à l'alimentation du bétail, sont d'importance très variable.

Beaucoup de communes béarnaises en sont médiocrement pourvues. Le haut Ossau ne possède, en dehors du Benou, que des herbages peu étendus. Il en est de même d'une partie de la vallée d'Aspe. De même encore à Ferrières et à Arbéost, en Lavedan, bien plus béarnaises que bigourdanes par leurs aptitudes et leur genre de vie. La plupart de ces communes manquent de fourrage d'hiver. C'est pourquoi elles envoient, pendant cette saison, leur bétail pacager en plaine. Toute autre est la situation dans la vallée de Barèges et à Campan. Celles-là, riches en terrasses faciles à aménager, en dépôts morainiques, ont grande abondance de prairies, pour la plupart irriguées. Le fourrage y est abondant. Et le bétail, d'ailleurs moins nombreux, y peut subsister en toute saison. Elles ignorent la transhumance hivernale.

Même dans les vallées les moins favorisées, la prairie est partout en voie d'extension. A tout le moins, elle conserve ses positions anciennes. Nulle part, on ne constate qu'elle recule. Il y a moins de ruines et de constructions abandonnées dans les prairies qu'il n'y en a sur les montagnes, parfois même dans les villages. Les granges et les maisons qui les occupent sont bien entretenues ; beaucoup sont neuves. Bien plus, leur outillage se modifie et se modernise. Il n'est pas rare d'entendre, en des lieux où l'on ne s'y attendrait guère, le tic tac régulier des faucheuses mécaniques. On en trouve au Benou, que l'on atteint par une route carrossable ; nous en avons vu aussi à Lhers, où l'on n'accède qu'à dos de mulet. Vraisemblablement elles y avaient été transportées par pièces démontées.

Dans l'ensemble des domaines exploités par le montagnard, — champ cultivé, prairie fauchable, pacage commun, — c'est, sans conteste, la prairie qui a le plus gagné en étendue et en valeur productive et qui remplit actuellement la fonction la plus utile dans l'alimentation du troupeau.

CHAPITRE VI

LA MONTAGNE

Comparé aux domaines inférieurs de la vie pastorale (champs cultivés et prairies de fauche), il apparaît que le domaine supérieur, la montagne, est celui dont la physionomie générale a le moins changé. S'il s'est produit dans son exploitation d'assez sensibles modifications dont il sera question plus loin, sa fonction est restée la même. Moins que jamais, la montagne est terrain de culture. L'a-t-elle été dans le passé ? Nous avons dit précédemment que c'est extrêmement douteux. Une chose est certaine, c'est qu'elle a entièrement cessé de l'être. Tout au plus, exceptionnellement, porte-t-elle, à côté des *courtaus* les plus bas, quelques pommes de terre, quelques maigres légumes que le montagnard n'est jamais assuré de récolter... De même, la montagne a à peu près complètement cessé de produire le fourrage sec. La fauchaison en terrain indivis, si répandue autrefois, est aujourd'hui abandonnée. On ne la pratique que dans un très petit nombre de quartiers, à Saugué, à Pouey-Arabi, à Aussoue, surtout, où les gens de Gavarnie font de belles récoltes d'une herbe haute, drue et excellente qu'ils descendent à dos d'animaux dans les granges des germs ou du village. Encore cette pratique paraît-elle abandonnée depuis une dizaine d'années, le montagnard trouvant ailleurs des gains plus faciles. A Coumélie, la fauchaison par les hommes de Gèdre a été abandonnée aussi, et à une époque déjà plus lointaine... Ainsi, la montagne a aujourd'hui pour unique mission de fournir au troupeau, pendant les mois de la belle saison, sa provende fraîche.

I. La montagne, terrain de parcours.

Il est nécessaire de définir tout d'abord, comme il vient d'être fait pour la prairie de fauche, les positions de la montagne dans la vallée, cadre de la vie pastorale, son étendue relative et sa fonction.

Il n'est pas très facile d'exprimer son étendue par des chiffres. Mais on peut se faire une idée suffisamment précise de la place qu'elle occupe dans l'ensemble du domaine communal. Dans le

domaine des vallées, la propriété communale¹ non forestière, répartie dans les statistiques officielles sous les deux rubriques « pâturages et pacages » et « landes et terres incultes », occupe les deux tiers, les trois quarts, quelquefois davantage, de la superficie totale de chaque canton². La proportion est naturellement de plus en plus forte à mesure que l'on s'élève des communes les plus basses vers les communes les plus hautes : Lescun, Laruns, Gavarnie, Tramezaygues et Aragnouet ont d'immenses étendues de montagnes herbagères.

Dans la région des avant-monts, ou, si l'on préfère, de la lisière pyrénéenne³, l'étendue de la propriété communale non boisée s'abaisse partout au-dessous de la moitié de la surface totale, presque partout au-dessous du tiers. Les terrains de parcours, formés pour la plupart, de fougeraies et de landes à ajoncs (touyàs en Béarn) sont de médiocre valeur. Mais un certain nombre sont de véritables montagnes, étagées sur les versants extérieurs des chaînes bordières et parfois au delà des crêtes. Certaines communes de la lisière sont, de ce fait, soit individuellement, soit en corps de syndicats, propriétaires de très beaux herbages. Tel est le cas de Bruges (Nay-Ouest) dont les domaines s'enchevêtrent avec ceux de Louvie-Juzon, qui est du bas Ossau (Arudy); de Saint-Pé, de Lourdes. Plusieurs communes du bas Lavedan, groupées en syndicats, exploitent, entre le Gave de Pau et l'Adour, les montagnes indivises du Houscau, de Castelloubon et de la Baronnie d'Angles. Germs, Pouzac et Trébons, voisines de Bagnères-de-Bigorre, Cieutat et les Baronnies, dans le domaine de l'Arros, sont, elles aussi, propriétaires de vastes étendues de pâturages.

Les montagnes se différencient par les qualités propres à chacune d'elles. Il en est de bonnes et de mauvaises entre lesquelles le paysan des vallées ne se trompe pas. On a dit plus haut ce qui les distingue. C'est la nature et la composition du sol, plus ou

1. Nous rappelons qu'il n'existe, ni dans les vallées béarnaises, ni en Bigorre, ni dans la vallée d'Aure, d'autres propriétaires de montagnes que les communes.

2. Superficie totale par vallées :

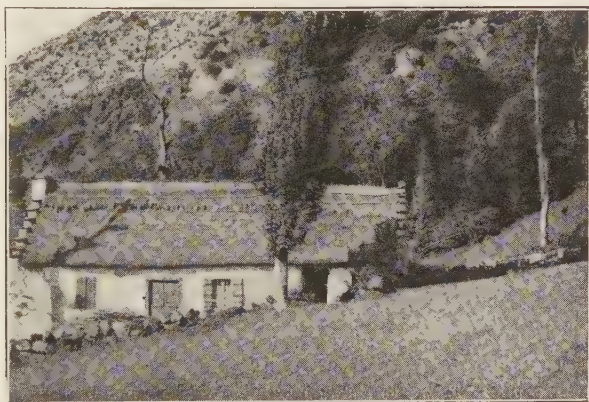
Barétous (Aramits)	Hectares	20.990
Aspe (Accous)	"	48.941
Ossau (Arudy et Laruns)	"	61.618
Azun (Aucun)	"	26.588
St-Savin-Cauterets (partie Argelès) ..	"	17.730
Barèges (Luz)	"	44.708
Campan (Campan)	"	14.544
Commune de Bagnères-de-Bigorre ..	"	12.919
Aure (Arreau et Vielle-Aure)	"	53.019
Bordères-Louron	"	16.349

3. Oloron-Ouest et Oloron-Est, Nay-Ouest, Saint-Pé, partie de Lourdes, Bagnères-de-Bigorre, Labarthe-de-Neste, Sud de Lannemezan.



A. - MAISON OSSALOISE.

(Béon)



B. - MAISON A GÈDRE-DESSUS.

(Vallée de Barèges)



C. - MAISON A GRIPP.

(Vallée de Campan)

Clichés H. et S. Cavaillès

moins apte à nourrir des espèces variées, à se laisser pénétrer par leurs racines, à retenir les eaux superficielles. C'est l'ardeur et la durée de l'insolation, l'abondance des pluies et des brumes, l'épaisseur et la durée des neiges hivernales, déterminées elles-mêmes par l'altitude et l'exposition. C'est la richesse des herbages, l'abondance des espèces nourricières, graminées, légumineuses, réglisse de montagne, plantain. C'est la fréquence des fontaines et des sources où le bétail s'abreuve. Ce sont enfin les conditions topographiques, car, si les facilités d'accès dépendent surtout de la distance, les facilités de parcours et de circulation sont en relations évidentes avec le modelé des surfaces. Il existe, à toutes les altitudes et aux plus hautes, des surfaces dont l'inclinaison est faible et les profils adoucis, où les ravins, les chaos de pierres, les coins d'ombre sont rares. Sur celles-là, les troupeaux peuvent vaguer en toute sécurité, sans danger de se blesser ou de se perdre, sous la surveillance de bergers peu nombreux, ou même sans bergers.

Il y a ainsi, dans chaque vallée, des pâturages de choix, que l'on s'est longuement disputé et que leurs possesseurs actuels défendent avec un soin jaloux. En Aspe, c'est Sencours, Peyrenère, à toucher la frontière ; c'est Lhurs, à portée de Lescun. En Ossau, Anéou, proche des belles pelouses du Roumiga, où se tenaient jadis les *bistes*⁴ traditionnelles des gens d'Ossau et de Teña ; c'est Bious et Pombie, que domine le pic du Midi ; c'est Anouillas, au pied du Ger. A Barèges, c'est le Tourmalet ; aux abords de Gavarnie, Aussoe et les Espécières. A Campan, c'est Arizes ; en Aure, la montagne du Transport ou des Quatre-Véziaux, le Rioumajou, le Moudang et la Géla... Ces domaines sont, chaque été, occupés par les troupeaux des vallées dont ils dominent les villages et, en moins grand nombre, par les troupeaux transhumants. Chaque été, ils se peuplent et s'animent de la vie des animaux et des hommes, du bruit des sonnailles.

Mais il en est aussi que l'homme laisse à leur isolement. Ce sont les mauvaises montagnes, celles dont le sol est maigre, les surfaces déclives, sillonnées de ravins et semées d'éboulis, exposées au Nord ou à l'Ouest. Là, l'herbe est chétive et clairsemée, les eaux rares, la circulation pénible. Ainsi les hautes surfaces granitiques que dominent le Néouvieille et le pic Long, une partie du massif de Cauterets, n'ont jamais eu qu'une médiocre notoriété. Elles sont, aujourd'hui, plus délaissées que les autres. Certaines, enfin, trop hautes ou trop lointaines, sont abandonnées, moyen-

4. Entrevues, conférences.

nant finances, au parcours des Espagnols. (Artouste, les hauts de la Géra et du Rioumajou).

Toutefois, ce n'est ni son étendue, ni même sa richesse qui donne à une montagne toute sa valeur et détermine la nature des services qu'elle est appelée à rendre au troupeau : c'est, avant tout, la place qu'elle occupe dans la vallée. C'est que les montagnes, terrains de parcours du bétail, s'étagent aux altitudes les plus diverses. Il en est de hautes, qui s'étendent dans la zone des prairies alpines et se confondent avec elles. Il en est aussi de moyennes et de basses, que l'homme a gagnées sur la forêt. Suivant qu'une montagne se place à l'un de ces étages, elle s'ouvre plus ou moins tôt au parcours des animaux et peut les garder plus ou moins longtemps. De son altitude dépend sa fonction dans l'alimentation, la vie même du troupeau.

Sur les plus basses, étagées des abords de la zone habitée jusqu'aux environs de 1.400 à 1.600 mètres, suivant les vallées, la neige vient plus tard et fond plus tôt. Celles-là reçoivent le bétail au printemps et à l'automne, mais, parfois aussi, au cours de l'hiver ; au total, pendant la plus grande partie de l'année. C'est dire que leur fonction, dans l'exploitation pastorale, est essentielle. Ce sont les pâturages de basse montagne qui ont contribué, tout autant que les terres cultivables des fonds, à fixer le site des villages. Ainsi le Layens, en Aspe, est exploité par les deux communes d'Osse et de Lourdios... Les montagnes supérieures, plus longtemps occupées par les neiges, ne sont guère accessibles que de juillet à septembre. Au cours de ces trois ou quatre mois, on y envoie les troupeaux, non seulement parce que l'herbe de ces « estivales » a des qualités de fraîcheur et une valeur nutritive qui leur sont propres, mais aussi afin de ménager les pacages inférieurs et de leur permettre de se reconstituer. Ainsi, chacun a intérêt à y envoyer son bétail.

Nous avons montré, au début de ce travail, comment, par l'effet de la disposition transversale des vallées pyrénéennes et de l'étagement des surfaces, les communes qu'elles abritent sont très inégalement pourvues de montagnes basses et de montagnes hautes. Il nous faut dire comment l'industrie pastorale s'est accommodée de ces conditions.

La région longitudinale des avant-monts dispose de très basses montagnes ou de forts coteaux dont les herbages sont utilisables toute l'année. En revanche, elle n'a pas de hautes montagnes. Et c'est pourquoi elle envoie ses troupeaux, en été, vers les régions

supérieures des vallées. Quelques-unes des communes de ce domaine, possèdent, en haute montagne, des pâturages en toute propriété (Cieutat, Bagnères); d'autres y ont des droits d'usage (bas Ossau). La plupart y louent, sous des formes qui seront indiquées ailleurs, des herbages. Ainsi cette région est le principal pourvoyeur de la transhumance d'été.

Si l'on pénètre dans les vallées, il faut encore distinguer.

Il y a un premier domaine qui correspond à leur partie basse et moyenne, creusée, pour sa plus grande partie, dans la région des plis et des barres calcaires. Les communes qui s'y trouvent établies ont souvent, dans leur voisinage immédiat, des montagnes à toutes les altitudes. Ces communes-là ont, pour ainsi dire, sous la main, pâturages de printemps et d'automne et pâturages d'été. Telles sont Aydius, en Aspe; Béost et Louvie-Soubiron, en Ossau; nombre de communes du bas Lavedan (dans le Dabantaygue notamment), presque tout Campan. Dans ces domaines, les mouvements du bétail sont des plus simples: les troupeaux s'élèvent progressivement, de semaine en semaine, sans avoir à se livrer à de longs déplacements.

Mais le plus grand nombre de ces villages n'a, dans son voisinage, que de basses montagnes. Ils sont obligés, pendant l'été, de recourir à la région suivante, celle des hautes vallées, comme le font ceux de la lisière. La plupart y sont propriétaires de montagnes, soit individuellement, soit en corps; ou bien ils y possèdent des droits d'usage. Pour gagner ces estives, leurs troupeaux sont astreints à des déplacements plus ou moins longs, parfois assez compliqués. Descendus de la basse montagne où ils ont pacagé au printemps, ils redescendent d'ordinaire au village, remontent la vallée, par les routes du fond, jusqu'aux points où s'amorcent les sentiers, et gagnent les estives. En d'autres cas, ils passent d'une montagne à l'autre par les sentiers des pentes, ou, par des cols, au-dessus des crêtes. Ces déplacements, imposés par la distribution des pacages, répétés deux fois au cours de l'année, à l'aller et au retour, ont été souvent confondus avec ceux des troupeaux transhumants venus des plaines inférieures et de la lisière.

Restent les communes des régions hautes. Celles-là, fort étendues pour la plupart, sont riches en pacages d'été, quelquefois beaucoup moins en pacages de printemps et d'automne. Le parcours des troupeaux en subit de sensibles modifications. D'ordinaire, ils se trouvent raccourcis par le fait que hautes et basses montagnes sont voisines. Mais ils peuvent aussi être fort compliqués par le fait du morcellement et de l'enchevêtrement des pacages. La nécessité de

la transhumance hivernale, qui s'impose à certaines des agglomérations pastorales de ces domaines, est encore une cause de complication dans les parcours. La vallée d'Ossau nous en fournira un exemple particulièrement curieux avec la grande commune de Laruns.

Nous aurons à revenir sur le mécanisme des déplacements du bétail entre les domaines étagés où il vit et s'alimente. Retenons seulement, de ce qui précède, cette distinction essentielle entre basses et hautes montagnes, premier élément de différenciation entre les communautés pastorales, et rappelons qu'elle est la cause première de l'indivision intercommunale et du régime de la mise en défens saisonnière des montagnes (*vète*).

II. Le régime d'exploitation de la montagne

Comparaisons avec le passé

Il n'est pas très facile de marquer par quels traits l'exploitation actuelle de la montagne se distingue de l'exploitation ancienne. L'utilisation des pâturages est fixée beaucoup plus souvent par la tradition, par des délibérations des assemblées communales apportant telle modification de détail aux anciens usages que par des textes codifiés en forme de règlements. Ces règlements, d'ailleurs, quand ils existent, ne disent pas tout. Et les délibérations des assemblées communales ou syndicales dont ils sont sortis prouvent qu'il y a eu souvent quelque incertitude dans les anciens modes de jouissance. Ainsi les termes de comparaison, trop souvent, font défaut. Nous en avons toutefois réuni d'assez nombreux pour qu'il nous soit possible de mesurer les changements intervenus au cours des cent cinquante dernières années.

1°. — **La répartition des biens indivis** entre les communes ou les groupes de communes est restée à peu près partout ce qu'elle était sous l'ancien régime. Dans deux vallées seulement se sont produits des changements appréciables, en Aspe et en Ossau.

Dans la vallée d'Aspe, le morcellement des biens entre les communes, très ancien, nous l'avons dit, s'est poursuivi au cours du XIX^e siècle. Il existait encore en 1860 un important domaine de montagnes indivis entre Urdos, Etsaut et Cette-Eygun. Un accord intervenu à cette époque l'a réparti entre les trois communes. L'indivision ne subsiste plus, dans la vallée, que pour un petit nombre de pacages et pour une étendue forestière beaucoup plus intéressante, la forêt d'Issaux, propriété commune des trois villages d'Osse, Lées-Athas et Lourdios-Ichère. Ces biens sont aujourd'hui régis par



A. - GRANGE ET CABANOT.

(Benou, Vallée d'Ossau)



B. - MAISON ET GRANGES.

(Saint-Sauveur, Vallée de Barèges)



C. - CHAMP DE SARRASIN.

(Grust, Vallée de Barèges)

Clichés H. Cavaillès

PLANCHE VIII. — Granges, prairies et cultures sur les pentes.

les deux commissions syndicales de la Baig (Osse et Lourdios) et d'Issaux (Osse, Lourdios et Léés-Athas). D'autre part, il subsiste dans le haut de la vallée, un certain nombre d'enclaves et de droits d'usage qui perpétuent le souvenir de l'ancienne indivision. C'est ainsi que Osse, Lourdios et Borce ont la jouissance commune de la montagne d'Alhary, toute proche de la frontière, et que Cette-Eygun dispose de Peyrenère, beaucoup mieux placée au voisinage du Somport. Ce ne sont plus que des résidus. La règle, c'est que chaque commune a aujourd'hui son domaine de parcours sur son propre territoire et à sa portée. Dans le haut d'Aspe, Urdos, Etsaut et Cette-Eygun se partagent tous les versants de la rive droite. Ceux de la rive gauche, avec les magnifiques hêtraies de Belonce et du Baralet, qui en dépendent, appartiennent à Borce. Bedous, Accous, Osse et Léés-Athas, groupés sur le pourtour de leur bassin, se partagent les pentes qui le dominent et les vallons qui y accèdent. Accous y ajoute les pacages d'Izeye, sur le versant d'Ossau ; les annexes de Lhers et de Labadie, proches de Lescun, et la montagne de Lacuarde, voisine de la frontière espagnole. Lourdios et Aydius exploitent les herbages de leurs vallons respectifs, contigus à ceux de Barétous et d'Ossau... Lescun règne sans partage sur les vastes montagnes de son domaine, suspendu en forme de conque, très haut au-dessus de la vallée principale. Sarrance et Escot ont aussi leurs herbages étagés sur les versants qui les dominent.

De cette situation résulte une évidente inégalité. Les communes de la région haute sont riches en herbages. Lescun les dépasse toutes par l'étendue de ses montagnes ; Borce, par celle de ses forêts. Etsaut possède la baig de Sencours, aux pentes douces et aux herbages abondants. Aydius, voisin d'Ossau, dispose de vastes parcours en toutes saisons. En revanche, Sarrance et Escot n'ont que de basses montagnes et se voient obligées de s'adresser, pendant l'été, aux communes de la haute vallée ou d'envoyer en Ossau une partie de leurs troupeaux. Des brebis d'Escot, par exemple, pacagent à Seügs, qui est de Laruns.

En Ossau, la répartition des biens indivis est restée sans changements jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Elle était déjà, à cette époque, l'objet de vives discussions. Tandis que les communes supérieures, restées exclusivement pastorales, par ailleurs pauvres en prairies à foin, en pacages de faible altitude, avaient tendance à demander beaucoup aux estives, les communes inférieures, plus agricoles, attirées déjà vers les occupations industrielles, et, d'autre part, suffisamment pourvues de fourrages, n'envoyaient plus leurs

troupeaux en haute montagne que pendant une période assez courte, d'ordinaire les quatre ou six semaines qui suivent la dévète générale (début de juillet). Cette opposition d'intérêt apparut nettement à l'époque où la reconstitution, sous le nom de syndicat, de l'ancienne jurade (loi du 18 juillet 1837), mit en contact permanent des représentants des communes en contestation. Les discussions prirent dès lors une forme plus régulière et aboutirent, sur la demande réitérée du bas Ossau, au partage du 20 avril 1853, lequel fut homologué deux ans plus tard (1855). Le bas Ossau eut pour sa part Anéou, Arrius, Anouillas, c'est-à-dire les Montagnes générales situées à l'Est du pic du Midi d'Ossau, ainsi que la partie orientale de la lande du Pont-Long. Le haut Ossau reçut Bious et Pombie (à l'Ouest et à l'Est du même pic), Seügs et Art (droite et gauche du gave de Soussouéou), avec la partie occidentale du Pont-Long (la ligne de démarcation étant représentée par la route de Pau à Bordeaux). (Voir fig. 6, p. 235).

Le partage étant réalisé entre les deux groupes de communes, les usagers n'eurent plus qu'à assurer à chacune d'elles sa part de jouissance. Ainsi furent adoptés, en conformité avec l'ancienne distribution des feux, des arrangements qui sont, depuis cette époque, restés en vigueur, et dont les termes essentiels sont les suivants :

Bas-Ossau ⁵. — Les Montagnes générales du bas Ossau sont divisées, chacune suivant son étendue, et la valeur de ses herbages, en un certain nombre de parts appelés cujalàs, le mot servant à désigner à la fois l'abri du berger et la surface de parcours qui en dépend. Le nombre total est de vingt-et-un cujalàs. Chaque commune a la jouissance d'un, deux ou trois cujalàs, suivant le tableau que voici :

Arudy	3 cujalàs
Bescat	1 »
Buzy	3 »
Castet	2 »
Izeste	1 »
Louvie	3 »
Lys	3 »
Sainte-Colome	2 »
Séguinacq	1 »
A répartir par le sort	2 »
Total	21 cujalàs

5. Archives du Bas-Ossau à Arudy. Cf *Rapport pour le partage des hautes montagnes indivises entre les communes de la vallée d'Ossau formant le Syndicat du Bas-Ossau*. (E. Boura, P. Loumit, F. Bourdenne). (Autogr. de Véronèse, 1, rue Bayard, Pau.) Consulté à la mairie de Louvie-Juzon.

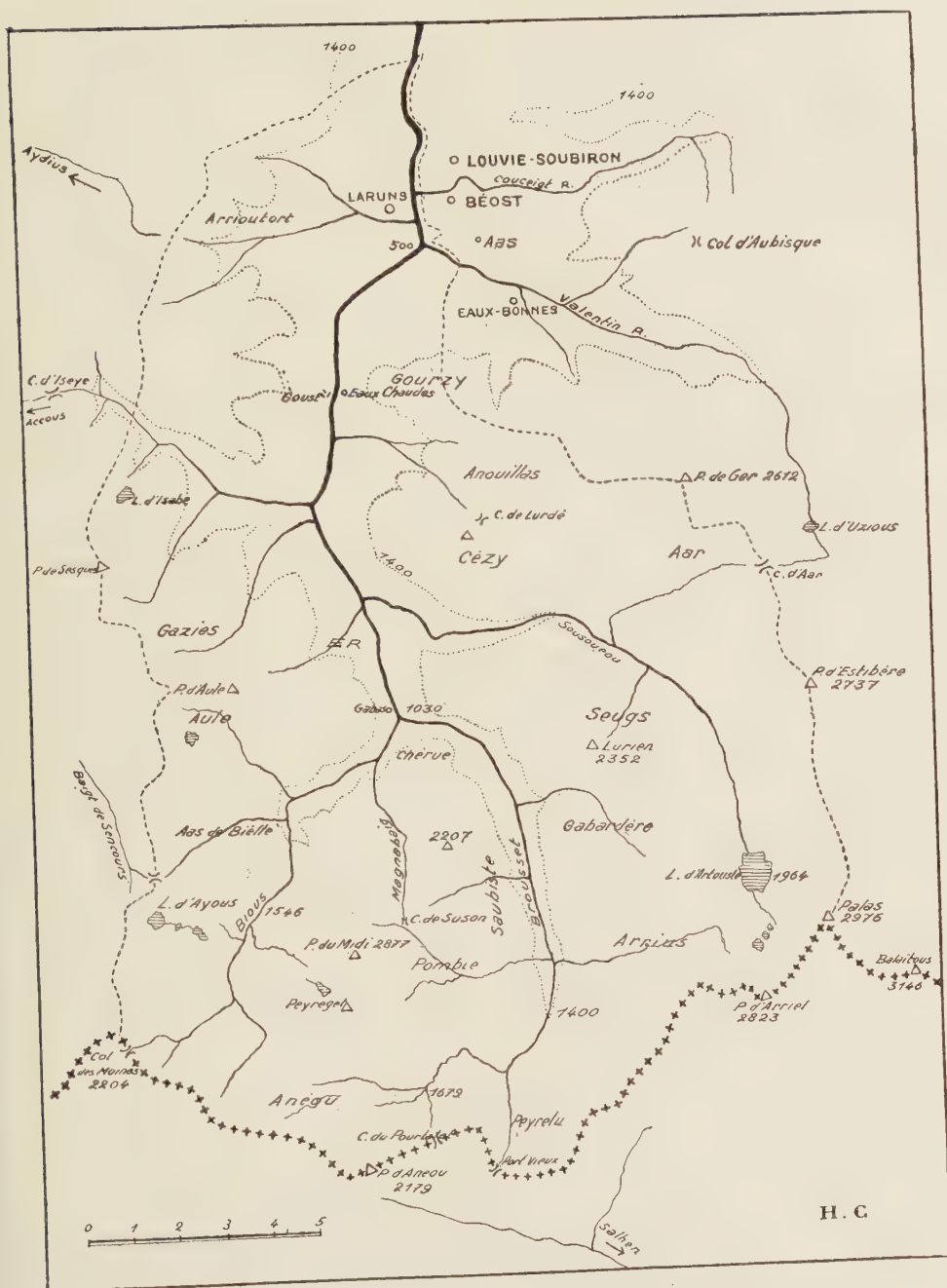


FIG. 6. — Enchevêtrement des montagnes communales et syndicales sur le territoire de la commune de Laruns (Voir tableau p. 268)
(d'après le plan cadastral et la carte à 1/80.000^e)

Naturellement les montagnes et, par suite, les cujalàs qu'elles portent ont une valeur très inégale. Anéou a des herbages excellents, une exposition au Midi exceptionnellement favorable, des pentes faiblement inclinées, exemptes de ravins et d'éboulis, des eaux abondantes. Elle est, en outre, de l'accès le plus facile grâce à l'excellent chemin qui, par le col du Pourtalet, gagne la vallée de Teña et Salhen⁶. Elle compte 14 cujalàs. Les pacages d'Anouillas, fond de doline que dominent les escarpements calcaires du pic de Ger, sont aussi d'excellente qualité, surtout pour les brebis. Anouillas a, en outre, de magnifiques sources. Mais son exposition au Nord, sa disposition en forme d'entonnoir l'exposent à de violentes bourrasques et à de fréquents brouillards qui rendent plus difficile la surveillance du bétail. Enfin le bois fait défaut dans son voisinage immédiat et le combustible manque. Anouillas a cinq cujalàs. Arrius, la plus petite des montagnes du bas Ossau, a de l'eau et du bois. Mais sa forte altitude, la raideur de ses pentes font qu'elle n'est accessible au gros bétail que dans sa partie inférieure. Ses herbages se répartissent entre deux cujalàs.

Pour compenser l'inégale valeur de ces pacages, les cujalàs sont répartis entre les communes suivant un ordre de roulement. Chaque année, à la date du 24 juin, le syndicat du bas Ossau procède à un tirage au sort qui établit l'ordre suivant lequel elles seront servies. Et, suivant cet ordre, les bergers de chacune d'elles tirent à leur tour le nom des cujalàs qu'elle exploitera. Après quoi, on procède, s'il y a lieu, à des échanges amiables entre les bergers. L'ouverture des pacages (dévète) a lieu, entre le 12 et le 18 juillet, au jour fixé chaque année par l'assemblée syndicale. La fermeture (vète) se produit automatiquement par le retour des neiges.

Haut-Ossau. — Les huit communes du haut Ossau exploitent leur part de montagnes (Bious, Pombie, Art et Seügs) de la même manière, ou peu s'en faut, que les communes du bas Ossau, les leurs. Leurs 21 cujalàs se répartissent actuellement à raison de 10 pour Bious, 5 pour Pombie, 3 pour Art, 1 pour Seügs. La jouissance des cujalàs de Bious appartient à Bielle, Bilhères, Gère-Bélesten et Aste-Béon (les deux hameaux d'Aste et de Béon se remplaçant d'année en année). Les bergers des quatre communes tirent au sort les cujalàs. Ceux de Pombie sont attribués à Laruns, dont les bergers s'entendent à l'amiable. Pour Seügs, la jouissance appartient également à Laruns : elle l'affirme d'ordinaire à des trou-

6. Ce chemin a été, quelques années avant la guerre, aménagé en route carrossable. Les propriétaires du bas Ossau, quand ils vont visiter leur bétail ou ravitailler leurs bergers, gagnent aujourd'hui les estives d'Anéou en auto.

peaux du dehors (à un berger d'Escot, actuellement). Les cujalàs d'Art sont exploités par les trois communes d'Aas-Eaux-Bonnes, Louvie-Soubiron et Béost : un tirage au sort y est nécessaire, le nombre des cujalàs ne correspondant pas à celui des communes. Louvie-Soubiron et Béost, ayant à leur portée de vastes montagnes particulières, afferment généralement leurs cujalàs à des bergers de Laruns.

La jouissance des Montagnes générales s'ouvre chaque année à une date fixée par le syndicat. La dévête se place d'ordinaire entre le 7 et le 16 juillet.

Dans les autres vallées, la situation est restée ce qu'elle était à la veille de la Révolution. On peut seulement signaler que, dans la vallée de Campan, il a été, à diverses reprises, question de répartir les domaines indivis entre le bourg de Campan et les deux hameaux de Sainte-Marie et de la Séoubé (ce qui aurait, d'autre part, entraîné la transformation de ces deux annexes en communes distinctes). Ces projets n'ont, jusqu'ici, pas eu de suite : l'indivision a été maintenue. Dans l'ensemble, les vallées sont donc restées fidèles aux arrangements anciens. S'il s'est manifesté, par endroits, une certaine tendance à la répartition des montagnes entre les communes, c'est qu'il était devenu nécessaire de simplifier des situations par trop enchevêtrées ou de mieux définir des droits d'usage qui prêtaient à des discussions. On peut prévoir, dans l'avenir, d'autres arrangements du même type. Mais ils resteront limités. Les vallées ne renonceront pas de sitôt à l'indivision des montagnes ni aux droits d'usage tels qu'ils sont actuellement exercés. Indivision et droits d'usage leur sont, nous l'avons expliqué ailleurs, étroitement imposés par la disposition des vallées. Ils sont une nécessité. A plus forte raison, le montagnard n'est-il pas disposé à laisser porter atteinte au régime de l'exploitation collective des montagnes. Il reste fidèle aux vieilles habitudes qui lui faisaient refuser le partage des communaux au temps de la Convention⁷.

7. L'indivision des montagnes entre plusieurs communes est devenue très rare dans les Alpes françaises. D'après l'abbé Guillaume, on comptait, au x^e siècle, dans l'ensemble des vallées qui forment aujourd'hui le département des Hautes-Alpes, 96 mandements ou groupes de communes entre lesquelles les montagnes et les forêts étaient indivises. Il n'en subsistait plus que deux en 1889. Les autres ont réparti leur domaine entre les communes et se sont dissous. (Abbé Guillaume : *Règlement forestier du mandement de Savines en 1621*, Bull. de la Soc. d'Etudes des Hautes-Alpes, VIII^e année, 1889, p. 83-110. Cf. Arbos, 1, p. 75-76.)

Dans les Pyrénées, l'indivision s'est maintenue dans un très grand nombre de vallées. En dehors de la Bigorre et du Béarn, on la retrouve dans le pays de Foix, la Barousse

2°. — En ce qui concerne la **gestion des montagnes communes**, la situation s'est trouvée sensiblement modifiée. Les anciens organismes des vésiaus générales de vallées avaient, nous l'avons montré, subi, au cours du XVIII^e siècle, plus d'une atteinte. Ils disparurent avec la Révolution. Les lois des 14 et 22 décembre 1789 qui organisèrent les nouvelles municipalités, ne créèrent aucune administration qui pût les remplacer. La jurade d'Ossau se réunit pour la dernière fois à Bielle le 4 février 1790. Et il en fut de même à Saint-Savin et à Barèges. Pendant toute la période révolutionnaire et impériale et au cours des années qui suivirent, il n'y eut pas d'autres organismes que ceux des communautés particulières. On vit, il est vrai, réapparaître au moins une partie des administrations de vallées sous le Directoire. La Constitution de l'an III avait créé des municipalités cantonales. Il y eut une municipalité cantonale de Luz qui groupa les communes de la vallée de Barèges. Mais ce ne fut là qu'un retour momentané et sans doute incomplet aux anciens usages. Et d'ailleurs, nous sommes mal renseignés. Rien n'était venu remplacer les anciennes organisations syndicales.

Dans les vallées où le domaine des montagnes avait été partagé entre les communes, il n'y eut pas de difficultés. Mais dans celles où l'indivision subsistait, il fallut bien suppléer aux lacunes de la loi. L'administration y pourvut, au temps de l'Empire, par des arrêtés préfectoraux, et prétendit assurer la gestion des biens indivis par des commissions administratives. Or les maires continuaient à se réunir en dehors de ces commissions, pour s'occuper des affaires qui intéressaient leurs communes. Ils résistèrent, firent opposition aux actes de l'administration. Les tribunaux leur donnèrent raison. La situation resta difficile pendant toute la période impériale, surtout à Saint-Savin et à Barèges, où le domaine communal comprenait, outre les pacages et les forêts, les sources de Cauterets, de Saint-Sauveur et les bains de Barèges. Elle resta sans grand changement jusqu'en 1837.

et le Pays basque (Soule, Cize, Mixe, Ostabat, Baïgorry) avec, naturellement, la commission syndicale chargée d'en assurer la gestion (Cf. H. Cavaillès 157.)

Dans les Pyrénées espagnoles, l'indivision est au moins aussi générale. Un très grand nombre de vallées de la Catalogne, de l'Aragon et de la Navarre sont, respectivement, propriétaires de leurs montagnes et de leurs forêts. Pour en assurer la gestion, les communes sont groupées, comme sur le versant béarnais ou bigourdan, en vicqs et en administrations de vallées (*vicos, mancomunidades*). L'assemblée (*junta*) de la vallée procède à toutes les opérations ordinaires : bornages, répartition des troupeaux sur les herbages, mise en défens (*veda y apertura de pastos*), nomination de gardes, entretien de chemins et de bâtiments, location d'herbages. Elle nomme en outre le médecin de la vallée, autorise les coupes de bois, etc.

On trouvera une exacte analyse de la *mancomunidad* de Broto (Aragon) dans J. Costa. *Colectivismo agrario en España*, p. 367.

Cette année-là fut votée la loi municipale du 18 juillet. Elle autorisait les communes propriétaires de biens indivis à former, pour les administrer, des commissions syndicales et en rendait l'organisation obligatoire si une seule commune le demandait. Les communes de la vallée de Barèges, celles de Saint-Savin, celles de la vallée d'Ossau, d'autres encore en réclamèrent aussitôt l'application. Et les organismes anciens reparurent sous le régime de la loi nouvelle que devaient compléter, plus tard, les lois de 1884 et de 1890⁸.

Les domaines indivis sont donc, aujourd'hui comme par le passé, gérés par des administrations communes. Les commissions syndicales sont bien les héritières des anciennes jurades ou assemblées consulaires. Toutefois, elles sont loin d'en avoir l'activité. D'abord, elles n'ont reparu que là où l'indivision subsiste. D'autre part, leurs attributions sont beaucoup plus restreintes, limitées aux affaires qui touchent à la gestion des pâturages, des sources thermales et à quelques questions forestières. Les deux syndicats du haut et du bas Ossau procèdent chaque année à l'attribution des cujalàs, prononcent la dévète ou la vète. Et c'est à peu près tout. Le syndicat de Saint-Savin procède de même pour ses montagnes. En outre, il gère les eaux de Cauterets et traite avec les compagnies fermières, non sans quelques contestations de la commune de Cauterets devenue la plus importante de la vallée et qui ne s'entend pas toujours très bien avec ses partenaires restées toutes pastorales. Le syndicat de la vallée de Barèges règlemente la transhumance, met en adjudication les montagnes disponibles, afferme les sources de Barèges et de Saint-Sauveur, appointe quelques gardes aux bacades et agents forestiers. Les autres commissions syndicales agissent de même dans la limite des biens dont elles ont à assurer la gestion. Mais elles ont perdu la plupart des attributions administratives qu'assumaient les anciennes assemblées de vallées. Ce sont les communes qui les exercent. Les commissions syndicales ne sont que les ombres des anciennes jurades.

Leur activité est ainsi limitée à la gestion des biens indivis. On est en droit de se demander si, dans ces limites, leur action est réellement efficace ; si, par exemple, elles mettent, à exploiter leurs montagnes, quelque goût de la nouveauté et du progrès. Les commissions syndicales pourraient rendre de grands services. L'asso-

8. Pour toute cette partie et pour les pages suivantes, voir : H. Cavaillès, **157**. cf. Roquette-Buisson, **135**, p. 136 et suiv. ; - Bourdette, **93**, IV, p. 255, 257, 280, 309, etc.

ciation dont elles sont les organes groupe des communes dont quelques-unes sont très petites⁹ et dépourvues de tout moyen d'action. Elle est un moyen d'assurer une meilleure répartition de revenus qui sont parfois considérables¹⁰. (La vallée de Barèges a perçu, en 1929, 22.000 francs pour la location de ses montagnes et 52.000 francs pour la ferme de ses eaux.) Enfin leurs réunions périodiques fournissent des occasions de traiter des intérêts généraux de la vallée dont elles administrent les biens.

Il ne semble guère qu'elles répondent actuellement à ce que l'on pourrait attendre d'elles. Une partie des fonds dont elles disposent est répartie entre les communes associées, sous forme de subventions qui représentent la part de chacune d'elles sur le produit des biens syndicaux. Dans le pays de Barèges, cette répartition se fait au prorata du nombre des feux. Il en est de même en Ossau. Or le nombre de ces feux, fixé une fois pour toutes par de très anciens titres, n'est plus en rapport avec la population actuelle des diverses agglomérations. Il en résulte d'inévitables inégalités et un emploi médiocrement utile des revenus communs. Les budgets syndicaux consacrent bien quelques sommes à des dépenses d'intérêt général : paiement de gardes, aménagement de chemins, de ponts et d'abreuvoirs, construction d'abris pour les bergers. Mais ces dépenses sont le plus souvent insuffisantes. On ne fait pas grand chose pour le développement de l'outillage. On ne fait rien, ou à peu près rien, pour améliorer les pacages communs, pour débarrasser le sol des broussailles et des pierres, pour l'amender par des engrais, l'enrichir en y introduisant des espèces nouvelles. On ne s'occupe pas beaucoup plus activement d'améliorer le troupeau, de lui fournir, par exemple, de bons reproducteurs.

C'est devenu un lien commun, pour tous ceux qui ont eu à traiter des questions d'économie pastorale pyrénéenne, que l'esprit de routine, le traditionalisme impénitent du montagnard. Il nous paraît se manifester dans les assemblées syndicales avec plus d'obstination que dans les assemblées communales. Nous en avons maintes fois recueilli l'avoué des intéressés eux-mêmes. Peut-être la situation se modifiera-t-elle un jour. Pour le moment, les commissions syndicales sont sans force. Des assemblées de vallées dont elles

9. Uz, du syndicat de Saint-Savin, a 64 habitants. Chêze et Vizos, du syndicat de Barèges, ont respectivement 96 et 79 habitants.

10. S'il y a de petites communes très pauvres, il en est aussi de très riches. Aspin, dans la vallée d'Aure, peuplée de 134 habitants, vend certaines années jusqu'à 200.000 francs de bois. Cet argent, dont elle ne sait que faire, serait certainement beaucoup plus utilement employé s'il était versé dans la caisse d'un syndicat. Or, Aspin ne fait partie d'aucune association syndicale.

sont les héritières, elles ont perdu l'esprit public et l'activité. Elles ont en revanche conservé des traditions surannées¹¹ moins favorables à l'action qu'au maintien des vieux usages et à la défense des intérêts particuliers.

3°. — C'est en matière d'**utilisation des pâturages** communs que se sont produits les changements les plus sensibles entre le passé et le présent.

Ils sont appréciables en ce qui concerne l'introduction du bétail étranger. On traitera ailleurs cette question¹². Disons seulement que les communes et les syndicats ont maintenu la plupart des mesures destinées à régler l'introduction des transhumants : taxe de bacade plus élevée ; limitation du nombre des animaux venus du dehors, que les usagers sont, en certaines communes, autorisés à introduire sur le communal avec leurs propres troupeaux ; déclaration obligatoire du bétail hivernant au début du printemps (25 mars en Barèges) ; exclusion pure et simple des troupeaux du dehors. La plupart des communes continuent à se défendre avec plus ou moins de vigilance contre l'introduction non contrôlée du bétail étranger. La défense, d'ailleurs, leur est plus facile, car il y a moins de transhumants.

En ce qui concerne l'utilisation du communal par les habitants, il s'est produit un double changement :

a) D'abord l'usage de la montagne tend à être plus équitablement réparti entre tous les usagers. Naturellement, il continue à être réservé aux habitants nés ou domiciliés dans la commune, ou, dans le cas où la montagne est indivise, dans la vallée. Mais, cette condition étant remplie, il n'y a plus aucune différence de traitement entre les usagers. Les règlements ont complètement abandonné les diverses mesures qui, dans le passé, favorisaient certaines catégories d'habitants au détriment de certaines autres. Le privilège reconnu jadis aux propriétaires du sol, casalers, bien tenants, feux-allumants, etc., a entièrement disparu. Le droit d'introduire les animaux sur la montagne est aujourd'hui assuré, sans distinction aucune, à tous les habitants. Il s'est, si l'on peut dire, démocratisé.

Ainsi chacun peut envoyer son bétail sur la montagne. Les habitants peu fortunés y introduisent, plus aisément qu'autrefois, le peu d'animaux qu'ils possèdent. Cela ne va pas sans quelques inconvénients. Des gens n'ayant ni troupeaux à eux, ni réserves de four-

11. L'égalité de représentation, en particulier, donne la prépondérance aux petites communes et à quelques familles influentes.

12. Voir la *Transhumance pyrénéenne*.

rages introduisent sur le communal du bétail qu'ils achètent dans les foires ou qu'ils prennent en garde. Un certain nombre de communes autorisent cette pratique que la plupart interdisent aujourd'hui sans pouvoir toutefois la faire complètement disparaître¹³. Dans la vallée d'Aure, ces mêmes usagers mènent sur les pacages du bétail de commande. Mais ces abus ne sont pas des nouveautés. La montagne les a toujours connus. Et il n'y a certainement pas plus de surcharge aujourd'hui qu'au temps où une minorité de propriétaires aisés se réservaient les plus gros profits dans l'exploitation du domaine pastoral. D'ailleurs tout le monde ne peut se livrer à ces spéculations. Il faut, pour cela, quelques avances en argent et surtout des loisirs. Or, il est, dans la plupart des communes, toute une catégorie d'habitants qui n'ont ni les uns, ni les autres : journaliers, bûcherons et charbonniers, carriers, tâcherons et aujourd'hui ouvriers d'usines. Pour ceux-là, la participation à la jouissance de la montagne revêt une autre forme. Dans les assemblées communales leurs élus ont aujourd'hui une tendance générale à réclamer le relèvement des taxes de pacage (des bacades, comme on dit dans les vallées) dans les communes où elles existent, leur création dans celles où elles n'existent pas encore. Ils cherchent à obtenir par ce moyen une plus forte contribution, aux revenus de la commune, de ceux qui tirent profit de ses richesses, et, comme conséquence, une diminution de leurs propres charges. Ainsi en est-il à Laruns, et en bien d'autres endroits.

Mais ils se heurtent à de fortes résistances. Les propriétaires de gros troupeaux tiennent à maintenir la gratuité qui les favorise. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que les taxes de pacage ne sont pas perçues sur les montagnes syndicales. Elles n'existent ni sur les Montagnes générales du haut Ossau¹⁴, ni en Barèges, ni à Saint-Savin, ni aux Quatre-Véziaux d'Aure. Or il n'est pas douteux que les assemblées chargées d'administrer les montagnes syndicales, formées de délégués désignés par les conseils municipaux suivant le vieux mode de l'égalité représentation des communes, ont conservé, plus que les conseils dont elles émanent, les moyens de défendre les privilèges traditionnels. Et c'est pourquoi les taxes n'existent pas, en général, sur les montagnes syndicales.

Sur les pacages communaux, les taxes de bacade sont de pratique beaucoup plus générale. Mais il y a de nombreuses exceptions. Dans la plupart des vallées, les communes riches (celles qui af-

13. Voir la *Transhumance pyrénéenne*.

14. En revanche, elle est perçue par le haut Ossau sur la lande du Pont-Long et par le bas Ossau sur sa part de Montagnes générales.

ferment des montagnes et vendent des bois) ont une tendance manifeste à s'en affranchir (c'est le cas des vallées d'Aure et de Campan). En revanche, les communes pauvres en montagnes et en forêts y recourent pour alimenter leur budget et parce qu'elles ne peuvent faire autrement ; mais elles s'arrangent pour ne percevoir que de faibles sommes sur le bétail indigène. Ici encore la taxation est réclamée par ceux qui revendent une plus équitable participation à l'usage de la montagne commune. C'est une manifestation non négligeable de l'esprit égalitaire qui règne aujourd'hui dans les milieux pastoraux. On peut ajouter que la généralisation des bacades aurait, pour l'entretien et l'exploitation du communal, de très certains avantages.

b) Il nous reste à nous demander ce qu'il est advenu, dans les anciens règlements de pacage, des dispositions jadis si rigoureuses, imposées aux usagers indigènes. Il est difficile de contester que ces dispositions sont moins exigeantes ou moins sévèrement appliquées que par le passé. Cependant, il convient, plus spécialement en cette matière, d'examiner les choses de près. Ce faisant, on constate que la situation actuelle varie très sensiblement suivant les vallées.

Dans les vallées béarnaises, les anciennes dispositions qui concernent l'ouverture (ou dévète) et l'interdiction (ou vète) des montagnes continuent à être observées. Nous en donnerons plus loin les preuves. Les raisons en apparaissent clairement. D'abord le bétail y est plus nombreux que dans les autres vallées. Et, d'autre part, si le domaine des estives y est fort étendu, celui des montagnes inférieures et celui des prairies fauchables l'est beaucoup moins. C'est pourquoi les conseils municipaux des communes d'Aspe et d'Ossau, pour ménager les pâturages inférieurs, en prononcent la fermeture quand les estives sont ouvertes aux troupeaux et ne les ouvrent que quand celles-ci sont interdites par le retour des neiges. De plus, il n'y a pas de mise en défens (vète) pour ces estives, à l'époque de l'arrière-saison : les usagers y peuvent, comme par le passé, maintenir leurs troupeaux aussi longtemps qu'il leur plaît. Elles ne sont interdites que l'année suivante, après la fonte des neiges et jusqu'au jour où la dévète est de nouveau prononcée (fin juin ou début de juillet).

Mais les vallées béarnaises semblent bien être aujourd'hui une exception. Dans les autres domaines, on est généralement moins sévère. En Barèges, où les consuls fixaient autrefois les dates d'en-

trée ou de sortie du bétail, ce sont aujourd'hui les usagers qui choisissent eux-mêmes le moment où il leur convient d'envoyer les animaux sur les montagnes, basses ou hautes, et de les en retirer¹⁵. Ailleurs, on voit des troupeaux pacager tout l'été dans certaines montagnes voisines des germs qui, autrefois, auraient été mises en défens avec la plus grande rigueur¹⁶. Dans ce cas, l'envoi des troupeaux en haute montagne pendant les mois d'été a perdu tout caractère obligatoire. En fait, Barèges, Saint-Savin et Campan ne règlementent plus aujourd'hui que l'introduction du bétail étranger¹⁷. Les parcours des troupeaux indigènes sont, en général, libres ou peu s'en faut, surtout les parcours du gros bétail. Et il en est de même dans la vallée d'Aure.

Naturellement, s'il arrive que les nécessités anciennes qui imposaient au bétail des parcours déterminés se maintiennent ou réapparaissent, avec elles réapparaissent ou se maintiennent les anciennes dispositions. Ce n'est nullement par l'effet d'un esprit particulièrement traditionaliste que la vallée d'Ossau est restée fidèle au mécanisme de la vête et de la dévête des montagnes, mais parce qu'elle a moins de prés fauchables, moins de basses montagnes de printemps et d'automne que certaines autres et qu'elle a plus de bétail. De même dans Barèges, il suffit qu'une commune soit pauvre en montagnes de ce genre pour que l'on voit appliquer l'obligation de mener les troupeaux, pendant l'été, sur les pâturages supérieurs. Le plus souvent, les parcours sont aujourd'hui devenus plus libres parce qu'il y a moins d'inconvénients qu'autrefois à ce qu'ils le soient. Mais, quelle qu'en soit la raison, il n'est pas douteux que l'usager est aujourd'hui beaucoup moins lié qu'il ne l'était, il y a cent cinquante ans, par ses obligations vis-à-vis de la communauté. Il est plus libre de choisir à sa guise ses pacages, de déplacer son troupeau dans les lieux et aux moments qu'il préfère¹⁸.

15. Renseignement fourni par le président du syndicat de la vallée de Barèges.

16. Cf. Roquette-Buisson, p. 153 et 170; — Bourdette, II, p. 177.

17. Voir notamment le *Règlement du 21 janvier 1844*, pour la vallée de Barèges, actuellement en vigueur.

18. La mise en défens saisonnière se pratique dans le pays de Foix. Dans la haute vallée de l'Ariège (Merens et l'Hospitalet), les *baichants* (bas-fonds) sont mis en défens pendant les quatre mois d'été pour permettre aux bêtes de travail descendant de la montagne avant la fin de l'estivage, de trouver leur nourriture en attendant qu'on les conduise pacager dans les propriétés particulières. Ces terrains sont désignés sous le nom de *débèses*. Même régime et même nom à Luzenac, qui est au-dessous d'Ax-les-Thermes.

Les vallées espagnoles pratiquent le système de la mise en défens saisonnière (*veda y apertura de pastos*). Les infractions sont soumises à des sanctions pécuniaires assez rarement appliquées d'ailleurs, car les règlements sont généralement bien observés. Ainsi en est-il à Anso, Echo, Teña, Broto, qui sont les plus voisins du Béarn et de la Bigorre. (Renseignements fournis par l'alcade de Salhen, de la vallée de Teña. Cf. J. Costa, *Colectivismo agrario en España*, p. 367.)

III. L'aménagement de la montagne

En matière d'aménagement, il existe de sensibles différences entre les montagnes inférieures, voisines des villages, exploitées au cours du printemps et de l'automne, et les hautes montagnes, plus éloignées des agglomérations et occupées au cours de l'été.

Sur les montagnes inférieures, il n'y a, le plus souvent, ni abri, ni cabanes. Les granges ne sont jamais très loin, et la surveillance est facile. La commune d'Aste-Béon, en Ossau, nous en fournit un exemple excellent. Au printemps et à l'automne, le bétail pavage, livré à lui-même, sur la montagne, disposée en amphithéâtre autour des prairies cultivées du port d'Aste. Des granges, on le surveille sans aucune peine. Comme il ne s'éloigne jamais beaucoup, il est aisé de le faire rentrer à l'étable, le soir venu, ou de le grouper dans le voisinage. Il en est de même à peu près partout. En Barèges, c'est depuis les granges des germs ; en Aure, des granges foraines, que l'on assure la surveillance du bétail.

En revanche, il existe, dans les basses montagnes, d'autres aménagements, rendus indispensables par le séjour prolongé du bétail. Ce sont, notamment, des abreuvoirs et autres travaux d'adduction des eaux. Ce sont surtout des ponts et des chemins. Certaines communes sont, sous ce rapport, réellement bien outillées, surtout les communes forestières, auxquelles le transport des bois impose la nécessité d'assurer la circulation des chars ou des animaux de bât, et qui ont toutes, sans exception, les ressources nécessaires. La montagne du Transport, propriété des Quatre-Véziaux d'Aure, peut être citée en modèle. La plupart des basses montagnes de la vallée d'Aure sont parcourues de chemins fort bien tracés et généralement entretenus avec soin, qui assurent une circulation facile. Il en est de même de la vallée de Campan et, d'une manière générale, de toutes les communes qui disposent de ressources suffisantes. La basse montagne bénéficie de la proximité des lieux habités et de la moindre durée de l'enneigement. D'ordinaire, on passe des prairies et des germs au pâturage commun en franchissant simplement la haie de l'enclos ou le chemin qui le borde. Très souvent, ils s'enchevêtrent. La basse montagne, au moins dans sa partie inférieure, forme comme une annexe de la prairie. Le bétail passe aisément de l'une à l'autre. Et quand les regains sont engrangés, il n'y a guère plus de différences dans l'usage que l'on fait de l'une et de l'autre.

En haute montagne, il en est tout autrement. Les travaux sont plus coûteux, plus difficiles à entretenir, par l'effet de l'altitude.

de l'enneigement et des érosions. Les ponts sont plus rares, car, souvent, la forêt qui en fournit les matériaux, est éloignée. Les chemins se réduisent à de simples sentiers. En revanche, l'homme, plus éloigné de ses bases, a dû aménager des abris. Les estives sont le domaine des cabanes, des *cujalàs*¹⁹, des *alats*²⁰, constructions sommaires faites de pierres sans ciment, couvertes de poutres ou de dalles, parfois revêtues de mottes de gazon. Dans les Montagnes générales du bas Ossau, le *cujalà* est aujourd'hui revêtu d'une bâche en grosse toile, propriété du syndicat, que l'on place et que l'on retire au début et à la fin de la saison d'estivage. L'intérieur est pourvu d'un foyer, d'un lit de fougères, de menues branches, de couvertures et des ustensiles que le berger y transporte pour la durée de son séjour. Le *cujalà* n'est qu'un campement.

Il va sans dire qu'entre ces deux domaines, celui des basses montagnes et celui des estives, la limite est souvent difficile à fixer. Nombre de montagnes de médiocre altitude ont leurs *cujalàs*. Cela est particulièrement vrai des vallées béarnaises, où la fabrication du fromage impose la présence du berger et l'emploi d'un certain outillage. On peut citer, en exemple, la montagne de Jaout, à Louvie-Juzon, en Ossau ; beaucoup d'autres, dans la même vallée, et aussi en Aspe et en Barétous.

L'outillage de la montagne est donc resté rudimentaire ; son aménagement d'une simplicité archaïque. Ici et là, des municipalités plus hardies, mieux dirigées ou plus dociles aux conseils des administrations de l'Etat, ont réalisé quelques améliorations. Celle d'Accous, en Aspe, a aménagé sur la montagne d'Izeye, un abri pour ses bergers ; de même Léas-Athas, au-dessous du pas d'Azuns. Plus récemment (1930), Osse et Lourdios, de la même vallée, ont construit, à frais communs, sur le Layens, au quartier de Légarce, à 1.400 mètres d'altitude, une cabane de berger avec annexe pour le bétail. Construite en maçonnerie pleine, pierre et mortier, pourvue d'un matériel de couchage, d'une cheminée, d'une armoire, c'est plus qu'un abri. De plus, elle dispose d'un système d'adduction d'eau. A quelque distance, les mêmes municipalités ont entrepris d'aménager un pré-bois. Des ponts ont été jetés en divers endroits, pour faciliter les mouvements du bétail. D'autres com-

19. Vallées béarnaises et Bigorre. Le mot *cujalà*, déformation du *cayolar* basque, désigne à la fois le terrain où le bétail se rassemble la nuit et l'abri du berger.

20. Vallée d'Aure.

munes aspoises ont entrepris de petits travaux du même genre, notamment des abreuvoirs et des adductions d'eau. Dans le haut Ossau, le syndicat a aménagé une maison à Bious-Artigues. Sur la montagne d'Arizes, l'Association pour l'aménagement des montagnes, de Bagnères-de-Bigorre, a ébauché des ensemencements et quelques travaux.

Mais ces tentatives, aussi intéressantes qu'elles soient, représentent des efforts isolés. Dans la majorité des communes, rien n'a été fait pour accroître la valeur productive de la montagne. Le montagnard laisse se perdre le fumier, qui s'accumule autour des cabanes et des cujalàs. Quand il l'utilise, c'est ailleurs, sur les prairies cultivées, dans les champs, où il le transporte à dos d'animaux, si la distance n'est pas trop grande. Il en est de même pour le reste. Epierrements, débroussailllements, ensemencement d'espèces herbagères, aménagements de prés-bois, cantonnement du bétail en des lieux choisis et exploités méthodiquement, il est peu de ces procédés qui soient sortis des programmes de l'administration ou des congrès de spécialistes. Jusqu'ici le montagnard pyrénéen ne connaît guère qu'un mode d'exploitation en montagne : le parcours.

IV. L'utilisation actuelle.

Ainsi, en matière d'exploitation des montagnes, l'habitant des vallées est partout resté fidèle à l'esprit du passé, certainement plus que de raison. Ni les modes de jouissance, ni le matériel d'exploitation n'ont réellement changé. Il n'en est pas de même si l'on cherche à apprécier dans quelle mesure la montagne contribue aujourd'hui à l'alimentation du bétail. A cette question, il n'est qu'une seule réponse : elle y contribue beaucoup moins que dans le passé. Tandis que le rôle de la prairie s'est maintenu et élargi, celui du pâturage commun s'est très visiblement restreint. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire, dans Ramond ou dans Chausenque, quelques tableaux de l'ancienne vie pastorale, et de comparer les lieux qu'ils décrivaient, il y a un peu plus d'un siècle, à ce qu'ils sont aujourd'hui. Plus simplement, il suffit de parcourir les estives semées de cujalàs en ruines ou d'avoir vu, à quelques années d'intervalle, les groupes de cabanes d'Ordincède, du Tourmalet ou de Tramezaygues (haute vallée de l'Adour) passer de la vie à l'abandon. Ils prouvent clairement que l'on va moins à la montagne qu'autrfois.

De cette désertion, il y a trois causes essentielles : la diminution

du nombre des troupeaux ; la difficulté de recrutement des bergers ; l'accroissement des ressources fourragères qui facilite la stabulation du bétail.

Nous savons déjà qu'il y a aujourd'hui, dans la plupart des vallées, moins de bétail hivernant ; dans toutes, sans exception, moins de transhumants.

Il y a aussi moins de bergers. La guerre a, partout, aggravé la crise de recrutement, parce qu'elle a cruellement décimé les populations montagnardes ; mais elle n'a pas créé cette crise. Il y a longtemps qu'elle se préparait, par l'effet de l'émigration vers les villes, de la diminution du nombre des cadets restés au village ou attachés au foyer, de l'insuffisance des salaires. On avait déjà peine à trouver des bergers. Aujourd'hui on n'en trouve plus du tout, en dehors des membres de la famille.

On laisse donc le bétail vaguer sur les pacages, sans surveillance, ou presque. La montagne béarnaise, où les mœurs anciennes se sont mieux défendues, n'est pas encore trop éprouvée par la crise. On continue, sans beaucoup de peine, à fabriquer sur les estives le fromage de brebis. Et c'est pourquoi il y a moins de cabanes en ruines qu'ailleurs. Les Montagnes générales, Anéou, Bious, Anouillas, Peyrenère, ont conservé à peu près leur aspect d'autrefois. Chaque année, les mêmes cujalàs y sont réoccupés. Mais, partout ailleurs, on tend à abandonner le petit bétail à lui-même. Le maître se contente de le surveiller depuis les granges, s'il est en basse montagne, de l'aller visiter de loin en loin, s'il pacage sur les hauteurs... Dans la vallée d'Aure, à la Gêla, au Badet, où chaque propriétaire avait, il y a quarante ans, son berger à lui, chargé de surveiller et de soigner le troupeau de vaches, on se contente aujourd'hui d'un gardien communal qui veille sur l'ensemble du bétail. Et c'est pourquoi il y a tant de cabanes (alats) abandonnées. On peut cheminer des heures entières sur des estives peuplées de bétail sans rencontrer âme qui vive.

Mais il n'est pas toujours possible de laisser les bêtes livrées à elles-mêmes. Dans les cantons qui s'occupent de fabriquer le beurre ou le fromage, notamment, il faut bien avoir le bétail sous la main. Alors, le maître, ne trouvant plus d'auxiliaire, garde ses vaches tout près de lui, dans les granges ou sur la montagne la plus voisine. C'est ce qui se passe à Campan, à Barèges, pays de production laitière. L'abandon des anciennes règles de mise en défens, la liberté des parcours, devenue presque générale dans les deux vallées, autorise cette pratique. Dans ce cas, les estives sont délaissées, non seulement par l'homme, mais aussi par le bétail,

tout au moins par le gros bétail. Là encore, les cabanes en ruines sont nombreuses.

Reste l'influence de la stabulation sur les parcours des troupeaux. Elle se manifeste différemment suivant les vallées. En Béarn, l'accroissement des ressources fourragères tend surtout à restreindre la transhumance hivernale du petit bétail. En Bigorre, elle facilite le maintien du gros bétail dans les germs et contribue à retenir, dans les régions basses ou moyennes des montagnes, des animaux qui auraient, il y a quelques années, pacagé sur les estives.

Ainsi, dans leur ensemble, les pâturages communs, surtout ceux des régions hautes, sont moins activement exploités que par le passé. Ce n'est pas seulement d'une crise de bergers que souffre la montagne, mais d'une crise de production. Si l'usager savait tirer des pacages communaux un meilleur parti, il est évident qu'il pourrait donner à son personnel des salaires plus élevés. C'est tout l'ensemble du régime d'exploitation qui appelle des changements et des améliorations.

Faut-il souhaiter que le montagnard renonce à des habitudes traditionnelles, comme d'aucuns le lui suggèrent? Nous ne le croyons pas. Le parcours est un mode d'exploitation qui a ses avantages. Il convient spécialement au petit bétail, très nombreux dans toutes les vallées. Et la plus grande partie du gros bétail, surtout la vache béarnaise et l'auroise, s'en accommode parfaitement. Le parcours est, en outre, le seul moyen que l'on ait d'utiliser les immenses surfaces herbagères étalées dans les hautes régions de la plupart des vallées. Le montagnard pyrénéen ne renoncera jamais au parcours.

Mais, il peut, tout en restant fidèle à un mode d'exploitation qui a fait ses preuves, et auquel il est attaché, le rendre plus efficace et plus productif. L'enrichissement raisonné des pelouses, l'amélioration de l'outillage, une répartition plus méthodique des espèces animales sur les quartiers de la montagne, le parcage et le cantonnement des bêtes laitières assureraient un rendement que l'on ne peut obtenir du simple parcours. Ce sera une œuvre de longue haleine. Il n'est pas dit que le montagnard pyrénéen ne saura pas la réaliser ²¹.

21. C'est aux communes et aux syndicats de communes, cadres traditionnels de la vie pastorale pyrénéenne, qu'elle incombe. L'administration forestière et les services des Améliorations agricoles ne demandent qu'à les y aider. Les ressources ne leur feront pas défaut. Beaucoup de communes sont riches, les unes par la vente des bois; les autres, par la location des herbages ou des sources minérales. Certaines sont pauvres; il est juste qu'elles soient aidées par des subventions. Toutes peuvent trouver une source régulière de revenus dans la perception des taxes de pacage, dont la généralisation est éminemment souhaitable.

CHAPITRE VII

LA CIRCULATION DU BÉTAIL

I. Le mécanisme général de la circulation

Ainsi chaque domaine a sa fonction distincte dans l'alimentation et la vie du bétail. Le fond de la vallée lui fournit les fourrages, verts ou secs, des prairies naturelles et artificielles, les produits de la culture (feuilles de maïs, farineux, etc.,); les germs, le foin et le regain, avec, en arrière-saison, un supplément de fourrage vert; la basse et la haute montagne, l'herbe sur pied. A l'inverse de ce qui se passe en plaine, toute cette provende, la sèche comme la verte, ou presque toute, est consommée sur place, sur les lieux mêmes qui l'ont produite. Ainsi les animaux sont astreints à de continuels déplacements, trait essentiel et distinctif de la vie pastorale.

Ces déplacements sont, dans les Pyrénées comme dans tous les pays de montagnes, réglés par le cours des saisons. Ils peuvent subir, suivant les années, des modifications de détail, déterminées par la précocité ou le retard des beaux jours, par l'état des neiges, le développement des herbages, les décisions des assemblées municipales. Mais ce sont des variations de quelques jours. Dans l'ensemble, les mouvements sont invariablement fixés. Ils s'effectuent à des dates qui sont toujours les mêmes et qui constituent comme le calendrier de la vie pastorale. Le bétail et, avec lui, l'homme, se déplacent suivant un rythme rigoureux. Ce rythme est, des Gaves à la Neste, le suivant :

Les mois d'hiver (de décembre à la fin de mars ou au début d'avril), sont la période de stabulation. Le bétail vit avec l'homme, au village. D'avril à la fin de juin ou au début de juillet, il pacage sur les montagnes inférieures. Juillet, août et une partie de septembre sont l'époque de l'estivage en haute montagne ; la fin de septembre et octobre, celle du retour à la montagne inférieure, d'où le bétail se rapproche peu à peu des granges. Les brebis sont introduites sur les prés, libres ou parquées, pour la fumure. Décembre marque le retour définitif aux étables. Dans cette vie mobile, chaque

nature de troupeau a son domaine et ses habitudes, car les animaux ne fréquentent pas tous les mêmes quartiers et ne se déplacent pas aux mêmes moments. Les chèvres demeurent dans les fonds. Peu nombreuses, elles pacagent sur les vacants les plus bas, sur les terrains dédaignés de la vache et de la brebis, dans les broussailles, les éboulis et les rochers. Les vaches et les brebis, sur les montagnes inférieures, sont presque toujours séparées, soit qu'elles pacagent sur des domaines distincts, soit qu'elles se succèdent sur un même domaine. Certains quartiers sont réservés au gros bétail, comme dans le passé: ce sont les *buoallas*, *boalas*, *bugalas*, très nombreux dans les Pyrénées et presque toujours situés en basse montagne. En revanche, la haute montagne réunit toutes les bêtes du troupeau : brebis et moutons, quelques chèvres, vaches, juments et poulains.

Entre ces domaines, étagés au-dessus des vallées, la prairie cultivée, avec ses granges et ses étables, a une fonction assez complexe. Au printemps, quand le troupeau vague sur les montagnes voisines, elle assure la surveillance des adultes et l'éducation des jeunes, nés au cours de l'hiver. Pendant les nuits, qui sont encore fraîches, elle leur procure des abris. A l'automne, alors que le bétail s'achemine, par étapes ménagées, vers les étables du village, elle leur offre l'herbe verte des enclos dépouillés de leurs regains et le fourrage sec accumulé dans les fenils. C'est à cette époque que le bétail s'y installe et y fait le séjour le plus long (octobre-décembre). Les granges servent, si l'on peut dire, de régulatrices aux mouvements du bétail.

Quant à la surveillance du troupeau, elle varie naturellement avec les espèces. Les chèvres, suivant qu'elles sont groupées entre un petit nombre de mains ou dispersées entre plusieurs maisons, sont surveillées par les soins du maître, ou confiées à un pâtre communal. Les bêtes à laine, dans toutes les vallées, sont gardées par leurs propriétaires, par une personne de sa famille ou par un berger salarié, quand on en trouve.

Le gros bétail est généralement placé sous la surveillance d'un pâtre nommé et appointé par la commune. A Laruns, l'ensemble des bêtes aumailles forme un troupeau commun, la *bouaille*. Quatre gardiens sont chargés d'en assurer la garde. Ils sont nommés par le maire et reçoivent un traitement auquel s'ajoute une rétribution payée par les propriétaires, proportionnellement au nombre de bacades que chacun d'eux a introduites dans le troupeau commun. Ces gardiens sont tenus d'avertir les propriétaires chaque fois qu'une

bête leur appartenant disparaît du troupeau. Ils adressent chaque dimanche au maire un rapport relatant les contraventions constatées par eux sur les montagnes pacagées par la *bouaille* ²².

Tel est le mécanisme de la circulation du bétail ²³. Mais ce n'est là qu'un schéma très général. Si les mouvements des troupeaux restent uniformément les mêmes, d'une année à l'autre, pour une même commune, ils présentent des différences très appréciables d'une vallée à l'autre et, dans une même vallée, d'une commune à une autre commune. Ces différences s'expliquent par l'étendue relative des montagnes inférieures et des estives, par la distance et par l'altitude, par les facilités d'accès. Elles sont aussi en rapport étroit avec la nature du troupeau : les moutons, les vaches, les juments n'ont pas les mêmes exigences. Et, quand il s'agit des vaches, on ne peut traiter de la même manière les bêtes à lait qu'il faut traire tous les jours et les bêtes de travail que l'on peut abandonner à elles-mêmes dans les pacages. Enfin, il y a la question des fourrages d'hiver : certaines vallées en sont pauvres. Celles-là font descendre leurs troupeaux de bêtes à laine beaucoup plus tôt, évitent de les mettre dans les granges et les dirigent vers les plaines. Au retour, qui se place généralement en mai, elles les envoient, sans relai, à la montagne.

Ces différences dans les conditions du milieu pastoral ont, de tous temps, entraîné des différences dans la circulation du bétail entre les divers étages de la montagne, ses dates, son agencement et ses modes. Elles ont aussi, à notre époque, imposé une fidélité plus ou moins marquée à l'esprit ou aux termes des anciens règlements de pacage. De tout cela résulte une grande variété de combinaisons qui, à chaque domaine, donne sa physionomie et son genre de vie.

22. Délibération du 21 février 1891, art. 10.

23. Pour reconnaître plus aisément l'endroit où se trouve son troupeau, ce qui n'est pas toujours facile, surtout par les temps brumeux, le pâtre munit de sonnailles quelques-unes de ses bêtes. Il existe une grande variété de sonnailles. La plus petite (*era tringole*) est une clochette de bronze, de même métal que les cloches d'église. Le son est clair et argentin. Les brebis seules portent la tringole. Les vaches portent une sonaille beaucoup plus grande (*era esquere*), en tôle d'acier recouverte de cuivre. Le son en est grave. La *picarde* et la *toulouhoère*, de même métal, encore plus grandes (jusqu'à 30 centimètres de haut), ont le sourd bruissement du bourdon. Le *trucon*, un peu rétréci à l'ouverture, a la forme d'une montgolfière. La sonaille est suspendue au cou des vaches par un collier (*canaoule*), fabriqué par les pâtres à la veillée d'hiver avec des éclisses de bouleau, avec du hêtre ou avec du frêne.

La fabrication des sonnailles est l'objet d'une industrie spéciale, qui est, pour ainsi dire, le monopole d'une maison de Nay, en Béarn. Cette maison fournit à peu près tous les troupeaux pyrénéens. Elle exporte beaucoup en Espagne, surtout par la vallée de Barèges. Pour éviter le paiement de droits de douane, les bergers des troupeaux espagnols, pacageant en territoire français, mettent, au retour en Espagne, une sonaille au cou de toutes leurs bêtes, même des agneaux. Cela fait un beau tapage !

(D'après P. Rondou, *Les sonnailles dans la vallée de Barèges*. B. S. Ramond, 45^e année, 1910, p. 87-90.)

II. La circulation du bétail dans les vallées béarnaises

Dans la vallée béarnaise de Barétous, les communes ont à leur portée les basses montagnes de printemps et d'automne, situées aux abords du Vert de Lanne et du Vert d'Arette, et pour la plupart au-dessous de 1.000 mètres. Leurs hautes montagnes s'étendent, pour Lanne, dans la région au Nord-Ouest du pic d'Anie (Soudet, Suscousse, etc...); pour Aramits et les autres communes sur les pentes du pic d'Arlas (2.062) et à ses abords. Le bétail gagne les basses montagnes dès le début du mois de mai ou même avant ; la haute montagne au commencement de juillet. Il y séjourne jusqu'à la mi-septembre pour redescendre dans les pâturages inférieurs, où son séjour dure jusqu'à la fin d'octobre mais se prolonge quelquefois beaucoup plus. Les parcours sont entièrement libres. Les montagnes de printemps et d'automne étant fort étendues n'ont pas besoin d'être protégées par l'application du défens. D'ailleurs les propriétaires ont tout intérêt à envoyer leur bétail en haute montagne, surtout ceux d'Ance, Féas et Aramits, qui n'ont, pour le printemps et l'automne, que de médiocres pâtures de cotéaux et des touyàs.

Dans les vallées d'Aspe et d'Ossau, qui sont les plus étroites de toutes, les prairies de fauche sont peu étendues et médiocrement productives. D'autre part, si les troupeaux disposent d'un vaste domaine de hautes montagnes, en revanche ils n'en ont pas assez de basses, au moins dans un certain nombre de communes. Enfin, par un contraste tout à fait remarquable, le bétail y est plus nombreux que partout ailleurs. Il faut donc ménager à la fois les réserves de fourrage d'hiver, amassées dans les granges, et protéger les herbes des basses montagnes, pâturages de printemps et d'automne, contre ceux qui pourraient être tentés, à cause de leur facilité d'accès, d'y maintenir en toute saison leur bétail. Le montagnard a conçu, pour résoudre ce problème, deux moyens essentiels.

Il épargne ses réserves de fourrage en envoyant ses brebis et même quelques vaches hiverner en plaine et en faisant monter de très bonne heure ses aumailles sur les premières montagnes. (Dans plusieurs communes du haut Ossau, à Laruns en particulier, on fait même sortir le bétail, y compris les vaches, en hiver et par mauvais temps, pour les faire pacager sur les prairies). Généralement les vaches partent en avril, avant les brebis, qui ne prennent le chemin des hauteurs qu'un mois après, à leur retour de la plaine. Pour ménager ses basses montagnes, il impose à ces mêmes aumailles, comme aux bêtes à laine, un séjour

plus ou moins prolongé sur la haute montagne. Comme la vache béarnaise n'est pas, à l'ordinaire, élevée pour son lait et qu'elle est un animal robuste et bien adapté au milieu, il n'y a aucun inconvénient à l'éloigner des étables. La migration des vaches sur les hauts pâturages, leur circulation en troupeaux nombreux sur les routes et sur les sentiers à chaque changement de saison, sont un trait essentiel de la vie pastorale dans les deux grandes vallées béarnaises. Les juments avec leurs poulains et leurs muletons suivent les mouvements des bêtes aumailles, vont aux mêmes pacages et aux mêmes époques.

Mais cette utilisation successive de la basse et de la haute montagne n'est efficace que si elle est générale et observée par tous.

C'est cette nécessité qui avait amené les anciennes communautés à concevoir et à imposer aux usagers cette curieuse et originale pratique de la *vête* ou mise en défens saisonnière des montagnes, principalement des montagnes inférieures, voisines des villages et des granges, et l'envoi obligatoire des troupeaux sur les estives pendant les semaines où la montagne peut les recevoir²⁴. Les communes béarnaises, celles d'Ossau surtout, ont maintenu les anciennes prescriptions. Et les usagers les observent, car chacun surveille le voisin et les infractions sont difficiles.

D'une manière générale, on demande d'autant moins aux prairies et aux basses montagnes que l'on s'avance plus loin dans le haut de la vallée. Il y a quelques exceptions : c'est ainsi que Sainte-Colome, Lys, Sévignacq maintiennent leurs brebis sur les Montagnes générales beaucoup plus longtemps que les autres communes du bas Ossau. Situées à la limite inférieure de la région montagnaise, elles n'ont pas ou presque pas de montagnes à elles. Elles se trouvent donc obligées, comme les communes de la haute vallée, d'user le plus longtemps possible des Montagnes générales. Mais, d'ordinaire, ce sont les communes inférieures qui ont le plus de prairies et de basses montagnes ; les communes supérieures qui en ont le moins (Laruns, par exemple, en a fort peu). Les premières gardent au village une partie de leur gros bétail : bœufs de labour (elles en ont quelques-uns) et vaches récemment suitées. Elles envoient leurs bêtes à laine sur les montagnes pendant l'été et les gardent au village pendant l'hiver, ayant renoncé à les faire transhumier en plaine. Chez elles, les règlements de pacage sont moins stricts ; les parcours parfois entièrement libres. Les autres appliquent rigoureusement la *vête* des basses montagnes, envoient

24. Voir II^e partie, chapitre IV.

à peu près toutes leurs vaches sur les estives de juillet à septembre. Quant au petit bétail, il ne connaît guère que deux domaines : la plaine, d'octobre à mai ; la haute montagne le reste de l'année. Il séjourne très peu sur les montagnes inférieures, et pas du tout au village, sauf, en certaines communes, à l'époque de la tonte, c'est-à-dire pendant quelques jours.

Entre les deux régimes, celui des communes basses et celui des communes hautes, il y a naturellement des transitions. De là une variété, assez nuancée, de conditions et de parcours dont il est nécessaire de donner quelques exemples.

Dans le bas Ossau, Buzy et Bescat ont presque un régime de plaine. Au printemps et en automne, comme en hiver, elles mettent leurs bêtes à pacager dans les landes et autres vacants de leur voisinage. En été, elles les envoient à Anéou, une des Montagnes générales dévolues au bas Ossau, et sur d'autres estives, Chérue, par exemple, qui est à Buzy.

Louvie-Juzon, plus engagée dans la vallée, a pour basses et moyennes montagnes, le Rey, les Coïgs, qui sont de faible altitude (vers 1.000 mètres) et une partie de la montagne de Jaout, plus élevée (entre 1.200 et 1.800 mètres). De plus, elle a, comme les autres communes du bas Ossau, la jouissance des Montagnes générales (Anéou, etc...). Son règlement de pacage est très nettement destiné à protéger la basse montagne.

Les vaches sont admises au Rey à partir du 1^{er} mai ; les brebis n'y doivent pas aller, mais peuvent se rendre aux Coïgs ou au Jaout quand leurs propriétaires le désirent, ces pacages étant suffisamment étendus pour n'avoir pas besoin d'être protégés. Vers le 14 juillet, les vaches quittent la basse montagne du Rey et gagnent les Coïgs et le Jaout (montagnes communales) ou Anéou (montagnes syndicales) où elles se trouvent avec les brebis. Et pendant un mois (14 juillet-15 août), le Rey est vété. Il n'est ouvert aux vaches que le 15 août et aux brebis qu'à la Saint-Michel (29 septembre).

Dans le haut Ossau, les vaches de Bielle et de Bilhères montent dès le mois de mars sur le plateau du Benou (700-1.000 mètres) où elles pacagent jusqu'au 20 juin. A cette date, elles gagnent les hautes montagnes: Bious (Montagnes générales), Magnabaig, Ayous ou Aas, où elles demeurent jusqu'au 14 août. Retour à la basse montagne (Aspeig, 1.400 à 1.600 mètres) qui est restée vétée tout le temps que le bétail était aux estives ; le bétail y demeure jusqu'aux premières neiges qui le ramènent sur le plateau du Benou.

Séjour au Benou jusqu'en décembre, si l'hiver n'est pas trop rigoureux. Retour, à la fin de décembre, au village où le troupeau vivra trois mois (fin décembre-mars). Les granges les plus basses du Benou restent occupées tout l'hiver si l'approvisionnement en fourrage est suffisant... Quant aux brebis, dont les plus nombreuses ont pacagé en plaine, leur ascension se fait dès leur retour (mai). Elles pacagent d'abord sur la montagne contiguë au Benou, comme le gros bétail, mais d'ordinaire dans des quartiers différents ; puis, entre le 15 juillet et le 14 août, sur les estives, où elles sont confondues avec les vaches et les juments. Au milieu d'août, retour à la basse montagne communale, dans ses parties les plus hautes (baig d'Ouilles²⁵, Aran, 1.600-1800 mètres), au-dessus des vaches qui pacagent à Aspeig. Le 7 septembre, descente et séjour dans les pâturages voisins du Benou, où elles rejoignent les vaches jusqu'au milieu ou à la fin d'octobre. A ce moment, le petit bétail gagne la plaine et y séjourne six mois. Ainsi les brebis, sauf un petit nombre qui ne vont pas en plaine, ne demeurent pas au village. Et le berger pas davantage.

A Aste-Béon, on commence, dès le 1^{er} avril, à faire monter les vaches sur la montagne avoisinant les granges (vers 1.000 mètres). Le troupeau de bêtes aumailles y est au complet dans le courant du mois. Il n'en reste aucune au village, à l'exception d'un très petit nombre d'animaux. Le 1^{er} mai arrivent sur les mêmes montagnes, les brebis qui ont hiverné en plaine. Tout le bétail, gros et petit, de la commune, se trouve dès lors réuni sur la montagne à l'altitude de 1.000 à 1.400 mètres. Il y demeure deux mois environ. (Voir fig. 7, p. 264).

Entre le 27 juin et le 2 juillet, les vaches, précédant les brebis, gagnent les montagnes de Peyrelu (pâturage particulier de la commune, situé dans le haut de la vallée) ou dé Bious (Montagne générale). Le 16, les brebis se mettent à leur tour en mouvement vers les estives (Peyrelu ou Bious, suivant les années). Le bétail de la commune, gros et petit, se trouve ainsi réuni sur les pâturages supérieurs. Pendant cette période, qui dure environ deux semaines (16 juillet-1^{er} août), les granges sont entièrement abandonnées. Mais le 1^{er} août, les vaches regagnent la basse montagne voisine des granges. Le 1^{er} septembre, elles y sont remplacées par les brebis, et s'en vont pacager dans les taillis inférieurs jusqu'au 1^{er} novembre ; puis, les brebis étant parties en octobre pour la

25. Vallée des brebis.

plaine, elles reprennent leur place sur la basse montagne et sur les prés fauchés. Quand le foin est épuisé et que la neige ou le froid les empêchent de subsister sur les pacages, elles regagnent le village (25 décembre) où elles resteront trois mois.

Tel est le mécanisme des mouvements du bétail dans le haut de la vallée d'Ossau. Il trouve sa plus complète expression dans la commune de Laruns.

III. Le cas de Laruns

La commune de Laruns est la plus élevée des communes de la vallée d'Ossau. C'est donc celle qui a le plus vaste domaine de montagnes. Aussi a-t-elle peu de part à la jouissance des Montagnes générales, réservées, de préférence, aux autres communes, plus basses et moins riches qu'elle en pâturages supérieurs. Il arrive parfois que, après la Saint-Michel (29 septembre), des bergers de Laruns mettent leur bétail sur ces montagnes syndicales, mais ils sont obligés dans ce cas de les payer. Ce sont les secondes herbes dont l'usage est encore désigné du vieux nom de *retrouix* (pron. *retrouch*). Ils peuvent aisément s'en passer. Leurs montagnes particulières leur suffisent amplement.

Dans ce vaste domaine communal, étagé entre 500 mètres et 2.500 mètres environ, on distingue de basses, de moyennes et de hautes montagnes. Les premières sont situées au voisinage immédiat de l'agglomération, sur les pentes du Saint-Mont et de la Gentiane, qui dominent la rive gauche du Gave. Il y faut joindre certains pacages étendus plus en amont, mais tout voisins des thalwegs et d'accès facile (Brousset, Soussouéou). Tous les autres sont situés en amont du village, étagés sur les deux versants de la vallée et plus ou moins enchevêtrés dans les Montagnes générales du bas et du haut Ossau. Ainsi les basses montagnes sont, à la fois, les moins étendues et, en même temps, les plus faciles à atteindre : deux raisons pour qu'elles aient besoin d'être mieux protégées contre l'abus que l'on pourrait être tenté d'en faire. De tout temps, les assemblées communales se sont attachées à protéger ces basses montagnes et à répartir entre elles et les pâturages supérieurs la charge de nourrir les troupeaux. De là, toute une réglementation très minutieuse, très compliquée et sévèrement appliquée. Nous avons précédemment exposé les dispositions essentielles du règlement de 1587. Actuellement, les parcours, qui ne paraissent pas avoir beaucoup changé, sont fixés par un arrêté du conseil muni-

cipal en date du 22 février 1891, toujours en vigueur. Nous n'en présenterons qu'un résumé. Mais il suffira à donner une idée de la complication du parcours. (Voir fig. 6, p. 235).

1°. — Certains quartiers inférieurs, en particulier ceux qui bordent la route du fond, le long de la gorge du Hourat, sont interdits au bétail d'une manière permanente. Les troupeaux peuvent y passer, non y pacager. En revanche, certains quartiers, peu nombreux d'ailleurs (le Hourcq, Piet), restent ouverts toute l'année.

2°. — Les autres montagnes sont, toutes, alternativement ouvertes ou fermées suivant la saison et les besoins du parcours. Certaines le sont même plusieurs fois dans le cours de l'année :

a) Pendant l'hiver, tous les quartiers bas sont libres. Le bétail y pacage quand il plait à son propriétaire, quand le temps le permet ou quand il n'y a pas de neige. C'est le cas pour le quartier dit des Acoutibats²⁶, tout voisin de Laruns. C'est aussi le cas pour Arrioutort et Sieste, situés vers les crêtes séparatives de la vallée d'Aspe ; pour Brousset et Soussouéou. L'intervention de la commune se limite à la désignation des quartiers destinés au gros bétail (*boalas*) et des pacages assignés aux brebis. Celles-ci ne sont, d'ailleurs, pas très nombreuses, la plus grande partie du troupeau étant, pendant l'hiver, en plaine. Quant aux quartiers hauts, ils se défendent naturellement d'eux-mêmes, étant couverts de neige... Cette situation se prolonge jusqu'au 1^{er} avril, jour où l'ensemble des montagnes est mis en défens (vête) ; quelques semaines de plus pour certaines montagnes (les Acoutibats, Arrioutort, Sieste, Soussouéou, Brousset) qui restent ouvertes jusqu'au milieu de mai. A ce moment-là, toutes les montagnes sont en défens, sauf les quelques quartiers désignés précédemment²⁷. Le bétail se rend sur ces quartiers ; les vaches au Pont-Long (à partir du 10 avril).

b) Vers le 10 juin a lieu la première dévête (ouverture). Le bétail est admis sur les montagnes moyennes, où l'herbe a eu le temps de pousser depuis la fonte des neiges ; Brousset et Soussouéou, fermées depuis le milieu de mai ; Gourzy, Cujalate. Lusque, Arban, qui n'ont pas encore été ouvertes. De même que sur les basses montagnes, le gros et le petit bétail sont généralement séparés. Les vaches peuvent aller sur les montagnes où pacagent les brebis, mais l'entrée des brebis est refusée sur certains quartiers réservés aux vaches. C'est le cas pour le plateau du Gourzy, qui domine la plaine de Laruns et la gorge du Hourat. Les basses

26. Le Pan, Lars, Saint-Mont, Arneule, etc.

27. Le Hourcq, Piet, etc.

montagnes restent vêtées. Les granges voisines sont vides pour la plupart.

c) Vers le 10 juillet, seconde dévète. Les montagnes ouvertes le 10 juin restent ouvertes, à l'exception du Gourzy, qui est fermé et le restera jusqu'au 1^{er} septembre. On ouvre Arrioutort et Abbessé²⁸, qui sont sur l'autre versant de la vallée et qui sont restées fermées depuis le milieu de mai. Arrioutort et Abbessé reçoivent les vaches du Gourzy. Aux montagnes ouvertes s'ajoutent tous les pâturages supérieurs : Aule, Pombie, Saubiste, Cézy, Isabe, Cujalate. C'est la grande dévète d'été, celle qui assure la montée (*assoode*) du bétail vers les estives, vaches, juments, brebis, confondues sur les herbages. Les basses montagnes restent fermées.

d) Le 1^{er} septembre, troisième dévète et troisième assoode : le bétail commence à redescendre. Gourzy, fermé le 10 juillet, se rouvre. Arrioutort et Abbessé se ferment pour les vaches et s'ouvrent aux brebis descendues partiellement des estives. Les vaches, quittant Arrioutort et Abbessé, remontent au Gourzy. La moyenne montagne se repeuple.

e) Le 1^{er} octobre, quatrième dévète. Réouverture des Acoutibats et des autres quartiers d'hiver et de printemps (Soussouéou, Brouset). Ils resteront ouverts jusqu'au 1^{er} avril ou au-delà. La basse montagne se repeuple à son tour ; les étables des granges voisines se garnissent. Les transhumants reprennent la route des plaines. La haute montagne, sans qu'il soit nécessaire de prononcer la vète, redevient peu à peu déserte. Elle ne sera remise en défens que le 1^{er} avril, quand l'herbe recommencera à pousser.

3°. — Le même règlement prévoit les dérogations nécessaires. A l'époque de la tonte, les bêtes à laine sont admises à pacager pendant trois jours dans certains quartiers voisins de l'agglomération. De même, sont admises à pacager les juments qui doivent servir au dépicage des grains.

4°. — D'autres articles désignent les quartiers, appelés *boualas*, qui sont réservés aux bêtes aumailles, et les montagnes affectées exclusivement au troupeau communal de bêtes à cornes ou *bouaille*. Les uns et les autres sont situés en basse et en moyenne montagne, tandis que les hautes montagnes, les estives, reçoivent tout le bétail, gros et petit. D'autres, enfin, fixent les conditions suivant lesquelles le maire est autorisé à mettre aux enchères publiques la dépaissance de certains quartiers, désignent ces mêmes quartiers et fixent les dates d'entrée et de sortie des animaux admis à y pacager.

28. Abessé, comme la Gentiane, est située sur la rive gauche, au-dessus du hameau de Goust.

Le règlement de pacage de Laruns est certainement le plus compliqué et le plus minutieux qui existe, à notre connaissance, dans l'ensemble des Pyrénées. Il repose tout entier sur l'application du principe de la vête et de la dévête des montagnes, qui en est comme le ressort central. A regarder fonctionner ce curieux organisme, on songe, malgré soi, à une vaste construction dont les portes, alternativement ouvertes et fermées, livreraient ou refuseraient passage à ses habitants. Ce qu'il y a de plus curieux encore que sa conception, c'est qu'il fonctionne avec une parfaite régularité et que nul ne songe à enfreindre la loi qui en assure le fonctionnement.

Dans la vallée d'Aspe, les parcours les plus simples sont ceux des troupeaux de Lescun. Cette commune, isolée au centre d'un haut bassin montagneux, en a l'entière disposition. Elle a donc à sa portée des montagnes à toutes les altitudes. Le bétail s'élève progressivement au cours de la belle saison et redescend de même. Et comme la place ne manque pas, on ne met aucun quartier en défens. Les parcours sont entièrement libres. D'octobre à mai, une partie du troupeau vit en plaine. Les déplacements des troupeaux d'Accous sont du même type. A Osse, les propriétaires font pacager leur bétail, au printemps et à l'automne, sur la montagne, toute proche, du Layens. En été, ils les envoient, pour la plupart, dans le haut de la vallée, sur la montagne d'Aillary ou à Issaux, mais ils sont entièrement libres de les garder sur le Layens, s'ils le préfèrent.

Ce sont là les cas les plus simples. Quand les pacages sont plus éloignés les uns des autres, les mouvements sont plus compliqués; et quand la basse montagne se réduit à des quartiers peu étendus, les règlements se font plus rigoureux. C'est ce qui se passe dans la partie haute de la vallée :

A Borce²⁹, les brebis venues de la plaine où elles ont hiverné, montent sans relai appréciable (un jour ou deux), à la basse montagne d'Espelunguère. Elles y pacagent de leur arrivée (début de mai) jusqu'au 4 juillet. La haute montagne (Couecq) les reçoit alors et les garde jusqu'au 15 septembre. Quelques-unes s'y attardent jusqu'à la Saint-Michel (29 septembre). Le mois d'octobre se passe pour elles aux environs du village jusqu'au départ pour la plaine. Les vaches partent plus tard : basse montagne (Angus, Bellonce) du 2 juin au 4 juillet ; haute montagne (Couecq) avec les brebis, du 4 juillet à la seconde quinzaine d'août ; retour à

29. Borce a toutes ses montagnes sur la rive gauche du Gave.

Angus et à Bellonce jusqu'au début d'octobre. Ces deux basses montagnes sont interdites (*bedades*) au gros bétail du 1^{er} mai au 2 juin ; au petit bétail, du 1^{er} mai au 1^{er} septembre.

A Etsaut ³⁰, les brebis, arrivées de la plaine, gagnent immédiatement la montagne de Licoué. Elles y séjournent du début de mai à la fin de septembre, s'élevant peu à peu sur les herbages à mesure que la saison s'avance. Les vaches ne partent que le 1^{er} juin, pacagent à Estas (au-dessous de Licoué) jusqu'au 20 du même mois ; sur les amples montagnes de la baig de Sencours jusqu'au 10 juillet ; à Astu ³¹, jusqu'au 25 juillet, et, de nouveau, à Sencours, sans autre limitation que la durée du beau temps et les convenances des propriétaires de troupeaux. Mais les règlements sont formels et strictement observés : la basse montagne d'Estas est en défens du 1^{er} mai au 1^{er} juin, époque où les herbages se forment et s'épaississent. Et, de même, Sencours est vété à deux reprises : du 15 mai au 20 juin (les vaches étant alors à Estas) et du 10 au 25 juillet (où elles sont à Astu).

IV. — La Bigorre.

Dans les vallées de la Bigorre, Cauterets, Barèges, Campan, les conditions qui déterminent les déplacements du bétail sont très sensiblement différentes.

D'abord, elles élèvent leur gros bétail en vue de la production du lait et de la fabrication du beurre. Le montagnard a donc besoin de garder ses vaches le plus près possible, afin de les traire et de les soigner. Fort heureusement, ces mêmes vallées ont à leur disposition un domaine de basses montagnes beaucoup plus étendu que celui des vallées béarnaises. Enfin, elles ont moins de bétail. Double raison pour qu'elles n'aient pas un très grand souci de ménager cette partie de leurs pacages. Aussi s'explique-t-on que la basse montagne ne soit pas, en général, mise en défens pendant les deux mois (juillet et août) où la haute montagne est accessible aux troupeaux, et que l'on n'envoie sur ces estives qu'une partie du gros bétail, généralement les jeunes vaches non suitées, tandis que le reste du troupeau continue à pacager sur les basses montagnes proches des germs. Seules les bêtes à laine quittent ces quartiers inférieurs pour pacager sur les estives. Ainsi la règlemen-

30. Etsaut a toutes ses montagnes sur la rive droite.

31. La montagne d'Astu, en territoire espagnol, appartient à Jaca. Etsaut y possède, avec Urdos et Cette-Eygun, un droit d'usage.

tation est très peu rigoureuse. Et la mise en défens saisonnière (vète) est à peu près abandonnée.

Autre contraste : la Bigorre ne pratique pas la transhumance hivernale des bêtes à laine. Le propriétaire est donc obligé, pour les nourrir, de faire appel à ses réserves de fourrage. Mais comme, aussi abondantes qu'elles soient dans ce domaine, il est obligé de les ménager, il enverra ses moutons le plus tôt possible au pacage. En revanche il les fait descendre assez vite, dès que les regains sont rentrés, afin d'assurer la fumure des prés.

Ici encore, il faut, dans ce cadre général, noter quelques différences : elles procèdent à la fois des conditions topographiques et des façons de l'élevage.

Dans la vallée d'Azun, les parcours sont généralement libres. Seules, les communes de Marsous et d'Arrens appliquent la mise en défens — encore l'appliquent-elles dans de fort étroites limites. Chaque année, pendant les deux mois du grand estivage, on interdit au bétail (moutons, vaches et chevaux) un certain nombre de petits terrains communaux voisins des propriétés cultivées. Seuls sont admis à pacager sur ces espaces réservés les vaches laitières et les animaux de travail, vaches ou chevaux. Ils acquittent une bacade spéciale, plus élevée que la bacade ordinaire. Ce défens saisonnier est désigné sous le nom coutumier de *bède*. On emploie aussi, mais plus rarement, le nom de *toutes* ou *toutos*, pour désigner les terrains interdits ³².

Dans la vallée de Barèges, où toutes les montagnes sont indivises entre les seize communes, il existe un règlement de pacage rédigé en 1844 et toujours en vigueur. Ce règlement ne s'occupe que de protéger les estives contre l'introduction du bétail étranger. Il ne s'occupe pas des basses montagnes contiguës aux germs de chaque commune, bien qu'elles fassent partie, comme les estives, du domaine syndical. Leur mode de jouissance, et par suite les parcours du bétail indigène, sont fixés par des décisions communales. La plupart des administrations laissent les habitants libres de maintenir leurs vaches dans les germs et sur les montagnes avoisinantes. D'autres limitent simplement le nombre des animaux que l'on a le droit de garder.

A Sazos, les bêtes à laine quittent le village le 1^{er} avril pour les germs et la basse montagne. Elles y demeurent jusqu'en mai. Dans le courant de ce mois, elles se dirigent vers la haute montagne (Aussoue, qu'elles sont obligées de quitter le 19 juin pour laisser

32. L'étymologie *tutus* ne paraît pas douteuse.

la place aux Espagnols, les Espécières, Allans, Pouey-Aspé), où elles restent près de trois mois. Entre le 30 août et le 10 septembre, elles descendent dans les germs (pour les fumer) ou pacagent sur la basse montagne attenante. Du 15 novembre à la Noël, séjour dans les granges des germs. A Noël, les brebis rentrent au village, où elles demeurent trois mois (janvier-mars), faisant quelques sorties par les jours de beau temps. Une partie peu importante du troupeau, au lieu de gagner le haut de la vallée et d'y séjourner de mai en août, reste sur les montagnes attenantes à la commune, s'élevant peu à peu de la basse à la haute. Le reste de leurs parcours se confond avec ceux des troupeaux qui ont estivé dans le haut de la vallée... Pour le gros bétail, la situation est assez différente. Les vaches quittent le village le 1^{er} avril, en même temps que les brebis et gagnent avec elles les germs et la basse montagne. Entre le 10 mai et le 1^{er} juin (généralement un peu plus tard que les bêtes à laine), elles se dirigent vers la haute montagne ; les unes (moins de la moitié du troupeau) gagnant Aussoue (jusqu'au 19 juin), les Espécières, Allans, Pouey-Aspé, etc., les plus nombreuses, restant sur les montagnes voisines de Sazos et s'élevant peu à peu des plus basses (Loze, Hitte) aux plus hautes (Ardiden). Les unes et les autres demeurent sur les montagnes jusqu'aux environs du 1^{er} octobre, c'est-à-dire un mois de plus que les brebis. Les laitières pacagent sur les montagnes les plus basses et rentrent tous les soirs à l'étable, où on les traite. Le 1^{er} octobre, tout le gros bétail s'installe dans les étables des germs ou sur les pacages voisins. Il y reste jusqu'au 1^{er} décembre. A cette date, on l'enferme dans les étables du village d'où il ne sort plus, sauf pour aller boire, avant le 1^{er} avril... Les parcours de Sazos sont entièrement libres. Il y a une quarantaine d'années, on voulut rendre obligatoire le séjour sur les estives de Héas et de Gavarnie. Le règlement est aujourd'hui tombé en désuétude... Sassis, Grust ont le même régime que Sazos. (Voir fig. 8, p. 265).

Celui de Saligos, sur le versant opposé de la vallée, est sensiblement différent. Son domaine de basses montagnes est moins étendu que celui de Sazos et de Grust. Aussi prend-elle la précaution d'en interdire le parcours aux troupeaux des usagers entre le 15 juin et le 8 août. Pendant ces sept semaines, tout le bétail, gros et petit, à l'exception d'une ou deux vaches par maison, *doit* gagner la haute montagne. Il pourrait pacager sur les versants voisins du village. Les habitants préfèrent d'ordinaire à ces quartiers de valeur médiocre et d'accès difficile, les beaux pâturages de Troumouze (Héas), d'Aussoue, des Espécières, de Pouey-Aspé (Ga-

varnie) distants de 25 à 30 kilomètres, mais beaucoup plus riches et plus sûrs. On y laisse même les poulinières, de la fin de mai à la fin d'octobre, si la neige n'oblige pas leurs propriétaires à les faire redescendre plus tôt.

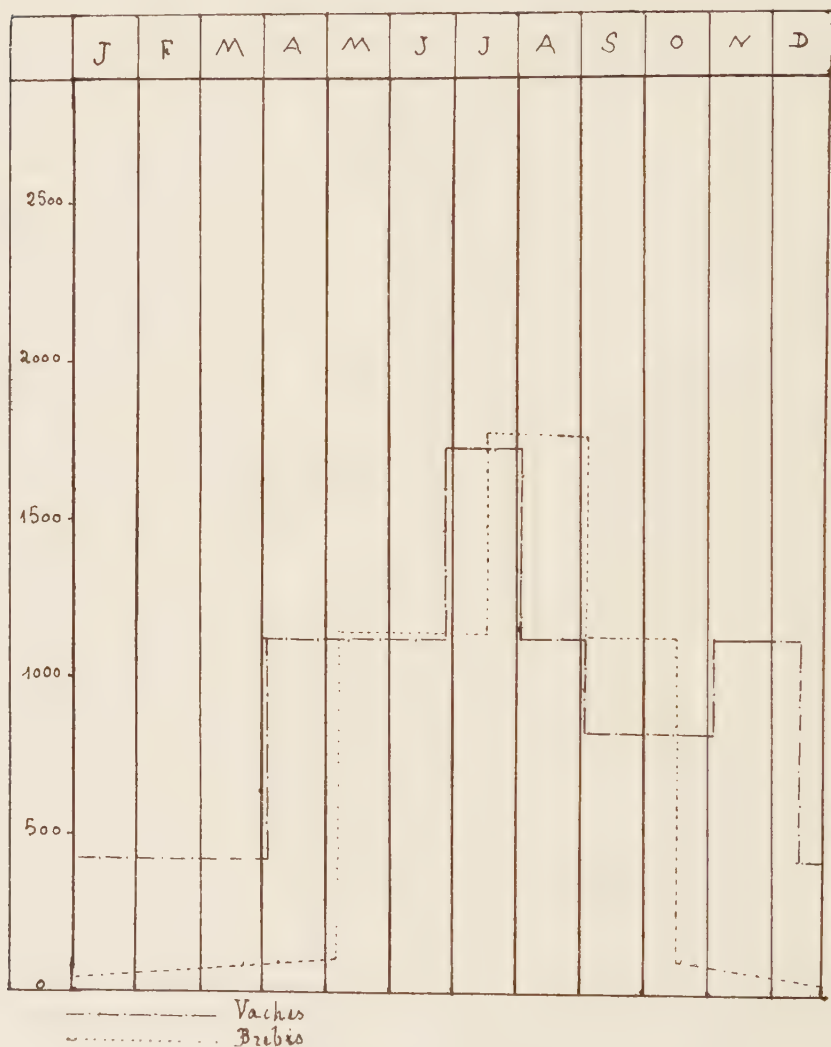


FIG. 7. — Les déplacements du bétail d'Aste-Béon

Gèdre, dans le haut de la même vallée, envoie ses vaches dans les germs dès le début d'avril ou même à la fin de mars, suivant la quantité de fourrage sec qui subsiste aux étables du village. Elles demeurent enfermées dans les germs jusqu'en mai. Des germs,

qu'elles quittent alors, elles gagnent les estives d'Aussoue, où elles pacagent jusqu'au 18 juin, la montagne revenant à cette date aux Espagnols, en vertu des conventions internationales. Descente à l'étage moyen où elles pacagent sur le communal (Coumélle, Sau-

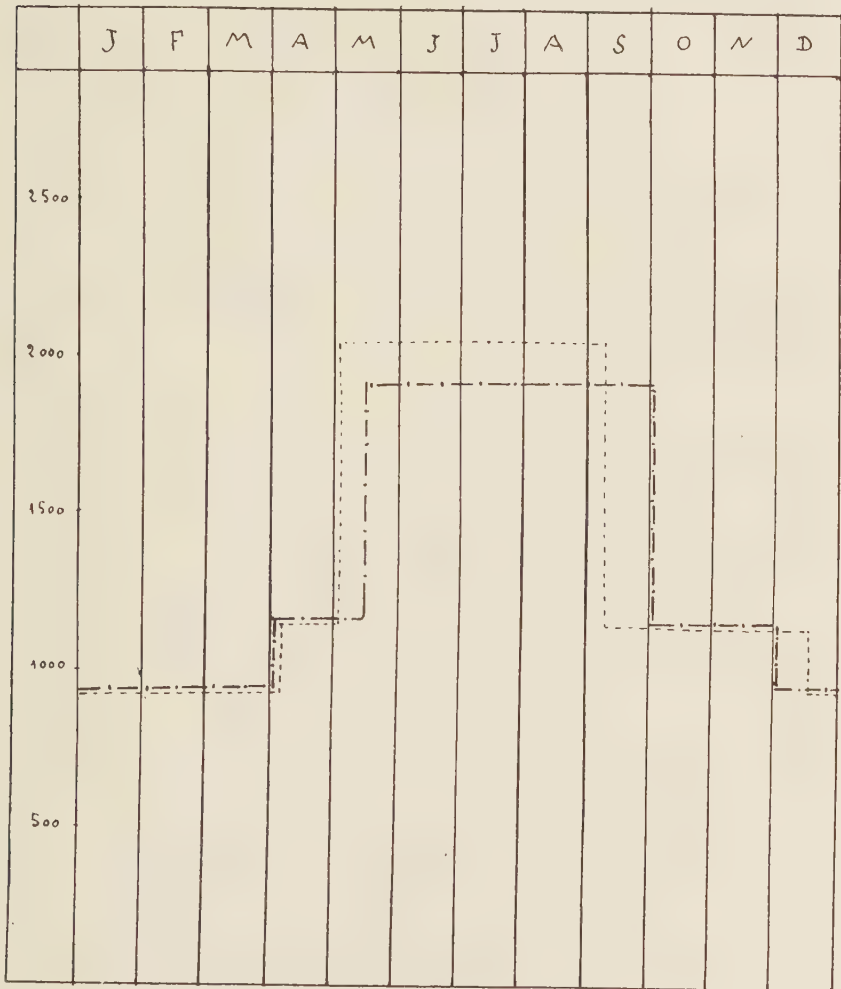


FIG. 8. — Les déplacements du bétail de Sazos

gué) jusqu'au début d'octobre. Retour aux germs à cette date ; au village à la Noël, limite extrême. Il est à remarquer que la plupart des propriétaires de Gèdre envoient à la haute montagne toutes leurs vaches, même les laitières. Il en coûte deux heures de cheval à celui qui va les traire et rapporte le lait pour faire le beurre.

Mais le bétail profite beaucoup à Aussoue, à Aspé, à Pouey-Arrabi, et la lactation y est abondante. Quelques-uns, cependant, préfèrent maintenir leurs laitières dans les germs, comme on le fait aux environs de Luz. La récolte du lait s'en trouve naturellement facilitée.

Les ovins (moutons et brebis) montent aux granges aux mêmes dates que les vaches. Mais, tandis que les vaches restent enfermées et se nourrissent de foin, les moutons vont au pacage. Au début de mai, les bêtes à laine sont amenées sur les prés de fauche et parquées dans des claies pour assurer le fumage des herbes. Le 20 ou le 25 du même mois, elles gagent la moyenne, puis la haute montagne (Counélie, Estaubé, Troumouse pour Gèdre; Campbieil, pour Gèdre-dessus), s'élevant plus ou moins vite suivant l'état des neiges et des herbes. Le 20 septembre, les animaux sont ramenés sur les germs et de nouveau parqués ; le 20 novembre, enfermés dans les granges des mêmes germs. La Noël les ramène au village comme le gros bétail.

Ce mode de parcours ne comporte plus la mise en défens, la *vète* saisonnière, ou, comme on dit dans la commune, le *broueil* (ou *brouelh*). Elle fonctionnait encore il y a peu de temps. Un règlement communal de 1860 prescrivait à cette date l'interdiction des parcours sur les quartiers inférieurs et moyens du 29 juin au 1^{er} septembre, période pendant laquelle les animaux devaient tous pacager sur les estives. Aujourd'hui, le *broueil* n'est plus appliqué qu'à la montagne de Counélie (du 7 juin au 1^{er} août). Partout ailleurs, les parcours sont libres, et il dépend des convenances de chacun de maintenir son troupeau où il lui plaît.

Dans la vallée de Campan, liberté complète pour l'usager. La basse montagne est, à la fois, très étendue et d'accès facile : il n'est guère de grange d'où le bétail ne puisse rapidement gagner le pacage voisin. D'autre part, le ramassage du lait et la préparation du beurre imposent le maintien du bétail à l'étable. Il en résulte que les vaches vont de moins en moins en haute montagne, à l'exception d'un très petit nombre de jeunes animaux (1/5^e à peine). Elles demeurent sur les montagnes inférieures, d'où elles rentrent chaque soir à l'étable. Les veaux ne sortent jamais. Seuls les moutons passent des pâturages inférieurs aux estives. Les dates d'ascension sont, pour eux et pour les quelques vaches qui les accompagnent, les suivantes : le 25 mars, entrée dans les pacages inférieurs ; le 24 juin, départ pour les estives ; le 20 septembre, retour aux granges ou aux étables du bas.

V. — La vallée d'Aure.

Dans la vallée d'Aure, les anciennes prohibitions ont cessé d'être observées. Dans la plupart des communes, le bétail peut, à la convenance de chacun, soit rester aux granges foraines et pacager tout l'été sur les montagnes inférieures, soit gagner les hautes montagnes. Ce libéralisme s'explique, d'abord, comme à Barèges et à Campan, par les conditions topographiques, la largeur de la vallée et l'étendue des surfaces de moyenne altitude qu'exploitent la plupart des communes. Mais il a une autre raison d'être. Aure élève une race de bêtes à cornes, agile, rustique et résistante, capable de rester très longtemps en dehors des étables et de vivre, sans grands soins, sur les hauteurs. Loin de les maintenir dans les granges, les propriétaires n'hésitent pas à les envoyer sur les estives où elles mènent la même existence que les moutons et s'en trouvent fort bien. La longue durée de l'estivage est facilitée par les conditions climatiques et la médiocre abondance des neiges.

De là, un genre de parcours qui est particulier à la vallée d'Aure et qui est caractérisé par l'estivage du gros bétail presque au complet (sauf quelques laitières) et par la longue durée de cet estivage. En voici un exemple : Guchan et Bazus sont presque entièrement dépourvues de granges foraines et de basses montagnes. En mai, le gros bétail est envoyé sur les quelques quartiers dont elles disposent dans le voisinage. En juin, tout le troupeau, vaches et moutons, part pour la haute montagne. Il y reste jusqu'à la fin de septembre, c'est-à-dire pendant quatre mois. La longueur de ce séjour est d'autant plus remarquable que les estives sur lesquelles il s'effectue (la Géla, Saux) sont situées tout près de la frontière, à de très fortes altitudes. A la descente, les bêtes pacagent sur les champs dépouillés de leurs récoltes : l'exiguïté des basses montagnes a eu pour effet de maintenir dans les deux communes l'usage de la vaine pâture. Le parcours est réduit à sa plus simple expression... Dans les autres communes, le bétail demeure au printemps et à l'automne, dans les granges foraines et sur les montagnes voisines. Mais le séjour en haute montagne ne s'en trouve guère raccourci. Ainsi les animaux des Quatre-Véziaux (Ancizan, Cadéac, Grézian, Guchen) après une station de deux mois (mars-avril) dans les granges, gagnent la montagne du Transport (1.500-2.000 mètres), y restent six mois et n'en redescendent qu'à la Toussaint pour se réinstaller dans les granges. Saint-Lary, Sailhan et Bourisp envoient leurs animaux au Rioumajou, qui est beau-

coup plus haut : le gros bétail y demeure plus de quatre mois (du 20 mai à la fin de septembre) et le petit bétail près de six.

Dans ces conditions, la surcharge des basses et des moyennes montagnes n'est jamais à craindre. Aussi les communes ont-elles renoncé à réglementer les parcours. La mise en défens est tombée en désuétude, si tant est qu'elle ait jamais été pratiquée. Cependant, un petit nombre d'entre elles, moins bien partagées, ont dû se précautionner. C'est le cas d'Angizan où les granges foraines et les quartiers avoisinants sont interdits aux moutons du 1^{er} juin au 20 août. Pendant la durée de cette période, le bétail à laine pacage obligatoirement sur la montagne du Transport ou des Quatre-Véziaux. Sur cette même montagne du Transport, il y a tout un quartier, désigné précisément sous le nom de Bédât, où le bétail à laine ne peut pacager qu'à partir du 30 septembre, après le départ des bêtes aumailles. A Soulan, il existe également un quartier réservé aux taurillons, où le bétail à laine ne peut entrer. Mais ce sont des cas exceptionnels.

Enchevêtrement des montagnes communales et syndicales sur le territoire de Laruns

Montagnes gé-	}	Bas Ossau	Anéou, Anouillas, Arrius.
nérales		Haut Ossau	Bious, Pombie, Aar, Seugs.
Communes du	}	Arudy	Peyreget.
		Buzy	Chérue, Sagette, Lurien.
		Castet	Gabardère.
Communes du	{	Bielle et Bilhères	
		(en indivis)...	Aule, Aas, Ayous, Magnabaig.
		Gère-Bélesten ...	Er et Gazies.
		Aste-Béon	Peyrelu.
Laruns			Arrioutort, Isabe, Brousset, Sau-
			biste, Cézy, Gourzy, Sous-
			souéou, etc., etc...

La commune de Laruns, la plus vaste des Pyrénées, a une superficie de 24.753 hectares. Sur ce total, les deux syndicats du bas et du haut Ossau sont propriétaires de 4.695 hectares ; sept communes de la vallée ont 5.468 hectares ; 11.748 hectares appartiennent à la commune de Laruns. Les propriétés particulières se partagent le reste. (Voir fig.6, p. 235).

CHAPITRE VIII

LES PRODUITS DE L'ÉLEVAGE

I. --- Les animaux de boucherie et de travail

En matière de bétail de boucherie et de travail, la montagne pyrénéenne s'adonne beaucoup plus à la production qu'à l'élevage des animaux. Qu'il s'agisse d'Ossau, d'Aspe, de Barèges, de Campan ou d'Aure, les vallées font naître veaux et agneaux et s'en défont le plus tôt qu'elles peuvent. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'elles les engraisent avant de les livrer au commerce. Toutefois, elles ne peuvent toujours les vendre aussitôt après leur naissance. Les conditions de circulation et de transport en montagne imposent certains délais. Quelle que soit la hâte qu'éprouve le montagnard de vendre les produits du troupeau afin de réaliser un profit pécuniaire et de vider ses étables avant l'hiver, encore doit-il attendre qu'ils soient en état de se rendre, par leurs propres moyens, sur les lieux de vente. Il y gagne, en outre, ou croit y gagner par la plus-value qu'il retire de l'accroissement de poids. Ainsi les montagnes vendent des animaux déjà arrivés à un certain état de développement.

Le gros bétail est élevé pour la production des veaux ; accessoirement pour celle du lait. Des animaux en bas âge, on conserve les femelles pour le renouvellement du troupeau et un petit nombre de mâles destinés à fournir des reproducteurs. Tous les autres sont vendus. L'âge de la vente varie peu. Les animaux sont livrés au commerce une fois châtrés, jamais avant trois mois, généralement entre trois et six mois. Dans les vallées qui se consacrent à la production du beurre, on n'agit pas autrement. On se contente, dans ce cas, de hâter le plus possible le moment où l'animal est sevré et de remplacer partiellement le lait par du petit lait, des bouillies de farines de maïs et de pommes de terre, du regain. C'est ainsi qu'on procède dans Azun, Barèges et Campan. Dans les vallées béarnaises, le veau consomme plus de lait, la fabrication du beurre étant peu considérable. Il arrive parfois qu'on lui donne le lait de deux mères. Aussi les animaux ont-ils, à âge égal, plus de poids en Aspe ou en Ossau, qu'à Barèges ou à Campan. Il en est

de même dans la vallée d'Aure, dont les vaches fournissent un lait très riche en crème.

Une partie — mais une partie seulement — des jeunes animaux vendus est destinée à l'élevage. De ceux qui sont nés dans les vallées béarnaises, (notamment le haut Ossau), un certain nombre, châtrés et vendus entre six et quatorze mois, sont menés sur les coteaux, dans les rivières ou en Chalosse où ils sont élevés pour le travail, l'engraissement et la boucherie. Dans la vallée d'Aure, les veaux sont conservés très tard, parfois jusqu'à un an ou un an et demi. Ils sont alors menés aux foires de Guchen, d'Arreau ou de Sarrancolin et vendus, comme bouvillons ou taurillons (*braus*), à des paysans du bas pays, qui les engraissent pour la boucherie ou les dressent en vue du travail, la race auroise, légère et vigoureuse, ayant d'excellentes aptitudes aux labours et aux transports en pays accidentés. Un certain nombre sont utilisés sur place pour la culture et pour les travaux forestiers. Les vallées de la Bigorre vendent peu de bétail aux éleveurs, la race lourdaise qui les peuple n'ayant guère d'aptitudes à l'engraissement et au travail.

La plus grande partie des veaux nés en haute montagne — et l'on peut dire la presque totalité pour ceux venus des vallées bigourdanes — est destinée à la boucherie. Ce bétail indigène trouve son écoulement sur le marché local. Le surplus est exporté vers Bordeaux, Béziers, Nîmes, Montpellier et Marseille. Paris n'achète pas de gros bétail pyrénéen. La clientèle locale est fournie par les campagnes et les petites villes. Dans les autres, par les acheteurs de ressources modestes. Les veaux étant vendus trop développés ne fournissent qu'une viande de seconde qualité. Aussi les bouchers des villes, particulièrement ceux des stations hivernales et balnéaires, Pau, Biarritz, Cauterets, s'approvisionnent-ils aux centres de Bordeaux ou de Toulouse plutôt que dans la région même.

Mais quelle que soit la destination des animaux vendus — vente directe au boucher ou élevage — le régime est le même : le montagnard fait naître le bétail et le vend dès qu'il est en état de gagner les marchés et les lieux de vente. Les changements introduits dans les conditions des relations économiques, tout particulièrement le développement des transports automobiles, n'ont pas modifié ces habitudes traditionnelles. Tout au contraire. En Aure, l'âge moyen de la vente des jeunes animaux s'est sensiblement abaissé depuis une quinzaine d'années. Les bouchers en gros viennent aujourd'hui jusqu'au voisinage des lieux de production, achètent les veaux à trois mois et les emportent en camions automobiles. A Campan, nous avons recueilli des constatations ana-

logues : l'âge de la vente s'est abaissé, dans ces dernières années, d'un ou deux mois. Et il est vraisemblable qu'il en est de même ailleurs. L'introduction, dans la montagne pyrénéenne, du mécanisme le plus moderne de circulation et d'échange, loin de modifier le sens et les fins traditionnels de l'élevage, n'a fait que les renforcer et les préciser. Plus que jamais, la montagne remplit la fonction de pays naisseur.

En dehors de la région montagneuse, les modes d'élevage sont sensiblement différents. Dès que l'on quitte les hautes vallées pour aborder la zone des basses montagnes et des coteaux, on constate que l'âge moyen de la vente des sujets jeunes tend à s'abaisser. D'autre part, et inversement, on voit le paysan conserver une partie de son bétail et l'élever lui-même pour la boucherie ou pour le travail. C'est qu'ici il est plus facile de nourrir toute l'année les animaux, plus facile de les vendre à des marchés devenus plus proches. C'est aussi que le sol, moins déclive et moins âpre, admet l'emploi des vaches et même des bœufs aux travaux agricoles et aux transports des fardeaux. Cette adaptation des fins de l'élevage au milieu géographique et aux conditions économiques du marché est très sensible en Béarn. La vallée de Barétous, très engagée dans la zone sous-pyrénéenne, élève une notable quantité de bœufs. Le nombre s'en est accru de 1914 à 1924. En Ossau, tandis que les régions haute et moyenne ne conservent que des vaches, les communes de la partie basse, Sévignacq-Mevrac, Sainte-Colome, Rébénacq, Lys, élèvent des bœufs en assez grand nombre. La diversité d'aptitudes de la race béarnaise facilite cette adaptation au milieu et aux besoins. Dans les cantons orientaux de la Bigorre et dans les Quatre-Vallées, le changement est encore plus net de la montagne à la région sous-pyrénéenne. Les cantons de Bagnères, Labarthe-de-Neste, Lannemezan, élèvent tous des bœufs en même temps que des vaches. Le contraste, ici, est d'autant plus marqué que la haute montagne et la basse montagne sont occupées par des races différentes : d'une part la lourdaise ou l'auroise ; d'autre part la gasconne, apte à l'engraissement et au travail.

En revanche, dans le canton de Lourdes, la basse montagne et les coteaux n'élèvent pas de bœufs. Les conditions y sont cependant les mêmes que dans les cantons orientaux. Seulement tout ce domaine, étendu de l'Adour au Gave de Pau, est à peu près exclusivement occupé par la lourdaise. Et la lourdaise ne produit aujourd'hui que très peu d'animaux de travail. Mais ce n'est qu'une exception. Partout ailleurs, la basse montagne forme transition entre les façons de la montagne et celles de la plaine.

Pour le petit bétail, on constate, en ce qui concerne les fins de l'élevage, beaucoup plus de diversité d'une vallée à l'autre.

En Aspe et en Ossau, les agneaux sont vendus très jeunes, entre trois et six semaines, à l'exception d'un certain nombre de femelles destinées au renouvellement du troupeau. La plupart de ces animaux, achetés sur place de décembre à avril par des bouchers qui parcourent les villages, sont abattus dans les agglomérations de la plaine sous-pyrénéenne. Un nombre assez considérable est expédié, par les gares, vers Dax et Bordeaux. Le lait reste disponible pour la fabrication du fromage. L'établissement des laiteries roquefortaises pousse à abaisser l'âge de la vente. Quant aux brebis, on les garde aussi longtemps que possible, autant qu'elles sont capables de donner des agneaux, c'est-à-dire jusqu'à sept ou huit ans. Elles sont alors engraisées, de même que celles qui ne donnent pas de produits, et livrées à la boucherie. Sur un troupeau de cent bêtes, le propriétaire sacrifie ainsi chaque année quinze ou vingt animaux âgés qu'il remplace par des jeunes.

En Bigorre, on procède tout autrement. Et il faut encore distinguer entre la haute et la moyenne ou basse montagne.

Dans la haute montagne du Lavedan, en Azun, à Barèges, à Cauterets, la pratique traditionnelle est de ne vendre que le deuxième agneau de l'année. Le premier est gardé jusqu'à deux ou trois ans. On le nourrit de fourrages et de regains. Puis on le vend aux paysans des rivières et de la plaine qui complètent son alimentation et le livrent à la boucherie. Quelques éleveurs de Luz et des communes voisines savent utiliser les pâturages de la montagne pour pousser un certain nombre d'animaux, obtenir un engraissement très suffisant et les vendre directement aux bouchers. La vallée de Barèges s'est ainsi fait une véritable réputation comme productrice de moutons gras d'excellente qualité. Toutefois, en montagne, l'engraissement est l'exception, et la plupart des animaux mâles sont vendus à trois ans. Les brebis sont conservées un peu plus longtemps : à quatre ou cinq ans, elles sont vendues, le plus souvent pleines, à la descente de la montagne. Les acheteurs sont ces mêmes propriétaires des rivières et de la basse montagne qui ont acheté les moutons de trois ans.

Ce régime de haute montagne est également pratiqué en Azun. Toutefois, dans cette vallée, un certain nombre de paysans procèdent comme ceux des vallées béarnaises, et vendent les agneaux en bas âge, afin de pouvoir disposer du lait, qui est employé, pur ou mêlé de lait de vache, à la fabrication du fromage. C'est un trait, entre beaucoup d'autres, d'affinité entre Azun et la montagne

béarnaise. Arbéost et Ferrières, sur l'Ouzon, sont entièrement de régime béarnais.

La haute montagne du Lavedan vend donc des animaux jeunes et, en général, n'élève pas. Comme pour le gros bétail, elle est pays naisseur, presque exclusivement.

Il en est tout autrement de la basse et de la moyenne montagne. Les rivières (parties inférieures du Dabantaygue et de Saint-Savin), tout le bas Lavedan, d'Argelès à Lourdes, et le canton de Saint-Pé, achètent les animaux venus de la montagne : brebis de quatre ou cinq ans (dont ils vendent les agneaux), et moutons de trois ans. Brebis et moutons sont engraisés avec des fourrages, du foin, du regain ; avec des farineux, maïs ou châtaignes, puis livrés au commerce. Le bas Lavedan est donc pays d'engraissement pour les animaux venus jeunes de la montagne. Il vend des animaux adultes prêts à être abattus. Par contre-coup l'élevage y bénéficie d'une plus grande variété. Ayant plus de ressources alimentaires à sa disposition, étant plus rapproché des lieux de vente et d'achat, le paysan y est plus libre de s'adapter aux conditions du marché ; suivant les cours, suivant les besoins du commerce, il vend son bétail jeune ou le conserve pour l'engraisir avant de le vendre. Les échanges se font à Lourdes, principal marché de la région. Le bétail vendu se disperse et se consomme dans la région même. Des expéditions assez importantes se font vers Bordeaux et les autres agglomérations de l'Aquitaine.

Les mêmes façons et les mêmes fins régissent l'élevage du petit bétail dans le reste de la Bigorre. Campan vend des animaux jeunes, peu d'agneaux, surtout des brebis et des moutons. Montgaillard, Cieutat et les autres communes de l'Adour et des coteaux les achètent et les engraisent. Même contraste et mêmes échanges entre la haute vallée d'Aure et les communes basses : le montagnard vend ses moutons vers trois ans, comme en Bigorre. Il conserve ses brebis jusqu'à huit ou neuf ans, tant qu'elles sont capables de produire.

Ainsi, il en est du petit bétail comme du gros bétail. Sauf en Béarn, où l'industrie fromagère impose le maintien des brebis, entre les mêmes mains et en troupeaux, la montagne fait naître : la basse montagne, les coteaux et les rivières élèvent et font le commerce. Il y a là une véritable division du travail. A ces méthodes traditionnelles, les façons nouvelles n'ont rien changé, tout au contraire. On voit, depuis la guerre, les propriétaires du bas Lavedan vendre les produits de leurs troupeaux comme agneaux au

lieu de les conserver, ainsi qu'ils le faisaient jusqu'ici, jusqu'à trois, quatre ou cinq ans. L'âge de la vente, dans les domaines dont l'accès est le plus facile, se trouve ainsi avancé. Ici encore les causes économiques et le progrès des moyens d'échanges agissent pour confirmer plus clairement les aptitudes et la fonction de la montagne.

II. — Le cuir et la laine

Les cuirs fournis par l'abattage des bêtes sont utilisés dans la région. La vieille industrie du tannage n'a rien perdu de sa prospérité passée. Mais elle s'est naturellement accommodée aux procédés nouveaux de préparation, et elle s'est concentrée. Oloron, Bayonne, Pau, Pontacq et Orthez rassemblent aujourd'hui la plus grande partie des tanneries de la région. Hasparren, en pays basque; Pontacq, en Béarn, ont d'importants ateliers de fabrications de chaussures.

La tonte des brebis et des moutons se fait, à peu près partout, à deux moments différents. Les animaux des troupeaux sédentaires sont débarrassés de leurs toisons à la descente de la basse montagne et avant leur montée sur les estives, c'est-à-dire à la fin de juin ou au début de juillet. Pour faciliter l'opération, le troupeau reste au village ou dans les pacages les plus proches pendant le temps nécessaire. C'est ainsi que le règlement de Laruns prévoit, à cet effet, une dérogation de trois jours à la règle de la vête... Les transhumants sont tondus à la descente des estives, c'est-à-dire en septembre.

Les laines de la région sont de valeur inégale. La meilleure est celle que fournissent les troupeaux de Barèges, de Campan et de la vallée d'Aure. La brebis dite lourdaise (il vaudrait mieux dire barégeoise), plus ou moins croisée de mérinos, fournit une laine assez fine et courte, utilisée par les petits ateliers du pays et, dans une certaine mesure, par l'industrie drapière de Bagnères-de-Bigorre. Les lainages dits « des Pyrénées » qui demandent, comme les autres ouvrages de bonneterie, une matière première fine et légère, sont fabriqués avec des laines peignées de mérinos achetées à Tourcoing. Quant à la laine des brebis béarnaises, qui est plus longue et plus grossière que celles de la Bigorre et s'est toujours vendue un tiers ou un quart moins cher, elle est surtout employée comme laine à matelas. Les fabriques oloronaises ne l'utilisent pas pour la fabrication des bérêts qui n'emploie que des laines mérinos

(Australie et Cap). Quelques lots de laine du pays, choisis parmi les plus fins, servent à la fabrication des couvertures de laine de qualité inférieure. Les industriels de Nay s'approvisionnent, comme ceux de Bagnères et d'Oloron, à Roubaix et à Tourcoing, très peu sur le marché régional.

III. — Le lait et le beurre

La collecte et le traitement du lait ont, jusqu'ici, conservé, en Béarn, dans la Bigorre et dans la partie des Quatre-Vallées qui nous intéresse, la plupart de leurs caractères traditionnels. Les deux industries qui en dérivent, celle du beurre et celle du fromage, n'ont presque rien changé aux vieux procédés de fabrication et à l'outillage du passé. Elles sont, aussi, restées des industries du type familial. Toutefois, elles commencent à subir, comme les autres formes du travail pastoral, l'influence des façons nouvelles introduites dans le domaine de la production et des échanges. Aussi attachées qu'elles soient aux habitudes anciennes, elles tendent à s'adapter à leur tour.

L'emploi le plus ordinaire du lait de vache est le nourrissage des veaux. Une faible quantité seulement sert à la préparation du beurre, qui n'est le plus souvent qu'une production accessoire. Depuis quelques années, se manifeste un peu partout, une tendance à vendre les animaux plus jeunes, ce qui laisse disponible une plus forte proportion de lait. Il ne semble pas que l'industrie beurrière en ait, jusqu'ici, sensiblement bénéficié. Il n'est pas, actuellement, une seule vallée pyrénéenne où l'élevage de la vache soit dirigé en vue de la production exclusive du lait et de ses dérivés, comme il est d'usage dans certaines parties des Alpes de Savoie, Chablais, Génois et Bauges, notamment.

Il y a lieu, cependant, de marquer, entre ces vallées, des différences appréciables. Dans la montagne béarnaise, Barétous, Aspe, Ossau, et, de même dans la vallée d'Aure, le lait de la mère est entièrement réservé aux jeunes. En Béarn, il est même assez fréquent, lorsque une vache a été séparée de son produit, que son lait soit utilisé pour pousser l'alimentation d'un veau non sevré, qui reçoit ainsi une double ration de nourriture. En Aure, le sevrage se fait (ou s'est fait jusqu'ici) très tard. Dans ces domaines, la production du beurre est négligeable. Le peu qui s'en fait est

consommé sur place, ou vendu dans les villes d'eaux en quantités peu importantes.

En Azun, à Barèges, à Campan, il n'en est pas de même. Non pas que les veaux soient vendus plus jeunes ni que leur vente cesse d'être la source essentielle des profits de l'élevage.. Mais ils s'alimentent moins longtemps du lait de la mère. De bonne heure, souvent avant qu'ils aient atteint trois mois, on entreprend de les sevrer, et l'on substitue au lait pur le lait écrémé, les farineux, le regain. On réserve pour la fabrication du beurre une plus forte proportion de matière première. On pratique ainsi, par une sorte d'équilibre, un élevage à deux fins : production de veaux et production de beurres, les uns et les autres étant destinés à la vente. C'est le régime qui prévaut dans la vallée de Campan ; dans la vallée de Barèges, surtout autour de Luz ; dans la vallée d'Azun. Ces vallées sont, en montagne, le domaine de la lourdaise.

Quelle que soit la quantité du lait soustrait à l'alimentation des jeunes animaux et l'importance de la production du beurre, les procédés de fabrication varient peu d'une vallée à l'autre. Ils sont des plus simples. Le lait, recueilli dans un vase de cuivre, est tenu dans un courant d'eau fraîche, dérivé du ruisseau le plus voisin ou du canal d'irrigation, vers l'étable ou vers un petit abri fermé spécialement affecté à cet usage.

L'écémage, très imparfait, laisse toujours une quantité appréciable de crème inutilisée. Celle que l'on a recueillie est conservée jusqu'à ce qu'elle soit en quantité suffisante pour être battue et transformée en beurre. Ce délai, qui varie naturellement avec le nombre des animaux traités et avec la saison, peut atteindre la durée d'une semaine entière. La crème a déjà subi un commencement de fermentation au moment où elle est introduite dans la baratte.

Le battage de la crème se fait dans des appareils de type très ancien. Le plus souvent, c'est une simple outre en peau de brebis (*amanguè*, en Azun), dans laquelle on agite la crème jusqu'à ce qu'elle ait pris la consistance nécessaire. L'opération se fait, d'ordinaire, le soir, à la veillée, devant le foyer, dont la chaleur facilite la coagulation des caillots de beurre. Les barattes à piston sont utilisées, mais plus rarement. Le malaxage se fait à la main, procédé d'une propreté relative et d'efficacité très insuffisante, car il laisse, incorporée à la masse, une certaine quantité de petit lait. L'usage des malaxeuses est encore plus rare que celui des barattes à piston. Il est rare que, même dans les mottes les mieux travaillées, le petit lait ne suinte pas sur la simple pression du couteau. Le

beurre y gagne en poids, mais il y perd en qualité. Les meilleurs — et ils sont presque toujours excellents à l'état frais — se conservent difficilement et rancissent vite.

Le beurre est assez rarement consommé par le producteur. Il est, presque en totalité, livré au commerce, avec les œufs de la basse-cour, par la maîtresse de maison pour laquelle les deux produits constituent une sorte de rente personnelle. La vente se fait presque toujours dans des conditions défectueuses pour le vendeur. Le plus souvent des intermédiaires, eux-mêmes gens du village, passent dans les fermes, ramassent le beurre et paient comptant, suivant les cours établis la veille sur les marchés d'Argelès ou d'Ossun, principaux centres de commerce du beurre. Sur chaque livre, les ramasseurs prélèvent tant pour cent à titre de rémunération de leur travail. Le beurre ainsi recueilli est transporté au marché le plus voisin : Bagnères-de-Bigorre, pour la vallée de Campan ; Luz, pour la vallée de Barèges ; Argelès, pour Saint-Savin et Azun. La plus grande partie est livrée aux marchands en gros qui en ont, eux-mêmes, fixé et fait connaître le prix. S'il se produit une hausse, ce qui arrive assez fréquemment au cours de l'été, moment de l'afflux des baigneurs et des étrangers, c'est presque toujours le dépositaire qui en profite, non le producteur. Il est, en outre, d'usage courant que le dépositaire s'entende avec le marchand en gros. Aussi est-il généralement peu estimé dans les milieux où il opère. Les marchands, de leur côté, se mettent le plus souvent d'accord pour maintenir les cours bas. C'est toujours le producteur qui se trouve lésé.

Le beurre livré au commerce par les vallées de la Bigorre représente des quantités assez importantes. Chaque semaine, Campan en envoie, pour sa part, 800 à 1.000 kilos à Bagnères-de-Bigorre. Luz et Argelès en reçoivent certainement davantage. Une notable partie de ces produits est consommée sur place. Le surplus est envoyé à Tarbes, à Lourdes, à Pau, et vers les autres villes de la région jusqu'à Toulouse et Bordeaux.

Ce commerce d'exportation du beurre pyrénéen a conservé jusqu'ici, comme la fabrication et les transactions locales dont il est l'objet, son caractère traditionnel³³. Le principal centre de ramassage a été, après Cieutat, Ossun. Les anciens « beurraires » d'Ossun, rouliers, marchands et, en quelque manière, industriels, faisaient subir au beurre une manipulation qui en assurait la conservation. Il était, soit fondu et mis en pots, soit salé. Et c'est sous cette forme qu'il était expédié à Bordeaux pour la marine marchande et

33. Voir plus haut, II^e partie.

pour l'exportation vers les « îles ». Ces pratiques se sont un peu modifiées, mais elles n'ont pas complètement disparu. Ossun reste le centre du commerce du beurre dans la région. On continue à y transporter les mottes pour les malaxer, les améliorer et leur donner les qualités marchandes que le producteur ne sait pas leur assurer. Ainsi apprêté et mis en paquets, il est livré à la vente. Il y a là une sorte d'industrie parasite qui s'est créée par l'effet même des imperfections du travail rural et qui en vit, en attendant que la fabrication directe se perfectionne, ce qui commence à se produire, mais très lentement et en dehors de la Bigorre, comme nous aurons l'occasion de le dire.

IV. — Le fromage

Le fromage se fait avec le lait de brebis, exclusivement, parfois accru de l'appoint fourni par le lait de vache. Les centres de production sont les vallées béarnaises (Barétous, Aspe et Ossau); quelques communes d'Azun en Lavedan.

Dans les vallées béarnaises et en Lavedan, le lait est fourni par les animaux de race béarnaise dont nous avons, par ailleurs, décrit les caractères et les aptitudes. Chaque brebis donne quotidiennement un litre environ d'un lait excellent, très riche en matières grasses, très apte à la préparation du fromage, surtout en été, au cours du séjour en montagne.

La fabrication du fromage se poursuit à partir des derniers jours de décembre, époque où naissent les premiers agneaux, jusqu'au début de septembre. C'est en hiver et au printemps, c'est-à-dire pendant les premières semaines de la lactation, que le lait est le plus abondant. C'est pendant l'été, durant l'estivage, qu'il est le plus riche et qu'il donne le fromage le plus apprécié.

Les procédés de préparation sont très simples et n'exigent qu'un matériel peu coûteux, fabriqué presque entièrement, à l'exception des récipients en métal, dans les petits ateliers de la montagne. Les brebis sont traites chaque matin et chaque soir, à l'étable, pendant l'hiver ; pendant l'été, le matin, avant que le troupeau se disperse sur l'estive, le soir autour du « courrau », quand il s'est rassemblé dans le cujalà. Le lait, recueilli dans un vase en cuivre ou en fer-blanc, est filtré à travers les mailles d'un tamis, puis versé dans un chaudron et porté à la température de 30°. Le chaudron étant retiré du foyer, on incorpore la présure. Trois quarts d'heure ou une heure plus tard, le lait se trouve caillé. La pâte est alors brisée

à la main, puis placée dans un moule formé d'un cercle de bois flexible, hêtre ou noyer, haut de 25 à 30 centimètres, que l'on peut à volonté serrer au moyen d'une corde fixée à l'une des extrémités, ce qui permet de presser plus complètement la masse et d'en varier le diamètre suivant la quantité de caillé dont on dispose. Ce moule (*canaoule* en Aspe, *laà* en Ossau) est disposé sur un plateau en bois (*icherre*, *échera*) creusé d'une rainure circulaire destinée à l'écoulement du petit-lait. L'extraction de la partie liquide s'obtient par pression latérale au moyen de la paroi mobile et par perforation à l'aide de longues aiguilles de bois (*brocos*). Le fromage retiré du moule reçoit une première couche de sel, opération que l'on renouvelle chaque jour par la suite.

Le transport au saloir se fait immédiatement pendant l'hiver, chaque propriétaire ayant le sien. Pendant l'estivage il n'y peut être procédé qu'après que le fromage a acquis une consistance suffisante. Tous les jours ou tous les deux jours, ceux qui ont atteint le degré de fermeté nécessaire sont transportés, à dos d'âne ou de mulet, à deux, trois ou quatre heures de marche, dans un saloir commun, installé au niveau des premières habitations permanentes. Cet atelier est la propriété, non des bergers, mais d'une manière d'industriel, souvent berger lui-même, qui se charge de saler les pains qui lui sont confiés moyennant une rétribution convenue, généralement d'un fromage sur dix ou douze. Les plus considérables de ces saloirs sont ceux de Peyrenère, de Lescun, de Lhers, pour la vallée d'Aspe ; de Gabas, pour la vallée d'Ossau. A la fin d'août 1924, l'un de ces saloirs, celui de Lhers (hameau d'Accous), avait reçu depuis le début de la saison (20 mai) environ 2.000 fromages, produits par vingt-cinq troupeaux, chaque troupeau étant formé d'une centaine de brebis, dont 80 laitières. On estime que la production d'un troupeau pendant la durée de l'estivage (20 mai au 20 août) est de cinq à six kilogrammes de fromage par brebis, ou de cinq kilogrammes par jour pour l'ensemble du troupeau. Le poids de chaque fromage varie de trois à cinq kilogrammes.

Le petit-lait est utilisé pour la nourriture des animaux. Une partie est chauffée et transformée en « greuilh » qui est une sorte de fromage maigre, de goût assez agréable quand il est frais. Le greuilh est consommé sur place ou vendu dans les villages de la vallée.

Le fromage de montagne, comme on appelle quelquefois le produit des brebis laitières, n'est guère plus aujourd'hui fabriqué qu'en été. C'est l'époque où la lactation est la moins abondante. Mais c'est celle où tous les troupeaux sont en place, revenus des

plaines et regroupés sur les estives. C'est aussi la saison où les mères ont cessé de nourrir leurs agneaux. C'est donc la période où la production fromagère est de beaucoup la plus considérable. En hiver, la situation est toute différente. La plus grande partie des animaux (la moitié environ en Aspe ; les trois quarts pour le haut Ossau) pacagent en dehors des vallées, dans les rivières sous-pyrénéennes et les plaines girondines. Et ainsi, l'hiver, période de lactation abondante, est la saison où la production fromagère est la plus réduite ; celle aussi, où la qualité est la moins bonne. (Le fromage d'hiver s'est toujours vendu moins cher, un tiers environ, que le fromage d'été). Le lait ne reste pas inutilisé : on en tire au contraire bien meilleur parti qu'autrefois. Seulement le propriétaire de brebis a cessé de le transformer lui-même en fromage. Il le livre, comme matière première, à l'industrie roquefortaise. On exposera le mécanisme de cette nouvelle forme d'exploitation des produits de la montagne.

Il est assez difficile d'exprimer par des chiffres le mouvement d'affaires auquel donne lieu la vente du fromage de montagne. La gare de Bedous, qui centralise la plus grande partie des produits de la vallée d'Aspe (foire du premier mercredi et marché du troisième jeudi d'octobre) en expédie, chaque été, des quantités considérables. Dans la vallée d'Ossau, le centre des affaires se tient à Arudy où a lieu, à la fin de l'estivage (le dernier mardi de septembre), un marché au fromage particulièrement important. Enfin les communes basses de la vallée d'Aspe (Sarrance) et tout le pays de Barétous dirigent leur récolte sur les marchés hebdomadaires d'Oloron et sur la foire du 8 septembre. Mais ces divers marchés ne représentent qu'une partie des ventes : un grand nombre de transactions se font directement dans les villages pour les besoins de la population. En outre, beaucoup de commissionnaires se rendent dans les centres de production et enlèvent directement la marchandise. On ne doit pas être très loin de la vérité en évaluant à 600.000 ou 700.000 kilogrammes la production fromagère des trois vallées béarnaises, sans compter, bien entendu, les pâtes expédiées en hiver vers les caves de Roquefort. Des lieux de vente, les produits s'écoulent dans les campagnes et dans les villes de la région. Bordeaux en reçoit une certaine quantité. Le centre de consommation le plus important paraît être Lourdes, que les marchands d'Ossun se chargent d'approvisionner.



A. - GRANGES DE PIEDS.

(Bastan, Vallée de Barèges)

(1500 m)



B. - GRANGES DU CAMPBIEIL.

(Vallée de Barèges)

(1706 m)



C. - GRANGES DU MOUNDANG.

(Vallée d'Aure)

(1556 m)

Clichés H. Cavailès

V. — L'élaboration en commun des produits de laiterie

Il arrive souvent que le montagnard ne possède pas assez d'animaux et, par suite, pas assez de lait pour assurer chaque jour la transformation en beurre ou en fromage. Le cas est extrêmement fréquent et presque de règle quand il s'agit de la fabrication du beurre. Le propriétaire de deux ou trois vaches résout le problème en conservant la crème aussi longtemps qu'il est nécessaire pour en obtenir une quantité suffisante. Jamais il n'arrive qu'il ait recours à son voisin pour l'accroître. La préparation du beurre est, dans les Pyrénées, une occupation essentiellement ménagère, à peu près exclusivement réservée aux femmes. Il serait contraire à toutes les traditions de procéder autrement. Ce n'est qu'avec la crème de chaque petit troupeau et quand elle est en quantité suffisante, que le beurre est obtenu. Nous avons déjà montré les inconvénients de cette méthode.

Pour la production du fromage, il est plus rare que le montagnard n'ait pas assez d'animaux pour assurer une production journalière. Cependant le cas se présente assez fréquemment, surtout vers la fin de l'été, période de lactation riche, mais peu abondante. Il est alors nécessaire de recourir à l'association. Les bergers se réunissent pour fabriquer ensemble le produit.

La fabrication en commun existe à peu près dans toutes les vallées pyrénéennes qui se livrent à l'industrie fromagère. Nous avons eu l'occasion d'exposer ailleurs le mécanisme de ces associations, telles qu'elles fonctionnent dans l'« horry » du pays de Foix, la « cabane » du Couserans, le « cayolar » du Pays basque.³⁴ C'est à peu près de la même façon que procèdent les bergers de la Barousse.³⁵ Dans leurs traits essentiels, ces organismes sont étroi-

34. H. Cavaillès, 158.

35. Le Syndicat des communes de la Barousse, chargé d'administrer les forêts et les montagnes de la vallée, loue, chaque année, par voie d'adjudication, les dix sept cortaux dont il est, sur les montagnes, propriétaire. Les adjudicataires sont toujours des bergers du pays. Chaque cortail reçoit trois à quatre cents brebis, qui, chaque jour, sont traites en vue de la fabrication du fromage. Mais il n'arrive presque jamais qu'un aussi gros troupeau appartienne à un seul maître. Il est d'ordinaire formé de plusieurs troupeaux réunis. C'est l'adjudicataire qui se charge de faire le fromage. A chacun des propriétaires associés, et pour la durée de la saison, qui est d'ordinaire de trois mois, il donne un kilogramme de fromage par brebis. Comme la production de chaque animal est en moyenne de 5 à 6 kilogrammes, il conserve la plus grande partie de la récolte, rémunération des frais de location du cortail, du travail réalisé, et des dépenses que ce travail entraîne (sel, usage du matériel), et aussi de l'apport des brebis qui lui appartiennent en propre. Si l'un des associés a cent brebis, il prend, obligatoirement, l'adjudication du cortail.

tement apparentés à ceux qui fonctionnent dans le Jura et dans les Alpes suivant le système du « tour » ou du « petit carnet ». ³⁶

Ces associations laitières pyrénéennes ont conservé tous les caractères d'organismes très archaïques. Formées d'un petit nombre de participants, elles ne fonctionnent qu'en été et seulement en haute montagne. Elles n'ont aucun caractère commercial. Elles produisent mais ne vendent pas. Le partage des fromages une fois opéré, l'association se dissout d'elle-même et chacun dispose de sa part comme il l'entend. Encore celles-là sont-elles constituées pour toute la durée de l'été. Dans les vallées béarnaises, on ne recourt à l'association qu'à titre exceptionnel et quand le lait devient moins abondant. En Aspe, à l'époque du séjour en haute montagne, les bergers s'associent à deux ou trois. Chacun fait le fromage à son tour et conserve pour sa part tout ce qu'il a fabriqué lui-même. Son tour revient d'autant plus souvent qu'il a plus d'animaux et qu'il a pu mettre plus de lait dans le fonds commun. Dans la vallée d'Ossau, le procédé est le même. Deux pasteurs, quelquefois, mais plus rarement, trois, réunissent leurs troupeaux de brebis pendant l'époque du stationnement en haute montagne. Chacun, à tour de rôle, garde les troupeaux réunis, fabrique le fromage, le sale dans le saloir attendant à sa cabane. Tous les huit ou quinze jours, ils se remplacent. Le partage des produits se fait en proportion du nombre des animaux de chaque associé. C'est vraisemblablement cette forme de coopération que les documents anciens désignent sous le nom de *cabau è coumpanhie*,... Dans la montagne béarnaise la pratique de l'association est à peu près négligeable.

On a essayé, il y a une cinquantaine d'années, d'introduire dans les Pyrénées, des coopératives du type jurassien, telles qu'elles commençaient, à la même époque, à fonctionner dans les Alpes de Savoie, des fruitières ouvertes toute l'année, même en dehors de l'inalpage, transformant le lait des troupeaux associés au moyen d'un outillage plus perfectionné et par des procédés plus nouveaux, vendant les produits de la fabrication, rémunérant leurs associés, non en nature, mais en argent. L'initiative de ces essais revient à l'administration des Eaux et forêts. Les premiers établissements de ce type s'ouvrirent, entre 1867 et 1872, dans la vallée d'Aure, aux Quatre-Véziaux et à Aulon ; dans le Lavedan, à Juncalas. En 1872,

36. Ph. Arbos, 1, p. 253-254.

le garde-général Calvet publiait à Tarbes une *Note sur le rôle économique des associations pastorales dans les hautes vallées des Pyrénées*, suivie, en 1873, d'un *Mémoire* sur le même sujet présenté au 39^e Congrès scientifique de France, réuni à Pau cette même année. Le mouvement ainsi engagé se propagea, au début, avec un certain succès. En 1873, la Haute-Garonne suivait l'exemple de son voisin, le département des Hautes-Pyrénées : une première fruitière y fut établie dans les hauts pâturages qui entourent l'hospice de Luchon. D'autres tentatives suivirent. Deux associations nouvelles naquirent, à Cauterets et à Ger, subventionnées, comme les précédentes, par les assemblées départementales. Un peu plus tard, le Conseil général des Basses-Pyrénées créait deux fruitières, l'une à Bedous, l'autre à Bielle, et les subventionnait assez largement. L'Ariège agissait de même. Puis, de divers côtés, s'ouvraient d'autres établissements organisés sur le même type et portant, eux aussi, le nom de fruitières. Enfin, une fruitière-école établie à Marignac, en Haute-Garonne, et dirigée par un jurassien, recevait des boursiers, des élèves libres et travaillait à répandre autour d'elle les enseignements nécessaires à la transformation des industries laitières. On put croire un instant que le régime des fruitières allait s'acclimater dans les Pyrénées.

En réalité, s'il est vrai que l'initiative de l'administration forestière et les encouragements des assemblées départementales provoquèrent, ici et là, quelques améliorations, le régime même des associations fruitières n'obtint aucun succès durable. Les établissements à forme coopérative se maintinrent tant bien que mal aussi longtemps que l'Etat et les départements leur dispensèrent leurs subventions. Le jour où ces subventions furent retirées, ils fermèrent leurs portes. Ainsi advint-il à Bedous, en Aspe ; à Bielle, en Ossau ; à Luz, à Cauterets, à Campan, aux Quatre-Véziaux, et dans la plupart des vallées du Béarn et de la Bigorre. Ailleurs ils se transformèrent en entreprises privées, dépourvues de tout caractère coopératif. *L'Enquête de 1903 sur l'Industrie laitière en France* comptait, pour l'ensemble des départements pyrénéens, vingt-trois fruitières, sur lesquelles quatorze recevaient encore des subventions. Mais combien, sur ce faible effectif, étaient des coopératives authentiques ? Depuis cette époque, l'abandon a été complet. Il existe aujourd'hui, dans l'Ariège et dans la Haute-Garonne, au voisinage de la Barousse (qui est des Hautes-Pyrénées) un certain nombre de fruitières. Toutes sont des entreprises privées qui achètent le lait dont elles ont besoin, pour la fabrication du beurre et du fromage, aux propriétaires des villages voisins. Pas une seule n'est une

coopérative. La même transformation s'est produite dans les Alpes : les fruitières, si nombreuses il y a une trentaine d'années, y sont devenues l'exception.³⁷

Une nouvelle tentative se poursuit actuellement, dont il est d'autant plus nécessaire de dire quelques mots, qu'elle paraît organisée dans des conditions plus favorables que les précédentes.

En 1913, l'administration des Eaux et forêts, répondant à un vœu formulé dans un Congrès de l'industrie pastorale pyrénéenne (Toulouse 1906), a ouvert à Lannemezan une fruitière-école. Cet établissement, destiné à former des fromagers pour la région pyrénéenne, est surtout un centre de propagande et d'enseignement dont les élèves sont des boursiers de l'Etat et des départements. Mais il est aussi une coopérative, formée d'un certain nombre d'éleveurs et traitant le lait des bêtes dont ceux-ci sont les propriétaires. Le prix d'achat est fixé mensuellement par le Conseil d'administration. En fin d'exercice, le bénéfice est partagé entre les adhérents au prorata du nombre de litres apporté par chacun d'eux. La main-d'œuvre est fournie par les élèves travaillant sous la surveillance du directeur de l'Ecole.

Les débuts ont été jusqu'ici encourageants. Actuellement la fruitière-école groupe une cinquantaine d'adhérents appartenant à des communes de la vallée moyenne de la Neste (entre Labarthe et les abords du Louron) desservie par la ligne d'Arreau à Lannemezan. La quantité de lait traité s'est élevée, quotidiennement, à 1.200 litres au printemps de 1928. Le bétail est formé d'animaux de diverses races : auroises, lourdaises, gasconnes, bordelaises ainsi qu'un certain nombre de montbéliardes, bien acclimatées dans le pays. Mais on estime que c'est par l'exploitation du troupeau de race auroise, sélectionné en vue de la production du lait, que l'industrie fromagère ou beurrière à forme collective a le plus de chance de s'organiser dans la région. Déjà un certain nombre de propriétaires de la vallée d'Aure sont venus grossir le groupe des premiers coopérateurs. Ils envoient journallement par la voie ferrée 500 à 600 litres de lait.³⁸

Il est encore trop tôt pour dire si cet exemple sera suivi et si les montagnards arriveront à organiser et à faire vivre, en dehors de toute intervention administrative, des fruitières à forme coopérative. Jusqu'ici l'échec a été complet, même dans des milieux

37. De l'aveu même de M. Briot qui en avait été l'initiateur et d'après une correspondance personnelle. Voir aussi Ph. Arbos, **1**, p. 253-255 ; 318-321.

38. Renseignements fournis par M. G. Cantagrel, directeur de la Laiterie coopérative de Lannemezan ; cf. un article du même dans l'*Agriculture des Hautes-Pyrénées*, **143**.



Gliché Levavasseur

PLANCHE X. — Montagne et cujalà de Pombie.
(Vallée d'Ossau)

favorables, comme Campan, Luz et Aucun, où la production du beurre est abondante et où le montagnard a parfaitement conscience que l'intermédiaire lui enlève une grosse part de son bénéfice. Tout récemment, les services agricoles des Basses-Pyrénées ont essayé de créer un saloir coopératif dans le haut Ossau. La tentative, toute modeste qu'elle fût et limitée à une préparation très simple, n'a rencontré aucun succès. Les montagnards sont restés réfractaires à la coopération. Il n'est pas inutile de chercher les causes de ces résistances.

Il y a eu certainement, surtout au début, des préventions contre les Services forestiers, restes d'une vieille animosité qui tend aujourd'hui à s'atténuer. On a noté aussi le choix, pas toujours heureux, des champs d'expérience, en particulier ceux de Bedous (Aspe) et de Bielle (Ossau) qui s'adonnent à la production d'animaux de boucherie ou de travail, nullement à la production du lait ;³⁹ la faculté qu'ont les éleveurs de certaines vallées de vendre le lait de leurs bêtes à la clientèle des stations thermales, à des conditions supérieures à celles que leur offrent les coopératives. Toutes contingentes et locales qu'elles soient, ces causes n'ont pas laissé de créer des conditions peu favorables au succès des fruitières.

Il y a des causes plus profondes et plus durables. En voici une, qui a été exposée avec une certaine force par le sénateur Alicot, en 1907, au II^e Congrès de l'Aménagement des montagnes.⁴⁰ Dans la plupart des familles montagnardes, la préparation et la vente du beurre, de même que celle des œufs, considérées comme des profits accessoires, sont réservées à la maîtresse de maison et se font à son profit. Ce sont d'ordinaire les femmes qui se montrent les plus hostiles à l'idée de la fabrication coopérative, par la crainte qu'elles ont de se voir privées de cette source de revenus personnels... Il y a aussi la crainte de la nouveauté ; celle de l'effort, qui détourne le paysan de donner son adhésion à une organisation dont il devrait s'occuper lui-même et lui fait préférer s'en remettre aux acheteurs en gros et aux intermédiaires, même s'il en retire un profit moins élevé. Il y a surtout la très forte organisation de la famille pyrénéenne (en Ossau et en Aspe, chacune a son saloir à fromage), de fréquentes rivalités, des méfiances, la tendance à suspecter toute initiative et à lui attribuer un mobile intéressé. Combien de ces montagnards préfèrent traiter avec un acheteur inconnu plutôt que

39. H. de Lapparent, **168**, p. 39 ; du même, *Annuaire de la Société française d'Economie alpestre*, 1922, p. 95.

40. II^e Congrès de l'Aménagement des montagnes, **67**, 1907, p. 92. D'après M. Arbos, la même cause a agi dans les Alpes, et dans le même sens

de s'entendre avec un voisin ! Des causes analogues ont agi dans d'autres parties de notre pays, même dans les Alpes de Savoie, que l'on est accoutumé à considérer comme un milieu favorable. Il n'est guère étonnant qu'elles l'aient emporté au sein d'une société pastorale restée fort attachée à ses habitudes et au fond assez divisée.

L'échec des coopératives de laiterie est d'autant plus significatif que le montagnard pyrénéen est en train de donner la preuve qu'il est parfaitement capable de comprendre les avantages de la fabrication en commun sur la fabrication familiale. Il a vu, en effet, apparaître, il y a une vingtaine d'années, des entreprises particulières, organisées et outillées pour la production, au moyen du lait acheté dans les centres d'élevage, du beurre et surtout du fromage. Il n'a pas longtemps hésité à se mettre en relations avec elles. C'est qu'il y trouve son avantage : il vend son lait à des prix suffisamment rémunérateurs et il est assuré d'avoir un écoulement régulier. Il n'a plus la peine de fabriquer lui-même et de chercher des débouchés. Enfin il a affaire à des maisons, venues pour la plupart du dehors, dont l'activité excite chez lui moins de jalousie. Ainsi s'explique, en contraste avec l'échec des coopératives, le succès des beurreries et fromageries installées en Haute-Garonne, aux abords de la Barousse ; dans la vallée du Salat ; et celui des laiteries roquefortaises, ouvertes dans le Pays basque et dans les vallées béarnaises.

L'installation des fromageries dans les Pyrénées est la conséquence des progrès réalisés par l'industrie des roqueforts. Encouragés par le succès grandissant de leur fabrication, les industriels de l'Aveyron se mirent, il y a une trentaine d'années, en quête de nouvelles sources de production. Ils s'adressèrent d'abord à la Corse, puis au Pays basque et au Béarn. Dans les vallées béarnaises, les premières fromageries s'ouvrirent dans la vallée d'Aspe vers 1910. Elles s'y multiplièrent très rapidement. Elles fonctionnent aujourd'hui régulièrement dans la plupart des villages : à Accous, à Aydius, à Bedous, Lées-Athas, Cette-Eygun, Etsaut, Lescun, Lourdios. Dans la vallée de Barétous, qui conserve en hiver tous ses troupeaux, elles sont particulièrement nombreuses. Chaque commune a la sienne ; certaines en ont deux ou trois. En Ossau, elles sont, au contraire, plus rares : dans le haut, parce que presque tous les troupeaux s'en vont ; dans le bas, parce qu'ils sont moins nombreux. On ne trouve de fromageries qu'à Bielle, à Arudy et à Buzy.

Les laiteries de Roquefort fonctionnent du 25 décembre, époque où les brebis, fécondées au cours de l'estivage, commencent à mettre bas, jusqu'aux derniers jours de mai ou au début de juin. C'est la période de la lactation la plus abondante. Des ramasseurs de lait vont d'étable en étable recueillir le produit dans la commune où la laiterie est établie et dans les communes voisines. Le lait est immédiatement caillé, brisé, mis en moule, salé, puis conservé sur place pendant deux ou trois jours. Après quoi, il est expédié à Roquefort où s'opère le salage et la transformation définitive dans les caves. Le 1^{er} juin, toutes les laiteries ferment leurs portes. C'est le moment où les troupeaux gagnent la montagne. Pendant les trois mois d'été, la fabrication du fromage s'opère dans les cujalàs, suivant le mode indigène. Cependant deux centres de ramassage fonctionnent dans la haute montagne d'Aspe, à Etsaut et à Peyrenère, jusqu'au 1^{er} septembre.

Les laiteries roquefortaises ont rencontré, dans les vallées béarnaises, un très réel succès. Les prix auxquels elles acquièrent le lait, sont, en effet, suffisamment rémunérateurs (ils se sont élevés jusqu'à 2 fr. 10 en 1927) et ont surtout l'avantage d'être invariables au cours de la saison. Les laiteries assurent un écoulement régulier, pendant les six mois de l'hiver et du printemps, et laissent aux bergers la libre disposition du lait recueilli pendant l'été, moins abondant, mais donnant les meilleurs fromages. Le succès a été si complet, dans la vallée d'Aspe notamment, qu'aujourd'hui c'est la presque totalité de la récolte qui, de janvier à juin, est livrée à ces établissements. Les gares de la vallée d'Aspe et Oloron expédient chaque année de 250.000 à 300.000 kilogrammes de fromages vers les caves de Roquefort. Ce chiffre, qui exprime le rendement du troupeau sédentaire, s'accorde très exactement avec celui des quantités fournies, dans le Bordelais, par les troupeaux transhumants.

Les laiteries ne se contentent pas de recueillir le lait dans les vallées. Elles ont suivi les troupeaux dans leurs migrations. Des centres de ramassage se sont organisés dans les résidences d'hiver les plus fréquentées par les bergers d'Aspe et d'Ossau. Il y en a dans les rivières béarnaises à Buzy, à Escou, à Précilhon, à Oloron, à Pardies (canton de Monein). Il y en a dans la Gironde, à Bordeaux-Bastide, à Libourne et à Langon, où nous les retrouverons en traitant de la transhumance.

L'installation des fromageries roquefortaises dans les vallées et

dans les plaines fréquentées par les brebis transhumantes est l'événement le plus considérable qui se soit produit à notre époque dans l'économie pastorale pyrénéenne. Elle ne peut manquer d'exercer sur elle, par répercussion, une influence qu'il est encore prématuré de définir exactement, mais qui se manifeste déjà de façon très appréciable.

Jusqu'ici, elle ne semble avoir modifié ni les parcours du troupeau ni la durée de l'estivage. En revanche, elle agit visiblement sur l'utilisation des produits. Elle pousse les propriétaires de brebis, pour livrer aux fromageries une plus grande quantité de lait, à vendre les agneaux de plus en plus jeunes, opération à laquelle ils sont d'autre part incités par le développement des transports automobiles. Elle diminue la production du fromage indigène et en élève le prix.

Ces conséquences étaient faciles à prévoir. Il en est une autre que l'on n'attendait pas et qui semble bien, dès à présent, se dessiner. Le montagnard, tout en trouvant son compte à vendre le lait de ses brebis au lieu de l'utiliser lui-même, ne veut pas renoncer à produire le fromage dont il a besoin pour son propre usage et pour celui de la clientèle locale. Alors il se met à remplacer le lait de brebis qui lui manque par le lait de vache. Et ainsi on emploie aujourd'hui, dans la préparation du fromage, une quantité plus considérable qu'autrefois de lait de vache, soit en mélange avec celui de brebis, soit pur. Il s'est même créé, à Lescun, un petit établissement destiné spécialement au traitement du lait de vache et à la fabrication du fromage dit « petit bleu ». Si le mouvement se développait, il pourrait amener les propriétaires de vaches à rechercher les sujets les plus aptes à la production du lait, soit en développant par sélection les aptitudes laitières de l'espèce indigène, soit en modifiant le troupeau. L'élevage du gros bétail prendrait alors une direction nouvelle dont il est aisé de deviner les répercussions : développement de la stabulation, restriction des parcours, etc... Il est encore trop tôt pour apprécier s'il y a là autre chose que de simples perspectives. Il y a, tout au moins, d'intéressantes possibilités.

VI. — Le mulet ⁽⁴¹⁾

L'élevage du mulet a pris, depuis quelques années, un développement considérable dans l'ensemble du département des Basses-

41. Renseignements fournis par les Services agricoles des Basses-Pyrénées ; par M. Bernis-Bergeret, médecin-vétérinaire à Arudy et conseiller général. - D^r Doléris, 165.

Pyrénées. On l'y avait toujours pratiqué. Mais, dans le dernier tiers du XIX^e siècle et au cours des premières années du XX^e, la production avait fortement diminué au profit du cheval, surtout en plaine. Depuis la guerre, un véritable revirement se produit. On revient au mulet, d'abord parce que l'éleveur béarnais se détourne du cheval de selle dont le placement devient de plus en plus difficile ; d'autre part, parce que les hauts cours de la peseta par rapport au franc rendent les transactions avec l'Espagne extrêmement lucratives. Cet élevage intéresse surtout la montagne.

On évalue à 3.300 têtes, en chiffres ronds, pour l'ensemble du département, le nombre des juments mulassières aptes à une bonne production et sélectionnées pour cette fin depuis deux générations au moins. Sur ce nombre, la région montagneuse ou voisine de la montagne, en a, à elle seule, 2.300. Le reste se répartit entre la Basse-Navarre (Saint-Palais, Saint-Jean-Pied-de-Port), les grandes vallées alluviales des Gaves et la région des coteaux qui occupent le Nord du département. Ces derniers domaines possèdent, en outre, un nombre certainement considérable de juments non cataloguées productrices de mulets.

Ce sont donc les cantons montagneux qui possèdent les mulassières à la fois les plus nombreuses et les plus qualifiées pour produire des sujets de choix. La raison, c'est qu'ils ont, de très longue date, une race de juments douées des qualités nécessaires.

Cette race est la navarrine. Les spécialistes la décrivent comme une bête osseuse assez épaisse, à tête lourde et camuse, à membre solide, tenant du barbe et de l'andalou.⁴² Elle est répandue dans la plaine comme dans la montagne. En plaine elle s'est affinée par des croisements déjà anciens avec l'arabe, le limousin, l'ancien normand, ce qui a fait d'elle une excellente race de chevaux de selle, recherchée depuis longtemps pour la remonte des régiments de cavalerie. Mais en montagne, elle a conservé ses qualités primitives de solidité et d'énergie, entretenues par les rudes travaux de la montagne, le bât, les transports agricoles, le trafic, la contrebande, et développées par des croisements avec des étalons bretons, de petits percherons de robe noire et, en moindre proportion, des poitevins. Ainsi s'est formée, au cours du précédent siècle, l'espèce, à peu près homogène, des juments de la montagne. Couleur foncée, tête lourde, croupe large, dessus long et près de terre, articulations puissantes, telles sont ses caractéristiques qui la font tout particulièrement apte à la production du mulet.

42. D^r Doléris, 165, p. 14.

Elle en avait toujours donné, et d'excellents. Ce n'est que sous l'influence de circonstances extérieures qu'elle avait diminué en nombre et, par suite, en valeur productrice. Mais, aujourd'hui que la demande s'accroît, venue surtout de l'Espagne et de nos possessions africaines (Maroc), le troupeau s'est remonté considérablement. D'autre part, des propriétaires, soucieux d'obtenir des animaux particulièrement étoffés, ont acheté des juments normandes et bretonnes, ayant encore plus de corps et de solidité. Enfin, on a augmenté considérablement le nombre des étalons par des achats de baudets du Poitou et, en plus faible proportion, de Catalogne, — animaux acquis à grands frais par les particuliers et par le Syndicat du haut Ossau. Ainsi s'est réorganisée et relevée la production du mulet dans la région montagneuse. Elle se présente actuellement dans les termes que voici :

Le canton d'Aramits (Barétous) et les deux cantons d'Oloron ont peu de juments mulassières et ne produisent qu'un petit nombre de sujets.

C'est la vallée d'Ossau qui tient la tête avec une population jumentière d'un millier de bêtes et une production annuelle d'environ 500 à 600 sujets. Nés dans les étables du village, les petits mulets suivent leurs mères sur les montagnes. (Nous avons montré ailleurs que leurs déplacements sont les mêmes que ceux du gros bétail). Ils sont vendus vers l'âge de six mois. Car Ossau est exclusivement pays « naisseur » et n'élève pas les jeunes sujets, à l'exception de ceux que l'on conserve pour les besoins locaux. Le plus grand nombre est vendu à des propriétaires de la plaine (Nay, Ousse, Navarrenx, Orthez) ou de la vallée d'Aspe qui se chargent de les élever et les vendent vers l'âge de deux ans.

La vallée d'Aspe a un peu moins de mulassières (800 à 900 environ). Mais elle est, à la fois, pays naisseur et éleveur. Le principal centre mulassier est Lescun, qui dispose de fourrages abondants grâce à ses prairies irriguées, et de montagnes basses où la surveillance est aisée. Lhers, qui est un hameau d'Accous, mais qui est beaucoup plus proche de Lescun, a 80 juments ; les autres communes 30 ou 40, chiffre qui se trouve dépassé à Borce et à Etsaut.

A l'entrée de la vallée de l'Ouzon, trois communes de la bordure pyrénéennes, Asson, Bruges et Arthez-d'Asson, disposent de 500 à 600 juments et fournissent une excellente production.

Depuis la guerre, et surtout au cours de ces dernières années, l'industrie mulassière est devenue particulièrement lucrative. Les meilleures mules, avant 1914, étaient cotées, à six mois, de 550 à 620 francs. Ces mêmes sujets se sont payés couramment, entre 1926

et 1928, 5.000 et quelquefois 6.000 francs. Les mulets sont cotés un peu moins haut. Même en tenant compte de la valeur relative de la peseta par rapport au franc, on voit que le produit a atteint une remarquable plus-value, supérieure à celle des produits les plus avantageés de l'élevage. Le plus grand nombre des animaux vendus prend le chemin de l'Espagne, où l'on recherche les bêtes solides et bien charpentées. Ils n'y restent pas tous. Beaucoup passent en Algérie et surtout au Maroc, la remonte ayant conservé l'habitude de se fournir en Espagne, au lieu de s'adresser directement aux centres français de production et d'élevage. Les Landes achètent, de leur côté, beaucoup d'animaux pour les travaux agricoles et pour la traction des *bros*, la voiture à deux roues du type des tartanes, en usage dans la région. Elles se contentaient jusqu'ici d'animaux légers, mais ont, depuis peu, tendance à réclamer, comme les Espagnols, des sujets de forte structure... Les transactions se font pour la plupart aux foires d'Oloron (9 septembre) et de Pau (10 novembre). Un certain nombre d'affaires se traitent sur place, à Lescun en particulier, que les Espagnols ont eu de tout temps l'habitude de fréquenter.

Les vallées de la Bigorre, et, de même, la vallée d'Aure, produisent peu de mulets. Celle de Barèges a une quarantaine de juments, et un baudet à Luz ; Azun, une trentaine, pour lesquelles on utilise le baudet de Luz. La plupart des produits restent dans le pays.

CHAPITRE IX

L'HABITATION ET LA CIRCULATION

I. — L'habitation

1° Le village

La répartition et le groupement des habitants et des maisons dépendent de conditions multiples et parfois assez difficiles à discerner. Les plus agissantes procèdent du relief, de l'exposition et du climat, de la circulation, enfin des modes d'exploitation du sol. On peut assez bien, dans le domaine qui nous intéresse, distinguer deux régimes différents de groupement.

Dans la région montagneuse, y compris la zone pré-pyrénéenne, le village se présente partout en ordre serré. La forme du groupement varie, bien entendu, avec les lieux. Dans les parties étroites des vallées, le village s'allonge le plus souvent le long de la route (Sarrance, Urdos, Izeste, Sarrancolin). Quand la vallée s'élargit, c'est généralement au pied des pentes, sur les terrasses et les cônes de déjections que les habitations se groupent : dans ce cas, l'agglomération est plus ramassée, disposée, avec plus ou moins d'ordre et suivant les commodités du terrain, autour du clocher de l'église et au carrefour des chemins (Accous, Bielle, Ancizan, etc...). Dans les villages de confluence, elle prend une disposition digitée ou fourchue, comme il arrive à Sainte-Marie de Campan et à Arreau. Sur les terrasses des régions hautes, où l'homme recherche le soleil, elle s'étage sur le versant le mieux exposé (Lescun, Aulon) suivant un dispositif qui se rapproche du groupement « en ruche »... Dans ces villages, tous disposés en ordre serré, l'orientation des façades ne se conforme pas toujours aux conditions climatiques. D'ordinaire la maison regarde vers la rue ou vers la place publique. Vers la campagne, elle a peu d'ouvertures ; parfois elle semble lui tourner le dos. C'est surtout dans les vallées latérales, dont les versants s'opposent au Sud et au Nord, que le village s'oriente franchement au soleil (Lescun, Aulon, Soulan, Aragnouet). (Voir planches V et VI).

A cette habitude du groupement serré, à peu près universelle-



A. - MAISON A LANNE.

(Vallée de Barétous)



B. - BASSIN D'ARUDY.



C. - TROUFEAU A LA DESCENTE
DE LA MONTAGNE.

(Bas Ossau)

Clichés H. Cavaillès

ment observée en montagne, il existe, sinon de véritables dérogations, du moins des atténuations. Certains villages s'entourent, — même dans le fond de la vallée et abstraction faite des granges étagées, — d'habitations disposées en petits hameaux ou complètement isolées. C'est le cas de Campan qui se prolonge dans le haut de la vallée par des groupes de maisons et de fermes, et finit par s'émietter complètement dans les vallons de la Séoubé et de Gripp. (Voir planche XII).

La vallée de Barèges, entre Luz et Gèdre; la vallée d'Aspe, dans sa partie inférieure, fournissent d'autres exemples de cette sorte de dislocation du village. La tendance à la dispersion semble se manifester de préférence dans les domaines riches en herbages irrigués. L'entretien de la prairie, la surveillance des canaux et des rigoles, dont il faut régler le fonctionnement de telle façon que toutes les parcelles du sol reçoivent leur part de liquide, réclament une présence assidue de l'exploitant. On comprend qu'il ait intérêt à ne pas demeurer trop loin de son champ. D'autre part, il lui faut, pour conserver sa récolte, des granges au milieu des prés : il est très simple que cette grange se complète d'une habitation destinée à recevoir son propriétaire pendant tout ou partie de l'année. En revanche, c'est dans les pays de forte activité agricole, où la culture des céréales a conservé son importance, où il y a moins de foin à engranger, que la loi de la concentration paraît le mieux observée. Nulle part les villages ne sont aussi distincts les uns des autres et les maisons disposées en ordre aussi serré qu'elles le sont dans la vallée d'Aure et dans le Louron.

Dans la région de la bordure, la situation est sensiblement différente. Parfois, quand les vallons sont suffisamment évasés, spacieux et aérés, les villages se groupent dans les parties basses et sur les premières pentes, comme il arrive à Arthez-d'Asson, à Asson, à Bruges. Mais, le plus souvent, les fonds sont vides, et les habitations se tiennent à mi-pente ou sur les hauteurs. Certaines agglomérations sont perchées très haut (Neuilh, Arrodet, Uzer, Fréchendets) sur les coteaux à l'Ouest et à l'Est de l'Adour. Dans ce cas, qui est le plus fréquent, le groupement serré est, sinon exceptionnel, du moins plus rare. Un grand nombre de communes se décomposent en petits hameaux ou même en fermes isolées. Il en faut chercher la raison dans la nature du relief, extrêmement accidenté, et dans la distribution des cultures, éparpillées un peu partout sur les pentes des coteaux et au sommet des croupes. La même volonté de se

tenir auprès de son champ, qui pousse les paysans d'Aure à se grouper, incite ceux des Baronnies, des campagnes de Mifaget et de Lys à s'éloigner de l'agglomération principale. Nulle part il n'y a autant de maisons isolées, dispersées sur les pentes et les crêtes et entourées de solides murailles, qu'il y en a dans ce domaine des avant-monts.

2° *L'habitation et la grange.*

Il y a, dans la disposition des habitations et des granges, un certain nombre de traits communs qui les rassemblent et qui les distinguent des autres. Comparée à la maison du pays de Foix, à plus forte raison à celle du Roussillon, haute, couverte d'un toit de tuiles peu incliné, d'allure citadine et méditerranéenne, la maison barégeoise, basse et allongée, coiffée de son grand toit en paille de seigle, d'aspect champêtre, présente le plus saisissant contraste. Avec la maison béarnaise, même avec l'habitation auroise, elle offre, au contraire, un grand air de parenté.

Il existe, cependant, une certaine variété de détails qu'il importe de dégager.

Les constructions béarnaises sont, toutes, faites des mêmes matériaux : cailloux roulés, pierres de taille, ardoises. Le bois est utilisé pour les charpentes, les portes et les fenêtres, les installations intérieures, parfois une galerie donnant sur la cour ou le jardin. La paille n'est, pour ainsi dire, jamais employée pour la couverture, la culture du seigle étant à peu près inexistante. Quant à la disposition intérieure, elle s'inspire partout du même souci, qui est de rassembler le plus possible les bêtes et les gens. C'est dans la manière d'opérer ce rapprochement qu'apparaissent de sensibles différences.

La demeure ossaloise, la plus simple, est une construction de forme allongée, dont la façade, dominée par la pente du toit, s'aligne le long de la rue. Elle se divise, verticalement, en deux parties. En bas, le bétail, vaches, brebis, mulets avec la provision de fougères séchées qui servira à l'entretien de la litière. A l'étage, d'une part, la salle commune, la cuisine (avec le four, saillant sur la façade, très souvent au-dessus de la rue et comme suspendu au-dessus d'elle), les chambres à coucher ; d'autre part, le fenil. La cour, avec ses dépendances (remise pour les véhicules et les instruments aratoires, bûcher, poulailler, porcherie), s'ouvre d'ordinaire sur la façade opposée et ne se voit pas de la rue. Quand la maison s'allonge perpendiculairement à celle-ci, la cour est

située devant la façade, mais alors elle est séparée de la rue par un mur généralement assez haut et percé d'une porte charretière. (Voir planche VII, A).

En Aspe, on observe plus de variété. Un certain nombre de vieilles demeures, d'un type en voie de disparition, semblent se rapprocher de la maison basque. Bâties sur plan carré ou rectangulaire, celles-là se composent de deux parties accolées sous le même toit, l'une et l'autre s'ouvrant sur la façade, que domine, non la pente du toit, mais le pignon. D'un côté, au rez-de-chaussée, une pièce généralement assez vaste, qui sert de cuisine et de salle commune. Le four est construit contre le mur latéral et extérieurement. Une petite porte s'ouvre sur la façade. Au premier, la demeure de la famille, composée d'une ou deux chambres à coucher. Assez fréquemment, il y a un second étage. L'autre partie de la maison se compose, au rez-de-chaussée, de l'étable et de la remise, s'ouvrant sur la façade par une large porte cintrée ; au premier, du fenil. On trouve aussi des constructions, généralement assez élevées, qui dénoncent des influences espagnoles. Mais le plus grand nombre des maisons est du type ossalois, un peu plus hautes seulement, le fenil surmontant assez souvent l'étage occupé par la famille au lieu de lui être contigu.

Si l'on quitte le village et le fond des vallées pour s'élever sur les pentes, l'habitation se modifie au profit de l'étable et aux dépens de l'habitation humaine. Dans la vallée d'Ossau, les constructions élevées dans les prairies fauchables du Benou, des ports d'Aste et de Béon se composent d'une étable-grange, assez vaste pour contenir une vingtaine de vaches et le foin qui leur est destiné, et d'une petite construction accolée à l'un des murs et destinée au gardien. Nous n'avons pas à revenir sur l'aménagement de ces « cabanots » que nous avons déjà eu l'occasion de décrire.

La maison des montagnes bigourdanes se distingue à première vue de la béarnaise. Construite, elle aussi, en pierre, elle fait plus de place aux matériaux d'origine végétale. Les toits de paille sont très nombreux, surtout dans la vallée de Barèges où le seigle occupe le premier rang dans les cultures. Le bois est d'usage courant dans la vallée de Campan, où il permet, notamment, l'aménagement de galeries, couvertes le plus souvent par l'avancée du toit sur la façade. La forme générale est plus allongée, d'abord parce que l'étable, bien qu'attenant à la maison d'habitation, en est distincte et construite dans son prolongement ; d'autre part, parce que les fenils sont de très grandes dimensions. Voici, à titre

d'exemple, la description d'une maison de Viella (vallée du Bastan). (Voir fig. 9, p. 298).

La maison est construite sur plan rectangulaire et présente sa façade sous la pente du toit. Au milieu, l'entrée, donnant sur un vestibule d'où s'élève la cage de l'escalier ; à droite et à gauche, la salle commune et la cuisine. Au premier, les chambres. L'étable-grange est disposée dans le prolongement de la maison, ayant même hauteur. Si les dimensions du terrain ou les inégalités du sol s'opposent à ce dispositif en longueur, il peut arriver que l'étable-grange soit placée d'équerre avec la maison, sans cesser pour cela d'être attenante avec elle. Ce n'est qu'assez rarement, et dans les constructions les plus récentes, qu'elle s'en trouve complètement séparée.

Dans les deux cas, l'aménagement de l'étable reste le même. Au milieu, un espace libre, qui est une sorte de petite cour intérieure et couverte, assure les mouvements du bétail et l'enlèvement du fumier. Il comprend en outre un abreuvoir accompagné d'un petit réduit fermé où l'on met à rafraîchir le lait destiné à la fabrication du beurre. De chaque côté, le logement du bétail : à gauche, les vaches, au nombre d'une vingtaine, les veaux, les mulets servant aux transports ou, ce qui est plus rare en Bigorre, élevés pour la vente ; à droite, les brebis et les agneaux. Au-dessus de l'étable, le fenil. En avant de la façade, la cour avec le fumier et, si l'exploitation est assez importante, un hangar pour le bois et pour les outils (voir fig. 9). Ainsi, tandis que la demeure ossaloise met les gens au-dessus des animaux, l'habitation bigourdane les met côte à côte. Aussi arrive-t-il assez fréquemment qu'il n'y a pas d'étage. C'est le type de la maison dite « élémentaire ». (Voir planche VII, B : maison et grange à Gèdre-dessus).

Dans la vallée de Campan, le dispositif est sensiblement le même. Toutefois la maison d'habitation se distingue mieux de l'ensemble et se complète parfois d'un petit bâtiment comprenant le four et servant de buanderie. Dans la partie basse de la vallée, l'étable-grange est très souvent séparée de la maison. Le fenil est toujours de très grandes dimensions. (Voir planche VII, C).

Les constructions aménagées sur les prairies hautes sont naturellement un peu différentes. Dans le cas où la famille du propriétaire s'y installe pour un séjour de quelque durée, il faut bien lui assurer un logement. On retrouve alors, avec la grange, la maison d'habitation (Saugué, Saussa, Héas, hameaux du Bastan). Mais nous avons eu l'occasion de dire que ce n'est pas le cas le plus fréquent. D'ordinaire, le bétail n'est accompagné que d'un seul

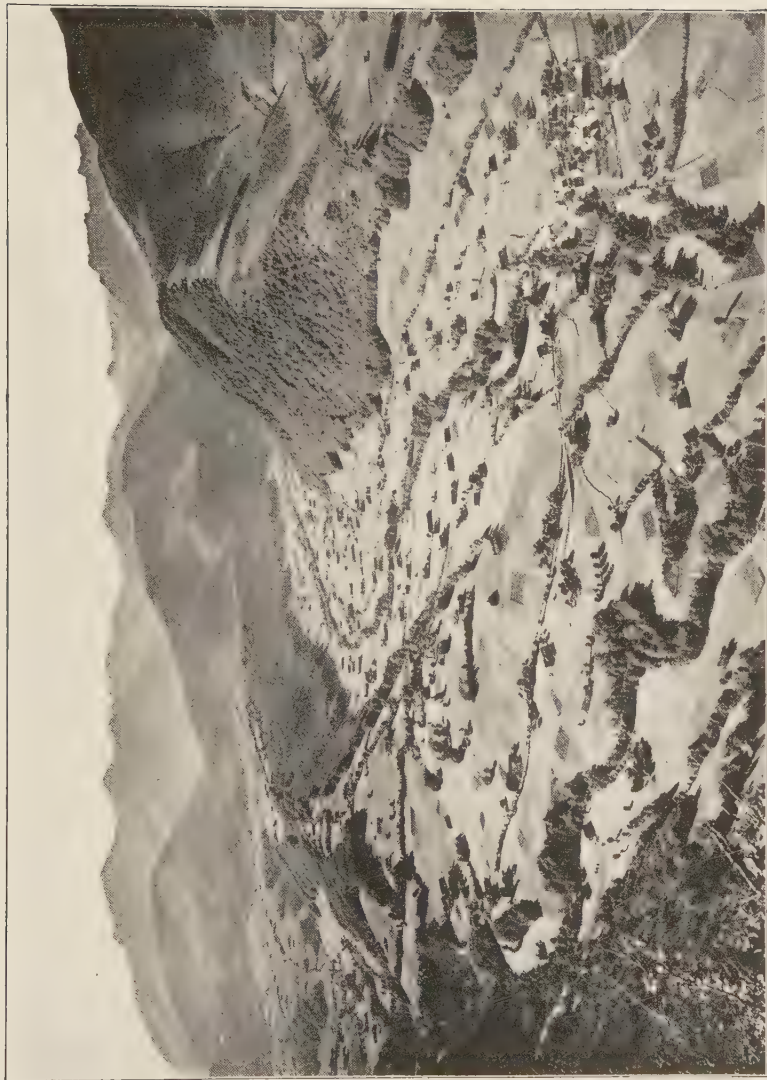


PLANCHE XII. — Sainte-Marie, Gripp et la Séoube.

(Vallée de Campan)

Cliché Oliver

gardien. Dans ces conditions, il suffit d'un simple réduit. Dans la plupart des granges, cet abri est aménagé à l'intérieur même de la grange. On lui conserve cependant le nom de cabane. Les hautes granges de la vallée de Barèges réunissent ainsi sous le même toit l'homme et les animaux, à la différence du cabanot de la vallée d'Ossau qui les sépare. (Nous avons indiqué que, dans le village, la solution est exactement inverse.) Le hameau de Pieds, dépendance de Viella, nous en fournit un spécimen tout à fait intéressant par l'ingénieux accord qui unit les nécessités de l'élevage aux conditions du milieu :

Dans cette grange (fig. 10), le rez-de-chaussée est divisé en deux parties par une cloison de bois qui s'élève jusqu'au niveau du fenil. D'un côté, un espace resté libre, avec son abreuvoir, puis les bêtes à laine et quelques vaches. De l'autre, tout le reste du gros bétail, les veaux et le mulet, séparés par des cloisons à hauteur d'homme. Dans un angle, ne communiquant avec l'extérieur que par l'étable et dépourvue de fenêtre, la cabane, étroit réduit occupé par le berger. La cabane comporte une couchette, un banc, une petite armoire et le foyer, dont la fumée s'élève par une cheminée aménagée dans l'épaisseur du mur et s'ouvrant, non à la hauteur du toit, mais dans la paroi extérieure du mur. Le sol de la cabane est fait de terre battue, parfois planchéié. Le fenil occupe tout l'étage supérieur. Il s'ouvre, par une large porte, du côté de l'amont, ce qui permet d'en atteindre le seuil sans échelle. Le long de la façade est aménagée une manière de cour au sol horizontal dont une partie est occupée par le fumier retiré de l'étable... Les hautes granges de la vallée de Campan ne sont pas très différentes. Toutes sont abondamment munies d'eau courante pour la fabrication du beurre. Un petit bassin placé à l'intérieur ou dans un abri extérieur reçoit le chaudron de cuivre où s'opère la montée de la crème.

L'habitation de la vallée d'Aure est, elle aussi, peu différente de celle des vallées bigourdanes. Ici encore l'étable-grange est, à la fois, voisine de la maison, mais distincte. Suivant le terrain dont on dispose, elle se place dans son prolongement et possède même façade et même exposition, ou bien se soude à elle en forme d'équerre. Il y a quelques nuances. Les toits de paille sont plus rares qu'en Barèges. Les fenils sont plus petits. L'habitation comporte fréquemment des aménagements à destination agricole, greniers, abris pour les charrues et autres instruments aratoires, bû-

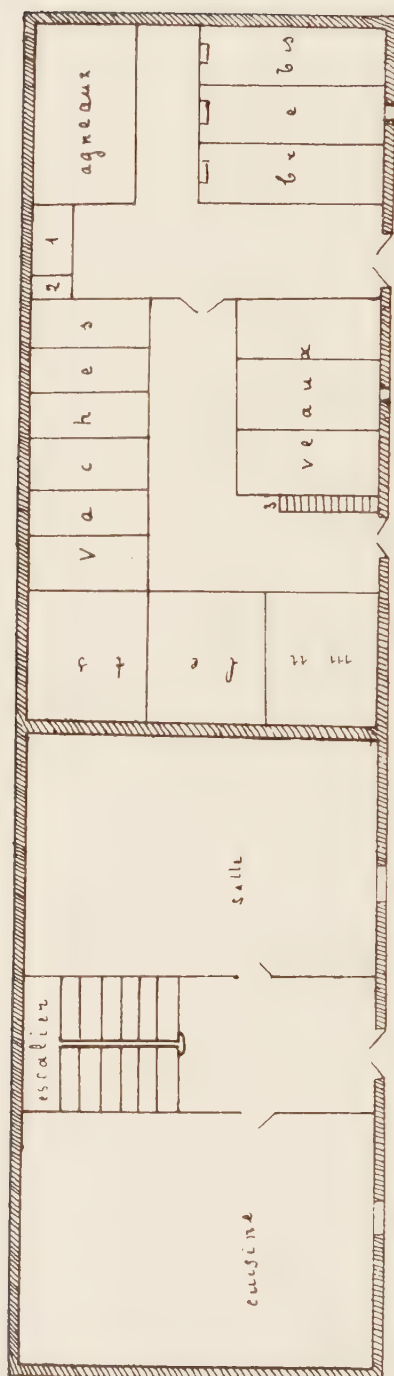


Fig. 9. — Maison et grange d'hiver à Viella (rez-de-chaussée)

1. — Abreuvoir.
2. — Bassin à rafraîchir le lait.
3. — Echelle du fenil.

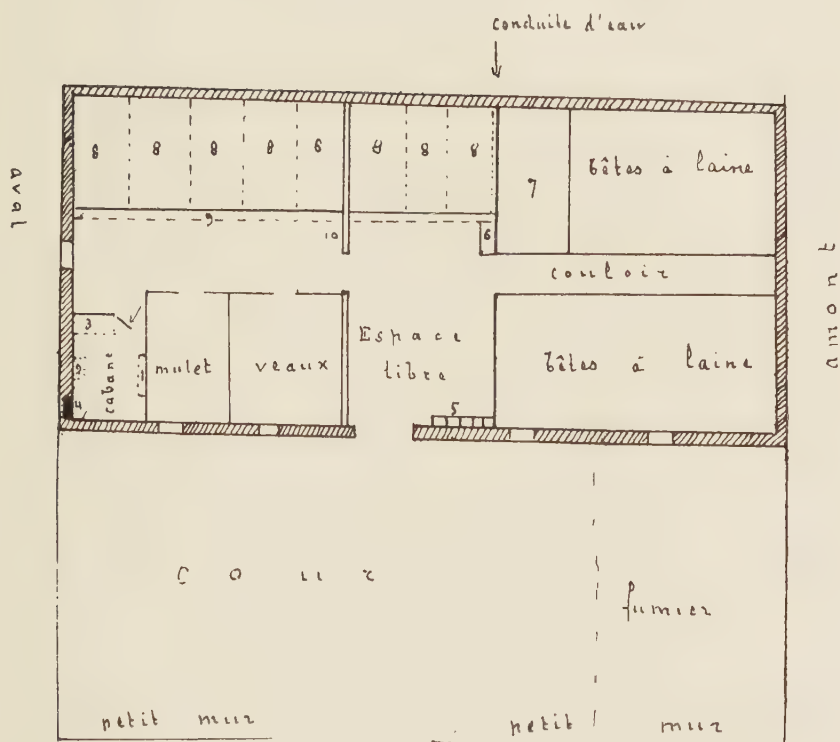


FIG. 10. - Grange d'été à Pieds, hameau de Viella

1. Banc.
 2. Armoire.
 3. Lit
 4. Foyer.
 5. Echelle du fenil.
 6. Abreuvoir.
 7. Agnelets et brebis prêtes à mettre bas.
 8. Vaches (2 par case).
 9. Rigole.
 10. Cloison de bois élevée jusqu'au niveau du fenil.
- (Les autres cloisons sont hautes de 1^m50 environ).

cher, etc... Souvent l'ensemble se groupe autour d'une cour qui sert, en été, d'aire à battre le blé. C'est l'expression d'un régime d'exploitation dans lequel la culture joue un rôle plus important que dans la plupart des autres vallées... Quant aux granges foraines, elles réunissent d'ordinaire, l'homme et les animaux. Quelquefois l'homme occupe une construction distincte. Les deux types d'aménagement sont fort bien représentés dans le groupe du Moudang, un des plus importants de la vallée. (Voir planche IX, C).

Partout, dans la région montagneuse, en Bigorre comme en Béarn, on peut constater une amélioration sensible des conditions de l'habitat. Les constructions sont plus vastes, plus aérées, mieux disposées. L'innovation la plus heureuse, c'est que le logement du bétail est, de plus en plus fréquemment, distinct de celui de l'homme. En Aspe et en Ossau, c'est surtout le gros bétail qui reçoit une installation séparée, avec, naturellement, le foin qui lui est destiné. Les brebis, qui demandent plus de soins, continuent très souvent à occuper le rez-de-chaussée de la maison d'habitation. Il y a là une manifestation très claire de l'importance donnée, dans les deux vallées, à l'élevage du petit bétail.

Quant à l'habitation de la région bordière, elle ressemble beaucoup plus à celle des plaines qu'à celle des vallées. L'étable y est complètement séparée de la maison. Et, d'autre part, les nécessités du travail agricole imposent l'aménagement d'autres bâtiments : remises, granges ou celliers. Dans la plupart des exploitations, ces bâtiments sont disposés sur deux ou trois des côtés d'une cour carrée ouvrant sur l'extérieur par une porte charretière. La disposition est à peu près partout la même. Le style varie d'une région à l'autre. Et l'on distingue aisément la maison béarnaise, au grand toit d'ardoise fortement incliné, de celle des plaines bigourdanes, généralement plus basse et couverte de tuiles.

3° *Les cabanes.*

La cabane des hautes montagnes d'été est destinée à servir d'abri aux gardiens des troupeaux. Elle n'est aménagée que pour deux ou trois hommes, quelquefois pour un seul. Les femmes ne s'y rendent qu'exceptionnellement et n'y résident jamais. D'autre part, la construction ne comprend pas d'abri pour le bétail, brebis ou vaches, que le berger se contente de grouper, chaque soir, autour de l'abri, sur une aire grossièrement nivelée, entourée de murs en pierres sèches ou complètement dépourvue de clôtures. Seuls les veaux sont abrités. L'ensemble de cette installation est appelé dans

les montagnes béarnaises *cujalà*, en Bigorre *coueylà*, le nom de *courrau* étant généralement réservé à l'abri destiné aux veaux et celui de *cabane* à la demeure du berger. (Voir planches IV, A et B, et X).

La cabane est une construction des plus élémentaires. En Bigorre, où leur nombre diminue d'année en année, ce n'est qu'un réduit de deux ou trois mètres de côté, fait de pierres entassées les unes sur les autres, couvert de pierres plates, de mottes de gazon, parfois soutenues d'une armature en troncs d'arbres. Dans les montagnes béarnaises, l'abri du *cujalà* est un peu moins rudimentaire, le berger devant se réserver un peu d'espace pour la cuisson du lait et la fabrication du fromage. La cabane ossaloise est divisée en deux parties. Sur la première, qui tient toute la largeur, s'ouvre la porte et se trouve le foyer. La seconde comprend le lit, composé de menues branches, de capes et de couvertures, et un espace plus petit réservé au chaudron et autres ustensiles, suspendus à des crochets de bois. Un banc en bois grossier sépare les deux parties et permet au berger de s'asseoir devant le foyer, de surveiller la cuisson du lait, etc... Dans les *cujalàs* du bas Ossau, le syndicat fournit une bâche de grosse toile qui sert de couverture à l'ensemble de l'abri. Quelques-uns sont presque confortables.

II. — La circulation

La construction des routes au XVIII^e siècle, celle des chemins de fer, cent ans plus tard, ont assuré la liaison des vallées avec la plaine et, en même temps, facilité les communications entre les villages de la montagne. Mais elles n'ont apporté aucun changement au système de la circulation qui reste étroitement conditionnée par le relief.

C'est indépendamment les unes des autres, chacune pour sa part, et par leur débouché sur la plaine, que les vallées se rattachent à la circulation générale. C'est par la même voie qu'elles communiquent avec leurs voisines. Il est presque toujours plus commode et plus rapide de contourner par la plaine les montagnes qui les séparent que de franchir ces montagnes par les portillons et les hourquettes. Déjà dans le passé, ces cols intérieurs ne servaient guère qu'au transport des fardeaux légers et aux mouvements de quelques troupeaux. Encore n'étaient-ils fréquentés qu'en belle saison. Pendant la plus grande partie de l'année, c'est par la lisière, jalonnée de grosses bourgades, Oloron, Nay, Lourdes, que l'on passait. A plus forte raison, en est-il ainsi aujourd'hui : la route et le chemin de fer ont assuré la prédominance de la cir-

culatation extérieure sur la circulation directe de vallée à vallée, qui reste, sauf en matière de tourisme, le long de la route thermique, extrêmement réduite. Les troupeaux eux-mêmes empruntent assez rarement les cols.

Il existe, il est vrai, une exception à cette sorte de règle. Les deux communes d'Arbéost et de Ferrières, isolées du bas pays par l'interminable défilé de l'Ouzon, communiquent assez régulièrement avec la vallée d'Ossau et surtout avec le pays d'Azun auquel elles se rattachent historiquement. Toutes deux envoient leur bétail, au moins leur petit bétail, aux foires d'Arrens, en Azun, et de Béost, en Ossau. Mais les communes de l'Ouzon sont une exception. Encore faut-il remarquer qu'elles envoient leur gros bétail par le bas de la vallée, vers Nay et vers Lourdes, et que c'est par cette voie qu'elles se ravitaillent et qu'elles font tout leur commerce. Ainsi, même dans ce cas exceptionnel, la circulation latérale reste assez réduite.

C'est la vallée qui sert de cadre à la circulation. C'est le long des Gaves et des autres torrents, non par dessus les crêtes, que passent les produits du commerce, les hommes et les troupeaux. Chaque vallée a sa route qui s'allonge, de l'aval vers l'amont, le long des thalwegs, ou à faible distance au-dessus d'eux. Quand la vallée s'élargit en bassin, cette route se dédouble de façon à desservir les agglomérations établies au pied des pentes, ou bien elle passe d'une rive à l'autre. Cette route du bas, la principale, et naturellement la mieux entretenue, réunit tous les villages des fonds. Quand, d'aventure, l'un d'eux se trouve à l'écart du grand chemin, ce qui est assez rare, mais ce qui arrive, il est inévitablement atteint dans son activité. C'est ainsi qu'Accous, ancienne capitale de la vallée d'Aspe et chef-lieu du canton actuel, a perdu une partie de son importance au profit de Bedous, situé sur la route et pourvu directement d'une station de chemin de fer... C'est encore ce chemin qui unit les villages et les hameaux établis sur les pentes et dans les vallons latéraux. Pour aller de l'un à l'autre, on descend le plus souvent vers la grande route, que l'on suit plus ou moins longtemps, puis on remonte. Ainsi passe-t-on de Viey à Sers (Bastan), pourtant tout voisins l'un de l'autre.

Mais il y a aussi des chemins à flanc de montagne qui permettent d'éviter les longs détours et de passer directement d'un village à un autre. L'importance et le développement de ce réseau de communications en hauteur dépendent très étroitement des conditions topographiques. En Aspe, en Ossau surtout, il y en a peu, parce que les terrasses sont rares et que presque toutes les aggloméra-

tions sont dans le fond (Lescun est une exception remarquable). En revanche, la vallée d'Aure, aux pentes largement étalées et pourvues de terrasses étagées, a pu se donner un réseau très complet de circulation latérale, surtout le long des pentes orientales qui dominent la rive droite de la Neste. On peut se rendre d'Arreau à Lançon à Gouaux, à Camparan, à Estensan et Azet, sur douze kilomètres de distance, sans avoir à se servir de la route du fond. De même, dans le bassin de Luz, Chèze, Saligos et Vizos sont reliés entre eux. Mais ces voies latérales de communication sont de valeur très inégales. Tandis que celles de la vallée d'Aure sont bien tracées, entretenues avec soin et praticables aux charrois, celles qui relient entre eux les villages voisins de Luz ne sont que chemins muletiers ou simples sentiers. L'inégalité des conditions topographiques est aggravée par celle qui résulte de l'état des finances municipales. Les communes de la vallée d'Aure sont, pour la plupart, beaucoup plus riches que celles du pays barégeois. Et elles sont riches parce qu'elles ont des bois. Presque toujours, c'est dans les communes forestières que les chemins sont les plus nombreux et les mieux entretenus... La circulation latérale est donc très inégalement assurée.

Vers les régions hautes, il y a naturellement moins de diversité. Plus on s'élève vers les estives et vers les ports de la montagne, plus les chemins se ressemblent. On n'y trouve le plus souvent que des sentiers et, sur les torrents, quelques ponts faits de troncs d'arbres jetés d'une rive à l'autre. Encore ne faut-il pas exagérer cette uniformité. Il y a d'abord un premier groupe de chemins mieux tracés et mieux entretenus que les autres : ceux qui mènent vers les cols de la haute chaîne et vers l'Espagne. Mais il en est d'autres qui, sans avoir la moindre fonction commerciale, sont cependant de bons chemins, simplement parce que les communes auxquelles ils appartiennent ont les moyens de les entretenir et de les munir de ponts. C'est le cas d'un certain nombre de ceux de la vallée de Campan et de la haute vallée d'Aure.

Il existe ainsi, entre les vallées, des différences très appréciables en matière de voies de communications, les unes relevant des conditions topographiques, du relief, de la raideur des pentes, de la longueur des distances ; les autres déterminées par les conditions financières et les ressources des communes. Cette variété dans les moyens de circulation trouve son expression pittoresque dans la diversité des instruments de transport.

Le grand char à quatre roues, attelé de bœufs ou, plus souvent,

de vaches, est le véhicule des plaines inférieures. Il ne quitte guère les rivières de l'Adour et des Gaves. Dès que l'on s'élève dans la région de la bordure montagneuse, il disparaît. Ce domaine-là, bien qu'il soit plus agricole que pastoral, est un pays de très fort relief, accidenté de pentes raides, de vallons sinueux et profonds. En dehors des grandes routes, les chemins sont étroits, inclinés, tout en lacets et en brusques virages. Le grand char à quatre roues y est avantageusement remplacé par la charrette à deux roues, plus légère, plus résistante, plus maniable. La charrette à deux roues est caractéristique de la région des avant-monts comme de celle des coteaux au Nord des rivières et d'une grande partie du Pays basque.

En montagne, il est des domaines où l'outillage est peu différent de celui de la plaine. C'est le cas de la vallée d'Aure jusqu'à la hauteur de Saint-Lary. Les produits agricoles, les ardoises, les bois y sont transportés sur des chars à quatre roues, attelés de vaches ou de bœufs, les mêmes que l'on trouve dans les rivières voisines. Ce matériel de transport contribue à donner à la vallée d'Aure cet aspect de pays agricole qui la distingue entre toutes. Mais c'est là un cas exceptionnel. Dès que le sol se relève et que les chemins se rétrécissent, on voit reparaître la charrette à deux roues. C'est ce véhicule, mieux adapté aux conditions de la circulation, que l'on trouve, dans la même vallée, sur les terrasses latérales et dans la région haute. C'est le même encore que l'on trouve dans la vallée d'Ossau, où il s'avance jusqu'à Louvie-Juzon, et, dans la vallée d'Aspe, où il atteint Bedous, Osse et Accous. Quand il cesse de pouvoir passer, on emploie la carriole, plus légère et mieux suspendue, attelée d'un âne ou d'un cheval, apte au transport rapide de produits peu encombrants, lait, beurre, fromages ou agneaux. C'est le véhicule généralement employé dans la vallée d'Ossau, au-dessus de Louvie-Juzon ; dans la vallée d'Aspe, en amont d'Accous ; en Aure, à Campan, et un peu partout, dans les parties moyennes et hautes des vallées.

Enfin il est des régions où les véhicules, aussi bien adaptés qu'ils soient aux conditions des transports, cessent d'être utilisables. Ce sont les régions dépourvues de chemins aptes à les recevoir. Là s'est maintenue la circulation du type ancien, spécifiquement montagnard, caractérisé par l'emploi des animaux de bât et par les transports à dos d'homme. Elle est d'usage général dans les parties hautes de toutes les vallées. Nulle part elle ne s'est maintenue avec autant de persistance que dans la vallée de Barèges.

Les chemins carrossables, en effet, y sont plus rares que par-

tout ailleurs. Sur les seize communes qui se partagent son territoire, la moitié de celles qui se groupent dans le voisinage de Luz et dans le Bastan, encore qu'elles soient, pour la plupart, toutes proches du fond, en sont complètement dépourvues. Il en est de même des hameaux d'été qui dominent au Nord l'agglomération des bains ; de même aussi de Gèdre-dessus, de Héas et, à plus forte raison, des groupes de maisons et de granges installés à Coumèlie, à Saussa, à Saugué et ailleurs, sur les terrasses de la haute vallée du Gave. Aucun véhicule, si léger et si robuste soit-il, ne peut les atteindre. Ce sont les animaux de bât, c'est l'homme lui-même qui doivent y pourvoir.

L'âne y est fréquemment employé. Il y rend d'appréciables services pour les transports légers. Mais on lui préfère le mulet, capable de porter des fardeaux beaucoup plus lourds. En Barèges, le mulet est partout, circulant sur les chemins pierreux et sur les sentiers les plus escarpés, transportant le lait, le beurre, les agneaux, le foin, le fumier, des estives et des germs, vers les villages, ravitaillant en sens inverse les habitations permanentes ou temporaires des régions hautes, reliant les communes haut perchées avec celles du fond et avec la grande route. Il n'est pour ainsi dire pas une maison qui n'ait le sien. Dans chaque étable il a sa place marquée, à côté des moutons et des vaches. (Voir fig. 9 et 10, pp. 298 et 299).

Le mulet n'est pas employé pour toutes les tâches. Pour les fardeaux légers et les parcours moins longs, l'homme se suffit à lui-même. Mais il s'attache à diminuer sa peine par un outillage approprié. Les montagnards de Barèges, les femmes comme les hommes, portent le sac de forme allongée, fait de tissu solide, de peau de vache ou d'isard, fixé aux épaules par des bretelles et retombant sur les reins, qui laisse aux mouvements toute leur liberté et ne gêne pas la respiration. Sur leurs épaules aussi ils fixent la hotté de bois ou le bidon de forme incurvée destiné au transport du lait. Le plus ingénieux des instruments imaginés par eux est celui qu'ils emploient pour le transport du foin : la *saumète*. C'est un cadre de bois dont deux côtés, disposés en équerre, sont fixes : un troisième mobile ; le quatrième fait d'une corde qui assure le serrage de la meule.

La vallée de Barèges n'est pas seule à employer ces procédés de transport. Partout, en montagne, quand les chemins font défaut et que la circulation des chars est impossible, le paysan emploie les animaux de bât et l'outillage qui lui permet de déplacer lui-même les lourds fardeaux. Dans les vallées béarnaises, c'est sur

un traîneau, le *satet*, qu'il descend le foin et la fougère. Les nécessités du milieu, avec des modalités différentes, ont imposé des solutions qui sont partout à peu près les mêmes.

Ces moyens traditionnels de circulation sont aujourd'hui en pleine transformation par l'effet de l'apparition des transports mécaniques. Sans doute l'auto ne peut aller partout. Quelle que soit sa robustesse, il arrive un moment où il faut bien qu'elle s'arrête et qu'elle cède la place aux animaux de bât ou à l'homme. Mais partout où il y a un chemin, elle passe. Elle est rapide. Enfin elle a une puissance de transport qu'il est impossible d'obtenir des meilleurs véhicules attelés. C'est pourquoi son succès est, en montagne, immense et sa victoire inévitable. Partout elle se substitue à la traction animale. Dans certaines communes hautes, comme Lescun, elle est, dès à présent, maîtresse du terrain. Dans les autres, sa victoire n'est plus qu'une question de temps. On peut prévoir que maints quartiers de montagne passeront, grâce à elle, directement et sans avoir connu le stade du roulage animal, de l'antique transport à dos d'animaux, aux procédés les plus perfectionnés de la circulation. C'est une véritable révolution qui s'opère ou se prépare dans les conditions de la vie pastorale.

III. — Les marchés et les foires.

Le mécanisme des échanges a subi, depuis trente ou quarante ans, des changements qui sont les mêmes que partout ailleurs. Les foires générales ont perdu de leur ancienne importance. Les foires locales, les marchés eux-mêmes sont moins actifs et se réduisent de plus en plus aux échanges et au commerce du bétail.

Ces changements ont des causes générales — sur lesquelles il n'y a pas lieu d'insister ici, — et des causes particulières, inhérentes aux conditions de la vie économique dans les pays de montagnes. Au nombre de celles-ci, il en est deux qui sont particulièrement actives. C'est d'abord la transformation qui s'opère dans les modes d'utilisation des produits de l'élevage. Il y a trente ans, le montagnard fabriquait partout son beurre et son fromage et les portait au marché ou dans les foires. Il y avait ainsi, — et il y a encore, — des foires du fromage, particulièrement bien achalandées à la fin de l'été, et où se faisaient d'importantes transactions. Mais aujourd'hui beaucoup de propriétaires de troupeaux vendent le lait de leurs brebis ou de leurs vaches à des établissements qui se chargent d'en assurer la transformation. Voilà toute

une catégorie de produits dont l'échange se fait, au moins partiellement, en dehors des marchés. Il est vraisemblable qu'il en sera de même pour d'autres produits de l'élevage ou de la culture. Ce sont autant d'éléments d'activité qui échappent aux marchés et aux foires.

Le développement des moyens de transport est une autre cause de diminution pour eux. La route, puis le chemin de fer avaient déjà facilité le contact direct du producteur avec l'acheteur, lequel est le plus souvent un intermédiaire. L'apparition de l'automobile est venue accélérer dans des proportions tout à fait inattendues cette prise de contact. Le marchand de bétail, le boucher en gros, parcourt, sur son léger camion, les vallées, visite en quelques heures hameaux et villages, cherche les transactions les plus avantageuses pour lui et enlève le bétail à domicile. Encore une catégorie de produits qui échappe à l'action des marchés. Ces marchés eux-mêmes facilitent les opérations des intermédiaires et les rapports directs et individuels entre eux et le paysan. Beaucoup de maquignons s'y rendent, y assistent, causent avec les propriétaires de troupeaux et s'en vont sans acheter. Ils reviennent plus tard les trouver à domicile, traitent avec eux et enlèvent le bétail. De plus en plus les transactions se font directement entre le commerçant et le paysan. Ce n'est pas toujours à l'avantage de ce dernier.

Les foires ont été les premières atteintes. Partout elles diminuent d'importance au profit des marchés locaux. Il en est ainsi pour la grande foire aux fromages qui se tient traditionnellement à Oloron, chaque année, le 8 septembre. Il y a quelques années, elle débitait la plus grande partie des produits venus des trois vallées, Barétous, Aspe et Ossau. Elle ne débite guère aujourd'hui que les fromages venus de Barétous et de la partie basse de la vallée d'Aspe. La plus grande partie des transactions se font dans les vallées mêmes : à Bedous, en Aspe, aux marchés de chaque semaine et surtout au grand marché qui se tient chaque année la veille de la foire du premier jeudi d'octobre ; — à Arudy, en Ossau, aux marchés de chaque quinzaine... Les marchés locaux, hebdomadaires ou bi-hebdomadaires, sont eux-mêmes atteints, beaucoup moins actifs qu'il y a trente ou quarante ans.

Cependant le montagnard, moins encore que le paysan des plaines, ne peut se passer des marchés et des foires. Il en a besoin, beaucoup moins pour se fournir des objets de consommation qu'il trouve aisément dans le commerce, que pour vendre ou acheter son bétail ; pour vider, à la fin de l'été, ses étables trop garnies, les remonter à la fin de l'hiver ; pour vendre les animaux jeunes,

veaux et agneaux ; pour se défaire des bêtes vieilles qui ne rapportent plus. Les foires au bétail sont donc indispensables, surtout celles de l'automne. Et, bien qu'elles aient beaucoup perdu de leur ancienne importance, elles continuent à être très actives.

Le mécanisme de ces foires est à peu près le même dans toute la montagne. Dans chaque vallée, il y a toujours un village ou deux où se font les transactions les plus actives et que fréquentent tous les propriétaires de bétail du voisinage et les acheteurs venus de la plaine ou des vallées voisines ; à la lisière de la région montagnaise, des marchés plus généraux où viennent les bêtes et les gens des vallées voisines : Oloron pour les trois vallées béarnaises ; Lourdes et Argelès, pour le Lavedan ; Bagnères-de-Bigorre, pour Campan et Lesponne. Aure et le Louron mènent leur bétail aux foires d'Arreau et de Sarrancolin.

Ainsi en est-il dans la vallée d'Ossau. Les transactions du printemps se font surtout à Arudy, le 25 mars, où se tient une foire très importante, et à Laruns, le 20 avril. Celles de l'automne dans une série d'autres marchés tenus entre le 5 septembre et le 16 novembre à Bielle, Laruns, Béost et Arudy. Deux sont particulièrement actives : celle de Béost, tenue le jour de la Saint-Michel (29 septembre), et celle d'Arudy, le 16 novembre. La première reçoit le bétail, surtout le bétail à laine, descendu des montagnes voisines à la fin de l'estivage. Elle est fréquentée par tous les gens de la vallée et par des acheteurs venus du dehors, en particulier de Barétous et des rivières, qui ont du fourrage pour l'hiver et s'en servent pour entretenir les animaux venus de la montagne et les engraisser avant de les vendre. Elle est suivie, quelques jours plus tard, le 5 octobre, d'une contre-foire tenue à Laruns, où l'on amène le bétail non vendu le 29 septembre à Béost. La foire du 16 novembre (Arudy) intéresse, elle aussi, toute la vallée. Il s'y fait de grosses transactions sur tout le bétail, gros et petit. Les plus importantes portent sur les mules et mulets. Aussi est-elle fréquentée par des acheteurs venus de loin, Béarnais de la plaine, Landais, Aragonais. Enfin Ossau est tributaire des foires d'Oloron. Celle de l'automne, qui se tient le 9 septembre, est restée très active. Son rayon d'action s'étend aux trois vallées béarnaises, à une partie des plaines et des rivières voisines et même à un certain nombre de communes du Pays basque. Enfin elle attire beaucoup d'Espagnols.

QUATRIEME PARTIE

LES PAYS ET LES GENRES DE VIE

Nous avons, dans les pages qui précèdent, étudié successivement, et dans l'ensemble de notre domaine, les diverses manifestations de l'activité agricole et pastorale des populations pyrénéennes. Il nous reste, suivant une méthode inverse et en regroupant les faits les plus essentiels dans le cadre de chaque pays, c'est-à-dire dans leur milieu particulier, à définir les genres de vie de leurs habitants et à chercher dans quelle mesure ils sont l'expression du milieu géographique. Sans doute, l'influence du milieu ne suffit pas à tout expliquer. Et, dans le cours de notre étude, nous ne nous sommes pas fait faute de faire intervenir celle des causes historiques et de ces impondérables dont il faut toujours faire la part. Mais l'influence du milieu reste prépondérante dans les pays où l'homme vit près de la nature et de la terre. C'est le milieu qui agit sur lui, qui lui fournit ses moyens de subsister, qui lui impose ses travaux, ses occupations, ses genres de vie...

Seulement cette influence du milieu est très loin de s'exercer toujours et partout de la même manière. Tantôt elle est directement génératrice de travaux et d'habitudes. Plus souvent, elle agit indirectement, pour conserver ou modifier des formes anciennes et des habitudes acquises en d'autres lieux et en d'autres temps ; pour rendre l'homme réceptif ou réfractaire aux innovations venues du dehors et au progrès technique. Cette variété et cette complexité d'influences, les réactions qu'elles provoquent chez l'homme qui les subit sont le grand intérêt des études de géographie humaine. Il nous paraît qu'elles se révèlent avec beaucoup de force dans le domaine dont nous avons poursuivi l'étude. Nous voudrions, en terminant, essayer de les dégager.

CHAPITRE PREMIER

LES VALLÉES BÉARNAISES

I. — Les pays et les milieux

Les vallées béarnaises appartiennent aux Pyrénées centrales non seulement par la place qu'elles occupent dans l'ensemble de la chaîne, mais par leur altitude générale (le Balaïtous, le dernier, vers l'Ouest, des sommets de 3.000 mètres, s'élève aux confins du Lavedan et de la vallée d'Ossau); par l'ampleur de l'érosion glaciaire, dont les traces sont partout visibles¹; par les conditions de leur climat, qui les rattachent aux pays où les neiges hivernales occupent les hauteurs pendant la moitié de l'année ; par l'étagement de la vie végétale, haussée sur les pentes jusques et y compris la région alpine. Elles sont, par tous leurs caractères, des pays de haute montagne.

Mais si elles ressemblent, par l'ensemble de ces traits, aux autres vallées des Pyrénées centrales, elles en diffèrent sensiblement par d'autres. Situées à l'extrémité occidentale de la zone primaire, elles appartiennent à ce domaine, si complexe et si original, où se produit le premier contact avec la couverture crétacée sous laquelle la zone ancienne disparaîtra définitivement dans le Pays basque. L'existence de ces hautes surfaces calcaires, tables, crêtes, aiguilles dressées au-dessus des formes plus adoucies des terrains anciens, leur donne une variété de paysages et d'aptitudes qui suffirait à les distinguer... Leur climat, lui aussi, est sensiblement différent. Aspe et Ossau sont des pays océaniques, où les pluies sont plus abondantes que les neiges, où l'atmosphère est imprégnée de vapeurs. La végétation enfin, caractérisée par la fréquence (plus que par la variété) des feuillus, par leur vigueur et la beauté de leurs frondaisons, par la prédominance du hêtre sur le sapin, par cer-

1. La glaciation actuelle n'en est pas absente. C'est en pays d'Aspe que se trouve le plus occidental des glaciers pyrénéens, un tout petit glacier, suspendu sur les pentes Nord du pic d'Aspe. Il n'est signalé nulle part, peut-être parce qu'il est en territoire espagnol, la frontière courant au Nord et en contrebas de la ligne de faite.

tains autres traits, l'abondance des bruyères et des fougères, surtout de la grande fougère aigle, que l'on trouve très haut, seule ou associée à l'ajonc épineux... Les vallées béarnaises sont les pays de la verdure et des herbages.

1° La vallée de Barétous.

Le pays de Barétous ne possède en haute montagne qu'un domaine fort réduit. Les vallées des deux Vert, qui se fraient péniblement leur chemin à travers les grès rouges du Permien et les calcaires durs de l'Aptien, ne sont que d'étroites gorges dépourvues de dépôts meubles et de cultures. Aucune agglomération humaine ne s'y est fixée. Les maisons, mêmes isolées, y sont rares. Quant aux montagnes, assez étendues aux abords de la frontière, elles sont de médiocre altitude et fournissent des pacages de printemps et d'automne plutôt que des estives. En été, une partie du troupeau gagne la vallée d'Aspe.

C'est dans la région de la bordure, où les deux torrents débouchent par de véritables cluses, que le pays s'ouvre et se développe. Dans les couches épaisses et peu résistantes des marnes et des schistes de l'Albien, les eaux ont creusé des vallées sans profondeur, largement évasées entre des croupes aux formes adoucies. De petits bois, quelques pacages, de vastes fougeraies occupent les parties les plus hautes ; les champs de blé et surtout les maïs, les versants inférieurs et une partie des terrasses alluviales. Tout le reste est aménagé en prairie, une prairie magnifique, à laquelle l'humidité du climat et l'imperméabilité du sol assurent, même au cours des plus chauds étés, la fraîcheur et la richesse. Les villages se groupent sur les terrasses. Rien n'est d'aspect plus aimable que ces petites agglomérations. De la route descendant de la vallée d'Aspe et d'Issor, à travers les chênes et les châtaigniers, Arette, avec ses maisons et ses granges bien serrées le long des rues, avec ses hauts toits couverts d'ardoises, ses champs de maïs, ses vergers et ses fougères, a tous les aspects d'un village béarnais dans un paysage qui est déjà celui de la Soule... Au-dessous de Lanne et d'Arette, les deux Vert, réunis en une vallée unique, s'écoulent vers le Gave d'Oloron, par Aramits, capitale de l'ancien pays de Barétous, par Ance et Féas. Avec eux, on quitte la région montagnieuse pour entrer dans le pays de la rivière oloronaise.

Issor, sur le Lourdios, tributaire du Gave d'Aspe, appartient au pays de Barétous. Son bassin, creusé dans les marnes de l'Albien, est une réplique réduite de celui de Lanne et d'Arette.

2° La vallée d'Aspe.

a) Le haut pays d'Aspe se compose d'un faisceau de vallées convergentes où se distinguent naturellement deux groupes : celui d'Urdos et celui de Lescun.

Le premier est un étroit sillon creusé, du Sud au Nord, à travers les calcaires crétacés dits « calcaires des canyons », les conglomérats et les grès rouges du Permo-trias, les grès, les schistes et les calcaires carbonifériens. Il s'incline rapidement du Somport à la cluse d'Esquit, tantôt élargi en bassins de faible étendue, tantôt resserré en défilés. Celui que le Gave franchit au-dessous d'Urdos se présente, vers l'aval, comme une véritable porte. C'est le Portalet, où les Oloronais percevaient jadis des droits de passage destinés à l'entretien de la route, où l'on a aménagé, il y a une centaine d'années, les ouvrages fortifiés et les batteries actuelles. Le long de cet étroit couloir, l'érosion glaciaire a façonné des sites favorables dont la culture s'est emparée. Le village de Cette occupe un replat bien exposé au Midi ; Borce, Etsaut des terrasses d'alluvions aux abords du thalweg.

Lescun est une haute vallée suspendue, creusée dans les formations du Carboniférien, ceinturée à l'Ouest et au Nord par un rempart de roches crétacées, colmaté d'une masse épaisse de dépôts morainiques que les eaux courantes ont en partie déblayés et découpés. On y distingue deux terrasses emboîtées l'une dans l'autre : une terrasse supérieure étalée aux environs de la cote 1000 et désignée sous le nom de plateau des *prats*, à cause des prairies qu'elle porte. Celle-là se développe largement le long de la rive droite sous les espèces d'un niveau parfaitement horizontal, long de trois kilomètres environ, qui se prolonge vers le Sud dans les vallons de Barbotte et d'Irhaxe, et se rattache au bassin de Lhers par une courbe d'une parfaite netteté. La terrasse inférieure (900-850 m.) porte, comme la précédente, des champs de maïs, d'orge et de blé, des prairies, mais aussi des entassements de cailloux roulés, de graviers et d'argiles occupés de fougeraies. De l'une à l'autre s'inclinent des talus à pente raide, également occupés d'herbages et de cultures. Celui de la rive gauche, exposé au Midi, porte à 902 mètres d'altitude le village de Lescun... Au-dessus, de belles forêts de hêtres, sur les ubacs ; enfin la montagne, de la plus basse à la plus haute. Ainsi, et sans sortir de son domaine, l'homme a sous la main tout ce qui lui est nécessaire à lui et à son troupeau. (Voir fig. 11, p. 313).

b) La moyenne vallée est un bassin de forme ovale long de 6

à 7 kilomètres. Encadré au Sud et au Nord de murailles calcaires que le Gave franchit en cluses, ouvert dans une région de marnes triasiques dont la faible résistance a facilité le travail de l'érosion, il offre aux établissements et aux occupations humaines un des sites



FIG. 11. — Le Bassin de Lescun.

les plus divers et les plus mouvementés qui soient. Des buttes ophitiques s'érigent sur son pourtour, des deux côtés de la plaine. Des dépôts morainiques, dans lesquels on peut distinguer au moins deux niveaux, l'un à faible hauteur au-dessus du thalweg, l'autre beaucoup plus haut (120 mètres au plateau d'Ipère), sont restés

accrochés sur le pourtour des buttes et au pied des pentes. Les eaux courantes les ont découpés en terrasses.

Ainsi, de bas en haut, se succèdent une série de positions que l'homme a utilisées suivant leurs aptitudes. Le fond, longtemps occupé par les eaux, porte quelques champs labourés, mais surtout des prairies. Les terrasses caillouteuses, tapissées de limons, sont le domaine des cultures, blé, maïs, pomme de terre, trèfle et autres légumineuses, et fournissent l'assiette des villages: Accous, ancienne capitale du pays d'Aspe ; Bedous, devenu le marché le plus actif ; Osse, installé sur un sol bien drainé, adossé à sa butte d'ophite, en plein soleil ; Léas-Athas. Au-dessus, le long des pentes où le communal commence très bas, quelques prairies encadrées de haies et de clôtures, des taillis, des broussailles, des chênes, de vastes tapis de fougères. Plus haut encore, la forêt ou la montagne, suivant l'exposition... Enfin, ouverts de chaque côté dans le sens des affleurements et des plis, les vallons latéraux, les *baigs*, deux à l'Ouest, menant vers la forêt d'Issaux et vers Lourdios, deux autres à l'Est, conduisant en Ossau, la longue vallée d'Izeye et le bassin plus élargi d'Aydius. (Voir fig. 12, p. 315).

c) Au-dessous de Bedous, d'autres bassins se succèdent : Pont-Suzon, Sarrance, Escot. Ouverts au débouché des vallons latéraux, téraux, encadrés de roches dures, ils sont profondément enfouis entre de raides escarpements. Le Gave passe de l'un à l'autre par une série de défilés. Le dernier, en aval d'Escot, sert de limite à la vallée d'Aspe. Au delà, les versants s'écartent. De larges terrasses alluviales se développent à droite et à gauche où cultures et villages s'étalent au-dessus des prairies du fond. On a quitté la montagne pour entrer dans la plaine oloronaise...

3° *La vallée d'Ossau.*

La disposition générale de la vallée d'Ossau s'explique par l'existence du massif du Ger.

Le massif du Ger, qui repose, au Sud de Laruns et des Eaux-Bonnes, sur les granites de la zone primaire, est formé d'une énorme épaisseur de calcaires compacts et durs, très fissurés, forés de puits, d'excavations en forme de marmites (plà Ségouné), creusés de dolines (Anouillas). Les eaux, pluviales et neigeuses, qu'il reçoit en abondance, s'enfouissent profondément pour reparaître, au contact des roches cristallines imperméables, sous forme de sources et de résurgences. Le ruissellement et, avec lui, l'érosion superficielle, se trouvent, de ce fait, réduits à leur plus simple expression. Les torrents qui se sont attaqués à la masse n'ont réussi à y

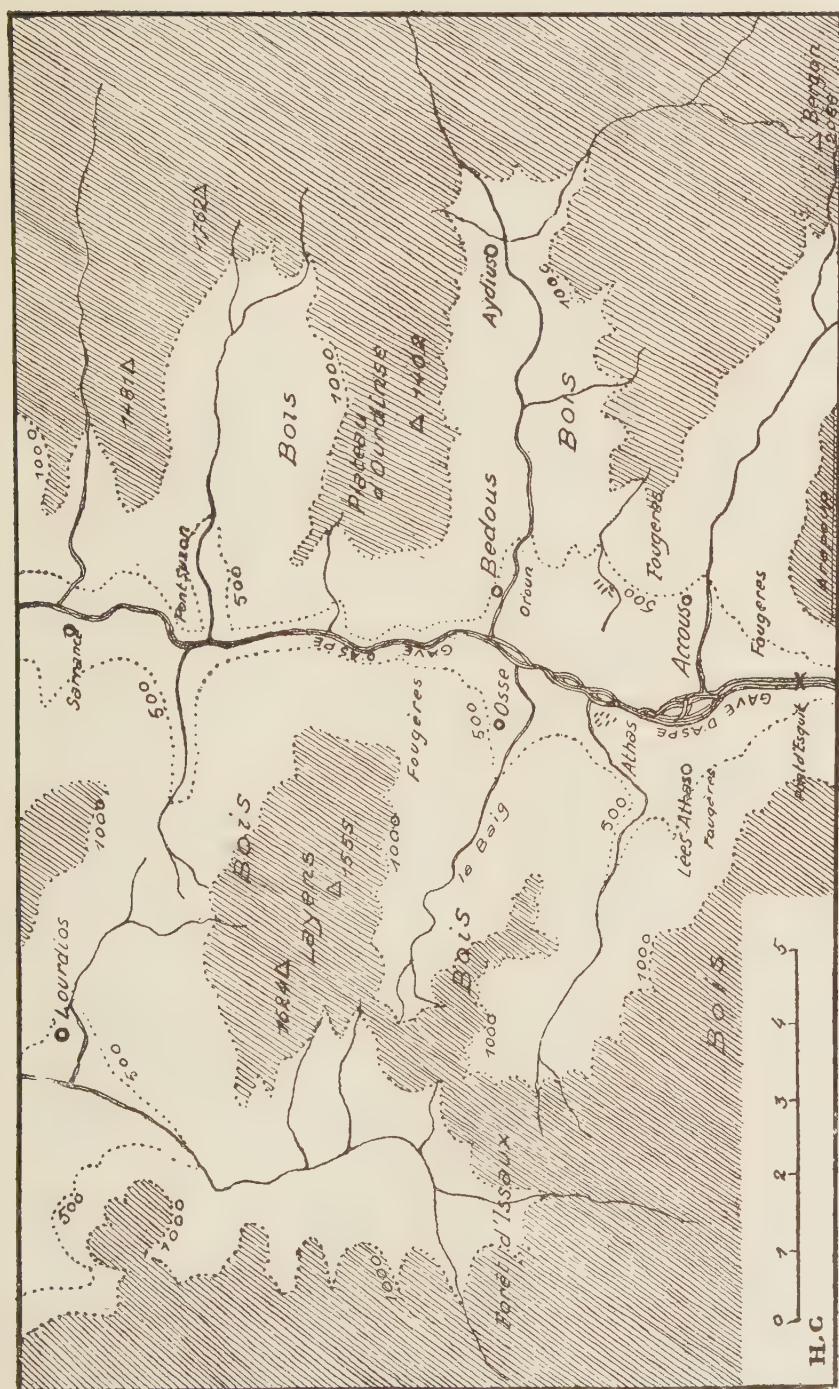


FIG. 12. — La moyenne vallée d'Aspe.

creuser que de petits cirques sans issue, des « bouts du monde », des ravins à pente raide presque toujours à sec, tels que la combe de Balour. C'est sur la périphérie que se sont enfoncées les vallées : au Nord, celle du Valentin ; au Sud, celles, beaucoup plus allongées, des torrents de Soussouéou et d'Isabe ; à l'Ouest, celle du Gave, qui, profitant d'un ensellement de la couverture calcaire, a réussi à la scier et à atteindre le substratum granitique. Encore le Gave est-il obligé, en aval des Eaux-Chaudes, de s'enfouir, dans les calcaires, au fond de la gorge du Hourat.

La vallée d'Ossau se trouve ainsi divisée en deux parties, en amont et en aval du Hourat.

a) La partie amont est formée d'un faisceau de longues vallées creusées dans les terrains anciens et dans les granites : Bious et Brousset, entourant la pyramide andésitique du pic du Midi d'Ossau ; Soussouéou, descendue du lac d'Artouste ; Isabe, dont les eaux de tête sont voisines de la vallée d'Aspe. Toutes sont raides de pente et resserrées. Gabas, au confluent des deux gaves de Brousset et de Bious ; Miégebaig, un peu plus bas, ne sont que de simples alvéoles où manquent l'espace et la lumière. Très rares, plus que dans n'importe quelle autre vallée, sont les terrasses et les replats favorables aux établissements humains. Aussi la haute vallée d'Ossau est-elle à peu près vide de cultures, de prairies aménagées et d'habitants. Gabas est un poste de douanes ; les Eaux-Chaudes, une station thermale dont les hôtels ne restent ouverts que quatre ou cinq mois chaque année. Il n'est guère que le minuscule hameau de Goust, blotti, au-dessus des Eaux-Chaudes, sur une petite terrasse au soleil, qui représente, pendant l'hiver, la culture et la vie pastorale : une trentaine d'habitants en tout, avec un peu de maïs et d'orge... La haute vallée d'Ossau est exclusivement un domaine de forêts et d'estives qui ne s'animent que pendant l'été, lorsqu'arrivent les troupeaux et leurs bergers. Pendant la moitié de l'année au moins, l'homme en est, pour ainsi dire, absent. C'est la raison, sans doute, qui explique la présence de l'ours, une particularité de ce haut pays. (Voir fig. 6, p. 235).

b) La partie aval ne s'ouvre qu'avec Laruns. Elle se développe d'abord dans les schistes et les calcaires dévoniens qui prolongent vers le Sud le massif primaire, puis dans les formations d'âge secondaire plissées sur sa bordure. Les glaces, descendues de la vallée supérieure et du Valentin l'ont occupée et façonnée. Leur action se révèle par la forme excavée de certains versants, par les dépôts morainiques accrochés aux pentes, accumulés dans les val-

lons latéraux et sur le front même de l'ancien glacier d'Ossau... On y distingue aisément deux parties, dont chacune correspond au haut et au bas Ossau. (Voir fig. 13, p. 319).

Le haut Ossau, de Laruns à Castet, est de fond étroit, de pentes raides, pauvre en replats. Les cultures et les villages sont, à l'exception de Bilhères, tous installés sur les éboulis et les cônes de déjections au pied des pentes. Le communal, avec ses buis, ses taillis, ses fougères, commence dans leur voisinage immédiat. Parfois c'est la roche nue. Il faut s'élever plus haut sur les pentes, à trois, quatre, cinq cents mètres du fond, pour trouver des espaces aménagés, des prairies et des granges : celles de Gère et de Bélesten ; en face, de l'autre côté du Gave, celles des ports d'Aste et de Béon. Encore sont-elles fort resserrées. Seules les prairies du Benou, sur un plateau morainique au-dessus de Bielle et de Bilhères, offrent une réelle extension. Sur la rive droite, d'autres se développent au-dessus de Castet. (Voir planche II, A et B).

Le bas Ossau s'ouvre plus largement dans la zone des plis calcaires. C'est un bassin de forme circulaire, entouré, à l'opposite de la montagne, par un rempart presque continu de calcaire aptien. Une large brèche, ouverte au Nord-Ouest, permettait jadis au Gave de franchir cet obstacle et de s'écouler dans la spacieuse vallée où se trouvent aujourd'hui Buzy, Ogeu, Escout, Oloron. Mais la moraine de l'ancien glacier d'Ossau a complètement obstrué le passage et forcé le Gave à chercher une autre issue le long de la bordure calcaire. Il y perd, dans des fissures et des crevasses, une partie de ses eaux avant de s'engager dans l'étroit et pittoresque défilé par lequel il s'écoule aujourd'hui... L'intérieur de la boucle qu'il est ainsi forcé de décrire est occupé par des prairies basses au voisinage du Gave, par une large terrasse pour le reste. Celle-ci, haute de 20 à 25 mètres, est la plus mouvementée qu'on puisse voir. Des buttes du même calcaire qui entoure la plaine se dressent à sa surface, la divisent en compartiments, en petites vallées aujourd'hui asséchées, occupées par des champs de blé, de maïs, des habitations. Arudy en est le centre et le marché. (Voir planche XI, B).

Au delà du vallum qui l'entoure, le bas Ossau déborde sur la région des avant-monts. Buzy s'étend sur le fond de la vallée ancienne abandonnée par le Gave et sur les pentes du vaste cône de déjections formé par le glacier d'Ossau. C'est un pays de cultures et de landes à touva. Bescat, au milieu des blocs et des argiles erratiques, occupe la partie supérieure du rempart. Sévignacq, Sainte-Colome, Lys s'inclinent déjà vers le Nord, dans la région des forts

coteaux de l'Albien, dans un beau paysage de cultures, de prairies, de bois de chênes et de châtaigniers. C'est, avec ces communes, un pays nouveau qui commence.

II. — Les genres de vie

1° Les traits communs.

Des vallées resserrées et profondes ; des terrasses étroites, peu favorables aux labours ; une grande étendue de pâtures communes aux altitudes les plus différentes, surtout aux plus fortes, des communications faciles avec la plaine, tout invite le montagnard béarnais à donner la préférence au troupeau sur la production agricole. Effectivement, il a toujours cherché dans l'exploitation du bétail son essentiel moyen d'existence. Même dans le passé le plus lointain, alors que les échanges étaient incertains et malaisés, c'est par son troupeau qu'il s'est procuré les ressources nécessaires à l'achat des graines nourricières et des autres produits indispensables.

Or, pour l'entretien de ce troupeau, qu'il a toujours voulu très nombreux, il manquait de certaines ressources. Dans les parties inférieures de la vallée, les pâturages d'été sont peu étendus. Dans les parties hautes, ce sont les montagnes de prime et d'arrière saisons qui, par endroits, font défaut. Un peu partout on manquait de prairies, car toute la terre disponible, à portée des villages, était alors réservée aux plantes vivrières et aux labours. On fauchait bien l'herbe des montagnes. Mais leur produit était insuffisant. Et le troupeau manquait de fourrage pour l'hiver.

On a montré ailleurs comment le montagnard béarnais sut résoudre ces difficultés : par le maintien de l'indivision des montagnes ; par une réglementation minutieuse des modes de jouissance et l'application sévère du défens saisonnier (vète) ; par la pratique de la transhumance hivernale du petit et même du gros bétail ; par des déplacements continuels du troupeau. Aucun n'était plus mobile que le sien : deux mois de basse montagne au printemps ; deux mois ou trois sur les hautes montagnes en été ; un ou deux mois encore sur la basse montagne et aux abords des granges à l'automne ; six mois dans les rivières, dans les vignes gasconnes ou girondines, jusqu'aux premiers jours de mai, moment où, sans s'arrêter au village, le troupeau regagnait la montagne. Les hommes étaient aussi mobiles que les bêtes. Les cadets des familles ossaloises ou aspoises ne passaient, chaque année, que



FIG. 13. — La vallée d'Ossau en aval de Laruns.

quelques jours à l'*oustau*. En droit, ils vivaient au foyer de l'aîné, chef de la communauté. En fait, ils en étaient presque toujours absents. Ceux qui n'avaient pas de troupeaux à conduire s'en allaient au loin chercher du travail. L'industrie, en dehors de l'atelier familial, n'existait pas. C'est dans les plaines voisines, espagnoles ou françaises, que le béarnais cherchait sa subsistance.

Ainsi, par l'effet des conditions géographiques et par l'histoire, s'était créé et maintenu un genre de vie particulier, de caractère exclusivement pastoral. Il était nécessaire de rappeler ce passé, héritage commun des trois vallées. Quelles atteintes ont subi ces habitudes ? Dans quelle mesure ont-elles été affectées par les innovations de notre époque ? Comment le montagnard s'est-il adapté aux conditions nouvelles de la production et des échanges ? C'est ce que nous pouvons, maintenant, nous demander.

La production agricole est, plus que jamais, déficitaire. Partout la culture a reculé. Sa décadence, provoquée par la grande crise agricole de la fin du siècle dernier, s'est aggravée et accélérée depuis la guerre. Tel propriétaire, possesseur d'un beau domaine dans la vallée d'Aspe, qui produisait encore, il y a trente ans, du blé pour dix personnes, n'en peut plus nourrir, actuellement, sur sa récolte, que trois ou quatre... Ce que le champ a perdu, la prairie l'a gagné. Sur l'ensemble des propriétés, les labours ne comptent guère aujourd'hui que 21 % des surfaces dans le canton d'Accous ; 24 % à Laruns, 32 à Aramits et à Arudy, qui sont déjà à moitié en plaine ou en coteaux.

La production vivrière repose exclusivement sur le maïs, le froment, l'orge et la pomme de terre. Le seigle est rarement représenté dans la montagne béarnaise ; le sarrasin à peu près inconnu. Peut-être a-t-il été, autrefois, cultivé sur quelques hautes terrasses. Il fut, en tout cas, très rare. Aujourd'hui il n'en reste rien.

La première place appartient au maïs. Non pas qu'il ait l'aire la plus étendue. Tout au contraire. Dans la vallée de Barétous il ne dépasse guère les débouchés des deux Vert. En Aspe, il se raréfie, de même, au Sud de la cluse d'Esquit. Mais il occupe la plus grande partie des fonds. Son domaine d'élection, c'est la plaine alluviale du bassin de Bedous, où il trouve le sol et le climat qui lui conviennent. On le trouve aussi à Aydius, à Lourdios et même à Lescun... Dans la vallée d'Ossau, il s'élève assez haut sur les pentes de la Montagne verte, en face des Eaux-Bonnes. Au-delà du défilé du Hourat, il n'est représenté que sur de très

petites parcelles, à Goust et à Gabas. En revanche, il est partout dans la plaine, entre Laruns et Arudy. Le maïs ne s'élève jamais très haut, mais il occupe plus d'espace que le froment et donne des récoltes plus abondantes. En outre il fournit au bétail une partie de sa nourriture. Il a le défaut de ne pas donner de paille. Mais on y supplée par la fougère, très abondante dans toutes les vallées béarnaises et régulièrement exploitée pour la litière des étables.

Le blé, qui ne vient qu'en seconde ligne, a un domaine plus étendu parce qu'on peut le cultiver plus haut². En Aspe, on le trouve, à 1.000 et 1.200 mètres d'altitude, à Lescun, au-dessus d'Etsaut (quartier Séberry) et d'Urdos. En Ossau, il atteint le même niveau sur la Montagne verte (1.000 m.)... L'orge est la céréale des parcelles d'entretien et de nettoyage difficile. Sur les terres basses, on la sème par intermittence, les années où les blés en herbe ont souffert de la gelée. Mais c'est surtout la récolte des hautes terrasses, à Lescun, en Aspe ; à Goust (Laruns) et dans la plupart des communes du haut Ossau... La pomme de terre est cultivée partout, dans les régions hautes comme dans les autres.

Aux plantes vivrières s'associent, dans les terres basses, les prairies artificielles, trèfle incarnat, trèfle, luzerne, lotier. Nous avons dit précédemment quelle place elles occupent dans le cycle de la production agricole. L'appoint qu'elles fournissent à l'alimentation du bétail est de jour en jour plus considérable. La prairie artificielle, dans les vallées béarnaises, où l'irrigation est peu pratiquée, est en progrès manifeste.

L'élevage présente beaucoup d'unité. Ce qui le distingue, c'est d'abord l'importance numérique du troupeau. Le canton d'Accous compte actuellement, en chiffres ronds, 4.000 bêtes à cornes et 32.000 brebis ; celui de Laruns, 3.500 bovins, 18.000 à 20.000 brebis ; celui d'Aramits, 5.500 bovins et 20.000 brebis. Certaines communes sont particulièrement riches. Lescun, en Aspe, a 5.000 brebis, 240 vaches et 270 juments (mulassières, pour la plupart). En Ossau, Laruns possède 1.000 à 1.200 bovins ; 5.400 brebis (sans compter les agnelles). La petite commune d'Aste-Béon, qui n'est peuplée que de 331 habitants et ne dispose que d'un infime territoire agricole, élève un troupeau de 4.000 bêtes à laine, 400 vaches et 70 juments. Et il serait facile de multiplier les exemples. Aucune

2. La récolte du blé se fait dans la plaine de Bedous, à la fin de juillet, ou au début d'août ; à Lescun, elle s'attarde parfois jusqu'au 1^{er} septembre.

vallée pyrénéenne ne nourrit de troupeaux comparables, en nombre, au troupeau des vallées béarnaises. Aucune, surtout, ne possède autant de bêtes à laine et dans un rapport aussi élevé vis-à-vis du bétail à cornes.

Autre trait de parenté : l'unité du troupeau, composé de vaches de la race du Sud-Ouest et de brebis béarnaises (sauf en Barétous, qui élève surtout des basquaises, d'ailleurs peu différentes) et l'identité des profits qu'on en retire : les veaux, les fromages de brebis, les agneaux (presque jamais de moutons de boucherie), le mulet.

Enfin Aspois et Ossalois exploitent de la même façon leur domaine de prairies et de montagnes. Plus que leurs voisins des autres vallées, ils ont le souci de ménager leurs herbages. Contre les troupeaux du dehors, la plupart de leurs communes se défendent par de lourdes taxes et par une rigoureuse surveillance. Contre les déprédations, toujours possibles, de ceux du dedans, ils se préservent par la stricte application des vieux règlements, à laquelle chaque usager participe pour son propre compte, et par l'envoi obligatoire de tous les troupeaux sur les estives, même des vaches et des juments. Comme autrefois, la montée des bêtes aux mailles des communes basses vers Anéou, vers Bious, Peyrelu et les autres estives, au début de juillet ; leur descente en août ou en septembre, sont des traits familiers de la vie et l'on pourrait dire des paysages ossalois. Et il n'en est guère autrement dans la vallée d'Aspe. Enfin les vallées béarnaises, Barétous exceptée, parent à l'insuffisance de leurs réserves fourragères en envoyant leurs bêtes à laine pacager, au cours de l'hiver, dans la plaine, trait distinctif de leur économie³. Elles ont les mêmes migrations et les mêmes parcours, qui conduisent leurs troupeaux dans les mêmes plaines et aux abords des mêmes villes, où, chaque année, leurs bergers se retrouvent.

En dehors du travail des champs et de l'exploitation du troupeau, aucune des deux vallées n'offre à ses habitants de très grandes ressources. L'industrie n'y a jamais été active. Le peu qui en restait achève de disparaître. On trouvait, il y a trente ans, des scieries dans le haut Ossau. Elles ont été abandonnées les unes après les autres. On continue à abattre des sapins et des hêtres. Mais le camion automobile enlève les troncs d'arbre et les transporte vers les gares du bas Ossau, où s'opère le débitage. De même en est-il du buis, destiné à la fabrication des chapelets. De même encore de la force motrice : la vallée d'Aspe, le haut Ossau pro-

3. Voir la *Transhumance pyrénéenne*.

duisent ensemble, près de 200.000 CV. Ils n'en utilisent, jusqu'ici, à peu près rien. Ainsi celui qui n'a ni terre, ni bétail trouve dans son village peu d'occasions de s'occuper. C'est pourquoi il continue à chercher au dehors ses moyens d'existence. Il se porte vers Oloron, vers Arudy et le bas Ossau, vers Pau. Il se dirige sur Bordeaux, dont la transhumance hivernale lui a, depuis des siècles, montré le chemin. Il va beaucoup plus loin : l'Ossalois aux Etats-Unis, où une petite colonie se maintient à San-Francisco ; l'Aspois, en Argentine, où il trouve dans l'industrie laitière des occupations conformes à ses habitudes et à ses goûts.

Mais l'émigration n'entraîne, fort heureusement, qu'une assez faible minorité d'habitants, et qui tend à diminuer encore⁴. Le plus grand nombre restent sur place et partagent leurs soins entre la terre et le troupeau, suivant un cycle de travaux qui est, sans différences appréciables, le même à peu près partout.

D'octobre à avril, le montagnard demeure au village (à moins qu'il n'ait la charge de mener les brebis dans les rivières ou en Gironde). Il y mène la même existence que le paysan des plaines voisines et s'y livre aux mêmes travaux : d'abord l'enlèvement des dernières récoltes, maïs et pommes de terre ; la coupe et le transport des fougères ; la fumure des champs et des prés ; les labours et les semailles qui assureront les moissons prochaines. Plus tard, au temps des journées courtes et des longues nuits hivernales, il procède à des besognes moins pressantes et plus sédentaires, parmi lesquelles le dépouillage du maïs (*esperouquère*), qui se fait à la veillée, est une occasion traditionnelle de réunions entre parents ou voisins. Noël ramène à l'étable les animaux attardés dans les granges. Les brebis commencent à mettre bas. Il faut leur assurer une nourriture abondante et choisie, les soigner, les traire, vendre les agneaux, transformer le lait en fromage ou le livrer aux laiteries de Roquefort.

Le printemps ramène d'autres occupations, dans les champs d'abord, qu'il importe de surveiller, de fumer encore, de sarcler. Il rouvre les étables. Le bétail commence à pacager aux alentours des villages et se prépare à gagner les montagnes les plus proches. Dès que les labours du maïs sont terminés (fin d'avril ou début de mai), les étables achèvent de se vider du gros bétail qui les occupait. De leur côté les bêtes à laine qui ont hiverné en dehors de la vallée reparaissent, troupeau après troupeau, et sans s'attarder au village, gagnent la montagne. Les beaux jours sont revenus.

4. Les départs vers les pays d'outre-Atlantique tendent à se faire moins nombreux à cause de la cherté des transports et pour les autres raisons que l'on sait.

ceux où les occupations du montagnard se différencient clairement de celles du paysan des coteaux et des plaines. Il lui faut alors partager son activité entre deux domaines : le champ et la montagne. Le champ le réclame pour les labours et les semailles du maïs, de l'orge, de la pomme de terre, du trèfle et des autres plantes fourragères ; pour le fauchage des prés, pour la fenaison, pour l'engrangement des foin et des regains ; pour la récolte et le battage du blé. Profitant de l'absence du bétail, il presse et achève les travaux agricoles... Mais la montagne l'appelle aussi. Il faut surveiller le troupeau, l'aller visiter s'il n'est gardé par un pâtre, assurer ses déplacements de la basse à la haute montagne, à l'époque de la grande dévête de juillet, tondre les bêtes à laine, traire le lait des brebis, fabriquer et saler le fromage, fréquenter les foires et les marchés, pour acheter ou pour vendre, suivant la saison. C'est l'époque la plus occupée de la vie du montagnard, celle des déplacements fréquents et des durs labeurs, mais aussi celle de la vie plus libre et des profits réalisés... L'été fini, quand les prés sont dépouillés de leurs derniers regains et que la neige reparait sur les hauteurs, les troupeaux redescendent par étapes, quittent les estives pour les granges et la basse montagne, la basse montagne pour le village et l'étable. Et, en octobre, quand sont repartis les troupeaux de brebis transhumantes, se rouvre le cycle des occupations hivernales.

Tel est le calendrier des montagnards béarnais. D'une vallée à l'autre, il varie peu. Qu'ils soient de Barétous, d'Aspe ou d'Ossau, tous ont la même façon d'exploiter leurs champs, de soigner leur bétail, d'en utiliser ou d'en vendre les produits. Tous ont le même genre de vie.

2° *Les éléments de variété.*

Toutefois, et aussi étroite que soit leur parenté, il y a, entre les peuples et les pays quelques nuances. Les unes s'expliquent par les conditions du milieu et les ressources dont le montagnard dispose ; d'autres par les innovations venues du dehors, accueillies, suivant les lieux, avec plus ou moins de faveur. D'autres enfin tiennent à l'homme lui-même et à ces impondérables dont les origines, le plus souvent, nous échappent.

a) *Le pays de Barétous* est entièrement béarnais par la langue et par l'histoire. Il est déjà presque basque par son sol, par l'allure générale du relief et du paysage végétal. Ses genres de vie sont ceux d'un pays de transition, d'un passage entre Aspe et la

Soule, avec des communications latérales faciles vers l'Est et vers l'Ouest. Mais ce sont aussi ceux des plaines béarnaises ou plutôt de la bordure pyrénéenne dans laquelle s'ouvre toute la partie habitée et vivante du pays de Barétous.

A l'encontre des cantons en haute montagne, la vallée de Barétous élève et utilise le bœuf de travail, — et ceci la rapproche des pratiques agricoles de la plaine. Son troupeau de bêtes à laine (327 ovins pour 100 têtes de gros bétail) est composé de brebis basquaises et comprend même un petit nombre de *manèches*, brebis de petite taille, très rustiques mais bonnes laitières, spéciales aux cantons basques. Elle n'élève pas de mules ou très peu.

Elle possède de très belles prairies. Le sol d'argiles et de marnes calcaires qui occupe le bassin inférieur des deux Vert est tout particulièrement favorable à la croissance des herbages, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux irrigations, que l'on ne pratique guère que sur les prairies les plus basses, quand l'été est trop sec. Aussi la récolte de foin est-elle très abondante : une des communes de la vallée, celle de Féas, lui doit son nom. Il s'y ajoute aujourd'hui la prairie artificielle. Et, au total, l'herbe fauchable occupe les deux tiers du sol aménagé. Dans ces conditions, le troupeau trouve sur place les réserves de fourrage sec et les pacages en vert qui lui permettent de subsister. Aucun ne gagne les rivières, à plus forte raison les plaines girondines. Tous les troupeaux demeurent au village, vivant, suivant le moment et les conditions atmosphériques, à l'étable ou dans les prés. Le troupeau est soigné et exploité sur place. La disparition de la transhumance hivernale est le trait le plus essentiel de ceux qui distinguent le pays de Barétous des autres vallées béarnaises. Ainsi s'explique que les laiteries roquefortaises aient pu aisément s'installer dans le pays. Chaque village a la sienne. Certains en ont deux... Quant à l'industrie, elle n'est guère représentée que par quelques ateliers de sandaliers et par le remmaillage des bérêts venus des fabriques oloronaises.

b) La vallée d'Aspe est beaucoup plus riche que Barétous en montagnes d'été. Escot et Sarrance, il est vrai, envoient une partie de leurs bêtes à laine sur les montagnes de Laruns, mais une partie seulement et fort réduite. Les autres communes sont largement pourvues de montagnes et peuvent même recevoir un certain nombre de troupeaux des régions voisines, de Barétous en particulier⁵. Aspe n'a donc aucune peine à entretenir son nombreux troupeau de brebis, de vaches et de mules au cours de l'été.

5. Voir la *Transhumance pyrénéenne*.

Pour la mauvaise saison, elle dispose de ressources très appréciables, car elle est plus herbagère que la vallée d'Ossau. Chez elle, la prairie se trouve à peu près partout, sur les fonds et aussi sur les pentes inférieures. Le bassin de Bedous en est abondamment pourvu. Escot et Sarrance en sont entourés. Dans le haut de la vallée, toute la rive gauche, inclinée en talus régulier, est occupée entre la lisière inférieure de la forêt de hêtres (vers 1.200 mètres) et le thalweg du Gave, de vertes prairies où s'égaillent les granges et les habitations de la commune de Borce.. Les herbages occupent encore beaucoup d'espace dans les vallées latérales. De Lourdios à Pont-Suzon, du col d'Aran à Sarrance, autour et au-dessus d'Aydius, elles se succèdent, coupées de boqueteaux et de haies où voisinent le frêne, le chêne, l'érable champêtre, le noisetier ; auprès des habitations, le pommier et le noyer.

Une partie de ces prairies est irriguée. Les plus basses empruntent leurs eaux au Gave (Lées-Athas, Borce). Les autres les demandent à ses tributaires ou aux sources qui jaillissent des calcaires. La baig d'Osse en a de très belles grâce aux résurgences du Layens. Les plus remarquables sont celles de Lescun et de Lhers que nous avons précédemment décrites. La vallée d'Aspe peut ainsi conserver au cours de l'hiver, non pas tout son troupeau, comme le pays de Barétous, mais une partie, en proportion beaucoup plus forte que les communes du haut Ossau, ce qui explique le succès de l'industrie roquefortaise, que l'on trouve installée presque partout, principalement aux abords de Bedous et d'Accous. Cette même abondance de fourrages d'hiver explique aussi l'aptitude plus développée de la vache à la production de lait, de beurre et de fromage, enfin les facilités offertes à l'élevage du mulet.

c) *Le haut Ossau*, plus riche en montagnes, surtout en montagnes hautes, a moins de prairies que la vallée d'Aspe. Il y en a quelques-unes sur les fonds du Gave et sur les terrasses. Nous avons, ailleurs, décrit ou nommé celles de Castet (dont un quartier porte le nom de Féas); celles du Benou, qui lui font face de l'autre côté de la vallée ; celles des ports d'Aste et de Béon ; celles de Gère-Bélesten, de Béost et d'Aas. Mais Laruns, la plus haute et la principale commune du haut Ossau, en a très peu. En amont de Gabas, le fond de Brousset est vide, non seulement de cultures et d'habitations, mais de prairies et de granges. L'irrigation n'est pratiquée nulle part. Aussi le haut Ossau manque-t-il de fourrages. Ainsi s'explique qu'il soit, en hiver, obligé de faire partir la plus grande partie de son troupeau de bêtes à laine, la presque totalité dans certaines communes comme Laruns, Aste-Béon et Gère-Bélesten,

tandis que la vallée d'Aspe peut conserver une partie des siennes. Ainsi s'explique encore qu'il y ait si peu de fromageries dans le haut Ossau: une ou deux, à notre connaissance. Encore se trouvent-elles établies à Bielle, dans la partie la plus basse... Avec de vastes estives semées de cujalàs, des montagnes basses de médiocre étendue, avec ses réserves hivernales notoirement insuffisantes, son troupeau d'une extrême mobilité, le haut Ossau représente le type le plus complet qu'il y ait, dans l'ensemble des Pyrénées, du genre de vie des populations pastorales.

d) Ces caractères se révèlent d'autant plus clairement par comparaison avec la partie inférieure de la vallée. *Le bas Ossau*, qui a le même bétail que le haut, l'élève d'une façon sensiblement différente. Il produit et vend non seulement des veaux, mais des bœufs de travail, utilisés pour les labours ou vendus, pour l'engraissement, aux propriétaires de la plaine. Son troupeau de bêtes à laine, d'ailleurs beaucoup moins nombreux, est entièrement sédentaire. Le bas Ossau, de même qu'il a renoncé depuis longtemps à hiverner ses vaches dans les plaines (il a vendu, il y a 65 ans, sa part du Pont-Long, abdication qui eût paru criminelle au temps de l'ancienne Jurade), de même il garde auprès de lui toutes ses brebis, qu'il nourrit aisément du foin engrangé au cours de l'été et du fourrage vert de ses prairies artificielles, trèfle ou farouch. Ses ressources sont même assez abondantes pour lui permettre d'accueillir, avec grand profit, une partie des troupeaux des communes hautes et de les entretenir au cours de la mauvaise saison. Aussi les fromageries de Roquefort y sont-elles plus nombreuses que dans le reste de la vallée. Elles se sont installées, au centre des troupeaux, à Arudy et à Buzy.

En matière agricole, le bas Ossau a des champs plus étendus et une production (de blé et surtout de maïs) plus abondante. Enfin il s'est donné une industrie. Il reçoit, débite et expédie les sapins de Gabas et des Eaux-Chaudes. Il exploite les calcaires marmoréens, dressés et dispersés en forme de buttes à l'intérieur du vallum morainique d'Arudy ou relevés sur ses abords. Il fabrique des sabots de hêtre, des toiles à sandales et la sandale elle-même. Il travaille pour les fabriques de bérets d'Oloron. Arudy concentre les produits de la haute vallée, bétail et fromage, dans ses foires saisonnières et les expédie au dehors.

Ainsi l'activité humaine y est plus variée et les occupations plus voisines de celles de la plaine. Izeste a une population de carriers, de même que Louvie-Juzon, où ils voisinent avec laboureurs et bergers. Arudy a un commerce actif, des boutiques achalandées,

des bureaux de banques ouverts les jours de marché, des maisons bourgeoises et des villas. C'est déjà une petite ville. Le contraste qu'elle offre avec les rustiques agglomérations de la vallée haute, Castet, Aste-Béon surtout, exprime parfaitement celui des deux genres de vie.

La diversité des occupations, tout autant que l'influence du passé et celle du milieu ont marqué de leur empreinte les caractères et les habitudes. Entre l'habitant de la vallée d'Aspe et celui de la vallée d'Ossau, pourtant si proches par l'origine, par le type physique, par le tempérament et l'esprit, à la fois accueillants et hardis, il y a plus d'une nuance. L'Aspois plus délié, plus façonné par la vie de relations, est plus commerçant. Il trafique volontiers du bétail. Il vend son troupeau quand il y trouve son avantage, quitte à racheter d'autres bêtes quand l'occasion s'en présente. En plaine, il fréquente les marchés et les foires, se fait marchand de bétail, ouvre une boutique. L'Ossalois, celui des hautes communes surtout, resté plus enfermé dans un pays de circulation moins active et en grande partie forestier, où l'isard et l'ours maintiennent une note de sauvagerie, est plus strictement attaché à la vie pastorale. Le troupeau se renouvelle dans la même famille sans changer de main. Les façons de penser, d'agir, de s'habiller se modifient plus lentement. C'est en Ossau que les anciens règlements se sont maintenus avec le plus de fidélité et d'efficacité...

CHAPITRE II

LA BIGORRE LES HAUTES VALLÉES DU LAVEDAN

I. — Les pays et les milieux.

Le haut Lavedan est formé de trois pays : Azun, Cauterêts et Barèges, que le langage populaire a toujours désignés sous le nom de *bats*, de vallées, par opposition au bas Lavedan, domaine des *rivières* et des *extrêmes*. Ils sont tous les trois entièrement compris dans la zone des terrains anciens. Ils ont été pareillement creusés et façonnés par les plus puissants des anciens glaciers pyrénéens, que l'usage a prévalu de grouper sous le nom de glacier de Lourdes. Tous trois se raccordent avec le bassin inférieur par des défilés et par des gorges de forte inclinaison. Dominées par les plus hauts sommets des Pyrénées françaises, les trois vallées du Lavedan ont de vastes montagnes, des lacs profonds, des Gaves abondants et rapides. Il y a, entre elles, une communauté d'origine et d'aspects, en quelque sorte un air de famille.

Leurs genres de vie, toutefois, présentent une certaine variété. Et c'est pourquoi il convient de les présenter en deux groupes distincts : celui de Barèges et de Cauterets ; celui d'Azun, avec son annexe du haut Ouzon.

1^o Barèges et Cauterets.

Le pays de Barèges est la vallée supérieure du Gave de Pau, de Gavarnie, où il a sa source, à Pierrefitte où il fait son entrée dans la plaine labédanaise¹. Étroitement encadrée entre deux puissants massifs granitiques, celui du Néouvieille-pic Long et celui de Cauterets, la vallée se développe dans l'épaisseur des dépôts primaires : schistes et quartzites du Silurien ; schistes et dolomies du Dévo-

1. On rappelle que Barèges est un nom de pays, comme Aspe, Osau ou Aure. La station thermale appelée Barèges (on disait autrefois les bains de Barèges) en a reçu le nom et ne le lui a pas donné. Elle ne forme pas une commune. Elle continue à n'être qu'un quartier de la commune de Betspouey.

nien et du Carboniférien. Ces formations sont partout représentées par des roches dures. Le métamorphisme, très puissant aux abords des granites, les a profondément atteintes. Au Sud, dans la région de Gavarnie, de Héas et de Gèdre, les schistes siluriens passent à la nature des gneiss et des micaschistes. A Saint-Sauveur, à Luz, à Barèges, les schistes et les calcaires carbonifériens sont, eux aussi, d'allure cristalline.

L'érosion a eu raison de tous ces obstacles. Le Gave, sciant de part en part toute la zone primaire axiale, a réussi à pousser ses eaux de tête dans les calcaires de la bordure sud-pyrénéenne, où il a creusé l'ouïe immense de Gavarnie. Mais le travail des eaux et des glaces a subi l'effet de la dureté des matériaux sur lesquels il exerçait son action : peu de vallées sont aussi profondes et aussi resserrées que celle de Barèges. On y distingue, comme dans toutes les vallées transversales, des bassins plus élargis : Gèdre, Pragnères, Luz. Mais ces bassins sont de faibles dimensions, enfouis au cœur des montagnes. Seul, celui de Luz, ouvert dans le prolongement de la dépression du Bastan, est plus aéré. Sur le fond, s'étale le vaste cône de déjections édifié par le torrent à son confluent avec le Gave ; sur les pentes, des terrasses se succèdent très haut, à l'Ouest surtout, dans la direction du col de Riou, d'où l'on descend sur Cauterets. Mais ce bassin de Luz est lui-même d'ampleur médiocre, dominé par de formidables escarpements. De Saint-Sauveur au sommet de l'Ardiden, la différence de niveau est, presque d'un seul jet, de 2.300 mètres. Et l'étreinte de la montagne, très vite, se referme : de Chèze à Soulom, sur une distance continue de plus de cinq kilomètres, la vallée n'est plus qu'un défilé où le Gave s'enfuit à flots pressés au fond de vertigineux abîmes... Ainsi la vallée du Gave n'est, d'un bout à l'autre, qu'un sillon étroit et profond. (Voir fig. 14 et 15, pp. 331 et 333).

Les massifs qui la dominent sont les plus élevés des Pyrénées françaises. Celui de l'Est est, pour une large part, du domaine de la vallée d'Aure, à laquelle il envoie les eaux du plus grand nombre de ses lacs. Mais de hauts bassins s'y creusent qui sont du domaine du Gave : Troumouse, le Campbieil, Barada, le Bastan, dominés par des sommets de plus de 3.000 mètres... Le massif de l'Ouest, celui de Cauterets, un peu moins élevé, est d'allure plus compacte. Avec ses pentes raides, ses gorges profondes, ses crêtes disloquées par le gel, ses « raillères » et ses éboulis, il représente le type le plus complet des hautes régions granitiques. Nul paysage n'est plus caractéristique que celui du bassin de Cauterets aperçu des terrasses de la Reine Hortense ou du sommet du Péguyère.

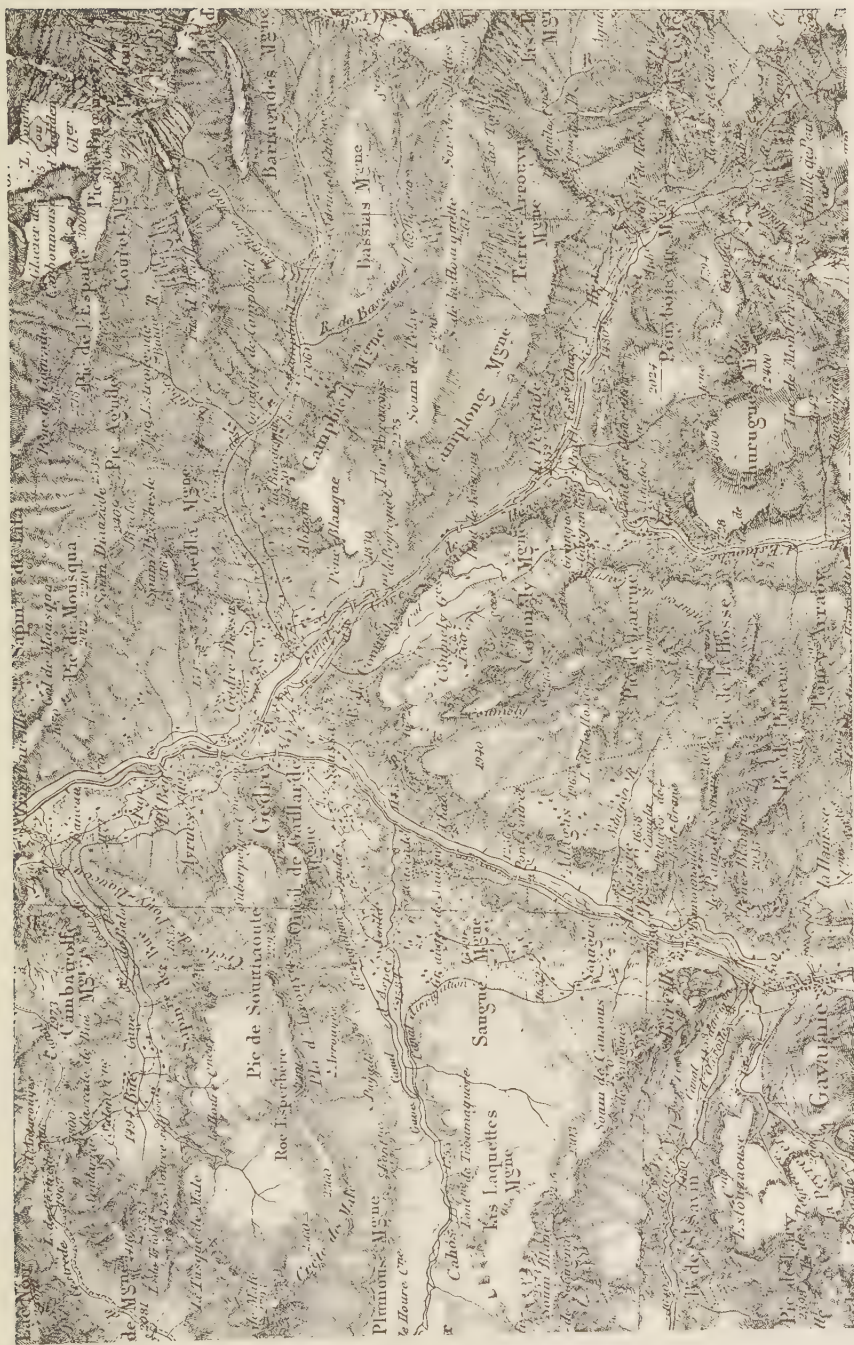


FIG. 14. — Les terrasses de la haute vallée du Gave de Pau.

Il y a, dans tout cet ensemble, une grande unité géographique. Elle est due, tout d'abord, à l'action des glaces anciennes, partout visible : vallées suspendues ; replats et terrasses dominant le Gave ; roches moutonnées, particulièrement bien conservées en terrains granitiques ; dépôts morainiques, accrochés aux pentes ou accumulés dans les vallons latéraux en masses énormes...

Le climat, lui aussi, est un élément d'unité. La plupart des fonds sont secs, très parcimonieusement pourvus d'eaux atmosphériques. Luz ne reçoit guère plus de 800 millimètres de pluies annuelles ou de neiges ; Gavarnie, pas beaucoup plus d'un mètre. En été, les herbages, quand ils ne sont pas arrosés, y sont, d'assez bonne heure, flétris, parfois grillés, surtout quand se prolongent les souffles venus du Midi. Mais la vallée de Barèges ne peut passer pour un pays sec. Dès qu'on s'élève sur les pentes, que l'on pénètre dans les vallons ouverts à droite et à gauche, la somme des précipitations s'accroît rapidement. Le bassin du Bastan, ceux du Campbieil et de Héas, franchement orientés à l'Ouest et au Nord-Ouest, sont particulièrement favorisés. Les observations effectuées par le service des Eaux et forêts donnent, pour la station des Artigalas, voisine de Barèges (alt. 1.200 mètres) une moyenne annuelle² de près de 1.350 millimètres d'eau ; pour la station de Casasët (alt. 1.640 mètres), 1.980 millimètres. Elles révèlent aussi que les trois quarts de ces précipitations se produisent en hiver et sous forme de neige. Même abondance au Barada, à Héas, et à peu près partout au-dessus d'un certain niveau. En fait, toutes les hautes régions de la vallée de Barèges et du massif de Caunterets sont très abondamment enneigées.

Ces énormes masses de neige, accumulées sur les versants, ne laissent pas d'être dangereuses pour l'homme et pour le troupeau. Quand la hauteur en est trop grande, quand les pentes sont trop fortement inclinées et quand la couverture forestière fait défaut (ce qui est l'ordinaire en pays de Barèges) l'avalanche est toujours à craindre. Certains quartiers sont périodiquement ravagés, en particulier ceux qui se trouvent sur la rive droite du Bastan et que parcourent de profonds et raides ravins, très favorables à l'accumulation et au glissement des neiges. Il en est de même du vallon de Héas, très exposé, lui aussi, aux avalanches. L'histoire du pays de Barèges conserve le souvenir d'accidents répétés dont quelques-uns ont été de véritables catastrophes. En janvier 1598, les neiges

2. Moyenne de six années (1923-1929).



Fig. 15. — Luz et le Bastan.

détruisent le village de Saligos, sur la rive droite du Gave et à faible distance en aval de Luz. Trois ans plus tard, en février 1601, c'est le tour de Chèze, tout proche de Saligos, et de Saint-Martin, dans le bassin du Bastan. Saligos et Chèze furent reconstruits, mais Saint-Martin ne se releva jamais de ses ruines et disparut du nombre des villages de la vallée. D'autres sinistres se produisirent en 1760, en 1789, en 1811, en 1842. En avril 1855, la vallée de Barèges fut ravagée par une violente tempête de neige qui détruisit plus de soixante maisons ou granges, fit périr 800 vaches ou brebis et causa la mort d'une douzaine de personnes. D'autres accidents encore survinrent par la suite³. Certains sont tout récents. Le 23 janvier 1915, une formidable avalanche, descendue du ravin de l'Aguila, rasait un groupe de maisons du hameau de Héas, détruisait la chapelle et ensevelissait deux personnes dont les corps ne furent découverts qu'à la fonte des neiges, trois mois plus tard... C'est pour prévenir ces terribles accidents, en retenant les neiges sur les pentes, que l'administration forestière a exécuté les admirables travaux de reboisement et de consolidation des terrains de la région du Bastan, en particulier ceux du Midaou, sur la rive droite, et du Rieulet sur la rive gauche⁴.

Mais l'avalanche est la rançon d'une des plus grandes richesses que la nature ait attribuées au pays de Barèges : la puissance des réserves accumulées, sur les montagnes qui le dominent, dans ses glaciers, qui sont les plus grands des Pyrénées ; dans ses champs de neiges hivernales ; dans ses lacs nombreux et profonds ; dans les roches perméables et les terrains meubles de ses pentes, réserves qui lui fournissent la plus grande partie de ses eaux estivales.

Ces eaux sont — avec la puissance des assises, la raideur des escarpements et des sommets — la grande beauté de ce pays de Barèges. Elles ruissellent partout, même dans les années les plus sèches, courant à flots rapides dans les thalwegs de tous les vallons, jaillissant en cascades des terrasses, glissant le long des fossés de la route, ou s'étalant en nappes mobiles dans les herbes des prairies inclinées, portant partout la fraîcheur et la vie. A elles, la vallée doit cet éclat des verdure, cette abondance de peu-

3. Voir J. Bourdette, **93**, t. II, p. 481; III, n. 1 à 3; IV, p. 391, 412-418.

4. Sur ces travaux, voir les mémoires publiées par le Ministère de l'Agriculture à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900 : *Restauration et conservation des terrains en montagne* : de Gorsse, *Les terrains et les paysages torrentiels (Pyrénées)* : Dellon, *Les travaux de correction. Torrent du Rieulet (Hautes-Pyrénées)*. Paris, Impr. Nationale, 1900. — Cf. A. Campagne, *La Vallée de Barèges et le Reboisement*. Paris, Laveur, 1901.

pliers et de frênes qui font le charme agreste de Luz, de Pragnères et de Gèdre. Elle leur doit aussi la généreuse abondance de ses herbages.

2° Azun et le haut Ouzon.

Le pays d'Azun, le plus occidental du Lavedan, offre à la vie pastorale un milieu sensiblement différent.

Sa partie haute, creusée dans les granites du massif de Cauterets, dominée par les hauts sommets du Cambalès (2.965 m.) et du Balaïtous (3.146 m.), est, comme la haute vallée d'Ossau, à peu près vide d'habitants. Les demeures permanentes sont rares au-dessus de 1.000 mètres, même dans les quartiers de Mousquès et de Peyrarirose, dépendances d'Arrens, où apparaissent les premières prairies et quelques champs d'orge. Les granges sont plus nombreuses que les maisons. La plupart ne sont occupées qu'au cours de l'été.

La région peuplée ne commence qu'au-dessous du défilé de Poueylaün (952 m.). Là s'ouvre un large bassin, dominé d'un côté par les montagnes de Cauterets, bordé, de l'autre, vers le Nord-Ouest, par des croupes plus basses que des ports aisément accessibles unissent à l'Ouzon et à la vallée d'Ossau, c'est-à-dire au Béarn. Le glacier descendu des massifs supérieurs a largement excavé les schistes, les grès et les calcaires du Silurien et du Dévonien, y accumulant de puissants dépôts que les eaux courantes n'ont pas réussi à déblayer. (Voir fig. 16, p. 337).

La surface de ces dépôts, disposés en spacieuses terrasses, est couverte de cultures et surtout de prairies. Les villages occupent celle de gauche, la plus large et la plus ensoleillée : Arrens (alt. 900 m.), vers lequel s'inclinent les pentes du quartier des Artigaus, aujourd'hui drapées de magnifiques et verdoyantes prairies, semées d'innombrables granges, ombragées de frênes énormes. Plus bas, toujours sur la terrasse de gauche, Marsous, Aucun, Gaillagos, Arcizans-Dessus. Au-dessous d'Arras, qui est encore à 750 mètres, la plaine se rétrécit, le Gave s'enfouit, dans l'entassement des boues morainiques et des blocs, au fond d'une véritable tranchée, profonde par endroits de près de 100 mètres. Et la vallée se termine, au-dessus d'Argelès (alt. 457 m.), par une brusque rupture de pente⁵ où les changements de niveau se révèlent dans la végétation.

5. L'industrie hydroélectrique y trouve d'exceptionnelles facilités pour l'aménagement de l'usine de Lau-Balagnas, actuellement en construction.

tation et dans les cultures. Les terrains de labour y prennent plus d'extension et de variété. Le châtaignier apparaît, couvrant de son ombre les fougères et les prairies semées de blocs énormes où s'étagent les villages de la Rivière de Saint-Savin. Les arbres fruitiers se multiplient dans les vergers. La vigne elle-même commence à se montrer.

Le pays d'Azun ne se limite pas au seul domaine du gave d'Arrens. Il se complète de deux dépendances fort différentes l'une de l'autre.

A droite, s'allonge la vallée de Bun, la bat de Bun, comme on dit en Lavedan. Ce n'est qu'un étroit sillon, tout encombré des cailloux et des débris abandonnés par les glaces, mal préparé par le travail des eaux courantes à recevoir des cultures et des établissements humains, pauvrement pourvu de soleil et de lumière. La commune d'Estaing, qui en occupe la plus grande partie, compte plus de granges que de maisons et n'est peuplée que de 254 habitants. Bun et Sireix, qui s'étalent à son débouché sur deux terrasses parfaitement symétriques (alt. 823 et 828 m.), réunissent à elles deux 244 habitants.

A gauche, au delà de crêtes faciles à franchir, bien que fort mal pourvues de chemins, s'ouvre le petit bassin de l'Ouzon supérieur. La situation de ce domaine demande quelques explications.

La vallée de l'Ouzon, qui débouche sur le Gave de Pau à la hauteur de Nay, en Béarn, débute au pied du Gabizos (alt. 2.684 m.) par un petit bassin arrondi, le cirque de Litor, que l'on appelle aussi le Cap-Ouzon, la tête de l'Ouzon. Ses sources sont à vingt-cinq kilomètres environ de son confluent avec le Gave. C'est donc une très courte vallée. Mais il n'en est guère qui, sur un aussi faible parcours, présentent autant de dissemblances.

Sa partie supérieure est un étroit bassin de forme irrégulière, strictement encadré entre les dolomies dévoniennes du Gabizos, au Sud, et la haute muraille calcaire (Aptien) du Moulé de Jaout et de l'Estibette (2.051 et 1.851 m.), au Nord ; sa partie moyenne, un interminable défilé, profond et sinueux, qu'il a creusé dans le domaine des plis et des barres calcaires. Cette partie de son cours, dominée d'escarpements boisés, est d'un grand pittoresque, mais à peu près vide d'habitants. Sortie de ce défilé, la rivière élargit sa vallée dans les marnes et les schistes de l'Albien, où s'étalent cultures, prairies et vergers. Ainsi la vallée de l'Ouzon se compose de deux parties parfaitement distinctes. La première est en mon-



Fig. 16. — La vallée d'Azun.

tagne et se rattache au Lavedan⁶; la seconde s'ouvre dans la bordure pyrénéenne et appartient au Béarn. La première, seule, nous occupera ici. (Voir fig. 17, p. 339).

C'est un pays de forte altitude. A même distance de la plaine, Béost en Ossau, Argelès en Lavedan se trouvent au-dessous de 500 mètres, tandis que Ferrières est à 546 mètres et qu'Arbéost se hausse à 761 mètres. C'est aussi un tout petit pays où l'action des glaciers semble avoir été très faible; un bassin sans plaine et sans terrasses, tout entouré de raides escarpements. Les champs cultivés y occupent une place insignifiante. La prairie, non irriguée, mais entretenue par des pluies abondantes, tapisse toutes les parties basses, les pentes inférieures et s'élève très haut, sauf sur les versants trop raides ou trop rocheux, que recouvrent l'Aulne, le Noisetier et, plus haut, la forêt de Hêtres. Au-dessus vient la montagne, plus étendue aux moyennes altitudes qu'aux plus hautes. En dépit de conditions aussi peu favorables, ce coin de montagnes abrite une population de plus de onze cents habitants et entretient un troupeau qui est l'un des plus considérables des Pyrénées.

II. — Les genres de vie.

1° Barèges et Cauterets.

Des vallées plus étendues en surface et en altitude, plus amples de formes, plus riches de niveaux étagés et de contrastes climatiques, mieux pourvues de sols meubles et d'eaux courantes, mais, en même temps, des vallées plus fermées, plus éloignées de la plaine, plus difficiles à ravitailler du dehors, tels sont les traits par lesquels s'opposent les grandes vallées bigourdanes, Barèges et Cauterets surtout, aux vallées béarnaises. Ils suffisent à expliquer la différence des genres de vie. L'activité du montagnard ossalois s'est, de tout temps, partagée entre deux domaines : la montagne et la plaine. Celle du Barégeois s'est trouvée et se trouve encore confinée dans un domaine plus restreint : sa vallée. A l'encontre de son voisin, c'est à ce domaine qu'il demande ce qu'il lui faut pour vivre lui-même et pour faire vivre son troupeau. Bien entendu, il n'a jamais pu l'obtenir tout à fait. Mais l'effort par lequel il y a tendu a façonné son genre de vie et reste l'impulsion de ses actes coutumiers et de ses habitudes.

6. Historiquement et administrativement. Toutefois, il n'y a aucun chemin carrossable entre Arbéost et Aucun, qui est le chef-lieu du canton. Il suffirait cependant d'une très faible dépense pour unir les deux communes de l'Ouzon à la route thermale, taillée en corniche sur les flancs du Gabizos.

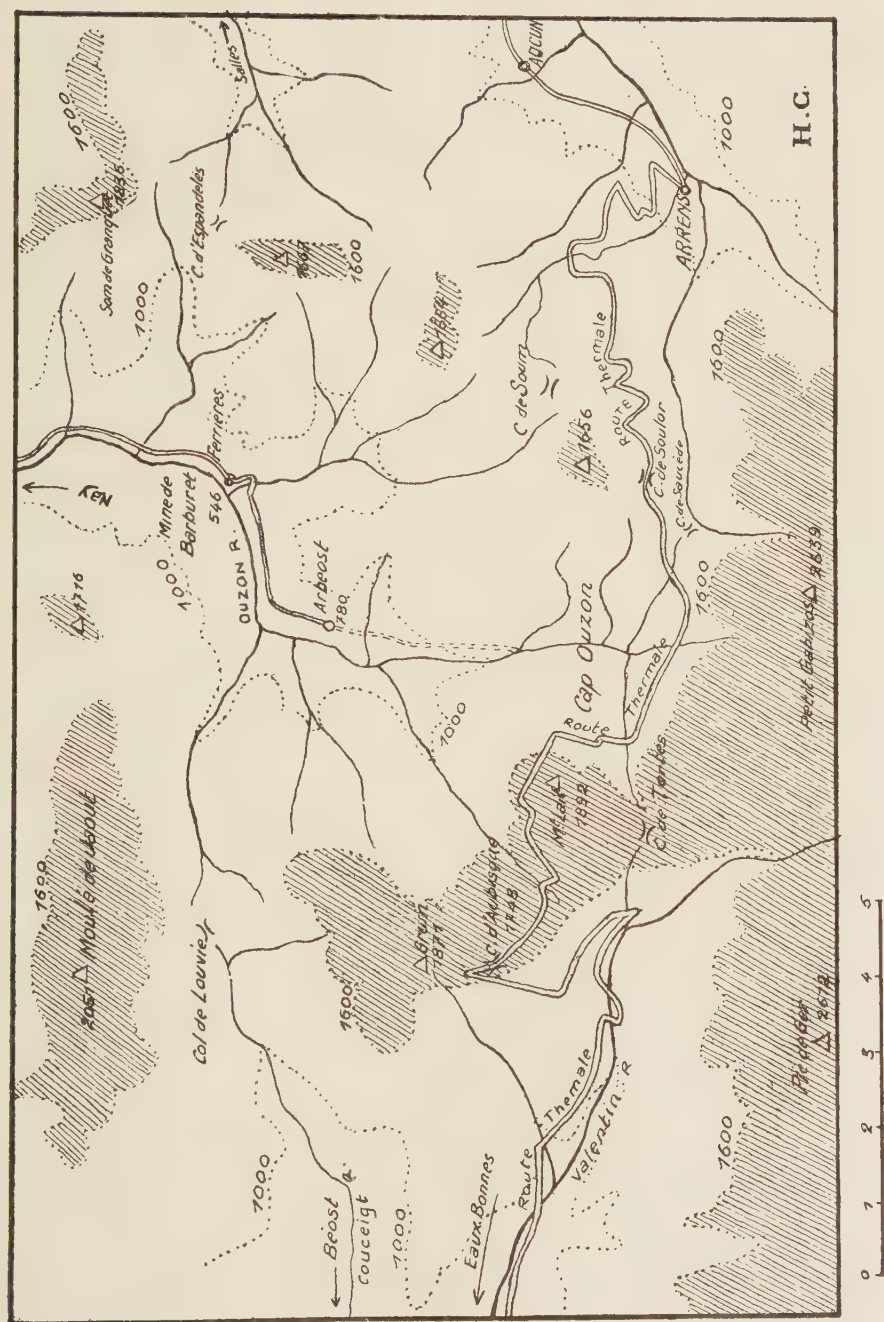


FIG. 17. — Le bassin du haut Ouzon et ses accès.

En matière agricole, si les surfaces cultivées, partout en recul, n'occupent aujourd'hui qu'une faible partie des propriétés aménagées (16 % en Barèges, moins encore à Cauterets), il reste certain qu'elles étaient autrefois plus étendues qu'en Ossau. La fréquence des *camparis* et des autres terrains autrefois consacrés aux labours en est une preuve manifeste. Il subsiste maintes cultures, plus encore dans les régions supérieures et d'accès difficile que sur les fonds et sur les terrasses inférieures, plus faciles à ravitailler. Le même souci de se procurer les graines nourricières indispensables à l'homme explique, plus encore que les conditions générales du climat, que le Barégeois cultive un plus grand nombre de plantes : en variant ses cultures, il utilise, au mieux de ses intérêts, suivant leur altitude et leur exposition, les terrains dont il dispose. Des régions les plus basses et les plus chaudes, il obtient le maïs, qui ne dépasse guère les fonds de Luz et du Bastan inférieur, la récolte étant incertaine partout ailleurs. Plus haut, il sème le froment, moissonné à Luz, à Esterre et à Sassis dans les premiers jours d'août ; à Sazos, à Saligos, à Sers, à Betpouey, vers le 5 ou le 7 du même mois ; à Grust et à Gèdre, vers le 15 ; à Gavarnie, aux environs du 20. Un peu partout, il place son champ de seigle qui vient (après la pomme de terre et avant le sarrasin) en tête de la production agricole. Dans les quartiers les plus élevés, enfin, ceux où il faut semer très tard, en avril, en mai ou même en juin, et moissonner de bonne heure, il cultive l'orge et le sarrasin. Par cette adaptation aux conditions climatiques, le Barégeois pousse très haut ses cultures. Pour entretenir son champ et pour l'exploiter, il s'élève, lui et sa demeure, sur les pentes pour la durée de la belle saison. Ainsi s'effectuent vers le haut du Bastan, vers le hameau de Héas ces migrations saisonnières que nous avons précédemment décrites. Genre d'exploitation que le montagnard d'Aspe ou d'Ossau ne paraît guère avoir pratiqué dans le passé et qu'en tout cas il ne pratique nulle part aujourd'hui. Régime d'exploitation agricole de très haute montagne.

En matière d'élevage, le montagnard barégeois cherche à obtenir sur place, et sans recourir aux parcours en plaine, les fourrages, verts ou séchés, dont il a besoin pour son bétail. Il y réussit sans grand effort parce qu'il limite aux ressources disponibles l'effectif de son troupeau, moins nombreux (surtout celui des bêtes à laine) que celui de ses voisins de l'Ouest ; parce qu'il a grande variété de montagnes à toutes les altitudes, ce qui lui permet d'autoriser la liberté des parcours ; surtout parce qu'il peut, en aménageant ses prairies et ses eaux, se procurer en abondance des

fourrages pour l'hiver. Dans ces conditions, le montagnard peut, au cours de l'hiver, garder auprès de lui la totalité de son bétail ; au cours de la belle saison, tous ceux des animaux dont la présence lui est nécessaire. Son troupeau est plus sédentaire. Et cela lui permet d'en obtenir des produits que le troupeau béarnais, beaucoup plus mobile, procure plus difficilement à son propriétaire.

Le gros bétail, qui est de race lourdaise, fournit très peu d'animaux de travail. Il donne au commerce, comme toutes les autres espèces, le veau de boucherie. Surtout il produit du lait que le montagnard exploite aisément et avec lequel il fabrique le beurre, produit caractéristique de la vallée. Le petit bétail ressemble davantage à celui des pays d'Aspe et d'Ossau. Il est toutefois d'un type sensiblement différent, un peu plus petit, plus facile à engraisser, plus prolifique, ce qui facilite le renouvellement du troupeau, mais réduit la quantité de lait disponible. La laine, plus courte, plus serrée et plus fine que celle de la brebis béarnaise, se vend couramment un quart ou un tiers plus cher. Ainsi, tandis que le berger ossalois élève ses brebis pour le lait, le fromage et les agneaux, ne vend ses bêtes que lorsqu'elles ont cessé de pouvoir mettre bas et considère la laine comme un produit accessoire, — le Barégeois vend peu d'agneaux (d'ordinaire le second de l'année, quand il y a eu deux agnelages), garde les autres pour en faire des moutons qu'il engraisse lui-même ou livre aux éleveurs de la plaine, qui se chargent de les pousser à l'engraissement, et vend ses brebis assez jeunes comme animaux de boucherie. Il donne enfin plus d'importance que son voisin au commerce de la laine. Ainsi le Barégeois est, comme le Béarnais, propriétaire de bétail. Comme lui, il vit de son troupeau et lui consacre le plus clair de son temps et de son activité. Mais il ne l'exploite pas de la même façon. Profitant des facilités plus grandes que sa vallée lui procure, il en tire des profits sinon plus abondants ou de qualité meilleure, du moins plus variés. Le Béarnais est essentiellement pasteur de troupeaux. Le Barégeois, qui exploite le lait de ses vaches et engraisse ses moutons avant de les vendre, se rapproche un peu plus de l'éleveur de bétail.

En dehors de ces travaux, — la culture de son champ, l'entretien de sa prairie, les soins à donner aux animaux, — ses occupations sont peu variées. L'industrie, même celle des tissages, n'a jamais été, dans la vallée, très active. Il y a cinquante ans encore, on trouvait, un peu partout, des tisserands de profession. Ils travaillaient le lin et la laine filés dans les familles, et les rendaient sous forme de toiles et de draps, moyennant une rétribution con-

venue. Souvent, ils s'installaient au domicile de leurs clients pour une tâche à exécuter. Chaque village, suivant son importance, avait les siens. Sazos en comptait une vingtaine, il y a un demi-siècle ; Luz, un plus grand nombre. On trouvait aussi des foulons, des ébénistes. Mais tout ce monde travaillait pour le marché local. Au dehors, il n'était pas vendu grand chose. Les étoffes connues aujourd'hui sous le nom de « barèges » ne semblent avoir jamais été fabriquées (à Luz, qui était le centre de production) qu'en fort petites quantités. C'étaient des tissus chauds et légers employés comme coiffures par les femmes de la vallée. On peut supposer qu'ils furent mis à la mode par des étrangères qui les firent connaître au dehors. L'industrie les adopta et leur donna le nom du pays d'origine. Mais la vallée n'en exportait pas. Laboulinière⁷, qui consacre des pages fort précises aux industries de la vallée d'Aure et à celles de Bagnères, n'y fait aucune allusion... De cette faible activité industrielle, il ne reste rien. Et aucune forme nouvelle n'est venue remplacer celles qui ont disparu.

Pas beaucoup plus activement qu'il ne s'adonne au travail industriel, le Barégeois ne se livre au commerce. Il n'a jamais beaucoup émigré, sauf, dans le passé, pour aller chercher du travail en Espagne. Les choses n'ont guère changé. Ceux qui s'en vont, et ils sont nécessairement assez nombreux, la natalité étant restée élevée dans la plupart des familles, partent comme soldats ou petits fonctionnaires. Les pays lointains, les colonies les tentent moins qu'ils ne font des Basques, des Béarnais, des Ariégeois. Plus volontiers, le Barégeois se fait douanier, gendarme ou instituteur.

Plus sédentaire que ses voisins, plus attaché à sa vallée, le Barégeois est éminemment un montagnard. De forte carrure, d'allure un peu lourde, peu loquaces, médiocrement inventifs, les *toys*, comme les appellent leurs voisins du Lavedan, sont des corps robustes et des êtres vigoureux. C'est dans leurs villages, à Luz, à Gèdre, à Gavarnie, et, de même, chez leurs voisins de Cauterets que se recrutent les meilleurs guides, les porteurs les plus solides. Depuis Rondo, qui conduisit Ramond au sommet du Mont-Perdu, c'est eux qui ont fourni à l'exploration pyrénéenne les plus nombreux et les plus sûrs de ses auxiliaires.

2° Azun et les communes de l'Ouzon.

Les genres de vie de la vallée d'Azun sont très proches de ceux de Barèges et de Cauterets auxquels la rattachent les conditions

7. Laboulinière. 117.

du milieu, la communauté des intérêts et de l'histoire. Toutefois ils s'en écartent sensiblement sur plus d'un point. Azun, pays bigourdan, a des affinités béarnaises qui se manifestent dans l'ensemble des communes, surtout dans les plus hautes. De plus, elle a dans sa dépendance deux grosses agglomérations, Arbéost et Ferrières, que tous leurs caractères, leurs habitudes et certaines relations de voisinage rattachent à la vallée d'Ossau.

Cet espèce de dualisme apparaît déjà dans les occupations agricoles. Azun cultive le seigle et l'orge, comme la vallée de Barèges, mais le maïs y occupe une place beaucoup plus importante, ce qui est tout à fait béarnais. Son domaine est naturellement celui des communes les moins hautes, Gaillagos, Arcizans, Arras ; dans les autres, sa culture est moins répandue et le succès de sa récolte moins assuré. Le blé, qui tient le premier rang à côté du maïs, s'élève plus haut que lui. On le trouve, à 1.000 mètres et au-delà, à Marsous et à Arrens. Il occupait autrefois, nous l'avons dit, des surfaces beaucoup plus considérables dans la plaine du fond et dans le quartier des Artigaus. Il a reculé. Mais il conserve tout son prestige comme producteur de pain et, aussi, comme fournisseur de paille et de litière, dans un pays où la fougère est, déjà, moins abondante que dans les vallées occidentales. Quant au sarrasin, il est en recul partout. Il ne conserve quelque importance que dans la vallée d'Estaing, haute et froide. Encore n'y est-il pas cultivé régulièrement. C'est un autre trait de ressemblance avec Ossau et Aspe.

En matière d'élevage, les mêmes similitudes apparaissent. Azun a beaucoup de bétail, surtout beaucoup de bétail à laine (518 ovins pour 100 bêtes aumailles). Cette prédominance du petit bétail suffirait à la marquer d'un signe d'originalité parmi les vallées de la Bigorre. Mais il y a autre chose. Bien que la plus grande partie du troupeau appartienne aux races lourdaises de gros et de petit bétail, que la production du beurre y soit considérable et que l'élevage des ovins ressemble par plus d'un trait à ce qu'il est dans les vallées à l'Est, toutefois, ici encore, des particularités apparaissent qui sont plus béarnaises que bigourdanes : Azun a surtout des brebis, dont un certain nombre sont de l'espèce béarnaise (*bourlades*). Elle vend ses agneaux jeunes et élève peu de moutons pour la viande.

Enfin Azun pratique la transhumance hivernale. Elle a de fort belles prairies. L'abondance des boues morainiques lui permet de les entretenir sans peine. A Arcizans, à Sireix, à Bun, il arrive qu'elles produisent, sans irrigation et par les étés les plus secs,

jusqu'à trois coupes de foin. Le quartier des Artigaüs donne, lui aussi, de fort belles récoltes. En outre, il y a un peu de farouch et de trèfle. Mais l'irrigation est peu pratiquée, comme dans les vallées béarnaises. Et certaines communes manquent de fourrages. Enfin le troupeau est nombreux. Et alors il faut bien chercher ailleurs les moyens de l'entretenir. Pour ces diverses raisons les propriétaires d'Arrens, de Marsous, d'Aucun envoient leurs bêtes à laine subsister en hiver dans les régions basses de la Bigorre et du Béarn. Cet exode n'est, d'ordinaire, pas très considérable. Mais, au cours des années de sécheresse, il prend plus d'ampleur, et il arrive même qu'il se complète par le départ d'un certain nombre de vaches. Ce sont façons d'entretenir le bétail beaucoup plus béarnaises que labédanaises. Si l'on ajoute que, au cours de l'été, les montagnes d'Azun reçoivent des transhumants de Bruges, d'Asson, d'Arthez-d'Asson, lesquels sont d'origine et de race béarnaise, que les usagers du pays se paient en conservant devers eux le lait de ces bêtes et qu'ils en font du fromage, on conclura qu'il y a, entre cette vallée, placée aux confins des montagnes béarnaises, et ces montagnes elles-mêmes, à la fois de frappantes affinités et de très étroites relations de voisinage.

Ces affinités et ces relations l'emportent décidément dans les deux communes de l'Ouzon : Ferrières et Arbéost.

Ces deux communes du haut Ouzon sont exclusivement pastorales et ne vivent que du troupeau. Les champs cultivés n'y occupent qu'une place insignifiante et la production agricole y est inférieure à ce qu'elle est dans les quartiers les plus déshérités de la montagne. La pomme de terre, seule, y donne des récoltes appréciables. Encore ne fournit-elle que les deux tiers des produits consommés. Les champs de maïs, qui viennent en seconde ligne, fournissent un dixième à peine de ce qui est nécessaire à la population. Le reste ne compte pas. Quelques sacs de froment, dans les bonnes années ; un peu d'orge, réservée aux cochons. Ni sarrasin, ni seigle : s'il y en eut autrefois, ils ont entièrement disparu. Arbéost et Ferrières vivent entièrement de ce qu'elles achètent au dehors.

C'est au troupeau qu'elles demandent leurs moyens d'existence. Il est extrêmement nombreux. Arbéost a 330 vaches et 2.100 brebis ; Ferrières, 172 vaches et 2.240 brebis. Or, pour entretenir ce bétail, les habitants ne disposent que de très médiocres ressources. Les parties basses, celles où l'homme peut établir son champ, sont étroites, dépourvues de plaines alluviales et de terrasses. Partout,

des pentes raides, des talus fortement inclinés, des ravins étroits, la forêt ou la broussaille. La montagne est plus spacieuse, mais elle ne s'élève jamais bien haut. Il n'y a pas de véritables estives dans le domaine de l'Ouzon. Arbéost et Ferrières n'ont, sauf sur les pentes du Gabizos, que de basses et de moyennes montagnes. Encore n'en ont-elles pas l'entière disposition. Celles de la rive droite sont indivises avec les communes de la vallée d'Azun : Ferrières partage les siennes avec Aucun et Estaing ; Arbéost, avec Arrens et Marsous⁸. Celles de la rive gauche sont la propriété des deux vastes communes ossaloises de Béost et de Louvie-Soubiron, car l'Ouzon supérieur, qui forme la frontière du Béarn et de la Bigorre, limite à l'Ouest le territoire des deux communes : passé le torrent, leurs troupeaux sont en terre étrangère... Comment, dans des conditions aussi défavorables, entretenir le bétail ? La question vaut la peine d'être examinée.

Pendant la belle saison, le paysan demande à la montagne tout ce qu'elle peut donner. Il n'est plus question de distinguer des basses et des hautes montagnes, des parcours de printemps et des parcours d'été, d'appliquer la rigoureuse loi de la vête et de la dévête : on n'a pas assez de pacages pour cela, ni surtout d'assez différents. Il n'y a qu'un seul domaine d'estivage, qui sert pendant toute la belle saison et sur lequel, les parcours étant entièrement libres, le bétail se déplace suivant les convenances de chacun. Mais cela ne suffit pas, et il faut bien chercher au dehors les ressources que le troupeau ne peut trouver sur le territoire communal. Les montagnards de Ferrières s'en tirent sans trop de peine. Seuls, trois ou quatre propriétaires vont « en bacade » sur le territoire de Louvie-Soubiron et sur les montagnes de la succession d'Angosse (exploitées aujourd'hui par la Société des mines de Barburet). Mais ceux d'Arbéost, plus pauvres en pacages, sont obligés de recourir aux herbages de Béost, sur lesquels ils envoient la plus grande partie de leurs bêtes à laine⁹. Les vaches, seules, restent sur les montagnes communales.

Pour l'hivernage, on demande aux propriétés et aux terrains aménagés en cultures tout ce qu'ils peuvent fournir. La production des céréales est réduite à sa plus simple expression. Encore s'arrange-t-on, en semant le trèfle et le farouch, pour réduire le plus possible la période où les terres labourées cessent de contribuer à l'alimentation du bétail. Tous les espaces utilisables sont consacrés

8. Arbéost est restée jusqu'en 1743 un simple hameau d'Arrens. Cf. Bourdette, III, p. 533; IV, p. 200 et 201.

9. Voir H. Cavaillès, *la Transhumance pyrénéenne*.

à la prairie, qui s'élève sur les pentes aussi haut que possible. Toutefois sa production a des limites et le troupeau aurait vite fait d'épuiser les réserves de fourrage. C'est encore au dehors que l'on s'adresse pour le faire subsister. Arbéost envoie une partie de ses vaches vers Tarbes, Aureilhan, Maubourguet et Pontacq, aux confins des cultures et des touyàs, tout comme Laruns envoie les siennes sur la lande du Pont-Long. Quant aux brebis, elles partent à peu près toutes. Quelques-unes, en nombre infime, restent au village. Les autres s'en vont vers le Gers, la Haute-Garonne, la Gironde. Les chèvres aussi s'en vont. C'est un exode général. Le domaine du haut Ouzon est celui où la proportion des transhumants est de beaucoup la plus élevée ; celui d'où les troupeaux partent le plus tôt, où ils rentrent le plus tard, ayant accompli les plus longs voyages en plaine.

Par ces pratiques, les communes d'Arbéost et de Ferrières, s'apparentent directement à celles de la vallée d'Ossau, sauf en ce qui concerne le régime des parcours en montagne, qui sont entièrement libres. La production n'est pas très différente. Le gros bétail, métissé de lourdaises et de béarnaises, ou formé d'animaux de chacune des deux espèces, fournit des veaux, que l'on vend généralement très jeunes, quelques jours après leur naissance, ce qui permet d'économiser les réserves de fourrage et de garder beaucoup de lait. Arbéost et Ferrières préparent le beurre (que l'on porte à Argelès, à Lourdes, à Nay ou à Pau) et fabriquent du fromage. La production du fromage de lait de vaches, très active dans les deux communes, est une source fort appréciable de profits. Quant au bétail à laine, il est de race purement béarnaise. C'est la brebis ossaloise, haute sur pattes, médiocre productrice de viande, bonne laitière. Le nombre en est considérable. Les deux communes comptent ensemble environ 4.500 brebis pour 500 vaches, soit plus de 900 ovins pour 100 bêtes aumailles. A Ferrières, le rapport s'élève à 1.300 pour 100, le plus élevé que l'on rencontre après celui de Lescun en Aspe. La brebis est élevée exclusivement pour la vente des agneaux et pour la production du fromage. La laine est un produit accessoire : régime entièrement ossalois.

Le paysan de l'Ouzon, plus encore que celui de Laruns ou d'Aste-Béon, en Ossau, est un pasteur. Le travail proprement agricole, celui des labours, des semailles et de la moisson, l'occupe très peu ou pas du tout. Toute son activité consiste à entretenir sa prairie, à faire les foins, soigner son bétail, préparer le beurre et le fromage. Son calendrier agricole est donc peu chargé et sa vie très simple. Aussi a-t-il de grands loisirs, surtout en hiver, quand

les brebis sont parties pour les plaines. Jadis il les employait à extraire le fer de la mine, toute voisine, de Baburet¹⁰, à fabriquer le charbon, à travailler dans les forges. D'autres s'en allaient charbonner dans les vallées voisines où ils achetaient des coupes. Quelques-uns se livraient à la contrebande, laquelle était lucrative, car la vallée de l'Ouzon ouvre une voie de communication directe entre Azun et Ossau, qui touchent à la frontière, et les campagnes de Nay et de Pau où il était facile de placer les marchandises prohibées... La contrebande n'est plus qu'un lointain souvenir, mais le paysan continue, à l'occasion, à pratiquer son ancien métier de bûcheron ou de charbonnier. Il s'en va « faire la saison » à Cauterets et à Lourdes, à Lourdes surtout, où, en été, le travail ne manque jamais. Il vient de se remettre au travail de la mine, dont l'exploitation a été reprise depuis la guerre. Des occupations nouvelles font leur apparition dans ce domaine longtemps isolé, attardé dans les habitudes du passé. Les effets s'en font, déjà, très heureusement sentir.

10. La mine de Baburet se trouve, en face du village actuel de Ferrières, de l'autre côté de l'Ouzon, sur le territoire de Louvie-Soubiron, en Ossau. Nous ne savons rien de son histoire antérieurement au xvi^e siècle, ni même si elle fut alors utilisée. Mais, à partir de 1512, nous sommes parfaitement renseignés sur elle. Nous savons que l'exploitation se faisait, suivant les lieux, au profit de la communauté de Louvie-Soubiron ou au profit du seigneur. (C'est pour assurer le transport du minerai que le seigneur de Louvie-Soubiron se fit reconnaître par les habitants, dans le cours du xvi^e siècle, le droit de faire pacager sur leurs montagnes les chevaux, bœufs et autres animaux servant au train des forges jusqu'à concurrence de 100 bacades, droit qui passa, après l'extinction de sa maison, à ses héritiers de la famille d'Angosse et aux successeurs de celle-ci, qui l'exercent encore.) Le fer extrait de la mine alimentait un certain nombre de forges installées sur les lieux où il était le plus facile de s'approvisionner de bois, d'abord sur l'emplacement actuel de Ferrières, au quartier de Claverie, qui est en Lavedan, plus tard, un peu plus bas sur l'Ouzon, au lieu dit de Nogarot, enfin à Arthez-d'Asson, en Béarn. Les seigneurs d'Angosse établirent même une forge à Béon, en Ossau, qu'ils approvisionnaient du minerai transporté à grands frais à travers la montagne. Les plus importants de ces établissements furent ceux de Nogarot et d'Arthez-d'Asson. Au temps du préfet Serviez, en 1803, ils occupaient 500 ouvriers. L'exploitation de la mine de Baburet se poursuivit jusqu'en 1866. Elle fut alors interrompue et n'a repris qu'avec la guerre. (D'après J.-B. L[aborde], art. cité plus haut Cf Serviez, **139**, et Picamilh, **131**. Voir ci-dessus, p. 78, n. 45.)

CHAPITRE III

LA BIGORRE : LE BAS LAVEDAN

I. — Le Milieu.

De Soulom à Lourdes s'étend le bas Lavedan. Creusé dans les grés et les schistes du Dévonien au Sud ; dans les formations tantôt dures (dolomies et calcaires), tantôt peu résistantes (marnes et schistes) du Jurassique supérieur et de l'Infracrétacé, plus au Nord, c'est un large bassin où sont venus s'entasser les dépôts morainiques dégorgés des vallées supérieures. Les glaciers et les eaux courantes l'ont puissamment affouillé et déblayé, laissant partout subsister des témoins des anciens niveaux, verrous et buttes de roches dures, terrasses et lambeaux de boues, de cailloux et d'argiles glaciaires retenus et comme suspendus sur les pentes et dans les vallons latéraux. (Voir fig. 18, p. 349).

On y distingue plusieurs domaines. Le plus étendu, c'est la vallée du Gave, allongée de Soulom jusqu'à Lugagnan, où le fleuve franchit en cluse la barre calcaire du pic d'Alian. La topographie en est très mouvementée. De Beaucens à Vidalos et au delà se dressent, dans l'axe de la vallée, une série de hautes buttes façonnées par l'action des glaces, mais fortement relevées au-dessus du Gave qu'elles dominent par endroits de 150 mètres. Les positions défensives qu'elles fournissent furent longtemps utilisées par des ouvrages dont subsistent de pittoresques vestiges à Beaucens et à Vidalos. Cette sorte de dorsale divise la vallée en deux compartiments parallèles.

Celui de l'Est, plus haut, plus étroit, mal déblayé des dépôts qui l'encombraient, forme l'ancien pays ou Rivière de Dabantaygue. Il est occupé par une série d'agglomérations, Beaucens, Préchac, Ayros-Arbouix, Boo-Silhen, dans le bas ; Villelongue, Artalens, Vier, Saint-Pastous, à mi-pentes. Jouissant de bonnes expositions à l'Ouest et au Midi, favorisé par des inversions de températures, c'est un terroir riche et animé où croissent le blé et le maïs, le noyer et le châtaignier ; où la vigne, cultivée en hautains, conserve une partie de ses anciennes positions. La prairie, avec ou sans



FIG. 18. — Le bas Lavedan.

arrosages, s'étale partout, semée de granges. Au-dessus, vers mille deux cents mètres, règne la montagne, dont chaque commune a sa part.

L'autre partie de la vallée, celle de l'Ouest, est plus basse et plus ouverte. C'est celle que le Gave a empruntée. Il s'y étale largement, suivant le pied de l'axe rocheux qui le sépare du Dabantaygue et qui domine sa rive droite. A gauche, la plaine s'étale d'abord en prairies plates, pour la plupart irriguées¹¹, puis se relève en terrasse alluviale. C'est la partie la plus riche et la plus peuplée du pays. Les champs de blé, de maïs, de sarrasin, de trèfle s'y succèdent sans interruption. Les arbres fruitiers y sont nombreux, beaucoup plus variés que dans les vallées béarnaises. Soulom, Pierrefitte, Adast ; plus bas, Argelès, Ayzac, Agos y rassemblent, au pied des premières pentes, la plus forte population de la vallée, la route et la voie ferrée. C'est une autre Rivière, celle de Darréayga, ou d'au delà les eaux. Elle ne se limite pas au fond plat de la vallée. A l'Ouest, elle s'élève vers les débouchés d'Azun et de Cauterets. Il y a là un vaste entassement de boues et d'argiles, incliné en pentes douces ou redressé en terrasses, couvert de cultures, de prairies somptueuses, de châtaigniers séculaires, parsemé de blocs énormes. Sur la plus avancée de ces terrasses, à cent mètres au-dessus du Gave, règne Saint-Savin dont l'église de style roman, le clocher trapu et les vieilles maisons rappellent le temps où elle présidait aux destinées de la Rivière et de la vallée de Cauterets.

Mais le bas Lavedan ne se limite pas à la vallée du Gave. Il comprend, outre Lourdes, qui se rattache géographiquement à un domaine déjà différent, trois petits pays, trois « extrêmes », vallons latéraux enfermés entre les barres calcaires qui forment l'ossature des montagnes. C'est d'abord l'Extrême de Sales, ou vallée du Bergons, bassin tapissé de boues morainiques, pays de cultures, de vertes prairies semées de granges, de châtaigniers, abrité au Nord et comme réchauffé par la muraille dolomitique du pic d'Alian. Salles, Sère, Ouzous qui la peuplent reconnaissent comme capitale, Argelès. Plus au Nord, sur le versant opposé de l'Alian et ceinturé de crêtes calcaires, s'ouvre un autre bassin, plus réduit encore, mais également encombré d'argiles et de boues morainiques : c'est le pays de Batsouriguère, où les trois villages d'Omex, d'Aspin, de Ségus s'étalent en plein soleil au milieu des maïs et des herbages. Enfin, de l'autre côté du Gave, s'ouvre l'Extrême de

11. Par des canaux appelés *gaus*, Bourdette, I, p. XXXIX; II, 209.

Castelloubon, domaine plus étendu, creusé en vallons ombreux et profonds dans les marnes et les schistes de l'Albien, beau pays de bois, de prairies et de cultures qui n'est déjà plus tout à fait la montagne. Juncalas, Gazost, Cheust mènent, par des chemins sinueux et charmants vers l'Adour et vers Bagnères. Avec le Castelloubon on est déjà dans la région des avant-monts.

II. — Les genres de vie.

Avec la plaine du bas Lavedan et les petits pays qui s'y rattachent, on passe, par une transformation graduée, du régime de la montagne à celui de la plaine.

En matière agricole, la proportion des sols aménagés s'accroît. Elle atteint près du tiers de la surface totale pour le canton de Lourdes. En même temps s'accroît la proportion des labours sur l'ensemble des terres aménagées (39 % à Lourdes). On voit aussi se modifier les cultures. Le seigle et l'orge deviennent rares, relégués sur les pentes les plus élevées des Extrêmes. Le sarrasin se maintient, mais il devient une culture d'appoint, n'occupant le sol que dans les années très favorables, quand l'été, chaud et long, permet une seconde récolte après celle du blé. Aussi n'est-il semé que par intermittence. En revanche les cultures riches, froment et maïs, prennent victorieusement le dessus, avec une légère prédominance pour le maïs. Et l'on voit apparaître l'avoine que l'on ne trouve pour ainsi dire jamais dans les cantons montagneux.

En matière d'élevage, le changement est moins brusque, mais peut-être plus indicatif. Le paysan du bas Lavedan, comme celui de Luz, de Cauterets ou d'Arrens, envoie son bétail pacager chaque année sur les montagnes. Mais le calendrier de leurs déplacements n'est pas tout à fait le même. Au printemps (du 25 mai au 25 juin environ) et à l'automne (du milieu de septembre jusqu'au 10 octobre à peu près), moutons et vaches, à l'exception de quelques animaux conservés au village pour le lait et pour le travail, gagnent les granges des prairies, y vivent de foin engrangé ou pacagent dans les prairies dépouillées de leur regain. En été, du 25 juin au 20 septembre, séjour à la montagne. Suivant les cas, les troupeaux demeurent sur la montagne communale, qui n'est jamais très loin (celle d'Ayros-Arbouix, en Dabantavgue, s'étage au-dessus des granges et des prairies, sur les pentes du pic de Leviste, vers Izaby et le Houscau) ou se dirigent vers les estives d'Azun ou de Barèges, Estaubé, Camplong, etc... C'est le propriétaire lui-

même qui conduit son bétail sur ces lointains pacages, le confie au fermier adjudicataire des herbes et va le chercher le moment venu... Tout le reste de l'année (sept à huit mois), le bétail reste au village. La période de stabulation est donc beaucoup plus longue qu'elle ne l'est dans la région des hautes montagnes. Et elle tend à s'accroître parce que les propriétaires ont plus de fourrage sec que par le passé : foin et regain, farouch, trèfle, ray-grass, un peu de luzerne, sans compter les feuilles de maïs et l'appoint fourni par les farineux. Il y a là une première différence qui suffirait, à elle seule, à établir entre les deux domaines une manière de classement.

Ce n'est pas la seule. Il en est d'autres qui se manifestent dans la nature du troupeau et la façon dont on l'exploite. Les races sont les mêmes : vaches et brebis sont lourdaises. Mais le gros bétail de race lourdaise voit, depuis quelques années, apparaître des rivaux qui seront peut-être des remplaçants. Nombre de propriétaires ont aujourd'hui dans leurs étables un couple de vaches gasconnes pour les travaux des champs. D'autres achètent des bretonnes ou des bordelaises (qui sont d'origine hollandaise), pour le lait. Ce sont des essais. Mais l'espèce indigène est menacée. Beaucoup de propriétaires estiment qu'elle ne s'améliore pas, que son poids moyen tend à baisser plutôt qu'à s'accroître. Le principal profit que l'on en retire réside dans la vente des veaux vers quatre ou cinq mois. Le bas Lavedan produit peu de beurre. Le lait qui n'est pas donné aux jeunes est utilisé sur place pour les besoins du ménage.

Quant au petit bétail il est traité et exploité comme en montagne, avec quelques différences toutefois. La lourdaise donnant peu de lait, on ne fabrique pas de fromage. Les brebis sont conservées dans le troupeau jusqu'à quatre ou cinq ans, après quoi on les vend, pleines, à la descente de la montagne. L'acheteur, qui est généralement un paysan des environs de Lourdes, vend l'agneau, engraisse la mère et la livre à la boucherie. Pareillement le propriétaire du bas Lavedan conserve un certain nombre d'agneaux et en fait des moutons qu'il engraisse pour le commerce. Toutefois il tend depuis la guerre à renoncer à cette forme d'élevage : il vend plus tôt ses agneaux. Les hauts prix qu'on lui en offre, la facilité qu'il a de s'en défaire depuis que les bouchers viennent jusque dans les fermes chercher en auto les animaux dont ils ont besoin, l'incitent à les vendre. Ces façons différentes s'expliquent par l'éloignement moindre des centres d'achat et par la facilité accrue des communications.

CHAPITRE IV

LA BIGORRE : LA VALLÉE DE L'ADOUR

I. — Le pays.

La vallée supérieure de l'Adour jusqu'à Bagnères-de-Bigorre, dont la position sur le front de la chaîne est la même que celle d'Arudy, de Lourdes, de Labarthe-de-Neste, se développe dans les deux domaines de la zone ancienne et des formations d'âge secondaire. Mais la situation qu'elle y occupe est sensiblement différente de celle des autres grandes vallées.

Dans la zone ancienne, elle pénètre beaucoup moins profondément. L'Adour se forme, en effet, aux Artigues de Gripp, par la réunion de trois courants : les ruisseaux d'Arizes et du Tourmalet, et un torrent beaucoup plus important, déversoir d'un complexe de petits lacs inclus dans les granites du Néouvieille, l'Adour de Garet. De Gripp, l'Adour s'enfuit vers le Nord jusqu'à la rencontre des calcaires durs de l'Aptien et des dolomies jurassiques, strictement redressés en murailles, qui le rejettent vers le Nord-Ouest... Un autre torrent suit un parcours presque parallèle avant de rejoindre le collecteur principal un peu en aval du bourg de Campan : c'est l'Adour de Lesponne. Descendu du lac Bleu et des pentes occidentales du pic du Midi de Bigorre, il est encore moins engagé dans les hauts massifs de la zone ancienne que ne l'est l'Adour de Campan.

Les vallées des deux torrents sont cependant, par leur allure générale, par l'altitude des sommets qui les dominent, comparables aux autres grands sillons creusés au cœur des montagnes. L'ouïe de Gripp n'a pas moins de 1.100 mètres d'altitude ; celle de Chiroulet, un peu plus de 1.000 mètres. Les massifs dominants s'étagent largement, au-dessus de la région sylvestre, dans le domaine des prairies alpines. Formés en majeure partie de grès, de schistes et de calcaires dévonien, disposés en croupes adoucies et en longues pentes, ils portent de belles montagnes, propriété de Campan et de Bagnères-de-Bigorre.

La vallée qui recueille leurs eaux, la vallée de Campan, est une sorte de fossé presque rectiligne allongé, des pentes forestières du col d'Aspin jusqu'à Bagnères, au contact des terrains anciens et des calcaires plus jeunes de la bordure. La position qu'elle occupe entre ces deux domaines, assez rare dans les Pyrénées, détermine sa forme et contribue à fixer son économie. Elle explique la dissymétrie des versants ; le contraste des terrains et des sols dont ils sont formés ; celui des expositions. De l'un à l'autre, tous les aspects et toutes les aptitudes s'opposent. A droite, des crêtes de médiocre altitude, des pentes raides, faites de roches dures, trouées d'excavations et de grottes, tournées vers le Midi. Les arbres sont rares. Ce qui l'emporte, ce sont les formations buissonneuses, des ronces, des genévriers, des pruniers sauvages, des buis, des pâturages à l'herbe courte, vite desséchée. A gauche, dominés par l'Arbizon et le pic du Midi, des schistes, des grès, des calcaires anciens, doucement inclinés, recouverts, dans leur partie inférieure de dépôts morainiques découpés en terrasses, tout un aimable tableau de forêts, de prairies d'un vert admirable, de haies vives et de cultures. D'autres quartiers, la Séoube, Lesponne, le champêtre vallon creusé, au pied du Monné, entre le plateau d'Esquiou et Beaudéan offrent les mêmes aspects.

II. — Les genres de vie

La vallée de l'Adour réalise le type le plus complet d'un pays aménagé à peu près exclusivement en vue de la production et de l'exploitation du bétail.

La région supérieure, celle de la prairie alpine, est, grâce à la régularité de ses pentes, à la rareté des ravins, utilisable à peu près partout. Au-dessous, la forêt, dont l'attaque a été rendue particulièrement facile pour les mêmes raisons topographiques, a été défrichée sur la plupart des versants bien exposés. Elle ne subsiste guère que sur les versants à l'ombre (forêts de Mourgueil, de Payole, etc.), sur les parties rocheuses ou trop inclinées pour que le bétail les puisse utiliser sans danger ou trop élevées pour qu'il soit possible d'y installer des prairies. Encore le montagnard s'arrange-t-il pour qu'elle contribue à l'entretien de son troupeau. Il l'exploite, non seulement pour en obtenir du combustible et des matériaux de construction, mais pour y recueillir les feuilles d'essences diverses qu'il utilisera comme litière et, dans les années de disette, comme fourrage pour le bétail. C'est seulement à la condition qu'elle l'aide à élever son troupeau que la forêt a pu, par

endroits, trouver grâce devant le pâtre. Partout ailleurs, elle a disparu. A sa place s'étend la montagne, celle de l'automne et du printemps, ou bien la prairie cultivée, dont la limite supérieure s'élève ou s'abaisse suivant les conditions topographiques et surtout les possibilités d'arrosage. Enfin, tout en bas, règnent les labours et encore les prairies. Tel est le domaine où se meut l'activité de l'habitant de Campan. Voyons comment il l'exploite.

a) La culture.

Le champ n'a jamais tenu beaucoup de place. Actuellement, sur l'ensemble des propriétés, les terres labourées n'occupent guère plus de vingt pour cent des surfaces, proportion particulièrement faible. Elles fournissent du blé, du maïs, de la pomme de terre : le blé plus dispersé que le maïs et semé beaucoup plus haut (jusqu'à la Séoubé où on le moissonne au milieu d'août) ; le maïs cultivé autour du bourg et dans la partie basse de la vallée ; la pomme de terre un peu partout. Le reste, sauf un peu d'orge, est négligeable. Il va sans dire que la production agricole est déficitaire et que la vallée de Campan ne peut se suffire. Elle n'a jamais eu de peine à se ravitailler en céréales, la plaine étant toute voisine et d'accès facile.

b) La prairie, l'irrigation et la montagne.

La prairie occupe beaucoup plus de place et intéresse beaucoup plus de gens. Elle est installée sur le fond de la vallée, la « Plaine » ou « Lanne », comme on dit, et sur les pentes inférieures ou moyennes de la rive gauche. La rive droite n'en possède qu'un très petit nombre. Son entretien est la principale occupation de l'habitant. Au printemps et à l'automne, il en assure la fumure en y répandant la litière des étables ou en y parquant les bêtes à laine. Deux fois dans l'année (trois fois en terrain irrigué), il fauche, sèche et engrange foin ou regains. En toute saison, surtout à la fin de l'hiver, il répare et entretient ses canaux d'arrosage.

C'est, qu'en effet, les prairies de Campan sont, pour la plupart, des prairies irriguées. Pour une superficie totale d'environ 1.600 hectares, un millier environ, soit les deux tiers, sont pourvues de canaux d'arrosage. La proportion est sensiblement plus faible dans les autres communes du canton¹, mais elle reste considérable. Cer-

1. Le canton de Campan, formé des quatre communes de Gearde, Asté, Baudéan et Campan, a 14.544 hectares de superficie. Sur ce total, Campan en a 9.535, soit les deux tiers.

tains canaux, comparables aux bisses du Valais suisse, sont d'une très grande longueur. Le canal de Gaye, alimenté par le ruisseau de Gaube à sa sortie du lac du même nom, et pourvoyeur de la plus grande partie des prairies étalées entre les deux branches de l'Adour, n'a pas moins de dix kilomètres. Le canal du Priou (du Prieur), alimenté par un tributaire de l'Adour de Lesponne, en a six au moins. On juge, par ces deux exemples, de la longueur totale du réseau et des travaux qu'il impose à ses usagers : entretien des canaux distributeurs, des rigoles, des conduites en bois ou en pierre jetées sur les ravins ; curage et nettoyage au début du printemps ; réparation des dégâts produits par les pluies et les neiges hivernales ; répartition des eaux en application des règlements ; assistance aux réunions des syndicats d'usagers (une cinquantaine pour la seule commune de Campan).²

Mais les propriétaires de ces herbages n'ont pas à regretter leur peine. La production varie, bien entendu, avec l'altitude, l'exposition, la quantité des fumures. Elle est partout abondante. On fait, en moyenne, deux coupes par an, trois dans certains domaines, quand les conditions climatiques sont favorables. Le rendement est rarement inférieur à 5.000 kilogrammes par hectare de prairie irriguée. Il s'élève fréquemment à 6.000 et 7.000 kilogrammes et atteint, dit-on, plus de 11.000 dans le groupe de Capadour. Ce foin est conservé dans d'innombrables granges, généralement de vastes dimensions, construites au contact des habitations ou dispersées au milieu des herbages. Il assure, au cours de l'hiver, l'entretien du nombreux bétail de la vallée. (Voir fig. 19, p. 357 et planche n° XII).

Restent les montagnes, domaine de parcours pour la belle saison. Elles présentent cette particularité de se répartir en proportions presque égales aux moyennes et aux fortes altitudes. Si l'on accepte, en effet, les évaluations fournies par le service des Forces hydrauliques, on constate que, pour l'ensemble des bassins de l'Adour de Campan et de l'Adour de Lesponne, les surfaces étagées entre 1.000 et 1.500 mètres d'altitude s'étendent sur une superficie totale de 9.351 hectares ; celles de 1.500 à 2.000 mètres sur 8.220 hectares. Ce sont là conditions assez rarement réalisées. Elles ont permis à la vallée de Campan de supprimer toute réglementation des parcours et de laisser les propriétaires de bétail entièrement libres d'envoyer leurs bêtes à la montagne ou de les garder auprès d'eux s'ils le préfèrent.

2. Pour l'organisation et le fonctionnement de ces syndicats, voir H. Cavaillès, **158**.



FIG. 19. — La haute vallée de l'Adour.

c) L'élevage.

Par l'abondance des fourrages et la facilité des parcours à toutes les altitudes, les modes d'exploitation du bétail se rapprochent, dans la vallée de Campan, de ceux que nous avons observés dans la vallée de Barèges.

Un premier trait de ressemblance est la prédominance du gros bétail. Sans doute, le petit bétail a subi un sensible accroissement dans les années qui ont suivi la guerre, en raison de l'élévation du cours des laines. Mais il ne faut voir, dans cette augmentation, qu'un phénomène passager. Il n'est pas douteux que, depuis trente ou quarante ans, l'élevage des ovins est nettement en régression. Le canton de Campan comptait, en 1928, 3394 bovins et 6398 ovins, ce qui représente un peu moins de 200 bêtes à laine pour 100 bêtes aumailles, proportion qui s'élève légèrement (230 environ), si l'on joint au contingent de Campan celui de Lesponne, dépendance de Bagnères-de-Bigorre.

Autres traits de ressemblance: le gros bétail appartient, pour la presque totalité, à la race de Lourdes, avec un petit nombre de représentants de la race d'Aure. Et il est élevé à peu près de la même façon que dans la grande vallée voisine. Lourdaises ou auroises, les vaches passent une moitié de l'année dans les étables du fond ou dans celles des premières pentes. Dès les derniers jours de mars, elles sont menées sur la montagne inférieure où elles pacagent jusqu'au 25 juin ; sur la haute montagne où elles restent jusqu'en septembre. Pour en assurer la surveillance, le propriétaire ou son domestique s'installe dans la cabane en pierre, en bois et en gazon élevée au centre du courtail (*courtaou*), terrain de dépaissance du gros bétail. Certains quartiers particulièrement fréquentés se trouvent ainsi pourvus de groupes de cabanes qui forment, pendant cinq mois environ, de véritables hameaux d'été. Les plus importants sont ceux d'Empieye, (alt. 1.458 m.) sur la rive gauche de l'Adour de Gripp ; de Tramezaygues et de la Mounguia, en amont des Artigues ; du Teillet et d'Ordincède sur la rive droite de l'Adour. Depuis quelques années, la situation se modifie très sensiblement. Un grand nombre de courtaux sont complètement abandonnés, étant trop éloignés ou trop hauts. Les autres, le Teillet, Ordincède, Empieye, etc., d'accès plus facile, sont encore occupés chaque été, mais ils attirent beaucoup moins de bêtes et de gens. C'est, en effet, que la haute montagne est de plus en plus délaissée par le gros bétail. Les parcours étant entièrement libres, une grande partie du troupeau reste, pendant la belle saison, même au plus fort de

l'été, sur la basse montagne, voisine des granges. Le propriétaire a toute facilité pour aller, soir et matin, traire ses bêtes, rapporter le lait qui servira à faire le beurre, ou se munir du regain destiné à l'alimentation des veaux.

Toute la vallée de Campan s'adonne à la fabrication du beurre. Il n'est pas une maison ou une grange qui ne soit pourvue d'une installation aménagée en réservoir pour rafraîchir le lait et faire monter la crème ; pas un règlement d'arrosage qui n'attribue à l'usager une quantité d'eau déterminée (*alimen*) destinée à en entretenir l'abondance. Nous avons dit, ailleurs, que cette industrie est fort loin de donner au montagnard les profits qu'il en pourrait tirer et nous en avons dit les raisons. Elle ne laisse pas de lui assurer un revenu très appréciable... Il reste donc peu de lait pour le nourrissage du veau. De très bonne heure, dès les premiers jours qui suivent sa naissance, on lui fait consommer du regain, afin de réserver à la préparation du beurre la plus grande quantité possible de la traite. Aussi se développe-t-il médiocrement. L'usage a été, jusqu'ici, de vendre les jeunes animaux vers l'âge de six mois. Il y a, depuis quelques années, une tendance générale à avancer l'âge de la vente.

Le petit bétail subsiste, pendant toute la belle saison, à la montagne, la plus basse d'abord, où il demeure au printemps, la plus haute au cours de l'été. Les troupeaux de Campan vont à Ayguerouye, à Sencours, au Tourmalet ; ceux de Bagnères-de-Bigorre à Binarros, Arizes et Caderolles ; ceux de Cieutat, grosse commune, très riche en bétail, de la bordure pyrénéenne, à Barasset, montagne voisine de l'Adour de Garet. Gerde, Asté, Beaudéan, qui ont peu de montagnes d'été, envoient une partie de leur bétail à laine, d'ailleurs peu nombreux, sur les pâturages de leurs voisines, à titre de bacades étrangères... L'automne venu, brebis et moutons regagnent les montagnes inférieures ou sont parqués sur les prés en vue de la fumure. L'hiver se passe au village ou dans les granges inférieures, où le fourrage ne manque jamais. Aucun troupeau ne transhume en plaine. C'est le même régime d'exploitation qu'à Barèges. Les profits qu'on en retire ne sont guère différents. Campan élève son petit bétail pour la viande et pour la laine. Elle vend quelques agneaux et surtout des moutons. Le mouton de boucherie, appelé *bassiou* dans la vallée, est généralement vendu à deux ans, soit directement au boucher, soit à un éleveur du bas pays qui le pousse à l'engraissement avant de le livrer au commerce.

d) L'industrie.

La culture de ses champs et l'élevage de son bétail ne sont pas les seules ressources de la vallée de Campan. Elle a renoncé, depuis 1905, à tirer parti de la location de ses herbages qu'elle entend réserver à son propre bétail³. Mais elle trouve d'autres sources de revenus et d'autres occupations dans la vente de ses bois et de ses marbres. Elle a conservé des scieries. Enfin une partie de sa population s'occupe dans l'industrie bagnéraise. Chaque matin, le tramway de la vallée emporte ouvriers et ouvrières de Campan vers les ateliers de tissage et les autres usines de Gerde et de Bagnères. Ainsi d'anciens modes d'activité se maintiennent ou reparaissent, au grand profit du montagnard.

3. Voir la *Transhumance pyrénéenne*.

CHAPITRE V

LA VALLÉE D'AURE ET LE LOURON

I. — Le Pays.

La vallée d'Aure est, comme la vallée de Barèges à laquelle elle confine, un très haut pays. Dominée par des sommets qui comptent parmi les plus élevés de la chaîne, elle est de hauteur moyenne considérable : la Neste, à Arreau, est à la même altitude (698 m.) que le Gave de Pau à son confluent avec le Bastan, même un peu plus haut que lui. Elle a d'immenses montagnes, à tous les niveaux, surtout aux plus élevés. Comme sa voisine, elle a été profondément atteinte et façonnée par le travail de l'érosion glaciaire dont les effets se révèlent partout... Mais la vallée d'Aure est beaucoup plus largement ouverte que la vallée de Barèges et que la plupart des autres vallées pyrénéennes, moins profondément enfouie au cœur des montagnes. Elle est, enfin, de climat sensiblement différent, plus sec, plus aéré, plus lumineux. Elle a moins de neiges, moins d'eaux courantes, partant moins de facilités pour aménager des herbages au détriment des cultures. De ces conditions procèdent un genre d'aspect et d'aptitudes qui la distingue entre toutes.

Décrivons-en sommairement le cadre et les paysages. Tout naturellement, elle se divise en trois parties distinctes :

1° La vallée supérieure, orientée d'Ouest en Est, dans le sens de l'allongement de la chaîne, s'étend des escarpements schisteux du Campbieil et des murailles calcaires de Baroudes, qui séparent ses eaux de tête de celles de Héas et de Gèdre en Barèges, jusqu'au défilé de Saint-Lary. (Voir fig. 20, p. 363). Long d'une quinzaine de kilomètres, dominé de très haut par les puissants massifs granitiques et primaires du Néouvieille au Nord, du Moudang et de la Suelza espagnole au Sud, creusé dans des roches dures et compactes (calcaires, grès et schistes du Dévonien), c'est un sillon étroit et profond. Mais des conditions très favorables ont fixé le site des établissements humains. Sur les deux rives de la Neste, des terrasses se succèdent à des niveaux différents. Une des plus hautes, témoin d'un ancien niveau de la rivière, porte le petit hameau

d'Eget : sur la plus basse, découpée dans les dépôts morainiques, se succèdent, de l'amont à l'aval, le Plan, Aragnouet, Fabian, Tramezaygues. Tramezaygues, que dominent immédiatement au Sud des sommets voisins de 3.000 mètres, reste sans soleil, chaque année, pendant près de trois mois. Mais les autres villages sont mieux partagés. Dans les massifs méridionaux, les eaux courantes et les glaciers ont creusé de larges vallées, la Géla, Saux, le Moudang, Rioumajou. Ces hauts bassins, — qui, par ailleurs, offrent aux troupeaux des communes auroises les plus riches de leurs pâturages d'été, — assurent à l'étroite gorge de la Neste supérieure la lumière et le soleil qui lui manqueraient sans eux. Ils ouvrent de larges fenêtres, au regard desquelles se sont exactement établis villages et hameaux : Aragnouet (alt. 1.250 m.) en face du vallon de Saux ; le Plan d'Aragnouet (1.350 m.), en face de la Géla. Le soleil, dans sa course quotidienne, inonde les terrasses qui les portent et les pentes qui les dominent au Nord. Tandis que l'ubac, en face, est ombrueux, frais et boisé, les soulans sont chauds et lumineux. La neige n'y demeure pas. La forêt n'y est représentée que par de rares lambeaux. Les cultures s'y élèvent jusqu'à des hauteurs inconnues ailleurs : le froment et le seigle y poussent, au-dessus du Plan d'Aragnouet, jusqu'à 1.500 mètres et au delà. De même, la limite des établissements permanents de l'homme dépasse son niveau ordinaire. Le hameau du Plan, à 1.356 mètres, est occupé toute l'année. A même altitude, les hameaux les plus élevés du Bastan ne cultivent que l'orge et la pomme de terre et se vident, chaque hiver, de leurs habitants.

2° La vallée moyenne est très différente. La partie du massif ancien où elle s'enfonce, d'ailleurs peu profondément, est une région de médiocre altitude, tout à la fois parce qu'elle répond à une aire déprimée (synclinal carbonifère d'Arreau) et parce qu'elle est, au moins partiellement, formée de schistes, calcaires ou ardoisiers, et d'autres roches peu résistantes. Ainsi s'explique l'allure générale du pays, composé de croupes largement arrondies, de surfaces voisines de l'horizontale, disposées symétriquement des deux côtés de la vallée et jusqu'aux abords du massif cristallin, dont la pyramide de l'Arbizon (2.831 m.) forme l'avancée.

Dans ce cadre général, la moyenne vallée d'Aure se présente comme une haute plaine intérieure puissamment affouillée et colmatée de dépôts par l'action alternée des glaces et des eaux courantes. Les glaciers ont partout laissé des traces de leur passage : versants excavés, larges terrasses, lambeaux d'anciens verrous (entre Guchen et Grézian), terrasses morainiques (dont la plus haute et

la mieux conservée porte les cultures et les maisons de Guchan et de Bazus), ressauts que la Neste franchit par de courts défilés (qu'utilisent scieries et moulins). Les eaux, après les glaces, ont achevé et complété leur œuvre. La faiblesse de la pente (8 à 9 ‰ entre Saint-Lary et Arreau), la profondeur et la nature des dépôts, cailloux, sables, vases, sur lesquels s'étendent les plates et humides

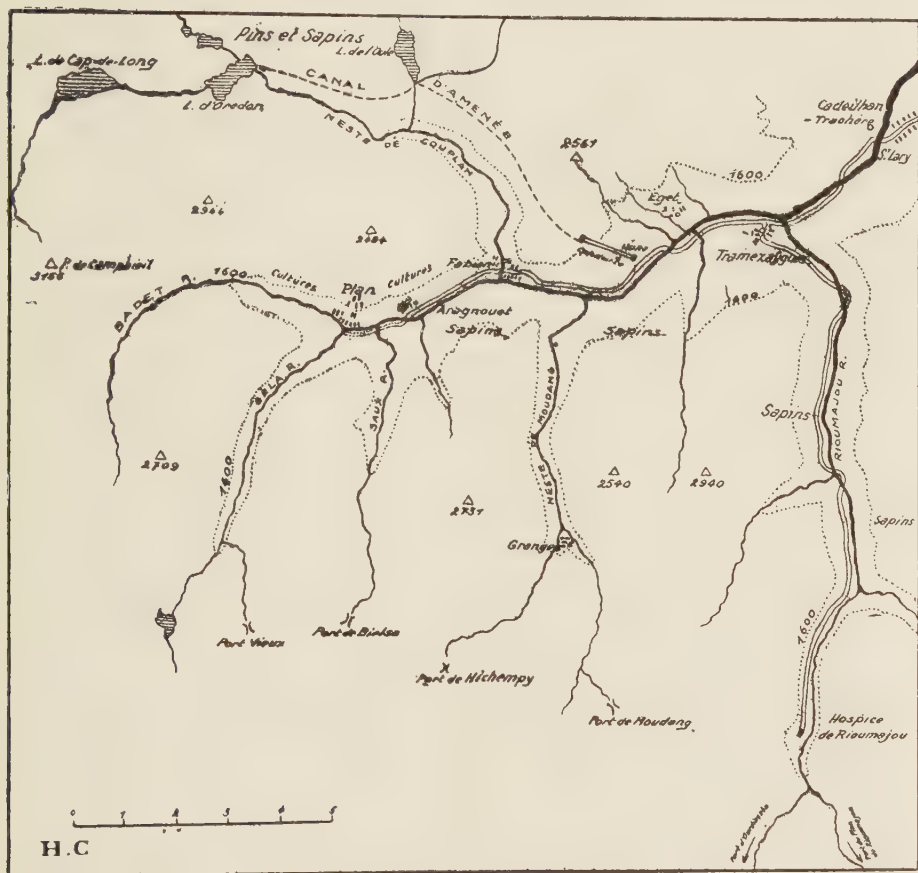


FIG. 20. — La haute vallée d'Aure.

prairies de la Neste aux abords de Vielle-Aure et de Guchen, ne semblent guère laisser de doute sur la possibilité d'un état lacustre consécutif au dernier retrait des glaces... Ainsi voisinent avec des terrasses limoneuses et bien drainées, des surfaces encore mal asséchées. Vielle-Aure, Guchen, Ancizan, sur la rive gauche ; Saint-Lary, Bourisp, Guchan, Bazus, Grézian, sur la rive droite, se succèdent dans cette partie de la vallée, installés au pied des pentes, sur les terrasses les plus basses et les cônes de déjections, au milieu

des cultures et à la lisière des prairies. Seule, Cadéac, profitant d'un affleurement rocheux franchi par la Neste, s'étend sur les deux rives.

Quant aux versants entre lesquels s'encadre la plaine, ils présentent la plus remarquable variété de formes et de sites. Celui de gauche est entaillé de vallons étroits dont les plus allongés, qui sont en même temps les plus hauts, portent, sur de hautes terrasses ensoleillées, les deux communautés pastorales de Soulan (1.288 m.) et d'Aulon (1.250 m.) adonnées à l'élevage des bêtes à laine. Soulan a le plus gros troupeau de brebis et de moutons de toute la vallée. Plus bas, Aspin est riche en forêts... Les pentes de la rive droite, disposées le long d'une courbe rentrante, se divisent en gradins et en replats où s'étagent, d'abord, à l'issue d'une gorge ouverte au pied du Lustou, Ens (alt. 1.192 m.), Azet, Estensan et Sailhan ; plus au Nord, Camparan (950 m.), Gouaux (1.000 m.), Lanson (1.000). Ici encore l'action de l'érosion glaciaire a préparé de la façon la plus heureuse le site des établissements humains. Partout s'étalent des dépôts, des sols meubles dont l'origine n'est pas douteuse. A Gouaux, près de 300 mètres au-dessus de la plaine, subsiste un lambeau, parfaitement conservé, d'une moraine latérale que le ruisseau descendu des hauteurs dominantes a scié et tronçonné. Le village est au-dessus, à l'intérieur du vallum... Les conditions climatiques ne sont pas moins favorables, grâce à l'effet de l'inversion des températures, nettement supérieures à celles des parties basses. La prairie y couvre une partie des pentes, surtout quand l'arrosage est possible (Azet, Estensan, Gouaux) ; mais c'est à la culture que sont réservées les meilleures positions. Partout s'étendent les champs de blé, le sarrasin, la pomme de terre, voire de petits carrés de lentilles ; aux abords des habitations, des jardins, des vergers, des arbres fruitiers. Plus haut, la forêt de sapins couvre les pentes de son noir manteau que des prairies semées de granges éclairent et animent. Au-dessus, sur les croupes aux formes amples et arrondies, la montagne, où les troupeaux s'élèvent pour pacager au printemps et en automne. Camparan, étalé dans ses jardins et ses cultures, à l'orée des bois de sapins, évoque la paisible et agreste vision d'un village vosgien.

Plus de vingt communes se partagent la région moyenne de la vallée d'Aure. Leurs habitants y récoltent les produits de la culture et ont à leur portée des pacages de prime et d'arrière saison. Ils y trouvent peu de pâturages d'été. Mais presque tous ont des montagnes dans le haut de la vallée. Guchan et Bazus disposent de la



FIG. 21. — La moyenne vallée d'Aude.

Géla ; Sailhan et Saint-Lary, du Rioumajou ; Vignec et Cadeilhan-Trachères, du Badet. Aulon a les pentes méridionales de l'Arbizon ; les Quatre-Véziaux, la montagne du Transport, sur le versant de Campan. Ainsi, elles rassemblent les ressources les plus variées. Elles ont aussi les plus grandes facilités de communication et d'échanges entre elles et avec leurs voisines du Louron et de la vallée de Campan, avec le bas pays et avec l'Espagne. Arreau est le centre des transactions et le principal marché des pays de la Neste. (Voir fig. 21, p. 365).

3° La partie inférieure, d'Arreau à Labarthe-de-Neste, est une région de défilés et de cluses. Entre Fréchet d'Aure et Camous, la rivière franchit d'abord les grès, les schistes rouges et les poudingues du Permo-trias redressés en escarpements verticaux. Un peu plus bas, elle s'engage dans la bordure des calcaires et des dolomies de l'Aptien où elle s'est creusé des passages difficiles. L'un d'eux, entre Sarrancolin et Rebouc, formait autrefois la limite septentrionale du pays d'Aure... Entre ces défilés, s'ouvrent, au débouché des vallons latéraux allongés entre les barres calcaires, de petits et profonds bassins. Les dépôts glaciaires y sont partout représentés, établissant, entre ceux de l'intérieur et le vaste cône du Lannemezan, un lien presque continu. Les eaux les ont découpés en terrasses où s'étaient les villages, au milieu des champs de blé et de maïs, des prairies et des vergers. Au-dessus, défendue par la raideur des pentes et la difficulté des transports, s'étend la forêt ; plus haut, la montagne.

Cette dernière région occupe une place à part dans l'ensemble de la vallée d'Aure. La culture y trouve moins de facilités que dans la région moyenne. En matière d'élevage, les bêtes à laine y sont plus nombreuses que les bêtes aumailles, comme il arrive d'ordinaire dans les régions sèches et escarpées des calcaires. Elles trouvent sur place, et sans avoir à recourir à la haute montagne, tous les parcours nécessaires, et pour toutes les saisons. A ces ressources s'ajoutent celles que fournissent les forêts, dont l'étendue est considérable ; les marbres, les matériaux de construction et d'empierrement. De bonne heure les eaux courantes ont été aménagées. La houille blanche a été exploitée à Beyrède-Jumet et à Rebouc bien avant de l'être à Eget et à Saint-Lary. Enfin, c'est la porte d'entrée de la montagne, le lien entre les hautes vallées de l'intérieur, Aure et Louron, et la plaine. Sarrancolin fut longtemps une étape du commerce des Pyrénées centrales.

II. — Les genres de vie.

Le paysan de la vallée d'Aure trouve dans la culture de ses champs et de ses prairies, dans ses montagnes et ses forêts, dans ses relations d'échange avec ses voisins une variété de ressources et d'occupations qui ne se rencontrent dans aucune des vallées dont nous avons entrepris l'étude, peut-être même dans aucune autre vallée pyrénéenne. Il est laboureur, propriétaire et vendeur de bétail, bûcheron ; il a été et il est resté dans une certaine mesure artisan et commerçant. Ainsi, on ne peut le définir d'un seul terme. On définit très suffisamment les Ossalois en disant qu'ils sont un peuple de pasteurs. Les habitants des pays d'Aure et du Luron ne sont pas à proprement parler une population pastorale.

1° *La culture.*

Ils sont restés, pour des raisons que nous avons indiquées ailleurs — étendue et valeur des sols labourables, climat, etc... — très attachés au travail agricole. L'étendue des terrains consacrés à la production des plantes nourricières, est, dans la vallée, supérieure à ce qu'elle est partout ailleurs (34 % des sols aménagés dans le canton d'Arreau, 35 % dans le canton de Vielle-Aure). La production y est, en conséquence, supérieure à celle des autres cantons montagneux. Elle est, aussi, plus variée et plus riche. Le froment y tient, avec la pomme de terre, la première place, suivi du sarrasin et du seigle. L'orge, céréale des quartiers aux étés courts et frais, y est peu cultivée. Le maïs y donne de bonnes récoltes, mais la sécheresse de l'air et du sol lui est peu favorable. Et surtout, il perd en étendue cultivée tout ce que le froment occupe... La vallée d'Aure achète, au dehors, des farines et des grains pour compléter sa production. Mais elle en achète moins que les autres. Certaines communes se suffisent presque complètement à elles-mêmes. A Bazus, à Guchan, à Camparan, à Sailhan, à Grailhen, les trois quarts des propriétaires récoltent assez de blé pour leur consommation, parfois au delà de leurs besoins.

2° *La vache et le mouton.*

Les modes d'exploitation du bétail sont étroitement déterminés par un certain nombre de faits que nous connaissons déjà : la médiocre étendue des prairies, naturelles et artificielles, et l'insuffisance, dans beaucoup de communes, de la production fourragère,

conséquence évidente de la préférence donnée à la culture des plantes vivrières ; l'immense étendue des montagnes, surtout des montagnes d'été, et leur facilité d'exploitation, par l'effet de conditions climatiques particulièrement favorables ; l'aptitude du bétail, même du bétail à cornes, à se soumettre au parcours et à la vie en plein air.

Un premier trait à relever, c'est la prédominance du gros bétail sur le bétail à laine. Pour l'ensemble des deux cantons d'Arreau et de Vielle-Aure, on compte, en chiffres ronds, 6.000 bêtes amailles, et 12.000 à 13.000 brebis ou moutons, soit un rapport de 200 têtes de petit bétail pour 100 têtes de gros bétail. C'est le plus faible que l'on observe dans la région montagneuse. Encore est-il à remarquer que les communes au Nord d'Arreau en ont une proportion beaucoup plus forte (367 pour 100), ce qui les rapproche du régime des autres vallées, et ce qui élève le pourcentage général des deux cantons. Au Sud d'Arreau, le bétail à laine est peu nombreux. Un certain nombre de communes des hautes régions de la vallée ont, à la fois, gros et petit bétail. C'est le cas d'Aragnouet, de Tramezaygues, Azet, Estensan, Grailhen, Cadeilhan-Trachères. Soulan, Aulon, et, de même, Sailhan et Guchan, qui sont plus basses. Mais les autres n'ont qu'un très petit nombre de bêtes à laine et quelques-unes n'en ont pas du tout. En revanche, le gros bétail est considérable. Il n'est pas de paysan qui n'ait ses vaches, les pauvres, une ou deux, les gens aisés, une vingtaine, quelquefois davantage, c'est-à-dire presque deux fois plus qu'ils n'en auraient, toutes conditions de fortune étant égales, à Campan ou à Barèges.

Second trait, non moins caractéristique, de l'élevage aurois, c'est la longue durée de l'estivage des troupeaux.

Le petit bétail reste à l'étable le moins possible. Un certain nombre de communes, particulièrement pauvres en prairies et riches en bêtes à laine, Tramezaygues, Aulon, Grailhen, Guchen, Bazus, Vielle-Aure prennent même la précaution d'envoyer une partie de leurs troupeaux pacager pendant quelques semaines de l'hiver dans les plaines de la Garonne. Toutes, sans exception, hâtent le départ vers la montagne : moutons et brebis partent dès le mois de mai pour les estives et y restent jusqu'en septembre, et même, dans le cas où les basses montagnes font défaut, jusqu'à la fin d'octobre.

Il n'en est pas autrement du gros bétail. Dès le milieu d'avril, quelquefois plus tôt, on le mène sur la montagne la plus proche (si l'on en a), où il demeure jusqu'au début de juin et où il reviendra en octobre et en novembre, à portée des granges foraines. Tout l'été se passe sur les estives. La vache du pays d'Aure, animal



PLANCHE XIII. — La vallée d'Aure.

Cliché Oliver

robuste, agile et résistant, y mène, pendant trois et même quatre mois, une existence entièrement libre, escaladant les pentes les plus rudes, vaguant dans les éboulis et la pierraille. Il n'est pas rare d'en rencontrer, broutant, isolées ou en groupes, jusqu'à deux mille mètres, parfois plus haut encore. Le plus souvent, personne ne les surveille. Le berger communal, qui remplace aujourd'hui le propriétaire ou son domestique, se contente d'une inspection rapide : il ne peut guère faire autrement.

Ces façons d'entretenir le bétail influent naturellement sur les services qu'on se propose d'en tirer. Le petit bétail est élevé, comme en Bigorre, pour le croît, pour la viande et pour la laine. Le berger garde ses agnelles pour le renouvellement du troupeau. Il conserve ses agneaux pour en faire des moutons qu'il vend à la boucherie vers trois ans. Depuis quelques années, il les vend beaucoup plus jeunes, quelques semaines après leur naissance, aux bouchers qui viennent sur les lieux de production, les chercher. La brebis est vendue, comme en Béarn, vers 8 ou 9 ans, quand elle a cessé de produire.

La vache, facile à élever et à nourrir, est de bon rapport. Elle donne des animaux de travail, mâles ou femelles, employés dans la vallée même aux besognes les plus rudes, comme le transport ou le traînage des « roubles » en forêt ; très appréciés en plaine, dans les coteaux et les terrains accidentés, où le bœuf aurois remplacé avantageusement le gascon. Elle produit des veaux que l'on vend d'ordinaire âgés de plusieurs mois, jusqu'à dix et douze mois (on les appelle alors des *braus*), mais que l'on tend actuellement à vendre plus jeunes. Elle est excellente laitière, quand on s'applique, par des soins appropriés et par la sélection, à développer ses qualités lactifères. Elle procure à celui qui l'élève des produits réguliers et sûrs. Avec la culture, c'est sur elle que repose l'essentiel de l'économie auroise.

L'étendue, la richesse et la facilité d'exploitation des montagnes estivales, l'évidente prédominance des pacages sur la prairie, expliquent aussi l'importance et le mécanisme de la transhumance. Aucune des vallées où nous l'avons étudiée¹ ne reçoit autant d'animaux étrangers. Nulle part, les formes anciennes de leur admission et de leur parcours ne se sont aussi fortement maintenues : gazailhe, commande, bacades étrangères, location d'herbages aux troupeaux français ou espagnols. Elle évolue, comme partout ailleurs : la gazailhe, ou bail à cheptel, a presque disparu ; la com-

1, Voir la *Transhumance pyrénéenne*.

mande, faute de bergers, est en régression ; les Espagnols sont moins nombreux, relégués aux crêtes supérieures et aux sommets proches de la frontière, d'où on ne les laisse descendre qu'après le départ des animaux indigènes. Néanmoins elle garde son importance. Les troupeaux qu'elle déplace des plaines vers la montagne dépassaient en nombre, hier encore, celui des hivernants, et il ne semble pas qu'ils leur soient actuellement inférieurs. Elle procure aux communes (par la location des herbages et la perception des bacades étrangères) et aux particuliers (par la commande) des profits importants et faciles. La transhumance est l'un des éléments essentiels des occupations et des genres de vie.

3° *La forêt.*

La vallée d'Aure est un pays de forêts. Le taux de boisement y est supérieur à celui de toutes les parties montagneuses des Hautes et des Basses-Pyrénées (32 % pour le canton d'Arreau ; 23 % à Vielle-Aure).² Certaines communes sont extrêmement riches. Aragnouet possède, sur la rive droite de la Neste, dans la gorge de Couplan et dans la région des lacs, 1.100 hectares de forêts, peuplées de pins et de sapins. Saint-Lary, Sailhan, Bourisp, Tramezaygues en ont 2.600 dans le Rioumajou ; les Quatre-Véziaux, 526 dans les montagnes du Transport, sur le versant de Campan. Les communes de la région inférieure, Ilhet, Beyrède-Jumet, Sarrancolin, Hèches sont entourées ou dominées de futaies magnifiques de sapins et de hêtres. Partout les réserves sont considérables. Certaines parties du Rioumajou sont un prodigieux foisonnement de sapins que la hache n'a jamais offensés.

Ces forêts sont pour les particuliers et surtout pour les communes une source d'importants revenus. Il y a longtemps qu'il en est ainsi. Au temps de la marine à voiles, la vallée d'Aure exportait chaque année de grosses quantités de bois que l'on confiait aux eaux de la Neste : des barrages mobiles établis sur les torrents supérieurs, notamment à l'issue du bassin de l'Oule (aujourd'hui aménagé en réservoir pour le service de l'usine d'Eget) s'ouvraient au moment propice et provoquaient, par une chasse puissante, le transport des troncs de chêne et de sapins³. L'éva-

2. Il convient de rappeler qu'une partie considérable des surfaces se trouve située au-dessus de la limite supérieure de la forêt.

3. Laboulinière, **117**, p. 90. Ainsi s'explique que la Neste ait été autrefois flottable, ce que des auteurs mieux intentionnés qu'informés, ont attribué à un changement de régime.

cuation des produits se fait aujourd'hui par d'autres moyens, chariots, camions automobiles, voie ferrée. Il y a des scieries un peu partout dans la vallée, notamment à Guchen, à Cadéac, à Arreau. Les bois de pin, de sapin, de chêne, en grume, en poutres, en matériaux de charpente et de menuiserie, se placent au premier rang des expéditions de la gare d'Arreau. Hêches et Sarrancolin en envoient, de leur côté, des quantités assez importantes.

L'exploitation de leurs forêts est pour les communes une source extrêmement utile de revenus. Ce ne sont pas nécessairement celles qui ont les plus étendues qui en retirent les meilleurs services, mais celles qui ont le plus de facilités pour les exploiter. C'est le cas d'Aspin et de Gouaux qui vendent, bon an mal an, 200.000 francs de bois de sapin. La plupart des autres se contentent d'exécuter chaque année quelques coupes, ce qui suffit à mettre leur budget en excédant. Nous avons déjà eu l'occasion de montrer que la situation financière qui en résulte agit directement sur les conditions de l'exploitation pastorale. Les communes riches profitent d'ordinaire de leurs ressources pour supprimer les taxes de pacage; et ceci n'est pas sans présenter quelques inconvénients pour le bon entretien des montagnes. Mais, fort heureusement, elles savent aussi s'en servir pour réaliser des travaux utiles : adductions d'eau dans les villages et aménagement d'abreuvoirs pour le bétail dans les pâturages, construction de chemins et de ponts. Gouaux et les Quatre-Véziaux, en particulier, ont fait de leurs revenus l'emploi le plus profitable à l'exploitation du troupeau. D'autres sont moins sages. Trop souvent, la routine, surtout d'absurdes querelles locales paralysent l'action des assemblées municipales. Certaines se livrent à un véritable gaspillage des ressources en argent que la forêt leur fournit... Cependant, et tout compte fait, l'exploitation de leurs belles futaies est, pour l'ensemble des communes de la vallée, un élément d'aisance et d'activité de tout premier ordre.

3° *L'industrie.*

Ce pays, si riche de ressources diverses, à la fois agricole, pastoral, forestier, a connu, dans le passé, d'autres éléments encore d'activité. Il a eu longtemps une industrie prospère, qu'entretenaient les laines du pays et celles, plus fines, qu'il était facile de faire venir de l'Aragon. Au XVI^e siècle, un millier de petits ateliers, dispersés dans les villages (Ancizan en avait, à lui seul, une centaine), produisaient les cadis, les cordeillats, les fleurets et les bures. D'autres assuraient le foulage et complétaient la fabrica-

tion. Les artisans étaient groupés en corporations. Des règlements sévères (élaborés en 1582, 1583, 1683) contrôlaient le travail et la production. Aucune pièce de drap ne pouvait être livrée au commerce si elle n'était munie d'une marque plombée qui en garantissait l'origine. Grâce à ces mesures, les tissus de la vallée d'Aure étaient fort recherchés. Outre celles que l'on utilisait dans le pays même, un nombre considérable de pièces s'écoulaient au dehors, surtout vers Toulouse, Agen, Montauban et Limoges qui les apprêtaient avant de les remettre en circulation. La marine anglaise, qui appréciait la solidité de ces tissus, en achetait pour ses matelots⁴. D'autres ateliers fabriquaient des bas et des tricots. Cette industrie de la laine commença à décliner dans le milieu du XVIII^e siècle. Toutefois elle ne disparut pas tout de suite. Au temps de Laboulinière, il subsistait dans la vallée environ cent cinquante métiers, groupés dans les trois villages de Cadéac, d'Ancizan et de Guchen. Arreau en avait, de son côté, conservé quelques-uns. Et la production s'élevait encore à 6.000 pièces de drap chaque année⁵.

Ce n'était pas tout. Nous avons dit l'importance du commerce qui se faisait, par les ports de la haute vallée, entre les plaines françaises et l'Espagne. Jusqu'à l'établissement des voies ferrées qui ont rassemblé les transactions aux deux extrémités de la chaîne, le pays d'Aure était resté la principale voie de passage des Pyrénées centrales. Des transactions actives se faisaient à Arreau, à Ancizan et un peu partout, dont tout le monde profitait. Une petite bourgeoisie fort aisée concentrait les affaires, dont elle vivait largement.

De tout cela, il ne reste pas grand chose : un très petit nombre de métiers travaillant pour la clientèle paysanne ; quelques passages d'ouvriers, venus d'Espagne, en quête de travail dans la vallée, ou au delà ; des marchés locaux réduits à leur fonction agricole... Mais tout n'a pas disparu. Il subsiste chez l'Aurois des traditions et des habitudes, un certain attachement au village, comme au temps où l'industrie procurait du travail à ceux que la terre n'occupait pas⁶. Il subsiste aussi de la curiosité, de la variété dans les goûts et dans les aptitudes, des qualités qui le font accueillant aux gens et aux choses du dehors. La vallée recèle des réserves jusqu'ici inemployées : des forêts, des minerais (plomb, zinc, manganèse), des eaux et des lacs, dont une partie seulement a été

4. F. Marsan, **173**.

5. Laboulinière, **117**, p. 391.

6. Le lien communautaire est resté solide dans les villages d'Aure, bien groupés autour de leur clocher. Dans plusieurs des agglomérations, c'est la commune qui assure non seulement la garde des vaches et des chèvres, mais le bat ge du blé, le service médical, les fournitures scolaires, la distribution du courant et l'éclairage des maisons.

aménagée⁷. Il y a là les éléments d'un renouveau industriel. Rien ne dit que le montagnard ne saura pas y trouver des occupations lucratives et des raisons de rester attaché à son foyer.

III — Le Louron.

La vallée du Louron est un très beau pays, mais elle est certainement moins riche que sa voisine en ressources et en aptitudes. Directement inclinée du Sud au Nord, elle est creusée, à ses deux extrémités, dans des terrains durs, granites et autres roches cristallines, où elle se trouve fort rétrécie. Sa partie supérieure, formée par la réunion des gorges sauvages de la Pez et de Clarabide, n'est qu'un étroit couloir dominé de partout de pentes raides ; sa partie inférieure, entre Bordères et Arreau, un simple défilé. En revanche, sa partie moyenne, creusée dans des formations plus tendres, schistes et grès du Carboniférien, est assez largement ouverte. Les versants, surtout celui de l'Est, s'écartent et ne se relèvent que très lentement dans la direction des crêtes dominantes, d'ailleurs peu élevées (col de Peyresourde, 1.545 m.).

Cette disposition détermine les caractères du climat. Nous sommes assez mal renseignés sur le régime des précipitations. Il semble bien, toutefois, que la vallée du Louron soit moins sèche que la vallée d'Aure, tout au moins dans sa partie supérieure. Les observations recueillies par le service des Forces hydrauliques au lac de Caillaouas et à Orédon ne laissent guère douter que les pluies et les neiges soient plus abondantes sur les pentes de la haute vallée, directement exposées au Nord-Ouest, qu'elles ne le sont sur les versants orientaux du pic Long et du Néouvieille. Les conditions thermiques sont médiocrement favorables. Aucune terrasse dans le haut Louron n'est comparable à celles où s'étalent Eget, Fabian, Aragnouet, le Plan. Aussi la limite des cultures et des habitations permanentes y est-elle sensiblement plus basse. En amont de Loudenvielle (alt. 970 m.), on ne trouve que de très petits groupes de maisons et de granges.

C'est donc la partie moyenne de la vallée qui groupe les cultures et les villages. Quelques-uns occupent le fond, comme Génost, curieusement placé au droit d'un verrou glaciaire scié par les eaux de la Neste, et Avajan, aligné le long de la route. Ceux de la rive

7. Les usines d'Eget et de Saint-Lary sont équipées pour 55.000 CV. La Neste, facile à régulariser grâce aux lacs du Néouvieille, doit donner beaucoup plus. Voir H. Cavaillès, *la Houille blanche*, 2^e éd., p. 108.

gauche, Adervielle, Vielle, Bordères, s'étalent au pied des pentes et sur les cônes de déjections. Les plus favorisés sont ceux de la rive droite, Loudervielle, Mont, Estarvielle, Cazaux, bien exposés sur des terrasses largement étalées au soleil, dans une situation qui n'est pas sans analogie avec celle de Camparan, de Gouaux et de Grailhen en Aure. Ils bénéficient, eux aussi, d'un réseau de communications bien agencé et des services que leur rend la route thermale, dans son parcours entre Avajan et le col de Peyresourde.

Les genres de vie du pays de Louron sont peu différents de ceux de la vallée d'Aure. Les cultures sont les mêmes. Après le blé, qui tient la première place, ce sont le seigle et le sarrasin qui dominent. Les espèces animales sont les mêmes, aussi. On les élève de la même façon et pour les mêmes fins. Il y a cependant des différences qui sont loin d'être négligeables. Le pourcentage des labours sur l'ensemble des propriétés (38 %) est supérieur à ce qu'il est dans n'importe quelle autre vallée pyrénéenne, même en Aure où il est, nous l'avons dit, très élevé. La proportion des bêtes à laine sur l'ensemble du troupeau est un peu plus forte que dans la vallée voisine. Enfin — et surtout, — il y a peu de ressources en dehors de la culture et de l'élevage : moins de forêts, pas d'industrie, pas d'échanges avec l'Espagne. Il faut voir dans ces traits ceux d'un pays enfermé dans ses montagnes, isolé du dehors, où la vie de relations a toujours été médiocre. Seules, l'exploitation des chutes, très puissantes et faciles à aménager ; celle du sous-sol (ardoise, manganèse) semblent susceptibles de fournir, en ce lointain canton, quelques éléments nouveaux à l'activité humaine.

CHAPITRE VI

LA BORDURE PYRÉNÉENNE

I. — Les éléments de variété

La bordure pyrénéenne, nous l'avons indiqué précédemment, présente une certaine diversité de relief, d'aspects et d'aptitudes. C'est l'effet inévitable de son allongement (une centaine de kilomètres, sur quelques kilomètres de largeur), de son inclinaison d'Est en Ouest, des différences climatiques que cette disposition entraîne. Mais elle tient une réelle unité de sa structure générale, des parcours de ses eaux, de l'abondance des pluies qu'elle reçoit, de la vigueur de ses bois et de ses herbages.

La même remarque s'impose quand on observe les genres de vie de ses habitants. D'une extrémité à l'autre, des différences se manifestent. En matière agricole, l'Ouest cultive le maïs surtout, et, en seconde ligne seulement, le froment. L'Est a une production plus variée, dans laquelle le froment occupe la première place, le maïs n'occupant que la seconde, suivi du seigle, de l'avoine, du sarrasin. En revanche, il ne peut, en raison de son altitude, cultiver la vigne, que l'on trouve, disposée en hautains, dans les cantons béarnais, autour de Lys, de Bruges, d'Arthez-d'Asson. De même, l'Ouest a une plus forte proportion de prairies ; il est plus verdoyant, plus herbager que l'Est, qui est plus agricole. Le petit pays des Baronnies, autour d'Esparros, d'Asque, d'Arrodets, resserré entre les derniers escarpements des montagnes et les hautes surfaces du plateau de Lannemezan, a déjà les aptitudes des pays de la Neste. Les hivers y sont rudes, mais les chaleurs de l'été y font mûrir le blé, le maïs ; des arbres fruitiers y paraissent un peu partout. A celui qui l'aborde de l'Ouest, venant de Bagnères, il apparaît déjà plus intérieur, plus continental.

Cette diversité se manifeste sous d'autres espèces. En matière d'élevage, non seulement le troupeau n'est pas le même partout, mais les fins sont différentes. L'Ouest élève la brebis béarnaise,

fabrique le fromage ou vend le lait aux fromageries de Roquefort ; l'Est recherche la production de la viande et de la laine. Le travail industriel, quand il existe, est, lui aussi, assez divers. Il est peu de villages béarnais qui n'aient leurs sandaliers, que l'on voit, dans les beaux jours, installés au pas de leur porte, serrant les tresses de chanvre et tirant l'alène. Les femmes remmailent les bérêts des fabriques oloronaises. Les villages des Baronnies ont conservé quelques tissages à domicile. Ils travaillaient, au couteau, le buis et le hêtre, au cours des loisirs de la morte-saison. Ils façonnaient des pelles en bois, des fourches, des rateaux, des écuelles, des balais de bruyère, des paniers d'osier. C'est une forme d'activité qui tend à disparaître, déjà très atteinte. On préfère aujourd'hui exporter, à l'état brut, les tiges de buis, qui se vendent bien parce qu'elles sont recherchées pour l'outillage électrique. Ces rustiques industries étaient encore bien vivantes il y a un quart de siècle. Elles donnaient à la vie rurale ancienne une physionomie plus diversifiée, plus nuancée que celle d'aujourd'hui. Il en reste quelque chose dans les habitudes et les occupations.

II. — Les traits communs.

Ainsi les genres de vie sont assez éloignés d'être partout les mêmes. Toutefois, au-dessus des formes locales d'activité, il y a des occupations et des habitudes par lesquelles tous ces petits pays s'apparentent étroitement : ils ont une fonction qui leur est commune. Placés au contact de la montagne et de la plaine, ils sont, entre elles, des intermédiaires.

1° *Les paysages.*

Par leurs paysages d'abord. C'est, d'un bout à l'autre, une région de très forts coteaux où les surfaces planes sont rares ; où se succèdent de hautes croupes aux pentes convexes, des vallons sinueux et profonds, resserrés et ombreux dans le bas, largement ouverts dans leur partie supérieure. Leurs bois sont magnifiques et de la plus grande variété. Le sapin apparaît encore sur les parties hautes des versants montagneux, sur l'ubac, dominant le hêtre qui occupe les parties inférieures. Le chêne est partout, tantôt en peuplement, plus souvent mêlé aux autres essences. L'aulne, le bouleau, le cerisier, le sorbier des oiseaux, l'érable champêtre se confondent sur les pentes et dans les ravins, tandis que le châ-

taignier ombrage de ses frondaisons arrondies en dômes les croupes et les coteaux bien découverts. Entre Arudy et Asson, à Lys, à Bosdarros et jusqu'au voisinage de Pau ; à Lourdes, à Bagnères et, de même, dans le pays de l'Arros et les Baronnies, il est partout. Parmi les arbres fruitiers, le pommier, favorisé par l'humidité du climat, est extrêmement commun. Beaucoup de paysans continuent à l'exploiter pour la fabrication du cidre... Enfin la lande occupe les parties déboisées que l'homme n'a pas aménagées, fournissant aux troupeaux quelques parcours pour le printemps et pour l'automne.

2° *La culture.*

Tel est le milieu auquel l'homme a dû s'adapter. Dans les parties basses des vallons, il a aménagé des prairies, dont l'imperméabilité des marnes et des argiles entretient la fraîcheur. Il y en a partout, et de magnifiques. Sur les pentes, surtout celles du Midi et de l'Est, et aussi sur les croupes supérieures, quand l'altitude n'est pas trop forte, il a installé ses cultures. Il a relégué les bois sur les versants à l'ombre ; les fougères et les landes sur les parties les plus hautes et les plus sèches. Dans ce domaine de caractère composite, il pratique une exploitation qui tient, à la fois, de celle de la plaine et de celle de la montagne.

En matière agricole, la région se rattache à la première beaucoup plus qu'à la seconde. D'abord en ce que la proportion des sols aménagés sur la superficie totale y est plus considérable qu'en montagne, celle des communaux étant beaucoup plus réduite. D'autre part, sur l'ensemble des propriétés, les labours occupent, au détriment de la prairie, sensiblement plus de place. La production est plus variée. Enfin, la prairie artificielle est d'usage beaucoup plus général, l'irrigation étant, à la fois, moins utile, par le fait de l'abondance des pluies et de l'imperméabilité du sol, et moins facile à pratiquer, à cause de l'encaissement de la plupart des vallons et de l'indigence des ruisseaux au cours de l'été.

3° *L'élevage.*

En matière d'élevage, au contraire, la bordure tient à la fois de la montagne et de la plaine. Comme la montagne, elle est pays d'élevage mixte. La plaine, en effet, élève très peu de bêtes à laine. Les grandes vallées alluviales de l'Adour (en aval de Tarbes) ; du

Gave de Pau (à partir de Nay) n'en ont plus. Celle du Gave d'Oloron en a peu. Les coteaux argileux au Nord des rivières en ont davantage, mais très modérément. Dans tous ces domaines, c'est le gros bétail (race pyrénéenne du Sud-Ouest et gascons) que l'on élève. C'est aussi le cheval. Au contraire, la bordure élève, en concurrence, gros et petit bétail et le nombre des bêtes à laine reste considérable. Si les cantons d'Arudy, de Saint-Pé et de Labarthe-de-Neste n'ont respectivement, que 130, 147 et 165 bêtes à laine pour 100 bêtes à cornes, Aramits en a 327 ; Lourdes, 301 ; Bagnères, 283. Dans les deux cantons d'Oloron-Ouest et Oloron-Est, la proportion tombe à 130, parce qu'une partie de leur territoire s'étend sur la plaine du Gave où domine le gros bétail, mais les communes de la rive gauche, plus proches de la montagne et voisines du Pays basque, Barcus, Esquiule, le hameau de Chéraute, ceux d'Orin et de Géronce, ont de très gros troupeaux de brebis. Il en est de même du canton de Nay-Ouest, où Arros, Asson, Arthez-d'Asson et Bruges entretiennent un nombre important de bêtes à laine.

Ce n'est pas seulement par le nombre de bêtes à laine que la bordure ressemble à la montagne. C'est aussi par la façon qu'elle a d'élever ce troupeau et de l'entretenir. En hiver, le bétail vit à l'étable, dans les prés, dans les cultures et sur les vacants du voisinage. En été, il est conduit sur les montagnes. Un certain nombre de communes de la bordure sont propriétaires de pâturages dans les hautes régions de la chaîne. C'est le cas de Cieutat, voisine de Bagnères-de-Bigorre, et celui des communes septentrionales du bas Ossau. Mais la plupart en sont, nous l'avons montré ailleurs, entièrement dépourvues. Elles se trouvent donc dans l'obligation de recourir aux communes de la haute chaîne et de leur envoyer, pour quelques semaines, leur bétail, le petit bétail surtout, et aussi quelques bêtes aumailles. Suivant le cas, ces animaux sont introduits sur les pacages à titre de bacades étrangères, ou confiés à des bergers adjudicataires de montagnes et professionnels de la transhumance. Dans la partie orientale de la bordure, notamment dans les Baronnies, ce sont des propriétaires de la région montagnaise, en l'espèce des paysans des communes auroises, qui viennent eux-mêmes chercher le bétail et l'introduisent, avec le leur propre, sur les pacages, régime spécial à la vallée d'Aure et qui a conservé le vieux nom de commande¹... Ce sont là de simples modalités. Le fait essentiel, c'est que les troupeaux de la bordure

1. Voir la *Transhumance pyrénéenne*.

ne passent jamais l'été dans les communes auxquelles ils appartiennent. Tous s'en vont pacager sur les hauts sommets. Ainsi, ce n'est pas la plaine, comme on le dit trop souvent, qui envoie vers la montagne des troupeaux transhumants. Ce sont des cantons, extérieurs, il est vrai, à la montagne, mais très proches d'elle, les cantons de la bordure pyrénéenne. Par ces parcours et par ces échanges, se nouent, entre elle et la région montagneuse, les rapports les plus étroits.

En revanche, la bordure se rapproche de la plaine par les fins de l'élevage et par la nature des profits qu'elle en retire. Pour le gros bétail, il n'y a guère de différence avec la montagne, si ce n'est qu'on l'utilise plus activement aux travaux des champs et que l'on élève quelques bœufs pour la charrue, pour les transports ou pour la vente. Pour le petit bétail, les façons sont plus variées. Le paysan y est plus expédient et plus commerçant. Il ne compte pas sur le seul croît du troupeau pour en tirer profit. Il vend ses agneaux très jeunes quand les cours sont favorables. Il les garde pour en faire des moutons, les engraisser et les vendre ensuite, s'il y trouve son profit. C'est notamment ce que font quelques « grands paysans » de la région d'entre Gave et Adour, dans l'ancien pays de Castelloubon. D'autres se rendent dans les foires, achètent les brebis fécondées sur les estives, vendent ou gardent pour l'engraisser leur produit, se défont de la mère dans des conditions identiques. Plus voisin des villes et des marchés, le paysan s'adapte plus habilement aux conditions de la vie économique. Tandis que la montagne est surtout pays naisseur, la bordure élève et fait le commerce du bétail.

4° *L'industrie et les marchés.*

La bordure pyrénéenne a toujours attiré l'activité industrielle et les marchés commerciaux. Dans le passé, on y transformait les matières premières venues de la région montagneuse ou du dehors, le bois, le cuir, la laine. On y travaillait le fer et les autres métaux. On y concentrait, avant de les livrer à la vente, les tissus apprêtés dans les villages des vallées. Les petites villes de la bordure avaient ainsi une fonction industrielle. Elles étaient aussi le siège des foires les plus importantes, le centre des échanges et des transactions commerciales.

Elles n'ont pas abdiqué ces fonctions, tout au contraire. Sans doute, les conditions ne sont plus tout à fait ce qu'elles étaient il y a cent ou cent cinquante ans. Les tissages, les fabriques de drap

et de bérêts n'emploient plus qu'en assez faible quantité la laine des troupeaux indigènes. De même, les industries du meuble font venir du dehors, souvent de très loin, une partie des bois qui leur sont nécessaires. Inversement, les produits de fabrication sont, par leur variété et par leur destination, beaucoup plus affranchis qu'ils ne l'étaient autrefois du marché local. Bagnères-de-Bigorre, par exemple, construit du matériel d'équipement électrique, des tramways, des wagons de chemins de fer qui se répandent dans toutes les parties de la France et vont même beaucoup plus loin. Le bérêt, mis à la mode par les sports et par l'aviation, est devenu une coiffure presque universelle. Mais il n'y a là rien qui soit absolument nouveau. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les fabriques pyrénéennes achètent des laines étrangères et qu'elles exportent au dehors une partie de leur production. Il n'est donc guère possible de dire qu'elles sont plus affranchies du milieu local qu'elles ne l'étaient dans le passé. En revanche, il paraît évident que, si certains liens se sont, en quelque sorte, distendus, d'autres sont devenus plus étroits et plus forts. La montagne fournit à l'industrie un contingent de forces motrices que les petits ateliers d'autrefois n'auraient jamais pu ni obtenir ni utiliser. Elle lui procure aussi une main-d'œuvre plus abondante, recrutée sur place ou transportée, chaque matin, des environs. Ainsi se sont maintenus ou largement développés les anciens foyers industriels. On comprend qu'ils soient plus que jamais attirés vers la région bordière, vers les débouchés des vallées et les parcours intermédiaires, le long des grands torrents issus de la chaîne et de la voie ferrée. Plus que jamais, c'est à leur situation au contact de la montagne et de la plaine que Oloron, Arudy, Nay, Coarraze, Saint-Pé, Bagnères-de-Bigorre, Lannemezan doivent leur prospérité renouvelée et accrue.

Il n'en est pas autrement en matière commerciale. Ici encore, des changements se sont produits dont nous avons eu, précédemment, l'occasion de parler. Les foires ont perdu de leur ancienne importance. Mais elles se sont maintenues dans les mêmes lieux où elles se tenaient autrefois et elles intéressent les mêmes régions. Les bourgades et les petites villes où elles ont leur siège continuent à concentrer, non seulement le commerce du bétail, mais celui de beaucoup d'autres marchandises et, avec eux, le crédit, la banque, les moyens de transport. C'est toujours sur les même points que s'opère le contact entre les habitants de cantons séparés, enfermés dans leurs montagnes, et que le montagnard rencontre le paysan de la plaine. Entre ces foyers commerciaux, Oloron et Lourdes jouent un rôle particulièrement actif. Oloron est le marché com-

mun des trois vallées béarnaises de Barétous, d'Aspe et d'Ossau, le lien qui les unit au reste du Béarn, au Pays basque et à l'Aragon. Lourdes est le marché des sept vallées du Lavedan. Elle étend son activité à une partie des plaines de la Bigorre et du Béarn. Elle est, en outre, devenue, par la puissante organisation de ses pèlerinages, un centre de tourisme de premier ordre. Bagnères-de-Bigorre, Lannemezan, avec moins d'activité et dans un rayon plus restreint, sont aussi des lieux d'échange entre les régions hautes et les régions basses.

Ainsi se révèle et se complète ce rôle d'intermédiaire entre la plaine et la montagne qui est comme la fonction essentielle de la bordure pyrénéenne.

CONCLUSION

La nature a fait beaucoup pour les Pyrénées. Elle leur a donné des sols très variés et suffisamment riches ; un climat chaud et humide ; une grande abondance d'eaux courantes ; un manteau végétal d'une magnifique vitalité. Comment l'homme a-t-il utilisé ces ressources et ces aptitudes ? On lui a reproché, — on lui reproche tous les jours, — de détruire ses bois, de gaspiller et de surcharger ses pacages, d'exploiter ses montagnes à la manière d'un primitif et de n'en tirer qu'un parti dérisoire. Il nous paraît difficile, au terme de cette longue étude sur la vie pastorale pyrénéenne, de ne pas intervenir dans ce débat pour chercher ce qu'il peut y avoir de fondé dans les reproches que l'on adresse au montagnard et pour tenter une explication.

Une partie de ces reproches est certainement justifiée. Il n'est que trop vrai, les procédés d'exploitation dont use le Pyrénéen sont très souvent frappés d'archaïsme. A la culture il ne demande, pour son bétail, que trop peu de choses. Bien rares sont ceux qui, en montagne, cultivent les racines fourragères. De la prairie, également, il est loin de tirer tout ce qu'elle pourrait donner, ici parce qu'il néglige le parcage des animaux, comme en Ossau ; là parce qu'il dédaigne de semer des légumineuses, un peu partout parce qu'il ignore l'emploi des engrais chimiques. Quant à la montagne, c'est pis encore. En dehors des sentiers, des ponts, de quelques abreuvoirs, d'un petit nombre de constructions rudimentaires aménagées par les communes ou les commissions syndicales, il ne fait à peu près rien pour elle. Epierrement, ensemcement, prés-bois, abris pour le bétail et pour l'homme sont choses presque inconnues dans les estives. Le Pyrénéen de notre époque exploite ses montagnes à peu près comme le faisaient les gens d'autrefois... L'exploitation du troupeau, elle aussi, laisse à désirer. Les reproducteurs sont trop jeunes. Le bétail n'est pas nourri comme il devrait l'être. En Bigorre, pour avoir plus de

beurre, on prive prématurément les veaux du lait de leur mère et on les met trop tôt au régime du regain. En Ossau, où le fourrage manque, on fait, en plein hiver, sortir les vaches de leurs étables pour les mener pacager dans les prairies et sur les chaumes. L'emploi des farineux et des tourteaux est à peu près inconnu. Quant aux étables, elles sont bâties sur le même plan que celles du passé, aussi étroites, aussi mal aérées et généralement aussi malpropres. Enfin les procédés d'utilisation du lait, la fabrication du beurre en particulier, sont défectueux... Il n'est que trop vrai que la routine, le dédain ou la crainte des améliorations techniques règnent sur l'exploitation pastorale.

Mais d'autres critiques sont beaucoup moins justifiées. C'est particulièrement vrai en ce qui touche la transhumance, sur laquelle on a tout dit, sauf des choses exactes. La transhumance pyrénéenne à grand parcours est une transhumance hivernale, limitée à un petit nombre de vallées et de communes. Les transhumants d'été, à l'inverse de ce que l'on dit trop souvent, ne viennent jamais de la plaine, mais de l'étroite bordure des avant-monts. Ils sont peu nombreux. Il n'y a aucune mesure commune entre les troupeaux qui les rassemblent et ceux qui, de la Crau provençale, gagnent les Alpes. Quant aux troupeaux espagnols dont on a tant parlé, ils ne se sont jamais avancés très loin vers le Nord. Aujourd'hui ils se tiennent aux abords immédiats de la frontière, et ils sont fort espacés... Les transhumants sont peu dangereux pour les pacages, certainement beaucoup moins que les troupeaux indigènes¹.

Ce bétail indigène lui-même est très loin de faire tout le mal que l'on a dit. Il est possible qu'il y ait eu, dans le passé, exploitation abusive de la montagne. C'est même probable. Mais ce temps-là est déjà loin de nous. On ne peut plus aujourd'hui parler de surcharge. A parcourir les pâturages, s'il est un sentiment que l'on éprouve, c'est le plus souvent celui de l'abandon et du vide, non celui de la plénitude et d'une exploitation intensive. On peut souscrire au reproche que l'on fait journellement au montagnard pyrénéen de ne tirer de ses pacages qu'un parti insuffisant, mais non à l'accusation qu'il lui demande des services exagérés. La montagne a cessé depuis longtemps de souffrir des abus de la dépaissance.

En ce qui concerne ses facultés d'organisation, de même, le montagnard pyrénéen a droit à plus d'indulgence. Sans doute, il s'est

1. Voir *La Transhumance pyrénéenne*.

montré rebelle à toute organisation coopérative. Mais n'en est-il pas de même dans les Alpes? En revanche, quelques reproches que l'on soit en droit d'adresser aux vieux organismes communaux et syndicaux (et nous ne nous sommes pas fait faute de les formuler), il n'en reste pas moins certain qu'ils ont rendu dans le passé de grands services et qu'ils continuent à remplir certaines fonctions des plus utiles. Ils ont su défendre et ils défendent encore le bien commun contre le bétail étranger et, ce qui est plus difficile et surtout plus méritoire, contre celui de l'usager lui-même. La vieille institution de la vête, son maintien dans les vallées où elle est encore nécessaire prouvent que le montagnard pyrénéen est parfaitement capable de s'imposer une discipline et de l'observer.

Enfin, dans le bilan de l'exploitation pastorale, pourquoi ne pas faire figurer, en face des erreurs, des insuffisances, du manque à gagner, quelques succès à l'actif du montagnard? S'il tire un médiocre parti des propriétés communes, il exploite assez bien ses propriétés particulières. De son champs, installé sur le fond ou accroché sur les pentes, il obtient, au moins dans certaines communes, de belles récoltes. Il a de très belles prairies, ingénieusement aménagées, surtout en terrain irrigué. Celles que l'on peut voir dans la vallée de Campan, autour de Luz, à Lescun, peuvent supporter la comparaison avec celles de n'importe quel pays de montagnes. Elles ont fait autrefois l'admiration de Froidour, de Ramond, de Dralet et de bien d'autres qui n'étaient pas des Pyrénéens. Et, au total, il faut bien admettre qu'il y a dans son exploitation quelque efficacité puisqu'elle lui a permis d'entretenir de très nombreux troupeaux (plus nombreux que dans maintes parties des Alpes), d'accroître, au cours du dernier siècle, les effectifs du gros bétail, d'améliorer très sensiblement ses espèces en poids et en valeur productive.

Il y a donc de sérieuses réserves à faire sur les reproches que l'on a si souvent adressés à l'exploitation pastorale pyrénéenne. Il faut bien reconnaître, cependant, qu'elle s'est attardée plus que de raison dans les habitudes du passé et qu'elle est loin de tirer des ressources du sol tout le parti qu'on pourrait attendre. Il nous paraît utile de chercher, en terminant, quelle est la cause de ces errements et de quels changements on peut espérer obtenir une amélioration.

On peut admettre que cette insuffisance est imputable au caractère, aux défauts de la race, à l'individualisme exagéré, à la méfiance du

montagnard pour les nouveautés, surtout quand ces nouveautés lui sont présentées par ses plus proches voisins, à la fâcheuse tendance qu'il a presque toujours d'attribuer à tout acte d'initiative des mobiles intéressés. C'est dans ces défauts, dont certains ne sont que trop réels, que l'on a presque toujours cherché la cause des lacunes dont souffre l'économie pyrénéenne et de la lenteur des progrès... On peut admettre aussi qu'ils tiennent à des causes plus profondes, à une conception différente du régime d'exploitation. Les Pyrénées, apparentées à la péninsule ibérique par leur position, par leur structure, par leur climat, ont, en matière pastorale, beaucoup d'affinités avec elle: persistance de l'indivision et exploitation communautaire, organisation des vallées en syndicats, application des règles de mise en défens, régime de la transhumance. Peut-être, quand on connaîtra mieux la vie pastorale des pays du Maghreb, sera-t-on amené à étendre plus au Sud le champ de ces affinités et de ces ressemblances. Ce que nous savons suffit à établir dès à présent les rapports étroits qui unissent les Pyrénées à ces domaines de contact de l'Europe et de l'Afrique... Il est loisible d'hésiter entre l'une ou l'autre de ces deux interprétations. Probablement elles contiennent toutes deux une part de vérité.

Mais aucune des deux n'est entièrement satisfaisante. Que l'on admette que le montagnard pyrénéen est routinier, traditionnaliste avec excès, hostile aux innovations, ou que l'on soutienne qu'il est prisonnier de ses origines et de son passé, il reste à dire pourquoi il en est ainsi et pourquoi il n'a pas mieux réussi à s'affranchir. De cette insuffisance de réaction, il y a cependant une raison certaine, d'ordre exclusivement géographique et qui apparaît fort clairement dès que l'on compare, sans parti pris, l'histoire de l'exploitation pyrénéenne avec celle de l'exploitation alpestre. C'est cependant la seule dont on ne se soit pas, il nous semble, avisé.

Les Alpes françaises, dressées au centre de l'Europe occidentale, sont en contact étroit avec des régions et des sociétés dont l'activité économique a toujours été considérable. Les unes leur ont fourni des débouchés. M. Arbos a montré l'importance remarquable du commerce que la Savoie et le Dauphiné ont, de tout temps, fait avec les riches plaines du Piémont et de la Lombardie, avec les villes françaises du Rhône et de la Méditerranée, et il a marqué l'influence que ce commerce a eu sur les progrès de l'élevage... Chez d'autres, Jurassiens et Suisses, les Alpes ont trouvé des leçons et des exemples. Les Suisses, dit encore M. Arbos, ont toujours été recherchés (en Savoie et en Dauphiné) par les pays de grandes montagnes désireux de perfectionner à leur école ce fromage de

gruyère qui était leur principale ressource. Au XVII^e et au XVIII^e siècle, les hommes de Fribourg venaient gérer des montagnes qu'ils s'obligeaient à diriger en « gens de bien et d'honneur et de la même manière que tous les Suisses ont coutume de faire en montagne ». Aussi les fruitiers s'appelaient-ils et s'appellent-ils encore parfois « Suisses » en Savoie et en Dauphiné¹. Aujourd'hui ce sont des gens du pays qui assurent l'exploitation des grandes montagnes ; mais ils continuent à faire appel, au moins dans la région du Mont-Blanc, dans le Beaufortain et la Tarentaise, à la main-d'œuvre étrangère, Valaisans, Valdostans et hommes de Fribourg. Le Jura et la Suisse ont été, pour les montagnards de la Savoie et du Dauphiné, une école où ils ont appris à exploiter leurs pacages, à soigner leur bétail, à produire et à utiliser le lait.

Ainsi la Savoie et le Dauphiné, la Provence elle-même, sont des provinces dans un ensemble de plaines et de montagnes où les besoins sont considérables, les procédés d'élevage et de fabrication depuis longtemps perfectionnés. Or c'est toujours des nécessités économiques, des échanges et des contacts avec le dehors que naissent les progrès techniques, parfois par l'effet d'une imitation directe, plus souvent par voie d'adaptation ou même par une sorte de réaction. De ces contacts, de ces échanges, d'une vie de relations particulièrement active et prolongée, les Alpes françaises ont été largement pourvues. Les effets en ont été, pour elles, infiniment féconds et heureux. Il en a été tout autrement pour les Pyrénées.

Les Pyrénées, tout d'abord, n'ont eu à leur portée que des marchés fort restreints et peu exigeants. Du côté français, de petites villes, des campagnes, pas d'industrie, peu de commerce, des besoins très limités. C'est vers l'Espagne, surtout, que regarda le montagnard pour y vendre son bétail, y faire des affaires, y émigrer. Il en retira longtemps des profits abondants. Mais ces profits, il les obtint trop aisément, parce que l'Espagnol était facile à contenter et que les concurrents étaient rares. Quant aux éléments de progrès, on n'en pouvait guère attendre de ces rapports. L'Espagne n'apprit rien au montagnard pyrénéen... Ainsi il n'eut ni les sollicitations d'un commerce étendu, actif et disputé, ni l'aide de l'expérience des autres. Sa vie fut singulièrement plus étroite, son horizon plus limité. Et c'est pourquoi il progressa plus lentement. C'est là qu'il faut chercher la raison de cet archaïsme, de cet attachement au passé, de cette méfiance des choses du dehors qu'on lui a, si souvent et sans beaucoup d'indulgence et de discernement,

1, Arbos, 1, p. 441.

reprochés. Toute son histoire le prouve, même — et surtout — celle des moments où il a su réagir. Il y a eu, au cours de l'ancien régime, un de ces moments : nous avons montré qu'il a coïncidé avec un remarquable élargissement de sa vie de relations.

Cette époque écoulée, le Pyrénéen est retombé dans son isolement. Mais rien ne prouve que des circonstances favorables ne l'entraîneront pas de nouveau vers un état de progrès. Il semble que ces circonstances soient en train de se manifester. Le XIX^e siècle, définitivement, a rattaché la montagne pyrénéenne à l'ensemble du marché français. Des activités nouvelles se sont développées par le progrès des communications, par celui de la vie urbaine et du commerce. Voici que, sous nos yeux, d'autres relations se nouent et se consolident. Depuis vingt ans, les vallées basques et béarnaises sont liées d'intérêt avec l'une des industries les mieux organisées et les plus prospères qui soient nées de l'élevage français. Les effets en sont, déjà, manifestement très heureux. D'autres réactions apparaissent, provoquées par le renouveau de l'industrie, par l'accélération et la multiplication des transports, par l'essor du tourisme. Elles auront, elles aussi, leur répercussion sur l'activité du montagnard. Le jour où les Pyrénées seront, définitivement, sorties de leur isolement, le jour où elles seront entraînées dans le mouvement de l'activité générale, on peut être assuré que l'exploitation du sol et du troupeau, la vie agricole et pastorale tout entières en seront accrues et transformées.

BIBLIOGRAPHIE

(Voir Introduction, p. 2-4)

I. — Cartes

BRETTE (A.). — Atlas des bailliages ou juridictions assimilées ayant formé unité électorale en 1789, dressé d'après les actes de la convocation conservés aux Archives nationales (*Collection des documents inédits sur l'Histoire de France*). Paris, Impr. nat., 1904, in-fol. (Très utile pour la connaissance des anciennes divisions historiques).

Carte générale des Monts Pyrénées et partie des Royaumes de France et d'Espagne par ROUSSEL et LA BLOTTIÈRE, Ingénieurs du Roy, à 1/330.000. Publiée vers 1730. La *Légende de tous les cols, ports et passages qui vont de France en Espagne*, rédigée par les auteurs de la carte et restée manuscrite, a été publiée (avec quelques parties en fac-similé) dans le *B. de la Section du Canigou du CAF* (t. II, 1909-1910) et dans le *B. Pyrénéen* (XVI^e-XX^e années, 1911-1915) avec d'abondantes notes de B. Sarrieu, abbé Marsan, A. Meillon, Gaurier, comte de Saint-Saud.

CASSINI. — *Carte de France*, feuilles Pau, Cauterets, Tarbes et Bagnères.

Carte à 1/80.000 du SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE. Feuilles n^{os} 239, Mauléon ; 240, Tarbes ; 241, Saint-Gaudens ; 250, Urdos ; 251, Luz ; 252, Bagnères-de-Luchon.

Carte à 1/200.000 du SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE. Feuilles n^{os} 70, Tarbes ; 76, Luz ; 71, Toulouse ; 77, Foix.

Carte à 1/320.000 du SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE. Feuilles n^o 29, Bayonne et n^o 30, Toulouse. (Donne la limite des cantons).

Carte du MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR à 1/100.000. Feuilles Mauléon, S^{te}-Engrâce, Pau, Oloron, Laruns, Tarbes, Luz, Gavarnie, Saint-Gaudens, Bagnères-de-Luchon, Val d'Arouge.

SCHRADER (Fr.). — *Carte des Pyrénées centrales à 1/100.000*, en 6 feuilles. Publiée par le Club Alpin Français.

Carte géologique détaillée de la France à 1/80.000. (Mêmes feuilles que pour la carte du Service géographique de l'Armée).

II. — Périodiques

A. de G. — Annales de Géographie. Paris.

A. M. Agriculture. — Annales du Ministère de l'Agriculture. Paris.

Annuaire C.A.F. — Annuaire du Club Alpin Français. Paris.
L'Anthropologie. Paris.

B. C. Tr. Hist. — Ministère de l'Instruction publique. Comité des Travaux historiques et scientifiques. Bulletin de Géographie historique et descriptive. Paris.

B. Sc. Ec. — Id. Bulletin de la Section des Sciences économiques et sociales. Paris.

B. pyrénéen. — Bulletin pyrénéen. Pau.

B. S. Ac. H.-P. — Bulletin de la Société Académique des Hautes-Pyrénées. Tarbes.

B. S. bot. de France. — Bulletin de la Société botanique de France. Paris.

B. S. Géogr. C. Bordeaux. — Bulletin de la Société de Géographie Commerciale de Bordeaux.

B. S. Hist. nat. Toulouse. — Bulletin de la Société d'Histoire naturelle de Toulouse.

B. S. Ramond. — Bulletin de la Société Ramond. Bagnères-de-Bigorre.

B. S. Pau. — Bulletin de la Société des Sciences Lettres et Arts de Pau.

Musée social (Le). Mémoires et documents. Paris.

R. Comminges. — Revue de Comminges. Saint-Gaudens.

R. Eaux et Forêts. — Revue des Eaux et Forêts. Paris.

R. Gascogne. — Revue de Gascogne. Auch.

R. G^{le} Bot. — Revue générale de Botanique. Paris.

R. Géo alpine. — Revue de Géographie alpine. Grenoble.

R. H.-P. — Revue des Hautes-Pyrénées. Tarbes.

R. hist. — Revue historique. Paris.

R. hist. Béarn et Pays basque. — Revue historique et archéologique du Béarn et du Pays basque. Pau.

Souvenir de la Bigorre. — Tarbes.

Add. :

Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest. Toulouse.

III. — Documents d'archives. - Statistiques officielles

ARCHIVES. — Les documents intéressant le Béarn, la Bigorre et le pays des Quatre-Vallées (dont faisait partie la vallée d'Aure) sont conservés aux *Archives départementales des Basses-Pyrénées*, particulièrement dans les séries B et C. Nous avons également utilisé un certain nombre de pièces conservées aux *Archives départementales des Hautes-Pyrénées* et de la *Gironde*. Les *Archives communales* et *syndicales* nous ont fourni la plupart des données intéressant l'ancienne vie pastorale. Les plus riches sont les *Archives de la Vallée d'Ossau*, conservées aux *Archives départementales des Basses-Pyrénées*, particulièrement le *Cartulaire de la Vallée* ou *Livre Rouge d'Ossau*, et les *Registres de la Jurade*.

BUREAU DE LA STATISTIQUE GÉNÉRALE DE LA FRANCE :

Statistique de la France. Agriculture. Région du Midi occidental. Paris, 1841.

Statistique agricole décennale de 1852, t. I (1858); t. II (1860).

Statistique agricole décennale de 1862 (Strasbourg, 1870).

Statistique agricole décennale de 1892 (Paris, 1897).

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE :

Statistiques agricoles annuelles.

Enquête sur l'industrie laitière (Paris, 1903).

Notice sur le commerce des produits agricoles. T. I. Production végétale (Paris, 1906); t. II. Production animale (Paris, 1908).

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE :

Agriculture française, par MM. les Inspecteurs de l'Agriculture. Département des Hautes-Pyrénées. Paris, Impr. royale, 1843.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE. — Statistique forestière de la France.

MUSÉE PYRÉNÉEN (LE) de Lourdes possède une très belle bibliothèque (livres, estampes, cartes et manuscrits) sur les Pyrénées et une collection déjà importante de photographies et de clichés.

ORCURTO-JOANY (E). — Procès-verbaux des séances et des délibérations du Conseil général des Basses-Pyrénées. Première partie (an VIII-1813). Pau, 1867.

SERVICES AGRICOLES DES BASSES ET DES HAUTES-PYRÉNÉES. Statistiques agricoles annuelles par cantons et par communes (manuscrites).

IV. — Livres

1^o Généralités.

1. ARBOS (Ph.). — La Vie pastorale dans les Alpes françaises. Etude de géographie humaine. Paris, s. d. (1922).
2. BERALDI (H.). — Cent ans aux Pyrénées. Paris, 1898-1904, 7 vol. in-8.
3. — Le Passé du Pyrénéisme. Paris, 1911-1927, 9 vol. in-8.
4. BLANCHARD (R.). — Les Alpes françaises. Paris, Coll. A. Colin, 2^e éd., 1929.
5. BRIOT (F.). — Les Alpes françaises. Etudes sur l'Economie alpestre. Paris et Nancy, 1896.
6. BRUNHES (J.). — La Géographie humaine, 3^e éd., 3 vol. in-8, Paris, 1925.
7. CAMENA D'ALMEIDA (P.). — Les Pyrénées, développement de la connaissance géographique de la chaîne. Paris, 1893.
8. CHAUSENQUE (V. DE). — Les Pyrénées, ou Voyage pédestre dans toutes les régions de ces montagnes. Paris, 1834, 2 vol. in-8. Une seconde édition a paru à Agen en 1854.
9. DEMANGEON (A.). — L'habitation rurale en France (A. de G., XXIX, 1920, p. 352-375).
10. — La Géographie de l'habitat rural (A. de G., XXXVI, 1927, pp. 1-23, 97-114).
11. DRALET. — Description des Pyrénées. Paris, 1813, 2 vol. in-8.
12. MARTONNE (E. DE). — Traité de géographie physique. Paris, 4^e éd., 1925-1927, 3 vol. in-8.
13. — Les Alpes. Paris, Coll. A. Colin, 1926.
14. RAMOND (L.). — Observations faites dans les Pyrénées, pour servir de suite à des observations sur les Alpes. Paris, chez Belin, 1789.
15. — Voyages au Mont-Perdu. Paris, Belin, 1801.
16. SORRE (M.). — Les Pyrénées méditerranéennes. Paris, 1913.
17. — Les Pyrénées. Paris, Coll. A. Colin, 2^e éd., 1928.
18. TRUTAT (E.). — Les Pyrénées. Paris, 1894.
19. VIDAL DE LA BLACHE (P.). — Principes de géographie humaine. Paris, 1922.

2^o Etablissements humains. Toponymie.

20. BOULE (M.). — Les Hommes fossiles. Paris, 1921.
21. BREUIL (H.). — Les subdivisions du paléolithique supérieur

et leur signification. Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques. XIV^e session. Genève, 1912. Compte rendu, p. 165-238.

22. — L'âge des cavernes et roches ornées de France et d'Espagne. Revue archéologique, XIX, 1912.

23. DAUZAT (A.). — Les noms de lieux. Paris, 1926.

24. DÉCHELETTE (J.). — Manuel d'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine. Paris, 1908-1914, 4 vol. in-8.

25. JULLIAN (C.). — Histoire de la Gaule. Paris, 1908-1926, 8 vol. in-8.

26. LESPY (V.) et P. RAYMOND. — Dictionnaire béarnais ancien et moderne. Montpellier, 1887. 2 vol. in-8.

27. LUCHAIRE (A.). — Etudes sur les idiomes pyrénéens. Paris, 1879.

28. LANTIER (R.). — La civilisation quaternaire dans la Péninsule ibérique. Journal des Savants, 1918, pp. 93 et 131.

29. MEILLON (A.). — Essai d'un glossaire des noms topographiques les plus usités dans la vallée de Cauterets et la région montagneuse des Hauts-Pyrénées. Cauterets, 1911, in-8.

30. OBERMAIER (H.). — El Hombre Fósil. Comisión de Investigaciones paleontológicas y prehistóricas. Memoria n° 9. Madrid, Museo de Ciencias naturales, 1916. (Voir ci-dessous n° 50).

31. PASSY (J.). — L'origine des Ossalois (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, 152^e fasc.). Paris, 1904.

32. PIETTE (E.). — Succession des assises sur la rive gauche de l'Arise, dans la grotte du Mas d'Azil. Association française pour l'avancement des Sciences. 21^e session. Pau, 1892, t. I, p. 205-206. — Phases successives de la civilisation pendant l'âge du Renne... sur la rive gauche de l'Arise (grotte du Mas d'Azil), *ibid*, II, p. 649-654.

(Pour la bibliographie des travaux de Piette, voir E. Boule, l'Anthropologie, 1906, p. 214.)

33. RAYMOND (P.). — Dictionnaire topographique du département des Basses-Pyrénées. Paris, 1863.

34. RONDOU (P.). — Essai sur la Toponymie de la vallée de Barèges (B. pyrénéen, *passim*).

3^e Géologie, structure et relief.

Pour les ouvrages anciens, nous renvoyons au livre de CAREZ, Géologie des Pyrénées françaises (ci-dessous n° 39). Nous ne ci-

tons ici qu'un certain nombre de travaux récents qui nous ont particulièrement servi.

35. BERTRAND (L.). — Sur la structure géologique des Pyrénées occidentales et leurs relations avec les Pyrénées orientales et centrales ; essai d'une carte structurale des Pyrénées. Bull. Soc. Géol. Fr., 4^e série, t. XI, 1911, p. 122-153.

36. BLANCHARD (R.). — La morphologie des Pyrénées françaises. Annales de Géographie, XXIII^e année, 1914, p. 303-324.

37. BOULE (M.). — Le plateau de Lannemezan et les alluvions anciennes des hautes vallées de la Garonne et de la Neste. Bull. Carte géol. France, t. VI, 1894, p. 447-469.

38. BRESSON (A.). — Etudes sur les formations anciennes des Hautes et Basses-Pyrénées (Haute chaîne). Bull. des Serv. de la Carte géol. de la France, t. XIV, n^o 93, 1903.

39. CAREZ (L.). — La Géologie des Pyrénées françaises (Six fasc. et un supplément). Mém. Carte géol. France, 1903-1909.

40. DÉPERET (Ch.). — Les glaciations des vallées pyrénéennes françaises et leurs relations avec les terrasses fluviales. C. R. Ac. Sc., t. CLXXVI, 1923, p. 1519-1524.

41. FOURNIER (E.). — Sur la tectonique de la partie occidentale de la chaîne des Pyrénées. Bull. Soc. Géol. Fr., 4^e série, t. XI, 1911, p. 85-99.

42. GAURIER (L.). — Etudes glaciaires dans les Pyrénées françaises et espagnoles. Pau, Impr. Garet-Haristoy, 1921.

43. JACOB (Ch.). — Considérations tectoniques sur les Pyrénées. Bull. Soc. Hist. Nat. de Toulouse, t. LVI, 1927, p. 289-298.

44. JACOB (Ch.), P. FALLOT, G. ASTRE et R. CIRY. — Observations tectoniques sur le versant méridional des Pyrénées centrales et orientales. Comptes rendus Congrès géol. international. XIV^e session (Espagne), II^e fasc., Madrid, 1927, p. 335-411.

45. JACOB (Ch.) et M. CASTERAS. — Observations sur la partie orientale du versant Nord des Pyrénées. Bull. Soc. Hist. nat. Toulouse, t. LVII, 1928, p. 299-322.

46. JACOB (Ch.). — Zone axiale, versant Sud et versant Nord des Pyrénées. Centenaire de la Société géologique de France. Livre Jubilaire (1830-1930). Paris, 1930, 2 vol. in-4.

47. LAPPARENT (J. DE). — Le Pic du Midi d'Ossau (Histoire d'un volcan de l'époque permienne). Bull. Soc. Fr. de Minéralogie, t. XXXIV, 1911, p. 270-317.

48. MARGERIE (E. DE) et Fr. SCHRADER. — Aperçu de la structure géologique des Pyrénées. (Annuaire CAF, XVIII^e année, 1891, p. 557-619).

49. MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE, Direction générale des Eaux et Forêts. Service des Grandes Forces Hydrauliques (Région du Sud-Ouest). I, Comptes rendus des opérations effectuées. II, Résultats obtenus... au 31 décembre 1910 ; tome I, Bassin de l'Adour ; tome II, Bassin de la Garonne. Paris, 1912.

50. OBERMAIER (H.). — Beitrage zur Kenntniss des Quartars in den Pyrenaen (Arch. fur Anthropologie, IV et V, 1906).

51. PENCK (A.). — La période glaciaire dans les Pyrénées. Trad. de l'allemand par L. Braemer. Bull. Soc. Hist. nat. Toulouse, t. XIX, 1885, p. 105-200.

52. SCHRADER (Fr.). — Aperçu sommaire de l'orographie des Pyrénées. Annuaire du Club Alpin français, XII^e année, 1885, p. 434-453.

53. VIENNOT (P.). — Recherches structurales dans les Pyrénées occidentales françaises. Paris, 1927.

4^o Climat et végétation.

On trouvera une très abondante bibliographie dans GAUSSEN (Végétation de la moitié orientale des Pyrénées, p. 505-549). Nous y renvoyons pour ce qui touche à la bibliographie générale. Nous ne citerons, ici, que les travaux qui nous ont particulièrement aidé à rédiger notre chapitre sur la Végétation ou qui se rapportent plus spécialement à notre domaine.

54. ANGOT (A.). — Régime pluviométrique de la France. 2^e partie. Régions Sud-Ouest et Sud (A. de G., XXVIII, 1919, p. 1-27).

55. BÉNÉVENT (E.). — Le Climat des Alpes françaises (Mémorial de l'Office national météorologique de France). Paris, 1926.

56. BOUGET (J.). — Sur quelques points de la géographie botanique dans les Pyrénées Centrales françaises. (Bull. Soc. Ramond, année XLIII, 1908, p. 228-236).

57. — De l'influence des neiges sur la répartition des différents végétaux à même altitude dans les zones élevées des Pyrénées. (Rev. générale de Botanique, t. XXX, 1918, p. 325-326).

58. BONNIER (G.). — Etudes sur la végétation de la vallée d'Aure. Rev. générale de Botanique, t. II, 1890, pp. 330, 390, 439, 551, 631.

59. — La Flore des Pyrénées comparée à celle des Alpes françaises. (A. F. A. Sc. 21^e session, Pau, 1892. II^e partie, p. 396-405).

60. BUFFAULT (P.). — Le régime forestier de 1669 en Béarn (R. des Eaux et Forêts, t. XXXIX, 1900, p. 513).

61. — Forêts et Gaves du pays d'Aspe (B. S. Géographie commerciale de Bordeaux, 26^e année, 1904).

62. BUREAU CENTRAL MÉTÉOROLOGIQUE. — Annales.

63. CAMPAGNE (A.). — Les Forêts pyrénéennes. Paris, Laveur, 1912.

64. COINCY (H. DE). — Statistique des Forêts des communautés béarnaises en 1785. Tarbes, Lesbordes, 1924.

65. — Jean de Laclède, Maître particulier des Eaux et Forêts à Pau (B. S. Pau, II^e série, t. XLIX, 1926, p. 41-80).

66. CONGRÈS DU SUD-OUEST NAVIGABLE. — Compte rendu des travaux : Bordeaux, 1902 (Bordeaux, Féret, 1902); Toulouse, 1903 (Toulouse, Privat, 1904); Narbonne, 1904 (Toulouse, Privat, 1905); Béziers, 1905 (Toulouse, Privat, 1906); Bergerac, 1906 (Bergerac, J. Castanet, 1906).

67. CONGRÈS DE L'AMÉNAGEMENT DES MONTAGNES. — Compte rendu in-extenso : Bordeaux, 1905 (Bordeaux, Féret, 1906); Pau, 1906 (Bordeaux, Féret, 1907); Bordeaux, 1907 (Bordeaux, Féret 1909).

68. COSTE (H.). — Flore descriptive et illustrée de la France, de la Corse et des contrées limitrophes. 3 vol. (1901, 1903 et 1906). Paris.

69. DAVY DE VIRVILLE (A.). — La flore de deux glaciers inférieurs des Pyrénées (Revue générale de Botanique, t. 41, 1929).

70. DUBREUIL (J.). — Les Forêts [des Basses-Pyrénées] (Pau et les Basses-Pyrénées, publié à l'occasion de la 21^e session de l'A. F. A. S., Pau, 1892).

71. FISCHER (J.). — L'Adour et ses affluents. Paris, s. d. [1929].

72. FLAHAULT (Ch.). — La flore et la végétation de la France. Introduction à la Flore... de la France, par H. COSTE, p. 1-52.

73. — Projet de carte botanique, forestière et agricole de la France (B. S. botanique de France, t. XLI, 1894, p. LVI à XCIV).

74. FROEDIN (J.). — Les Associations végétales des hauts pâturages pyrénéens. Etude sur leurs affinités et sur leurs rapports avec les mouvements du sol dans les Pyrénées (Bull. Soc. Hist. nat. de Toulouse, t. LII, 1924, p. 21-54).

75. GAUSSEN (H.). — Végétation de la moitié orientale des Pyrénées. Sol, Climat, Végétation. Paris, 1926.

76. — Climat et végétation des Pyrénées. La Région économique de Toulouse et des Pyrénées (Hôtel de la Chambre de Commerce de Toulouse, 1928, p. 20-22).

77. GORSSE (E. DE). — Les Forêts des Pyrénées (Revue des Eaux et Forêts, 2^e série, t. XXXIII, 1894, p. 97-121).

78. LAGUNA (M.) y D. PEDRO DE AVILA. — Flora forestal española. Madrid, 1883 et 1890. 2 vol. avec atlas.

79. LA LAURENCIE (L. DE). — Les Forêts de l'Espagne (R. des Eaux et Forêts, t. XXVIII, 1889, p. 481-496).

80. MARCHAND (E.). — L'Ecran pyrénéen. Etude de météorologie régionale. (1^{er} Congrès du Sud-Ouest navigable. Bordeaux, 1902).

81. MARCHAND (E.) et BOUGET (J.). — L'influence des couches inférieures de nuages sur la distribution des végétaux en altitude dans les Pyrénées centrales françaises. (Bull. Soc. Ramond, 1908).

82. OFFICE NATIONAL MÉTÉOROLOGIQUE. (Voir ci-dessus, n° 62).

83. ROQUETTE-BUISSON (Comte DE). — Le Déboisement des Pyrénées. Tarbes, Croharé, 1908, 52 p.

84. SAILLY (DE). — Fors et Coutumes du Béarn (R. des Eaux et Forêts, t. XXXVI, 1897).

85. VALLOT (J.). — Guide du botaniste et du géologue dans la région de Cauterets. Pau et Paris, 1880.

86. WILKOMM (M.). — Grundzuge der Pflanzenverbreitung auf der Iberischen Halbinsel, Leipzig, 1896. in-8.

Add :

HARLÉ (P.). — Etude des précipitations à diverses altitudes dans le massif du Pic du Midi de Bigorre pendant l'année 1923-1924. (Travaux du Congrès forestier international de Grenoble. Juillet 1925. Le Problème forestier. Paris, 1926, p. 347-353).

5° Exploitation ancienne.

87. BASCLE DE LAGRÈZE (G.). — Histoire du droit dans les Pyrénées. Paris, 1867.

88. — Monographie de Saint-Savin-de-Lavedan. Paris, 1850.

89. BOISLISLE (DE). — Correspondance des Contrôleurs généraux des Finances avec les intendants des provinces. Paris, 3 vol.

90. BOISSONNADE (P.). — Du nouveau sur la Chanson de Roland. Paris, Champion, 1923.

91. BONNECAZE (Abbé). — Variétés béarnaises, s. d. [dernières années du XVIII^e siècle], publiées par l'abbé Dubarat. B. S. Pau, t. XXXIV, 1906, et XXXVIII, 1910.

92. BONNECASE (J.). — Le Féminisme et le régime dotal. Toulouse, 1905.

93. BOURDETTE (J.). — Annales des sept vallées du Labéda. Argelès, 1898-1899, 4 vol. in-8.
94. BOURG (A. DU). — Histoire du Grand Prieuré de Toulouse... de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Toulouse, 1883. In-8.
95. BRUTAILS (J.-A.). — Etude sur la condition des populations rurales du Roussillon au moyen âge. Paris, 1891.
96. CADIER (L.). — Les Etats de Béarn. Paris, Impr. nat., 1888.
97. Cartulaire des Vicomtes de Lavedan ou Livre Vert de Bénac, publié par G. BALENCIE. B. S. Acad. H. P., 1902-1905.
98. Cartulaire d'Oloron, publié par M^{co} MARQUE. Oloron et Pau, 1900.
99. Cartulaire de l'Abbaye de Saint-Savin en Lavedan, publié par A. MEILLON. Histoire de la Vallée de Cauterets, vol. I. Les Origines. Cauterets, 1920.
100. CAVAILLÈS (H.). — Une Fédération pyrénéenne sous l'ancien régime. Les traités de lies et de passerries. (Revue historique, t. CV, 1910).
101. Compilation d'auguns priviledges et reglamens deu pays de Bearn, feyts et octroyats à l'intercession deus Estats, ab los serments de fidelitat deus seignours à soos subjects et per reciproque deus subjects à loor seignour. (Trois éd. à Lescar, 1633 ; à Orthez, 1676 ; à Pau, 1716).
102. CORDIER (E.). — Le Droit de famille aux Pyrénées, Barèges, Lavedan et Pays basque. Paris, 1859.
103. DAVEZAC-MACAYA (A.). — Essais historiques sur la Bigorre. Bagnères-de-Bigorre, 2 vol. in-8.
104. DURAND (H.). — Histoire des biens communaux en Béarn et dans le Pays basque. Pau, 1909.
105. DURIER (Ch.). — Cartulaire de l'abbaye des Bénédictins de Saint-Savin en Lavedan (945-1175). Paris, Champion, 1880.
106. Enquête sur la Bigorre de l'année 1300, faite sur l'ordre de Philippe le Bel, publiée par G. BALENCIE. Souvenir de la Bigorre, t. I, 1881 ; t. II, 1882 ; t. III, 1883. Tarbes.
107. FAGET DE BAURE. — Essais historiques sur le Béarn. Paris, 1818.
108. FORS DE BÉARN. — Législation inédite du XI^e au XIII^e siècle, éd. Mazure et Hatoulet. Pau [1842], LXVI+331 p.
109. LOS FORS ET COSTUMAS DE BEARN (For révisé de Henri II). La plus ancienne éd. est de 1552. Imprimades à Pau par Johan de Vingles et Henry Poyvre.
110. Fors de Bigorre, dans DAVEZAC-MACAYA. Essais historiques sur la Bigorre, t. I, p. 192-198.

111. FROIDOUR (L. DE). — Mémoire du Pays et des Etats de Bigorre (1675-1685), éd. J. Bourdette. Tarbes, Baylac, 1892.

112. — Lettres. R. de Gascogne, XXXVIII, XXXIX et XL, 1897, 1898 et 1899.

113. INTENDANTS (Mémoires des):

Le Mémoire de LEBRET sur le Béarn est résumé dans Boulainvilliers (*Etat de la France*), qui l'attribue à l'intendant Guyet, et intégralement publié par L. Soulice, dans B. S. Pau, II^e série, t. XXXIII, 1905, p. 55-150.

114. Le Mémoire de BEZONS sur la Généralité de Bordeaux, dont dépendait la Bigorre, est également résumé dans Boulainvilliers, qui le considère comme l'un des plus imparfaits. Il ne fournit à peu près rien sur la Bigorre. Fort heureusement le Mémoire de LAMOIGNON DE COURSON, conservé aux Archives nationales (voir n^o 122), supplée à son indigence.

115. Pour les Quatre-Vallées, le Mémoire de LA HOUSSAYE sur la Généralité de Montauban est beaucoup plus intéressant. Boulainvilliers en donne l'essentiel. Texte dans R. Comminges, t. II, 1886, p. 80-106.

116. JAURGAIN (J. DE). — La Vasconie. Pau, 1898-1902. Deux vol. in-8.

117. LABOULINIÈRE (P.). — Manuel statistique du département des Hautes-Pyrénées. Tarbes, 1813.

118. — Itinéraire descriptif des Hautes-Pyrénées, Paris, 1825, 3 vol. in-8.

119. LACOSTE (J.). — L'Hôpital de Gabas, dans *Etudes historiques et religieuses du Diocèse de Bayonne*, 1893 et 1894.

120. — Etude historique sur Aste-Béon, Pau, 1904.

121. LAFOND (J.). — Essai sur le Béarn pendant l'administration de d'Etigny, ds. B. S. Pau, t. XXXVII, 1909, p. 1-263. (Plus de la moitié de cette monographie est formée de pièces justificatives).

122. LAMOIGNON DE COURSON. — Mémoire sur la Généralité de Bordeaux en 1715, fait sur l'ordre du duc du Maine par M. de... (Archives nationales MM 989, Ms.).

123. LE PLAY (Fr.). — Paysans en communauté du Lavedan. Les Ouvriers des deux mondes, t. I (Paris, 1858), p. 107-160.

124. MARCA (P. DE). — Histoire de Béarn. Paris, 1640. Une nouvelle édition a été publiée par l'abbé V. Dubarat (Pau, 1894). Le tome I seul a paru. C'est l'édition de 1640 que nous avons utilisée.

125. MAURAN (Guillaume). — Sommaire description du Païs et Comté de Bigorre (1614). Ed. G. Balencie, Paris, 1887.

126. MAUREL (P.). — L'organisation de la famille et... la transmission intégrale des biens de souche [dans] la vallée de Barèges. Toulouse, 1900.

127. MEILLON (A.). — Histoire de la vallée de Cauterets. Vol. I. Les Origines. Le Cartulaire de l'abbaye de Saint-Savin en Lavedan. Cauterets, 1920.

128. MENJOULET (l'abbé). — Chronique de la ville et du diocèse d'Oloron. Oloron, 1864-1869, 2 vol. in-8.

129. NOGUÈS (M. G.). — La coutume de Barège, conférée avec les usages ou coutume non écrite du pays de Lavedan... Toulouse, Impr. Desclassan, 1760.

130. PALASSOU. — Oservations pour servir à l'histoire naturelle et civile de la vallée d'Aspe. Pau, 1828.

131. PICAMILH (Ch. DE). — Statistique générale des Basses-Pyrénées. Pau, 1858, 2 vol. in-8.

132. P[ICQUÉ] (J.-P.). — Voyage aux Pyrénées françaises et espagnoles, 3^e éd., Paris, 1829.

133. Privilèges des Quatre-Vallées, dans MONLEZUN. Histoire de la Gascogne, t. VI, p. 53. Auch, 1849-1850, 7 vol. in-8.

134. ROGÉ (P.). Les anciens Fors de Béarn. Etudes sur l'histoire du droit béarnais au moyen âge. Toulouse, 1907.

135. ROQUETTE-BUISSON (Comte de). — Les Vallées pyrénéennes. Tarbes, 1921.

136. ROUBAUD (l'abbé). — L'Agriculture, le Commerce et l'Industrie en Béarn en 1774 (Extrait du Journal de l'Agriculture, du Commerce, des Arts et des Finances), dans B. S. Pau, t. XXXIX, 1911, p. 207-226.

137. SCHLUMBERGER (G.) et J.-A. BLANCHET. — Histoire monétaire du Béarn, Paris, 1893, 2 vol. in-8.

138. Segueuse lous priviledges, franquesses et libertats donnats et autreiats aux Vesins, Manans et Habitans de la Montaigne et Val d'Aspe per lous Seignours de Bearn. A Pau, chez Jérôme Dupoux, 1694.

139. SERVIEZ. — Statistique du département des Basses-Pyrénées. Paris, Sourds-muets, an X.

140. YANGUAS y MIRANDA. — Diccionario de las Antiguedades del reino de Navarra. Pamplona, 1840, 3 vol. in-8.

141. YOUNG (Arthur). — Voyage en France pendant les années 1787, 1788, 1789.

6° *L'exploitation actuelle et les genres de vie.*

142. *Agriculture de la Haute-Garonne* (L'). Annales de l'Office agricole régional du Sud-Ouest, n° 9. Bordeaux, 1925.
143. *Agriculture des Hautes-Pyrénées* (L'). Annales de l'Office agricole régional du Sud-Ouest, n° 15. Bordeaux, 1928.
144. A. (Comte C^r d') [CASIMIR D'ANGOSSE]. — Notices sur la Vallée d'Ossau, en Béarn. Pau, 1838. In-8, 104 p.
145. BONNECASE (J.-B.). — Carte de la Vallée d'Ossau (avec une statistique annexée en note). Pau, 1876.
146. BOUÉ (J.-Ch.). — Etablissement d'associations fruitières dans la vallée de Campan (H.-P.), Tarbes, 1895.
147. — La race bovine de Lourdes dans La Vie agricole et rurale (Paris, Baillière), 1913, I, p. 158).
148. BUTEL (F.). — Une vallée pyrénéenne. La vallée d'Ossau. Pau, 1894.
149. CADIER (A.). — Osse. Histoire de l'Eglise réformée de la vallée d'Aspe. Pau, 1892.
150. CALVET (A.). — Note sur le rôle économique des Associations pastorales dans les hautes vallées des Pyrénées. Tarbes, 1872.
151. — Observations sommaires sur le progrès rural. Leur application à la région des Pyrénées. (Congrès scientifique de France, 39^e session, Pau, 1873, t. I, p. 569-611).
152. CAPDEVIELLE (F.). — La Vallée d'Ossau. Paris, 1891.
153. CAVAILLÈS (H.). — L'Economie pastorale dans les Pyrénées. (R. générale des Sciences, 16^e année, 1905, p. 777-783).
154. — La région montagneuse du Pays de Foix. Haute et moyenne Ariège. (A. de G., XXI^e année, 1912, p. 29-39, 118-129).
155. — La houille blanche dans les Pyrénées françaises (A. de G., XXVIII^e année, 1919, p. 425-468).
156. — La haute vallée du Gave de Pau ; action glaciaire, irrigation et élevage (A. de G., XXXII^e année, 1923, p. 519-525).
157. — Note sur les Syndicats de communes dans les vallées pyrénéennes (B. du Comité des Travaux historiques et scientifiques. Section des Sciences économiques et sociales. Congrès de 1908 tenu à Paris. (Paris, Impr. nat., 1909), p. 193-201.
158. — L'Association pastorale dans les Pyrénées (Le Musée social. Mémoires et documents. Mars, 1910, n° 3).
159. CHAMBELLANT. — Les Primes d'honneur en 1867. Région du Sud-Ouest : Concours régional de Tarbes. Paris, Impr. nat., 1870.
160. COSTA (Joaquín). — Colectivismo agrario en España. Madrid, Imprenta de San Francisco de Sales, 1898. In-8, 606 p.

161. COURTEAULT (E.-H.). — La Plaine de Nay. (R. hist. et archéologique du Béarn et du Pays basque, 6^e année, 1923, p. 145-156).

162. DARRACQ (J.). — La race bovine des Pyrénées. Pau, 1926.

163. DECHAMBRE. — Traité de zootechnie, 4 vol. Paris 1911-1926.

164. DESCOMBES (P.). — Etude sur l'Aménagement des Montagnes dans la chaîne des Pyrénées. Bordeaux, Féret, 1905.

165. DOLÉRIS (D^r J.-A.). — Le Mulet dans la région des Pyrénées et du Sud-Ouest de la France. Toulouse, 1924.

166. ESPALUNGUE (M. D'). — Mémoire pour la Vallée d'Ossau représentée par... contre l'Etat représenté par M. le Préfet. Pau, Véronèse [s. d.].

167. GIRARD. — La race bovine froment des Pyrénées. La Vie agricole et rurale. (Paris, Baillière, 1913, I, p. 587). — Voir aussi n^o 142.

168. LAPPARENT (H. DE). — Notice sur le département des Basses-Pyrénées. Voyage d'études dans les hauts pâturages de la chaîne des Pyrénées en 1889, dans B. du Ministère de l'Agriculture (Direction de l'Agriculture), XI^e année, 1892, p. 22-42.

169. — Etude sur les races, variétés et croisements de l'espèce bovine en France. Annales du Ministère de l'Agriculture, 21^e année, 1902, p. 371-388.

170. LE BLANT. — Le Tribut des Trois Vaches. Paris, 1925.

171. LEFEBVRE (Th.). — La Transhumance dans les Basses-Pyrénées (A. de G., XXXVII^e année, 1928, p. 35-60).

172. MARSAN (Fr.). — La Foraine et le pays des Quatre-Vallées (R. de l'Agenais, XLIX, 1922, p. 396-405).

173. — Uo biélho endustrio dera bat d'Auro (era des draps). (Era bouts dera mountanho, 8^{mo} annado, 1912, p. 92-94, 123-127.)

174. — Et Pastourat eno bat d'Auro. Saint-Gaudens, 1914. In-8, 11 pages.

175. MEILLON (Alphonse). — Excursions autour du Vignemale dans les hautes vallées de Caunterets, de Gavarnie et du rio Ara en Aragon. Pau, 1928.

176. MINISTÈRE DE LA GUERRE. — Section Economique de la 18^e Région. Comité consultatif d'Action économique. Enquête sur la reprise et le développement de la vie industrielle dans la région pyrénéenne (Hautes et Basses-Pyrénées). Bordeaux, 1918.

177. ROQUETTE-BUISSON (Comte DE). — Les vaches de Lourdes. Une race qui disparaît. Tarbes, 1907.

178. — Statistique de la propriété communale dans la zone mon-

tagneuse du département des Basses-Pyrénées (Extrait du B. mensuel de l'Office de renseignements agricoles du Ministère de l'Agriculture. Nov. 1907).

Id. — Hautes-Pyrénées. Premier congrès international de l'Aménagement des Montagnes. 1907. Compte-rendu des Travaux, p. 32-79. (Voir n° 67.)

179. SANSON. — Traité de zootechnie. 4 vol. in-16. 2° éd., Paris, 1874-1878.

180. SARRAILH (H.). — Des Commissions syndicales de la Vallée d'Ossau. Bordeaux, 1912.

181. SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DES BASSES-PYRÉNÉES. — Bull. du Herd-Book de la race bovine pyrénéenne du Sud-Ouest. Année 1903, n° 1 (Pau, 1904).

Vu, le 20 mai 1930,

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer,

Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

TABLE DES FIGURES

	Pages
1. — Esquisse géologique des Pyrénées	9
2. — Les sept pays du Lavedan	25
3. — Carte des pluies	31
4. — Répartition du troupeau par espèces et par cantons. . .	195
5. — Dépôts glaciaires aménagés sur le pourtour du pic Long, Néouvieille et pic du Midi	213
6. — Enchevêtrement des montagnes communales et syndi- cales sur le territoire de Laruns	235
7. — Les déplacements du bétail d'Aste-Béon	264
8. — Les déplacements du bétail de Sazos	265
9. — Maison et grange d'hiver à Viella	298
10. — Grange d'été à Pieds, hameau de Viella	299
11. — Le bassin de Lescun.	313
12. — La moyenne vallée d'Aspe.	315
13. — La vallée d'Ossau en aval de Laruns	319
14. — Les terrasses de la haute vallée du Gave de Pau. . . .	331
15. — Luz et le Bastan	333
16. — La vallée d'Azun	337
17. — Le bassin du haut Ouzon et ses accès.	339
18. — Le bas Lavedan	349
19. — La haute vallée de l'Adour.	357
20. — La haute vallée d'Aure.	363
21. — La moyenne vallée d'Aure.	365

TABLE DES PLANCHES

- PLANCHE I. — La bordure pyrénéenne.
A. - Le Gave de Pau à Saint-Pé.
B. - Le Gave d'Ossau en aval d'Arudy.
- PLANCHE II. — Prairies et granges sur dépôts morainiques.
A. - Le Benou (vallée d'Ossau).
B. - Granges d'Aste (vallée d'Ossau).
C. - Au-dessus de Grust (vallée de Barèges)
- PLANCHE III. — La prairie et la montagne.
A. - Prairies et granges de Coumélie (1750 m).
B. - Le col de Lurdé (1951 m).
- PLANCHE IV. — Les régions hautes.
A. - Coueylàs de Toucouets (Bastan).
B. - Troupeau espagnol sur la montagne d'Aus-soue (vallée de Barèges).
C. - Aragnouet (haute vallée d'Aure).
- PLANCHE V. — Lescun (vallée d'Aspe).
- PLANCHE VI. — Types de villages.
A. - Grust (vallée de Barèges).
B. - Bilhères (vallée d'Ossau).
C. - Ancizan (vallée d'Aure).
- PLANCHE VII. — L'habitation
A. - Maison ossaloise (Béon).
B. - Maison à Gèdre-dessus (vallée de Barèges).
C. - Maison à Gripp (vallée de Campan).
- PLANCHE VIII. — Granges, prairies et cultures sur les pentes.
A. - Grange et cabanot (Benou).
B. - Maison et granges (Saint-Sauveur).
C. - Champ de sarraasin (Grust).
- PLANCHE IX. — Granges hautes.
A. - Grange de Pieds (Bastan) (1500 m).
B. - Grange du Campbieil (vallée de Barèges) (1706 m).
C. - Granges du Moudang (vallée d'Aure) (1556 m).

PLANCHE X. — Montagne et cujalà de Pombie (vallée d'Ossau).

PLANCHE XI. — Les vallées béarnaises.

A. - Maison à Lanne (vallée de Barétous).

B. - Bassin d'Arudy.

C. - Troupeau à la descente de la montagne (bas Ossau).

PLANCHE XII. — Sainte-Marie, Gripp et la Séoube (vallée de Campan).

PLANCHE XIII. — La vallée d'Aure.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	1

PREMIERE PARTIE

Le Milieu

CHAPITRE I. — La montagne et la vallée pyrénéennes.

I. - Les éléments du relief et des paysages	7
II. - Les étages de la montagne	19
III. - La vallée pyrénéenne. Conclusion	24

CHAPITRE II. — Le climat.

I. - La température	28
II. - Les pluies et les neiges	29
III. - Les zones climatiques	33

CHAPITRE III. — La végétation.

I. - Le milieu végétal et ses aspects	36
II. - L'action de l'homme. Le déboisement.	41
III. - Le domaine de la vie pastorale	47

CHAPITRE IV. — Les établissements humains.

I. - Le peuplement	52
II. - Les établissements humains.	57

DEUXIEME PARTIE

L'Exploitation ancienne

CHAPITRE I. — Les Seigneuries laïques.

I. - Les Vicomtes de Lavedan	61
II. - Les Vicomtes de Béarn	62

	Pages
CHAPITRE II. — Les Ordres religieux.	
I. - Sainte-Christine et les abbayes béarnaises	66
II. - Les Bénédictins. L'abbaye de Saint-Savin en Lavedan	67
III. - Les Hospitaliers	72
CHAPITRE III. — Les Communautés.	
I. - Les domaines et les droits des communautés	74
II. - L'indivision	82
III. - Les usagers. La société montagnarde.	86
IV. - La Communauté ou Vésiau.	91
CHAPITRE IV. — L'exploitation.	
I. - Les champs	97
II. - Les prés	98
III. - La montagne	102
CHAPITRE V. — La production.	
I. - Les plantes cultivées	110
II. - Le bétail	112
CHAPITRE VI. — L'ancienne vie de relations et le commerce.	
I. - Les conditions géographiques.	120
II. - Les conditions politiques	122
III. - Les marchés	127
IV. - Les transactions	129
V. - L'émigration	136
VI. - Les eaux minérales.	139
VII. - Les Pyrénées et le commerce international	141
Conclusion	146
CHAPITRE VII. — Le XVIII^e siècle.	
I. - Le maintien de l'économie traditionnelle	148
II. - Les premières atteintes à l'économie traditionnelle. Les cultures nouvelles	150
III. - L'élevage	153
IV. - Les libertés locales et la société.	156
V. - Le commerce et les routes.	159

TROISIEME PARTIE

Le Présent

CHAPITRE I. — Les conditions nouvelles de l'exploitation.	
I. - Les causes extérieures	165
II. - Les causes intérieures.	166
CHAPITRE II. — L'agriculture.	
I. - Le recul de la culture. Ses positions actuelles	172
II. - Les plantes cultivées	175
III. - Les régimes agricoles	178
CHAPITRE III. — L'élevage : le troupeau.	
I. - Les tendances nouvelles	183
II. - Les variations du troupeau.	184
III. - La composition du troupeau	191
CHAPITRE IV. — Les espèces animales.	
I. - Le gros bétail.	196
II. - Le petit bétail	202
III. - Conclusions	206
CHAPITRE V. — Les prairies et les granges.	
I. - La prairie	210
II. - Les granges	220
III. - Conclusion	225
CHAPITRE VI. — La montagne.	
I. - La montagne, terrain de parcours	227
II. - Le régime d'exploitation de la mon- tagne. Comparaisons avec le passé	232
III. - L'aménagement de la montagne	245
IV. - L'utilisation actuelle	247
CHAPITRE VII. — La circulation du bétail.	
I. - Le mécanisme général de la circulation	250
II. - La circulation du bétail dans les val- lées béarnaises	253
III. - Le cas de Laruns	257
IV. - La Bigorre	261
V. - La vallée d'Aure	267

	Pages
CHAPITRE VIII. — Les produits de l'élevage.	
I. - Les animaux de boucherie et de travail	269
II. - Le cuir et la laine	274
III. - Le lait et le beurre	275
IV. - Le fromage.	278
V. - L'élaboration en commun des produits de laiterie	281
VI. - Le mulet.	288

CHAPITRE IX. — L'habitation et la circulation.

I. - L'habitation	292
II. - La circulation.	301
III. - Les marchés et les foires	306

QUATRIÈME PARTIE

Les Pays et les genres de vie

CHAPITRE I. — Les vallées béarnaises.

I. - Les pays et les milieux	309
II. - Les genres de vie	318

CHAPITRE II. — La Bigorre : les hautes vallées du Lavedan.

I. - Les pays et les milieux	329
II. - Les genres de vie	338

CHAPITRE III. — La Bigorre : le bas Lavedan.

I. - Le milieu	348
II. - Les genres de vie	351

CHAPITRE IV. — La Bigorre : la vallée de l'Adour.

I. - Le pays	353
II. - Les genres de vie	354

CHAPITRE V. — La vallée d'Aure et le Louron.

I. - Le pays	361
II. - Les genres de vie	367
III. - Le Louron	373

CHAPITRE VI. — La bordure pyrénéenne.

I. - Les éléments de variété	375
II. - Les traits communs.	376

CONCLUSIONS	383
BIBLIOGRAPHIE	389
TABLE DES FIGURES	405
TABLE DES PLANCHES	407
TABLE DES MATIÈRES	409
ERRATUM	415

ERRATUM

Page 36, au lieu de Chapitre II, lire Chapitre III.

- » 83 (ligne 25), au lieu de Bazy, lire Buzy.
 - » 121 (lignes 31 et 32), intervertir les deux lignes.
 - » 157 (ligne 18), au lieu de quatres, lire quatre.
 - » 266 (ligne 38), au lieu de 25 mars, lire 20 mars.
 - » 287 (ligne 26), supprimer expé-.
 - » 314 (ligne 22), supprimer téraux.
 - » 355 (note 1), au lieu de Gearde, lire Gerde.
-

